This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

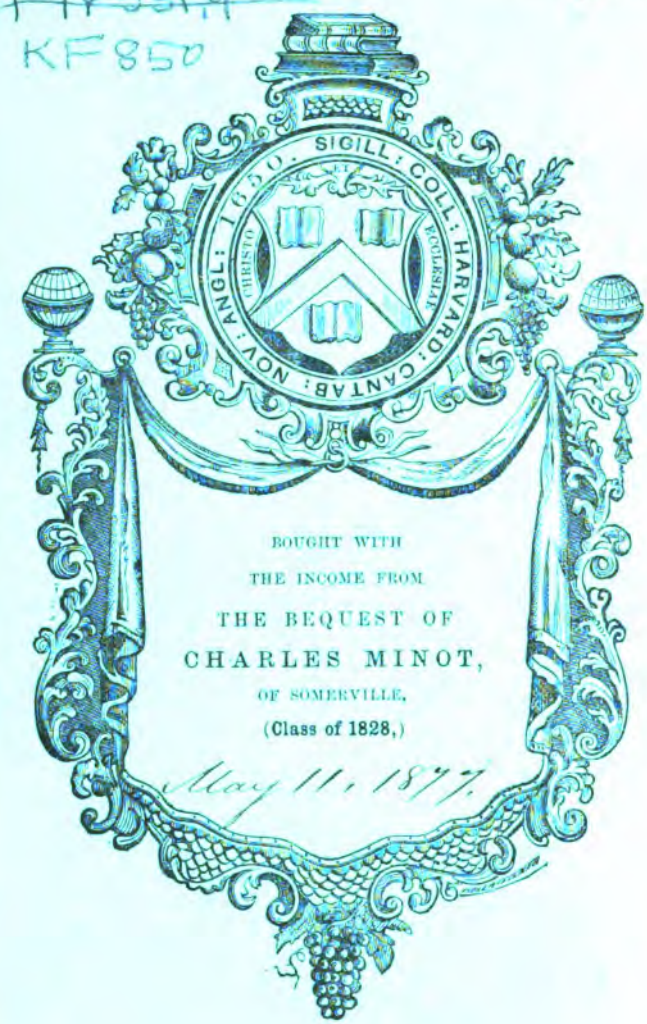
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX TDJD

~~29 183~~

Bd. June 77.

~~PFr 3319~~
KF850



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)

May 11, 1877.

REVUE MODERNE

TOME TRENTE-QUATRIÈME

34
1865

SAINT-GERMAIN. — TYPOGRAPHIE DE L. TOINON ET Cᵉ

80, RUE DE PARIS

REVUE MODERNE

TOME TRENTE-QUATRIÈME

PARIS
AUX BUREAUX DE LA *REVUE MODERNE*
10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE

1865

~~P Fr 331.9~~

1877, May 11.
Minot fund.

LE COTON

SON PRÉSENT ET SON AVENIR

La question du coton est aujourd'hui la plus grave et la plus importante de toutes celles qui préoccupent le monde énonomique. Jamais à aucune époque elle n'avait aussi impérieusement commandé l'attention de ceux qui ont intérêt à sa production et à sa consommation que dans ces quatre dernières années; jamais elle n'avait pesé au même degré sur la politique des grandes nations. L'aspect des affaires générales indique si manifestement qu'une nouvelle ère va commencer dans l'histoire du coton, que le moment nous semble venu de porter à la connaissance de nos lecteurs des faits et des statistiques qui serviront à éclairer tout à la fois la condition actuelle de ce grand article d'échange et ses perspectives futures, l'importance matérielle de sa production et son influence politique.

Il est incontestable que le coton est actuellement pour la famille humaine un article de première nécessité, après avoir été de tout temps un de ses luxes. Par son bon marché, par la facilité avec laquelle il peut se transformer en étoffes de qualités diverses, il n'a et n'aura jamais, il est permis de l'affirmer, de rival parmi les matières premières du genre textile. Dès les temps les plus reculés il fut

employé par les peuples les plus civilisés. Il y a trois mille cinq cents ans, lorsque Pharaon donna au jeune esclave hébreu la seconde place dans son royaume et le préposa au gouvernement de toute la terre d'Égypte, il le revêtit, entre autres insignes royaux, d'un vêtement fait, d'après de savants commentateurs, avec la laine du gossypium [1]. Plus tard, lorsque le peuple hébreu, délivré de la servitude, procédait à l'inauguration de son système de cérémonies sacrées, suivant les instructions particulières du Tout-Puissant, ce fut un tissu de même espèce qu'il choisit pour les tentures du tabernacle, de la cour et de l'autel, comme pour les vêtements du grand-prêtre, en y mariant les splendeurs de l'or aux beautés du bleu, du pourpre et de l'écarlate : d'où l'on peut inférer que l'art de la fabrication avait alors atteint un haut degré de perfection, et il est fort probable qu'il existait un grand nombre d'étoffes plus grossières pour l'usage du peuple.

Le principal emploi du coton est de fournir des vêtements à la race humaine, mais subsidiairement il satisfait à un grand nombre d'autres besoins. Au sein des tribus demi-barbares, chez les peuples civilisés on se sert du coton non-seulement pour vêtir l'homme, mais encore pour faire des lits, des coussins, des bannes, des draperies, des tentures, des tapis, des nattes, des paravents, des rideaux, des tentes, des cordages, des voiles et une foule d'autres choses.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer l'importance politique du monopole de fait que la nature a réservé aux États-Unis dans la production des meilleures qualités de cet article de si grande nécessité : une vérité de la plus haute conséquence et du plus grand intérêt, que les événements des quatre dernières années ont puissamment contribué à mettre en lumière, c'est que pour la culture du coton aucune partie du globe n'est à même de lutter avec succès contre le sud de l'Union américaine. Pour le rendement comme pour la qualité de la fibre la supériorité des terres à coton des États-Unis ne saurait être contestée; que ce fait soit destiné à influer grandement sur la réparation des ruines causées par la plus grande guerre civile de l'histoire, nul ne peut en douter. Par exemple, en ce qui concerne le remboursement de la dette nationale, la faculté qu'a l'Union de commander dans le monde le marché du coton sera probablement une

[1] « Fine toile, ou laine de soie, dit le commentateur anglais Ainsworth, une matière croissant en Égypte, que l'on nommait *shesh*, et qui servait aux vêtements princiers; un coton de soie qui, au témoignage de Pline, poussait en Égypte sur un arbrisseau appelé xylon ou gossypion, et avec lequel on fabriquait une étoffe blanche et douce au toucher, qu'aimaient à porter les prêtres égyptiens. »

ressource précieuse. En 1860, l'année qui a précédé la rébellion, les quantités de coton exportées des États-Unis montaient, suivant les rapports du département du trésor, à 1,767,686,338 livres américaines, valant en moyenne 10 cents 85 par livre [1], soit en total 191, 806,555 dollars. Un droit de cinq cents par livre sur une pareille masse, et le coton américain pourrait aisément le supporter, ne rendrait pas moins de 88,384,316 dollars, somme suffisante, si elle était constamment appliquée à la dette publique, pour l'éteindre avant la disparition de la présente génération.

Pendant les trois dernières années la culture du coton a été étendue à des pays nouveaux ; elle occupe des espaces bien plus vastes qu'auparavant sur la surface du globe ; à l'heure qu'il est, le coton, dans quelques-unes de ses nombreuses variétés, est probablement cultivé sur une plus large échelle et plus universellement employé par l'homme que toute autre substance végétale. On produit du coton en Chine, au Japon, dans une partie de l'Australie, dans l'empire des Birmans, dans l'Inde, en Perse, en Arabie, en Syrie, en Turquie, en Grèce, en Italie, en Espagne, dans presque toutes les régions connues de l'Afrique, à Madagascar, aux Indes Occidentales, dans les deux continents américains entre le quarantième degré de latitude nord et le quarantième de latitude sud, enfin dans la plupart des îles de la zone tempérée et de la zone torride.

Nous empruntons à un savant professeur de New-York, M. A. J. Schem, la curieuse statistique ci-après sur la population des diverses contrées du globe et sur le nombre corrélatif des consommateurs de coton :

[1] Le dollar américain est, comme on sait, divisé en 100 cents.

CONTRÉES.	CONSOMMANT DU COTON		Non consommateurs de coton.	Population totale.
	Exclusivement.	Partiellement.		
Amérique russe.....	.....	.....	54.400	54.400
Amérique anglaise.....	.....	4.100.913	300.000	4.400.913
Etats-Unis.....	.....	31.229.891	200.000	31.429.891
Mexique	2.500.000	5.061.000	100.000	7.661.000
Amérique centrale.....	1.500.000	727.000	.....	2.227.000
Amérique du Sud.....	10.000.000	11.078.743	200.000	21.278.743
Haïti.....	200.000	300 000	.....	500 000
Possessions étrangères..	1.000.000	1.484.206	.....	2.484.206
Indiens indépendants...	50.000	150.000	119.000	319.000
Portugal.....	.....	3.923.410	.....	3.923 410
Espagne	.....	16.560.813	.....	16 560.813
France.....	.....	37.472.732	.....	37.472.732
Autriche.....	.....	35.019.058	.....	35.019.058
Prusse.....	.....	18 497.458	.....	18.497.458
Etats germaniques.....	.....	17.046.137	.....	17 046.137
Italie.....	2.000.000	20.430.000	.....	22.430.000
Suisse	.....	2.400.000	110.494	2.510.494
Hollande.....	.....	3.569.456	.....	3.569.456
Belgique.....	.....	4 731.957	.....	4.731.957
Grande-Bretagne.....	.....	29.290.000	17.199	29.307.199
Danemark.....	.....	2.677.278	.....	2.677.278
Suède.....	.....	3.780.000	76.888	3.856.888
Norvége.....	.....	1.570.000	47.564	1.617.564
Russie.....	.....	65.569.391	250.000	65.819.391
Turquie d'Europe.....	2.000.000	14.440.000	.....	16.440.000
Grèce.....	300.000	796.810	.....	1.096.810
Iles ioniennes.....	46.483	200.000	.....	246.483
Russie asiatique.....	.....	.....	8.203.000	8.203.000
Chine.....	350.000.000	65.000.000	.....	415 000.000
Inde.....	150.000.000	21.000.000	.....	171.000.000
Indo-Chine.....	22.000.000	3.000.000	.....	25.000.000
Turquie d'Asie.....	3 000.000	13.050.000	.....	16.050.000
Archipel indien.....	26.000.000	3.000.000	1.000.000	30.000.000
Japon.	25.000.000	10.000.000	.....	35.000.000
Tartarie.....	.....	.....	8.000.000	8.000.000
Perse.....	.....	10.000.000	.....	10 000.000
Afghanistan.....	.....	4.000.000	.....	4.000.000
Beloutchistan.....	.....	2.000.000	.....	2.000.000
Arabie.....	.....	5.000.000	.....	5.000.000
Afrique.....	100.000.000	50.000.000	50.000.000	200.000.000
Australie et Polynésie...	.....	1.500.000	1.000.000	2.500.000
Total.....	695.596.483	519.656.253	69.678.545	1.284.931.281

Ainsi, d'après les calculs de M. Schem, sur 1,285 millions d'êtres humains actuellement existants, il y en a 700 millions en nombre rond qui ne se vêtissent que de coton, tandis que tout le reste, hormis 70 millions, en consomme plus ou moins. Des non-consommateurs de coton les cinq sixièmes, dont 50 millions en Afrique, regardent comme superflu tout vêtement corporel, et, par suite, s'en dispensent

complétement ; le dernier sixième, sauf une fraction insignifiante, se couvre de peaux d'animaux recueillies dans les régions glacées qui lui servent de demeure.

On verra tout à l'heure que la production annuelle du coton dans les Indes orientales, en dehors des États natifs, est d'environ 2,400,000,000 de livres, ou de 6,000,000 de balles de 400 livres chacune. Les quantités qu'on récolte en Chine doivent être deux fois plus considérables; de sorte que l'Inde et la Chine réunies ne donnent pas moins de 18,000,000 de balles par an. En présence de ces chiffres et vu la grande étendue des cultures cotonnières existant dans d'autres pays, il devient difficile de ne pas évaluer la production actuelle du monde au moins à 30,000,000 de balles. Le plus qu'aient jamais produit les États-Unis en une année, c'est 5,000,000 de balles : d'où cette conclusion que le rôle prépondérant qu'a si longtemps joué le coton américain dans le monde commercial a dû tenir moins à son abondance qu'à d'autres causes. Que penser dès lors de l'assertion suivante consignée dans le rapport du département de l'agriculture des États-Unis pour l'année 1862 : « Dans la production cotonnière la plus grosse part, une part énorme, revient à notre pays. On estime que les sept huitièmes de la production totale du monde proviennent de l'extension qui a été donnée à nos cultures » ?

Parmi les plus récentes et les plus consciencieuses évaluations de la quantité de coton produite par l'Inde anglaise, on peut compter celle du Dr Forbes Watson, communiquée à la Société des Arts de New-York, en mars 1857 : « Il y a lieu de croire, dit M. Watson, que, depuis un temps immémorial, l'arbre à coton a été cultivé dans toutes les parties de l'Inde, et qu'il a toujours été à même de suffire, en matière de vêtements, aux besoins des habitants du pays. Non-seulement il sert à vêtir les populations, mais il remplit encore toutes les fonctions diverses qui sont attribuées chez nous au lin, à la laine, au chanvre et au poil. Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer exactement le chiffre de la consommation annuelle de l'Inde ; les estimations varient de 5 à 20 livres par tête pour l'ensemble de la population. Si l'on prend 12 livres, comme l'approximation la plus vraisemblable, on trouve que la population actuelle de l'Inde, évaluée à 180 millions, doit annuellement consommer 2,160,000,000 de livres, et si l'on accepte pour le rendement par acre du coton natif, la moyenne de 100 livres donnée par le Dr Royle, on ne peut estimer à moins de 21,600,000 acres l'étendue des cultures cotonnières, non compris celles qui alimentent l'exportation actuelle de coton brut. La moyenne

de cette exportation pendant les trois dernières années, en y comprenant les expéditions faites en Chine et ailleurs, aussi bien que celles à destination de l'Angleterre, a été de 272,000,000 de livres, et ce chiffre, divisé par 100, vient encore ajouter 2,700,000 acres à l'espace ci-dessus indiqué. De tous ces calculs il résulte donc que l'ensemble de la production cotonnière dans l'Inde s'élève au-dessus de 2,432,000,000 de livres, et qu'elle n'embrasse certainement pas moins de 24 millions d'acres de terre. « Sur la côte de Coromandel, et dans la province du Bengale, dit un écrivain, Orme, dans ses *Fragments historiques sur l'empire mogol*, quand on s'éloigne de la grande route ou des villes principales, on trouve rarement un village où tout le monde, hommes, femmes et enfants, ne soit pas occupé à fabriquer quelque pièce de toile de coton. Aujourd'hui partout, dans ces pays, la grande masse de la population s'adonne uniquement à cette fabrication. » Plus loin il ajoute : « Parler de la mise en œuvre du coton, c'est raconter la vie d'au moins la moitié des habitants de l'Indoustan. » D'après un autre écrivain, « la fabrication du coton dans l'Inde n'est pas circonscrite dans un petit nombre de grandes villes ou dans un ou deux districts ; elle est universelle. La culture du coton est presque aussi générale que celle des aliments nécessaires à la vie. Partout les femmes passent une partie de leur temps à filer, et presque chaque village a ses tisserands qui suffisent aux exigences de la consommation locale. » Sans qu'il soit besoin d'autres témoignages, on peut affirmer sûrement qu'il y a plus de coton fabriqué *à la main* dans l'Inde qu'il ne s'en fabrique par machines dans tout le reste du monde.

Depuis l'explosion de la guerre civile aux États-Unis et la cessation presque complète de l'exportation du coton américain, ce sont les Indes orientales qui ont fourni les plus grandes quantités de cet article d'échange. En 1864, elles en ont envoyé à la Grande-Bretagne seule 1,399,514 balles. Dans la même année, l'espace consacré aux cultures cotonnières s'est accru de 50 pour cent, et, bien que la saison, contrariée par la sécheresse, fût regardée comme défavorable, l'augmentation totale de la production n'a pas été moindre de 75 pour cent. Ces heureux progrès dans le rendement sont dus en grande partie aux soins jusqu'alors sans exemple qui ont été prodigués à la récolte. « Hommes, femmes, enfants, dit M. Forbes de Meerut, tout le monde est incessamment à l'œuvre dans les champs, sarclant, nettoyant, brisant la terre autour des jeunes arbustes, et contemplant avec amour cette moisson sur laquelle viennent cette année se concentrer toutes les espérances du pays. » Dans quelques districts, notamment

dans le nord-ouest, l'ardeur qu'on mit à cultiver le coton alla presque jusqu'à la manie ; elle fut poussée si loin, que les fermiers en vinrent à négliger la culture des céréales jusqu'au point de faire craindre une famine.

Des fortunes vraiment fabuleuses ont été réalisées par tous ceux qui ont entrepris sur une large échelle la production, l'achat ou la vente du coton. C'est Bombay qui paraît avoir été le principal centre de ces spéculations. Dans le cours de cette année 60 millions de livres sterling, en espèces sonnantes, ont été apportées dans ce seul port pour payer les achats de coton. Il n'y a pas dans les *Mille et une Nuits* de conte plus merveilleux que la réalité des transformations qui se sont accomplies dans cette cité. Un marchand parsi, Premchund Roychund, naguère simple commis en sous-ordre à 30 livres sterling par an, *vaut*, dit-on, aujourd'hui 2 millions de livres (50,000,000 fr.), et l'on cite bien d'autres exemples de rapides fortunes. Les ryots eux-mêmes, les plus pauvres et les plus méprisés des ouvriers agricoles de l'Indoustan, ont largement pris part aux bienfaits de cette moisson dorée. Ils ont commencé par s'entourer de tout le luxe que jusqu'alors ils avaient à peine osé entrevoir dans leurs rêves, et il en est parmi eux qui ne savent que faire de leurs richesses ; quelques-uns d'entre eux ont eu l'idée de garnir les roues de leurs chariots de bandes d'argent, et dans une procession récente on a vu un fermier glorieux pousser l'extravagance jusqu'à pourvoir les gens de sa suite d'énormes sacs de roupies qu'ils portaient suspendus au bout de longues et fortes perches. Peut-être y a-t-il, du reste, un commencement de progrès dans ces déploiements d'ostentation barbare. Depuis les premiers jours de l'histoire les métaux précieux ont constamment pris leur cours vers l'Inde, qui est ainsi devenue une sorte de mer morte pour les trésors du monde. On sait que dans ce pays, pendant une centaine de générations, les masses ont toujours enterré leur or et leur argent et qu'il s'est ainsi perdu à tout jamais des sommes prodigieuses.

On conçoit que cette grande et soudaine invasion de métaux précieux ait amené de profondes perturbations dans le rapport des choses. Entre la pléthore de l'or et la décroissance de la production annuelle en céréales, riz et autres denrées alimentaires, il est naturel que le prix des articles de première nécessité ait énormément augmenté, la valeur des maisons et le taux des loyers allant de pair avec tous les autres renchérissements. Les gens qui n'ont qu'un revenu fixe ne peuvent plus vivre à Bombay. Les Anglais vont se séparant de leurs femmes et de leurs familles, parce qu'il leur est devenu impossible de les faire vivre

honorablement dans cette ville. Il y a actuellement dans l'armée britannique des sous-officiers et jusqu'à des capitaines qui n'ont pas le moyen d'avoir de la viande de boucherie sur leur table plus d'une fois par semaine. Aussi demande-t-on à cor et à cri l'augmentation des traitements dans le service civil et dans le service militaire.

L'idée a longtemps prévalu que dans la manipulation et le tissage du coton les Hindous l'emportaient sur les nations occidentales. Nous nous sommes laissé dire que l'usage par le fileur indien de son pouce et de son index, le soin et la patience qu'il mettait à former le fil, et l'humidité qui se communiquait en même temps à ce fil, avaient pour effet d'incorporer plus parfaitement entre elles les fibres du coton qu'on ne pouvait le faire avec nos meilleures machines. Qui n'a entendu parler de ces tissus non moins délicats qu'un fil de la Vierge, confectionnés à Seconge, dans la province de Malwa, dont la finesse est telle que la peau paraît au travers aussi nettement que si l'on était tout à fait nu, et que le Grand Mogol et les principaux seigneurs de sa cour accaparent pour l'usage des sultanes et des femmes nobles? Qui ne connaît la description des robes d'apparat des dames hindoues, si fines de tissu qu'elles passent au travers d'une bague de dimension ordinaire; ou des mousselines du Decan que l'hyperbole orientale appelle poétiquement des « brises du ciel, » des « toiles de vent tissu, » etc., et qui étendues sur le gazon et baignées par la rosée deviennent invisibles? Enfin un voyageur, plus positif que les autres, parle d'une pièce de batiste dont le fil était si ténu qu'il ne pesait qu'un grain par chaque longueur de fil de 29 yards (26^{m} 1/2) : ce qui donne une proportion de 190 kilomètres pour la livre anglaise de 453 grammes. Eh bien ! nous sommes en mesure de prouver qu'il y a encore mieux que cela dans le monde civilisé, et que l'ouvrier de l'Occident a, même à cet égard, sur l'Hindou une supériorité incontestable. Il y a quelques années les marguilliers de Nancy ayant voulu faire présent d'une robe brodée à l'impératrice Eugénie, la commande fut exécutée à Tarare avec du fil numéro 480, et le poids du coton employé ne dépassa pas un demi-kilo. « Or, dit M. Audiganne, si les fils dont on fit usage et qui n'avaient exigé qu'une si petite quantité de matière première, avaient été mis bout à bout, ils auraient embrassé une longueur de 480 kilomètres.» Ainsi là où le fileur hindou ne peut tirer d'une livre de matière qu'un fil de 190 kilomètres de long, l'ouvrier français avec sa machine en tire un de 480 kilomètres.

D'ailleurs, quoi qu'on puisse dire de l'habileté du fileur et du tisseur indiens, nous savons que le coton de commerce de Surate a la fibre

plus courte et que la plupart du temps il arrive sur le marché plus mal conditionné qu'aucun autre : ce qui n'a rien de bien étonnant, quand on songe que les moyens dont on se sert pour la nettoyer sont au fond les mêmes qu'on employait plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Suivant l'*Encyclopédie anglaise* de Knight, « au moment où le prix de cette sorte de coton était coté de 3 pence 1/2 à 4 pence 1/2 (de 39 à 49 centimes) par livre sur le marché de Liverpool, celui des « plateaux » des États-Unis valait de 4 pence 3/4 à 7 pence 1/4 (de 47 à 73 centimes). » Et le même écrivain ajoute : « Voici la raison de cet écart : le coton des Indes orientales était si impur que 16 onces de fibre ne rendaient que 12 onces de fil, tandis qu'un poids égal de coton des plateaux américains en donnait 13 1/2. »

M. Henry Ashworth, président de la chambre de commerce de Manchester, disait à la réunion annuelle de cette assemblée en janvier dernier, au sujet de la décroissance de l'importation du coton, que « la fabrication exigeait plus de travail par suite de la qualité inférieure de la matière première venant principalement de l'Inde ; qu'il fallait beaucoup plus d'ouvriers pour manipuler une moindre quantité de coton ; qu'ainsi, par exemple, à une fabrication réduite de 50 pour 100 on avait dû appliquer une proportion de 60 à 70 pour 100 de main-d'œuvre, et qu'il n'en restait par conséquent que de 30 à 40 pour 100 à consacrer aux autres 50 pour 100 de coton, si l'on venait à les recevoir. » M. Maurice Williams de Liverpool fait observer que le coton actuellement mis en œuvre dans le Royaume-Uni perdra au cours de sa transformation en produits fabriqués 10 pour 100 de plus que lorsque la masse du stock venait des États-Unis. L'an dernier il fallut dans les filatures anglaises modifier la plus grande partie de l'outillage en vue de son adaptation au traitement des fibres plus courtes du coton d'Orient. Cependant l'addition d'une proportion considérable de coton à longues fibres, tel qu'on l'obtient aux États-Unis, en Égypte et au Brésil, est chose essentielle, si l'on veut donner aux filés le degré nécessaire de force. Au surplus on peut raisonnablement s'attendre à voir se réaliser, dans un avenir prochain, les améliorations jugées indispensables dans la qualité du coton de Surate. M. Martin, parlant de l'influence qu'exercent sur la culture du cotonnier les conditions de la propriété et du fermage dans l'Inde, dit : « L'émiettement de la terre a sans aucun doute pour effet de faire obstacle à l'accumulation des capitaux et d'entraver ainsi l'achat des appareils de nettoyage et de pressage du coton ; mais des compagnies parti-

culières sont en train de surgir sur tous les points du pays, et elles fourniront aux intéressés les engins nécessaires. »

Faute de renseignements dignes de foi sur la situation intérieure de la Chine, toute évaluation de sa production et de sa consommation cotonnière ne peut qu'être en grande partie conjecturale. Nieuhoff, qui visita cet empire en 1655, assure que le coton y était alors cultivé sur une très-large échelle, et que l'origine de cette culture y remontait à environ cinq cents ans. D'autres écrivains soutiennent que l'introduction du cotonnier en Chine date seulement de la conquête des Tartares Mongols, qui eut lieu en 1280. Tous les voyageurs s'accordent à constater que la population presque tout entière est vêtue de coton. M. Cooke, que le *Times* envoya, en 1857, à titre de correspondant en Chine, et dont les lettres, récemment publiées, abondent en statistiques commerciales, s'exprime ainsi : « Chaque matin, d'un bout à l'autre de l'empire chinois il y a trois cents millions de culottes de coton bleu dans lesquelles s'engagent des jambes humaines. Hommes, femmes, enfants, tout le monde en porte. Mon cocher m'assure que les siennes lui coûtent deux cents *caches* (environ 1 fr. 25), mais qu'il est obligé d'en avoir pour l'hiver une autre paire solidement piquée, qui lui coûte mille caches. » Un des premiers missionnaires jésuites qui pénétrèrent en Chine, dit : « Nous ne rencontrâmes pas un seul troupeau de moutons dans notre voyage à travers le pays. »

Vers la fin du XVIIIe siècle les Chinois commencèrent à importer de la laine de coton de l'Inde et du pays des Birmans. Une famine, qui survint à peu près à la même époque, porta le gouvernement à ordonner par un édit impérial l'ensemencement en céréales d'une plus grande proportion des terres arables. L'importation du coton brut de l'Inde a toujours continué depuis lors, et dans ces dernières années elle s'élevait à peu près à la moitié du total de l'exportation indienne. Il n'en est plus de même aujourd'hui. La Chine s'est mise à exporter du coton et dans ce commerce elle tient le second rang, le premier appartenant à l'Inde. Les rapports contenus dans le *Résumé statistique pour le Royaume-Uni*, publié officiellement en 1864, montrent que de 1856 à 1862, pendant une période de six ans, on n'importa de Chine en Angleterre que 8,960 livres de coton, soit en moyenne quatre balles par année. L'an dernier l'importation a atteint 399,074 balles, sans compter les envois considérables qui ont été faits à la France et aux États-Unis.

Après la Chine, dans la liste des nations qui exportent du coton, vient l'Égypte. Antérieurement à 1863 les expéditions de coton de ce pays en Angleterre étaient si faibles qu'on ne pensait même pas à les mentionner à part dans les statistiques officielles. Mais en 1864 les envois d'Égypte en Angleterre ne se sont pas élevés à moins de 257,102 balles. Il est un fait digne de remarque, c'est qu'en dépit de la haute antiquité de la production et du tissage du coton en Égypte, cette culture y avait été presque entièrement abandonnée avant 1821. Cette année-là un Français, M. Jumel, eut l'idée d'exposer au vice-roi tous les avantages que l'exploitation du coton procurerait à l'Égypte, et depuis lors ce genre de culture y est devenu une des principales branches de l'industrie agricole. Là comme ailleurs la hausse récente des prix a été le plus énergique des stimulants pour le développement des plantations de coton. Et ce qui n'est peut-être pas moins important au point de vue de l'avenir, c'est que grâce aux judicieux efforts du vice-roi, les fermiers, fort différents en cela de ceux de l'Inde, se sont laissé entraîner à consacrer une bonne partie de leurs épargnes à l'achat de charrues à vapeur, de machines à éplucher et d'autres engins propres à économiser le travail de l'homme. Depuis que Nubar-Pacha a été préposé au ministère du commerce et des travaux publics, et qu'il a eu par suite la haute main sur les chemins de fer, le transport des marchandises se fait rapidement, si rapidement que les négociants se plaignent d'une trop grande accumulation des cotons à Alexandrie. Il est, en effet, constant qu'en une semaine les arrivages de l'intérieur dans ce port sont montés à 30,000 balles. Dans la première quinzaine de cette année il a été reçu en Angleterre 21,000 balles de coton égyptien, contre 16,250 pour tout le mois de janvier 1864, et tout porte à croire que les navires à vapeur — une véritable flotte, car il y en a plus de cinquante — qui vont charger le coton à Alexandrie, auront de la besogne pour la plus grande partie de l'année.

Au quatrième rang dans la liste des contrées qui exportent du coton, vient le Brésil qui, pendant nombre d'années avant 1862, a envoyé au Royaume-Uni de plus grandes quantités de cet article que toute autre région à l'exception des États-Unis et de l'Inde. Pourquoi dans ces trois dernières années l'accroissement des exportations brésiliennes n'a-t-il pas marché de pair avec celui des chargements des pays orientaux ?

Antérieurement à cette année 1861, où la révolte des propriétaires d'esclaves prit le caractère d'une guerre ouverte contre l'Union, les États-Unis fournissaient annuellement à l'Europe occidentale les six

septièmes du coton dont elle avait besoin. Depuis cette époque il y a eu, comme on sait, un décroissement aussi rapide que constant, si bien que 1864 a trouvé l'Amérique du Nord descendue au cinquième rang dans la liste des pays exportateurs de coton.

Les origines et les progrès de la culture cotonnière aux États-Unis forment à coup sûr le plus merveilleux épisode de l'histoire de l'agriculture tant ancienne que moderne. Le premier envoi de coton d'Amérique en Europe dont il soit resté une trace authentique, est de 1747-1748 ; le souvenir en est consigné sur le registre des exportations de Charleston ; il consistait en un chargement de sept sacs. En 1764, un gros négociant américain établi à Liverpool, William Rathbone, reçut en consignation huit balles de coton d'un de ses correspondants dans les États du Sud. Ce lot fut saisi au débarquement par la douane, sous prétexte qu'il ne pouvait avoir été récolté dans ces États, et qu'il était, aux termes de l'acte de navigation, sujet à confiscation comme ayant été importé par un navire étranger au pays de sa production. Bientôt cependant le coton fut rendu, mais il resta plusieurs mois à se vendre, les fileurs ayant conçu des doutes sur la possibilité de le travailler avec profit. En 1792, la somme totale du coton brut exporté des États-Unis montait à 138,328 livres. Nombre d'années devaient s'écouler encore avant qu'on fît le moindre essai de tissage en Amérique.

Telle était la situation de la production cotonnière aux États-Unis, lorsque en 1793 Élie Whitney,—un Américain du Massachusetts qui, après avoir terminé ses études de droit à New-Haven, avait émigré en Géorgie pour y exercer sa profession, — inventa le *coton-gine :* c'est la machine qui sépare la graine de la fibre. Cette invention d'un homme du Nord fut pour les planteurs du Sud la source de bénéfices incalculables. Un travail, qui jusqu'alors avait exigé une immense dépense de temps et de main-d'œuvre, pouvait désormais se faire presque instantanément. En 1800, les exportations de coton des États-Unis atteignirent 17,789,803 livres ; en 1860, ainsi que nous l'avons déjà dit, elles s'élevaient au chiffre énorme de 1,767,686,338 livres, d'une valeur marchande de 191,806,555 dollars. La production totale de cette dernière année, la consommation intérieure comprise aussi bien que l'exportation, montait, d'après les statistiques officielles de l'Union, à 5,196,944 balles, soit en poids à 2,078,777,600 livres.

Faute de renseignements dignes de foi, les quantités de coton encore existantes dans le Sud ont été très-diversement évaluées, d'un million jusqu'à six millions de balles. D'après un membre de la Société de géographie et de statistique de New-York, le peu que l'on sait à ce

sujet semblerait autoriser la supposition que le stock disponible n'est guère moindre de quatre millions de balles, en d'autres termes que la récolte de 1861 demeure à peu près complétement intacte.

On se rappelle que la guerre civile américaine commença par l'attaque du fort Sumter, le 12 avril 1861. Dans tous les États qui bordent le golfe du Mexique, et même dans la plus grande partie de la Caroline du Sud et de l'Arkansas, le coton est déjà planté à cette époque de l'année. 1861 fut en somme une année favorable à la production cotonnière. Il n'y eut dans les États ci-dessus mentionnés aucune perturbation sérieuse du système industriel et social avant la rentrée de la récolte. On ne voit donc pas pourquoi le rendement n'aurait pas été aussi grand que l'année précédente où, suivant les statistiques, le coton conditionné pour la vente sur le marché avait atteint le chiffre de 3,656,086 balles, la production totale étant, bien entendu, beaucoup plus considérable. Il y a, au contraire, toute raison de supposer que le triage et la préparation de la récolte furent, cette année-là, poussés plus loin que jamais.

Tout le monde sait qu'en 1861 on fit passer de grandes masses d'esclaves des États frontières jusque dans le fond du Sud. De nombreux troupeaux de noirs furent dirigés vers le Texas, où non-seulement les maîtres comptaient trouver une plus entière sécurité contre les chances d'une invasion militaire et contre les désertions, mais où encore l'abondance des vivres de tout genre, blé, maïs, bétail, etc., devait assurer l'entretien de toute cette population à un prix relativement minime. Cette double émigration de maîtres et d'esclaves des États plus au Nord vers les régions cotonnières, a toujours continué depuis, de sorte qu'il reste aujourd'hui bien peu de nègres dans les États frontières. La concentration d'un si grand nombre de travailleurs agricoles sur des terres également bien appropriées à la production du coton et du maïs, deux opérations que l'on peut mener de front dans le même champ sans qu'elles se gênent l'une l'autre, a dû incontestablement avoir pour effet d'y faire poursuivre sur une large échelle la culture du coton. Aussi croit-on qu'on y a produit annuellement assez de coton pour la consommation intérieure du Sud et pour les exportations soit au Nord, soit en Europe par la voie de Nassau, des Bermudes et de la Havane. Il est vrai qu'on a fait de temps à autre, dans divers États, des tentatives pour circonscrire, au moyen de prohibitions législatives, la culture du coton dans des limites rigoureusement déterminées, mais il est douteux que beaucoup de planteurs aient tenu compte de ces lois. Il l'est également que l'ordre, donné à

différentes reprises par les chefs militaires, de brûler le coton qui pouvait être capturé par les armées fédérales, ait sensiblement réduit les existences de coton demeurées en réserve dans le pays. Du reste, on saura probablement d'ici à peu quel est au vrai le stock actuel du coton dans le Sud, tout au moins à l'est du Mississipi, car, d'après les nouvelles récentes de l'Amérique, le président Johnson a déclaré que tous les ports des États-Unis, hormis ceux du Texas, seraient ouverts au commerce étranger, à partir du 1er juillet prochain. Tout ce qu'il reste, dans les États aujourd'hui pacifiés, de coton soustrait au marché depuis le commencement de la guerre, va nécessairement y affluer.

Cette portion des États du Sud, qui jusqu'à ces derniers temps était restée presqu'entièrement à l'abri des atteintes des armées fédérales, est en mesure de rendre à elle seule infiniment plus de coton que n'en a jamais produit dans les meilleures années la région cotonnière tout entière. Ces terres favorisées comprennent la moitié sud de la Géorgie, la Floride, la moitié sud de l'Alabama et du Mississipi, la plus grande partie de la Louisiane et la totalité du Texas. « Aux États-Unis, dit l'*Encyclopédie américaine du commerce*, c'est dans les parties méridionales de la Géorgie, de l'Alabama, du Mississipi, de la Louisiane et du Texas, que réussit le mieux la culture du coton. Dans ces régions, il y a relativement peu de gelées; l'hiver y est très-doux, l'été extrêmement chaud, mais tempéré dans une grande mesure par l'agréable et salutaire fraîcheur de la brise de mer qui, pendant une bonne partie du jour, souffle du golfe ou de l'Atlantique. La nuit tombent d'abondantes rosées, et les ondées sont fréquentes au printemps aussi bien qu'en été. » Un peu plus loin, l'auteur de l'article que nous venons de citer ajoute que ce mélange tout particulier de chaleur et d'humidité qui caractérise ces contrées, combiné avec les effets de la brise de mer, forme le climat le plus favorable à la production du coton que l'on puisse trouver sur aucun point du globe.

En évaluant la puissance productive du Texas, il est bon de ne pas oublier que sa surface est de 237,321 milles carrés; c'est dix fois l'étendue de la Caroline du Sud, et cinq fois celle de l'État du Mississipi. En 1860, suivant les statistiques fournies par le recensement, le Mississipi donna 1,195,699 balles de coton épluché. A ce taux, le Texas pourrait à lui seul rendre plus que n'a fait jusqu'à présent l'Union tout entière dans l'année la plus productive. En 1850 on constata officiellement que, de tous les États, c'était le Texas qui donnait en moyenne le plus fort rendement par acre. Le peu de développement qu'avant la rébellion avaient pris ses cultures cotonnières, est pleinement mis

en lumière par ce fait qu'en 1850 sa production n'était que de 58,072 balles, et qu'elle ne monta en 1860 qu'à 405,100 balles. Voici ce que nous trouvons encore dans l'article coton que nous avons déjà cité d'après l'*Encyclopédie du commerce :* « Dans les districts méridionaux du Texas, dont le climat convient merveilleusement au coton, la plante ne demande à être renouvelée que tous les trois ou quatre ans pour donner une récolte supérieure en quantité et en qualité à celle des plantations annuelles de la Louisiane. La mise du cotonnier en terre commence en février dans cette partie du Texas, et le temps de la récolte arrive plus tôt et finit beaucoup plus tard que dans les autres États. Le rendement moyen par acre est aussi beaucoup plus fort au Texas qu'ailleurs, et les frais de culture sont bien moindres, par suite de la grande richesse du sol et de la douceur particulière du climat. De plus, le coton y est d'une qualité supérieure, et des planteurs d'une véracité notoire affirment qu'il n'est pas rare d'y récolter à l'acre 4,000 livres de coton en graine. »

Un voyageur d'une grande expérience et d'un rare talent d'observation, M. Featherstenhaugh, se trouvant dans le nord du Texas, vers le 33e degré 40′ de latitude, fit cette remarque, qu'il n'avait jamais vu le cotonnier prospérer à ce point, car dans les districts qu'il avait déjà traversés, il n'avait rencontré que des arbustes petits, rabougris, atteignant à peine deux pieds de haut, tandis que là ils montaient jusqu'à cinq pieds, portaient souvent trois cents capsules et rendaient par acre de 1,500 à 2,000 livres de coton en graine.

Il n'y a peut-être pas eu dans le Sud, depuis le commencement de la guerre civile, une section où le marché du coton ait été aussi constamment avantageux pour le planteur qu'il l'a été au Texas. Les ports de cet État sont toujours restés accessibles au commerce, alors que tous les autres étaient fermés par les croiseurs de la marine fédérale. Aujourd'hui même encore la voie lui est ouverte jusqu'au golfe du Mexique à travers la ville franco-mexicaine de Matamoras, et c'est un fait bien connu qu'il en a profité jusqu'aux dernières limites du possible. Un vaste système de transports par terre, servi par des masses de chariots et facilité par la présence d'une population esclave en excès, y a été organisé; ses ramifications s'étendent jusqu'à la Louisiane et à l'Arkansas. D'immenses convois, couvrant souvent une longueur de plusieurs milles, ont transporté à Brownsville et à Matamoras de riches chargements de coton, et rapporté en échange des munitions de guerre et des produits fabriqués venant d'Europe. Ce commerce s'est trouvé être très-lucratif, donnant, comme on voit, un

double profit, et il a occupé un grand nombre de navires d'un fort tonnage — on en a souvent compté jusqu'à cent à l'ancre en même temps dans le Rio-Grande. Avec une telle puissance de production et de si grandes facilités pour atteindre les marchés de vente, il n'est guère permis de douter que, stimulée par l'énorme hausse des prix, la culture du coton ne se soit considérablement étendue au Texas. Le 11 février dernier le stock du coton américain à Liverpool était de 39,870 balles; trois semaines après, le 3 mars, il était monté à 58,000 balles. Quelle était dans cet accroissement la part des chargements de Matamoras? Au lecteur de faire à cet égard ses conjectures.

Depuis le commencement de la guerre le cercle des plantations s'est également étendu au loin vers le Nord, de manière à embrasser une partie assez considérable du territoire des États libres. Malheureusement les sources officielles d'information sont des plus maigres, et l'on ne sait presque rien des résultats obtenus. Le Congrès des États-Unis a voté de fortes sommes en faveur du département de l'agriculture chargé de se procurer des semences, d'en faire la distribution et de créer un personnel de voyageurs administratifs et d'autres agents spéciaux; de sérieux efforts ont été tentés par le gouvernement fédéral pour naturaliser la culture du coton dans les latitudes moyennes du pays. Le rapport du département de l'agriculture pour 1862 contient à ce sujet quelques indications brèves, superficielles et décousues; mais on ne trouve aucun éclaircissement dans celui de l'année suivante, ni même dans des publications encore plus récentes.

Avant la guerre de l'indépendance on plantait habituellement du coton pour la consommation domestique sur le bord oriental du Maryland et dans le sud du Delaware. Il y a trente ans il y avait encore profit à le cultiver dans la vallée de la Wabash et dans le sud de l'Indiana et de l'Illinois. Mais lors de la mise en exploitation des terres à coton dans l'Arkansas et dans le Texas, on se convainquit généralement que le trente-cinquième degré de latitude, c'est-à-dire la ligne qui sépare la Caroline du Sud, la Géorgie, l'Alabama et le Mississipi de la Caroline du Nord et du Tennessee, formait l'extrême limite des cultures lucratives. Par suite, la production au nord de cette ligne diminua graduellement jusqu'à ce qu'enfin, vers l'année 1861, elle fût devenue relativement insignifiante. Mais lorsque, dans ces derniers temps, les prix ont monté au-dessus de cinquante cents par livre, et continué leur progression ascendante jusqu'à atteindre en fin de compte, le 24 août 1864, 1 dollar 90 cents par livre, pour la sorte connue sous le nom de *middling*, [illegible] trouvé que c'était là un appât suffisant pour courir la chance d'un

rendement plus limité et moins certain dans ces hautes latitudes. On a donc, pendant ces deux ou trois dernières années, planté du coton, non-seulement dans le Tennessee, le Kentucky et le Missouri, mais encore dans le Kansas, l'Illinois, l'Indiana, le Maryland, le Delaware et même dans le sud du New-Jersey.

D'après le rapport du département de l'agriculture pour 1862, voici quel avait été jusqu'à cette époque le résultat de ces essais à l'extrémité nord des nouveaux lieux de production. Dans le Kansas et dans le sud de l'Illinois, le succès des expériences avait été proportionné au savoir-faire du cultivateur. Dans les terrains bien choisis, soumis à une bonne préparation, puis cultivés avec intelligence et avec ardeur, les produits étaient assez satisfaisants pour donner la pleine assurance que l'exploitation du coton est la plus lucrative où puisse aujourd'hui s'engager un agriculteur. Dans un meeting réuni à Lyons, chef-lieu d'un des comtés du Kansas, en vue d'encourager la culture du coton, on avait constaté qu'un acre pouvait aisément rendre 1,500 livres de coton non épluché, et l'on avait même cité quelques exemples d'un rendement supérieur. A Cresco, dans le comté d'Anderson, on avait obtenu 300 livres de coton épluché, avec un déboursé moyen de 25 dollars par acre. Du comté de Champagne dans l'Illinois, que traverse le quarantième parallèle de latitude, on avait appris que le 20 octobre, jour de la première gelée, aucune capsule n'était encore ouverte, mais que la gelée une fois passée, il en avait mûri assez pour payer les frais de culture. Dans le comté de Clay, Indiana, la plante n'était pas arrivée à maturité par suite de l'extrême humidité de la saison. A Wilmington, dans le Delaware, un fabricant, muni de quelques graines provenant du sud de la Virginie, les avait fait lever en couche, puis, vers le milieu de mai, il les avait mises à l'air dans un méchant carré de terre marneuse. Les jeunes plants y avaient atteint une hauteur de cinq pieds et donné de bonnes et fortes fibres, « une qualité de coton, disait l'auteur de cette tentative, nullement inférieure à celle qu'emploient communément les manufacturiers de cette partie du pays. » Le rapport officiel ne contient aucune donnée qui permette de calculer l'ensemble de la production dans les districts dont il fait mention, mais il y a lieu de supposer qu'elle a été pour le moins égale à la consommation intérieure de cette section des nouveaux champs d'exploitation situés à l'ouest des monts Alleghanys.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, la question du prix futur du coton intéresse directement la grande famille humaine tout entière. Dans tous les pays civilisés la hausse récente de cet article a cruellement

pesé sur les classes pauvres et industrielles. Nul doute que la situation générale de l'humanité ne se trouve considérablement améliorée dans son ensemble le jour où, par la baisse, le coton sera revenu aux environs de son taux normal.

Une des maximes les plus vulgaires du commerce, éminemment applicable au sujet dont nous nous occupons, est que le prix de tout article est déterminé par le rapport de l'offre à la demande; d'où ces deux questions : quel est aujourd'hui le stock disponible, et quelles sont les additions qu'il est susceptible de recevoir à l'avenir? Nous allons essayer d'y répondre, mais nous n'étendrons pas nos recherches au-delà de ce qui concerne la Grande-Bretagne, qui, absorbant à elle seule plus de la moitié du coton qui se consomme dans la chrétienté, peut fort bien servir de type pour l'ensemble.

Voici donc, sur la première question, quel a été, pendant trois années de suite, le stock disponible à Liverpool, le 11 février :

1863	1864	1865
394,370 balles.	234,860 balles.	536,660 balles.

L'accroissement du stock, à Liverpool, depuis le commencement de cette année, a été rapide et constant. Le 2 décembre 1864, il n'était que de 383, 800 balles; le 3 mars 1865, il était monté à 589,000 balles; 350,000 balles de plus qu'au temps correspondant de 1864, où le stock, tout faible qu'il était déjà, continuait encore à décroître. Le stock existant à Liverpool, le 11 février 1865, était plus considérable qu'il ne l'avait jamais été à aucune époque depuis février 1861. En février 1861, on cotait le *middling* américain 7 pence 3/8 (0,75) la livre; cette année le prix s'en élevait à 22 d. 1/2, soit 2 fr. 25.

La seconde et la plus importante question est celle de savoir d'où Liverpool a chance de tirer à l'avenir ses approvisionnements. Tous ceux qui sont au courant des circonstances de la guerre civile américaine savent qu'après la chute du fort Sumter, bien des mois s'écoulèrent avant que le peuple des États-Unis en arrivât à comprendre qu'il n'y avait pas de conciliation possible entre le Nord et le Sud, et que leur querelle était de celles qui ne peuvent être décidées que par l'épée. En Angleterre, la masse de la nation se complut longtemps dans l'idée que l'Union serait dissoute à l'amiable, et ses illusions à cet égard ne furent pas dissipées même par le cruel désastre de Bull-Run. Cependant, aussitôt que pénétra au sein des classes gouvernantes la conviction qu'une grande guerre était inévitable et qu'une de ses

premières conséquences serait de réduire grandement, sinon de supprimer entièrement l'exportation du coton américain, l'Angleterre se mit, avec une promptitude et une énergie caractéristiques, en devoir de faire face à la crise. Hommes d'État, ambassadeurs, consuls, négociants, manufacturiers, tout le monde rivalisa de bon vouloir et d'activité. Rien ne fut négligé de ce que peuvent des efforts individuels ou collectifs, soutenus par d'inépuisables ressources pécuniaires. On peut se faire une idée de la grandeur de l'œuvre entreprise par l'extrait suivant des minutes de la séance tenue en janvier dernier par le comité exécutif de l'association pour les approvisionnements de coton.

« A la réunion du comité exécutif, qui a eu lieu le 3, on a lu une lettre de Tortola, Indes occidentales, remplie de chaleureux remercîments pour l'assistance prêtée par l'association à la culture du coton dans cette île, et dont l'auteur, qui a déjà exporté 3,500 livres de cet article, constate l'espoir qu'il a d'en expédier cette année 15,000. Une lettre de la compagnie cotonnière de Kingston, fondée en mai 1863, dans le but d'expérimenter la culture du coton à la Jamaïque et de donner de l'emploi aux jeunes pensionnaires des deux sexes des pénitenciers de Kingston, porte qu'il y a eu des pluies favorables qui ont donné au coton *sea island* la meilleure apparence, et qu'on s'attend à un fort beau rendement, pourvu que la récolte ne soit derechef attaquée par la nielle. Sur plusieurs points de l'île la longueur de la sécheresse a gravement compromis la plupart des produits. Le rapport annonce que le coton dit de Cuba a commencé à donner une seconde récolte, et que cinq balles sont prêtes pour le chargement. Toutefois la seconde récolte donnée par cette graine ne paraît pas aussi bonne que la première, les capsules sont plus petites et le coton est d'une qualité inférieure. Il a donc été résolu d'arracher dans quelques-uns des champs les plants de la première année et d'y semer de la graine nouvelle, en vue de s'assurer si le cotonnier de Cuba peut être de durée, ou bien s'il ne serait pas plus avantageux de renouveler la semence à chaque récolte. Le gouvernement de Bombay a transmis au comité une lettre venant du commissaire du Scinde et où sont exposés en détail les résultats d'un essai fait avec du coton péruvien, dans les diverses perceptions de cette province. On y constate que l'expérience a été faite avec si peu de méthode qu'il est difficile de se former une idée quelconque de sa réussite ou de son insuccès. Dans un cas, à Kurrachee, le produit, bien que petit, a été déclaré par la chambre de commerce supérieur au coton de Candehar, lequel est le meilleur qui se présente sur ce marché. Des essais ont été également tentés à Hyderabad, Hella, Mahomed, Khan's-Tenda et à

Shikarpoor. Les résultats, peu satisfaisants jusqu'à présent, indiquent cependant la possibilité d'approprier le climat et le sol du Scinde au coton péruvien ; mais on saura mieux à quoi s'en tenir après la récolte de cette année. On a lu une lettre du vice-président de la commission cotonnière d'Anatolie, à Smyrne, constatant que la transformation de la dîme sur le coton fonctionne très-bien, et que le gouvernement a loyalement tenu ses engagements. La récolte se présente mieux qu'on ne l'espérait, excepté dans les districts septentrionaux. — Un rapport sur la culture du coton en Grèce, émanant du ministre de Sa Majesté à Athènes, a été transmis au comité par le Foreign-Office ; il annonce qu'on compte pour cette année sur une production en coton de 10,500,000 livres. Le prix de la main-d'œuvre a augmenté, mais il y a toute probabilité que la culture du coton s'établira définitivement en Grèce sur un pied solide et durable. — Le Foreign-Office a communiqué au comité des rapports consulaires sur la culture du coton à Panama, à Maracaïbo, à Madagascar, à la Réunion, à Galatz, à Brousse, à Smyrne, à Jaffa, à Trébisonde et à Manille. Les espaces plantés en coton dans l'État de Panama se sont élevés de 137 acres en 1863, à 550 acres en 1864 ; le produit dans la première de ces deux années n'était que de 45,000 livres; on s'attend à ce qu'il monte dans la seconde à 500,000 livres, et l'on compte encore sur de nouveaux progrès pour la présente année. Dans le district de Zulia, province de Maracaïbo, Venezuela, 2,400 acres ont été cette année plantés en coton, et la production, qui n'était que de 7,000 livres en 1863, sera, d'après les estimations, d'environ 13,400 livres. Les probabilités d'un accroissement de production sont des plus grandes, et, si l'on pouvait obtenir l'argent nécessaire, d'immenses étendues de terre seraient immédiatement mises en culture. Le coton recueilli dans ce district et provenant de graines exotiques s'est vendu très-cher sur le marché de Liverpool. A Madagascar, on n'a produit jusqu'à présent qu'une très-petite quantité de coton, courte soie, assez analogue à celui des Indes occidentales, mais la production pourrait être considérablement accrue par l'introduction de graines étrangères et par de meilleurs soins donnés à la culture. Les vices du système actuel d'administration locale forment un sérieux obstacle au succès, les produits se trouvant à la merci des chefs de village. On croit qu'il y a eu environ 2,000 acres de plantés en coton. A la Réunion on a parfois obtenu des échantillons de coton d'une qualité peut-être plus belle qu'aucune autre au monde et d'une sorte très-appréciée en France ; mais, bien que de vastes espaces de terre aient été mis en culture en 1863, les produits ont été si mau-

vais et si maigres que ce n'est pas la peine d'en parler, et depuis on n'a fait que peu ou point de progrès.

« Le consul de Sa Majesté à Galatz annonce que dans ce pays on n'a semé que sur une très-petite échelle, et que, par suite de l'humidité exceptionnelle de la saison, les plantations ont été ou négligées ou même complétement abandonnées. La récente émancipation des paysans a mis les seigneurs terriens en situation de n'avoir à compter que sur le travail salarié; ils se montrent en conséquence assez peu disposés à s'occuper du coton ; d'ici à quelques années on ne fera que peu de chose dans cet ordre d'améliorations. Le consul de Sa Majesté à Brousse écrit que la plus grande partie du coton mis en culture avait été perdue par suite des froids et des pluies du mois de mai 1864, que depuis on en a semé à nouveau, qu'il donnait les plus belles espérances, et qu'on commençait à en faire la récolte lorsque, au mois d'octobre, il est survenu une inondation sans exemple. On comptait sur un beau rendement des graines d'Égypte et de la Nouvelle-Orléans, mais le retour du froid fait craindre que le produit ne soit tout à fait nul, et les informations qui arrivent du district d'Hodovendakian ne sont pas plus rassurantes. Le rapport consulaire de Smyrne, en date du 30 novembre, porte qu'on ne connaît pas encore les quantités obtenues, mais qu'elles resteront bien au-dessous des prévisions, à cause de la continuité des dernières pluies. On se propose de consacrer cette année au coton une bien plus grande étendue de terre que l'an dernier, cette culture étant beaucoup plus lucrative que toute autre branche d'industrie agricole; les fermiers ont d'ailleurs appris à connaître les localités les plus favorables à la production cotonnière et sont désormais plus à même de se préserver de toute déception. Des machines à éplucher et des presses fonctionnent dans l'intérieur, à Minimen, à Magnésia, à Aiden et à Baindir. Le coton exporté du port de Smyrne, en 1863, représentait une valeur de 1,674,536 livres sterling. — Le comité a reçu de Jaffa des gousses de coton provenant de semences américaines, obtenues par le consul de Sa Majesté et qui offrent un contraste frappant avec les capsules produites par les graines indigènes. L'expérience tentée sur les terrains appartenant au consulat a eu pour effet de démontrer aux fermiers de ce district qu'il y a tout avantage à cultiver cette sorte de coton ; une éplucheuse a été mise à la disposition du consul pour encourager des efforts ultérieurs. Le consul de Sa Majesté à Trébisonde annonce que la Perse enverra sur ce marché, dans le cours de l'hiver, 40,000 balles de coton pesant 4,000 tonnes, et que la Géorgie exportera, elle aussi, 20,000 balles, d'un poids de 1,500 tonnes. Le rapport

consulaire de Manille porte qu'on ne s'adonne guère à la culture du coton dans les îles Philippines; le tabac y a toutes les préférences; le gouvernement espagnol en possède le monopole, et se montre déterminé à en développer la culture dans les diverses provinces. »

De tous ces efforts combinés que vient encore si puissamment stimuler la surélévation des prix, il est assez naturel de conclure qu'il devra résulter un grand accroissement de production dans le monde. Voici quel était, avant la terminaison de la guerre américaine, le tableau des prévisions généralement admises dans les cercles commerciaux les mieux informés pour l'importation du coton dans le Royaume-Uni en 1865. Il serait superflu de faire remarquer que le chiffre prévu pour les États-Unis sera sans doute considérablement modifié par l'ouverture des ports du Sud au 1er juillet.

	Importation réalisée en 1864.	Importation prévue pour 1865.
De l'Inde	1,399,514 balles.	1,500,000 balles.
Chine	399,074 —	600,000 —
Égypte	257,102 —	357,000 —
Brésil	212,192 —	250,000 —
États-Unis	197,776 —	200,000 [1] —
Indes occidentales	59,645 —	100,000 —
Smyrne et les ports méditerranéens	62,053 —	93,000 —
Total	2,527,356 balles.	3,100,000 balles.

L'an dernier l'importation du coton dans la Grande-Bretagne (voir le rapport annuel sur le commerce du coton, en date du 31 décembre 1864, à Liverpool) montait en poids à 901,850,000 livres, contre 682,810,000 en 1863; 535,001,500 en 1862; 1,260,325,900 en 1861; 1,417,374,800 en 1860; 1,191,055,300 en 1859; 1,018,130,000 en 1858 et 974,287,900 en 1857. Les quantités importées en 1864 ont égalé la consommation moyenne de 1857, 1858 et 1859, années où le prix du coton américain n'était que 7 d. à 7 1/2 d. (de 0 fr. 70 à 0 fr. 75) par livre, tandis qu'il est maintenant de 18 3/4 d. à 21 d. (de 1 fr. 75 à 2 fr. 10). Les perspectives de l'approvisionnement pour 1865, représentent, après déduction de 800,000 balles pour l'exporta-

[1] Au mois de mars dernier, c'est-à-dire avant la fin de la guerre, dans les États sécessionistes à l'est du Mississipi, des Américains fort compétents évaluaient les quantités totales de coton, qui pourraient en 1865 être apportées sur le marché aux États-Unis, tant pour la consommation intérieure que pour l'exportation, à un million de balles provenant, soit de l'extension des cultures dans les parties des États rebelles, définitivement arrachées à la confédération du Sud, soit des échanges légalement autorisés avec les États encore insurgés, soit enfin des captures faites par les armées fédérales.

tion, un poids de 1,010,000,000 livres; en 1860, avant le grand décroissement des livraisons américaines, la consommation avait été de 1,083,600,000 livres. De toutes parts on s'accorde à reconnaître qu'antérieurement à la guerre il y avait surabondance de coton sur les marchés du monde et qu'on avait trop fabriqué dans les filatures anglaises. Les autorités spéciales n'ont qu'une voix pour déclarer que si la production avait continué à croître avec la vitesse d'alors, il s'en serait inévitablement suivi une panique des plus désastreuses, et c'est même ainsi qu'on peut se rendre compte de l'écart qui a si longtemps persisté entre le prix de la matière brute et celui du produit fabriqué. Cet écart, on le sait, n'a pas été particulier à l'Europe; il a également existé en Amérique. A la fin de 1861, bien que le coton brut eût commencé à monter, le prix de bon nombre d'étoffes fabriquées y était encore plus bas qu'il n'avait jamais été depuis longues années. Toutefois la hausse de la matière première fut cette année-là assez modérée, le coût moyen de l'article ayant été, d'après les rapports du département du trésor, dans la proportion de 11,07 contre 10,85 en 1860 et 23,30 en 1862.

La chute de la rébellion et le rétablissement de l'autorité fédérale dans les États du Sud, en rendant la liberté au coton emprisonné et en le jetant sur un marché déjà gorgé, doivent, ce nous semble, avoir pour effet immédiat de provoquer une forte baisse dans les prix. Les opinions diffèrent sur le degré probable de cette dépression, mais partout les observateurs intelligents reconnaissent qu'il y a là une menace de perturbation sérieuse. « La question, disait avant la fin de la guerre M. Williams de Liverpool, la question qui vraisemblablement exercera la plus grande influence sur l'avenir immédiat du coton, est celle-ci : combien de temps durera cette guerre américaine? » M. W. C. Plowden, secrétaire du bureau des finances, dans le gouvernement des provinces du nord-ouest, écrivait de l'Inde, le 24 octobre dernier, que les bruits de paix en Amérique avaient bouleversé les prix d'un bout à l'autre du pays. M. Hume, collecteur des impôts à Etawah, adressant une circulaire aux producteurs de coton dans l'Inde, tenait en substance le même langage. Le *Times*, dans un article sur « le coton et ses perspectives, » faisait observer, il y a quelques mois, que la solution dernière de la question des prix dépendait dans une grande mesure du cours des événements de l'autre côté de l'Atlantique et qu'il fallait attendre patiemment le dénoûment de la lutte.

Les conséquences plus éloignées mais plus durables de la pacification du Sud ont également donné lieu à beaucoup de commentaires.

M. Hume, examinant la question de savoir jusqu'à quel point le rétablissement de la paix en Amérique était de nature à affecter le commerce de coton des Indes orientales, disait à propos des États-Unis : « Les conditions de leur marché du travail, leur économie intérieure et leurs relations politiques ont tellement changé que, dans le cas même où la paix serait faite demain, ils ne ressaisiraient jamais, dans mon opinion, la supériorité dont ils jouissaient autrefois sur le marché anglais du coton. Leurs prix seraient plus élevés et leur exportation moindre. » L'*Ami de l'Inde* (*the Friend of India*) s'exprimait ainsi en décembre dernier : « Si les États du Sud seront jamais à même de produire autant de coton qu'ils l'ont fait jusqu'ici, c'est une question fort douteuse. » Puis faisant allusion au trouble profond dans lequel avait été jetée la population esclave, et prêtant au Sud l'intention de prendre lui-même l'initiative de l'abolition de l'esclavage pour enlever au Nord le bénéfice de ce formidable argument, ce journal ajoutait : « Si le Sud avait eu le bon esprit de se résigner plus tôt à un pareil sacrifice, c'eût été tant mieux pour lui. Tout d'abord son marché du travail ne s'en serait probablement guère ressenti, bien qu'à coup sûr il eût dû plus tard en être sérieusement affecté. D'autre part il aurait pu aisément avoir abondance de travail libre. »

Cette manière d'envisager les choses, que l'on peut regarder comme conforme à l'opinion de la grande majorité des gens compétents en Europe, mérite d'être prise en sérieuse considération. Maintenant que la guerre est finie, il va falloir réorganiser l'industrie dans le Sud. Il n'y a plus d'esclaves. Nul doute que le passage de la servitude à la liberté n'ait pour effet de développer les facultés et la puissance de travail de l'homme de couleur, mais il lui faudra du temps pour faire l'apprentissage de sa nouvelle condition. Qui ne sait d'ailleurs que la guerre et les perturbations de tout genre qui en ont été la suite ont fait des vides nombreux dans le sein de la population noire?

Comment donc l'industrie peut-elle être revivifiée dans le Sud? A cela nous répondons : par l'immigration. Aujourd'hui que l'autorité de l'Union est rétablie dans les États rebelles, il est à croire que des millions de Yankees et d'Européens, qui jusqu'à présent avaient évité la terre de l'esclavage comme on fuit l'ombre du mancenillier, vont se jeter sur ces espaces déserts mais désormais libres et en développer les ressources dans des proportions inconnues. Ces contrées épuisées par le travail servile vont être fécondées à nouveau par la liberté. La première année de la pacification verra peut-être un million d'hommes libres aller s'ajouter à la population du Sud, apportant avec eux leurs

épargnes, des procédés supérieurs de culture et toute la puissance productive du travail intelligent. Avant deux ans les États-Unis peuvent avoir recouvré, pour ne plus jamais la perdre, leur ancienne suprématie sur le marché du coton. Telle est du moins l'opinion générale en Amérique.

Voilà pour l'avenir du coton au point de vue de l'offre, c'est-à-dire de la production; mais quelle sera sa situation au point de vue de la demande?

C'est une maxime d'une application universelle que la hausse d'une denrée tend à faire baisser la consommation. En dehors de l'économie forcée qu'amène naturellement toute exagération des prix, diverses causes ont concouru à réduire la demande de coton brut. Par suite de la cherté des produits textiles fabriqués exclusivement avec cette matière, les étoffes de laine ou de laine et coton mélangés ont, principalement dans les climats froids, remplacé dans une grande mesure les vêtements de coton pur. Un autre fait, peut-être également digne de remarque, c'est que l'habitude autrefois si générale de mêler clandestinement du coton à la soie, à la laine ou à la toile dans la fabrication de diverses sortes d'étoffes, a été presque entièrement abandonnée. Dans nombre de spécialités industrielles qui jadis consommaient de grandes quantités de coton, ce végétal a été remplacé par d'autres fibres. C'est surtout dans les fabriques de toiles à voile, de cordages et de tapis que le chanvre et le lin sont venus se substituer pour une grande part au coton. Somme toute, il est permis d'affirmer que la demande de coton a considérablement diminué depuis 1860, et qu'aujourd'hui elle tend encore à baisser. Il suit de là que bien qu'en 1860 la Grande-Bretagne ait pu consommer 1,083,000,000 de coton brut, son approvisionnement supposé de 1,010,000,000 de livres pour 1865 menace d'être supérieur à ses besoins.

Il semble donc que grâce aux trois circonstances suivantes, grand accroissement de la production, diminution de la demande, rétablissement de la paix, le coton doive pour un temps être condamné à une grande baisse de prix, et même qu'il soit destiné à tomber plus bas que jamais. L'impulsion est déjà donnée, et elle se manifeste par des effets rapides. La même qualité qui valait en août 1864, 1 dollar 90 cents par livre, était descendue au mois de mars de cette année à 66 cents, ayant baissé en moyenne de 18 cents par mois. Si la dépression continuait un peu de temps encore sur ce pied, les étoffes de coton se trouveraient ramenées à la portée de tout le monde.

Mais, quoi qu'il advienne, quels qu'aient été en dernier lieu les pro-

grès de ses succédanés, le coton n'en restera pas moins la matière première par excellence des fabrications textiles. Si la terrible logique des quatre dernières années a prouvé qu'il n'était vraiment pas le « roi coton, » dans le sens de défi que donnaient à ce mot les grands planteurs du Sud, il n'en gardera pas moins dans les conseils des peuples, sur les marchés du commerce, sur le bien-être et le luxe de la vie domestique, une influence prépondérante qui ne peut appartenir à aucun autre produit. Semblable à la souveraineté populaire, il ne porte point de couronne, il n'a rien de cette ostentation et de cet éclat qui environnent le trône des monarques, mais son empire deviendra d'autant plus irrésistible qu'il est maintenant rendu au travail libre, et que le monde entier ne peut que s'affermir chaque jour davantage dans la conscience qu'il a de son utilité et de ses bienfaits.

FRÉDERIC CONKLING.

LE NOVICE

AVANT-PROPOS

Michel Lermontoff, né en 1814, orphelin, élevé par sa grand'mère, puis étudiant à l'université de Moscou, fut admis, à vingt-deux ans, dans les hussards de la garde impériale. C'était à l'époque où Pouchkine venait de succomber dans un duel. Lermontoff déplora sa mort prématurée dans une élégie que la Russie entière admira, mais dont quelques vers exprimant je ne sais quelle soif de liberté déplurent en haut lieu. On l'envoya au Caucase. A son retour, au bout de trois ans, il publia un petit recueil de poésies, où se trouvait la pièce que nous offrons à nos lecteurs. Tout le monde lettré s'unit pour saluer en lui le successeur du poëte qu'il avait célébré. Mais bientôt à l'occasion d'une dispute avec le fils d'un ambassadeur, on lui donna de nouveau l'ordre de retourner au Caucase. C'est là, qu'à la suite d'une querelle futile, il fut provoqué par un de ses camarades de régiment, et périt comme Pouchkine. C'était en 1841 ; Lermontoff avait vingt-sept ans.

Le petit poëme du Novice (*Mtysri*) est écrit, en vers de huit syllabes, à rimes uniquement masculines, mais alternantes. Cette forme ajoute à la poésie, par sa monotonie même, une énergie singulière. On l'a comparée au travail incessant d'un prisonnier frappant à coups redoublés sur les murs de son cachot.

M. Mérimée a bien voulu se charger de la révision de notre traduction : un pareil nom dispense de tout éloge et nous n'avons que des remercîments à lui adresser.

Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior.
I. Rois, I.

I

Il y a peu d'années, là, où s'embrassant comme deux sœurs, l'Aragva et la Koura mêlent leurs ondes bruyantes, s'élevait un monastère. Encore

aujourd'hui, le piéton qui descend la montagne, aperçoit les piliers de la porte écroulée, et les tours, et la voûte de l'antique église. Mais sous cette voûte ne s'élève plus l'odorante fumée des encensoirs ; on n'entend plus, à l'heure tardive, le chant des moines priant pour nos péchés. Maintenant, un seul vieillard blanchi, gardien à demi vivant des ruines, oublié là par les hommes et la mort, balaye la poussière des dalles funéraires, et découvre l'inscription qui parle d'une gloire passée. Elle dit comment, en telle année, tel tsar fatigué de sa couronne remit son peuple à la Russie. Et la bénédiction de Dieu est descendue sur la Géorgie ; depuis lors elle fleurit à l'ombre de ses jardins, sans crainte d'un envahisseur, derrière un rempart de baïonnettes amies.

II

Un jour, revenant du Caucase à Tiflis, un général russe ramena un enfant prisonnier, malade, qui n'avait pu supporter les fatigues de ce long voyage. Il semblait avoir six ans. Comme le chamois des montagnes il était sauvage, effarouché, frêle comme le roseau qui ploie. Mais en lui les douleurs de la maladie avaient éveillé le puissant esprit de ses pères. Sans plainte il souffrait. Pas même un faible gémissement ne s'envolait de ses lèvres enfantines. D'un signe il repoussait la nourriture ; doux et fier il mourait. Ému de compassion, un moine recueillit le jeune malade, qui resta dans les murs hospitaliers, sauvé par un art charitable. Mais, étranger aux amusements enfantins, d'abord il fuyait tout le monde ; il errait silencieux, solitaire, et soupirait, les yeux tournés vers l'orient, tourmenté par un vague regret du pays de sa naissance. Puis, habitué à sa captivité, il commença à comprendre la langue étrangère ; il fut baptisé par le saint cénobite. Ignorant le monde et son tumulte, il voulait, dès la fleur de son âge, prononcer les vœux monastiques, quand tout à coup il disparut par une nuit d'automne. Une sombre forêt s'étendait sur les montagnes d'alentour. Trois jours on l'y chercha vainement. Enfin on le trouva dans la steppe, étendu sans connaissance. On le rapporta au couvent. Il était pâle à faire peur, amaigri, exténué par un long travail, par la maladie ou la faim. Aux questions il ne répondait rien, mais de jour en jour il dépérissait visiblement, et bientôt sa fin parut proche. Alors un moine vint à lui, apportant des exhortations et des prières. Le malade, sans rien perdre de sa fierté, l'écouta jusqu'au bout, puis se souleva, rassembla le reste de ses forces, et longtemps parla de la sorte :

III

« Tu viens recevoir ma confession ; je te remercie. Il vaut toujours mieux avoir quelqu'un auprès de soi pour se soulager la poitrine par des paroles. Moi, je n'ai fait de mal à personne. A quoi bon veux-tu savoir mes actions ? Mon âme ? puis-je la raconter ? J'ai peu vécu, et j'ai vécu captif. Toute cette vie je l'aurais échangée volontiers pour peu de jours, mais actifs et remplis : j'ai connu la puissance d'une seule pensée ; j'ai connu une seule mais ardente passion. Comme un ver, elle a vécu en moi ; elle a rongé mon âme, et l'a dévorée. C'est elle qui appelait mes rêveries, loin des prières et des cellules étouffantes, vers ce monde magnifique des agitations et des batailles, où dans les nuages se perdent les rochers, où les hommes sont libres comme les aigles. C'est elle que, dans les ténèbres des nuits, j'ai nourrie de larmes et d'angoisses. Cette passion, maintenant, devant le ciel et la terre, je l'avoue hautement, et n'en demande point le pardon.

IV

» Vieillard, j'ai appris que tu m'as plusieurs fois sauvé de la mort. Pourquoi ? Farouche et solitaire, feuille enlevée par l'orage, j'ai grandi enfermé dans de sombres murs, enfant par le cœur, moine par le destin. A personne je n'ai pu dire les mots sacrés de père et de mère. Sans doute tu voulais, vieillard, que dans le monastère je perdisse l'habitude de ces doux noms. Peine inutile ! leur son était né avec moi. Je voyais chez les autres patrie, foyer, amis, parents ; chez moi, je ne trouvais pas ces chères âmes, pas même leurs tombeaux. Alors, sans dépenser de vaines larmes, je prononçai le serment dans mon âme — n'importe en quel temps ni pour combien de temps — de serrer ma poitrine enflammée contre une autre poitrine, fût-elle inconnue, mais de ma race. Hélas ! ces rêveries ont péri dans leur fleur ; et maintenant, sur la terre étrangère, comme j'ai vécu je mourrai, esclave, orphelin.

V

» La tombe ne m'effraye pas. Là, dit-on, dort la souffrance, dans un calme froid, éternel. Mais je regrette de quitter la vie. Je suis jeune, jeune... As-tu connu, toi, les rêves de la jeunesse emportée ? N'as-tu pas

su, ou bien as-tu oublié comment tu as aimé et haï ? comment ton cœur battait plus rapidement à la vue du soleil, et des champs, et de la haute tour qui fait l'angle, où l'air est frais, où quelquefois un jeune pigeon, enfant d'une contrée inconnue, se tenait tapi dans une fente profonde de la muraille, à l'approche de l'orage ? Maintenant, ce monde si beau t'ennuie... tu es faible, tu es blanchi, tu t'es déshabitué des désirs. Mais tu as vécu, vieillard ; tu as recueilli dans le monde de quoi oublier. Tu as vécu... Moi aussi j'aurais pu vivre.

VI

» Tu veux savoir ce que j'ai vu quand j'étais libre ? — Des campagnes magnifiques, des collines couvertes d'une couronne d'arbres qui, pressés à l'entour, mêlaient leur frémissement, fraîche troupe telle que des frères dans une ronde. J'ai vu des masses de sombres rochers, séparés par le torrent, et j'ai deviné leurs pensées... cela m'a été donné d'en haut... Depuis des siècles, ils étendent dans l'air leurs embrassements de pierre ; ils ont soif de se rencontrer. Mais les jours passent, les années passent ; ils ne se rencontreront jamais. J'ai vu les crêtes des montagnes capricieuses comme des rêveries, lorsque, au lever de l'aurore, leurs sommets, dans le ciel azuré, fumaient comme des autels. Un petit nuage, puis un autre petit nuage, quittaient leur gîte mystérieux, dirigeaient leur vol vers l'orient, tels qu'une blanche caravane d'oiseaux voyageurs venus des pays lointains. Au bout de l'horizon, à travers le brouillard, sous des neiges scintillantes comme des diamants, j'apercevais le sombre, l'inébranlable Caucase. Et mon cœur, je ne sais pourquoi, se sentait léger. Une voix secrète me parlait, me disait que naguère, moi aussi, j'avais vécu là, et, dans ma mémoire, le passé devenait plus clair, plus clair...

VII

» Et je me rappelais la maison paternelle, au bord d'une ravine ; à l'entour, dans l'ombre, les toits épars de l'*aôul* ; près de la maison, des troupeaux de chevaux errants, et au loin l'aboiement des chiens que je connaissais. Je me rappelais les vieillards basanés, le soir éclairés par la lune, assis, le visage grave, en face de notre perron ; je revoyais l'éclat des fourreaux ciselés de leurs longs poignards. Puis, comme un songe, tout cela se troublait et s'enfuyait devant moi. Et mon père... Ah ! lui, dans son costume de guerrier, il était là vivant, devant moi. Et je me

rappelais le bruissement de sa cotte de mailles, les reflets de son fusil, son regard fier, indomptable. Et mes jeunes sœurs... les rayons de leurs doux yeux, et leurs chants, et le murmure de leurs causeries au-dessus de mon berceau. Dans la ravine, là, courait un torrent. Il était bruyant mais peu profond. J'y allais, à midi, jouer sur le sable d'or. Et du regard je suivais les hirondelles, lorsque avant la pluie elles effleuraient l'eau de leurs ailes. Et je me rappelais aussi notre paisible demeure, et, devant le foyer du soir les longs récits, comment vivaient les gens des jours écoulés, lorsque le monde était encore plus beau.

VIII

» Tu veux savoir ce que j'ai fait dans un instant de liberté ? J'ai vécu ; et ma vie, sans ces trois jours bienheureux, eût été plus triste et plus seule que ta vieillesse désolée. Dès longtemps j'avais résolu d'aller jeter un regard sur les plaines éloignées, d'apprendre si réellement la terre était belle. A l'heure nocturne, à l'heure terrible où l'orage vous faisait peur, où vous pressant devant l'autel, vous étiez prosternés la face contre terre, j'ai pris la fuite... Oh ! moi j'étais heureux de sentir l'embrassement fraternel de la tempête. Des yeux je suivais les nuages ; de ma main j'aurais voulu saisir l'éclair. Dis-moi, entre ces murs, qu'auriez-vous pu me donner en échange de cette amitié, courte mais si vive, entre un cœur orageux et l'orage ?

IX

» Je courus longtemps... où ? vers où ? je n'en sais rien. Pas une seule étoile n'éclairait mon chemin difficile. J'avais de la joie en aspirant dans ma poitrine haletante la fraîcheur de ces forêts. Voilà tout. Bien des heures je continuai de courir. A la fin, fatigué, je me couchai parmi de hautes herbes. Je prêtai l'oreille : personne ne me poursuivait. L'orage s'était calmé. Une pâle lueur s'étendait en longue bande entre le ciel sombre et la terre plus sombre, et je distinguais, comme un contour de dessin, les dentelures des montagnes éloignées. Immobile, silencieux, je restais couché. De temps en temps, du fond des ravins, un chacal criait et pleurait comme un enfant ; et, brillant de ses lisses écailles, un serpent se glissait parmi les pierres. Mais la crainte n'entrait point dans mon âme ; moi-même, ainsi qu'une bête fauve, j'étais étranger aux hommes. Je rampais et me tapissais comme le serpent.

X

» En bas, très-bas au-dessous de moi, grondait un torrent, grossi par l'orage. Son bruit sourd ressemblait à cent voix en colère. Quoique sans paroles, son discours m'était compréhensible : un incessant reproche, une éternelle querelle avec une masse de pierres obstinées. Tantôt, il se taisait brusquement, tantôt plus fort il retentissait dans le silence. Voilà que tout à coup, dans les hauteurs brumeuses, des oiseaux se mirent à chanter. Et l'orient se dora. Un léger souffle de vent remua les feuilles humides; les fleurs endormies s'éveillèrent pour respirer; et, comme elles, à l'encontre du jour, je soulevai ma tête. Je regardai autour de moi. Il faut l'avouer, j'eus peur. Sur le bord d'un menaçant abîme, où hurlait, en tourbillonnant, le flot furieux, j'étais couché. Jusque là-bas conduisaient de vastes échelons de roches; mais le mauvais esprit les avait seul descendus, lorsque, précipité du ciel, il disparut dans les gouffres souterrains.

XI

» Autour de moi florissait le jardin de Dieu. Sur leur parure bigarrée, les plantes gardaient les traces des larmes célestes; et, coquettes à travers la transparente verdure des feuilles, les tresses de la vigne se tordaient sur les arbres, tandis qu'au-dessus d'elles, comme de riches pendeloques, des grappes rebondies pendaient magnifiques. De temps en temps volait à l'entour l'essaim timide des oiseaux. De nouveau je m'étendis sur la terre ; de nouveau je me mis à prêter l'oreille aux voix étranges et magiques. Elles chuchotaient dans les buissons, comme si elles se fussent entretenues des mystères de la terre et du ciel. Là se confondaient toutes les voix de la nature, car, à l'heure solennelle où Dieu est glorifié, la fière voix de l'homme seule ne retentit pas. Tout ce que j'ai ressenti alors, toutes les pensées de ce moment... il n'en reste plus de traces... Et pourtant j'aurais voulu les raconter, afin de pouvoir, ne fût-ce qu'en pensée, recommencer à vivre. Dans cette matinée, la voûte des cieux était si pure, que le regard attentif eût pu suivre le vol d'un ange. Elle était si transparente, si profonde, si pleine d'un azur égal! Moi, par les yeux et par l'âme, je me voyais, je me sentais dans le ciel... Enfin l'ardeur de midi vint dissiper mes rêveries, et je commençai à souffrir de la soif.

XII

» Alors, me retenant aux flexibles buissons et passant comme je le pouvais d'un rocher à un autre, je descendis de la hauteur vers le torrent. Souvent une pierre, arrachée par mon pied, roulait en bas. Derrière elle, fumait un sillon, la poussière se tordait en colonne; et la pierre, bondissant avec fracas, allait se faire engloutir par le flot. J'étais suspendu au-dessus de l'abîme; mais la libre jeunesse est forte, et la mort n'avait point d'aspect effrayant. Dès que des sommets escarpés je fus descendu, la fraîcheur des eaux de montagnes souffla à ma rencontre et avidement je collai ma bouche à l'eau rapide. Tout à coup une voix... un léger bruit de pas. Je me cache aussitôt parmi les buissons. Oppressé par un frémissement involontaire, j'étendis un regard craintif, et j'ouvris une oreille avide. Plus près, toujours plus près, s'entendait la voix d'une jeune Géorgienne, voix si fraîche dans sa sauvagerie, si douce dans sa liberté, qu'on eût dit qu'elle était habituée à ne prononcer d'autres sons que des noms amis. C'était une chanson toute simple; mais elle s'est gravée dans ma mémoire, et, dès que le crépuscule descend, son esprit invisible me la chante.

XIII

» Une cruche sur sa tête, la Géorgienne, par un étroit sentier, descendait la rive. De temps en temps elle chancelait sur les pierres, et riait de sa maladresse. Ses vêtements étaient pauvres. Elle marchait légèrement, les longs plis de la *tchadra* rejetés en arrière. Les ardeurs de l'été avaient bruni d'une ombre dorée son visage et sa poitrine. La chaleur s'exhalait de ses joues et de ses lèvres, et les ténèbres de ses yeux étaient si profondes, si pleines de mystères d'amour, que mes sens troublés m'abandonnèrent... Je ne me rappelle rien que le son de la cruche, quand l'eau y entra lentement; puis un frôlement, rien de plus. Quand je revins à moi, quand le sang reflua de mon cœur, elle était déjà loin. Elle allait plus lentement, mais légère et svelte sous son fardeau, semblable au peuplier, roi des plaines de son pays. Non loin de là, sous une ombre fraîche, deux *saklis* [1] semblaient avoir soudainement, comme un couple d'amis, poussé dans le rocher. Au-dessus de l'un des toits plats, ruisselait une petite fumée bleuâtre.

[1] Huttes cabanes.

Je vois, comme si c'était à présent, je vois la porte s'entr'ouvrir doucement et se refermer soudain. Toi, je le sais, tu ne peux rien comprendre à mon angoisse, à ma douleur. Et, si tu le pouvais, j'en aurais du regret. Non, que les souvenirs de ces instants meurent en moi, avec moi.

XIV

» La nuit venue, épuisé par les émotions, je m'étendis dans l'ombre. Bientôt, malgré moi, un sommeil bienfaisant me ferma les yeux. Et je revis en songe l'image de la jeune Géorgienne; et ma poitrine sentit encore une étrange et douce angoisse. Longtemps je m'efforçai de respirer; je m'éveillai enfin. Déjà la lune brillait au haut du ciel, et, seul, un petit nuage glissait vers elle comme suivant sa proie, avide de l'embrasser. Le monde était sombre et silencieux. Seulement, comme une frange argentée, brillaient au loin devant moi les sommets d'une chaîne neigeuse; le torrent battait ses rives en murmurant. Dans la cabane, on voyait comme un petit feu tantôt trembloter, tantôt s'éteindre. Ainsi, dans les cieux, à l'heure de minuit, s'éteint une claire étoile. J'aurais voulu... mais là-bas je n'osais pas entrer. Une seule idée remplissait mon âme : arriver au pays natal. Et je vainquis comme je pus les souffrances de la faim. Prenant ma course droit devant moi, je partis, timide et muet. Mais les profondeurs de la forêt me cachèrent les montagnes, et bientôt je perdis la route.

XV

» En vain, dans ma rage, j'arrachais à chaque instant, d'une main désespérée, les ronces entortillées au lierre. Toujours la forêt, toujours la forêt éternelle, à chaque heure plus épaisse et plus terrible; et, à travers les branches de chaque buisson, un million d'yeux noirs regardaient l'obscurité de la nuit. La tête me tournait. J'essayai de grimper sur les arbres. Mais, même au bord des cieux, toujours la même forêt, la forêt dentelée. Alors je me laissai tomber sur le sol; dans mon délire, je sanglotais et je rongeais l'humide poitrine de la terre. Des larmes et des larmes encore coulèrent sur elle en rosée brûlante. Mais, crois-moi, je ne désirais point le secours des hommes; pour toujours je leur étais devenu aussi étranger qu'un animal des steppes... Et si un cri, s'échappant malgré moi, m'eût trahi, je te le jure, vieillard, ma langue lâche je l'aurais arrachée.

XVI

» Tu te rappelles les années de mon enfance ; tu sais que jamais je ne connus les larmes. Eh bien, là, je pleurais sans honte. Qui pouvait me voir? seulement la sombre forêt, ou la lune nageant dans le ciel. Éclairée par ses rayons, devant moi s'ouvrait une clairière, que couvraient le sable et la mousse et qu'entourait une muraille impénétrable. Tout à coup une ombre y passa rapidement; deux feux lancèrent des étincelles; puis, je ne sais quel animal d'un seul bond s'élança du fourré. En se jouant, il se coucha à la renverse sur le sable. C'était l'hôte immortel des déserts, un puissant léopard. Il rongeait un os humide, avec je ne sais quel gémissement joyeux. Quelquefois, remuant la queue d'une façon caressante, il dirigeait sur la pleine lune son regard sanglant, et sur son poil se jouaient des reflets argentés. J'attendais, armé d'une branche noueuse, l'instant du combat. Dans mon cœur, tout à coup, s'alluma la soif de la lutte et du sang... Oui... la main de la destinée m'a mené par un autre chemin... mais je sens aujourd'hui que dans le pays de mes pères, j'aurais pu ne pas être parmi les derniers des braves.

XVII

» J'attendais... Dans l'ombre nocturne, il flaire un ennemi. Soudain retentit un long hurlement, plaintif comme un sanglot. De ses griffes il creuse le sable avec colère; il se dresse; il se couche. Son premier bond de furie me menaçait d'une mort terrible. Mais je le prévins. Mon coup fut rapide et sûr. Comme une hache, ma robuste branche fendit son large front. Il gémit comme un homme, et se renversa sur le dos. Mais bientôt, quoique le sang coulât de sa blessure en flots épais, le combat se ralluma, un combat mortel.

XVIII

» Il s'élança sur ma poitrine; mais j'eus le temps de lui enfoncer mon arme dans la gorge, et de l'y retourner deux fois. Il se rua sur elle de toutes ses forces, et tous deux, nous étant embrassés plus étroitement que deux amis, enlacés comme une paire de serpents, nous tombâmes, nous roulâmes ensemble. Et la lutte continua dans les ténèbres. En ce

moment j'étais terrible. Méchant et féroce comme ce léopard des déserts, je m'enflammais comme lui, comme lui je hurlais. Il semblait que moi-même j'étais né sous le frais abri des forêts, dans la famille des léopards et des tigres. Il semblait que j'avais oublié les paroles des hommes, et de ma poitrine naquit alors un cri terrible, comme si, dès l'enfance, ma langue ne s'était jamais habituée à d'autres sons. Mais je sentis faiblir mon ennemi; il se jetait à droite et à gauche; il respirait plus lentement. Enfin il m'étreignit pour la dernière fois; les prunelles de ses yeux immobiles jetèrent un sinistre éclat; puis elles se fermèrent lentement du sommeil éternel. C'était avec son ennemi triomphant qu'il avait rencontré la mort face à face, comme dans la bataille il convient au guerrier.

XIX

» Tu vois sur ma poitrine les traces profondes de ses griffes; elles ne sont pas encore guéries, pas encores fermées. Mais bientôt l'humide couverture de la terre les rafraîchira, et la mort les guérira pour toujours. Alors je les avais oubliées, et, rassemblant le reste de mes forces, je me traînai à travers les profondeurs de la forêt. Mais vainement je luttais contre la destinée ; elle se riait de moi.

XX

» Je sortis enfin de la forêt. Et voilà que le jour se réveilla, le chœur des astres lumineux qui dirigeaient ma route disparut dans ses rayons. La forêt brumeuse se mit à parler ; bien loin, au-dessus d'un aôul s'éleva de la fumée ; un bourdonnement vague courut avec le vent dans le vallon. Je m'assis, et prêtai l'oreille ; mais il s'était tu avec le vent ; alors je jettai mes regards autour de moi. Cette contrée me semblait connue... Oh ! il me fut terrible de reconnaître... sans avoir pu longtemps comprendre... que j'étais revenu vers ma prison ! Tant de jours passés à poursuivre, à caresser une idée ! tant de patience, tant de secrètes angoisses... Tout était perdu. Et maintenant, à la fleur de mes ans, lorsque je viens à peine de jeter un regard sur le monde de Dieu, lorsque j'ai à peine appris, au sonore murmure des forêts, les félicités de la liberté, j'emporte avec moi dans le tombeau le désir de la sainte patrie, le reproche des espérances déçues et l'humiliation de votre pitié ! Encore plongé dans le doute, je croyais faire un rêve affreux, quand tout à coup le son lointain d'une cloche retentit dans l'espace silencieux. Et tout

s'éclaircit. Oh ! je le reconnus sur-le-champ. Plus d'une fois de mes yeux enfantins ce son avait chassé les visions des songes vivants, les fantômes de parents et de proches, la sauvage liberté des steppes, les rapides et indomptables coursiers, les splendides batailles au cœur des rochers, où seul, je les vainquais tous. Et j'écoutai sans larmes, sans forces... il semblait que ce son me sortait du cœur, comme si quelqu'un, avec un battant de fer, m'eût frappé sur la poitrine. Et vaguement je compris alors qu'il ne me serait jamais donné de me tracer un sentier jusqu'à mon pays.

XXI

» Oui, j'ai mérité mon sort. Un puissant cheval, dans une steppe étrangère, s'il jette à bas son débile cavalier, vers son pays, si loin qu'il soit, trouvera un chemin droit et sûr. Que suis-je auprès de lui? En vain ma poitrine est pleine de désirs et de tourments ; c'est une ardeur vide et sans vertu, un jeu de la rêverie, une maladie de l'esprit. Sur moi la prison a laissé son empreinte. Telle est une fleur dans les cachots ; elle a grandi, solitaire et pâle, à travers les dalles humides. Mais elle n'a pu épanouir son jeune calice ; elle attend toujours des rayons vivifiants. Bien des jours s'écoulent. Enfin une bonne âme est touchée de sa tristesse ; elle transplante la fleur dans le jardin, dans le voisinage des roses. Là, de tous côtés, se respire la douceur de la vie. Mais quoi ! L'aurore se lève, et son rayon ardent brûle la fleur éclose dans la prison.

XXII

» Tout dans les cieux était brillant et tranquille. A travers les vapeurs au loin s'élevaient deux sombres montagnes, et, au pied de l'une d'elles brillait notre blanc monastère avec ses murs dentelés. En bas, l'Aragva et la Koura, entourant d'une bande argentée de frais îlots, lavaient doucement de leurs ondes rapides les racines des buissons qui chuchotaient entre eux. J'étais loin, je voulus me lever ; devant mes yeux tout tournoya. Je voulus crier, ma langue sèche resta immobile, sans rendre aucun son. Je me mourais... le délire vint sur moi, avant-coureur de la mort, il me sembla que j'étais couché au fond du lit d'une profonde rivière. Tout autour s'étendaient de mystérieuses ténèbres. Pour étancher une soif éternelle, le flot, froid comme la glace, coulait en murmurant dans ma poitrine. J'avais seulement peur de m'endormir, tant j'éprouvais

de délices. Au-dessus de moi, l'onde se pressait sur l'onde, et le soleil, à travers le cristal des eaux, brillait d'une lueur plus douce que la lune. Et les troupeaux des truites bigarrées se jouaient parfois dans ses rayons. Je me rappelle une d'elles, qui d'une façon plus avenante que les autres venait me caresser. Son dos était couvert d'écailles d'or. Elle frétillait au-dessus de ma tête, et le regard de ses yeux verts était mélancolique, tendre et profond. Je ne pouvais assez m'en étonner. Sa petite voix argentine me murmurait des discours étranges. Elle chantait, puis se taisait, et chantait encore. Elle me disait [1] : « Enfant, reste ici avec moi, dans l'eau est la vie libre, le frais et le repos. — J'appellerai mes sœurs; par une danse en rond, nous égaierons ton regard morne et ton âme fatiguée. — Dors, ton lit est doux; ton manteau transparent. Des années passeront, des siècles passeront, au murmure de songes merveilleux. — Enfant chéri, j'oserai le dire? je t'aime. Je t'aime comme la libre vague, je t'aime comme ma vie. » J'écoutai longtemps, longtemps... il me semblait que le flot sonore mêlait son doux murmure aux paroles du poisson d'or. Puis je perdis connaissance! la lumière de Dieu s'éteignit de mes yeux, et le délire insensé succéda à l'exténuation du corps.

XXIII

» Ainsi je fus trouvé, ainsi l'on m'emporta. Tu sais le reste, j'ai fini. Crois-moi ou ne me crois pas, qu'importe! Une seule pensée m'attriste : mon froid et muet cadavre ne se dissoudra pas dans la terre paternelle, et le récit de mes amères souffrances n'appellera, au milieu de sourdes murailles, l'attention douloureuse de personne sur mon nom inconnu.

XXIV

» Adieu, mon père, donne-moi ta main. Tu sens la mienne en feu. Cette flamme, sache-le bien, depuis mes jeunes années, vivait cachée dans ma poitrine. Aujourd'hui elle n'a plus d'aliment; elle a brûlé sa prison; elle va retourner dans le sein de celui qui donne à tous, juge équitable, tour à tour la souffrance et le repos.

[1] Cette chanson, dans l'original, est en petites strophes de petits vers.

XXV

» Quand je serai prêt de mourir — et, crois-moi, tu n'attendras pas longtemps — ordonne qu'on me transporte dans notre jardin, à l'endroit où fleurissent deux touffes d'acacias blancs. Entre elles, l'herbe est si épaisse, l'air si frais, si parfumé, et la feuille est si transparente, si dorée, quand elle se joue au soleil !... Ordonne qu'on me couche là. De l'éclat du jour azuré je m'abreuverai pour la dernière fois. De là aussi se voit le Caucase. Peut-être, de ses hauts sommets, m'enverra-t-il un dernier salut. Il me l'enverra avec une bouffée d'air frais, et jusqu'à moi, avant ma fin, parviendra un son fraternel. Alors, je pourrai penser qu'un ami, un parent, penché sur ma tête, a essuyé de mon visage, d'une main attentive, la froide sueur de la mort, et qu'à demi-voix il me chante quelque souvenir de mon pays bien-aimé. Dans cette pensée douce je m'endormirai, et ne maudirai personne. »

I. Tourguéneff.

ESQUISSES

DE LA VIE SUD-AMÉRICAINE[1]

LIMA

I

Les nationalités hispano-américaines fournissent un curieux parallèle avec les nationalités européennes.

Une des premières à se réveiller brusquement, la République Argentine, par l'intelligence claire et brillante de son peuple, semble jouer le rôle de la France. Comme celle-ci, elle a vu, compris, montré aux autres la liberté et n'a jamais su la rendre permanente dans son sein. Inconséquence étrange provenant d'un esprit trop logique, qui vise à une perfection surhumaine et que la réalité désespère, au point de lui faire perdre la voie directe du progrès. Mais cet esprit possède une merveilleuse facilité à se relever de ses défaillances et à reprendre une suprématie momentanément éclipsée.

[1] Le dernier conflit hispano-péruvien a de nouveau fixé l'attention sur cette partie de l'Amérique du Sud. Les lecteurs de la *Revue* nous sauront donc gré d'avoir ouvert ses colonnes aux récits d'un voyageur qui a passé plusieurs années à étudier les républiques sud-américaines et principalement celle du Pérou. Ces récits, d'ailleurs, écrits sur les lieux et suivant le mouvement des impressions de chaque jour, offrent, indépendamment de l'actualité, le plus piquant comme le plus sérieux intérêt.

Calme, réfléchi, flegmatique, le Chili est l'Angleterre du Nouveau-Monde. Pendant que les révolutions grondent ailleurs, il maintient un gouvernement légal, régulier, modéré. Les améliorations matérielles le préoccupent beaucoup, et il modèle l'ordre public sur l'ordre d'un comptoir.

La République Péruvienne rappelle l'Italie, avant Magenta et Solferino. Amante du *far niente* et des plaisirs, toujours en spectacles et en fêtes — (courses de taureaux ou processions dites religieuses, — n'importe !) — faisant sa devise du *carpe diem* d'Horace, elle vit au jour le jour, oublieuse de la veille, insouciante du lendemain. Elle n'a pas de partis politiques déterminés, et si elle permet aux ambitions personnelles de naître et de lutter, c'est de sa part indifférence, paresse, apathie.

II

L'antique Sybaris dont le nom est l'emblème de la volupté, Capoue au sein de laquelle s'oubliait Annibal, Naples que Garibaldi lui-même n'a réveillée qu'à demi : chacune de ces trois cités aurait été la digne capitale du Pérou, si Lima ne remplissait ce rôle aussi bien et mieux.

L'emplacement de Lima s'adapte aux mœurs de ses habitants. Un terrain égal, uni, invitant à la promenade ; un agréable fond de tableau formé par les monticules détachés de la Cordillère; une rivière dont les eaux s'écoulent en cascatelles et qu'émaillent de verts ilots ; une température, fixée entre 14° et 24° Réaumur, sous laquelle on n'éprouve ni froid sensible ni chaleur accablante ; un ciel d'une pureté parfaite et immuable; toutes ces conditions ensemble étaient nécessaires pour former un séjour où l'existence fût si douce, si facile, si riante, qu'on pût se demander, en la résumant : Ai-je rêvé ? ai-je vécu ?

Voulant établir le siége de son administration, Pizarro rejeta la pensée de le porter à Cusco perdu dans les Andes et éloigné de la côte. San Miguel de Piura lui parut trop au nord. Deux vallées s'offrirent à son choix, avec les mêmes avantages : accès facile, proximité de la mer, position centrale. L'une était la vallée de Lurin au pied du temple célèbre de Pachacamac ; l'autre la vallée du Rimac, au bord de la rivière du même nom.

Rimac veut dire en langue *quichua* quelque chose ou quelqu'un

qui parle. Ce mot s'appliquait-il à une idole dont les oracles attiraient la foule dans cette localité, ou simplement au son bruyant de la rivière ? Les historiens soutiennent la plupart la première origine ; la seconde nous paraît tout aussi admissible. Les Indiens ont toujours exprimé d'une manière pittoresque les qualités distinctives des sites. Or, d'après leur système, un torrent qui ne se tait jamais méritait bien le sobriquet de parleur.

Le voisinage de la baie de Callao, visiblement destinée à devenir le débouché du commerce de la colonie, détermina la préférence de Pizarro. Peut-être aussi le *conquistador* prit-il en considération sa salubrité mieux assurée par une hauteur de 560 pieds au-dessus de l'Océan. Dans les tropiques, plus les terres sont basses, et moins elles sont salubres.

La métropole nouvelle reçut de son fondateur le nom prolixe de : Cité Royale de l'empereur Charles-Quint. Mais, comme la première pierre avait été posée le jour de l'Épiphanie, 6 janvier 1535, ou quelques jours après cette fête, l'usage propagea le nom de : Cité des Rois du Rimac. C'est également long. On se borna bientôt à dire Rimac tout court. Ensuite les habitants, avec la molle nonchalance qui les a distingués depuis, substituèrent la douce lettre *l* à la rude lettre *r* et supprimèrent le *c* pour l'euphonie. Ainsi naquit le joli nom de Lima.

Construite sur un plan régulier, la ville fut découpée en *quadras* ou carrés. Les rues, de largeur moyenne, formèrent une espèce d'éventail ou de triangle qui part de la rivière. Une place immense reçut la cathédrale, le palais du vice-roi, la municipalité, etc. Cette place devait se transformer alternativement en marché aux fleurs, aux fruits et aux vivres, en lieu d'exercice pour les troupes, en théâtre de processions religieuses ; elle ne pouvait manquer par conséquent d'être le centre de l'activité commerciale, le foyer des nouvelles ou des événements du jour, la promenade des désœuvrés, c'est-à-dire de presque toute la population.

La richesse proverbiale du Pérou donnait au monde une idée exagérée de sa capitale. Comment ne pas la croire d'une magnificence féerique quand on entendait raconter qu'à l'entrée du duc de la Plata, venant prendre possession de ses pouvoirs de vice-roi, en 1682, la rue par où passa son cortége était pavée tout entière en argent massif ? Le fait est vrai. Mais si les habitants avaient assez d'argent pour le jeter aux pieds des chevaux, ils ne l'ont jamais dépensé, ni dans les édifices publics, ni dans leurs maisons privées.

Aucun bâtiment ne mérite une attention particulière. L'ancien

palais des vice-rois, demeure actuelle des présidents, ne ressemble guère à un palais. On dirait une caserne ou une prison. A l'intérieur, un escalier de marbre conduit à des salons excessivement allongés et si étroits qu'on les prendrait pour des couloirs. On y voyait, avant la révolution, les portraits des quarante-quatre vice-rois, depuis Pizarro jusqu'à Pezuela. Cette collection a été reléguée au Musée des antiquités péruviennes.

Vaste et massif, le palais de l'archevêque a le style insipide d'une homélie.

La cathédrale présente à l'œil une marqueterie pleine de gaieté. Un mélange curieux de marbre rouge, blanc et noir, lui donne l'apparence d'une jolie mosquée du temps des Arabes. Les dimensions en sont mesquines ; la peur des tremblements de terre a arrêté l'essor du campanile, coquet mais nullement imposant. L'intérieur est spacieux. On y voit des saints des deux sexes habillés de soie, ornés de pierreries ou même en argent massif, des autels élégants, de nombreuses reliques ; du reste, ni statue, ni peinture dignes de remarque. Pizarro y repose quelque part ; personne n'a su m'indiquer sa tombe qu'aucune inscription ne dévoile. Après des efforts infructueux pour la découvrir, je m'épargnai la peine de la chercher davantage. Que m'aurait-elle appris en fin de compte? Qu'il est un terme aux crimes des méchants comme aux souffrances de leurs victimes! Tardive compensation d'une part, leçon perdue de l'autre !

III

La partie la plus originale et la plus riante de la Plaza Mayor est celle qu'occupent de chaque côté, vis-à-vis du palais de la présidence et de la cathédrale, des rangées de boutiques couvertes ou *portales*. La forme architecturale de ces galeries m'a rappelé le Gastinoidvor de Saint-Pétersbourg, et l'animation qui y règne m'a remis en mémoire les bazars de Stamboul et du Caire. Les visages de toutes couleurs, noirs, jaunes ou blancs, le costume des *tapadas*, qui ne laissent voir qu'un œil flamboyant, la belle langue espagnole, gutturale comme celle des disciples de Mahomet, tout y ramène la pensée vers l'Orient.

Au centre de la place se dresse une élégante fontaine en bronze. L'eau en est pure et limpide. Elle a inspiré un dicton que répètent souvent aux étrangers les séduisantes *limenas*, en faisant allusion à leur pro-

pre influence : « *El que bebe de la pila se queda in Lima.* » — Quiconque boit de la fontaine se fixe à Lima. — Autour de cette fontaine, des confiseurs ambulants dressent le soir des tables et des banquettes pour servir des glaces et des *frescos*, espèce de sorbets, dont les hommes et les femmes consomment une abondante quantité. Mais ce qui se consomme encore davantage, sous prétexte de se rafraîchir, c'est un échange de galantes attaques et de coquettes provocations.

IV

Maintenant, nous voici au milieu d'une autre place, qui dissipe les badines et folâtres images.

Située à l'extrémité de la ville, elle est déserte et morne. Là siégeait l'Inquisition, aux funèbres souvenirs. La maison du Saint-Office, comme s'appelait l'affreux tribunal, est toujours debout. En perdant son caractère religieux et judiciaire, elle a gardé son attribution principale, car elle est restée une prison. Quelques-unes des cellules étaient si étroites, que le prisonnier n'y pouvait point se coucher ; on les livre aujourd'hui à la curiosité publique.

Introduite dès les premières années de la conquête, l'Inquisition a duré au Pérou pendant trois siècles. Ses archives ont été saccagées et dispersées. Les matériaux manquent pour donner le chiffre exact des condamnations, soit au feu, soit à d'autres châtiments. Une histoire des procès faits à Lima sous l'inculpation d'hérésie, de sorcellerie et de philosophie serait curieuse, si j'en juge d'après deux cas, puisés dans des dossiers authentiques. Ils m'ont été racontés par M. Mariategui, illustre magistrat du pays. L'un de ces auto-da-fé fut celui d'une jeune, belle et intéressante femme venue du Brésil. Convaincue, au moyen de la torture, de n'être qu'une juive, elle subit avec un rare courage la peine du bûcher.

L'autre cas exige plus de détails. Un quaker, de mœurs douces et paisibles comme le sont en général les disciples de Fox et de Penn, était venu s'établir sur la route de Callao, afin de se livrer à la culture des champs. Personne n'avait à se plaindre de cet homme, mais on remarqua qu'il négligeait la messe tous les dimanches et toutes les fêtes. Mieux eût valu commettre n'importe quel crime ! Dénoncé aux juges de la pureté de la foi et interrogé par eux, il avoua d'emblée qu'il ne professait point la religion catholique. Cette franchise le fit

brûler vif. Il y a plus encore. Les champs du quaker, comme ayant participé à l'hérésie de leur maître, furent déclarés indignes d'être cultivés dorénavant et parsemés de sel. Une dizaine d'années s'écoulèrent. Une occasion se présenta de tirer un bon profit de la propriété maudite, qui fut immédiatement dessalée, aspergée d'eau bénite et vendue, réhabilitée par le Saint-Office et pour son propre avantage.

Le procès de la juive et celui du quaker appartiennent au XVIIIe siècle !

C'est en 1811 seulement que l'Inquisition fut abolie dans tous les domaines de la monarchie espagnole. Cet acte émana non de la volonté royale, mais de l'esprit révolutionnaire des Cortès. Obligé de l'exécuter, le vice-roi Abascal fit ouvrir les portes d'un édifice où les regards de la simple curiosité n'avait jamais pu pénétrer. La foule s'y porta en masse et avec elle entra un voyageur anglais, qui a publié le récit de sa visite.

« Dans la première salle, dit M. Stevenson, les meubles furent mis en pièces; puis on souleva d'épais rideaux de velours, qui ornaient le dais sous lequel prenaient habituellement place les juges inquisiteurs; ils furent tirés avec tant de violence que le dais et un crucifix qui y était attaché tombèrent avec fracas. En retirant le crucifix des ruines du tribunal, nous découvrîmes avec surprise que la tête du Christ était mobile. Une échelle était cachée derrière le dais; un homme y grimpait, et, en introduisant la main à travers un trou, il faisait à son gré mouvoir la tête de manière à signifier oui ou non. C'est ainsi que les inquisiteurs pouvaient à leur gré faire un miracle et souvent arracher au milieu des tortures, à un innocent intimidé, l'aveu d'un crime qu'il n'avait pas commis. L'aspect de ce crucifix frauduleux transporta les assistants de colère ; beaucoup s'écrièrent : « Il y a encore des victimes dans les cellules, cherchons-les. » Et la porte qui conduit à l'intérieur fut bien vite enfoncée. La chambre que nous rencontrâmes s'appelait le Secret; cette dénomination excita notre curiosité, et la porte fut également forcée. Nous nous trouvâmes dans les Archives. Là étaient les dossiers d'un grand nombre des assistants qui, à leur insu, avaient attiré l'attention du saint Tribunal. Chacun mit dans sa poche ce qui le concernait lui ou ses amis. Un grand nombre de livres défendus étaient enfermés dans la même chambre; nous découvrîmes aussi, à notre grande surprise, une masse de mouchoirs de coton imprimés. Ils avaient encouru le déplaisir de l'Inquisition, à cause d'une figure de la religion placée au centre, laquelle tenait un calice d'une main et une croix de l'autre. L'imprudent manufacturier n'avait pas

pensé que de la sorte on cracherait et se moucherait sur la croix. Pour prévenir ce crime, le tribunal avait accaparé toute la pacotille, se dispensant d'en payer le prix au propriétaire, bien heureux encore de ne pas voir sa boutique confisquée au profit du sacré collége.

» Nous entrâmes ensuite dans une autre pièce qui était la salle de torture. Au centre se dressait une vaste table ayant huit pieds de long sur sept de large ; à l'une de ses extrémités on voyait un collier de fer, s'ouvrant par le milieu et destiné à recevoir le cou de la victime. De chaque côté du collier étaient de fortes courroies garnies de boucles pour fixer les bras près du corps ; sur les côtés de la table, d'autres courroies pour maintenir les poignets ; ces attaches correspondaient à des cordes placées sous la table et amarrées à l'axe d'une roue horizontale ; à l'autre bout étaient des liens pour les pieds avec des cordes fixées sur la roue. En étendant un homme sur cette table, on pouvait lui tirer les membres dans toutes les directions et lui disloquer toutes les articulations. Nous examinâmes ensuite un pilori vertical placé contre le mur ; on y apercevait une grande ouverture et deux petites ; elles étaient destinées à la tête et aux poignets et correspondaient dans la muraille à des trous semblables ; en sorte que le patient pouvait être flagellé par les frères lais sans les voir et sans en être reconnu.

» Les fouets, maculés de sang, étaient de toutes les dimensions. Il y en avait en fil de fer avec des éperons, d'autres en cordes nouées, d'autres en cuir. Le long des murs pendaient des chemises de crin dont le patient était revêtu après la flagellation. Des ossements humains, armés de cordes, tenaient lieu de bâillons ; des pinces de roseau servaient à interdire tout mouvement de la langue. Dans un tiroir, il y avait quantité d'écrous à doigts ; c'étaient de petits anneaux en fer semi-circulaires, qui pouvaient se fixer à chaque doigt et se visser à volonté pour écraser les ongles et broyer les os.

» Au fond de la pièce se trouvait un cheval de bois peint en blanc ; nous crûmes d'abord que c'était un instrument de supplice, et, en une minute, il fut brisé comme l'avaient été la table et le pilori ; nous nous étions bien trompés, c'était, au contraire, l'instrument de la réhabilitation, et il attestait l'équité du tribunal. Quand une victime avait été brûlée, si, quelque temps après, on la reconnaissait innocente, son effigie, vêtue de blanc et placée sur le cheval, était promenée en grande pompe à travers les rues, pour que réparation lui fût convenablement faite.

» Après avoir visité tous les recoins de cette mystérieuse prison,

nous nous retirâmes vers le soir, emportant livres, papiers, fouets, instruments de torture, etc. Le lendemain, l'archevêque convoqua les fidèles à la cathédrale, et déclara excommuniés tous ceux qui avaient pris et qui garderaient en leur possession quoi que ce fût qui avait appartenu au saint Tribunal. Pour ma part, je bravai la sentence en dépit des flammes éternelles dont j'étais menacé [1]. »

L'endroit où l'on brûlait à Lima les victimes de l'Inquisition, était sur l'emplacement actuel du cirque des Taureaux, et c'était à la porte de l'église de *los Desamparados* (les Abandonnés) qu'on les livrait aux bourreaux pour être conduits au bûcher.

Tous les détails que renferme l'extrait que nous venons de citer d'un livre écrit avec conscience, sont d'une scrupuleuse vérité. Ils nous ont été confirmés par d'autres témoins oculaires. La supposition que des victimes gémissaient encore dans les cachots, se trouva, ce qu'oublie de dire le voyageur, dénuée de fondement ; toute tyrannie, lorsqu'elle craint de finir, se relâche de ses rigueurs ; elle se fait rare pour se faire pardonner. Ainsi la Bastille ne renfermait presque pas de captifs au moment de sa prise. Les assaillants, après avoir saccagé le bâtiment de l'Inquisition, passèrent d'une colère généreuse mais irréfléchie, comme l'est toujours la colère, au mépris le plus comique. Ils tirèrent des coffres les san-bénitos, les robes de juges, les déguisements des familiers, se revêtirent de cette défroque, et paradèrent tous, blancs, noirs, métis, au milieu des rues, en singeant les processions du Saint-Office.

La population de Lima garde encore l'esprit qui l'animait le jour mémorable où elle fut délivrée de la terreur religieuse. J'assistais au théâtre à la représentation du drame de Zarate, intitulé : *Charles II l'Ensorcelé*. L'Inquisition y est peinte en beaux vers et de main de maître. Un roi imbécile livre sa fille naturelle pour être brûlée dans un auto-da-fé, à l'instigation de son confesseur, moine astucieux, hypocrite et cruel. La dernière scène venge l'innocence et montre le conseiller du crime tombant sous le poignard d'un amant désespéré. Cette expiation enleva les applaudissements électriques du parterre et des loges, et dut être répétée comme le finale d'un opéra. J'observais autour de moi les regards, les gestes, les paroles, et j'y reconnus plus qu'une émotion de théâtre. Les spectateurs voyaient dans le prêtre frappé de coups redoublés, non-seulement la personnification du Saint-Office, mais celle de tous les sectateurs de la vieille foi espagnole.

[1] *Stevenson's Residence in South America*, London, 1829, tome Ier, pages 267 et suiv.

V

La place de l'Inquisition nous a ramenés au lamentable passé. Par elle aussi, nous revenons au présent plus consolateur. A côté du tribunal, érigé sur les ruines de la justice, s'élève le temple de la légalité contemporaine. Le Congrès, organe de l'affranchissement national, tient ses sessions publiques dans le même carré où délibéraient en secret, comme des comploteurs de crime, les membres du Saint-Office. D'ici partaient les décrets qui brûlaient les hommes; de là émanent les paroles ou les actes qui les éclairent, — ou les éclaireront un jour.

Il me semble inutile de décrire l'édifice législatif. De date récente, commode et intérieurement élégant, il répond à son objet. J'aurais voulu plutôt esquisser la physionomie de l'assemblée populaire. Mais, d'après la constitution de 1839, encore en vigueur, le Congrès ne se réunit que tous les deux ans. Huit mois passés au Pérou ne m'ont pas fourni l'occasion d'entendre ses orateurs, dont le plus éloquent, m'a-t-on dit, est le sénateur Vigil, philosophe du XVIIIe siècle sous la soutane d'un prêtre. A défaut d'études parlementaires, il m'est permis de présenter une séance détachée : l'inauguration solennelle d'un nouveau président à laquelle j'assistai le 30 avril 1851.

Les pouvoirs du général Castilla, élu pour six ans, étaient expirés. Le général Échenique venait, par la volonté du pays, assumer la suprême magistrature. Dès le matin, la salle du Congrès se trouvait envahie d'une foule serrée, curieuse, endimanchée, d'autant plus endimanchée que c'était justement le dimanche de Pâques. Cette réunion était brillante, à cause surtout des dames, toutes vêtues de la *saya* et du *manto*, costume qui transforme la Liménienne en adorable sultane, accuse ses contours, et ne laisse de visible qu'un œil où se concentre un feu magique. Ces tapadas occupaient une galerie supérieure, réservée à elles seules; avec leurs châles de soie aux éclatantes couleurs, leurs chaînes d'or et leurs bijoux précieux, elles rappelaient un parterre de fleurs des jardins enchantés des Incas, dans lesquels l'orfévrerie et la nature se mariaient si gracieusement. Dans la loge du corps diplomatique scintillaient les uniformes de France, d'Angleterre, d'Amérique, des îles Sandwich, du Danemark, etc., etc.

Sur les deux heures s'ouvrit la séance, présidée par le général Cisneros.

Une commission de huit membres, sénateurs et députés confondus, alla chercher le candidat choisi. Le général Échenique se présenta en habit militaire, précédé de ses aides de camp, et accompagné d'une marche patriotique, jusqu'à son arrivée au milieu de la salle. Là, il s'arrêta devant un crucifix entre deux candélabres allumés, et prêta serment d'accomplir les devoirs de sa charge. Ce même serment, il le signa sur un acte en forme qui lui fut présenté par le président du Sénat. L'enthousiasme contenu de la foule se fit jour en applaudissements réitérés et en vives acclamations. Les dames inondèrent le plancher d'une pluie de bouquets; deux colombes, emblèmes de paix et d'amour, s'abattirent aux pieds du président de la république, et une couronne de lauriers couvrit une de ses épaulettes : ces poétiques hommages provenaient, comme les fleurs, de la galerie féminine.

Le calme rétabli, les deux présidents, celui du Congrès et celui de la nation, allèrent prendre place sur deux fauteuils, recouverts d'un dôme : le premier à droite, le second à gauche, comme pour montrer que la conception de la pensée a la primauté sur son exécution.

Prenant la parole d'une voix retentissante, le général Échenique prononce un discours riche d'excellentes promesses. La résolution fortement exprimée de suivre les traces de son illustre prédécesseur, auquel le Pérou devait six années de repos, de progrès, de liberté constitutionnelle, provoque de nouveaux applaudissements, une nouvelle averse de fleurs.

Quelques mots que le général Cisneros, président du Congrès, adapte à la circonstance terminent la cérémonie. Au départ du public, les troupes, rassemblées sur la place de l'Inquisition, se mettent à défiler, en jouant l'air national. Répandues dans les rues, les femmes en *saya* et en *manto* rient, plaisantent, intriguent les passants. Elles font de la ville entière un joyeux bal masqué, en plein air et en plein jour.

Ce bal masqué dura trois jours et fut entremêlé de fêtes diverses : messe de grâce, réception générale au palais (improprement appelée baise-main), feux d'artifice, représentations théâtrales, courses de taureaux, les plaisirs se suivaient du matin au soir. La population de toutes les classes affluait partout, et prouvait combien la joie est son élément.

VI

Vivre pour les Liméniens c'est s'amuser, et s'amuser c'est vivre. Habitués à une continuelle expansion, ils ne comprennent point les charmes du recueillement et de l'étude. Absorbés dans l'heure qui s'envole, ils n'ont aucune curiosité rétrospective. Voulez-vous fuir le tourbillon où s'agite leur existence et trouver une tranquillité profonde? Vous n'avez pas besoin de sortir des portes de la cité; allez au musée, allez à la bibliothèque publique. Les Liméniens, sauf un bien petit nombre, ne visitent guère ces établissements, fondés moins pour subvenir à un besoin réel, que pour satisfaire la louable vanité de s'assimiler aux nations civilisées.

J'aurais voulu trouver dans le musée des statues, des animaux, des arbres, des fleurs de ces jardins d'or et d'argent, sur lesquels les historiens de la conquête ont prodigué de merveilleux détails. Il faut se contenter de ces descriptions. Sculpture ou bijouterie, il n'en reste rien; le tout a été fondu et converti en monnaie. Quelques objets de cuivre insignifiants ne donnent point une haute idée de l'art chez les anciens Péruviens. Quatre ou cinq momies d'Incas prouvent, en revanche, que la science d'embaumer les corps florissait au milieu des Andes comme aux bords du Nil. Assises dans une position accroupie et la tête penchée, elles réfléchissent, on le dirait, sur les malheurs de leur race. Cheveux, dents, couleur de la peau, tout est d'une conservation parfaite. Seulement la maigreur extrême de ces cadavres accuse leur long jeûne et l'abondance des rides montre les siècles écoulés depuis leur mort.

L'honneur de survivre à l'extinction naturelle de la vie était le privilége aristocratique des Incas, c'est-à-dire des rois et des nobles de sang royal. Chaque roi défunt avait un palais, qu'il continuait d'habiter et où il recevait les mêmes respects qu'avant la mort. On l'apportait parfois au milieu de la grande place de Cusco, où on lui faisait présider un festin servi magnifiquement, en présence de la population. Les règles du cérémonial de la cour étaient strictement observées envers l'auguste fantôme, une seule exceptée. Il n'y avait point, et pour cause, de dame fière de convertir ses mains en crachoir.

Les procédés de l'embaumement au Pérou consistaient à débarrasser le corps de ses parties corruptibles et à l'exposer ensuite au froid de la Cordillère, qui le saisissait et le desséchait.

Si les vieux Incas du musée pouvaient exprimer leurs pensées, ils s'indigneraient sans doute d'avoir sous les yeux l'épée de Pizarro, le destructeur de leur monarchie et l'assassin de leur descendant Atahuallpa ! Mais est-ce bien l'épée de Pizarro? Le gardien me l'a assuré.

Parmi les quadrupèdes, les serpents et les insectes, sont les portraits des vice-rois. Bolivar et San-Martin y figurent également. On aurait pu mettre ces deux grands hommes en meilleure compagnie. Le pêle-mêle du musée de Barnum à New-York règne au musée de Lima; c'est une collection de curiosités, peu curieuses parfois et trop souvent étonnées de se trouver ensemble.

La bibliothèque se compose de vingt-cinq mille volumes, rangés dans un ordre irréprochable. Elle provient principalement du couvent des Jésuites, qui, il faut leur rendre cette justice, savaient faire un très-bon choix entre les productions de l'intelligence humaine. Elle s'enrichit chaque jour d'ouvrages modernes et est confiée aux soins du père Vigil, le grand orateur du Sénat, érudit profond et penseur éclairé.

Bien des heures douces et calmes de mon séjour à Lima se sont écoulées à feuilleter les vieux volumes des chroniqueurs de la conquête du Pérou. J'y puisai d'intéressants renseignements, mais moins intéressants que la conversation de l'illustre bibliothécaire. Versé dans la connaissance des époques évanouies, il était par son cœur et son esprit au niveau de la nôtre. Du prêtre il n'avait que l'habit : car depuis longtemps son cœur noble et généreux repoussait une doctrine contraire au progrès moderne. Chrétien primitif, il était le Lamennais de l'Amérique du Sud.

Les belles salles de la bibliothèque restaient presque toujours vides de lecteurs. S'il s'en rencontrait par hasard, c'était quelque proscrit argentin ou chilien.

Au nombre des institutions littéraires figure en première ligne l'Université, fondée en 1549. Les professeurs peuvent être savants, mais aucun ne fait parler de lui. Lima compte, en outre, cinq colléges de garçons et trois colléges de filles. Un de ces colléges possédait, lors de mon dernier voyage, parmi ses instituteurs, un émigré polonais, chargé d'enseigner, non-seulement diverses sciences, mais aussi la langue espagnole. Singulière est la destinée des hommes dispersés par les révolutions ! M. Postemski de Potemkine, qui s'appelait ainsi parce qu'il se disait descendant du fameux ministre russe de Catherine II, n'aurait certainement jamais rêvé, du fond de son pays, d'aller un jour apprendre aux jeunes Péruviens leur propre idiome ! Cependant, c'était

un changement de position peu surprenant, si l'on pense à Denys le Tyran, maître d'école chez les Corinthiens, et à Louis-Philippe, professeur de mathématiques en Suisse.

VII

Parmi les institutions d'utilité publique doivent être mentionnés l'hôtel de la Monnaie, qui émet des piastres d'argent d'une valeur fictive, et l'hôpital Saint-André, qui contient six cents lits pour les malades pauvres.

Les rues de Lima sont droites, entrecoupées les unes par les autres à des distances courtes et mesurées ; elles imitent la régularité d'un échiquier. Ce plan, d'après lequel les Espagnols bâtissaient toutes leurs villes, repousse les sinuosités et les culs-de-sac. Aussi le nouvel arrivant y est-il sûr de ne jamais se perdre, comme dans les cités du vieux monde, où les courbes et les impasses lui présentent souvent d'inextricables labyrinthes.

Une rue change de nom chaque fois qu'elle est traversée par une autre rue; ce qui fait qu'on attribue quatre cents rues à la capitale du Pérou. Ce chiffre, la mode européenne le réduirait probablement à quarante. Le pavage se compose de petites pierres inégales et pointues. Parfois il plaît aux yeux en simulant la mosaïque, mais il fatigue, pique et foule les pieds.

Des ruisseaux (acquias) parcourent toutes les rues. Loin de servir, suivant leur destination, à emporter les immondices, ils en deviennent les infects réceptacles; de même que dans Quito on y jette des restes de mangeaille, on y vide des ordures, on y laisse pourrir les charognes. De ces ruisseaux obstrués s'exhalent chaque jour des odeurs nauséabondes; si une peste quelconque n'éclate point, en châtiment d'un tel laisser-aller, c'est grâce à la salubrité extraordinaire du climat et aux gallinazos.

Ces derniers, volatiles de la classe des vautours, sont les uniques vidangeurs de la ville. Leur voracité proverbiale ne recule devant rien; ils s'abattent par bataillons nombreux sur les tas d'immondices et les font disparaître avec une rapidité surprenante. Les Nord-Américains que j'ai vus dévorer un dîner de table d'hôte en cinq minutes, ne se montrent guère plus expéditifs.

Le gallinazo (en quichua *Ullahuangua*) est un vilain oiseau noir de la

taille d'un paon ou d'une poule d'Inde; toutes les températures de l'Amérique du Sud lui conviennent; il s'élève aussi haut au-dessus des nuages que l'aigle ou le condor. A la campagne, il recherche les œufs des caïmans et limite ainsi la propagation de ces horribles amphibies.

Des récits extraordinaires courent sur les mœurs des gallinazos : dans les régions froides ou tempérées ils vivent, dit-on, en république anarchique; dans les régions chaudes, ils auraient un chef ou un roi. Le monarque diffère du peuple par la rougeur écarlate de la tête, et une espèce de cravate blanche autour du cou. Pendant qu'il mange, ses sujets se tiennent à distance respectueuse et attendent qu'il ait fini pour manger à leur tour; c'est lui qui donne ensuite le signal de la fin du banquet et du départ. L'existence d'une variété fort rare de gallinazos à plumes de couleur paraît avérée : ce qu'on dit de leur gouvernement n'est peut-être pas complétement une fable. L'organisation sociale des animaux depuis les fourmis jusqu'aux éléphants ne dénote-t-elle pas une intelligence réelle? Cette intelligence, tout porte à le croire, est de la même nature que la nôtre par les combinaisons qu'elle suppose, elle est d'une capacité inférieure par l'impuissance d'un développement continu et progressif. La théorie de l'instinct, faculté machinale et aveugle, est une niaise invention de l'orgueil humain; le premier chien venu peut la défier d'expliquer comment il retrouve son maître au milieu de la foule.

Suppléant à la paresse des habitants et à l'incurie de la police, les gallinazos, en leur qualité d'utiles travailleurs, sont mis sous la sauvegarde des lois. Leur meurtre entraîne une amende de huit piastres (40 francs). Cette protection les met excessivement à l'aise; ils ne daignent pas se déranger pour les passants; ils perchent sur les terrasses des maisons, envahissent les cours, se battent avec les enfants. Leur présence continuelle n'est point le côté poétique de Lima, car ils exhalent une odeur infecte comme celle des ordures dont ils font leurs festins. Il y a aussi quelque chose de lugubre et de sinistre dans le plumage de deuil et la figure de proie qui les distinguent.

VIII

Les maisons, dont on porte le chiffre à quatre mille, n'ont les unes qu'un rez-de-chaussée de plain-pied; les autres, en moindre nombre, qu'un étage de plus. Des balcons moresques, à jalousies vertes, ornent

les premières; des cours extérieures protégent les secondes. Celles-ci, avec leurs murailles couvertes de fresques [1], rappellent les habitations de Pompéi ou de Séville : les fontaines ou les jets d'eau manquent malheureusement pour compléter la ressemblance. Les Liméniens usent d'une manière parcimonieuse de la générosité du Rimac. L'adobe est la principale matière de construction; mais cette boue, desséchée au soleil, perd, sous un badigeon blanc ou jaune, sa couleur naturelle, chocolat ou café au lait. Les plafonds, aplatis en terrasse, servent de toits; la boiserie plâtrée de ces couvertures est si fine qu'elle ne permet ni de prendre l'air ni de dormir, comme le font les Orientaux, au sommet des maisons. Les gallinazos la font plier en s'y promenant et le pied des voleurs la défonce, sans l'aide d'aucun instrument.

Devant les portes et aux fenêtres toujours ouvertes, s'étalent les femmes oisives et folâtres, qui saluent, appellent et arrêtent les passants de connaissance. De longues conversations s'établissent moitié dedans, moitié dehors, et contribuent beaucoup à l'animation des rues, où l'on voit de nombreux piétons, des troupeaux de lamas, des ânes, des mulets, des chevaux et de rares équipages. Parmi les équipages, quelques-uns, par exception, sont d'un style moderne. Les autres paraissent des exhumations du XVIe siècle. Qu'on se représente une lourde boîte fermée, à deux énormes roues et attelée d'un unique cheval ou d'une mule unique; la pauvre bête est forcée de porter sur le dos, outre le poids de la machine, un postillon qui la monte à califourchon. Élevée haut et penchée en arrière, la *calesa* oblige les dames de s'enfoncer et les empêche d'être vues. Il était impossible d'imaginer une voiture plus disgracieuse, plus incommode et plus triste. La mode l'abolira sans doute bientôt.

La rue fashionable est celle des Marchands : *calle de los Mercaderes*. Elle prolonge la série des boutiques de la place, son point de départ. Parfumerie, coiffure, robes, habits, bottes, souliers, modes, bonbons, etc., toutes ces industries sont exploitées par des Français dont les étalages exhibent le bon goût parisien, et il y a, dans plusieurs magasins, l'appât fascinateur d'une jolie et causante dame de comptoir, comme à Paris. Flâneurs et acheteuses se rencontrent ici comme sous les *portales*. La rue des Marchands est une miniature du boulevard des Italiens ou du Broadway.

[1] Ces fresques, quelquefois passables, ne se bornent pas à raconter quelques légendes, elles disent souvent, d'après les traditions locales, l'histoire de la conquête : peintures vraies et m ensongères en même temps comme de naïves chroniques.

Un autre rendez-vous des promeneurs est le solide et majestueux pont de pierres qui traverse le Rimac. Des bancs le garnissent de chaque côté. Une immense foule y passe les jours de fête pour aller aux taureaux (*les toros*) ou à l'une des deux alamedas.

Le gaz n'éclaire Lima que depuis 1861. Avant cette époque, quand vers les dix ou onze heures du soir se fermaient les boutiques, l'obscurité planait sur toute la ville. La lueur blafarde des réverbères, fort distants les uns des autres, dissipait momentanément les ténèbres comme pour faire mieux sentir leur épaisseur. Le piéton prudent quittait alors les trottoirs, d'ailleurs mauvais, et marchait au milieu des rues; c'est à l'ombre des murs que les voleurs guettaient l'occasion de dévaliser par surprise, leur méthode habituelle.

Mais ils ne s'en tenaient pas là : encore aujourd'hui ils entrent avec effraction dans les maisons, si mal garanties que les portes ne sont pas à l'épreuve d'un vigoureux coup de poing et que les fenêtres s'ouvrent sans peine de dehors. Leur audace dédaigne même de se couvrir toujours du manteau de la nuit. Lima a vu, un matin de l'année 1850, entrer une cavalcade d'une vingtaine d'individus, armés de fusils, qui se jetèrent inopinément sur les boutiques, en saccagèrent trois ou quatre et s'en allèrent emportant leur butin. La population avait fui de toutes parts devant les bandits. Quand la garnison, lentement rassemblée, fut prête à réprimer leur audace, ils avaient disparu sans laisser de trace, soit dans les défilés de la Serra, soit dans quelque retraite cachée de la capitale.

Le croirait-on? L'asile assuré de beaucoup de malfaiteurs est au milieu de la ville, derrière la plaza Mayor. Une ruelle, qu'occupent tout entière des gargotiers, à la file les uns des autres, héberge, loge et cache les filous de toute espèce qui viennent y dépenser leur argent.

Et la police? Elle se montrait naguère encore très-inefficace quoiqu'elle coûtât 36,360 piastres par an et fût composée de dix tenientes (commissaires), d'autant de cabos (adjoints) et de cent trente *serenos*, (gardes de nuit).

Les *serenos* se promènent en portant une lanterne et un fusil. Ils ne chantent pas les heures, comme au Chili ou en Allemagne, ils jouent d'un sifflet dont les sons prolongés simulent une flûte. Ils emploient cette musique pour différents signaux convenus, mais l'usage en est peut-être plus nuisible qu'utile. La note en se perdant dans l'espace dit aux voleurs si la vigilance est loin ou près, et leur indique, en quelque sorte, le moment opportun d'agir.

Les *serenos* reçoivent 6 piastres (30 francs d'appointements men-

suels. Ils appartiennent la plupart à la caste peu belliqueuse des cholos ou métis. Il est rare de les voir empêcher un délit ou arrêter le délinquant. Mais attaqués eux-mêmes, comme cela arrive, ils se défendent parfois. Un échange de plusieurs coups de fusil me réveilla une nuit; je sus le lendemain qu'il y avait eu une escarmouche entre les *serenos* réunis et les *ladrones* (voleurs, bandits) également en nombre. Et, chose extraordinaire, ces derniers avaient été mis en fuite, quoiqu'ils fussent les provocateurs.

La peine capitale, au Pérou, est la fusillade, qui remplace le garrot espagnol. Trois hommes la subirent pendant mon séjour. En entendant parler de l'exécution de ces malheureux :

— Ont-ils assassiné ? demandai-je.

— Non, me fut-il répondu ; ils ont dépouillé une madone de ses ornements.

Quant au meurtre, il entraîne rarement la mort du coupable. L'indulgence des juges provient non de l'horreur d'une expiation sanglante mais de l'indifférence avec laquelle ils regardent l'assassinat, qui ne laisse pas d'avoir à leurs yeux, comme à ceux de la foule, son côté héroïque. Le même préjugé, favorable au crime, existe chez tous les peuples d'origine espagnole.

IX

Couché sur un lit de roses, le sybarite repoussait les idées tristes ou sérieuses. Ainsi fait la société de Lima. Au milieu de ses frivolités, elle oublie les *ladrones*, comme elle oublie les tremblements de terre, ou, si les deux terreurs lui reviennent à la pensée, l'une et l'autre lui semblent des décrets providentiels, auxquels il faut se résigner. Folie de s'en préoccuper à l'avance ; et, sur ce, elle va son train !

Les amusements publics sont variés. Les passer en revue, c'est montrer comment s'écoule la vie dissipée de la population aux bords du Rimac.

Le théâtre pourrait être plus beau. Sans aucune prétention architecturale, il s'adapte parfaitement au climat. Les loges du premier rang ouvrent en plein air, et une vaste cour sert de foyer. L'avant-scène du président affecte des airs monarchiques : garnie de velours rouge, elle est surmontée d'un dôme en forme de couronne. La troupe habituelle des comédiens espagnols est quelquefois remplacée par un opéra ita-

lien. Comme ailleurs, le monde fashionable prétend adorer la musique, et les dames viennent l'écouter, en magnifiques toilettes de bal. D'autres filles d'Ève, d'une position moins brillante, se présentent dans le parterre, enveloppées tout entières de crêpes de Chine blancs, jaunes, bleus ou rouges. Ici un mélange agréable de couleurs et de soieries, là des bras et des épaules nues ; partout des yeux d'une expression enchanteresse. Ce que le spectacle offre de plus séduisant, ce sont les spectatrices. Néanmoins j'ai assisté à des opéras et à des drames convenablement exécutés. Une actrice péruvienne, la senora Rendon, avait un véritable talent.

Le goût des habitants pour le théâtre est faible, en comparaison de l'ardeur qu'ils apportent, sans distinction de classe, aux combats de taureaux. A quoi bon décrire ce divertissement national des peuples espagnols, si souvent décrit? Par la magnificence, l'éclat, la cruauté du spectacle, les Péruviens ne restent pas en arrière de leurs ancêtres d'Europe. L'arène peut contenir vingt mille personnes ; le président occupe une galerie séparée ; les premières familles ont des loges fixes ; une bonne moitié du public se compose de femmes. Toutes vêtues du manto et de la saya, et le bouquet au sein, elles partagent la frénétique émotion des hommes. Taureaux inondés de sang, chevaux éventrés, matadors blessés ou tués, elles contemplent ces scènes de meurtre sans autre sentiment qu'une avide curiosité. S'il m'arrivait de leur exprimer de la pitié ou du dégoût : « Vous êtes un *cobade* (poltron) — me répondaient-elles — vous vous effarouchez d'une bagatelle ! » Et le sourire de la moquerie épanouissait les lèvres de ces femmes au cœur passionné, mais nullement tendre.

X

Les fêtes religieuses de Lima partagent la popularité des combats de taureaux. Elles commencent dans les églises, se prolongent dans les rues et s'achèvent dans les alamedas. Dimanche de Pâques, anniversaire de sainte Rose, la patronne du pays, *Corpus*, etc., etc., on peut réunir en une esquisse les traits marquants de toutes ces solennités qui se célèbrent avec autant de pompe qu'à Mexico, et avec plus d'originalité.

Une messe, accompagnée d'orgue et de chants, est le prologue d'une journée de réjouissance. Pendant que les prêtres, en riche costume,

officient, une faible portion des assistants reste agenouillée, assise ou debout; la grande majorité circule dans le temple sacré, comme dans une salle profane. Les *tapadas* abordent les promeneurs; elles disent à l'un : Je te connais, vaurien! à l'autre : Tu m'as oubliée, ingrat! au troisième : Qui cherches-tu, inconstant? Cela ne se passe pas mieux au bal de l'Opéra. Pour plus de similitude, il y a des serrements de mains, des rires étouffés sous le *manto*, des fleurs données, disputées ou arrachées. Çà et là des couples engagent de longues causeries intimes. Ni les *dominus vobiscum* prononcés d'une voix nasillarde ni le sermon aux véhéments accents ne parviennent à déranger ces doux aparté.

L'attention publique, distraite et dispersée, se concentre au moment où se forme la procession, qui sort de l'église et va défiler dans les rues. C'est le tableau important et sa mise en scène est brillante. Le Christ et la vierge-mère, les archanges, les saints et les saintes, les anges ouvrent la marche; ces statues d'argent massif ou imitant la chair, richement habillées, couronnées d'auréoles, de diadèmes et de fleurs, ont l'air de planer sur la foule : les nègres et les cholos qui les meuvent sont cachés par des draperies; chacune d'elles exige les épaules de quatre ou six individus. A leur suite s'avance, recouvert d'un dais, l'archevêque ou l'évêque, le seul acteur grave de la pièce. Le président et les hauts fonctionnaires de l'État, revêtus d'uniformes, se joignent au cortége, si l'importance du personnage céleste mérite cet honneur; ils portent des bougies allumées. Derrière le gouvernement, se pressent confondus ensemble les membres du clergé, les curieux élégants et les curieuses déguisées. Celles-ci intriguent, chemin faisant, les moines et les chanoines, dont les reparties sont bouffonnes et égrillardes. La musique militaire, jouant un morceau plein d'entrain, ferme la procession. Une double rangée de soldats indique la route à parcourir. Aux fenêtres et aux balcons, ornés d'étoffes de toutes les couleurs, il y a un monde compacte comme sur les trottoirs. Les cloches ne cessent de carillonner durant l'édifiante promenade.

Mais la promenade, si elle cesse d'être édifiante, n'est pas finie avec la procession. La foule, après avoir reconduit aux portes du sanctuaire les saints et leurs ministres, s'écoule par différentes voies vers l'une des deux alamedas. Là, sous prétexte de regarder, mais en réalité pour être vues, admirées et enviées, viennent en calesas les dames du grand ton, étalant des toilettes parisiennes; moins prétentieuses, les autres Limenas, fidèles à leur piquant costume national, poursuivent l'agréable jeu commencé dès le matin. Assises sur les bancs ou se tenant à la file, elles attendent qu'on les aborde ou bien elles attirent les hom-

mes, en leur lançant une saillie quelconque : joli badinage quand ce n'est point une mordante personnalité. Il est d'usage de ne pas s'en fâcher et de saisir la provocation comme un prétexte de dialogue. Ainsi fuient les heures. Le coucher du soleil disperse la réunion.

Voilà le programme des fêtes catholiques de Lima, qui changent la religion en plaisir et font du plaisir une religion !

Cinquante-cinq églises, outre la cathédrale, ont chacune leur fête particulière et prennent part aux fêtes générales. Ce serait l'occasion de visiter ces pieux édifices, dont quelques-uns obtiennent des éloges, justifiés en Amérique, la moins monumentale des quatre parties du monde. Mais quand j'aurai dit au lecteur qu'il n'y a ni tableaux, ni sculpture, ni beautés architecturales dignes de son regard, il m'excusera, lui qui connaît, je n'en doute point, l'Espagne ou l'Italie, de supprimer une fastidieuse nomenclature.

XI

Revenons plutôt aux alamedas. Alternativement courtisées, l'une ou l'autre, les jours de fête, elles dorment solitaires les autres jours de l'année. Abandon immérité ! Allées spacieuses qu'ombragent des peupliers, des saules, et des orangers, air pur et embaumé, éternelle jeunesse de la verdure, ne sont-ce pas là des attraits suffisants pour captiver une affection continue ? On le croirait. Mais la société de Lima ne se promène pas pour se promener : elle se promène lorsqu'il s'agit de sortir de la routine quotidienne, de se monter les sens, *to have some excitement*, comme diraient les Anglais ou les Nord-Américains.

L'alameda, dite *de la piedra lissa* (de la pierre lisse), longe le Rimac. Les murmures de ce beau torrent y éveillent d'agréables rêveries. Cependant l'alameda *de los descalsos* (des déchaussés), ainsi appelée d'un couvent de Carmes, est peut-être plus séduisante encore. Des collines que projettent les Andes, l'encadrent entièrement. Elle jouit sans partage des faveurs du public pendant l'hiver, si l'on peut infliger ce triste nom à une température de 15° à 18° Réaumur.

XII

L'alameda des déchaussés est alors d'autant plus fréquentée qu'elle mène aux *amancayes*. L'amancaï, fleur jaune comme le pissenlit, et particulière au Pérou et à l'Équateur, croît en juin, juillet et août. Son séjour de prédilection est à une demi-lieue de la ville, au fond d'une vallée, sans arbres et sans eau, cernée de monticules. La localité a l'aspect aride du désert, excepté quand la couvrent d'un tapis d'or les amancayes, dont la saison s'ouvre le jour de la Saint-Jean. Cette fête s'y célèbre avec éclat, et la foule y vient ensuite tous les dimanches, pendant deux ou trois mois, cueillir les fleurs et contempler une image miraculeuse. On vous montre sur un rocher le portrait de la Madone ; c'est un exécrable barbouillage trahissant l'ignorance absolue de l'art : on lui attribue néanmoins une origine céleste, et une église, élevée tout auprès, confirme la tradition. C'est l'unique bâtiment des Amancayes. A l'entour, se dressent des *ranchos*, maisonnettes provisoires en nattes, dans lesquelles on sert à boire et à manger.

Ces ranchos se changent en salles de bal. Ici, au son de la guitare, la *samacueca* se produit dans toute sa volupté tropicale, dansée par quelques mulâtresses, belles comme des statues de bronze. Ailleurs, à la musique d'un orchestre, des réunions de monde élégant exécutent des quadrilles, des valses, des polkas. Ces parties de plaisir, joyeux piqueniques, commencent le matin, sous les nattes des amancayes, se transportent quelquefois dans une élégante quinta (villa) voisine, et durent jusqu'au jour suivant. Les Liméniennes refusent de marcher de crainte de faire grossir leurs petits pieds ; mais elles oublient cette sérieuse préoccupation, au milieu des entraînements de la danse, pendant quinze ou vingt heures de suite.

On arrive aux amancayes de toutes les manières. Les classes élevées s'y rendent en voitures ou en cavalcades. A cheval viennent aussi les cholas, coiffées d'un chapeau de paille fine, drapées d'un châle de soie rouge, montées comme des hommes sur une selle miroitante de clous d'argent, les deux pieds passés dans des étriers du même métal, et tenant une bride de crin richement ornée ; ces amazones métisses animent la cohue par leur désinvolture pittoresque, leurs attraits semi-sauvages et l'originalité de leurs équipages. Les piétons sont nombreux, car partout la misère forme la majorité de la multitude.

Mais cette misère liménienne, coquette et endimanchée chez le beau sexe, confirme une observation de Lamartine, qui s'applique au Pérou comme à l'Italie : « Dans les climats où le sentiment de la beauté est plus vif que sous notre ciel, dit l'amant de Graziella, et où la vie n'est que l'amour, la parure n'est pas un luxe aux yeux de la femme : elle est sa première et presque sa seule nécessité [1]. »

C'est une habitude générale d'emporter de la champêtre excursion une masse d'amancayes. Les femmes s'en confectionnent d'énormes bouquets. Les hommes en mettent à leurs boutonnières. On en couronne les chevaux, les mules et les ânes. L'image de la Vierge miraculeuse n'est pas oubliée ; les dévots et les dévotes répandent les amancayes autour d'elle, et cette offrande, dit-on, lui est particulièrement agréable. Malgré une telle dépense de ces fleurs, leur moisson ne s'épuise point, elle se renouvelle à vue d'œil. Est-ce afin de jeter le voile sur une pareille propriété que l'amancaï, dans le langage des fleurs du Pérou, est l'emblème de l'amour mystique, le plus chaste et le plus stérile des amours?

XIII

Transformer le dernier asile des morts en lieu de récréation pour les vivants est une leçon de philosophie profonde que les peuples chrétiens laissent pratiquer aux peuples musulmans, sans oser, sans vouloir les imiter. Pourquoi? Parce que la religion, greffée sur l'Évangile, a semé d'horribles terreurs le passage d'une vie à l'autre.

Quoique arrangés en jolis jardins, les cimetières, qu'on appelle pompeusement des panthéons, dans l'Amérique du Sud, comptent de rares visiteurs. Celui de Lima est à une des extrémités de la ville. On lit sur la porte : *Bienfaisance pour les vivants et pour les morts.* Quelques familles possèdent des terrains à perpétuité; en exceptant ce petit nombre de cadavres aristocratiques, tous les autres passent, après six années de repos, dans un ossuaire commun, afin de faire place à de nouveaux arrivants.

Non loin du Panthéon, mais en dehors de l'enceinte de la cité, une agglomération de quintas ou villas forme le faubourg séparé du *Cercado*. Quelques-unes de ces demeures, d'une architecture élégante,

[1] *Confidences*, liv. X.

ont de jolis terrains de plaisir. Les roses et les œillets y abondent. Des jets d'eau répandent à l'entour une fraîcheur qui n'est jamais importune. Le bon goût, satisfait de tout ce qu'il voit, désapprouve seulement les fresques indigènes, beaucoup trop prodiguées sur les murailles avec l'intention d'élargir par des allées peintes la perspective des allées réelles, ou d'animer la solitude par des portraits en pied revêtus de bizarres costumes. Le prix de la plus charmante des quintas est de dix mille piastres (cinquante mille francs).

L'air du Cercado est peut-être le meilleur des environs de Lima, mais la mode préfère aux délicieux ombrages de cette vaste localité la plage brûlante de Chorillos, dépourvue d'arbres, de fleurs et de gazon.

XIV

J'ai fait sortir le lecteur de l'enceinte de la capitale et j'ai oublié de dire qu'elle avait sept portes d'entrée, dont l'une s'appelle la porte des Merveilles. Ce titre hyperbolique, rien ne le justifie. Les vice-rois avaient orné leur résidence de murailles, dont il ne reste plus que des lambeaux. Les brèches ou les ouvertures sont partout; et le voyageur ne comprend pas d'abord pourquoi des corps de garde veillent aux barrières. Mais ne faut-il pas occuper les soldats?

Comme preuve de la décadence de Lima, on assure que sa population a décru depuis que le Pérou n'est plus une colonie espagnole. Cette assertion n'est pas fondée si on compare le chiffre d'aujourd'hui avec celui d'il y a un siècle; mais si on rapproche les années qui ont immédiatement précédé l'indépendance et l'époque présente, on constate une diminution. Voici le nombre des habitants à ces trois dates différentes :

En 1764,	d'après	Robertson.....	54,000
— 1810,	—	Stevenson.....	87,000
— 1851,	—	les meilleures sources....	70,000

Lima était à l'apogée de sa splendeur quand éclata la révolution. Sa juridiction s'étendait non-seulement sur la Bolivie, mais aussi en quelque sorte sur le Chili; le monopole commercial de la compagnie des îles Philippines obligeait Quito, la Nouvelle-Grenade et le Vénézuéla de se regarder comme tributaires de Lima pour les produits de

l'Asie. Trois siècles avaient accumulé de grandes richesses dans quelques familles nobiliaires, leur luxe rayonnait au loin et prêtait un reflet d'or au reste de la population. Tout cela s'est évanoui : Lima a été découronnée de sa suprématie sur les États jadis dépendants du Pérou ; ses priviléges mercantiles ont cessé ; les comtes et les marquis, qui avaient acheté leurs titres à beaux deniers comptants, se sont hâtés de fuir un séjour pollué par la démocratie. En énumérant ces pertes, des voyageurs les déclarent irréparables. Ils se trompent. Lima est en voie de regagner les dix-sept mille âmes que lui ont enlevées les émigrations et les guerres. La fortune mieux répartie a déjà répandu une aisance plus générale. Dégagées des entraves d'autrefois, ses exportations et ses importations prennent un essor nouveau. Sous l'égide de la liberté, l'industrie naît, la littérature commence, les arts apparaissent. Panégyristes du passé, attendez une génération d'hommes, et vous verrez comme la Lima des présidents éclipsera la Lima des vice-rois !

ALEXANDRE HOLINSKI.

EDGARD POE

L'HOMME, L'ARTISTE ET L'ŒUVRE [1]

III

L'œuvre traduite d'Edgard Poe compte actuellement cinq volumes [2], dont les quatre plus importants sont dus à l'intelligente initiative de M. Baudelaire. Cette œuvre se compose de quelques fragments de poésies, moins caractéristiques que le *Corbeau*, d'une quarantaine de contes fantastiques excessivement courts, d'un roman d'aventures sur mer, — sa longueur est tout à fait en dehors des habitudes et des théories de l'auteur, — enfin d'un poëme philosophique en prose *sur la cosmogonie universelle*.

Nous laisserons de côté le poëte. Ce qu'il nous a révélé de lui dans son analyse du *Corbeau* suffit à le faire connaître, et nous avons hâte d'arriver au prosateur. Dans la prose seulement un homme donne sa mesure complète. Là nul rhythme, nul artifice de forme qui nous éblouisse et nous trompe, nul tour de force matériel derrière lequel on puisse dissimuler ses infirmités intellectuelles. Dans la prose, ce n'est

[1] Voir la *Revue moderne* des 1er avril et 1er juin 1863.

[2] Depuis que ces pages sont écrites, un sixième volume a paru à la libraire Michel Lévy, intitulé : *Histoires grotesques et sérieuses*. Il a peu d'importance, et ne présente qu'un faible intérêt, sauf *la Genèse d'un poëme*, reproduction de l'article de la *Revue française* que nous avons analysé dans notre deuxième partie. (Voir numéro du 1er juin.) Pour le reste, il se compose de quelques contes insignifiants, dont les meilleurs avaient été traduits déjà par M. William Hugues.

plus, comme en poésie, l'écrivain qui soutient l'homme, c'est l'homme qui alimente l'écrivain. Ce qu'est le premier, le second le raconte et le raconte seulement.

Les *Histoires extraordinaires* et les *Aventures d'Arthur Gordon Pym* sont la partie saillante et vraiment caractéristique de cette œuvre saisissante malgré son extrême monotonie. En effet, elle ne varie guère et roule sur deux ordres de faits, dont les uns appartiennent au monde physique, et les autres au monde moral, mais parfaitement identiques : l'*agonie* et le *crime*. De la sorte, l'auteur ébranle doublement nos nerfs et les soumet à une double torture savamment calculée, où deux chocs également douloureux se combinent et ne laissent insensible aucun point de l'organisme humain : la chair frémit et le cerveau délire.

Ses récits sont courts, avons-nous dit, sauf un seul dont nous parlerons plus tard. Ils ont juste la longueur nécessaire pour agir sur notre imagination avec la plus grande intensité possible. S'ils avaient quelques pages de plus, l'écrivain ne pourrait se maintenir tout le temps au degré d'excitation fébrile qui est son but. Il serait obligé d'accorder à lui-même et à son lecteur un instant de répit, on reprendrait des forces, on se reconnaîtrait, tandis que l'émotion suit un *crescendo* si rapide et si continu, qu'on est contraint de suivre, haletant et les yeux fermés, sans réflexion, sans volonté, la fantaisie lugubre d'Edgard Poe.

Avec lui point de contrastes : la tempête et les ténèbres, la tempête la plus sauvage, les ténèbres les plus épaisses; point d'accalmie, point d'éclaircie, — un éclair pour rendre l'horreur visible, et c'est tout. Ses personnages sont monotones comme ses tableaux. Chez eux non plus, nul contraste. Jamais il ne peint un caractère, et cela se comprend. Un caractère, en effet, se compose d'une foule d'éléments contradictoires amalgamés ensemble et dominés par une faculté maîtresse. Or Edgard Poe ne cherche, ne voit que cette faculté, — le point culminant de l'être moral, — et, dès qu'il l'a découverte, il s'y attache exclusivement. Il élimine tout le reste et concentre sur elle son étonnante aptitude à l'analyse minutieuse. Aussi ses personnages ne sont pas des créatures vivantes, mais de véritables *possédés*, des *tics* nerveux habillés en hommes, des malades absorbés, vaincus par leur mal, mieux que cela, de simples cas pathologiques qui agissent et qui raisonnent.

Tous aboutissent au crime, mais à quel crime? — Avec Edgard Poe, le crime n'est jamais le résultat de la passion ou de l'emportement, il est la conséquence nécessaire d'une déformation du cerveau, d'une dépra-

vation du sens moral. Lentement calculé avec un horrible sang-froid et cependant fatal, produit irresponsable et volontaire néanmoins d'un état particulier du criminel, décrit, analysé jusque dans ses détails les plus infimes et les plus repoussants, — le crime, tel que nous le dépeint l'écrivain, présente un spectacle monstrueux à notre intelligence révoltée de voir, sans le comprendre, la volonté au service de la fatalité, et le raisonnement au service de la démence.

Au personnage mis en scène, il faut une victime. Quelle sera-t-elle? Ou un ami sans défiance, ou un vieillard inoffensif et qui a comblé de bienveillance son futur assassin, ou le plus souvent une jeune femme.

Une jeune femme ! — Ces trois mots éveillent en vous aussitôt des idées de grâce et de beauté, d'amour et de volupté ; il vous semble que la vie saine et lumineuse, ardente et féconde, va pénétrer avec l'épouse et la sœur dans ce cabanon sinistre où se débat l'insensé, où s'élabore le forfait ; il vous semble qu'un rayon de soleil va traverser ces lourds nuages et les broder de sa frange d'argent : détrompez-vous. Lorsque Edgard Poe introduit devant nous une femme jeune et belle, c'est qu'elle agonise sous l'empire de quelque mal inconnu, de quelque crise nerveuse, proche parente de l'épilepsie, c'est que réduite à l'état de fantôme qui souffre et râle, elle ne peut plus nous inspirer qu'un mélange de dégoût et d'horreur dont la pitié même est absente.

Sa beauté vous glace, sa pâleur et son silence vous épouvantent ; et ce spectacle de la destruction mystérieuse d'un être qu'on vous dit jeune et gracieux, rend la mort plus hideuse sans vous rappeler aucune des séductions de la vie.

Un des caractères particuliers de l'œuvre du conteur américain, c'est, en effet, l'absence *apparente* de toute sensualité. Pas une image, pas un mot qui évoque les plaisirs de la chair, pas une scène où l'on entende battre, l'un contre l'autre, deux cœurs émus, où deux bouches se confondent en un baiser. Ce serait la vie et la santé : le domaine d'Edgard Poe, c'est la maladie, le crime et la mort. On a parlé de sa chasteté, on l'a signalée avec éloge. Est-ce bien là de la chasteté? Non, certes. Pas plus que l'ascétisme n'est la vertu. C'est la dépravation des sens, ce n'est pas leur modération ni leur abstention.

On sait que Damiens, au milieu de son effroyable supplice, — une des taches ineffaçables du règne honteux de Louis XV, — hurlait au bourreau qui tenaillait ses chairs en y versant du plomb fondu : — Encore ! encore ! — à chaque nouvelle atteinte du fer et du feu. A quel sentiment cédait ce malheureux ? Quel étrange renversement de toutes les lois de la nature s'était opéré en lui ? De quel mot qualifier cette fré-

nésie? Il subissait la *volupté de la torture*, volupté sans nom et qui existe. — Eh bien ! cette volupté sera la muse d'Edgard Poe. Cette volupté, il la recherche et la dépeint sans relâche, sans merci, étant arrivé par une tension excessive de toutes les fibres du cerveau, sous l'empire des crises alcooliques, à cet état anormal où une caresse ferait souffrir, où une morsure est une jouissance.

Quand on se rappelle la définition de l'homme, on comprend qu'il y a là un concours de circonstances particulières d'où il ne faut tirer aucune conséquence générale, aucune théorie littéraire. Il s'agit simplement d'une personnalité exceptionnelle dont le développement intéresse avant tout le moraliste et le médecin. Cette personnalité, d'ailleurs, ne se retrouve pas complète dans chacun des écrits d'Edgard Poe. Suivant le moment, telle ou telle des facultés, telle ou telle des influences a dominé l'inspiration du conteur et dirigé sa plume.

Dans quelques-uns des contes, on ne découvre guère que l'Américain, aimant à se jouer des difficultés, que le mathématicien s'amusant à résoudre des problèmes compliqués à dessein, afin de montrer mieux son habilité. D'autres sont de véritables *canards* destinés à tromper la crédulité des badauds, sortes de plaisanteries bien américaines aussi, qui n'ont rien de gai, puisque tout leur sel consiste à présenter un fait absolument impossible, comme étant réellement arrivé. Dans d'autres encore, on ne saurait voir que les rêves désordonnés et maladifs de l'ivresse devenue une habitude. Chez plusieurs l'imagination domine : le poëte, appuyé sur le mathématicien, se lance dans les hypothèses philosophiques, et nous raconte certaines conceptions particulières de la création et de l'autre vie. Enfin un grand nombre, et les plus intéressants, nous donnent l'homme et l'artiste tout entier.

Mais quel que soit leur caractère spécial, — soit que Poe s'attaque davantage à nos nerfs par la description de dangers ou de douleurs physiques, soit qu'il tourne sa puissance à nous décrire quelque raffinement de délire intellectuel, soit qu'il mélange les deux ordres d'émotion, — dans tous ses écrits en prose, sauf de très-rares exceptions, la souffrance matérielle et le mal moral sont le prétexte sinon l'objet de son étude. C'est là le lien et le caractère indélébile de son œuvre, sa marque de fabrique et son unité, sa *génératrice*, pour employer un terme de géométrie.

Occupons-nous d'abord de l'Américain et du mathématicien pur.

Ils ont inspiré à peu près exclusivement six à sept de ces nombreuses *Histoires extraordinaires* qui remplissent les deux premiers volumes traduits par M. Ch. Baudelaire.

Dans ces récits, l'imagination proprement dite joue en général un rôle secondaire. Ils roulent presque tous sur des faits plus ou moins impossibles, présentés comme étant arrivés, racontés avec un sérieux imperturbable et une minutie de détails techniques ayant pour but de les rendre parfaitement acceptables pour la crédulité populaire. Cet artifice est même poussé si loin, il règne dans ces faits divers d'outre-mer un réalisme si flegmatique que deux d'entre eux [1] ont eu la bonne fortune de tromper complétement le public, pendant quelques heures, et de procurer aux journaux où ils parurent une de ces ventes fabuleuses qui font la joie des éditeurs américains.

Mais le caractère original de ces récits, c'est de contenir l'application non dissimulée des procédés scientifiques aux œuvres d'imagination, et de n'être que des problèmes dont la solution est poursuivie par l'analyse, par une sorte de calcul des probabilités appuyé sur des faits admis soit en physique, soit en astronomie.

Nous laisserons de côté *la Lettre volée*, dont tout le monde connaît le sujet depuis que M. Victorien Sardou en a fait une pièce représentée au théâtre du Gymnase, sous le titre des *Pattes de mouche*, et nous nous arrêterons quelques instants sur le *Double Assassinat dans la rue Morgue*.

Le but avoué de cette nouvelle est de nous montrer les résultats prodigieux auxquels peuvent nous conduire « les facultés de l'esprit qu'on définit par le terme *analytique*. » L'auteur se met en scène lui-même, avec un de ses amis, nommé Auguste Dupin. Ici nous devons, du reste, constater que dans tous ses écrits, sauf une exception ou deux, Edgard Poe parle à la première personne, que le *je*, le *moi*, sont au commencement de toutes ses phrases. Sans doute, ce n'est pas toujours dans sa propre bouche qu'il place le récit des événements, mais c'est toujours, au moins, dans la bouche du héros, de telle sorte que ce récit en reçoit un caractère de *personnalité*, d'*individualité*, qui le rend encore plus circonscrit et plus défini. La troisième personne a quelque chose de trop vague à ses yeux, tandis que le *je* enlève tout intermédiaire entre le lecteur et l'acteur, les met bien face à face dans un tête-à-tête que rien ne dérange [2].

Or, les deux amis lisent un soir dans la *Gazette des Tribunaux*, la description d'un meurtre épouvantable commis sur une vieille dame et sa fille, Mme l'Espanaye et Mlle Camille l'Espanaye.

[1] *Le Canard au ballon*, *la Vérité sur le cas de M. Valdemar*.

[2] Voir ses théories sur l'*unité* d'effet et l'avantage de renfermer un récit isolé dans un lieu *resserré*.

Nous faisons grâce à nos lecteurs des détails rapportés au long par Edgar Poe, et de la *photographie* des deux cadavres. Ce qu'il importe de savoir, c'est que la justice, malgré les recherches les plus actives et l'enquête la plus approfondie, ne peut mettre la main sur les coupables, car tout porte à croire qu'ils sont deux. En effet, les voisins qui ont pénétré les premiers dans la maison, au bruit de la lutte, déclarent unanimement qu'ils ont entendu deux voix d'hommes, l'une rude et parlant français, « l'autre beaucoup plus aiguë, une voix singulière. » Tous sont d'accord de même sur ce fait curieux de la différence des deux voix, l'une appartenant certainement à un Français, l'autre appartenant à un étranger, dont personne n'a pu distinguer les paroles, mais dont l'accent particulier et vraiment anormal a frappé tout le monde. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les voisins qui ont déposé, étant de diverses nationalités, attribuent tous la seconde voix, l'Allemand à un Anglais, l'Anglais à un Allemand, le Parisien à un Espagnol, et ainsi de suite.

Le problème est posé, et la justice ne peut le résoudre. Auguste Dupin le résoudra, mais comment ? — Par l'analyse, par un calcul des probabilités.

D'une foule de circonstances en apparence indifférentes, échappées à l'attention des hommes de loi, il va tirer une série de déductions logiques qui le conduiront à la vérité.

Les deux cadavres ont été découverts dans les positions suivantes :

La jeune fille étranglée, couverte de contusions et labourée d'*égratignures* et d'excoriations multipliées, dans le conduit *fort étroit* de la cheminée, la tête en bas, et poussée à une hauteur telle qu'il a fallu une force extraordinaire, *surhumaine*, pour l'y introduire ; la mère dans la cour de la maison, la gorge coupée par un rasoir, d'une *seule* section *ferme* et nette, mais si *profonde* et dénotant une *telle force* qu'en soulevant le corps la tête s'est détachée du tronc.

D'autre part, dans l'appartement, tous les meubles avaient été *bousculés, renversés* avec une *violence prodigieuse*, sans qu'on puisse en deviner le motif, tous les papiers, les bijoux, l'argent, l'or étaient éparpillés sur le plancher, et *rien n'avait été volé*.

Rappelons-nous maintenant ces deux voix, l'une *humaine* et distincte, poussant des *exclamations d'horreur et de désespoir*, l'autre *indéfinissable, aiguë, glapissante*, attribuée à un étranger de trois ou quatre pays divers, et, de déductions en déductions, d'après le procédé employé par Edgard Poe pour la composition *du Corbeau*, nous arriverons à cette conclusion que la *force extraordinaire* de l'assassin, sa *fureur absurde*,

sa *voix étrange* et l'*absence de tout vol*, indiquent que le crime n'a pu être commis par une créature *raisonnable*. — Un fou en serait-il l'auteur? — Mais non. Différents faits rendent cette opinion inadmissible. — Qui donc? Qui donc, *plus fort qu'un homme* et *moins raisonnable*, a pu étrangler une femme et la fourrer dans une cheminée, couper la gorge avec un rasoir à une autre femme, et la jeter par la fenêtre, éventrer les meubles en poussant des cris sauvages, éparpiller tout ce qui brillait, et abandonner sans souci tant de richesses. — Qui? — Mais un SINGE ! Un singe de la grande espèce, échappé à son maître! La voix qui poussait des hélas! et des exclamations de terreur, c'était celle du propriétaire du féroce animal. L'ayant suivi pour s'en emparer, il assistait avec désespoir à cet épouvantable forfait dont il ne pouvait empêcher l'accomplissement.

On le voit, c'est bien l'esprit mathématique et américain, dans toute sa pureté. Des faits *possibles*, des détails *vraisemblables*, de la plus grande *réalité*, un *problème* jugé insoluble, compliqué à plaisir, triomphalement résolu par l'*analyse seule* et une série de déductions logiques.

Prenons maintenant un second exemple dans le même ordre d'idées. Nous y verrons une autre application non moins curieuse du même esprit mettant en œuvre, cette fois, les lois bien connues de la physique et différentes hypothèses astronomiques.

Nous voulons parler de l'*Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall*. — Ledit Hans Pfaall est un assez mauvais drôle, criblé de dettes et raccommodeur de soufflets dans la bonne ville d'Amsterdam. A bout de ressources, traqué, poursuivi par des créanciers impitoyables, Hans se résout à en finir avec eux par le moyen le plus simple et le plus court, non pas en éteignant ses dettes, mais en supprimant ses créanciers, et en quittant lui-même la terre à tout jamais, sans pour cela renoncer à la vie.

Après s'être nourri de la lecture approfondie de la plupart des ouvrages qui traitent de l'astronomie spéculative, notre raccommodeur de soufflets construit, à l'aide de sa femme, un ballon de dimension considérable. Son ballon construit, il transporte hors de la ville, dans un endroit convenable, toutes les provisions, tous les appareils dont il compte se munir dans son voyage aérien, ainsi que les matières premières nécessaires à la formation du gaz qui devra remplir l'aérostat. Au même endroit il enfouit deux cent cinquante livres de poudre à canon, reliées entre elles par une mèche de quatre pieds de long. Ceci fait et tous les préparatifs terminés, il embrasse sa femme, et, par une nuit obscure et pluvieuse, à force de promesses et d'assurances d'un

payement prochain, il emmène ses créanciers au lieu secret où se trouve son ballon. Là, il les met à l'ouvrage, et gonfle l'appareil avec leur aide intéressé, puis il allume la mèche et coupe la corde qui retenait le ballon.

La mine éclate. — « D'abord, le ballon s'affaissa, puis il se dilata furieusement, puis il se mit à pirouetter avec une vélocité vertigineuse, et finalement, vacillant et roulant comme un homme ivre, il *me jeta par-dessus le bord de la nacelle, et me laissa accroché à une épouvantable hauteur, la tête en bas, par un bout de corde fort mince*, de trois pieds de long environ, qui pendait par hasard à travers une crevasse, près du fond du panier d'osier et dans lequel, au milieu de ma chute, mon pied gauche s'engagea providentiellement. Il est impossible, absolument impossible, de se faire une idée juste de l'horreur de ma situation. J'ouvrais convulsivement la bouche pour respirer, — un frisson ressemblant à un accès de fièvre secouait tous les nerfs et tous les muscles de mon être; — je sentais mes yeux jaillir de leurs orbites; — une horrible nausée m'envahit; — enfin, je m'évanouis et perdis toute connaissance. »

Edgard Poe est ici dans un de ses éléments : le vertige, la congestion, les angoisses de l'agonie; aussi il faut lire les pages qui suivent, il faut voir avec quelle vérité il décrit les souffrances physiques et morales, les diverses réflexions de ce malheureux suspendu par un fil dans l'espace; à quels détails minutieux et *probants* il a recours pour nous expliquer comment Hans Pfaall a pu parvenir à remonter dans sa nacelle.

Tout cela est tellement vrai, tellement gradué et vivant, qu'on assiste à la scène, qu'on croit l'avoir vue, et qu'on serait porté à croire que l'auteur a passé lui-même par cette situation avec le sang-froid nécessaire pour en noter les moindres péripéties.

Le but de Hans Pfaall est d'aller... dans la lune. — Impossible, dites-vous? Avec Edgard Poe, il n'y a rien d'impossible, son voyage s'accomplira si régulièrement, il fera un tel emploi des lois connues de la physique, que vous le suivrez avec une vive curiosité. Toutes vos objections sont prévues, et à toutes il a une réponse, qui tient le milieu entre l'absurde et l'impossible.

Ce qui est réellement beau, et d'une beauté tout à fait inattendue et pénétrante, c'est la description successive des différents états de l'atmosphère, de l'aspect de la terre et de la lune, au fur et à mesure que s'augmentent l'éloignement de la première et le rapprochement de la seconde. Il y a là des effets magnifiques racontés avec une puissance

étonnante de relief. On jurerait qu'Edgard Poe a vu ce qu'il peint, et on le voit. Pas une phrase qui sonne faux, pas un mot qui vous ramène au sentiment de la situation impossible où vous vous trouvez. La réalité des termes et l'exactitude des contours sont poussées si loin qu'on subit le charme d'une illusion complète. C'est la géométrie descriptive arrivant au plus haut degré de poésie sans l'alliage d'aucune image poétique; c'est l'infini mis à notre portée par la mesure de quelques angles et la projection de quelques perpendiculaires. On n'a jamais rien écrit de semblable à cela, ni qui agisse plus vigoureusement sur le cerveau, « *en dehors de la vérité et de la passion.* »

Hans Pfaall, dix-neuf jours après son départ de Rotterdam, touche terre... dans la lune, et, tournant aussitôt les yeux vers sa planète natale, il l'aperçoit « sous la forme d'un vaste et sombre bouclier de cuivre d'un diamètre de deux degrés environ, fixe et immobile dans les cieux, et garni à l'un de ses bords d'un croissant d'or étincelant. On n'y pouvait découvrir aucune trace de mer, ni de continent, et le tout était moucheté de taches variables et traversé par les zones tropicales et équatoriale, comme par des ceintures. »

Ici s'arrête le conte. Ne vous attendez pas à des aventures dans la lune, à une description de cet astre cadavre. Si Edgard Poe était un homme d'imagination exubérante ou seulement inventive, ce thème serait beau et sa fantaisie pourrait s'emparer à son aise de ce monde vierge. Mais l'imagination d'Edgard Poe s'arrête net où s'arrêtent ses connaissances scientifiques, et ne franchit jamais certaines limites très-définies. Il dénature, il grossit, il exagère, il conjecture, il ne crée pas.

Son conte, commencé par le meurtre des créanciers de Hans Pfaall, continué par l'agonie du vertige, poursuivi à travers toutes les démonstrations géométriques, tous les calculs mathématiques et toutes les hypothèses astronomiques, doit finir par une dernière image qui fasse rêver, où se trouve cette quantité « d'*esprit subjectif* » dont il parle dans l'analyse du *Corbeau*. Aussi nous annonce-t-il qu'il aurait beaucoup à dire « sur les *sombres et horribles mystères* relégués dans les régions de l'autre hémisphère lunaire... qui n'ont jamais tourné vers nous, et, Dieu merci, ne s'exposeront jamais à la curiosité des télescopes humains. »

Il est une autre catégorie de contes, où l'imagination joue un plus grand rôle, non pas en ce qu'elle *invente* beaucoup plus que précédemment, mais en ce qu'elle avoue franchement sa présence. L'auteur n'essaye plus autant de nous tromper ou de nous faire illu-

sion. L'Américain qui trouve une joie maligne dans l'habileté avec laquelle il a singé la vérité, disparaît en partie pour faire place au rêveur, présentant sous la forme spéciale qui lui est propre, et que nous connaissons, les conceptions de son esprit surexcité.

Le *Manuscrit trouvé dans une bouteille*, par exemple, est peut-être ce qu'on peut rencontrer de plus étrange dans l'œuvre étrange du conteur américain. Cela échappe à l'analyse. Depuis le premier mot jusqu'au dernier tout se tient d'une façon si intime et si serrée, l'ensemble forme une masse si noire et si compacte, qu'il faut tout prendre ou tout laisser. L'effet, comme toujours, est une oppression physique insupportable et une angoisse morale profonde. Il n'y a pas de crimes, mais l'image de la mort est là devant vos yeux, qui ne vous quitte plus. Est-ce bien la mort? Non! C'est plutôt un mélange indéfinissable de la vie et de la mort, où nul point n'est tout à fait vivant, ni tout à fait mort, quelque chose d'inexprimable et de positif cependant, comme la *vie morte* et la *mort vivante*, l'agonie calme, prolongée, s'analysant elle-même, s'écoulant dans un milieu terrible et lugubre, peint de couleurs sombres mais parfaitement nettes, décrit en termes exacts et mesurés. Il n'y a de désordonné et de démesuré que l'impression produite.

Quelques contes du même ordre sont l'exposé, sous une forme poétique et fantastique, de théories relatives à la création, et qui sont chères à Edgard Poe. Dans *Monos et Una*, nous assistons au dialogue de deux âmes après la mort. Monos raconte en détail les sensations du tombeau, cette lente transformation qui s'opère en compagnie des vers, ce passage de la vie corporelle à une autre vie qu'on appelle la mort. C'est toujours l'analyse exacte et minutieuse appliquée au rêve. Edgard Poe ne croit pas à la brusque cessation de la vie. Pour lui, tant que la *forme* persiste, une sorte d'existence latente persiste aussi. Cette idée, qui n'est pas absolument impossible, — elle révolte nos sens plus que notre raison, — devait naître dans le cerveau d'Edgard Poe. *La vie au sein de la tombe*, il y avait là de quoi l'attirer, et ce sujet convenait merveilleusement à son tour d'imagination. N'était-ce pas toujours l'agonie continuée, durable, la mort *savourée* pendant des années, parmi les ténèbres et la pourriture? Suivant lui, ce que nous appelons la mort, c'est d'abord la cessation de la volition, comme force active, la suppression de la vie intellectuelle et morale. Tous les sens subsistent, mais irréguliers et confondant leurs fonctions. La vision même persiste à travers les paupières exsangues, mais vision immobile, fournissant des *images et des sons* au cerveau, sans lui apporter désormais des *idées*. Le toucher se

modifie essentiellement. « *Il ne reçoit plus les impressions que lentement, mais les retient opiniâtrément, et il en résulte toujours un plaisir physique* [1] *des plus prononcés...* » — « Quant aux matériaux fournis par les sens au cerveau passif, continue Monos, — l'intelligence morte, inhabile à les mettre en œuvre, ne leur donnait aucune forme. « *Ainsi, tes sanglots impétueux* [2] *flottaient dans mon oreille avec toutes leurs plaintives cadences, et ils étaient appréciés par elle dans toutes leurs variations de ton mélancolique; mais c'étaient de suaves notes musicales et rien de plus ; ils n'apportaient à la raison éteinte aucune notion des douleurs qui leur donnaient naissance....* »

On le voit, Edgard Poe prend ici le contraire du préjugé populaire. Suivant lui, ce qui meurt d'abord, c'est l'intelligence, l'esprit, l'âme, si l'on veut ; ce qui vit, c'est le corps.

Qu'on y réfléchisse, en dehors des solutions toutes faites et des idées apprises, et l'on verra que cette thèse, moins absurde que la thèse habituelle, sans être peut-être plus vraie, présente un sens profond digne d'attention. C'est bien d'ailleurs la thèse naturelle et logique d'un esprit positif, d'un esprit mathématique, se cramponnant jusqu'au bout à la réalité matérielle, et poursuivant la vie tant qu'elle revêt une forme tangible.

La seconde phase de la mort, ainsi comprise, c'est « du naufrage et du chaos des sens naturels, » la naissance « d'un sixième sens absolument parfait. » Ce sens, « c'est la personnification morale de l'idée humaine abstraite du temps. » En un mot, les sens se confondent de plus en plus, se perdent, disparaissent, et le seul sentiment qui reste à ce cadavre dans sa bière, c'est *le sentiment de la* DURÉE. C'est là ce qu'Edgard Poe appelle « le premier pas sensible, décisif, de l'âme intemporelle sur le seuil de l'éternité. »

Mais un autre sentiment a persisté : « tout ce qui restait, de ce que l'homme appelle sens, se fondit dans la seule conscience de l'ENTITÉ et dans l'unique et immuable sentiment de la durée. »

Cela suffit à ce cadavre vivant pour apprécier « l'affreux changement qui s'opérait dans sa chair, » « tandis que l'âme guettait scrupuleusement chaque seconde qui s'envolait et enregistrait sa fuite, — *sans effort et sans objet.* »

Une année s'écoule, la conscience de l'*être* devient de plus en plus

[1] Voici peut-être l'unique fois où Edgard Poe ait parlé d'une sensation physique de plaisir. Mais où la place-t-il? Après la mort.

[2] Il s'adresse à l'âme de sa jeune femme, qui lui survécut et pleurait alors auprès de son lit de mort.

confuse, « et l'idée de *localité* usurpe en grande partie sa place. » « *L'étroit espace qui confinait ce qui avait été corps devenait maintenant le corps lui-même.* »

Voici la conclusion, elle est d'une haute et grande éloquence, sans sortir de la *réalité relative* qu'Edgard Poe crée autour de tout ce qu'il touche :

« Bien des lustres se sont écoulés. La poussière est retournée à la poussière. Le ver n'avait plus rien à manger. Le sentiment de l'être avait à la longue entièrement disparu, et, à sa place,—à la place de toutes choses,—régnaient, suprêmes et éternels autocrates, le LIEU et le TEMPS. Pour *ce qui n'était pas*, — pour ce qui n'avait pas de forme, — pour ce qui n'avait pas de pensée, — pour ce qui n'avait pas de sentiment, — pour ce qui était sans âme et ne possédait plus un atome de matière, — pour tout ce néant et toute cette immortalité, le tombeau était encore un habitacle, les heures corrosives une société. »

On ne saurait pousser l'analyse plus loin.

Nous voici parvenus à la troisième catégorie des contes. L'esprit américain et mathématique, la faculté d'analyse, l'imagination même, en tant que force dirigeante, tout se confond, s'efface et se déforme. Ce n'est plus ni le « *canard* » réaliste, ni le rêve scientifique, c'est le délire pur et simple, le cauchemar horrible de l'ivresse poussée à sa dernière limite. L'alcool règne seul et sans contrôle, dévastant le cerveau en proie à une fièvre sinistre.

Comment expliquer autrement des fantaisies furieuses et dégoûtantes, telles que *Hap-Frog*, *le Masque de la Mort rouge* et *le roi Peste?* Un seul exemple suffira à justifier la sévérité de notre jugement.

Nous sommes à Londres [1], sous le règne d'Édouard III, et la peste décime la métropole. Deux matelots, Legs et Tarpaulin, l'un maigre et long comme Don Quichotte, l'autre gros et court comme Sancho Pança, tous deux parfaitement ivres, s'aventurent, une belle nuit, à travers des ruelles maudites, hantées par la maladie, dans lesquelles il était défendu, par décret royal, de pénétrer « sous peine de mort. » « S'ils n'avaient point été ivres au point d'avoir perdu le sens moral, leurs pas vacillants eussent été paralysés par les horreurs de leur situation. L'air était froid et brumeux. Parmi le gazon haut et vigoureux qui leur montait jusqu'aux chevilles, les pavés déchaussés gisaient dans un affreux désordre. Des maisons tombées bouchaient les rues. Les miasmes les plus fétides et les plus délétères régnaient partout ;

[1] *Le roi Peste.*

— et grâce à cette pâle lumière qui, même à minuit, émane toujours d'une atmosphère vaporeuse et pestilentielle, on aurait pu discerner, gisant dans les allées et les ruelles, ou pourrissant dans les habitations sans fenêtres, la charogne de maint voleur nocturne arrêté par la main de la peste dans la perpétration de son exploit.... A chaque pas ou à chaque culbute, leur route devenait plus horrible et plus infecte, les chemins plus étroits et plus embrouillés.... Et quand il leur fallait faire un effort énergique pour se pratiquer un passage à travers les fréquents monceaux de gravats, il n'était pas rare que leur main tombât sur un squelette ou s'empêtrât dans des chairs décomposées. »

Ils *roulent* enfin jusqu'à une grande salle « qui se trouva être le magasin d'un entrepreneur des pompes funèbres, » où des buveurs attablés se livraient à une orgie.

Edgard Poe va nous présenter les convives.

« En face de la porte d'entrée, et un peu plus haut que ses compagnons, était assis un personnage qui semblait être le président de la fête. C'était un être décharné, d'une grande taille... sa figure était aussi jaune que du safran ; — mais aucun trait, à l'exception d'*un seul*, n'était assez marqué pour mériter une description particulière. Ce trait unique consistait dans un front si anormalement et si hideusement haut qu'on eût dit un bonnet ou une couronne de chair ajoutée à sa tête naturelle. Sa bouche grimaçante était plissée par une expression d'affabilité spectrale... Ce gentleman était vêtu des pieds à la tête d'un manteau de velours de soie noir, richement brodé, qui flottait négligemment autour de sa taille... Sa tête était absolument hérissée de plumes de corbillard, qu'il balançait de ci de là avec un air d'afféterie consommée; et, dans sa main droite, il tenait un grand fémur humain avec lequel il venait de frapper un des membres de la compagnie pour lui commander une chanson.»

En face de cet être se trouve une dame, aussi grande que lui, mais parvenue « au dernier période de l'hydropisie. » *Un seul* trait de sa physionomie mérite une mention spéciale, et ce trait c'est la bouche : « Elle commençait à l'oreille droite et courait jusqu'à la gauche, en dessinant un abîme terrifique; ses très-courts pendants d'oreilles trempant à chaque instant dans le gouffre. » Pour toilette, elle avait « un suaire fraîchement empesé et repassé qui lui montait jusque sous le menton...»

Nous en sautons beaucoup pour lier connaissance avec le dernier convive « affligé de paralysie... habillé d'une belle bière d'acajou toute

neuve. » — « Le haut du couvercle portait sur le crâne de l'homme comme un armet et l'enveloppait comme un capuchon, donnant à toute la face une physionomie d'un intérêt indescriptible... Cette toilette empêchait le malheureux qui en était paré de se tenir droit sur son siége ..., et comme il était déposé contre son tréteau, et incliné suivant un angle de quarante-cinq degrés, ses deux gros yeux à fleur de tête roulaient et dardaient vers le plafond leurs terribles globes blanchâtres, comme dans un absolu étonnement de leur propre énormité. »

Chaque convive naturellement boit dans une moitié de crâne. « Au-dessus de leurs têtes pendait un squelette humain, au moyen d'une corde nouée autour d'une des jambes et fixée à un anneau du plafond. L'autre jambe... jaillissait du corps à angle droit, faisant danser et pirouetter toute la carcasse éparse et frémissante chaque fois qu'une bouffée de vent se frayait passage dans la salle. »

En voilà assez! L'ale et l'eau-de-vie ont inspiré ces écœurantes horreurs. Nous sommes loin de l'ivresse joyeuse des vins généreux de France.

Jusqu'à présent nous avons étudié le jeu, pour ainsi dire isolé, des divers agents intellectuels et physiologiques dont l'ensemble constitue la personnalité d'Edgard Poe. Nous l'avons vu appliquer ses facultés à la solution de problèmes purement matériels, à l'exposé de rêveries astronomiques ou d'hypothèses semi-scientifiques, semi-philosophiques, puis l'alcool est entré tout à coup sur la scène, apportant avec lui une sorte de délire monstrueux et sauvage.

Maintenant le milieu va changer. Après avoir suivi Edgard Poe à travers le monde physique et le monde extra-terrestre, nous allons pénétrer avec lui dans le monde moral, tel qu'il l'a conçu, dépeint, raconté. C'est là seulement que nous posséderons en entier l'écrivain sous toutes ses faces.

Morella, Ligeia, le Démon de la perversité, le Chat noir, William Wilson, l'Homme des foules, le Cœur révélateur, Bérénice, la Chute de la maison Usher, la Barrique d'Amontillado, enfin les *Aventures d'Arthur Gordon Pym,* sont comme le suprême effort et la synthèse de son génie et de sa personnalité.

Ici, pour la première fois, apparaît nettement cette fixité symptomatique d'une idée exclusive dont nous avons parlé dans notre première partie; ici se révèle cette *perversité* réelle de tous les sentiments naturels et de toutes les sensations normales que nous avons signalée; ici la maladie, servie par l'analyse et l'esprit mathématique, grossie par l'imagination, exaspérée par la boisson, éclate dans toute sa force et

enchaîne le malade sur sa couche hantée par le cauchemar du crime.

Tous ces récits sont de petits drames sans action, sauf les aventures d'*Arthur Gordon Pym*. L'action est fille de l'imagination, et l'imagination est une faculté secondaire chez Edgard Poe, — nous l'avons dit, — subordonnée, dont l'intervention se réduit à lui fournir juste la quantité d'art et de combinaison nécessaires à la production d'un effet.

La plupart de ces drames ont un ou deux acteurs seulement, et sauf trois cas, les deux acteurs sont un homme et une femme, soit les deux époux, soit le frère et la sœur.

Étudions le héros.—Edgard Poe a pris la peine de nous en donner le signalement moral, de même qu'il nous avait révélé les secrets de sa composition dans le *Corbeau:* son héros est l'esclave soumis de l'esprit du mal, du « *Démon de la Perversité.* »

La perversité est cette « *force invincible* » qui nous pousse à l'accomplissement d'un acte, « par ce seul motif que cet acte est une erreur, un péché ou un crime. » Sous son influence, nous agissons « par la raison que *nous ne le devrions pas.* » — « Cette tendance accablante à *faire le mal pour l'amour du mal* n'admet aucune analyse... C'est un mouvement *radical, primitif,* élémentaire. »

Edgard Poe éloigne avec soin de ce mouvement toute circonstance atténuante : « ... Dans le cas de *perversité,* non-seulement le désir du bien-être n'est pas éveillé, mais encore apparaît un sentiment singulièrement contradictoire. »

L'existence de cette impulsion n'est pas un fait malheureux, exceptionnel, rare tout au moins : « Quiconque consultera loyalement et interrogera soigneusement son âme n'osera pas nier l'absolue radicalité du penchant en question. »

Le vertige, cet attrait puissant pour l'abîme, qui nous conduit à nous y précipiter, en sacrifiant à ce désir insensé, pervers, le sentiment de la conservation personnelle, — le plus irrésistible cependant de tous les sentiments, — n'est que la démonstration physique, la réalisation matérielle de cette tendance vers le mal, « pour l'amour du mal, » vers le crime alors même que le crime doit nous devenir fatal à nous-même. « Il n'est pas dans la nature de passion plus diaboliquement impatiente que celle d'un homme qui, frissonnant sur l'arête d'un précipice, rêve de s'y jeter. La réflexion nous commande de nous en abstenir, et c'est *à cause de cela même* que nous ne le pouvons pas. »

Ainsi voilà qui est bien établi, le mal nous attire comme le vide; c'est un vertige irrésistible. Plus nous concevons l'horreur de l'action que nous allons commettre, et plus nous sommes invités à la commettre.

Tout ce qui devrait nous éloigner du crime nous en rapproche. Les liens de la reconnaissance ou de la famille, la faiblesse et la confiance de la victime, autant d'attraits. Plus les combinaisons pour arriver à l'accomplissement du forfait seront lentes et compliquées, et plus longtemps nous en savourerons les promesses; plus les détails de l'exécution seront hideux et raffinés, et plus l'ivresse du mal sera profonde et parfaite.

Dans de pareilles circonstances, le cri de la conscience n'est qu'un piment de plus au ragoût sanglant. Sans sa protestation la fête ne serait pas complète, puisque c'est la conscience *seule* du mal qui nous fait aimer le mal.

Le remords ne peut plus exister. Où l'on subit une loi fatale, « *primitive, élémentaire,* » de la nature, on ne doit rien regretter.

Le mal accompli, le criminel éprouve un immense soulagement. En effet, il s'est débarrassé par son acte de la terrible obsession qui troublait son cerveau. Il avait les angoisses du vertige, il *subissait* « une pensée effroyable qui glace la moelle même de nos os et les pénètre des *féroces délices* de son horreur » : il lui a cédé, le repos commence. A la crise nerveuse succède le calme, et les nerfs se détendent [1].

Aussi lisez *le Chat noir.* — Le principal personnage du drame est un homme marié, qui *adore* sa femme et les animaux, un chat noir surtout, superbe bête nommée Pluton. Malheureusement cet homme se livre à l'intempérance. « De jour en jour, s'écrie-t-il, je devins plus morne, plus irritable... Je me permis d'employer un langage brutal à l'égard de ma femme, à la longue je lui infligeai même des violences personnelles. » Il en vient aussi à maltraiter ses animaux. « Mon mal m'envahissait de plus en plus, car QUEL MAL EST COMPARABLE A L'ALCOOL [2] ! »

[1] Edgard Poe devait arriver à cette théorie. Nature ardente et passionnée, en qui l'orgueil anglo-saxon, l'analyse froide et l'esprit mathématique refoulaient et comprimaient incessamment la violence et la passion; tempérament nervoso-bilieux exaspéré par la lente intoxication de l'alcool; imagination triste et bornée, condamnée à revenir sur elle-même; être déclassé, allant de la misère à la fortune pour retomber dans la misère; artiste aimant toutes les jouissances, toutes les délicatesses, et rivé aux plus cruelles réalités; volonté faible dans la vie, puérilement tenace dans la recherche des infiniment petits; mécontent de lui et des autres, au-dessous de ses devoirs quotidiens, se sachant coupable et ne voulant pas se croire diminué; creusant le mobile de ses actions et de ses pensées, et découvrant derrière chaque mobile un autre mobile plus caché, — il finit par trouver l'abîme, et le vertige s'empara de lui.

Ici, d'ailleurs, l'artiste donna la main à l'homme, et les procédés du premier ont encore ajouté au caractère étrange de l'œuvre écrite. Visant toujours au « *superlatif* » de l'effet, il ne pouvait guère le rencontrer, — avec la tournure de son esprit, — en dehors du crime monstrueux et raffiné, et de la perversité froide.

[2] Cette phrase, sous la plume d'Edgard Poe, n'est-elle pas toute une révélation?

Une nuit, rentrant complétement ivre, il saisit le chat et, avec la pointe d'un canif, « délibérément, il fait sauter un de ses yeux de son orbite.»

Le chat guérit, mais l'esprit de perversité s'était emparé du maître, et bientôt poussé par l'horreur même de son action lâche et féroce, à « consommer le supplice qu'il avait infligé à la bête inoffensive, » un matin, « de *sang-froid* » il pendit Pluton à la branche d'un arbre. — « Je le pendis, continue le héros, *parce que* je savais qu'il m'avait aimé, et *parce que* je sentis qu'il ne m'avait donné aucun sujet de colère...»

Nous sautons divers événements pour arriver au crime final.

Un jour il descend dans la cave avec sa femme. Sous un futile prétexte, la fureur s'empare de lui, et d'un coup de hache, il brise le crâne de la malheureuse. « Elle tomba morte sur la place, sans pousser un gémissement. — Cet horrible meurtre accompli, s'écrie l'assassin, je me mis immédiatement et délibérément en mesure de cacher le corps... Plusieurs projets traversèrent mon esprit. Un moment j'eus l'idée de couper le cadavre par petits morceaux, et de les détruire par le feu. Puis je résolus de creuser une fosse dans le sol de la cave; — puis, je pensai à le jeter dans le puits de la cour; — puis à l'emballer dans une caisse, comme une marchandise... Finalement, je m'arrêtai à un expédient que je considérai comme le meilleur de tous : je me déterminai à le murer dans la cave... »

Pas de remords, pas un regret! La peur d'être découvert, voilà tout.

« La nuit qui suivit, ajoute-t-il, *fut la première bonne nuit*... que je dormis *solidement et tranquillement*; oui, je *dormis* avec le poids de ce meurtre sur l'âme! »

Signalons maintenant un fait que nous retrouverons, sous une forme ou l'autre, dans tous les contes du même ordre, c'est que l'assassin *mure* le cadavre de sa victime. Cette idée, en effet, ou une idée analogue, se reproduit à chaque fois en pareille circonstance.

Ainsi, dans *le Cœur révélateur*, il s'agit encore d'un assassinat, de l'assassinat d'un vieillard, être également faible et sans défense. « *J'aimais le bonhomme*, » nous dit le meurtrier. Et voilà la première cause du meurtre. — Quant au prétexte, le voici : « Un de ses yeux ressemblait à celui d'un vautour, — un œil bleu pâle, avec une taie dessus. Chaque fois que cet œil tombait sur moi, mon sang se glaçait; et ainsi, lentement, — par degrés, — je me mis en tête d'arracher la vie au vieillard, et par ce moyen de me débarrasser de l'œil à tout jamais.

» Je ne fus jamais plus *aimable* pour le vieux que pendant la semaine qui précéda le meurtre. »

Enfin il l'accomplit, ce meurtre, après l'avoir lentement savouré d'avance, après avoir guetté sa victime durant sept nuits. La dernière nuit, le vieillard s'éveille, il devine un assassin dans l'ombre, et pousse le faible gémissement d'une terreur mortelle. — « Je savais ce qu'éprouvait le vieux homme, continue le misérable, et *j'avais pitié de lui, quoique j'eusse le rire dans le cœur.* »

Il se précipite sur sa proie, et l'étouffe. — « Alors *je souris avec bonheur*, voyant ma besogne fort avancée. »

Il coupe le corps par morceaux, soulève trois planches du parquet, puis les replace sur le cadavre ; de même que, dans le *Chat noir*, le meurtrier avait muré sa femme dans la cave.

On frappe à la porte. Il descend pour ouvrir « *avec un cœur léger.* » C'étaient les hommes de la police. « *Je souris*... Je les invitai à chercher, à *bien* chercher... A la fin, je les conduisis dans *sa* chambre..., dans l'*enthousiasme de ma confiance*[1] ; j'apportai des siéges dans la chambre, et les priai de s'y reposer de leurs fatigues, tandis que moi-même, avec la folle audace d'un *parfait contentement*, j'installais ma propre chaise *sur l'endroit même qui recouvrait le corps de la victime... Je me sentis singulièrement à l'aise*... je répondais *gaiement.* »

Edgard Poe sort-il un instant du crime froidement prémédité, c'est pour nous dépeindre un autre état du cerveau plus lugubre encore, s'il est possible. — Le crime ne disparaît pas, mais la maladie et la folie monstrueuse s'y ajoutent ; la responsabilité s'annihile entièrement. Le crime n'est plus dans la volonté, il éclate dans le fait matériel.

Nous donnerons un ou deux exemples de cette seconde manière, où le fond de l'idée ne change pas. La mort est toujours le principal personnage; il y a toujours un être *enterré vivant*, car la monomanie semble dominer l'auteur pour le moins autant que ses héros.

Lisez *Bérénice*, *la Chute de la maison Usher*, le motif du morceau est le même dans les deux récits. *Bérénice* a épousé son cousin. — « L'irritabilité morbide... les aberrations des facultés mentales » du héros sont analysées de main de maître. Il y a là des choses qu'on n'invente pas, des phénomènes pris sur le fait, et qui donnent le droit de supposer qu'Edgard Poe a reproduit scrupuleusement le propre état de son esprit. — Bérénice, la jeune femme, dépérit lentement sous les

[1] Dans l'assassin d'Edgard Poe, une fois le crime accompli, il ne reste plus que l'artiste fier de l'*habileté* avec laquelle il a perpétré son forfait.

étreintes d'un mal étrange et mystérieux, dont un des symptômes était l'épilepsie, se terminant par la catalepsie. Toutes les femmes d'Edgard Poe en sont là, plus ou moins. Comparez à ce sujet lady Madeline, Morella, Ligeia.

« Dans les jours les plus brillants de l'incomparable beauté de Bérénice, très-sûrement je ne l'avais jamais aimée, nous dit le héros. — Dans l'étrange anomalie de mon existence, *les sentiments ne sont jamais venus du cœur, et mes passions sont toujours venues de l'esprit.* »

Quand Bérénice est réduite par la maladie à un état *repoussant* et fantastique, celui qui ne l'avait « jamais aimée dans les jours les plus brillants de son incomparable beauté, » cédant à cette perversion des sens et de l'esprit que chaque mot dévoile au milieu de ces récits étranges, cet homme se décide tout à coup à l'épouser, *parce qu'*il en est venu « à frémir en sa présence, à pâlir à son approche. »

N'est-ce pas toujours la dépravation sous toutes ses formes? — « Les yeux de Bérénice étaient sans vie et sans éclat, en apparence sans pupilles, et involontairement je détournai ma vue de leur fixité vitreuse pour contempler les lèvres amincies et recroquevillées. Elles s'ouvrirent, et dans un sourire singulièrement significatif, *les dents* de la nouvelle Bérénice se révélèrent lentement à ma vue... »

Ces dents deviennent la passion, l'idée fixe du malheureux. — Il les aime pour elles-mêmes. — Bérénice meurt, on l'enterre. — Pendant la nuit, son mari, dominé par une hallucination, viole la sépulture fraîche, afin d'arracher ces dents. Mais Bérénice n'était pas morte! — La douleur rompt son sommeil léthargique. Elle a crié, résisté; de ses morsures, de ses ongles, elle a ensanglanté le ravisseur, tandis que lui, penché sur la bière, il étouffait cette résistance, en triomphait, déracinait les dents, et tuait enfin la misérable créature qu'on avait enterrée vivante.

Dans *la Chute de la maison Usher*, situation analogue, personnages semblables. — Il s'agit du frère et de la sœur, de la sœur malade de la même maladie que Bérénice; du frère, possédé aussi d'étranges monomanies, dévoré par un mal nerveux sans nom. — Lady Madeline aussi est enterrée vivante, à la suite de catalepsie. — Son frère le *sait*, et il ne le dit pas, il *n'ose* pas, il ne *peut* pas le dire.

Pendant huit jours, par une intuition prodigieuse, il entend sa sœur se débattre dans sa bière, puis la briser, puis user ses ongles après la porte du caveau funèbre, puis forcer cette porte, puis monter l'escalier, et il *n'ose*, il ne *peut* parler, jusqu'au moment où apparaît la jeune femme enveloppée de son suaire couvert de sang.

« Pendant un moment, elle resta tremblante et vacillante sur le seuil; puis, avec un cri plaintif et profond, elle tomba lourdement en avant sur son frère, et, dans sa violente et définitive agonie, elle l'entraîna à terre, — cadavre maintenant et victime de ses terreurs anticipées. »

Telle est l'œuvre d'Edgard Poe dans ses éléments constitutifs et dans ses divers caractères.

Les *Aventures d'Arthur Gordon Pym* n'y font pas exception. L'auteur a tenté un long roman d'aventures, un voyage sur mer, sans pouvoir sortir du cercle de ses préoccupations et de ses visions. Malheureux enterré vivant, massacres horribles, tortures de la famine, tout s'y retrouve plus développé, sans l'appoint d'aucun autre moyen d'effet.

Quelle est la valeur de cette œuvre si lugubrement uniforme du conteur américain? — On ne saurait l'apprécier d'une façon positive. — Il y a là une production à part, sans équivalent exact dans aucune littérature d'aucun pays et d'aucun temps. A vouloir la classer hiérarchiquement, avec quelque équité, on perdrait sa peine. Il faut la laisser dans son isolement, sans la comparer à rien d'autre, et la juger en elle-même. Quelle qu'elle soit, cette œuvre est puissante et profondément originale. Elle saisit le lecteur, le domine et l'envahit. On la subit, même lorsqu'elle repousse, même lorsqu'elle indigne. Elle a cette sorte d'attrait douloureux que nous inspire l'abîme et l'inconnu.

Son caractère est d'avoir réuni et fondu ensemble, de la façon la plus intime, deux éléments hétérogènes, ennemis, qui ne se rencontrent nulle part ailleurs à ce degré d'intensité : — la précision inouïe et le rêve monstrueux. Il y a bien là quelque chose de nouveau, qu'on pourrait appeler, si l'expression était française, le VAGUE PRÉCIS; c'est le *réalisme* appliqué au délire. — Mais quel réalisme! et combien il diffère du réalisme timide et un peu enfantin de nos romanciers contemporains, plante exotique transportée à grand'peine dans notre littérature nationale, où elle perd son parfum et ne donne que des fruits hâtifs à maturité incomplète! — Il s'agit ici du réalisme vrai, sûr de lui-même, sans pitié, créant l'infini détail au sein de l'infiniment petit.

En effet, Edgard Poe, nous l'avons dit, et nous le répétons maintenant preuves en main, ne connaît pas les grands horizons, ni les idées générales. Il n'a pas le sentiment du vaste, ni du multiple. Il ne comprend pas la vie, car la vie, c'est l'étendue et la multiplicité sans

bornes. Incapable d'embrasser par la pensée ce qui échappe à la vue ou ce qui ne rentre point dans des mesures exactes, son cerveau est un puissant instrument de *réduction à l'unité;* aussi il se voue à l'analyse de la destruction, chose positive et facilement déterminable, tandis que la création, c'est l'infini agissant.

Cela est si vrai que, dans *Euréka*, son poëme cosmogonique, il affirme que la force créatrice, en vertu de laquelle les mondes existent, n'a agi qu'*une seule* fois, à *un seul* moment. Il suppose l'univers comme *une seule* sphère prodigieuse entourée de tous côtés par l'abîme, noir, béant,—sans fin, à la vérité, mais qu'importe, puisqu'il ne s'en occupe pas?

Pour lui, l'univers actuel, depuis la minute qui a suivi sa naissance à la vie, est un grand corps qui *agonise* et retourne lentement à la *mort*. Il nous montre tous les mondes marchant, au nom de l'attraction, les uns vers les autres, se rapprochant sans cesse, se fondant dans de nouvelles unités [1], qui elles-mêmes s'amalgameront entre elles, jusqu'à ce qu'elles ne forment plus qu'*un seul* tout homogène qui ira lui-même s'annihiler en Dieu, « *la molécule unique.* »

Voilà où devait aboutir nécessairement cet esprit mathématique et positif, dévoré du besoin de tout calculer et de tout définir; voilà pourquoi, soit en poésie, soit en prose, soit dans ses contes, soit en philosophie, il aboutit à la mort et à l'unité; la mort, *fait patent, circonscrit,* qui, limitant la vie, lui sert, jusqu'à un certain point, de *mesure;* l'unité, la seule quantité qui existe réellement, la seule absolue, la seule *circonscrite* aussi, la seule qui soit égale à elle-même et qui se suffise à elle-même.

Entre ces deux pôles, son imagination, resserrée comme entre les deux mâchoires d'un étau, introduit des faits monstrueux et tels qu'ils peuvent se développer dans ce milieu lugubre et borné. A ces faits peu nombreux, réduits encore à leurs éléments essentiels, — parce que l'artiste ne visant qu'à l'*effet*, supprime tout ce qui ne va pas droit à son but par le chemin le plus court, — l'Américain applique une analyse méticuleuse, ayant ce caractère particulier de puissance et de patience que la concentration ajoute à toutes nos facultés. Le tempérament de l'homme y apporte son contingent sinistre. Nerveux et bilieux, exaspéré par la fièvre alcoolique, il ressemble à un prisonnier enchaîné, à qui tous les mouvements seraient interdits, et que l'on soumettrait à une série

[1] On sait d'ailleurs que cette hypothèse s'appuie sur un système astronomique adopté par des savants.

d'excitations destinées à lui inspirer le besoin furieux du mouvement. — Qu'arriverait-il? — Ses muscles se tendraient sous l'action des nerfs exaltés, se froisseraient contre les liens de fer, s'ensanglanteraient, tout l'être sensible serait le théâtre d'une affreuse souffrance, d'une horrible convulsion.

Eh bien! le cerveau d'Edgard Poe est ce prisonnier enchaîné, et l'alcool le soumet à ces excitations sans issue. Aimant l'ordre, naturellement positif, calculateur, incapable de s'élancer les ailes déployées dans l'espace, ne concevant que le défini, ne voyant bien que le petit détail, et qu'un seul détail à la fois, habitué à procéder logiquement par une série de théorèmes réguliers qui le conduisent à une solution *absolue*, l'ivresse ne lui procure pas des rêves, mais un cauchemar étouffant. Les visions qu'elle devrait enfanter n'entrent point dans les cases ouvertes de ce cerveau non fait pour les recevoir, et ne peuvent ouvrir, même violemment, les cases fermées où elles trouveraient un asile approprié à leur nature.

Sous l'empire des crises d'ivrognerie, l'imagination s'exalte sans modifier son caractère particulier. Elle reçoit un choc violent dont elle ne saurait suivre la direction. Ce choc se répétant produit à la longue une douleur aiguë, une véritable torture. L'ébranlement donné s'accumule; condamné à ne s'échapper par aucune fissure, il revient sur lui-même, agit sur le milieu où il est renfermé, et amène à la longue une dépravation réelle de toutes les sensations, une interversion complète de tous les sentiments, une perversion radicale de toutes les idées.

C'est la perturbation nerveuse se manifestant dans le monde intellectuel.

De là vient cette œuvre inattendue et vigoureuse. De là cette peinture persévérante du mal physique et moral. De là ce raffinement dans l'horrible, cette rectitude dans le difforme, ce sang-froid presque semblable au *tétanos*, dans l'épouvantable; de là ces allures de monomane!

Ces tableaux nous frappent si cruellement, parce qu'ils sont vivants en réalité. — Edgard Poe n'a rien inventé, — il a tout subi avant de tout raconter. — Il est ce malade, il est ce fou, dont la peinture minutieuse et répétée nous fascine et nous attire, il est ce pervers dont la perversité nous passionne et nous bouleverse.

Réduit par son génie propre, par son tempérament et par ses excès, à creuser jusqu'au bout ce sillon de la mort où il s'enterre avec une sorte de volupté sauvage, ces crimes qu'il représente sous nos yeux, il les a tous accomplis, car il les a tous conçus, tous rêvés!

A étudier de près ses personnages, ou plutôt son personnage unique de femme, à voir les larmes que l'écrivain verse sur la malheureuse, — car, sur elle, il pleure, — à suivre la description de ses angoisses et de sa beauté, « percée des sept glaives de la douleur, » à contempler cet amour du héros pour elle, amour homicide qui fait de l'amante une victime, qui conduit l'épouse à la tombe à travers une lente agonie, et n'éclate, comme un remords terrible, qu'au pied de la croix funèbre, — on se demande avec effroi si le cri de la conscience coupable ne mêle pas sa note éloquente au récit de ce drame réel, défiguré à dessein par les artifices de l'artiste.

Quoi qu'il en soit, — et sans nous prononcer dans une question trop délicate, trop intime pour être résolue ici, — Edgard Poe n'est pas à proprement parler une grande figure, mais il est une des figures les plus étranges et les plus saisissantes de notre époque. Il n'a pas le génie, car le génie, — ainsi que nous l'avons dit, — est l'équilibre suprême des facultés élevées, et chez personne la rupture de l'équilibre n'a été plus complète que chez lui. — On dirait un chêne déraciné par quelque tempête inconnue, et qui tomberait dans le vide avec une vélocité vertigineuse. Le chêne était puissant, et sa chute encore a de la grandeur.

Incomplet comme homme, incomplet par conséquent comme écrivain, malgré son habileté prodigieuse, Edgard Poe a peut-être été un homme malheureux de plus d'une sorte, et il restera comme le malade le plus intéressant, comme un des artistes les plus extraordinaires que les lettres aient produit de nos jours.

ARTHUR ARNOULD.

LE SALON DE 1865

Les portes du Palais de l'Industrie sont closes depuis une semaine. Les tableaux reprennent peu à peu le chemin des ateliers; quelques-uns plus heureux figurent déjà dans le salon des amateurs à la place de choix réservée pour quelque temps aux acquisitions nouvelles. La lumière, qu'un soleil sans pitié verse à travers les toiles transparentes, après avoir cette année comme toujours dissipé tant d'effets amoureusement ménagés, détruit tant de frêles espérances, n'éclaire plus que des salles désertes et des murailles nues.

C'est le moment de les parcourir en esprit une dernière fois et de recueillir les impressions de satisfaction ou d'inquiétude que les premières visites ont laissées en nous. Tout ne s'efface pas dès que la toile ne frappe plus nos yeux. Les beaux tableaux comme les beaux vers se retiennent facilement, et l'imagination garde longtemps l'ombre vivante des chefs-d'œuvre qui l'ont vraiment émue. Qui ne revoit encore par intervalles, après de longues années, tel coin de l'Académie de Venise ou du Belvédère de Vienne, tel autel de Gand ou d'Anvers, tel plafond de Florence ou de Rome, s'animer, prendre couleur et corps dans son souvenir? L'admiration est inextinguible comme le feu de Vesta; elle pâlit parfois avec le temps, mais un mot, un rien la fait resplendir de nouveau et projeter sa lumière sur un monde ignoré qui réside en nous. La curiosité est le ver luisant qui s'allume chaque printemps au mois de mai et qui, ses amours satisfaits, éteint sa lampe et rentre dans la nuit.

La peinture vient d'avoir son printemps, et j'ai d'un regard attentif épié bien des fois dans les yeux des visiteurs la flamme d'une admiration naïve; je n'y ai aperçu que la curiosité, peut-être l'intérêt, plus d'une

fois la surprise et même la stupéfaction. Aurions-nous perdu le don d'admirer, ou serait-ce que les artistes ont renoncé jusqu'à nouvel ordre à s'adresser à cette faculté, et borné leur ambition à se tenir au niveau de nos habitudes, c'est-à-dire à faire de la peinture *comfortable?* Ce qu'on a pu remarquer comme toujours, c'est la singulière diversité des appréciations dont la plupart des tableaux sont l'objet. Il en est bien un certain nombre d'une absurdité insolente, sur lesquels on est généralement d'accord. La peinture a ses grotesques dont la candeur ou l'impudence s'affiche chaque année avec plus d'éclat: le jury les livre avec raison à la justice publique, qui ne leur fait pas défaut. Leur trait commun, un des symptômes les plus connus dans les Petites-Maisons, est la prétention d'être les seuls vrais amants de la Vérité; on l'adore sous les traits de quelque rousse du quartier Bréda, on se réunit autour d'elle en paletot, en robe de chambre, en chapeau tubuliforme, on lui offre des fleurs, on lui porte des toasts, on appelle le public à lui rendre hommage, et le public répond à cette leçon par une autre que ces artistes feraient bien de comprendre.

Mais cette unanimité est rare. Dès qu'on est en présence d'un ouvrage sérieux ou qui veut l'être, on hésite entre des sentiments contraires, on balbutie, et d'ordinaire on finit par une approbation tiède, incertaine, de nature à laisser l'artiste aussi perplexe qu'auparavant. Ce ne sont plus ces oppositions d'autrefois, où les camps bien tranchés se rattachaient à des théories fragiles peut-être, puisqu'elle ont croulé si vite, mais du moins déterminées. Non, c'est une incertitude qui ressemble au doute ou à l'indifférence. Chose à peine croyable, la diversité porte souvent non sur la valeur des choses, mais sur les choses elles-mêmes. Non-seulement nous ne jugeons pas de même, mais nous voyons différemment. Les objets subiraient-ils donc, en traversant le milieu d'idées qui constituent notre intelligence, une réfraction qui en altère les formes? Il fut des temps (ce sont dans l'histoire de l'art les époques heureuses) où tous, peuple et savants, saluaient d'une même voix, d'un prompt et infaillible hommage, chaque chef-d'œuvre? Ils avaient même cœur, même croyance et à cause de cela mêmes yeux. Aujourd'hui sur aucun point, nous ne pensons, nous ne croyons, nous n'aimons, nous ne désirons les mêmes choses; est-il étonnant que, dans cette confusion, des associations d'idées contraires se déposent comme des cristallisations hétérogènes sur les objets et leur donnent des apparences diverses?

Je le dirai même, je crains que la critique ne soit pour quelque chose dans cette perturbation de nos jugements. Son indulgence de parti pris, ses éloges de complaisance, cette facilité banale à se prêter à tous les caprices, tout ce dont elle s'applaudit et se vante comme d'une supériorité, ne compte-t-il pas parmi les causes de ce désarroi? A-t-elle bien fait d'abdiquer la garde de certains principes? Y a-t-elle gagné beau-

coup en crédit ? A-t-elle lancé bien des talents, a-t-elle entretenu dans le public une ardeur bien féconde, en lâchant la bride à ceux qu'il lui appartenait de tenir en respect ?

Cette dispersion, qui est le caractère affligeant de l'art à l'heure qu'il est, n'a rien qui surprenne quand on la retrouve tout entière dans le public. Aussi chaque fois qu'il m'est venu quelques tentations de rigueur à l'égard des artistes, je me suis répété le mot d'un penseur que nos lecteurs connaissent : « Quand l'art n'est plus dans la vie, comment la vie serait-elle dans l'art ? » Mais on peut porter la bienveillance et la sympathie dans la sévérité; on doit des égards à toute peinture honnête dans ses fins et dans ses procédés, même quand le succès n'a pas répondu pleinement à l'effort, et l'on peut reconnaître qu'aujourd'hui la bonne volonté et le travail ne sont pas rares. Raison de plus pour les préserver de son mieux contre le malheur de se dépenser en pure perte dans une direction stérile, et pour recommander ici comme en littérature, comme en politique, comme partout, une ambition élevée sans laquelle tout s'alanguit et déchoit.

L'administration, par une prévenance nouvelle, a voulu cette année aider le public à se retrouver dans l'immense labyrinthe de trois à quatre mille ouvrages. Elle s'est souvenue pour cela de l'expédient du petit Poucet, elle a semé des médailles sur la route. De distance en distance, celles-ci viennent signaler à l'attention les tableaux qui ont déjà fixé les suffrages du jury. Je n'aurai pas la présomption de discuter ce verdict préalable ni de comparer les toiles récompensées avec celles qui ne le sont pas. Je respecte le goût du jury, je crois à sa consciencieuse équité, dûment guidée par les influences célestes et éclairée par les sollicitations d'usage. Je crois si peu d'autre part à l'efficacité des largesses gouvernementales que je ne saurais de bonne foi regretter ces distinctions même pour mes tableaux favoris. Mais les papillons vont aux lumières, le public aux médailles, et je fais volontiers comme lui. Je ne refuserai donc pas mon salut à la médaille d'honneur, c'est-à-dire au grand portrait officiel de M. Cabanel.

Est-ce au sujet ou à l'exécution qu'elle a été décernée ? Je sais de sages personnes qui, sans méconnaître le mérite du peintre, ont cru que c'était au sujet, attendu qu'à leurs yeux c'était déjà un honneur assez grand et une récompense suffisante que d'avoir été choisi pour le traiter ; la question toutefois est restée douteuse. Mais cette question fait toucher du doigt la difficulté que rencontre la critique à parler en toute sincérité des portraits contemporains. Diderot l'a fait cependant, et avec une liberté que je n'aurai pas l'imprudence de prendre pour modèle. D'adroits critiques s'en tirent par une échappatoire, en déclarant ce genre peu intéressant. Je ne saurais, je l'avoue, être ici de leur avis, et c'est justement parce que l'original et le peintre sont si difficiles à démêler, parce que le portrait

résulte comme toute œuvre d'art, mais plus rigoureusement qu'aucune autre, de deux éléments inséparables, la réalité et l'intelligence, la nature et la pensée créatrice, que ce genre est grand et ne le cède à aucun autre. Tous les maîtres, depuis Léonard de Vinci et Holbein, Rembrandt et Rubens, jusqu'à M. Ingres, lui doivent une partie de leur gloire, et l'on pourrait sans se tromper prendre le portrait pour base d'un classement hiérarchique des peintres de génie. Pour dégager ce qui résulte de ce système compliqué de la face humaine ou plutôt de toute la personne, où la nature et le siècle, le caractère primitif et la biographie, l'accident et la nécessité impriment et mêlent dans une mesure variable leurs hiéroglyphes, et pour le rendre clairement sous la suprême condition du beau, il n'y a pas d'intelligence trop haute ni de science trop consommée.

L'infériorité du portrait aujourd'hui est une chose qu'il est inutile de se dissimuler, et elle participe à celle de l'art tout entier; s'il m'était loisible d'en déduire les causes, on verrait qu'elle tient peut-être plus intimement qu'on ne croit à l'ensemble de notre situation morale. Dans les portraits les plus vantés de ces dernières années, l'artiste n'a su procéder que par une abstraction équivalente à la suppression de la moitié du problème. M. Cabanel a-t-il échappé à cette fatalité d'un temps où le savoir-faire du virtuose s'emploie à dissimuler ce qu'il y a d'indistinct dans les natures actuelles, à couvrir le vrai caractère par l'art de la pose? Il sait aussi bien que personne que le tout n'est pas de rendre un personnage reconnaissable à tous ceux qui ont manié une pièce de deux sous ou jeté un coup d'œil en passant au fond d'un poste de sergents de ville. M. Cabanel s'est efforcé de rendre la majesté du pouvoir; mais une couronne sur un coussin de velours et un manteau d'écarlate, fussent-ils de la façon merveilleuse de M. Blaise Desgoffes, ne sont que des étiquettes extérieures; la majesté doit résider dans la personne où tout concourt à l'expression, l'attitude, les membres, le port de tête, l'habit même, aussi bien que le visage. Le dirai-je? Cette main sur la hanche, l'autre pliée à angle aigu sur la table et qui semble porter avec un doigt tout le poids du corps, cette jambe tendue et en dehors, ce frac serré, lustré, sans plis, d'une coupe supérieure, tout ce costume dont l'irréprochable correction suppose une immobilité absolue que l'homme même en repos ne connaît pas, cette attitude enfin d'une élégance affectée et théâtrale, ne sont pas la grandeur et ne la remplacent point. Le portrait de M. Cabanel, malgré le soin excessif donné à l'accessoire, comme si le peintre eût voulu faire perdre de vue le principal, est un petit portrait.

Je voudrais atténuer ces réserves à propos d'un sujet où, je le sais, la main de l'artiste n'est libre qu'à demi; je ne puis m'empêcher de croire que le pinceau suave de M. Cabanel, dont j'apprécie le charme comme tout le monde, est particulièrement fait pour rendre les délicatesses de la nature féminine. Je ne donnerais pas le même conseil à M. Courbet.

On me prêtera peut-être l'intention de viser, en parlant du portrait de M. Proudhon après avoir parlé de celui de M. Cabanel, au contraste de l'élégance molle et de la vulgarité violente, de l'autorité et de l'anarchie, et l'on aura tort. J'en parle parce que ce portrait a son importance, comme expression d'un système, et comme une des œuvres les plus sérieusement conçues par le peintre. Du reste, il n'est ni vrai, ni beau, ni agréable; on peut le dire sans ambages, car M. Courbet a dans la conscience de son rare mérite et dans son dédain philosophique pour tous les adversaires de la laideur de quoi se consoler du sentiment assez peu flatteur qu'il a excité. Il peut en outre se réfugier aujourd'hui contre toutes les rigueurs dans le monument que M. Proudhon vient d'élever à son *réalisme*. Je souhaite que le livre de M. Proudhon, dont une forte part revient sans nul doute à M. Courbet puisqu'il en est l'inspirateur et le héros, tourne à la gloire de tous les deux. Pourtant je l'espère peu. Jamais en effet livre enfanté par une cervelle surmenée, qui discourt au hasard sur un thème auquel la nature l'a faite étrangère, n'a trahi plus candidement le malheureux effort d'être neuf à tout prix. Cet écrit montre comment les demi-vérités qu'un esprit en proie à la fièvre entrevoit dans son délire, peuvent être converties en erreur par la brutalité et la déraison, et l'on s'étonnerait que l'auteur n'eût pas voué au feu cette production, s'il n'avait tenu à confirmer jusqu'après sa mort sa réputation méritée d'être un des deux plus grands insulteurs de nos jours. Une bizarrerie à laquelle on ne devait pas s'attendre, c'est que M. Courbet déroge, bien involontairement sans doute, à son système à propos de celui qui s'en est fait le théoricien. Cette fois le peintre idéalise, et vous cherchez en vain dans cette face illuminée d'un rayon de rêverie plus encore que de pensée, dans ces regards à l'horizon, dans cette pose poétiquement méditative, dans ces mains grasses et molles et dans cette carnation blêmie de l'homme de cabinet, le philosophe colérique qui a pris plaisir à épouvanter les bourgeois, l'homme du peuple qui faisait sonner si haut ses quatorze quartiers de paysannerie, l'athlète qui jetait son défi à tous venant, et qui a pris tour à tour à partie les ennemis, les amis et les neutres. A moins que cette humeur batailleuse ne fût un déguisement. Mais le goût de cette parade serait encore un trait essentiel du caractère, qu'on ne retrouve pas dans le paisible père de famille représenté par M. Courbet parmi ses enfants et ses livres. Ici M. Courbet est pris en délit flagrant de poésie. Où donc a-t-il mis son réalisme? Est-ce dans la laine dont le philosophe est emmitouflé en plein été, dans les plis salis d'ombres noires de ce vêtement informe, dans ce pantalon raide comme un tube de caoutchouc? Est-ce dans les contours grossiers donnés à ces figures enfantines qui auraient dû, elles du moins, trouver grâce devant l'artiste? ou bien dans le ton général d'un gris qui vous glace? Les traces de talent abondent ici, comme les demi-vérités dans les livres de

M. Proudhon. Mais les Franc-Comtois semblent goûter un malin plaisir à mettre en déroute les appréciateurs de leur talent, et être beaucoup moins jaloux de multiplier leurs adhérents ou de les garder qu'on ne le croirait au bruit qu'ils font. Fourier a été bien heureux d'attendre trente ans le millionnaire qui devait expérimenter son plan ; on sait comment Proudhon a reçu parfois ceux qui se sont mêlés d'être de son avis, et M. Courbet se flatte bien, même après son dernier et son plus illustre panégyriste, d'attendre longtemps un adhérent de bon sens.

Du reste nous touchons ici au terme extrême d'une tendance fort générale à la suppression du style comme d'une fiction académique qu'on ne saurait accepter qu'aux dépens de la vérité et de la nature. Qu'est-ce néanmoins que le style? La nature même, la réalité vraie, mais vue sous son grand aspect, sous le point de vue de l'éternel, comme dirait Spinoza. Il s'exprime dans l'ampleur des masses et dans le balancement harmonieux des lignes. Qu'on ne croie donc pas qu'il suffise pour y atteindre d'être factice et faux, ou, comme le fait M. Puvis de Chavannes dans son immense toile, de délaver les couleurs afin de leur donner des apparences de tapisseries, de réduire les reliefs à des surfaces frustes, de se contenter en tout d'à peu près. Rien ne manque, quant au fond, à sa *Picardia nutrix*; les travaux agricoles, les industries élémentaires et primitives y sont indiqués, j'y vois de l'eau et des arbres, des fabriques et des montagnes, des animaux et des hommes, des enfants, des femmes, des vieillards. Mais quand on se contente du contour, il faut que le contour soit juste, et la peinture décorative, qui allége son fardeau des plus sérieuses difficultés de la peinture, la force du rendu, la justesse et la délicatesse des tons, la distribution et les jeux de la lumière, la netteté de l'expression, a ses obligations strictes que M. Puvis de Chavannes n'a pas toutes remplies. Au rebours de la paix et de la sérénité qui règnent dans cette toile, M. Stéphane Baron a voulu mettre dans la sienne, qui représente l'éducation de Jupiter, un mouvement vertigineux. Le chêne, sous lequel l'enfant olympien est assis, la main sur sa nourrice Amalthée, est d'assez grande tournure ; mais les Corybantes sont épars au lieu d'être groupés, et le tout, plaqué de couleurs fortes et de lumières d'une justesse douteuse, forme un ensemble peu heureux.

L'antiquité classique est le pays du style. Son histoire et ses mœurs, ses légendes, ses mythes revêtent comme d'eux-mêmes une interprétation plastique, et des restes mutilés de ses monuments, aussi bien que de sa poésie, s'exhale toujours une indestructible harmonie. Aussi l'artiste en quête du style se tourne naturellement vers elle. Mais ce n'est pas un moyen infaillible d'y atteindre que de transporter, comme David, les formes sculpturales dans la peinture, ou de se mettre, comme M. Moreau, en frais de symbolisme et de menue archéologie. M. Moreau est une des victimes de l'éloge immodéré. Porté à l'improviste et d'un

seul coup de vent sur les hauteurs, il prend pour s'y maintenir le parti de ne pas changer. Qu'était-ce pourtant que son Sphinx, sinon un pastiche savamment étudié? Le Jason de cette année juge l'esprit du tableau de l'année dernière et doit avertir l'auteur de sortir au plus tôt d'une voie sans issue. Cet entassement d'oiseaux bleus, d'armes brisées, de colonnettes votives, de jolis riens symboliques, cet assemblage d'eaux, de rochers, de dalles dans un paysage impossible autour de deux êtres qui semblent appartenir à la sculpture chryséléphantine, tout cela est l'amusement d'une fantaisie éprise de la science un peu puérile des peintres du xve siècle. Et quant à la pensée, le peintre s'est-il proposé de nous apprendre que sur tout vainqueur s'appesantit une main de femme, et qu'il n'est pas de triomphe qu'une magicienne fatale ne soit près de changer en ruine? Le détour est trop long en vérité, et l'exécution trop bizarre pour exprimer une leçon si commune. On reconnaît heureusement dans la peinture de M. Moreau un effort de main et de volonté qui témoigne de sa bonne foi; sans quoi, on douterait s'il ne se moque pas un peu du public, et veut autre chose que le subjuguer par l'étonnement. Quand on prend pour texte, comme il le fait dans le Jeune homme et la Mort, le plus vieux des lieux communs, pourquoi tant se démener pour le rajeunir? Mieux valait être moins ingénieux et donner au jeune homme un mouvement plus compréhensible et plus vrai, un torse moins démesuré et ne pas l'allonger encore de cette draperie qui lui ceint les reins; mieux valait aussi, puisqu'il va périr et que les roses de la vie sont effeuillées à ses pieds, c'est-à-dire puisqu'on voulait exprimer la fragilité de la vie, ne pas lui donner ces larges épaules et cette poitrine robuste qui jurent avec son œil fiévreux et ses mains étiques. Il fallait surtout, puisqu'il vit encore quoique condamné, le peindre d'un autre ton que la Mort, cette singulière figure moitié corps moitié ombre, qu'il porte en bandoulière, et dont les bras soutiennent le glaive meurtrier d'une manière qui le rend à jamais inoffensif. Que M. Moreau y prenne garde, la peinture allégorique a deux écueils difficiles à éviter, la subtilité et la fausseté. Elle est presque forcée d'opter entre le bric-à-brac mythologique et les scènes tirées de la morale en action comme la Vertu triomphante de M. Van Lérins, ou bien les paraboles édifiantes comme la Volupté de M. Glaize, lequel n'a fait, à son insu peut-être, que répéter, en lui ôtant sa finesse, un vieux *Castoiement* du moyen âge connu sous le titre du *Lai d'Aristote*. L'allégorie n'a de charme que lorsqu'elle est traitée avec une souveraine liberté, comme l'ont fait par exemple les Vénitiens et Rubens, et lorsqu'elle rachète par l'éclat, l'harmonie de l'ensemble, la beauté des figures, l'épreuve toujours pénible qu'elle impose à la raison.

Il y a longtemps que la peinture dévote nous a déshabitués de cher-

cher en elle ni vérité ni élévation, et la plupart des peintres qui s'y livrent prennent leur parti de la fatale banalité de cette peinture usée, finie, impossible et qui ressemble au véritable art religieux comme la scène de l'Opéra en plein jour ressemble à la même scène inondée de lumières. C'est un bonheur bien imprévu que cette peinture ait offert cette année une toile qu'il faut ranger sans hésiter parmi les meilleures de l'exposition. Dans son tableau de Sainte Élisabeth de France lavant les pieds des pauvres à l'abbaye de Longchamps, dont elle était fondatrice, M. Laugée a su échapper au grave péril inhérent à toutes ces étrangetés de l'ascétisme catholique, celui d'être théâtral ou répugnant. Il y a échappé à force de convenance et de sincérité. La sœur de saint Louis, à demi transformée par la sainteté, est enveloppée comme d'un nimbe invisible de majesté idéale; mais tout le reste est pris dans la vérité. Les vieillards conservent, sous les haillons, sous le poids de l'âge et des infirmités, une noblesse qui n'ôte rien à la réalité des types, à la justesse des mouvements et des expressions. Le vieillard assis sous le dais, et dont la sainte essuie les pieds, est dans une attitude solide, naturelle, et la mendiante qui pousse vers le dais son fils intimidé d'être l'objet d'une telle cérémonie, est le centre d'un groupe charmant. La fermeté du trait, la hardiesse de la touche, la lumière largement répartie contribuent à donner à la scène une solennité qui n'a rien de faux. La platitude traditionnelle de ce genre est si repoussante qu'on doit savoir gré à tous ceux qui font effort pour s'y soustraire, fût-ce en tombant dans la manière. C'est ce qui est arrivé à M. Ribot dans son Saint Sébastien. Se souciant assez peu de l'impression totale, il s'est contenté de faire éclater dans la nuit un de ces coups de tonnerre de lumière, un de ces violents contrastes à la manière du Guerchin et de l'Espagnolet; ce tableau, comme celui qui représente un Concert, a des vigueurs de dessin remarquables, et annonce la maturité d'un talent qu'on a vu se former graduellemeut depuis plusieurs années; il est arrivé enfin à un point où il doit renoncer à cette manière noire et enfumée qui a le malheur des procédés factices et excessifs, la monotonie. On a remarqué encore une Communion des Apôtres de M. Delaunay, empreinte d'une énergie assez inusitée. La salle étroite et basse, où les apôtres réunis sont debout ou à genoux, quelques-uns portant vers la ville des regards inquiets, est encombrée et sans air; mais ce qui frappe surtout, c'est, malgré des parties fortement traitées, une onction et des attitudes prises de la communion catholique, et transportées assez mal à propos dans ce banquet d'adieu. C'est le commencement d'une fausseté peut-être inévitable à qui aborde cette peinture aujourd'hui, mais dont M. Delaunay peut se consoler, car elle conduit presque à coup sûr au succès — dans les églises.

J'avouerai, au risque d'encourir l'imputation de paganisme, ma pré-

férence pour un autre petit tableau de M. Delaunay, simple ressouvenance mythologique du temps

> Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
> Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
> Et fécondait le monde en tordant ses cheveux.

Il y a là des finesses de pinceau très-convenables en traitant ce thème attrayant et redoutable du corps féminin *qui tant est souëf*, comme dit Villon. Depuis l'origine de la peinture, ce thème n'a cessé d'être, sous le nom des Ève et des Vénus, des Phrynés et des Suzannes, des Galathées et des Odalisques, l'amour et le désespoir de tous les artistes. Il en a tenté cette année comme toutes les autres un grand nombre : M. Baudry, dont la Diane ne saurait compter pour un succès; M. Henner, qui a obtenu par une Suzanne élégante et, chose rare, vraiment chaste des éloges mérités; M. Jules Lefebvre, qui a exposé une Jeune fille endormie, dans laquelle la photographie qui doit avoir servi de modèle à l'auteur perce trop visiblement.

Il y a de la sincérité chez un peintre à se priver volontairement de l'intérêt accessoire du drame et de l'expression, mais il y a de l'audace là se mettre aux prises avec une action historique quelque peu compliquée. C'est une condition absolue en effet qu'elle soit écrite assez clairement pour s'expliquer d'elle-même et ne requérir aucun commentaire. M. Alma-Tadema n'a point satisfait à cette condition. On s'arrête malgré soi devant ses tableaux où les tons ont une si grande intensité, où l'absence de cette atmosphère qui noie les contours des choses et fond les passages, répand une certaine sécheresse, où le dessin est dur, incorrect parfois, mais où une énigme obscure provoque l'esprit. Qu'est-ce donc que ce vieillard qui se dresse demi-nu sur un lit, et dont l'air véhément, le geste de menace ou d'invective semble dénoncer cette belle femme qui l'écoute assise d'un air si tranquille en jouant avec ses tresses blondes? Des moines s'empressent autour du corps ensanglanté du vieillard, d'autres pleurent au fond de la chambre, tandis que derrière la femme deux hommes d'armes sont debout, l'un appuyé sur une lance, l'autre vrai sacripant, caressant déjà sa hache comme pour achever au premier signal le vieillard dont il est peut-être le meurtrier. Les costumes, les armes, l'ameublement, l'architecture du lieu, la forme des coupes et des fioles qu'on voit dans un enfoncement de la muraille, les visages mêmes par leur caractère annoncent une scène barbare. J'ouvre le livret, et je lis *Frédégonde et Prétextat*. Il est dommage que je n'aie pas sous la main l'histoire des Francs de Grégoire de Tours : j'y trouverais peut-être ce que le tableau de M. Alma-Tadema réussit imparfaitement à m'apprendre. Dans la voie où ce peintre s'engage sous la discipline périlleuse de M. Leys d'Anvers, on s'égare aisément

même avec un talent peu commun. M. Alma-Tadema essayait, il y a un an, la résurrection des Égyptiens de la dix-huitième dynastie ; il veut reconstruire cette fois les types des Gallo-Romains et des Francs de Neustrie. Application intempestive de la méthode de Cuvier, qui ne peut conduire le peintre qu'à substituer la conjecture à la vérité, et à dépenser beaucoup de science pour un effet chétif et contestable. L'anachronisme est, même en ce temps de critique exacte et d'érudition scrupuleuse, la loi de la peinture : les êtres de notre création restent factices et mécaniques, si nous ne les animons de la vie qui est en nous et ne leur prêtons l'esprit de notre siècle.

Pour les peintres avisés, qui savent ce qu'on gagne à distraire l'esprit du public moderne, de plus en plus insensible à la forme, par un sujet piquant, il est des ressources sans nombre, même sans parler du chatouillement de notre fibre militaire qui est un moyen, Dieu merci, assez usé. Ces ressources, les peintres actuels les emploient largement. Ceux-ci vont chercher au nord et au midi, sur le Nil ou sur le Rhin, en Italie ou en Alsace, ce qui subsiste encore de mœurs pittoresques. Ainsi les peintres allemands, suisses, alsaciens, lorrains, recueillent sans se lasser les scènes intimes, les usages traditionnels, les cérémonies naïves de leurs provinces, avant que l'uniformité envahissante de la civilisation en ait effacé les vestiges ; le *Jour des Rois* de M. Brion, avec ses trois gamins affublés en rois mages, est amusant et naïf. Le *Courtier* de M. Vautier, qui vient proposer à des paysans de Wurtemberg quelque affaire scabreuse qui tente le mari et inquiète la femme, est fin d'expression. Les scènes de la vie claustrale conservent pour plusieurs leur attrait que bien des raisons expliquent : les longues galeries coupées d'ombres profondes, les voûtes et les murailles avec leur nudité solennelle, tout l'aspect architectural du couvent, les frocs aux plis épais qui donnent encore au personnage le plus vulgaire quelque dignité, les figures accentuées par les passions ou par les habitudes et les macérations de la vie monastique, tout cela ouvre à la peinture un champ d'effets variés : ici c'est un tableau de M. Gide qui représente une salle aux parois blanchies où des moines travaillent, écrivent, feuillettent des in-folios, et qui montre le couvent par son côté le plus humain ; là, comme dans la toile de M. Haffner, ce sont des moines qui se livrent à la lecture pieuse ou à la prière, noyés comme tous les objets dans une lumière verdâtre qui arrive tamisée par les vitraux ou le feuillage : effet curieux mais dont M. Haffner fera bien de ne pas abuser. Les mères et les enfants, les moindres incidents de la vie conjugale, les espiègleries d'écolier, tout cela alimente une peinture *fashionable* dont les maîtres, belges pour la plupart, ont cette fois manqué au rendez-vous, mais sont remplacés par d'agréables lieutenants : on peut ne pas refuser aux pensionnaires rondelettes de M. Toulmouche et aux fadaises bien vêtues de M. Compte-Calix l'aumône d'un sourire.

L'esprit, l'humour, l'innocente satire prennent place aussi dans la peinture. Voici la *bonne charge* militaire de M. Beaume, un des vétérans de l'école française, médaillé pour la première fois il y a plus de quarante ans, mais qui n'a rien perdu pour cela, dans ses *Convives inattendus,* de la gaieté française : ces convives, ce sont deux lions affamés, qu'un ravin étroit sépare d'un campement de soldats d'Afrique déjà réunis autour de la gamelle, et dont l'apparition inopinée excite les sentiments les plus divers. Voici la raillerie très-clémente de M. Heilbuth dans son cardinal romain, prêt à monter en carrosse devant Saint-Jean-de Latran. Voici le *Froid sec* de M. Droz, une petite cruauté humoristique qui se fait pardonner à force d'esprit : pauvres vieux d'être obligés de quitter le coin du feu par ce ciel gris, par cette matinée de décembre, par cette bise âpre qui soulève la neige comme une poussière, entr'ouvre leur houppelande et fouette leur maigre et grelottante échine! Mais la plus heureusement rencontrée de toutes ces boutades pittoresques, c'est sans contredit celle que M. Alf. Leroux appelle l'*Esclave d'Horace.* Il revient des provisions, portant sur l'épaule légumes et fioles, non pas avec la gravité et le costume d'un esclave de bonne maison, mais en flânant et fort mal accoutré, leger d'humeur toutefois, comme il convient au valet d'un poëte et d'un philosophe. Il a pris au plus long, car il aime à voir, comme Sancho dont il a le bon sens sinon l'honnêteté, et il s'est arrêté au coin de quelque rue infréquentée et mal odorante — *delicatis locus non est* — devant des figures charbonnées sur une muraille blanche. Ce sont peut-être les assauts de Fulvius et de Rutuba, deux gladiateurs en vogue parmi le peuple, les Pons et les Gatechair du temps, si naturellement représentés qu'on dirait de vrais hommes qui se battent, frappent et parent les coups. Aussi comme il y prend plaisir et comme il rit, non de ce rire spasmodique des augures de M. Gérôme, d'infortunée mémoire, mais d'un rire abondonné et communicatif? A-t-il tort de se plaire à cet art grossier? Tout à l'heure, quand il rentrera, son maître impatient l'appellera coquin, flâneur et imbécile, tandis que lui qui se pâme devant les tableaux de Pausias, se flattera de passer pour un connaisseur en fait de vieille peinture :

> Nequam et cessator Davus : at ipse
> Subtilis veterum judex et callidus audis.

Il n'est pas trop tard, même deux mille ans après Horace, je le reconnais avec M. Alf. Leroux, pour se moquer du dilettantisme affecté, et ce tableau très-fini rappelle à propos la leçon de Davus : je croirais plutôt que le moment n'est pas encore venu où l'on comprendra que l'art n'a pas d'ennemis plus dangereux, après le gouvernement qui le paye, que le règne des amateurs.

Bien que tout soit du ressort de la peinture, je crois que son objet propre est l'humanité, et c'est pour cela peut-être que de tout temps, et dans l'antiquité comme de nos jours, les figures d'animaux n'ont été souvent qu'une variété de la figure humaine. Il faut presque aussi peu d'altération pour retrouver la physionomie de l'homme dans l'animal que pour retrouver l'animal dans l'homme. On fait maintenant des portraits de chevaux, de chiens, de chats, et l'on a pu voir cette année-ci un portrait d'âne. Le vrai rôle des animaux cependant est de servir d'accompagnement à l'homme, comme dans les tableaux de MM. Schreyer, Van Thoren, Fromentin, etc. On s'étonnera peut-être que la *Charge d'artillerie* de M. Schreyer soit mentionnée à cette place et considérée sous cet aspect. M. Schreyer n'a-t-il pas eu soin de nous donner la date de cette charge mémorable, et comment n'y pas voir dès lors un tableau d'histoire ? Mais je demande ce que ce trait a de particulier, de local, et en quoi il importe qu'il se soit passé en Crimée ou en Italie, dans le royaume de Cambodge ou au Mexique ? La batterie est entraînée au galop dans un mouvement tournant, dont la rapidité incline tout, les hommes, les chevaux, les armes flottantes. La lourde machine, qui roule sur un sol non frayé à travers des restes d'arbustes et des débris de tout genre, vole soulevée de terre comme la queue d'un cerf-volant. L'animal et l'homme contribuent ici par moitiés égales à la scène, les chevaux partagent avec les cavaliers la gloire de l'effort. Je le sais, un intérêt d'un tout autre ordre que la reproduction pure et simple, un intérêt profondément pathétique se fait jour ici. Le centre du tableau est un cavalier mourant quoique toujours en selle : les guides et le fouet lui ont échappé, la main gauche se crispe autour des arçons, le dos s'arrondit, les pieds ont perdu les étriers et ne serrent plus les flancs de la monture, la tête nue tombe sur la poitrine et les yeux nagent dans l'ivresse de la mort. Mais ce qui n'a guère moins d'intérêt, c'est le cheval qui, n'étant plus soutenu, s'est embarrassé la jambe dans ses traits et déjà chancelle; entraîné encore on ne sait comment dans le mouvement du tout, il va tomber tout à l'heure et la batterie n'arrivera pas. Qu'importent encore une fois le jour et l'heure, le peuple et le pays ? La beauté est dans les choses, quelque nom qu'elles portent, et dans une exécution fougueuse, hardie, énergique et vraie. Les chevaux, dont le pelage souillé de sueur et de poussière, se plisse sur la croupe et les flancs, sont rendus pour la plupart magnifiquement. Il ne faut pas les rapprocher de ceux de M. Fromentin, luisants, de noble race, mais décidément un peu creux. M. Fromentin dans son tableau principal a eu l'idée de les montrer en pleine nuit. La nuit a régné cette année à l'exposition : M Daubigny a fait un paysage de nuit, M. Belly une marine de nuit. La nuit est belle, j'en conviens, et la lutte de la lumière et des ténèbres est une condition de la peinture, mais il faut que la lumière l'emporte. C'est une raison

pour laquelle je préférerais, même à défaut de toute autre, les *Voleurs de bœufs* de M. Von Thoren. Sous un ciel encore gris dont l'aube blanchit à peine l'horizon, parmi les vapeurs qui traînent sur la terre, arrivent tout effarés, à travers les épis de maïs et les cucurbitacées qu'on entend craquer sous leurs pas, une demi-douzaine de grands bœufs blancs, aux jambes tournantes, aux cornes gigantesques. Ils arrivent chassés par trois hommes à cheval, en qui l'on reconnaît le type et le costume hongrois. L'un à gauche, ne songeant qu'à échapper au plus vite, frappe de son fouet à tour de bras, un autre à droite penché sur le cou du cheval regarde en dessous s'ils sont suivis, le dernier se tourne bravement en arrière : les hommes, les bœufs ont chacun leur caractère. Les premiers feux de l'aurore commencent à rire sur le visage des hommes, sur la pointe des épis qui tombe en panache, sur la croupe osseuse des bœufs et sur leurs cornes qui reluisent. Il y a là un mouvement, une précipitation, un bruit, un tumulte admirables.

Si l'on ne regardait qu'à l'importance de la localité, de la terre, des horizons, du ciel, le tableau dont je viens de parler se rapprocherait du paysage. Mais le paysage proprement dit, création presque nouvelle, a chez nous sa définition et son sens; on peut lui appliquer ce que je disais des animaux, qu'il n'a de valeur pour nous qu'en revêtant un caractère humain : il est la nature animée d'un sentiment que nous répandons en elle, et chaque peintre, alors même qu'il prétend se borner à en reproduire littéralement les effets, l'interprète instinctivement : la nature se compose de bouts-rimés que notre cœur, joyeux ou triste, languissant ou passionné, complète en y ajoutant sa propre émotion. M. Hébert a exposé cette année un paysage où l'on a pu lire mot à mot toute la petite élégie que racontent depuis tant d'années ses figures d'un charme délicat et maladif. Un banc de pierre, dont la mousse, le lierre, les liserons, toutes les plantes de solitude se sont emparées, perdu dans le coin le plus délaissé d'un parc où l'on respire l'abandon, — il n'y a rien de plus. Mais les arbustes grêles et frissonnants, les troncs des arbres verdis par la bise humide, les feuilles jaunies des platanes dont le sol est jonché et sous lesquelles les avenues disparaissent, tout porte au cœur la mélancolie d'une solitude autrefois peuplée, le souvenir des confidences dont ce banc, et ces arbres, et ces arbustes, et ces allées ont autrefois protégé le secret. Il n'y a pas de fond, pas de lointain, pas une échappée par où quelque rayon pénètre pour égayer cette tristesse, de même qu'aucun sourire ne vient d'ordinaire dans les personnages de l'artiste épanouir ces regards pensifs et ces fronts pâlis, d'où la vie semble s'écouler goutte à goutte sans espoir et sans retour.

Toutefois, un sentiment d'une nuance différente et plus idyllique me semble planer aujourd'hui sur le paysage. Depuis M. Corot, toujours isolé, quoiqu'il compte au moins en M. Oudinot un imitateur zélé, tou-

jours maître dans son vaporeux empire peuplé de nymphes matinales et rafraîchi par les eaux de la vallée de Tempé, jusqu'aux plaines picardes, où M. Breton place ses paysannes épiques, en passant par MM. Imer, Nazon, Blin, Castan, et la foule de ceux qui ont renoncé aux hommes pour les arbres, la terre et les eaux, il n'en est presque aucun qui ne s'efforce de faire uniquement sortir du paysage cette impression de paix agreste que nous allons chercher aux champs. Nous aimons la campagne, c'est à elle que nous demandons d'apaiser la fièvre qu'entretient dans nos villes une existence laborieuse et agitée; la monotonie de la vie rustique, les petits coins retirés, les chemins creux, les bois et les prés, les vaches, les paysans, tout ce qui nous distrait des plaisirs et des préoccupations qui nous usent, plaît à nos yeux, et de là, je crois, la vogue actuelle du paysage. Le sentiment qui l'a inspiré n'a pas toujours été celui-là. Les paysages de Carrache et de Poussin avec leurs masses imposantes, leurs grandes lignes, leur flore et leur architecture également arbitraires, nous apparaissent comme le séjour fictif d'une existence fabuleuse et simple qui n'est plus la nôtre: telles on pouvait concevoir, quand on croyait à l'âge d'or, les localités habitées par les premières générations des hommes. Claude Lorrain nous donne les éblouissements d'un monde enchanté; les palais et les colonnades, qui surgissent au bord des golfes, dans les magnificences du couchant, semblent abriter une race de créatures favorisées. Les sombres rochers à pic que Ruysdael entasse jusqu'au ciel, les nuages de plomb qui pendent le long de leurs flancs vers la terre ou rasent la cime des forêts, les torrents roulant des troncs brisés et fouettant l'air de leur écume, exhalent l'horreur sacrée que nous inspire la puissance des éléments. Les petits Hollandais ne voient guère que le repos, le travail, les jeux, les gaietés dévergondées de l'existence villageoise. Au XVIIIe siècle, le paysage est chez nous une décoration de théâtre, où se jouent les berquinades licencieuses de Lancret, les mélodrames militaires de Casanove, les moralités philosophiques de Vernet.

Ce ne sera pas à coup sûr une des moindres gloires de ce siècle que d'avoir découvert deux fois, dans leur histoire primitive et dans leur beauté sévère, les plus vieilles régions du monde, celles qui ont été le berceau de la famille humaine et de la civilisation, Beaucoup de peintres, une fois qu'ils ont touché la terre d'Asie ou d'Afrique, ne la quittent plus. M. Berchère se plaît toujours à peindre le Nil roulant au milieu du désert fauve ses eaux mystérieuses, aussi bleues que le ciel, ou bien encore les troupeaux de bœufs noirs méditant dans l'herbe humide, à l'heure où le firmament s'allume et où l'ombre descend sur les ruines des temples de Rhamsès. M. Mouchot représente la pointe de l'île de Philoë avec ses palmiers penchés sur le fleuve où se baignent les pélicans, tandis qu'à travers les colonnes d'un portique brillent au delà des monts azurés

les courtines d'or derrière lesquelles se couche le soleil. Ces tableaux qui ouvrent une perspective sur d'autres âges et d'autres horizons, intéressent les imaginations voyageuses et cultivées. Mais la masse du public n'en demande pas tant, et les plus humbles aspects de la création sont un texte qui suffit pour l'émouvoir. Le silence des étangs bordés de joncs, où dort une barque à l'abri de quelques buissons, une gorge pierreuse que domine une ruine sur un roc, et dont les pentes nourrissent quelques moutons d'herbes parfumées, un amphithéâtre de collines boisées qui se mirent dans une rivière, une église de village perdue dans un bouquet de hêtres, c'est avec cela que M. Imer, et M. Castan, et M. Chintreuil, et une foule d'autres parviennent à captiver les visiteurs. Il n'est pas jusqu'aux améliorations redoutées que l'industrie manufacturière apporte dans une campagne aux dépens du silence et de la solitude agreste, dont on ne puisse tirer parti, et M. Nazon avec les lignes bizarres et les angles nets de ses barrages et de ses moulins obtient des effets qui sont loin d'être désagréables.

M. Breton, comme on sait, ne se contente pas du paysage tout pur, et il a raison de le subordonner à la figure humaine puisqu'il s'est approprié un type de paysans, ou plutôt de paysannes qui réunit dans la proportion la plus heureuse la noblesse et la vérité. Les trouve-t-on quelque part aux champs dans une province que j'ignore? je n'en jurerais pas, et en tout cas M. Breton s'abstient de l'indiquer, ce qui peut-être est une manière de réclamer la légitime part qui lui revient dans leur création. Ce que je sais bien, c'est que cette plénitude de santé, cette assurance candide, cette beauté de formes ne se voient pas à la ville. La journée, une lourde journée de travail et de soleil où l'on se hâte de faire les foins, s'achève; au loin, vers le village, quelques ouvriers élèvent les dernières meules; la fumée monte droite au-dessus des toits et rend sensible aux yeux la profonde tranquillité de l'air; tout est déjà repos et silence. Une femme, dont ni la maternité ni les labeurs rustiques n'ont altéré l'élégance robuste, allaite son enfant: elle est le centre moral du tableau. D'autres, étendues à ses côtés ou debout devant elle, jeunes et un peu pensives, la regardent, et derrière celles-ci, des femmes plus âgées, occupées à rassembler dans un panier divers objets, forment un groupe qui complète l'ordonnance à la fois variée et symétrique du tableau. Un rayon, rasant le sol, pénètre à travers les herbes brisées jusque dans l'épaisseur des meules et colore les figures des femmes. Il y a dans tout cela une élégance de lignes et d'attitude, une justesse de tons, une vigueur de rendu, une élévation de sentiment, une simplicité de moyens qu'on ne saurait trop louer. Dans la sphère modeste dont il semble ne pas vouloir dépasser les limites, M. Breton voit grand et il peint de même. Si j'osais exprimer une réserve, ce serait sur cette femme accroupie et sur cette masse de jupes, qui laissent comme il convient

deviner les formes, mais sont d'un aspect peu plaisant au premier plan ; j'ajouterai que ce rouge rayon du soir, dont l'artiste tire si bon parti, est beau sans doute, mais que nous le connaissons déjà pour l'avoir aperçu dans plus d'un de ses tableaux, et peut-être, s'il fallait pousser à bout la critique, exprimerais-je le regret qu'au point de maturité où il est parvenu, M. Breton ne s'abandonne pas à de plus hautes ambitions.

Le salon restera longtemps, j'espère, au Palais de l'Industrie, malgré les réclamations des mécontents. Les violences de la lumière, dont on se plaint, sont un inconvénient auquel il serait, après tout, facile de remédier. Mais où trouverait-on, au sortir de ces salles étouffantes, un lieu de repos comparable au jardin dans lequel sont exposés les ouvrages de sculpture ? Cet art parle moins à la curiosité banale, et le jardin presque toujours vide permet de respirer à l'aise. Les moineaux des Champs-Élysées, qui y pénètrent sans payer et s'invitent en parasites indiscrets à la table des curieux en train de déjeuner, vous font presque oublier que vous êtes dans une serre. Les statues, rangées dans l'enceinte où l'espace ne leur est pas trop avarement mesuré, semblent presque à leur place : illusion précieuse, maintenant que de plus en plus nous perdons de vue que l'œuvre d'art était essentiellement destinée à faire partie d'un ensemble, et que les musées, les expositions, comme la place qu'elles occupent dans nos demeures, nous accoutument à les considérer presque comme des jouets.

A mesure que l'art devient plus abstrait, le cercle de ceux qu'il intéresse se rétrécit. Le théâtre produit un effet universel ; un tableau agit plus sûrement qu'une statue ; la sculpture et surtout l'architecture laissent une impression dont la plupart ne s'aperçoivent même pas, tant elle est occulte et vague. Mais aussi cette abstraction même préserve les arts qu'elle caractérise de tomber aussi bas que les autres : les chefs-d'œuvre y sont plus rares, mais la médiocrité y touche moins à l'avilissement.

Chaque exposition nouvelle, et celle de cette année comme les précédentes, ramène l'esprit à cette observation, que la sculpture ne comporte pas de transformations indéfinies et une extension sans limite ; et il paraît acquis plus sûrement d'année en année que les conditions morales plus encore que les conditions physiques de la vie actuelle, lui laissent peu d'espoir d'une rénovation brillante. Je n'oserais dire que la sculpture répugne absolument à l'expression complexe et passionnée. M. Devers, qui associe la sculpture au talent du peintre et à celui de l'émailleur, a exposé un buste en terre cuite de Luca della Robbia, le grand sculpteur florentin, où il a essayé, à l'imitation de quelques bustes antiques, de

rendre le profond labourage de la vie. Ce travail de détail risque de rapetisser le caractère ; M. Devers s'en est tiré avec succès. La peau, les rides, les plis de toute sorte, les empreintes confuses que le temps et les passions gravent sur la face, sont traités avec le scrupule presque méticuleux d'un portrait de Balthasar Denner. L'arcade sourcilière en saillie, les narines vivantes, le nez en bec d'aigle et la lèvre d'un dessin énergiquement dédaigneux, tout, jusqu'à ce chaperon large comme un turban, dont les bouts tombants encadrent merveilleusement la tête, exprime l'âme agitée, les passions multiples et l'expérience variée d'un homme du XVIe siècle. Mais cette expression concrète de la vie a une limite que le sculpteur ne peut excéder sans sacrifier la grande tournure qui est la loi supérieure et la beauté spécifique de la statuaire.

Il y a un point exact, difficile à rencontrer, qui est la vérité pour l'artiste, et s'il est dangereux de le dépasser, il ne l'est pas moins de rester en deçà. *Voyez-vous cette main qui dans les airs chemine?* C'est celle du semeur de M. Chapu ; un sac suspendu à la hauteur de la poitrine et tenu entr'ouvert par la main gauche, la main droite remplie de grain et rejetée en arrière, il avance d'un mouvement vrai sans raideur. La tête pose bien sur les épaules, et le bras, les mains sont traités avec intelligence. Mais la figure est-elle suffisamment modelée? Le torse est dans la réalité bien autrement modifié par le grand air et les fatigues des travaux rustiques. Il faut que les formes répondent à la donnée première et que le corps du paysan, même jeune, vigoureux et bien fait, diffère des contours arrondis et neutres de l'Antinoüs. C'est par un défaut analogue que pèche le laboureur de M. Capellaro. Mais ce défaut est aggravé par les traces d'une double préoccupation d'élégance classique et de rêverie romantique. Ce laboureur est assis sur un rocher, le coude sur la cuisse, la tête sur la main, dans une attitude pensive. Épars à ses pieds et encore à demi engagés dans le sol, on voit des casques, des fers de lance, des débris d'aigles et d'enseignes. De la main gauche il tient un crâne qu'il contemple à distance, plongé dans une profonde méditation. Il est bien dit dans le poëte : « Le paysan s'étonnera de la grandeur des ossements déterrés par son soc. »

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

Il n'est pas dit : « Vous le ferez philosopher sur la mort, et vous le représenterez en Hamlet romain. » Ce contre-sens a plus nui peut-être que l'artiste ne s'en doute à sa statue, car il lui a donné ce caractère conventionnel dans les formes, dont quelques mérites partiels ne rachètent par la froideur.

Un artiste avait cette année approché du but au point d'exciter un

sentiment qui ressemblait fort à de l'admiration. Il était à l'âge où le talent mûri par le travail va donner ses fruits coup sur coup, et il recueillait les éloges dus à son œuvre, lorsque la mort l'a frappé, il n'y a pas deux semaines, à trente-trois ans, dans l'ivresse d'un premier succès. Ainsi tombent parfois, moissonnés sur le seuil de la renommée par un trépas précoce, des talents d'autant plus regrettés que leur disparition semble dépeupler l'avenir. La lutte persévérante, l'ambition obstinée qui enflamme le front et précipite les battements du cœur, ont-ils dévoré sitôt la frêle machine ? Cet artiste a connu du moins le sourire de la gloire, et ce qui vaut mieux encore et tient lieu d'une plus longue vie, le pur enthousiasme du beau. Son *Aristophane* en fait foi. Il ne témoigne pas seulement d'une étude très-attentive du détail, d'une rare entente de la composition. Il atteste l'élévation des idées et la distinction du goût. Ce remarquable morceau, que le marbre, hélas, ne conservera pas, réunit dans un heureux équilibre la reproduction fidèle de la réalité, le sentiment des lignes, le respect de la pensée. Le poëte est assis, la jambe gauche repliée sur l'autre cuisse et les deux mains croisées autour du genou droit. Cette attitude, qu'on pourrait croire un peu forcée, produit dans la partie supérieure du corps une courbure pleine d'élégance et de vérité. Le corps est nu, une draperie qui l'enveloppait a glissé en partie jusqu'à terre et ne couvre plus qu'une des cuisses. Les cheveux, relevés non sans grâce par une large bandelette, laissent voir par derrière la nuque d'un cou bien attaché. Le poëte n'est plus jeune ; déjà l'ironie habituelle a tracé son étoile sur les tempes à l'angle externe de l'œil. Mais la barbe éparse et crépelée par le bout, des mains d'une finesse aristocratique sur lesquelles les veines dessinent leur réseau, les traits du visage annoncent une verte maturité. La tête légèrement penchée vers l'épaule, les yeux demi-clos, un imperceptible sourire errant sur ses lèvres d'une expression railleuse, observe-t-il quelque scène qui se passe devant lui, ou plutôt, comme l'indiquent le stylet qu'il tient de la main droite et ses tablettes tombées à terre à côté d'un masque comique, ne suit-il pas au fond de son esprit une idée qui flotte encore incertaine et commence de loin à lui sourire ? Tout dans cette belle statue respire le génie charmant du poëte qui, malgré son crime contre Socrate, subjugua par ses grâces jusqu'à Platon lui-même. Quelques faiblesses à peine sensibles vers les épaules, et qui eussent disparu dans le travail du marbre, un creux excessif peut-être produit au haut de la poitrine par la tension des bras, diminuent bien peu la valeur de cet ouvrage auquel nul autre dans toute l'exposition ne peut le disputer. Il faut s'arrêter à lui.

Mais non. J'oublie le Chanteur florentin de M. Paul Dubois, auquel une médaille d'honneur a été décernée. L'avouerai-je, je regrette en toute sincérite de m'en être souvenu, non que je méconnaisse assurément un talent

peu commun d'exécution dans cet ouvrage, mais parce que j'aurais voulu ne pas être obligé cette fois encore de demander si ce n'est pas au sujet que cette distinction a été accordée. Sujet remarquable, en effet, que ce gars d'une quinzaine d'années, qui a existé sans doute à Florence comme il existe à Paris, et ne peut avoir été ramassé que dans les bas-fonds d'une grande ville. M. Dubois a résolu le problème ardu de faire une statue qui n'est ni habillée ni nue. Le corps est serré depuis le col jusqu'aux pieds dans un maillot élastique, qui en accuse comme un fourreau les formes rebondies et replètes ; il est coupé seulement au-dessus des hanches par une ceinture qui marque la taille, et s'agrafe avec une tête de satyre. La tête, un peu inclinée sur sa mandore, est couverte d'un bonnet d'où s'échappe une chevelure abondante et longue. La poitrine gonflée, le bassin saillant, le corps mollement porté sur la jambe droite, tandis que la gauche est un peu infléchie en dedans comme celle de la Vénus de la Tribuna, forment une ligne onduleuse d'un caractère équivoque. Les joues veloutées, le dessous des yeux fatigués, les paupières abaissées sur la prunelle, la bouche entr'ouverte qui découvre les dents supérieures, ont je ne sais quelle physionomie suspecte. La manche fripée ne contient pas le haut du bras, le sculpteur l'a oublié par mégarde ; mais l'avant-bras la remplit tout entière, et les mains n'ont pas du tout, comme quelqu'un l'a cru voir, la maigreur osseuse de l'adolescent, mais le long, le potelé, l'allongé, le fondant des formes féminines. Il y a dans tout cela des délicatesses maladives, des nuances douteuses, des cambrures indéfinissables ; tout est plein d'indications d'une finesse hypocrite; rien n'est dit, tout est insinué, tout, jusqu'aux doigts des pieds qui se lisent à travers la matière souple des souliers de daim. D'ordinaire, le marbre ne fait que compléter la valeur de ce que le plâtre annonce et en relever l'accent : que M. Dubois se garde également du marbre et du bronze, le métal et le ciseau gâteraient ces mignardises qu'il a pétries d'un doigt si savant dans l'argile humide; il faut la mollesse de la pâte pour traduire et garder les gentillesses de cette sculpture efféminée. Voilà donc ce qui a frappé le jury et ce qu'il désigne à l'admiration publique, la statuette d'un polisson de mauvaise mine, d'un Apollino de carrefour, faite pour décorer l'antichambre d'un cercle de vieux garçons.

C'est avec la meilleure intention, j'en suis convaincu, de récompenser un talent incontestable que le jury a accordé ses suffrages à l'œuvre de M. Dubois ; c'est avec la plus naïve intention d'approcher, autant que possible, de la vérité que l'artiste a travaillé sa statue. Il n'en est que plus grave qu'à son insu l'on en vienne aujourd'hui à voir la nature sous cet aspect, et à chercher de bonne foi la vérité dans cette voie. Ainsi se rencontrent et déclinent ensemble le goût public et l'esprit de l'art. Le public, tout entier à ses plaisirs, s'habitue à ne chercher dans l'art qu'un complément d'une espèce plus relevée, et, un beau jour, les

artistes les plus sincères se laissent surprendre à accepter sans le vouloir la fonction lucrative qui leur est offerte, et ils ne comprennent même plus, si l'on vient à leur crier : « Artistes, enfants gâtés du luxe, prenez garde, le luxe vous tue. »

C'est qu'il y a deux espèces de luxe. L'un est le fruit immédiat de l'effort naturel d'une société ou d'un peuple vers un affranchissement de plus en plus grand des servitudes de la matière et de l'instinct; il est le capital réalisé du travail commun des intelligences, la fleur de la liberté, ou du moins l'épanouissement d'un progrès moral dont les artistes sont les libres instruments. Il en est un autre qui se compose des inventions imaginées par la sottise libertine pour faire montre de son or et assaisonner ses jouissances. Ce luxe est le suprême orgueil et la grande préoccupation des peuples asservis : ceux qui ont besoin que les hommes soient lâches, les volontés molles et les esprits abaissés, lui réservent toutes leurs faveurs. Ici les artistes ne commandent plus, ils servent. Une secrète répugnance, qui n'est autre chose que le sentiment et l'involontaire respect du beau, les défend pendant quelque temps contre une soumission trop prompte. Ils cèdent bientôt et font ce qu'on leur demande, se contentant de couvrir encore d'un reste d'élégance l'arrière-scène de la vie, — *postcenia vitæ,* c'est le mot de Lucrèce, — jusqu'à ce qu'enfin, l'idée du beau s'étant obscurcie, la finesse du goût s'étant émoussée, la grossièreté règne partout, jointe à la laideur.

P. Challemel Lacour.

L'HABITANT DE LA LUNE[1]

L'IVRAIE DANS LE BLÉ

Les mauvaises semences germent vite. — Les drogues infernales préparées dans le laboratoire Schulderhoff et Cᵉ produisaient déjà leur effet.

L'oncle de Mlle de Sorben était une de ces âmes de courtisan qui, nées dans l'intrigue, vivent et meurent dans l'intrigue. A peine eut-il reçu la lettre de sa nièce, cette renommée aux cent voix, qu'il demanda à grands cris son carrosse. L'affaire du mariage de Martinitz paraissait engagée si habilement par l'adroit négociateur, que de charmants cadeaux lui étaient déjà promis : de la part du prince, une tabatière enrichie de diamants; de celle de la comtesse, une paire de superbes chevaux; puis une fête splendide devait être offerte par le secrétaire d'État pour célébrer le succès! Et tout cela menaçait maintenant de tomber dans l'eau à cause de cette petite niaise d'Ida, à peine sortie de pension!...

La rougeur de la colère couvrait encore le visage de M. de Sorben lorsqu'il se présenta chez la comtesse Aarstein. Il la trouva seule avec le capitaine Sporeneck, qui lui tenait fidèle compagnie. Le capitaine avait une lettre ouverte à la main, et d'après l'air agité de la comtesse et ses efforts pour paraître fort gaie, on pouvait conjecturer que le contenu de cette missive n'était pas des plus agréables.

— Excellence, dit Sorben d'une voix enrouée par l'émotion, Excel-

[1] Voir la *Revue moderne* des 1er mars, 1er avril, 1er mai et 1er juin 1865.

lence, j'ai reçu de Freylingen des nouvelles tout à fait imprévues sur votre fiancé.

La comtesse et le capitaine se jetèrent des regards significatifs, mais Sorben, en courtisan expérimenté, fit semblant de ne s'apercevoir de rien, et il continua :

— Oui, de Freylingen, il paraît que le comte aurait noué, « en passant, » une petite intrigue galante avec la fille du président de Sanden; ceci n'aurait pas la moindre conséquence si nous ne nous rappelions que dans une lettre de Varsovie on parlait du comte Martinitz comme d'un rêveur, — et les rêveurs, vous savez, comtesse, qu'on ne peut....

— Qu'on ne peut s'y fier. Vous avez raison, mon cher Sorben, et je vous remercie de votre zèle; mais les choses sont tellement avancées que le cher petit comte ne peut reculer, qu'il le veuille ou non!... Que dit de cela son oncle?...

Cette question incidente faillit faire perdre contenance au conseiller intime, car sa conscience lui disait qu'il avait joué dans cette affaire un jeu bien hasardé. Il s'était lié à Carlsbad avec le vieil oncle de Martinitz, et il entretenait une correspondance avec lui. Sa mission en ce moment consistait à gagner le vieux Polonais en faveur du mariage de son neveu avec la comtesse Aarstein, et jusqu'ici le rôle du conseiller intime avait été très-facile; le vieux comte ne savait rien de la légèreté de conduite de la comtesse Aarstein, et comme une alliance avec une personne tenant d'aussi près à une famille souveraine offrait de réels avantages, il avait répondu à son ami de Carlsbad que cette union ne pouvait être qu'un honneur pour lui, et qu'il serait charmé de saluer du titre de nièce la belle comtesse; mais il ajoutait que quant à ce qui regardait son influence personnelle, il se contenterait de faire des vœux pour le succès de cette affaire, car il avait pour principe de ne se mêler en rien de ces sortes de choses. Il désirait que son neveu fît un mariage d'inclination, naturellement selon son rang, mais cette clause observée, il donnerait son assentiment au choix de Martinitz, quel qu'il fût. Le conseiller intime avait cru devoir taire à la comtesse ce parti-pris du vieil oncle de n'influencer en rien son neveu, et quand sa conscience lui faisait quelques reproches, il se disait qu'un aveu le perdrait près de la comtesse Aarstein, et il se consolait par cette phrase :

« Vogue la galère!... Nous finirons bien par forcer ce vieux fou d'oncle à vouloir ce que nous voulons!... »

Mais au point où en étaient les choses, cette fatale question le

mettait dans la position la plus perplexe. Cependant il domina son angoisse et répondit, de l'air le plus souriant :

— Le vieil oncle, ainsi que je vous l'ai dit, est on ne peut mieux disposé, et ce mariage avec vous, comtesse, lui convient parfaitement.

— Lui convient parfaitement? Il est on ne peut mieux disposé! s'écria la comtesse; mais ce ne sont pas là les expressions que vous employiez autrefois à ce sujet. Vous me disiez que c'était le vieux comte lui-même qui avait eu l'idée de cette alliance entre son neveu et moi?

Une souffrance infernale torturait le cœur de Sorben. Ciel! s'il allait être compromis!... Il fallait à tout prix sortir de cette situation.

— Le vieux comte est bien disposé, reprit le malheureux diplomate, d'autant mieux disposé que c'est lui qui a eu cette heureuse pensée

— Eh bien! alors, que demandez-vous de plus? reprit la comtesse avec calme. Le cher petit comte ne voudra pas jouer à la révolte, puisque les trois petits millions dont vous m'avez parlé et dont il doit hériter de l'oncle disparaîtront, m'avez-vous dit, s'il ne m'épouse pas?

Sorben fit la grimace convulsive de quelqu'un qui essayerait de sourire avec une arête dans le gosier; il avait peine à retenir ses larmes de rage d'avoir agi si sottement, mais il fallait à tout prix plaisanter et tâcher de prendre le dessus.

Le capitaine, qui n'avait pas dit un mot jusqu'alors, mais que la mine du vieux renard inquiétait malgré son apparence de gaieté, se crut obligé de donner son avis.

— Je crois, dit-il, qu'il ne faudrait pas laisser les choses aller ainsi, et que nous aurions tort d'attendre que le comte obéisse ou non à son oncle, car, le diable m'emporte (je vous demande pardon de cette expression, gracieuse comtesse), si j'avais à moi les trois millions que je sais de bonne source appartenir déjà au poisson doré qu'on hameçonne à Freylingen, je n'aurais pas besoin de permission pour agir à ma fantaisie!

— Ah!... et vous appelleriez agir à votre fantaisie, rester aux pieds de Mlle Ida et...

— Ah! comment pouvez-vous parler ainsi! s'écria Sporeneck d'un air offensé; — vous savez où j'en suis avec Ida; — mais je voulais dire qu'il faut que le comte vous voie. S'il vous a vue une fois, je réponds qu'il ne pourra plus supporter aucune autre comparaison, et qu'il tombera à vos pieds...

La comtesse, flattée de ce compliment, donna un petit coup d'éventail à Sporeneck, tout en jetant un regard dans la haute glace qui se trouvait devant elle, et se dit que le conseil n'était peut-être pas mauvais. Il parut aussi le seul moyen de salut au conseiller de Sorben; car ces femmes-là, se disait-il, n'ont besoin que de quelques heures pour faire tomber un homme dans leurs filets.

Puis les trois associés tinrent conseil. Il n'y avait pas le moindre doute sur le parti à prendre; mais comment arriver à dégoûter le comte d'Ida?

— Est-elle donc si jolie? demanda Sorben pour bien reconnaître le terrain ennemi.

— Jolie! répondit la comtesse en souriant ironiquement. Jolie! il faut demander cela à son *primo amoroso*, le capitaine Sporeneck. Si des cheveux noirs comme un corbeau, une bouche garnie de dents blanches, des joues rouges, une taille droite comme un échalas, et un corps si frêle que cela porte sur les nerfs, car on sent qu'on ne pourrait toucher sans les casser ces membres délicats! si tout cela constitue ce qu'on appelle une jolie femme, alors elle est charmante!... Quant au bon ton, quant à l'usage du monde, figurez-vous que j'ai eu la condescendance, l'hiver passé, de me la faire présenter et de l'inviter à mes soirées et à mes petits bals; mais Mlle Pimbêche n'a pas mis le pied dans ma maison. Peut-on voir pareille impertinence? Et quand j'ai demandé à sa marraine, la princesse Tomanoff, qui en est folle, pourquoi cette jeune personne s'était conduite envers moi d'une manière aussi inconvenante, savez-vous la réponse que j'ai reçue? Que cette jeune fille était trop innocente et trop pure encore pour pouvoir se plaire dans mon salon!... Être obligée de s'entendre dire pareille chose par la princesse, et ne pouvoir lui répondre! ma foi, c'est un peu fort! Ainsi, elle est trop innocente et trop pure! Eh bien! le capitaine Sporeneck pourrait nous dire quelque chose de cette vertu-là... Voyons, avouez-nous ce que vous en savez.

Le capitaine jura alors, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il croyait Ida la plus innocente de toutes les créatures; mais le sourire infernal qui accompagnait ces serments, la manière dont il tirait sa moustache et dont il clignait les yeux, laissait deviner qu'il en savait plus long qu'il n'en voulait dire.

— Eh bien! dit Sorben, si les choses sont ainsi, il n'est pas difficile d'agir. Vous, Excellence, par vos charmes, vous aurez bientôt conquis le comte, et le capitaine se chargera de le rendre jaloux en s'occupant d'Ida. Il n'a qu'à faire la mine de tout à l'heure et à jurer de la même

façon qu'il n'a jamais obtenu la moindre faveur de cette angélique jeune fille, le pauvre comte sera aussi refroidi qu'on peut le désirer. Il me semble que le mieux serait de vous rendre vous-même à Freylingen, et de terminer au plus vite cette petite affaire.

Cette pensée parut plaire à la comtesse.

— Mais oui, cela ne serait pas mal, répondit-elle après avoir réfléchi quelques instants, et même je descendrai tout bonnement chez le vieux président. Il m'a déjà engagée, l'année dernière, si je voulais faire une tournée dans les domaines que je possède de ce côté, à demeurer chez lui. Ah ! ce serait un coup de maître que de faire, dans la maison même de Mlle Ida, la conquête de son amoureux !... Oui, cette idée est divine, et je suis décidée à l'exécuter.

Sorben respira plus librement en voyant la comtesse en si bonne voie; il lui conseilla encore expressément ce voyage, et prit congé d'elle.

Lorsqu'il se fut éloigné, la comtesse annonça à son sigisbé qu'elle partait le lendemain pour Freylingen, mais à une condition, c'est que le capitaine lui servirait d'escorte. D'abord le voyage serait trop triste sans lui, puis elle avait absolument besoin de cet auxiliaire pour chasser Ida du cœur du comte. Sporeneck donna avec joie son assentiment à cette proposition. Un voyage en tête-à-tête avec une femme comme la comtesse était une délicieuse perspective ! Puis la pensée de se venger d'Ida, qui avait si durement repoussé ses hommages, cette pensée avait son charme. Il devait, et son camarade Schulderhoff l'y engageait sur l'honneur, il devait prendre sa revanche contre cette orgueilleuse jeune fille !

Le lendemain matin, une voiture de voyage aux armes de la comtesse était arrêtée devant son hôtel. Peu après, le capitaine Sporeneck arrivait à cheval, suivi d'un jockey, et escortait la calèche. A une heure de la ville, Sporeneck remettait son cheval aux soins de son jockey, et se plaçait dans la voiture à côté de la comtesse. On brûla le pavé jusqu'à ce qu'on aperçût la flèche de la cathédrale de Freylingen. Là, le capitaine descendit de voiture, baisant encore une fois la belle main qu'on lui tendait; puis il remonta à cheval, fit un détour pour entrer dans la ville par une autre route que celle qu'avait prise le cocher de la comtesse, et se rendit à l'hôtel de la Lune.

LA COMTESSE COMMENCE A AGIR

Ida sentit comme un coup de poignard dans le cœur, lorsqu'elle vit la comtesse sortir de voiture.

— Allons, se dit-elle en soupirant et en jetant un mélancolique regard à Martinitz, adieu bonheur et amour!

Puis elle s'élança sur l'escalier pour recevoir l'hôte illustre qui leur arrivait.

Elle refoula une larme de désespoir en s'avançant vers la comtesse. Elle éprouvait ce que doit éprouver le pauvre oiseau qui voit s'approcher le serpent, et qui, fasciné par cet aspect, ne songe même pas à la fuite et va à la rencontre de la mort avec une fatale résignation.

Quant à Martinitz il était resté près de la fenêtre, regardant d'un air de fort mauvaise humeur la voiture qui avait interrompu d'une façon aussi désagréable le plus doux moment de sa vie. Il maudissait la nouvelle venue qui était arrivée si mal à propos, à l'instant où il obtenait l'aveu des sentiments de la jeune fille qu'il adorait, et où, dans la délicieuse certitude d'un amour partagé, il pressait sur son cœur sa bien-aimée, dont les joues couvertes d'une rougeur charmante allaient recevoir le premier baiser d'amour.

Les deux battants de la porte s'ouvrirent, et Ida, tout émue en retrouvant Martinitz dans le salon, fit entrer la comtesse. Elle tremblait, agitée par tant de sentiments contraires que la voix lui manqua presque en présentant le comte Martinitz à la comtesse Aarstein. Elle vit la plus habile des coquettes rougir, elle la vit lancer à ce beau jeune homme des regards jaillissant comme des fusées, elle frissonna jusqu'au fond du cœur lorsque la comtesse, se jetant sur un sopha dans une pose des plus abandonnées, lui cria de ne se gêner en rien, de s'occuper des petits arrangements que nécessitait une arrivée aussi imprévue, et de ne pas s'inquiéter d'elle, à qui le comte aurait certainement la bonté de tenir compagnie.

— Que Dieu nous vienne en aide, se dit la pauvre Ida, si c'est ainsi qu'elle commence, il faudra bientôt que nous soyons tous à ses pieds, et le comte le premier!

Elle prit ses clefs et se disposa à sortir, mais au seuil de la porte elle

jeta à Martinitz un regard plein d'amour et de terreur, comme si elle le laissait seul avec une bête féroce prête à le dévorer.

— C'est une gracieuse enfant que cette petite Ida, dit la comtesse en se tournant vers Martinitz, qui avait pris place à côté d'elle d'un air soucieux et gardait le silence, c'est une gracieuse enfant! Seulement c'est dommage qu'elle ne soit pas restée assez longtemps dans une grande ville pour acquérir plus complétement l'usage du monde et apprendre l'art de se gouverner comme il faut.

La comtesse s'arrêta, attendant une réponse de Martinitz, mais la pensée de celui-ci courait après le cœur d'Ida, et s'apercevant enfin du silence de la comtesse, il ne répondit à son discours que par une légère inclination de tête.

— Attends, se dit la méchante Aarstein, à qui la distraction du jeune homme n'avait pas échappé, je saurai bien fixer ton attention, et elle reprit tout haut :

— D'un côté, il est heureux que la jeune personne ait quitté la résidence. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point les hommes étaient fous de cette fleur à peine éclose. La rue de Mme la Tourniaire était pleine des admirateurs d'Ida, et naturellement une jeune fille a un petit cœur et se trouve flattée de produire une telle sensation. Maintenant il faut avouer qu'elle savait avoir beaucoup de dignité et tenir les messieurs à distance. On ne peut lui en vouloir de n'avoir pas eu la même rigueur avec le capitaine Sporeneck.

— Comment! s'écria le comte, tandis qu'une rougeur brûlante lui montait aux joues, le capitaine!

— Mais oui, reprit en riant la comtesse, qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'elle l'ait aimé, à ce qu'elle l'aime encore? On trouverait difficilement à la résidence un cœur de femme dont il n'ait triomphé. Il est un peu léger dans ses principes, homme charmant d'ailleurs. Au fond, il est heureux, je le répète, qu'on ait fait sortir cette jeune fille de pension. Mais la voilà qui vient... Et la comtesse sourit à Ida qui apportait avec le plus aimable empressement une tasse de thé à la noble dame devenue son hôte. La pauvre Ida faillit laisser tomber le petit plateau qu'elle tenait à la main en voyant le comte pâle comme la mort et le regard fixement arrêté sur elle. Que pouvait-il donc lui être arrivé?

— Je parlais justement, continua l'infernale comtesse, qui trouvait une joie féroce à déchirer les doux liens qui unissaient ces deux cœurs, je parlais justement au comte Martinitz de votre petite affaire avec le capitaine, et je plaignais une pauvre jeune fille ainsi arrachée aux délices d'un premier amour.

— Ah! comtesse, s'écria Ida saisie de terreur.

— Allons, ne vous effrayez pas, mon enfant, d'une petite plaisanterie; chez nous, on ne prend pas les choses aussi sérieusement; mais, en vérité, votre cher papa n'aurait pu choisir un moment plus inopportun pour vous rappeler de la résidence.

— Je vous en supplie, madame!...

— Ah! laissez donc là ce mot de madame, dit vivement la comtesse. — Je ne puis le souffrir, ce mot de madame! Car réellement, ajouta-t-elle avec un air qu'elle cherchait à rendre naïf, j'ai été si peu, si peu de temps près de mon mari! et le ciel ne nous a pas accordé d'enfants. C'est donc à peu près comme si j'étais encore fille!...

Une rougeur de flamme couvrit les joues d'Ida. — Ces discours indiscret et frivoles lui déplaisaient au plus haut point; cette ridicule sortie sur le capitaine la mettait au désespoir... Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout cela! Et pourtant, que penserait d'elle Martinitz? Elle se promit, à la première occasion, de le convaincre que toute cette histoire d'amour à la résidence n'était qu'une pure invention de la comtesse! Émile se mordait les lèvres; ses yeux se portaient vers Ida comme s'il eût voulu l'étreindre du regard, puis se détournaient dès qu'ils avaient rencontré les yeux inquiets de la jeune fille, dont le cœur se serrait de plus en plus comme sous le pressentiment d'un malheur.

La comtesse se retira dans son appartement pour s'habiller. Ida la vit s'éloigner avec joie; elle espérait, avouons-le, que le comte reprendrait l'entretien si brusquement interrompu, mais elle se trompait étrangement; il répondit à peine oui ou non à toutes les questions qu'elle lui adressa, regardant devant lui d'un air sombre, et quelques instants après il s'éloigna précipitamment. Ida se demanda ce qui s'était passé; il lui fut impossible de se l'expliquer. Enfin, elle se dit que ce pouvait être cette histoire du capitaine... Elle ne put d'abord que rire à cette pensée... Elle se sentait si pure de tout reproche, que rien n'était plus facile à coup sûr que de convaincre le comte de son innocence; mais il devrait subir une punition, ce méchant, et elle se promit de la lui infliger.

— S'il a l'air de faire trop d'attention à la comtesse Aarstein, eh bien! je parlerai du capitaine, et je le rendrai de plus en plus jaloux.

JALOUSIE

Le poison que cette vipère de comtesse avait jeté à Martinitz était plus dangereux encore qu'on n'aurait pu le croire. Un autre n'eût accordé aucune foi aux méchants propos de la comtesse et se fût contenté de penser : — C'est la calomnie habituelle aux femmes les unes sur les autres !

Mais avec un caractère mélancolique et à peine revenu de ses doutes sur toutes les choses de la vie, doutes motivés par ses malheurs de famille, les paroles de la comtesse devaient produire sur Martinitz une impression profonde ; cette jeune fille, placée si haut dans son estime, cette jeune fille était donc légère comme toutes les autres ! Elle avait eu, après des coquetteries avec vingt adorateurs, une intrigue d'amour avec un homme sans principes comme le capitaine Sporeneck. Le cœur d'Émile était déchiré et traversé des pensées les plus injurieuses pour Ida ; il se disait qu'elle avait pris le masque de l'innocence, de la candeur, et qu'au moment où elle semblait lui accorder son amour, elle portait dans son cœur l'image d'un homme indigne d'un attachement sérieux. Mais peut-être la comtesse avait-elle menti, peut-être cet homme dont elle lui parlait tout à l'heure s'était-il imaginé que cette jeune fille l'aimait, tandis que Martinitz était le premier amour d'Ida !...

— Je vous fais humblement mes excuses, si je dérange Votre Excellence (dit en surprenant le comte, au milieu de sa rêverie, un jockey qui entrait dans l'appartement de l'hôtel occupé par Martinitz), mais le capitaine de Sporeneck, mon maître...

Ce nom de Sporeneck produisit un effet terrible sur le comte. — N'est-ce pas lui dont la comtesse avait parlé ?... Serait-il ici ?...

— Le capitaine Sporeneck, mon maître, présente ses respects à Votre Excellence, et vous fait demander si vous auriez l'extrême bonté de lui céder une des pièces de votre appartement au premier étage ?...

Le comte resta comme stupéfait à cette question : Une pièce du premier étage ! Justement en face du salon d'Ida, de sa chambre même ! C'était par trop d'audace ! — Martinitz restait donc comme

pétrifié par la fureur, et laissait le jockey sans réponse; celui-ci, croyant que ce silence était une adhésion au désir de son maître, continua ainsi :

— Les pièces du rez-de-chaussée ne sont certes pas à dédaigner non plus, mais mon maître préfère une de celles-ci à cause de la belle vue, et il pense que Son Excellence aura la bonté...

— Non!... s'écria le comte avec une voix que la colère rendait si effrayante, que le pauvre jockey se sentit fort mal à son aise, et ne se fit pas répéter deux fois le signe que lui faisait Martinitz en lui montrant la porte.

Oh! cela ne devenait que trop clair maintenant! Le capitaine était attendu! et il avait l'impudence de réclamer un appartement qui le rapprocherait de sa belle! Non, cette pensée ne pouvait se supporter! Bientôt pourtant la douleur l'emporta sur la colère, et Martinitz, se jetant sur un sopha, pleura amèrement. Après avoir roulé longtemps dans son esprit des pensées contradictoires, cherché des excuses à l'infidèle, médité des plans de vengeance, il s'arrêta enfin à l'idée de ne lui rien dire et d'agir comme s'il n'y avait pas d'Ida en ce monde. Cette indifférence ne témoignerait que mieux de son mépris!

L'heure à laquelle le comte se rendait habituellement chez le président pour y prendre le thé avait déjà sonné. Martinitz essuya rapidement la dernière larme qu'il voulait accorder à cette coquette, s'habilla en hâte, et, comprimant les battements de son cœur, il se traîna péniblement jusqu'à cette maison où il avait été si heureux le matin même!

LE NOUVEAU VOISIN

Il semblait qu'un mauvais génie eût pris possession de la demeure du président. En peu d'heures, la vie si calme et si paisible qu'on y menait avait tourné à l'orage. Tout le monde allait et venait, s'empressant de se mettre aux ordres de la comtesse; on courait, on appelait, on se remuait comme si l'ennemi était aux portes. Le plus agité de tous était le président lui-même; il se glissait dans tous les coins pour gronder et presser ses gens, et il obtenait pour résultat d'accroître la confusion. Il n'était pas étonnant que sa tête fût un peu à l'envers! Il lui semblait voir suspendus au-dessus de lui, comme dans un

nuage de gloire, des lettres de félicitations, des décorations, des dotations et des grades ! Il se sentait maintenant dans son élément ; il allait enfin pouvoir mettre en pratique les théories diplomatiques qu'il avait étudiées à Regensbourg et à Wetzlar !

Ce qu'il osait à peine espérer autrefois dans ses rêves les plus brillants s'offrait à lui, il n'avait plus qu'à profiter de l'occasion. Le secrétaire d'État lui avait confié le soin de décider le comte Martinitz à acheter dans le pays des propriétés et à épouser la comtesse Aarstein, et le ciel lui envoyait la comtesse elle-même ! Celle qui pouvait tout sur l'esprit du prince, celle qui n'avait qu'un mot à dire pour obtenir pour le président les premières charges du royaume, celle qui tenait par des fils invisibles les rênes du gouvernement, daignait venir le visiter chez lui.

Mais aussi fallait-il la recevoir de façon à ce qu'elle se crût chez elle, et dît tout le bien possible du président et de sa maison. A peine la comtesse eut-elle laissé voir qu'elle trouvait la chambre d'Ida au premier étage la plus jolie de toutes, que la jeune fille dut céder la place et déménager pour l'appartement supérieur. Il en coûta beaucoup à la pauvre Ida de quitter ses douces habitudes, il lui sembla que c'était de mauvais augure. Elle emporta en soupirant ses petits meubles favoris, son métier, son chevalet, sa toilette, quelques cassettes, quelques cartons : tout cela fut promptement placé au second étage. Elle mit aussi une chaise près de la fenêtre, mais pour apercevoir l'appartement de Martinitz à l'hôtel de la Lune, il fallait se donner un peu de torticolis.

— Enfin, dit-elle, en penchant avec effort sa tête et son cou de cygne, on peut bien faire cela pour lui.

Mais elle se rejeta vite en arrière avec un cri d'effroi ! Avait-elle bien vu ou n'était-ce qu'un fantôme de son imagination ? Au second étage de l'hôtel, juste en face d'elle... elle avait cru voir...

— Mais non ! quelle folie ! se dit-elle, comment serait-ce possible ? que viendrait-il faire ici ?

Elle hasarda encore un regard, et elle aperçut distinctement à la fenêtre vis-à-vis d'elle le capitaine Sporeneck, qui saluait et saluait, et souriait d'une façon si amicale et si intime qu'on eût dit qu'il connaissait Ida depuis de longues années.

La jeune fille, furieuse de cet excès d'audace, tira de toutes ses forces les cordons de soie des rideaux, les referma bruyamment et précipitamment, mettant ainsi un obstacle entre elle et cet odieux imperti-

nent, l'objet de sa plus profonde antipathie en ce monde! Sporeneck était pourtant un beau et brave officier, d'un esprit cultivé et brillant, sachant causer à merveille et même jouer la timidité au besoin; il avait essayé de faire la cour à Ida, mais la jeune fille ne se laissa pas prendre au piége où tant d'autres étaient tombées; le séducteur ne put soutenir son rôle devant un regard pur et sévère, et il se retira honteusement. Sporeneck déclara Ida « une petite oie, » jura de se venger d'une manière éclatante, et se jeta dans un amour facile avec la comtesse Aarstein qui n'exigeait pas de longs préliminaires.

— Mais n'est-il pas affreux d'agir avec aussi peu de retenue, se disait Ida, car elle devinait aisément que la comtesse avait amené son adorateur avec elle, sans quoi il ne fût jamais venu à Freylingen. La pensée de l'innocente enfant n'allait pas plus loin; elle connaissait assez la légèreté de conduite de la comtesse Aarstein pour se dire que le but de son voyage était de gagner le cœur du comte Martinitz, mais elle ne pouvait pressentir qu'elle eût amené avec elle le capitaine pour rendre le comte jaloux et le dégoûter d'Ida; ce plan infernal ne devait pas être compris par une âme angélique comme celle de cette noble jeune fille; d'ailleurs la comtesse connaissait-elle l'amour d'Ida pour Martinitz, cet amour enfoui jusqu'à présent dans le fond de son cœur, et qu'Émile seul avait deviné? Ces réflexions furent interrompues par un violent coup de sonnette partant de la chambre du président; l'heure du thé était sans doute déjà arrivée, et il y avait encore quelques préparatifs à ordonner. La pauvre Ida dut abandonner le cours de ses rêveries pour songer au rhum, au citron, au sucre, aux gâteaux; elle descendit rapidement l'escalier pour réparer son retard et trouva au bas des degrés son père, qui lui dit à l'oreille :

— Dépêche-toi! il y a beaucoup de monde au salon, et tu feras mieux de faire apporter du rhum que tes petits flacons de sirop.

Lorsque Ida entra dans le salon, le président lui présenta... il y avait réellement de quoi tomber à la renverse, lui présenta Sporeneck, en disant :

— Tiens, Ida, voilà une de tes connaissances de la résidence, M. de Sporeneck qui nous fait l'honneur de passer la soirée avec nous. Allons, ce sera une vraie fête pour toi, mon enfant, de pouvoir parler des bals de la cour avec un de ces messieurs qui les connaissent et qui ont si rarement l'occasion de venir à Freylingen. Ah! je comprends ce plaisir-là, ajouta l'aimable et bienveillant vieillard, — j'ai été jeune

aussi et je comprends cela... Puis il alla causer avec d'autres personnes et laissa le capitaine en face d'Ida.

La jeune fille devint rouge, puis pâle, puis toute tremblante comme si elle allait se trouver mal. Cet homme qu'elle avait repoussé si vertement osait venir jusque dans la maison de son père! Devait-elle le chasser devant tous en le déclarant un insolent? Non, elle connaissait les droits sacrés de l'hospitalité, elle savait combien son père les respectait : elle voulut épargner cette humiliation à celui qui devenait son hôte en ce moment. Tout entière à ces réflexions, elle ne remarquait même pas que le capitaine restait près d'elle et lui adressait quelques questions. Puis revenant à elle, elle se demanda ce que dirait le comte, s'il la voyait près de l'homme dont la comtesse avait parlé d'une façon aussi insidieuse; ses yeux cherchèrent Martinitz; il était assis à côté de la comtesse qui, tout en causant familièrement avec lui, avait posé sa main sur le bras du comte, comme pour appeler son attention sur Ida et sur Sporeneck. La comtesse Aarstein avait le regard plein d'une mauvaise et triomphante joie, le comte un air sombre et comme terrifié par le spectacle qui se passait devant lui et auquel il ne pouvait croire! — Quelques doutes s'élevaient pourtant encore dans son esprit sur la vérité de tout ce que lui avait raconté la comtesse; la présence du capitaine Sporeneck à Freylingen ne pouvait-elle être attribuée à quelque affaire de service militaire? Mais pourquoi cette insistance pour louer une chambre en face d'Ida? Ceci devenait une preuve accusatrice. — Enfin les bons sentiments de Martinitz triomphèrent de ses mauvaises pensées; il se dit qu'il n'y avait pas de doutes sur la passion de Sporeneck pour Ida; mais, quant à Ida, il ne voulait la juger qu'après mûr examen.

Au moment où il se trouvait seul encore (car il avait été un des premiers à se rendre chez M. de Sanden) dans une des hautes et vastes pièces, quelqu'un lui toucha légèrement l'épaule.

— Si c'était Ida! se dit-il.

Et il se retourna avec le plus doux sourire. — C'était la comtesse Aarstein, et elle entreprit avec lui une conversation dont heureusement pour les nombreuses distractions du comte, qui n'avait en tête qu'Ida et Sporeneck, elle fit tous les frais.

— Mais avouez, cher comte, dit la comtesse après une courte pause, avouez qu'il est impossible d'être plus attentive pour ses hôtes que cette charmante Ida. Figurez-vous que mes malles et mes cartons étaient déjà portés à l'autre étage et que je faisais déballer pour

m'installer dans un appartement d'ailleurs parfaitement convenable, surtout lorsqu'on arrive d'une manière aussi imprévue, quand cet ange de jeune fille est venue me supplier d'accepter son boudoir, sa jolie chambre à coucher, et a poussé l'abnégation jusqu'à déménager immédiatement et à se transporter au second étage... Dites-moi s'il est possible d'exercer l'hospitalité d'une manière plus aimable?

— Beaucoup trop, beaucoup trop aimable, pensa le comte, à qui il semblait qu'une main de fer lui arrachait le cœur. — Ah ! ce n'était que trop clair maintenant ! — l'obligeance extrême de cette petite coquette envers la comtesse avait un secret motif qui se devinait aisément.

Martinitz se mit à rire — d'un rire de désespoir.

— En vérité, c'est un grand sacrifice qu'elle a fait là, voilà une grande générosité, répondit-il avec une gaieté extraordinaire, une générosité qui ne peut venir que de l'amour du prochain et de l'hospitalité !...

L'infernale comtesse savait fort bien qu'elle déchirait le cœur de Martinitz avec des tenailles rouges, mais elle ne songeait qu'à la joie d'un triomphe qu'elle n'avait pas osé rêver aussi rapide.

Elle n'avait jamais véritablement aimé — elle ne savait donc pas que l'amour le plus ardent est en même temps le plus crédule et le plus jaloux.

A ce moment, le capitaine Sporeneck s'approcha du comte, Martinitz eut un frisson de haine à son aspect. Ces yeux hardis, ce sourire ironique, cette physionomie railleuse et peu sincère qui semblait vouloir pénétrer le secret des autres pour en tirer parti, ces traits sans vraie noblesse pouvaient-ils plaire à Ida ? Martinitz eut traité d'insensé celui qui deux jours auparavant aurait inventé pareille chose ! Et maintenant il y croyait, il devait y croire ! La comtesse joua l'étonnée de rencontrer le capitaine Sporeneck ; elle fit une foule de remarques malignes. Martinitz ne voyait plus rien, n'entendait plus rien, il n'avait qu'une pensée : observer Ida en présence du capitaine. Elle parut dans le salon où se trouvaient le comte et Sporeneck ; Martinitz la vit rougir et pâlir tour à tour en face de ce rival détesté, et le dard de la jalousie s'enfonça de plus en plus dans son cœur.

Et lorsque Ida s'approcha de la table à thé avec la rougeur de l'embarras sur les joues et le feu de la colère dans les yeux, elle sembla plus belle encore au malheureux comte. Il la vit s'incliner gracieuse-

ment devant les personnes à qui elle offrait les tasses, et devenir pourpre sous le regard moqueur de la comtesse Aarstein, qui la menaçait du doigt en souriant. Sous le prétexte d'un ordre à donner, Ida fit un détour, et passant près de Martinitz, elle lui dit à demi-voix :

— Bonsoir, mon ami. Pourquoi donc êtes-vous si triste aujourd'hui ?

Martinitz sentit le souffle d'Ida passer sur sa joue. Hier encore, ce doux bonsoir l'eût transporté au septième ciel, eût suffi pour bannir tous les nuages de son front; aujourd'hui, il restait sombre et muet. Il eût tout pardonné plutôt que cette hypocrite coquetterie. Il fallait, il fallait, en dépit de lui-même, mépriser Ida ! Mais son honneur d'homme exigeait qu'il ne restât pas là, assis comme un pauvre diable qui vient d'être battu. Il se devait de feindre de la gaieté, dût son cœur se briser sous le désespoir.

Le mépris qu'il ressentait lui donna du courage. Il s'empara de la conversation, il étincela d'esprit, il fut léger et brillant de façon à attirer vers lui tous les regards et tous les cœurs des femmes. Ce qu'il disait pouvait s'adresser à toutes, mais ne s'appliquait qu'à la comtesse seule. Il ne se rendait pas compte lui-même de ce qui l'entraînait à lui faire la cour; mais au fond de sa pensée, il sentait qu'il blessait au vif Ida, en montrant une attention particulière à la comtesse; il atteignit son but. Il parvint à offenser cruellement ce cœur fidèle qui ne battait que pour lui avec l'ardeur d'un premier amour. Les regards d'Ida, au commencement de la conversation, étaient comme suspendus aux lèvres du brillant causeur; elle était heureuse de le voir si gai, elle croyait que les quelques mots qu'elle lui avait glissés à voix basse étaient parvenus, comme un charme magique, à dissiper sa mauvaise humeur. Elle triomphait !... Mais lorsqu'elle vit Martinitz s'adresser à toutes, excepté à elle, lorsqu'elle le vit ne pas lui accorder un regard et ne plus sembler vivre que pour la comtesse Aarstein, lorsqu'elle l'entendit causer avec cet esprit mordant, cette gaieté moqueuse qui ne lui étaient pas habituels, elle comprit qu'une autre étoile s'était levée et présidait aux destinées de Martinitz. Et ce ne pouvait être qu'une influence ennemie pour Ida !... la comtesse Aarstein !... Ida ne fit pas entendre une plainte, ne versa pas une larme ; mais une pâleur effrayante couvrit son doux visage, un sourire mélancolique erra sur ses lèvres... En voyant les espérances chères à son âme anéanties tout à coup, il semblait que les ténèbres s'étendissent sur

son cœur. — Il ne lui restait rien qu'une grande douleur, — elle sentait que cette douleur ne passerait jamais.

Ce qu'Ida avait éprouvé dans cette triste soirée, elle l'éprouva le lendemain et les jours suivants.

Bientôt Martinitz vit bien un nuage de mélancolie voiler ce gracieux visage, mais il se l'expliquait par le remords que devait parfois éprouver Ida de l'avoir trahi pour ce Sporeneck. Que n'avait-il là le conseiller Berner pour causer avec lui de cette perfide coquette?

Un changement terrible s'était fait dans Ida. Ses joues se décoloraient de plus en plus, ses yeux avaient perdu leur éclat par des nuits sans sommeil; il semblait parfois à la pauvre enfant que rien ne serait plus doux que de fermer pour toujours ces yeux fatigués de larmes, et que le repos de la tombe était le seul qu'elle pût goûter, car là du moins elle ne verrait plus celui qu'elle avait tant aimé tomber dans les piéges tendus par cette habile coquette dont les attraits et les séductions ôtaient tout espoir de lui échapper. Pour un cœur tel que celui d'Ida, la peine la plus cruelle n'était pas d'être délaissée pour un autre, mais pour une femme comme la comtesse Aarstein. Elle rougissait à cette pensée, et fermait les yeux comme pour échapper à des visions terribles!

RUSE CONTRE RUSE

Mais, bien que chacun des acteurs de ce triste drame jouât mystérieusement son rôle, on finissait par s'apercevoir de ce qui se passait. Mme de Schulderhoff et Mlle de Sorben étaient tenues au courant des événements par les fidèles rapports du capitaine Sporeneck, et rien ne pouvait leur être plus agréable que la douleur de Mlle « de la triste destinée, » comme elles avaient surnommé Ida. Mlle de Sorben prit soin aussi que, dans son désespoir, Ida ne cherchât pas un refuge dans l'amour du capitaine Sporeneck, et elle s'efforça d'enchaîner par ses puissants attraits le séduisant officier qui, par malheur, était si volage, qu'il trouvait moyen de tromper toutes les femmes qui s'attachaient à lui.

Le vieux Brktzwhisl, cette bonne âme loyale, s'apercevait que les choses ne marchaient pas bien. Le soir où ils étaient revenus de

l'église (et depuis ce soir-là son jeune maître n'avait plus eu aucun accès), il dit au comte, en rassemblant tout son courage :

— Comme cette enfant était belle au pied de l'autel ! *Bassa Manelka !* Quelle mariée cela ferait !...

Cette idée n'avait pas semblé déplaire au comte, qui répondit gaiement :

— Ce qui n'est pas fait peut se faire !

Brktzwhisl, ravi de cette réponse, avait écrit le lendemain au vieux comte une lettre qui se terminait ainsi :

« Ce n'est donc qu'à cette digne jeune fille, et à nul autre sur la terre, que nous devons la guérison de mon jeune maître. Il ne peut d'ailleurs exister sous le ciel une perfection pareille ! La comtesse mère elle-même, j'ose le dire (et pourtant elle n'était pas à dédaigner !), n'approchait pas de la beauté de Mlle Ida ! Et quel air noble elle a ! comme une véritable princesse ! Mon jeune maître en est bel et bien amoureux, et je pense qu'il n'eût jamais été possible de le sauver autrement que par l'amour, et l'amour le plus dévoué ! C'est bien ce qu'avait prédit le docteur allemand, ainsi que j'ai eu l'honneur de l'annoncer à Votre Excellence ! »

Cependant le diable s'en était mêlé, Martinitz ne semblait déjà plus aussi calme et aussi heureux qu'au départ de la lettre ; il était abattu et triste par moments, ne répondait même pas au vieux Brktzwhisl quand il lui demandait de ses nouvelles, ou bien, après un soupir qui eût attendri des pierres, il disait :

— Tu ne peux rien à cela, mon pauvre camarade !

Tout cela ne plaisait nullement à Brktzwhisl ; il se demandait constamment ce qui pouvait rendre son maître si sombre et si soucieux. Serait-ce cette nouvelle habitante de la maison du président ? cette grande et forte femme qui n'avait plus de mari et qui trouverait assez agréable d'en attraper un avec trois millions ? Mais le comte abandonnerait-il cette belle et pure Ida pour courir après cette coquette éhontée ? Cette pensée rendit Brktzwhisl si furieux, qu'il administra à l'habit de son maître qu'il époussetait en ce moment de si terribles coups de houssine, qu'il se trouva tout à coup enveloppé d'un nuage épais de poussière.

— Ah ! s'il plantait là cet ange pour suivre cette diablesse-là, se disait Brktzwhisl, en accompagnant son monologue de coups de plus en plus violents ; s'il se laissait prendre aux griffes de ce noir démon, je voudrais que le feu de l'enfer emportât...

— Qui donc ? demanda une voix grave derrière lui.

Brktzwhisl se retourna et faillit tomber à la renverse, en apercevant un homme âgé, d'une physionomie intelligente et circonspecte tout à la fois. Cet homme portait un simple costume de voyage avec différents ordres à sa boutonnière.

— Grands dieux ! s'écria Brktzwhisl, en regardant le nouveau venu avec des yeux tout effarés... Comment ! Votre Excellence !...

— Pas d'Excellence ! reprit amicalement le personnage décoré, — je voyage incognito ; — donc, laissons de côté toutes ces cérémonies ! Où est ton maître?

Le vieux serviteur, devenu muet, s'inclina plusieurs fois devant l'étranger, et le conduisit par un long corridor à l'appartement de son maître. Arrivé là, il saisit le pan de l'habit du voyageur, et le baisa avec ferveur ; puis, à sa grande satisfaction, il vit son jeune maître tomber avec un cri de joie dans les bras de l'étranger.

Cet étranger n'était autre que... mais rappelons-nous que ce monsieur décoré désire taire sa qualité, et qu'il serait fort indiscret de notre part de trahir l'incognito que ce visiteur a trouvé bon de garder.

L'INCONNU

Un nouveau spectateur calme et attentif paraît maintenant sur la scène : c'est l'étranger que le comte Martinitz a présenté chez le président sous le nom de Ladenstein. La recommandation d'un ami de la maison tel que le comte eût suffi pour assurer au nouveau venu un excellent accueil. D'ailleurs la figure spirituelle et distinguée de M. de Ladenstein, sa haute taille légèrement courbée par l'âge, et l'ordre de Marie-Thérèse que le président, grand connaisseur en ces sortes de choses, avait tout de suite remarqué sur sa poitrine, lui attiraient personnellement la considération et les égards. Le président savait que l'homme qui portait cette décoration devait être « noble » dans toute l'acception du mot, car elle ne s'accordait ni aux caprices de la fortune, ni à la faveur des hautes protections : elle se gagnait par une action d'éclat accomplie en bravant un danger imminent.

Ida se sentit immédiatement attirée vers cet étranger. Depuis froid survenu entre elle et Martinitz, elle avait toujours vu

arriver avec peine l'heure de la soirée qu'elle aimait tant autrefois. Le comte ne venait plus que tard et ne s'occupait que de la comtesse Aarstein. Les Sorben et autres dames étaient devenues insupportables à Ida, et le capitaine Sporeneck, dont les occupations imaginaires dans le régiment en garnison à Freylingen cessaient d'autant moins qu'elles n'avaient jamais existé, était encore le plus odieux de tous à la jeune fille.

M. de Ladenstein tombait donc comme du ciel pour venir au secours de la pauvre Ida. Elle eut soin de le placer à côté d'elle, se délivrant ainsi pour cette soirée-là du voisinage du capitaine. Et comme la conversation de cet aimable vieillard était intéressante! En dépit de ses soixante-dix années, quel feu dans ses discours! quelle verve! Un jeune homme eût pu l'envier!

Ida fit la conquête de M. de Ladenstein dès l'abord. La figure grave du vieux gentilhomme s'illuminait d'un rayon de joie, ses yeux vifs devenaient plus brillants encore quand il lui parlait. Il n'avait de sa vie rencontré une jeune fille telle que celle-ci, et pourtant il pouvait se vanter d'avoir quelque peu couru le monde. Ce jugement sain, cette vive intelligence, cette bienveillance jointe à tant d'esprit le ravissaient. — Il admira les fleurs artificielles si habilement faites par Ida. On en vint à parler de botanique, de plantes rares; il fit la description d'une fort belle fleur dont on formait des guirlandes délicieuses, mais il ne pouvait en retrouver le nom. A peine eut-il dépeint la forme des feuilles, qu'Ida s'écria que ce devait être un *calla æthiopica* à fleurs blanches qu'on nomme aussi racine de dragon. Ladenstein conçut véritablement du respect pour un savoir aussi étendu, et il n'y avait là aucune de ces prétentions qui se rencontrent trop souvent chez les femmes savantes. Lorsque Ida eut nommé la fleur, elle ne dit plus un mot là-dessus, et ce fut comme si l'on n'en avait jamais parlé.

La conversation roula sur la littérature. Ida avait beaucoup lu, non pas cette littérature légère qui se trouve dans les cabinets de lecture, mais des ouvrages historiques remarquables, et de belles et grandes poésies. Ladenstein parla des écrivains étrangers, de lord Byron, de ses admirables poésies et de sa fin héroïque. Il dit que, malgré tous les orages qui avaient traversé cette vie, il trouvait heureux cet homme de génie dont l'esprit s'était élevé au-dessus de tous, et qui avait compris la nature et l'humanité d'une manière profonde.

Quel ne fut pas l'étonnement de Ladenstein en entendant cette petite sirène lui répondre avec les propres paroles de Byron : « *The tree of*

knowledge is not that of life : L'arbre de science n'est pas l'arbre de vie. »

Le vieux gentilhomme était transporté d'admiration pour cette jeune fille. Et elle disait tout cela avec une petite bouche rose et enfantine encore; elle regardait avec ses yeux innocents de colombe d'une manière si charmante qu'il était hors de lui, et qu'il remercia son neveu mille et mille fois de lui avoir fait faire la connaissance d'une petite créature aussi intéressante.

ÉMILE MIS A LA QUESTION

Mais à leur retour à l'hôtel de la Lune, Émile était tout mélancolique et ne faisait que soupirer.

— Croyez-moi, disait-il à son oncle, moi aussi j'ai été fasciné par cette jeune fille; elle a été pour moi une apparition céleste comme ces anges de poésie et d'amour, visions des grands poëtes; j'admirais la simplicité charmante et en même temps la dignité avec lesquelles elle déployait les dons qu'elle a reçus de Dieu; j'espérais qu'elle m'accorderait à moi le plus grand de tous les bonheurs, son amour!... Hélas! au moment même où je venais d'obtenir d'elle le plus doux aveu, j'appris que ce cœur que je croyais à moi s'était déjà donné à un autre, et que ce capitaine Sporeneck...

—C'est impossible, s'écria le vieux gentilhomme; cette jeune fille ne peut avoir des sentiments assez vulgaires pour avoir égaré son cœur pur et dévoué jusqu'à un homme tel que ce Sporeneck, dont la légèreté et l'impertinence m'ont frappé au premier abord.

—Mais ne vous ai-je pas dit, reprit Émile avec impatience, que j'avais constaté de mes propres yeux ce que la comtesse me disait.

— Ah! c'est la comtesse qui te disait cela, mon jeune ami. — Eh bien, je ne me fie nullement à la comtesse, et j'ai des motifs sérieux de penser ainsi. Voilà soixante-dix ans que je vis dans le monde, et toi vingt. C'est pourquoi tu me permettras de m'en rapporter à mon premier coup d'œil, car je suis impartial, et je n'ai pas les yeux d'un jaloux. J'ai vu ce soir des choses qui ne me plaisent pas, — et la suite prouvera qui de nous deux a raison.

Le discours de l'oncle produisit peu d'effet sur le neveu, car celui-ci murmura tout bas :

— Tout cela est bel et bien, ce maudit capitaine n'en est pas moins ici.

A quels insignifiants hasards tient parfois le bonheur des hommes ! — Ce même soir, le sommelier de l'hôtel demanda aux deux étrangers s'ils souperaient dans la salle commune ou bien dans leur appartement. Le vieux comte consulté dit à son neveu que, dans cette réunion d'officiers et d'employés de haute et basse administration, on apprenait parfois des choses intéressantes, et ils se rendirent dans la vaste salle à manger du rez-de-chaussée. Le capitaine Sporeneck avait justement invité quelques amis de garnison à un souper à l'hôtel de la Lune.

Ces messieurs avaient déjà commencé dans la chambre du capitaine à vider quelques flacons de vin du Rhin, et ils étaient de fort joyeuse humeur. Le capitaine se croyait assuré d'une prochaine vengeance contre Ida, car la comtesse Aarstein lui assurait que Martinitz ne pouvait manquer de se déclarer d'ici à peu de jours. Sporeneck avait annoncé confidentiellement cette nouvelle au lieutenant Schulderhoff et à quelques intimes ; on but à la santé du nouveau couple et du galant ami de la maison, puis tout à coup il passa par la tête de Sporeneck et de ses convives de mystifier un peu ce cher comte. L'idée était excellente, il n'y avait aucun scrupule à se faire là-dessus.

— Si c'était un officier, ce serait différent, on ne mystifie pas volontiers un camarade, mais un comte civil qui voyage de par le monde pour faire la cour aux dames afin de se désennuyer. Ah ! il n'y a pas de reproche de conscience à s'adresser si l'on s'en amuse un peu !...

C'est avec ce louable projet que les fils de Mars s'attablèrent non loin de la place où Martinitz s'asseyait d'habitude, et qu'ils attendirent son arrivée. Il vint ainsi que M. de Ladenstein, qui n'avait pas la moindre décoration à sa simple redingote. Martinitz et le vieux gentilhomme s'entretenaient à voix basse, ce qui ne rendit que plus bruyants leurs voisins les dieux de la guerre ; les bouchons de champagne commençaient à sauter, et ces messieurs, devenus fort expansifs, racontaient toutes sortes d'histoires de garnison. Le chapitre chevaux étant épuisé, le capitaine Sporeneck trouva qu'il était temps de commencer la plaisanterie ; il fit signe à Schulderhoff ; celui-ci saisit son verre de vin de Champagne, se leva et s'écria :

— Allons, camarade Sporeneck, une santé selon ton cœur ! A ton Ida !

Les dragons se levèrent, choquèrent leurs verres en forme de calices et sucèrent voluptueusement l'écume blanche du champagne comme si cette santé les avait tous concernés. Martinitz se mordit les lèvres et regarda son vieux compagnon.

— Sur l'honneur, c'est une délicieuse créature, camarade, reprit Schulderhoff, et je n'aurais pu m'empêcher d'en devenir amoureux si je n'avais connu tes anciens droits, et que je ne me fusse retiré humblement devant toi.

— Je te jure que je n'en aurais pas voulu à Ida, répondit l'amant généreux, la solitude pèse à un jeune cœur ardent comme celui-là. J'eusse cent fois préféré un intermède avec toi qu'avec cet oiseau étranger qui est venu roucouler près de ma colombe.

Un éclat de rire général accueillit cette mauvaise plaisanterie.

Le cœur de Martinitz battait avec violence : entendre de pareils discours sur cette jeune fille était un supplice impossible à tolérer! il se contint pourtant encore, mais son sang bouillonnait, et il ne fallait qu'un mot de plus pour faire déborder sa colère.

— Voyons, camarade, dit un des officiers à Sporeneck, nous voilà entre nous, livre-toi un peu et confie-nous où tu en es avec la petite présidente?

Le capitaine fit d'abord le modeste, le réservé, puis il commença à se vanter de quelques faveurs; l'indignation d'Émile ne connut plus de bornes, il lui sembla voir se dresser devant lui comme une apparition l'image de cette angélique et innocente enfant avec une rougeur virginale sur les joues. Non! non! lui criait une voix qui s'élevait dans son cœur; non! c'est impossible! le ciel ne se méprend pas ainsi en mettant sur le visage d'une perfide créature une sainte candeur. Il se leva et alla droit au capitaine.

— De qui parlez-vous, monsieur? s'écria-t-il.

Le capitaine ne pouvait rien désirer davantage que de voir enfin la patience angélique de ce cher comte poussée à bout. Il chercha à l'intimider par des yeux qu'il roulait d'une manière effrayante, mais cela ne réussit pas. Il rencontra un regard de flamme dans lequel la fierté, le courage, la colère étincelaient avec une telle ardeur que malgré lui il baissa les yeux.

— Pourquoi vous mêler de nos affaires? Que vous importe notre conversation? Personne ici n'a le droit de s'en occuper, dit Sporeneck.

— Vous avez, reprit le comte, rempli toute la salle des éclats de votre voix pour débiter toutes sortes de sottises, chacun a donc le droit de vous demander de qui vous parliez, et je vous le demande.

— Eh bien! dit avec un rire ironique le capitaine Sporeneck, puisque vous désirez connaître mes affaires de cœur, ce que, par parenthèse, je ne trouve pas fort délicat, je vous dirai que je parlais de ma voisine, Mlle Ida de Sanden.

— Et c'est d'une noble jeune fille que vous parlez d'une manière aussi offensante ?

— Et qui donc m'en empêchera, je vous prie, répliqua Sporeneck en éclatant de rire et en toisant le comte du haut en bas, qui donc m'en empêchera ?

— Vous avouez donc que c'est d'elle que vous parliez?

— Mais vous commencez fort à m'impatienter, répondit le capitaine, sachez que je soutiendrais ce que j'avance devant vous et devant dix autres Polonais.

— Eh bien, dit le comte, en se dressant de toute sa hauteur et regardant les autres officiers qui écoutaient attentivement pour voir comment tournerait la plaisanterie, eh bien, messieurs, je vous assure que je vous plains de vous laisser conter de telles histoires par un aussi misérable menteur !

— Mille tonnerres ! s'écria le capitaine, vous osez dire cela devant moi, monsieur, je crois que vous désirez recevoir une bonne leçon.

— Comme il vous plaira, répondit le comte, je demeure dans cet hôtel et vous me trouverez quand vous voudrez ! Il sortit, le vieux gentilhomme le suivit.

— Il est vraiment plaisant, dit le capitaine en riant, mais ce rire n'était pas de fort bon aloi, il est plaisant que je sois venu ici justement pour y avoir une petite escarmouche.

Les dragons restaient encore comme pétrifiés de la tournure qu'avait prise cette mystification.

— Le diable m'emporte ! dit un vieux lieutenant, ce gaillard-là ne s'est pas trop mal tiré d'affaire ! Il a de la dignité, et on dirait que ce n'est pas la première fois que pareille chose lui arrive.

On se concerta sur ce qu'il y aurait à faire, on se partagea les rôles. Schulderhoff serait le second du capitaine, le vieux lieutenant fut désigné pour rendre le même service à Martinitz, si celui-ci n'avait déjà un autre témoin. Le capitaine montrait une gaieté excessive, il trouvait fort drôle de voir un civil tirer un petit coup de pistolet. Mais au fond on n'était pas si gai qu'on en avait l'air, la manière dont le comte prenait la chose ne promettait pas un résultat tout à fait aussi amusant qu'on l'avait cru d'abord. Schulderhoff, envoyé chez le comte pour savoir ses intentions, revint au bout d'un quart d'heure et dit d'un ton fort sérieux :

— Sporeneck, c'est demain, à huit heures, au pistolet.

On assiégea Schulderhoff de questions sur la disposition d'humeur dans laquelle il avait trouvé le comte; il raconta que les deux étrangers

se promenaient en causant le plus tranquillement du monde dans leur chambre lorsqu'il y était entré, qu'on l'avait reçu fort courtoisement, mais que sans avoir rien voulu entendre des regrets exprimés par lui Schulderhoff, du tour qu'avait pris une plaisanterie hasardée sous l'influence du champagne, le comte avait dit qu'il choisissait pour arme le pistolet et pour lieu du combat la prairie au bout du cimetière. Quant au témoin, il remerciait ces messieurs de lui en offrir un, mais son vieil ami lui en servirait. Le capitaine parut charmé de pouvoir échanger une balle avec son rival; il voulut fêter cet espoir avec du champagne, mais ses camarades, devenus plus prudents, et d'ailleurs complétement dégrisés par l'issue très-inopinée de la plaisanterie, lui conseillèrent un peu de sommeil, et convinrent de déjeuner ensemble à sept heures du matin chez Schulderhoff.

Traduit de l'allemand, par Mme E. DE VILLERS.

(*La suite à un prochain numéro.*)

POÉSIES

SONNETS

DIEU MUET

A MON AMI CHARLES DOLLFUS

La neige a ses gaîtés, le soleil sa tristesse ;
En son joyeux printemps la terre a ses langueurs ;
Le bonheur jette une ombre, et des ans les rigueurs
S'émoussent au front calme où sourit la sagesse.

Ici-bas rien d'entier. Le deuil à l'allégresse,
Le regret au plaisir, l'amertume aux douceurs,
Tout se mêle en notre âme, et sa suprême ivresse
N'est qu'un désir trompé qui s'éteint dans les pleurs.

Et c'est pourquoi toujours, en son inquiétude,
L'homme oscille, et ne sait, cherchant l'obscur lien
Par qui sont rattachés et le mal et le bien,

Et l'amour et la mort, si la béatitude
Est promesse ou mensonge, et si d'un Dieu muet
Il doit souffrir l'outrage ou bénir le bienfait.

PROMÉTHÉE

A MON AMIE MADAME LOUISE ACKERMANN

Du Titan révolté les blasphèmes tragiques,
Chantés de siècle en siècle et d'Eschyle à Byron,
Sur la corde d'airain, dans les rhythmes antiques,
Ont consterné notre âme et pâli notre front.

Mais toi, Muse nouvelle, en tes libres cantiques,
De Jupiter déchu dis-nous le juste affront,
Et le bras désarmé de ses foudres iniques,
Et le temple en ruine où les herbes croîtront.

Du vengeur des mortels couronne l'heureux crime ;
De son flambeau ravi sur la céleste cime
Éclaire le banquet des hommes et des Dieux ;

Trompe l'affreux vautour, arrache-lui sa proie ;
Autour du roc désert, teint d'un sang généreux,
Fais errer son vol sombre, éperdu, qui tournoie !

DANIEL STERN.

VARIA

LE LABYRINTHE DE CRÈTE. — Parmi les choses merveilleuses dont nous entretiennent les légendes de l'ancienne Grèce, le labyrinthe de Crète est une des plus merveilleuses. C'est dans ce labyrinthe que Thésée pénétra pour tuer le Minotaure. Il ne put en sortir qu'à l'aide du fil d'Ariadne. Une partie de la légende appartient au domaine de la fiction : mais le labyrinthe est une réalité; il existe encore de nos jours. Dans le voisinage de l'ancienne Gortyna, dont on voit les ruines près du petit village de Hagioi-Deka, se trouve une immense carrière, d'où l'on avait probablement extrait des matériaux pour bâtir la ville.

Ce sont de vastes galeries. L'entrée est obstruée de débris de toutes sortes, si bien que, sur un parcours d'une centaine de pas environ, on est forcé de se tenir courbé. Peu à peu l'espace s'élargit quoique de temps en temps on ne puisse avancer qu'en rampant.

Ces galeries se croisent à l'infini; elles sont tirées au cordeau, et de fortes colonnes les soutiennent. Ces colonnes avaient probablement jadis une hauteur de plusieurs mètres; mais l'eau calcaire qui tombe, goutte par goutte du plafond, a fini par déposer une épaisse couche de chaux, à laquelle viennent s'ajouter les excréments d'une nuée de chauves-souris qui habitent l'ancienne demeure du Minotaure. Il est probable que, dans quelques siècles, on ne pourra plus pénétrer dans ces galeries. Là où le sol primitif apparaît sous cette couche noirâtre, composée de chaux et d'immondices, on distingue les traces qu'y ont laissées les charrettes dont on se servait pour transporter les matériaux. Dans plusieurs endroits, on voit des pierres toutes taillées et que l'on pourrait employer encore aujourd'hui.

On ne saurait douter que ces carrières ne soient le labyrinthe dont parle la légende, et, de nos jours encore, il serait difficile au voyageur de parcourir ces

innombrables galeries sans le fil d'Ariadne, ou du moins sans des guides expérimentés.

Dans l'histoire de notre époque, ce labyrinthe a joué de nouveau un rôle important. Non pas comme l'antre d'un monstre terrible, mais comme lieu de sûreté où vint se réfugier un peuple opprimé.

Pendant la guerre de l'indépendance, plus de cinq cents familles grecques habitèrent ce labyrinthe, où elles restèrent durant trois années.

Elles y trouvèrent un asile plus sûr que les trois cents Grecs, hommes, femmes et enfants, qui s'étaient réfugiés dans la grotte de Melidoni, pendant l'été de 1822. Ceux-ci furent découverts par les Turcs qui entretinrent de grands feux à l'entrée de la grotte, jusqu'à ce que tous ceux qu'elle abritait fussent étouffés par la fumée, — procédé dont usa, vingt-quatre ans après, un célèbre général à l'égard d'une tribu de Kabyles qui s'était réfugiée dans les grottes de Dahra.

Le labyrinthe de Gortyna devint un asile inviolable pour ceux qui l'habitaient. Pendant le jour, ils quittaient le labyrinthe pour conduire au pâturage leurs troupeaux et leurs bêtes de somme. Le soir, tous rentraient au gîte. Des sentinelles gardaient l'entrée. Les galeries étaient constamment éclairées par des lampes : on y célébrait la messe ; on y dansait même.

Des bandes turques enlevèrent parfois quelques moutons, prirent même quelques fugitifs qui s'étaient aventurés trop loin ; mais ils ne tentèrent jamais de pénétrer dans le labyrinthe.

(*Die Natur.*)

LES BOHÉMIENS DE LA TURQUIE D'EUROPE ET DES PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES. — Les bohémiens sont répandus dans toute l'Europe et jusqu'au fond de l'Occident. Leur nom, qui varie selon les pays (*bohémiens*, *gitanos*, *gypsies*, *zigeuner*) est en Orient *tsiganes*. Leur origine hindoue est aujourd'hui hors de doute et prouvée par leur type physique, leur organisation en castes et surtout leur langue qui est une corruption du sanscrit et très-mêlée de mots empruntés aux idiomes des pays qu'ils habitent. Leur apparition en Europe a coïncidé avec les invasions de Tamerlan dans l'Inde, et il est généralement admis que les persécutions du conquérant mongol contre les Hindous non musulmans ont donné naissance aux immigrations de ces hordes immenses au XVe siècle [1].

Mais, d'autre part, Hérodote nous cite précisément des *sygynnes* dans le pays où ils sont principalement massés aujourd'hui, c'est-à-dire sur le bas Danube ; dans les Argonautiques (v. 759), dans Apollonius de Rhodes (IV, 320), et dans Strabon ce même nom est reproduit.

Les sygynnes d'Hérodote sont un peuple différent des Thraces, se donnent une

[1] Voir l'excellent mémoire de M. Paul Bataillard sur cette question, *Bulletin de l'École des Chartes*.

origine médique, c'est-à-dire iranienne ou arya; s'habillant comme les Mèdes, menant du reste la vie des Scythes sur leurs chariots traînés par des chevaux de petite taille et à longue crinière.

Le rapport du nom, la similitude des manières de vivre, ces traits caractéristiques du cheval valaque, ont fait soupçonner à plusieurs écrivains que les sygynnes étaient les ancêtres des modernes tsiganes, cantonnés en Valachie de temps immémorial.

Nous penchons vivement pour cette dernière hypothèse, mais il reste à expliquer pourquoi ce peuple étrange, déjà signalé comme oriental parmi les barbares d'Occident il y a plus de vingt siècles, ne reparaît dans l'histoire ni sous la conquête romaine, ni sous les Slaves et les Hongrois jusqu'au xve siècle. Une mention des tsiganes dans l'histoire des pays roumains, antérieurement à Alexandre le Bon, 1417, éclairerait beaucoup la question.

Dispersés dans tout l'Orient, les tsiganes forment une véritable nation dans la Moldo-Valachie. On les trouve à chaque pas de l'histoire de ces deux pays, errants d'abord, puis réduits en esclavage par les princes et les boïards; par exception, quelques groupes sont colonisés sur la frontière hongroise et reçoivent la liberté et des priviléges en échange du courage avec lequel ils défendent ces postes avancés. En 1848, le gouvernement provisoire de Valachie affranchit ces malheureux; remis en servitude la même année par suite de l'invasion turque; ils sont de nouveau affranchis à la suite de la guerre de 1854. La Moldavie a suivi cette impulsion sous le prince Grégoire Ghika.

Les tsiganes des principautés se divisent en plusieurs castes, nommées en langue roumaine, « lingurari, lautari, ursari, aurari, netatsi. » Les premiers sont ouvriers en bois, fabricants d'ustensiles de cuisine (lingura), et campent par bandes dans les plaines et les bois. Les ouvriers en bâtiment appartiennent à cette catégorie. Les « lautari » ont le monopole de la musique; ce sont d'excellents artistes, les plus civilisés des tsiganes; ils habitent les villes, où ils exercent la profession lucrative de ménétriers. Nous en avons connu qui étaient, comme Vlad et Oki-Albi (yeux blancs) de Buckarest, des compositeurs remarquables. Les « ursari » sont montreurs d'ours, et les « aurari » orpailleurs sur les rivières aurifères, comme la Jalomitza et la Prahova. Au temps de l'esclavage, ils payaient à l'État une forte taxe en poudre d'or qui était spécialement affectée aux bijoux de la princesse, femme du voïvode.

Les individus de ces quatre classes ont tous les caractères des castes supérieures de l'Inde (aryas), comme forme des traits et comme teint, ce dernier variant du brun simple au rouge brique; mais la dernière caste, celle des « netatsi, » rappelle parfaitement par son type et surtout sa dégradation, les populations tamoules asservies ou décimées par les Aryas, comme les Bhils ou les Saurias des Ghauts. Ces misérables vaguent à moitié nus, habitent dans les bois et sous la tente, vivent de maraude, se nourrissent des animaux les plus immondes, et n'enterrent pas leurs morts. En état de suspicion et de guerre latente avec les populations parmi lesquelles ils passent, ils diminuent sensiblement et finiront sans doute

par être fixés au sol par l'agriculture, comme cela est arrivé à leurs frères de Transylvanie, grâce aux mesures énergiques du gouvernement autrichien au XVIIIe siècle. Du reste, l'agriculture est la profession la plus antipathique à toutes les castes des tsiganes de Roumanie ; les occupations dont ils s'accommodent le mieux sont celles qui ne contrarient pas le premier de leurs besoins, la vie vagabonde.

Avant l'émancipation, on en comptait environ soixante mille en Moldavie, cent trente mille en Valachie, tous esclaves et répartis entre le domaine de l'État, l'Église et les boïards. Ce nombre ne peut qu'augmenter sous le nouveau régime. Les tsiganes professent la religion grecque; et, comme leur race est fort belle, que, d'autre part, il n'existe aucune répulsion populaire contre eux, rien ne s'oppose à ce que dans un avenir assez prochain ils se fondent dans la masse de la population roumaine.

Ceux de la Serbie et de la Turquie vivent dans des conditions différentes. Nous n'avons pu vérifier leur chiffre exact, que nous portons approximativement à deux cent mille, attendu qu'étant généralement musulmans, ils sont classés comme Turcs dans les états officiels du gouvernement ottoman. Les uns sont nomades, les autres sont groupés dans des villages et plus souvent dans des quartiers spéciaux aux portes des villes. Ils exercent de préférence les professions de forgerons, maréchaux-ferrants et tout ce que les Turcs comprennent sous le nom de « *demirdjeler* » (ouvriers en fer). C'est en Albanie et sur les bords de la haute Maritza que j'en ai trouvé le plus grand nombre; mais nous ne croyons pas qu'ils dépassent le chiffre de quarante mille âmes.

(G. LEBON. *Petermann's geographische Mittheilungen.*)

LE BRÉSIL ET LES RÉPUBLIQUES DE LA PLATA. — La grande république de l'Amérique du Nord est sortie triomphante d'une guerre gigantesque ; mais une guerre non moins acharnée se poursuit en ce moment dans l'Amérique méridionale, sur les rivages lointains du Rio de la Plata. On y voit l'immense empire du Brésil déployer toutes ses ressources pour écraser un ennemi dont la ténacité l'irrite et le fatigue.

Les causes de cette lutte à outrance n'étant pas généralement connues, nous résumons dans les pages qui suivent un travail qui nous a été communiqué et que nous croyons de nature à porter la lumière sur cette question.

Le Brésil, possesseur absolu du grand fleuve des Amazones et de ses puissants tributaires, maître d'un immense domaine égal en étendue au quart du nouveau

monde, est-il donc tellement dépourvu de terres et de rivières qu'il ait besoin d'en conquérir sur des républiques lilliputiennes? Telle est l'objection dont se servent les Brésiliens pour réduire au silence tous ceux qui, sans étudier les questions, considèrent avec étonnement les énormes dimensions de l'empire esclavagiste de l'Amérique du Sud.

Pourtant une simple réflexion suffirait pour réduire cette objection à néant. Si les Brésiliens ont plus de terres qu'il ne leur en faut, pourquoi vont-ils s'établir dans une république de faible étendue et toujours agitée comme la Bande Orientale? Plus on insiste sur ce fait que le territoire de l'Uruguay contient de vastes propriétés appartenant à des Brésiliens, et que des milliers d'impériaux se sont installés dans le pays, plus il devient évident par cela même que leur propre territoire ne suffit pas aux nouveaux venus. De même, l'Afrique est trois fois plus grande que le Brésil, et pourtant cette partie du monde tout entière ne vaut pas l'île de la Grande-Bretagne, qui ne représente pas même le cent-trentième, en étendue, de l'énorme continent africain.

Quoique le Brésil ait une population évaluée à huit millions d'habitants, c'est un pays que l'on peut considérer comme désert, eu égard à son immense territoire. Ce n'est donc point par manque d'espace que nombre de Brésiliens s'établissent dans les régions de la Plata, mais c'est parce que l'espace approprié au séjour des hommes de race blanche est d'une trop faible étendue. La preuve de cette assertion est facile à donner. Le Brésil est limitrophe à toutes les républiques de l'Amérique du Sud, à l'exception du Chili, et cependant il n'a jamais été en guerre avec d'autres contrées que les régions de la Plata pour une question de limites ou d'antagonisme politique. Pourquoi le Pérou, l'Équateur, la Nouvelle-Grenade ne sont-ils pas, comme Montevideo, habités en grande partie par des sujets brésiliens? Parce que ces contrées sont, comme le Brésil, situées dans la zone torride, et que leurs plateaux habitables sont séparés des plaines inférieures par des espaces déserts et des forêts infranchissables.

Ainsi enfermé entre la ligne équatoriale et le tropique du Capricorne, le Brésil peut recevoir à juste titre le nom d'Afrique du nouveau monde. L'empire américain est même beaucoup moins partagé que l'Afrique, car il n'a pas le bonheur de posséder des terres semblables à celles du Delta d'Égypte, du Tell de Tunis et d'Algérie, du cap de Bonne-Espérance, toutes contrées situées à plus de trente degrés de l'équateur.

L'intérieur du Brésil est fertile et tempéré, dira-t-on. Il en est de même de l'intérieur de l'Afrique, s'il faut en croire le capitaine Speke; mais un pays désert, si fertile qu'il soit, n'en est pas moins pour l'homme comme une autre planète.

Terre africaine à cause de ses chaleurs accablantes, le Brésil ne peut être cultivé que par des Africains. De là, pour les Portugais et leurs descendants, la tentation fatale d'importer des nègres et de les faire travailler comme esclaves. Toutefois, cet abominable trafic est désormais condamné à disparaître par la civilisation du siècle, et c'est l'Angleterre, dominatrice des mers, qui s'est char-

gée elle-même de faire exécuter cet arrêt de la justice. C'est dire que le Brésil est tenu de se peupler de colons blancs et libres, puisque la traite des esclaves africains lui est interdite. D'ailleurs, la révolution des États-Unis a donné le signal de l'abolition définitive de l'esclavage dans tout le continent américain.

La question du peuplement est donc la question capitale pour l'empire. Les populations blanches s'enfuient de cette contrée parce que le climat les tue ou les énerve. En dépit de tous les avantages, vrais ou prétendus, qu'offre le gouvernement brésilien, en dépit de tous les inconvénients que présentent les républiques voisines, les colons européens sortent du Brésil qui leur assurait la paix et l'ordre public, et se rendent dans les contrées de la Plata qu'agitent d'incessantes révolutions. Et cela se comprend, quand on connaît la lugubre histoire de la colonisation au Brésil. En 1836, de pauvres émigrants allemands, au nombre de trois cent cinquante-six, débarquèrent dans l'estuaire des Amazones; une année après, il n'en vivait plus que quatre-vingt-dix. De quatre cent soixante-dix Portugais introduits en 1854 dans la province de Para, il en restait seulement soixante en 1857. La *Compagnie des Amazones*, établie dans la même année, aboutit à un résultat bien plus désastreux encore : la fièvre dévora tous les colons. La *Compagnie du Mucury*, organisée vers la même époque en vue du peuplement des régions septentrionales de la province de Minas-Geraës, dut être dissoute après des événements de la nature la plus tragique et la plus horrible. Les Brésiliens eux-mêmes donnaient aux établissements du Mucury le nom de *boucherie*.

Ne trouvant pas de colons blancs pour ces contrées meurtrières, le Brésil cherche des pays tempérés pour y établir les populations qui sont indispensables à sa prospérité. De là ses appétits sans cesse renaissants pour la conquête des territoires de la Plata. Cette ambition de conquête n'est pas d'origine récente; elle est aussi ancienne que le Brésil lui-même. Toute l'histoire de cette nation consiste dans une série de guerres entreprises contre l'Espagne afin d'échapper à la zone torride et de porter ses limites aux rives fraîches et salubres de la Plata et de ses grands tributaires. Dix traités célèbres, conclus entre l'Espagne et le Portugal après chacune des luttes territoriales, sont la preuve historique de ces conflits et des motifs qui les amenaient.

Les seules provinces que le Brésil possède hors de la zone torride, le Rio-Grande, Curitiba, San-Paulo, ont été jadis presque en entier colonisées par les

Espagnols, et c'est par suite d'une usurpation lente et séculaire que les descendants des Portugais les occupent. C'est là ce qui explique comment tous les territoires brésiliens limitrophes à la république du Paraguay, au pays des Missions et à la Bande Orientale, ont autrefois fait partie de ces contrées.

Les empiétements du Brésil seraient-ils un résultat de la supériorité du régime monarchique sur le régime républicain? Non, car ces empiétements datent de l'époque où l'Amérique tout entière était gouvernée par des vice-rois. Prouvent-ils la supériorité de la race portugaise? Ce serait là un phénomène qui n'a pas été observé dans l'ancien monde, et l'idée n'est jamais venue à l'esprit de personne que les populations d'origine espagnole, telles qu'elles existent dans les États de la Plata, soient inférieures aux populations d'origine portugaise qui habitent le Brésil. Ces envahissements révéleraient-ils enfin l'existence d'une cause permanente et occulte devant produire dans l'avenir, sous le régime de la république, des résultats analogues à ceux qui se sont manifestés sous le régime de la monarchie? Nous ne le pensons pas. D'ailleurs, une raison bien simple peut faire comprendre pourquoi le Brésil n'a cessé de gagner autrefois dans la direction du sud, et pourquoi ses progrès seront désormais arrêtés.

Aujourd'hui, les républiques platéennes, qui doivent en grande partie leur existence à la nécessité de commercer librement sur les fleuves et qui tirent toutes leurs ressources des échanges avec l'étranger, ne laisseront pas leur sol si fertile et si beau en proie à l'ambition des Brésiliens. D'ailleurs, quand même, et par impossible, elles n'auraient pas le pouvoir de défendre les libertés essentielles à l'exercice du commerce qui les fait vivre, l'Europe, intéressée à ces échanges dont elle est presque l'unique intermédiaire, ne pourrait manquer d'empêcher tôt ou tard des changements territoriaux ayant, comme on le sait, pour résultat inévitable d'empêcher le commerce direct de l'intérieur de l'Amérique avec le monde civilisé. Ce serait là une situation nouvelle qui rendrait la lutte plus vive, mais non pas plus heureuse pour les Brésiliens qu'elle ne l'a été pour les Portugais. Les soixante années durant lesquelles les rois d'Espagne étaient également souverains du Portugal furent celles qui permirent aux populations brésiliennes d'empiéter graduellement vers le Sud, grâce à l'union des deux monarchies.

Un climat favorable au développement de l'immigration des colons de race blanche, ce n'est pas là uniquement ce que cherche le Brésil dans les pays de la Plata. Dans ses désirs de conquête, il est aussi poussé par la famine, qui est, avec le choléra et la fièvre jaune, un des visiteurs habituels de l'empire. La chaleur tropicale, qui fait du Brésil un pays presque inhabitable pour l'homme blanc, le rend de plus tout à fait impropre à l'élève des bestiaux et à la culture des céréales. De même que l'île de Cuba, les terres du Brésil produisent des den-

rées très-précieuses, mais elles ne donnent ni pain ni fourrages. On se nourrit à la Havane de la viande sèche importée de Buenos-Ayres, et l'on mange au Brésil la viande fraîche des animaux de la Bande Orientale. Les gens pauvres, qui ne peuvent en acheter, la volent tout simplement. Pour eux, les campagnes de l'Uruguay sont la « Californie de la viande ». Les incursions de pillage que les Brésiliens de la province du Rio-Grande ont l'habitude de faire sur le sol de la république voisine sont connues sous le nom expressif de *californies :* ce sont des expéditions semblables à celles que les Indiens de Buenos-Ayres appellent *malones.*

La législation pourrait, sans aucun doute, remédier en partie à ce fâcheux état de choses. Malheureusement ceux qui font les lois, ministres et membres du parlement, sont précisément ceux qui maintiennent cette déplorable situation par de misérables calculs d'intérêt pécuniaire. En effet, le Brésil doit ce fléau de la disette des subsistances, nouveau pour lui, à l'avidité de ses grands planteurs, qui sont propriétaires des quatre cinquièmes du sol. Au lieu de consacrer une partie de leurs terres à la culture des céréales et à l'élève des bestiaux pour faciliter l'alimentation du peuple, ils les emploient en entier à la production du sucre, du tabac, du café, du thé et autres denrées coloniales qui les enrichissent aux dépens des travailleurs mourant de faim. Ce système d'agriculture, qui est un luxe pour quelques-uns et la ruine pour presque tous, force le Brésil à importer toutes ses denrées alimentaires des États-Unis, de l'Europe même, et surtout de la république de l'Uruguay, qui est, pour ainsi dire, son *garde-manger* et son magasin de vivres.

Il est donc facile de comprendre ce que le Brésilien cherche dans le Sud : du pain, de la viande, de l'air pour ses poumons, de la vigueur pour ses membres. Le gouvernement impérial trouve plus commode de conquérir les pays voisins, produisant en abondance les articles nécessaires à l'alimentation du peuple, que d'amener les grands propriétaires à remplacer les cultures de luxe par la production des vivres. C'est pourtant là un exemple que les États du Sud de la république anglo-saxonne viennent de lui donner dans une occasion semblable; menacés de mourir de faim, ils ont résolûment remplacé tous les champs de cotonniers par des champs de maïs.

Le peuple brésilien apprendra sans doute quelque jour à connaître ce remède à ses maux, et le sentiment de sa dignité achèvera de le convaincre que ses ennemis ne sont pas en dehors, mais au dedans des frontières. Ce ne sont pas des États voisins favorisés par un heureux climat qu'il lui importe de combattre, mais bien ses propres institutions, qui consacrent de si monstrueuses inégalités. Que ces institutions soient réformées dans un sens favorable à la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, et le peuple brésilien trouvera chez lui le pain que des lois funestes l'obligent à voler sur le sol étranger.

C'est parce que le Brésil, en pleine indépendance nationale, a maintenu l'ancien régime des colonies, qu'il ne se hasarde pas à introduire un grand nombre de colons européens dans les districts de son territoire qui conviendraient aux émigrants. Le système général de la propriété brésilienne est encore pire, s'il

est possible, que ne l'était autrefois la féodalité d'Europe. Il n'y a point dans le pays de noblesse proprement dite, mais il y a de riches propriétaires terriens, espèce de barons féodaux qui ont fait de l'empire une oligarchie d'oppresseurs.

Ce peuple, que le climat et la loi contribuent également à affamer, est celui qui se plaint aujourd'hui que les Orientaux, ses pourvoyeurs d'aliments, viennent sur son territoire piller les habitants faméliques. Eux qui, pour manger, vont jusqu'à dépouiller les naufragés, se prétendent dépouillés par ces voisins qui leur donnent de quoi vivre !

Toutefois la grande raison des tentatives que fait le Brésil pour s'emparer des territoires voisins jusqu'aux limites formées par le Paraguay, le Parana et l'estuaire de la Plata, c'est qu'il n'a pas d'autre moyen de s'assurer d'une manière définitive la possession des pays qui font aujourd'hui partie de l'empire. En ce sens on peut dire qu'en aspirant à la conquête des régions de la Plata, il défend jusqu'à un certain point sa propre existence. C'est là un fait dont la cause es bien simple et qui échappe pourtant à la plupart de ceux qui traitent les questions relatives à la politique brésilienne.

Les républiques platéennes possèdent le cours inférieur et les embouchures de trois grands fleuves, dont les affluents supérieurs coulent sur le territoire brésilien jusqu'au point où leurs eaux commencent à devenir navigables. Ces fleuves sont les trois principaux tributaires du Rio de la Plata : le Paraguay, le Parana et l'Uruguay. Or, c'est précisément dans le bassin supérieur de ces puissantes voies navigables que se trouvent les plus belles provinces de l'empire, les seules où l'émigrant d'Europe puisse facilement s'acclimater. Dans ces deux ou trois provinces se trouve en puissance toute la grandeur future du peuple brésilien.

Ces fleuves forment pour ainsi dire trois vastes ports intérieurs qui appartiennent au Brésil dans la haute partie de leur cours, mais dont les clefs se trouvent entre les mains des républicains du Paraguay, de la confédération Argentine et de la Bande Orientale. C'est là le péché originel qui explique l'inimitié du Brésil à l'égard des républiques voisines. Bien plus, cette situation est devenue mortelle pour la prospérité de l'empire depuis que les fleuves sont librement ouverts au commerce du monde entier. L'unité de la monarchie brésilienne a reçu le coup de mort le jour où s'est accomplie cette œuvre de progrès et de civilisation. Le Parana et le Paraguay formant ensemble, non-seulement le chemin le plus court, mais aussi l'unique voie de communication qui existe entre Rio-de-Janeiro et la province de Matto-Grosso, il faut que l'empereur dom Pedro salue au passage les modestes bannières des républiques voisines; il lui faut, pour ainsi dire, demander une autorisation préalable lorsqu'il veut exercer ses droits de souverain sur les confins de ses propres États.

Tant que les affluents de la Plata étaient encore fermés au commerce du monde, les provinces brésiliennes situées sur les bords de ces grands fleuves ne pouvaient communiquer avec la capitale de l'empire que par des espaces plus déserts et plus longs à franchir que ne le sont les étendues de la mer entre le Brésil et le Portugal. Les denrées étaient transportées à dos de mulets à travers de vastes forêts et des régions habitées seulement par des Indiens sauvages; les caravanes devaient emporter avec elles jusqu'à la nourriture de leurs bêtes de somme. Il ne leur fallait pas moins de quatorze ou de seize mois pour se rendre de Rio-de-Janeiro à Cuyaba, capitale de la province de Matto-Grosso. Par le temps nécessaire au voyage, ces régions seraient plus éloignées de la métropole que les îles Philippines ne le sont de Madrid, si elles n'étaient rattachées au littoral par les affluents de la Plata, c'est-à-dire par des voies navigables aussi étrangères au Brésil que le sont les eaux du Grand Océan.

Les idées et l'amour de la liberté étant toujours apportés d'Europe en même temps que les marchandises, la liberté des fleuves a pour conséquence de pousser invinciblement les provinces brésiliennes des bassins supérieurs à proclamer leur indépendance. Telle est la raison pour laquelle le Brésil regarde avec une espèce d'horreur la libre navigation du système fluvial de la Plata. Toutefois il a le bon sens de dissimuler ses sentiments à cet égard; il a même reconnu en thèse générale et pour un avenir plus ou moins éloigné le principe de l'ouverture des fleuves, mais il s'est bien gardé jusqu'à présent de consacrer cette liberté par une adhésion formelle aux traités de navigation conclus entre l'Europe et les républiques de la Plata.

N'est-il pas à croire que les habitants des provinces riveraines du haut Paraguay et du haut Parana, voyant leurs voisins espagnols trafiquer directement avec l'Europe, essayeront bientôt d'imiter l'exemple qui leur est donné? Ils comprendront qu'au lieu de transporter leurs produits à Rio-de-Janeiro, à travers tout un monde, afin de les échanger contre des articles d'Europe, il leur suffira de rester tranquillement chez eux et d'attirer le commerce étranger, comme l'ont fait le Paraguay et la république Argentine. Alors Matto-Grosso et les régions voisines jouiront des avantages et des priviléges commerciaux qui sont actuellement réservés à Rio-de-Janeiro.

De cette manière, le commerce libre avec l'Europe, qui a rendu le Brésil indépendant du Portugal, rendra aussi les provinces brésiliennes du sud-ouest indépendantes de Rio-de-Janeiro, et cela par les mêmes motifs d'intérêt universel. L'intégrité de l'empire, c'est-à-dire le pouvoir de dom Pedro II, souffrira de ce changement politique, de même que la couronne de Portugal eut à souffrir de la séparation du Brésil; mais ni l'un ni l'autre démembrement n'auront porté de

tort à la civilisation du monde. Il y a des cas où démembrement signifie indépendance, et l'indépendance est progrès et richesse.

Déjà le Brésil est un empire fédératif, une ligue de gouvernements, un État à plusieurs têtes, une espèce d'union bien plus qu'une véritable unité. Les *présidences*, sortes d'États provinciaux, sont en voie de se constituer en États souverains, conformément à la loi qui tend à prévaloir en Amérique depuis le jour où les colonies ont cessé de faire partie intégrante des monarchies européennes auxquelles elles devaient leur existence. A côté des États de la Plata, des États de la Colombie, des États de l'Amérique du Nord, on verra quelque jour les États du Brésil. Ce n'est point là une prophétie, ni même un vœu, c'est un simple raisonnement. Le phénomène que nous constatons, et qui est général en Amérique, paraît être le prélude obligé d'une nouvelle phase historique des peuples colombiens, analogue au mouvement qui aboutit en Europe à l'affranchissement des communes et à l'abolition de la féodalité.

En dépit de son nom, Rio-de-Janeiro n'est point situé sur les bords d'un fleuve justifiant cette désignation. Depuis longtemps déjà l'abbé de Pradt a fait remarquer ce grand désavantage de la capitale du Brésil, par rapport à la métropole des provinces argentines. Le chef-lieu de l'empire serait évidemment beaucoup plus central s'il occupait la position où se trouve Montevideo, car il serait alors situé précisément à l'angle que forment le littoral maritime et le littoral des fleuves pénétrant au loin dans l'intérieur du territoire. Comment douter que le gouvernement brésilien ignore ces choses et ne cherche pas à maintenir et à défendre l'intégrité de ses domaines en transférant sa capitale sur les rives gracieuses et tempérées de Rio de la Plata?

C'est là une idée fixe, persistante, que le Portugal a léguée au Brésil. Dès l'année 1678, une carte dressée officiellement à Lisbonne figure, comme appartenant à la couronne de Portugal, toute la côte de l'Atlantique, de Rio-de-Janeiro au Rio de la Plata, et tout l'intérieur du continent jusqu'au Tucuman, au delà des grandes vallées fluviales. Nous-même nous avons vu un atlas publié récemment à Londres, et d'après lequel tous les territoires de la Bande Orientale, d'Entre-Rios, de Corrientes et du Paraguay, paraissent annexés à l'empire.

Les craintes du gouvernement brésilien expliquent de la manière la plus simple les efforts qu'il tente pour s'emparer des régions de la Plata et tenir ainsi les clefs de son propre domaine. Le moyen, — la conquête, — est digne de la fin, qui est la fermeture des rivières. Toutefois, il n'en est pas moins tout à fait naturel que le Brésil cherche à maintenir son intégrité territoriale. C'est perdre son temps que d'accuser les impériaux d'ambition, de duplicité, de perfidie, de mauvaise foi : autant vaudrait croire à la sincérité de celui qui s'engage à s'abstenir de manger, de respirer, de vivre. Pour la monarchie brésilienne, la conquête de la Plata est une renaissance, une seconde vie ; le maintien des limites actuelles c'est un adieu à l'existence, non comme Brésil, mais comme empire fédératif.

Pour quelle raison la Bande Orientale est-elle en lutte contre le Brésil ? Pour le plus simple des motifs qui puissent légitimer une guerre : celui de vouloir ne pas être effacée de la carte et cesser d'exister d'une manière indépendante, celui de se refuser à disparaître dans l'empire brésilien en perdant sa langue, ses coutumes, son nom, et les conditions mêmes de sa vie. Montevideo défend sa nationalité d'origine hispano-américaine, c'est-à-dire un principe écrit sur les drapeaux du droit moderne. Si les Espagnols de l'Amérique latine ne se soucient pas de voir leur race graduellement déplacée par des Anglo-Saxons aux yeux et aux cheveux blonds, ils ne désirent pas davantage perdre leur propre individualité pour se transformer en Lusitano-Américains aux lèvres épaisses et au teint brûlé.

La forme monarchique n'est pas la cause de la résistance de Montevideo aux attaques du Brésil, pas plus que la forme républicaine n'est la raison de ses démêlés avec Buenos-Ayres. Montevideo n'a point de raison particulière pour détester les monarchies. Elle doit à la Grande-Bretagne la première pensée de son existence comme république indépendante; en outre, elle doit à la France l'appui et la garantie de cette existence, plus importante aux yeux des nations de l'Europe occidentale, que ne l'est une forme quelconque du gouvernement de l'Uruguay.

La Bande Orientale tient à sa forme politique en tant seulement que celle-ci est l'expression de la société civile, de la famille, des mœurs et des usages nationaux. Ce qu'elle redoute dans le Brésil, ce n'est pas la monarchie, mais la race et la société. L'empire brésilien pourrait l'emporter à la rigueur sur les républiques voisines par les avantages que donnent l'ordre et la paix ; mais quant aux conditions générales de la société, qui forment la base même d'un État, les républiques de l'Amérique du Sud sont aussi supérieures au Brésil que l'Europe peut l'être aux sociétés hispano-américaines.

Le grand tort de la ville de Montevideo envers le Brésil, c'est qu'elle est maîtresse de l'entrée des trois fleuves brésiliens, le Paraguay, le Parana et l'Uruguay; c'est qu'elle est située sur cette côte de l'Atlantique que le Portugal a léguée au Brésil, d'après certaines cartes du moins. Tous ces avantages procurent à Montevideo, et sans qu'elle ait à payer la moindre prime, des milliers de colons européens que le Brésil ne pourrait pas même obtenir à prix d'or pour ses terres au climat homicide. Montevideo est l'obstacle fatal qui empêche le Brésil d'avoir pour limites le Rio de la Plata, — sa frontière naturelle, ainsi que ce fleuve est qualifié dans certains documents, — et de prendre le titre d'empire de la Plata, ce qui est l'objet de ses rêves. D'ailleurs, la frontière de l'Uruguay est l'unique point vulnérable du Brésil. S'en emparer, tel est, pour l'empire, ainsi que le constatent des aveux officiels, le but de sa politique séculaire et la garantie de sa sécurité.

Aujourd'hui, le Brésil nie toute intention de conquête. — Mais qui donc a jamais avoué intention pareille avant de l'accomplir ? — Parmi les conquêtes que

l'histoire enregistre, en est-il une qui ait débuté autrement que par la revendication d'un droit plus ou moins légitime? Par cette revendication on acquiert un avantage que l'on conserve, au nom de la sécurité nationale, jusqu'à l'heureux moment où l'on pourra proclamer le *fait accompli;* puis les autres puissances finissent par accorder leur sanction, et cette sanction, souvent involontaire et donnée à contre cœur, n'en devient pas moins la base d'un nouveau droit public.

Encouragé par l'abstention de l'Europe dans le drame des duchés de l'Elbe, le Brésil ne s'est-il pas proposé de se faire la Prusse du Sleswig-Holstein de la Plata? Grâce à l'occupation, il ne serait pas difficile de soulever contre la confédération voisine de nouvelles difficultés au sujet de l'organisation qu'il faut donner au pays conquis et du maître qui le gouvernera. Dans une future discussion de ce genre, ce ne serait certainement pas Buenos-Ayres qui l'emporterait sur le Brésil. Pourquoi donc cette ville garderait-elle la neutralité sans oser prendre parti dans la lutte? C'est que la petite politique des mesquines rivalités et des intérêts passagers l'empêche de comprendre la politique grande et généreuse de la justice.

Un principe supérieur à celui des nationalités est également menacé par l'intervention du Brésil. Ce principe, que les républiques hispano-américaines, sans exception, se sont approprié en proclamant la liberté des noirs, est celui de la liberté civile pour tous les hommes. Que le Brésil l'emporte, et, en vertu de ses lois, l'esclavage est introduit de nouveau sur une terre déjà libre.

De même, les franchises du commerce et de la navigation des fleuves, qui doivent avoir pour résultat de peupler, d'enrichir et de civiliser les pays presque déserts de l'intérieur, et d'unir les populations riveraines du Pacifique avec celles des bords de l'Atlantique et de l'Europe, ne peuvent être amoindries ou supprimées sans que toute l'Amérique du Sud se ressente aussitôt de ces fâcheuses restrictions. En ce sens, l'autonomie de la Bande Orientale n'intéresse pas moins le nouveau monde que l'ancien. En outre, il importe singulièrement aux républiques hispano-américaines, presque toutes limitrophes du Brésil, que l'équilibre du continent ne soit pas déplacé au profit de l'empire lusitanien.

Ce ne sera jamais par l'intermédiaire du Brésil que s'introduiront en Amérique les monarchies constitutionnelles; encore moins cet empire en fondera-t-il une à la Plata, dont les habitants n'auraient d'autre perspective que de se voir disparaître comme race, comme républiques et comme États indépendants, par une violente et ignominieuse absorption dans un État étranger. Pour échapper au triste naufrage de leur nationalité, de leur indépendance et de leur histoire, les Platéens se donneraient plutôt d'eux-mêmes une constitution à l'anglaise, bien supérieure à celle de la monarchie brésilienne.

Si le Brésil compte trouver les conditions d'une paix permanente dans le remaniement de sa carte géographique, il se trompe encore. Les fleuves de la Plata ont fait de leurs riverains un peuple distinct autant par ses intérêts que par son origine. Cette solidarité géographique peut enlever au Brésil lui-même ce

dont il voudrait dépouiller les autres. Il est moins difficile aux provinces de Rio-Grande et de Matto-Grosso de cesser d'être brésiliennes pour devenir indépendantes, qu'il n'est facile à Montevideo de perdre son indépendance, pour se faire brésilienne de sang et de langage. La paix, pour être durable, exige que chaque climat conserve sa race historique. Que l'empire accepte donc la noble et charitable mission facilitée par le climat de transformer en la croisant cette race nègre qu'il a asservie pour mieux s'adonner à l'indolence. Qu'il conserve l'esclavage, s'il lui plaît ainsi, mais qu'il sache que les maîtres achèteront le plaisir de la domination par le sang de leurs veines, c'est-à-dire par le mélange entre eux et leurs victimes. Ces deux races sont destinées à se sacrifier l'une à l'autre afin d'abolir cette haine et ces préjugés de couleur, si affligeants pour notre espèce. Le climat splendide des tropiques est l'Éden où se fera la renaissance d'une moitié de l'espèce humaine, en vue de grandes destinées futures. Douter de la transformation finale de la race nègre par les croisements, et cela dans un siècle où la zoologie a surpris le secret de tant de prodigieuses métamorphoses, ce serait supposer que l'homme est condamné à être toujours la victime de son semblable.

La fraternité, la science, non moins que les nécessités de la zone torride, auront pour résultat l'absorption de la race nègre dans la race blanche, à laquelle cette fusion ne sera pas moins profitable que ne l'avait été le mélange du monde romain avec les barbares du Nord. Les vraies limites des nations ne sont ni les rivières ni les montagnes, mais les climats et les latitudes, qui décident non-seulement des lois des nations, comme le dit Montesquieu, mais encore des nations elles-mêmes. La géographie est plus qu'un fait d'ordre physique, c'est, par son influence sur l'homme, un fait d'ordre historique et moral.

LA PIE se distingue par une admirable pénétration du regard, par une vigilance incessante, par un esprit profondément soupçonneux, par une prudence digne d'un chef indien. Elle est du nombre de ces individus qui ne veulent dépendre de personne, et qui, se fiant à eux-mêmes et à eux seuls, vont sûrement par leurs propres voies. Elle n'a pas le caractère sociable des corbeaux et des corneilles, c'est en hiver seulement que les membres d'une même famille frayent ensemble. Grâce à son attention et à sa sagacité, la pie découvre des nids dans les forêts, dans les jardins et dans les champs ; même cachés dans les trèfles ou dans les gazons, les œufs de la perdrix ne lui échappent pas. La rusée profite des indications que lui donnent les oiseaux d'alentour pour se mettre elle-même en sûreté. Elle observe les signes des temps ; des indices actuels et des circonstances présentes, elle sait déduire l'avenir avec certitude, et préparer au

besoin sa retraite. Sa politique n'est pas honnête, mais au moins elle n'est pas obstinée.

Ajoutons qu'elle est voleuse, comme chacun sait, ou du moins qu'elle ne sait pas résister à l'attrait de ce qui brille. Dans la captivité, elle dérobe les cuillers d'argent, les broches, les boucles d'oreille, et les dépose dans quelque cachette. Pour retrouver ces objets, on lui fait rencontrer quelque chose de bien luisant, puis on guette ses allées et venues. N'est-il pas singulier qu'elle vole des objets dont elle ne peut pas faire le moindre usage? Vole-t-elle pour le plaisir de s'orner, de posséder de jolies choses, pour l'esthétique en un mot, ou vole-t-elle, poussée par le désir de thésauriser, par l'instinct de l'avarice et de la cupidité?

En résumé, quelque ennemis de la pie que nous soyons, nous ne pouvons qu'admirer ses qualités, qui, honnêtement appliquées, seraient d'une haute utilité. Mais qu'est-ce qu'une admiration qui n'est pas accompagnée d'estime, de confiance et d'affection? Humainement parlant, et d'après nos conceptions de morale, le caractère de la pie est éminemment mauvais. De la ruse mélangée de perfidie, la convoitise, la lâcheté, l'absence de conscience, un égoïsme qui cherche son profit dans le malheur des autres, une hypocrisie consommée, — voilà la pie : que vous en semble?

(*Die Natur*, Karl Müller.)

LA VIE CHEZ LES ESQUIMAUX. — Nous empruntons les détails suivants au livre qui porte ce titre, et qui nous donne le récit de l'expédition de M. Hall dans les mers Arctiques, et en particulier sa visite à la tribu des Innuits.

L'auteur nous décrit un banquet auquel il prit part, et qui mériterait une mention spéciale dans l'*Almanach des Gourmands* :

Tout d'abord on me servit du phoque, une portion de foie tout cru, encore chaud. Puis un morceau de lard, que je dépêchai avec la même célérité que les plus anciens adeptes. Ensuite des côtelettes, enveloppées d'une chair tendre et dégouttantes de sang. C'était, ma foi! exquis. En dernier lieu, on nous servit,— quoi? Les boyaux, qu'une vieille femme déroulait, mètre après mètre, détaillait aux convives par fragments de deux à trois pieds de long. On me supposait incapable de goûter à cette friandise; mais comme je m'en étais régalé d'autres fois, j'en réclamai ma part, car il n'est rien dans le phoque qui ne soit excellent. Moi aussi, je me mis à déchirer le long ruban entre mes dents, et après avoir fini, j'en demandai encore. Cela plut immensément aux vieilles femmes nos hôtesses, qui se prirent d'enthousiasme pour moi. Elles riaient avec extase, elles me décernaient les plus aimables épithètes de leur langage. A partir de ce moment j'étais un des leurs, un vrai Innuit, et il n'y a pas beaucoup d'Innuits au monde!

..... Une pauvre femme appelée Nioukertou (Nukertoo) était malade depuis quelque temps, et je lui avais donné mes soins. Le 1er janvier, j'allais lui rendre visite, quand j'avisai des Innuits qui lui élevaient une maison de neige ou *iglou*.

— Pourquoi faire?

— Pour l'enterrer.

— Mais elle est encore vivante?

— Oui.

J'étais terrassé par l'étonnement. Alors mon amie Toukoulito m'expliqua que c'était la coutume.....

En effet, c'était la coutume. Le 4 janvier, Nioukertou fut transportée vivante dans sa tombe. Quatre femmes la portèrent sur des peaux de renne, et l'introduisirent dans sa dernière demeure par un trou fait à l'arrière. Avec des blocs de neige on boucha bien l'ouverture, puis on fit une entrée sur le devant comme dans les iglous ordinaires. Une vieille femme dirigeait les opérations.

Dès que l'entrée fut ouverte, je pénétrai dans l'affreux réduit. Je trouvai Nioukertou calme, résignée et même reconnaissante. « Elle savait fort bien être enterrée vive, mais elle savait aussi n'être plus qu'un fardeau pour sa famille, et n'avoir, au mieux, que quelques jours à vivre. Elle acceptait son sort comme chose juste et inévitable, contre laquelle il n'y avait rien à faire. Elle nous savait même gré de prendre autant de soin d'elle à ses derniers moments : une iglou neuve, en neige sans tache, un lit de neige bien fait, sur lequel elle rendrait le dernier soupir, c'est tout ce qu'il lui fallait. Elle serait seule, il est vrai, mais elle n'avait pas peur d'être seule, — et puis c'était la coutume... »

M. Hall, qui ne partageait pas en tous points les mœurs des Innuits, ne voulut pas cependant abandonner la pauvre créature. Accompagné de son amie Toukoulito, il continua à lui rendre quelques visites; mais Toukoulito ne voulut pas assister à la mort de Nioukertou, parce qu'en ce cas elle aurait été obligée de quitter ses habits de fourrure, et de ne plus les remettre. Ce fut M. Hall qui ferma les yeux de la malheureuse Innuite.

La race des Innuits s'éteint rapidement. « Encore cinquante ans, peut-être, s'écrie M. Hall, et cette tribu aura cessé d'exister. »

(*Life with the Esquimeaux*. The narrative of Captain Charles Francis Hall, of the whaling barque *George Henry*. London, Sampson Low.)

L'ARSENAL DE VIENNE. — Quand du haut du Kahlenberg on regarde cette masse de maisons groupées autour de la cathédrale de Saint-Étienne, l'œil se porte immédiatement à l'extrémité sud-est sur un sombre quadrangle, qui occupe presque tout l'espace que prendrait une ville ordinaire. J'ai eu la chance de ne

voir ce bâtiment que par un jour de soleil; par un temps de pluie, il m'eût inspiré une mélancolie mortelle. C'est l'Arsenal de Vienne, c'est la *Tower* d'Autriche.

Pendant une longue série de siècles, les destinées de l'Angleterre restèrent attachées à celle de la Tour de Londres. Les fondations de cette forteresse, le Zwing-Uri de l'Angleterre, furent maçonnées solidement par les Romains. L'homme qui tenait cette colline fortifiée était le roi. Après les Romains vinrent les Saxons, après les Saxons les Danois, après les Danois les Normands. Tous apprirent par leur propre expérience que le maître de la Tour était le maître de Londres, et que le maître de Londres était le maître de l'Angleterre.

La bride que le cavalier des Hapsbourg a mise à sa bête de somme est plus moderne et moins massive. Il lui manque la couleur mystique que donne l'ancienneté, la physionomie romanesque, le souvenir des barons féodaux. Ici pas de fossés, pas de glacis, pas de portes à herses, pas de ponts-levis. Mais, à douze pieds au-dessus du sol, les fenêtres, avec leurs barres de fer étroitement treillissées, jettent comme des regards de soupçon autour d'elles. On ne sait pas bien où ces briques rouges ont pris leur couleur. Çà et là des tours en bastion rompent l'uniformité de la ligne, et protégent les flancs de l'édifice, comme des éléphants qui escorteraient un troupeau de rhinocéros.

« — Voilà l'Autriche ! » me dit mon compagnon, tandis qu'un Pandour, avec la figure la plus stupide qu'on eût pu trouver dans la Slavonie, nous prit sous sa surveillance.

..... Nous traversâmes une antichambre de marbre, remplie de reliques chères aux Hapsbourg... Nous lûmes avec une certaine difficulté, sur une table d'or, les mots suivants : « Dans ton camp était l'Autriche. » Sur cette table était le bâton que le maréchal Radetzky reçut en récompense de ses longs services à la cause de l'empire. Le bâton est en or, il a la forme d'un canon sur son affût. Il est orné de saphirs, de rubis et autres pierres précieuses, surtout d'améthystes qui, suivant les légendes orientales, préservent contre l'infidélité celui qui les porte. Sous des guirlandes de lauriers, des tablettes portent le nom des batailles, à l'intérieur et à l'extérieur, dans lesquelles Radetzky écrasa les ennemis des Hapsbourg. Sous ces lauriers sont empilés des emblèmes dorés du métier : canons, épées, drapeaux, boulets, caissons, casques, pistolets, buffleteries, harnais, baïonnettes, et enfin des chaînes. Rien n'est oublié que quelques cadavres. Les services rendus par Radetzky à l'empire ou plutôt à l'empereur ont dû être d'une nature bien exceptionnelle, car ce monument a été élevé du vivant du maréchal ; il est placé au centre même de la salle, et toute la lumière semble en émaner.

Nous remarquâmes ensuite d'énormes clefs, datant du moyen âge, reposant sur des coussins de velours fané, que de vénérables bourgmestres et des magistrats à longues perruques ont, en humble procession et les genoux tremblants, présentés aux Radetzky des temps passés, à Tilly peut-être. — Viennent ensuite des drapeaux d'une foule de villes, trophées de la guerre de Trente ans. J'en cherchai inutilement de la guerre de Sept ans. — Après avoir jeté un coup d'œil

à l'immense feutre de Pappenheim, nous vîmes au milieu des tuniques brodées d'or de tant de généraux autrichiens, une cuirasse grise, d'une simplicité vraiment protestante. Au-dessous était inscrit le nom d'un héros vénéré. La vue de cette relique, et en cet endroit, me fit douter si Schiller n'avait pas eu tort de dire que le plus grand service rendu par Gustave-Adolphe à l'Allemagne fut de mourir au moment où il mourut.

— « C'était un grand brigand. Notre empereur Ferdinand le fit exécuter. » Telle fut l'explication que me bégaya le Pandour me voyant perdu dans mes réflexions.

Puis des rangées de cottes de mailles, des casques et des cuissards, on aurait dit des hommes de fer. Involontairement nous fîmes silence, de peur de les réveiller. — Ce furent des empereurs, des barons, des ducs, des comtes et des gentilshommes. Un simple ouvrier tenait entre ses jambes l'armure d'un de ces chevaliers et la dérouillait.

..... Dans l'église de l'Arsenal, le bedeau nous montra une Madone miraculeuse. « Voyez, messieurs, s'écria-t-il d'une voix caverneuse, c'est ici la plus sainte statue de la Mère de Dieu en Autriche. Les ennemis lui ont tiré des coups de fusil, mais chaque balle s'est changée en rose. Voyez comme elle en est couverte ! »

Plus loin, on nous montra cinquante mille fusils que l'empereur devait livrer contre espèces au Grand-Turc. Cela nous étonna.

Mais ces cinquante mille fusils étaient bien peu de chose à côté des sept cent cinquante mille mousquets que nous comtemplâmes émerveillés, à côté des canons de tout calibre rangés dans les cours.

Ensuite, ce fut un voyage à travers les ateliers, et de salle en salle. Partout la même atmosphère brûlante et étouffée, partout le bruit des roues, le cliquetis des engrenages. Des ouvriers haletants portaient incessamment des barres de plomb longues de cinq pieds; des douzaines de manœuvres affairés les jetaient dans des machines ressemblant à des métiers de tisserands, où elles étaient réduites en morceaux d'un pouce de long; de là elles tombaient dans des paniers. On les reprenait, puis on les rejetait dans une douzaine de machines nouvelles. Enfin, on entendait un coup sec, la balle était finie. Dans une salle adjacente, on les fabriquait en cartouches.... Et dans quelque campagne, à quelques centaines de kilomètres de là, on les envoyait dans la tête de quelque malheureux. A mesure que la balle se formait, je ne pouvais m'empêcher de songer à sa destinée.

Des opérations analogues, mais sur une plus grande échelle, se faisaient plus loin pour la fabrication des boulets de canon. Je maudis ceux qui naquirent à mes pieds. Encore plus loin, c'étaient des canons qu'on fondait, qu'on retournait, qu'on rayait.... Je passai, sentant vivement que l'humanité se divisait en deux parts, celle qui tuait et celle qui était tuée....

Mon compagnon me réveilla de la rêverie où s'enfonçaient mes pensées. — « Voyez donc, me dit-il, voici la merveille des merveilles ! » Il ouvrit une porte,

et nous vîmes un spectacle imposant. C'était une salle comme toutes les autres, mais une salle que remplissait une seule machine à vapeur. Au moyen de courroies traversant les murailles, un immense volant communiquait la force aux mécaniques situées dans les salles adjacentes. Le plus grand comme le plus petit ouvrage, chaque instrument de destruction était dû à cette machine. Le bruit m'étourdissait, je ne prêtai qu'une attention distraite au mécanicien. Mais ces derniers mots me frappèrent : « Regardez, messieurs, cette petite épingle tient tout ensemble. On ne le dirait jamais. Otez-la ou qu'elle se casse, et tout s'arrête.... »

Nous sortîmes. Sur nos têtes une cloche formidable annonça l'heure du dîner; les portes vomirent des foules d'ouvriers. Remarquant beaucoup d'uniformes, je demandai à notre surveillant si tous les ouvriers étaient militaires. — « Oui, répondit-il, ou à peu près. Il n'y a ici que deux cents pékins. » Ce mot dédaigneux me surprit. — « Combien d'ouvriers avez-vous donc? » demandai-je. — « Quand tous sont présents, de quatorze à quinze mille. Mais il est rare qu'ils soient tous ensemble. — Je baise les mains de Vos Seigneuries. »

— « Otez cette petite épingle, me répéta mon compagnon, et tout s'arrête.... »

— » Croyez-vous que l'histoire s'arrêterait aussi? »

(*Colburn's New Monthly Magazine.*)

DES PLEURONECTES. — On sait que ces poissons singuliers ont leurs deux yeux du même côté de la tête. Il est peu d'amateurs des sciences naturelles qui ne se soient arrêtés dans nos musées zoologiques devant un bocal contenant quelque exemplaire de cette espèce vraiment monstrueuse. Quelle est la raison de cette bizarrerie, unique peut-être parmi les vertébrés, quelle est la cause de cette infraction à la loi de la symétrie, qui préside à la formation tant de l'homme que du cristal?

Le naturaliste danois Steenstrup, que ses travaux sur les générations alternantes a rendu illustre, vient de découvrir un fait qui rend la bizarrerie des pleuronectes plus bizarre encore. Le poisson né symétrique devient non symétrique en grandissant. Dans l'animal adulte, l'œil supérieur a opéré un voyage, et s'est transporté à travers les muscles de la tête du côté qui devient aveugle, au côté qui après la translation se trouve muni de deux yeux. Notez qu'une cavité supplémentaire était ménagée de prime abord dans les os frontaux, afin de recevoir le plus délicat des organes après son inexplicable transbordement.

(*Lettre* de J. Steenstrup à M. Milne Edwards dans les *Annales des Sciences*, nov. 1864. Voir aussi *Aus der Heimath*, n° 9, 1855.)

UT PICTURA POESIS. — M. de Schwind a essayé de *peindre* une symphonie de Beethoven (!)

(*Aus der Heimath*, n° 9, 1865.)

Le *Frazer's Magazine* du mois de juin contient un article remarquable sur la future attitude de l'Angleterre en face de l'Europe et du monde. Nous en reproduisons les passages les plus saillants :

« En renonçant au rôle de seule arbitre, ou de coarbitre dans les affaires d'Europe, l'Angleterre agira sagement.

D'abord, parce que son action spéciale sur l'Europe est à peu près terminée, peut-être même l'est-elle entièrement, quant à la part directe et personnelle du moins. A peu près toutes les nations d'Europe ont une constitution et un parlement...

Ensuite nous avons renoncé à notre mission sous-entendue mais non avouée d'encourager les peuples à conquérir leur liberté sur les despotes... La non-intervention dans les affaires privées des autres pays est le programme politique auquel nous nous sommes ralliés catégoriquement et irrévocablement, comme il y a tout lieu de le craindre. Depuis l'affaire danoise, nous n'avons plus la prétention de protéger les faibles contre les forts. Une intervention militaire était nécessaire pour sauver le Danemark. Or, nous ne pouvions intervenir militairement, sans l'assistance d'un pouvoir continental. Si la France eût voulu s'allier à nous, le Danemark eût pu être sauvé. Mais la France était capable de sauver le Danemark à elle seule. Ce n'est pas l'Angleterre qui a créé le nouveau royaume d'Italie. Nous craignons bien que si l'Autriche venait à l'assaillir et à l'écraser, nous ne nous exposerions pas pour le défendre. Mais la France le protégerait probablement. En tout cas, si la France ne voulait pas, l'Angleterre ne pourrait pas. Si la Russie convoitait la Suède, la Prusse et la France pourraient lui défendre de s'en emparer. Dans ce cas, leur interdiction serait décisive, mais la nôtre serait sans grands résultats et nous coûterait des sommes folles. Si la France voulait s'annexer la Belgique et la Hollande, la Prusse et la Russie diraient non, sans aucun doute. Mais si pour un motif ou pour un autre, elles laissaient faire, comment pourrions-nous tout seuls nous opposer à la spoliation? Il est certain que nous sommes à peu près impuissants pour toute action directe en Europe, à moins que nous ne soyons aidés par une au moins des grandes puissances continentales. Ceci est désormais un axiome politique. Et ces grandes puissances continentales feront leurs affaires parfaitement sans que nous ayons besoin de nous en mêler.

On objecte : Comment ferons-nous au jour du danger, si par un égoïste isolement, nous nous sommes retirés tout droit à la sympathie des autres nations? Si nous avons refusé de prendre parti dans une juste guerre, si nous n'avons pas voulu nous opposer à la consommation d'un crime, qui nous secourra, si nous sommes envahis à notre tour?

Mais n'avons-nous pas recueilli plus d'ingratitude que de reconnaissance pour toutes nos interventions passées, et n'en sera-t-il pas toujours ainsi? A l'exception du Portugal, de la Belgique, et peut-être de la Turquie, est-il une seule nation qui ne nous déteste pour autant que nous nous sommes commis directement avec elle? Les pouvoirs despotiques nous haïssent, à cause de nos sentiments

bien connus d'hostilité envers leurs actes de barbarie ; les nationalités opprimées nous en veulent, parce que, malgré toutes nos sympathies avouées, nous ne leur avons pas porté le moindre secours. Il est difficile de dire où l'Angleterre était le plus mal vue après la guerre des duchés ; était-ce en Prusse ? était-ce en Danemark ? Venise et la Hongrie ne nous ont pas pardonné notre inaction dans leur lutte pour la liberté, et l'Autriche ne nous a pas pardonné nos bonnes intentions envers Venise et la Hongrie. Ainsi de suite...

Ne vaut-il pas mieux réserver nos forces, que de les dépenser dans une paix armée ? Ne vaut-il pas mieux renoncer à des alliances coûteuses qui pourront nous manquer au moment du besoin ? Les millions de livres sterling et les milliers de vies que nous avons gaspillées et que nous pourrions gaspiller encore dans les querelles continentales, rendraient notre île invulnérable vingt fois.

Considérons ensuite qu'avec nos interventions, nous ne pouvons faire que du mal... Nous avons eu tort de nous engager contre la France de 1793 dans une furieuse guerre de vingt-deux années, qui nous vaut aujourd'hui une dette énorme. Sans l'erreur fatale de M. Pitt, sans les passions qu'il a soulevées, nous eussions joui de la réforme parlementaire et de toutes ses conséquences, au moins quarante ans plus tôt...

Autres considérations : La proportion entre la Grande-Bretagne et les autres pouvoirs de l'Europe n'est plus ce qu'elle était il y a soixante ans... Notre marine marchande, nos magasins, notre opulence ont atteint le plus haut degré sans doute... Mais les derniers événements ont démontré que la vulnérabilité de notre commerce augmentait exactement dans la même proportion que notre commerce lui-même. La plus insignifiante des marines, avons-nous vu, peut infliger les plus terribles désastres au plus grand commerce. Aujourd'hui il n'existe pas de marine militaire qui soit en état de protéger un commerce qui, s'étendant sur le monde entier, envoie dans chaque mer des milliers de vaisseaux. Le temps des convois est passé, ils n'ont jamais été d'un grand secours, aujourd'hui on n'aurait plus le temps de les attendre. Les *Sumter* et les *Alabama* peuvent surgir de tous les points de l'horizon, les *Warriors* et les *Royal Sovereigns* ne peuvent pas être partout. En pratique, la supériorité de notre fortune montre, non que nous soyons plus forts, mais que nous sommes plus vulnérables. Une guerre serait plus désastreuse pour nous que pour d'autres, parce que nos négociants sont plus entreprenants, plus répandus, plus magnifiques dans leurs opérations que ceux des états voisins. Nos ennemis auraient une proie plus facile à dévorer, une ligne d'attaque bien plus étendue.

A la fin de 1863, la flotte anglaise comptait 670 vaisseaux en mer ou sur chantier, la France 490, aujourd'hui les États-Unis en possèdent 640 [1] en état de service...

Les guerres emploient plus de monde qu'autrefois. Or l'industrie absorbe des

[1] Par un acte de bon sens hardi et superbe, quatre cents de ces vaisseaux viennent d'être mis en vente pour les besoins du commerce.

masses d'hommes toujours croissantes, et l'émigration nous enlève 200,000 individus par an. L'Irlande, notre plus riche mine de conscrits, a, depuis la grande famine, perdu 3 millions d'habitants. Elle perd tous les ans 60,000 adultes mâles, soit le tiers de notre armée. Notre population totale est plus considérable, mais notre population en excès est moindre. Mais une guerre épuiserait notre industrie, au lieu d'absorber nos oisifs.

En un mot, l'Angleterre ne peut plus continuer en Europe en même temps qu'en Asie son rôle de Providence. *Entre l'Europe et l'Asie, elle doit choisir.* L'Angleterre est puissante, mais non plus toute-puissante; ses coffres sont pleins, mais ils ne sont pas inépuisables.

L'Angleterre n'ayant plus d'action prépondérante à exercer en Europe, doit rejeter toutes ses énergies sur l'Inde, dont elle doit faire le grand champ de sa politique... Pour mieux faire comprendre comment, le *Frazer's Magazine* cède la parole au *Spectator* :

« Grandes ou petites, les ressources de l'Inde sont absolument à la disposition du Parlement anglais, comme s'il s'agissait de l'Écosse, des Cornouailles ou de l'Irlande. Point de législative élue, point de contrat constitutionnel qui contrebalance l'impulsion donnée par Westminster, pas d'opinion publique à laquelle on doive obéir, ou qu'on ait à concilier, aucune résistance matérielle qui soit à craindre. Sur les lieux, l'opinion des Européens serait favorable à toute mesure édictée par le Parlement, les indigènes n'ont d'autre désir que celui de l'ordre, et le seul corps organisé capable d'une résistance sérieuse est anglais, et tous les dix ans, il est renvoyé dans ses foyers. La force militaire qui est ainsi mise à la disposition du gouvernement, équivaut à celle que donnerait un pouvoir de premier ordre, la France par exemple. Les revenus de l'Angleterre sont en temps ordinaire de 1,750 millions de francs, mais en temps extraordinaire ils seraient de 2,900 millions, car les 1,150 millions de l'Inde sont à sa discrétion. L'armée anglaise est de 120,000 hommes, mais elle est en réalité de 300,000, car chaque soldat anglais et chaque auxiliaire Sikh est disponible pour une campagne à l'étranger. De plus cette armée peut être augmentée, tant qu'on aura de l'argent pour la payer. On pourrait la porter dans les six semaines à un million de soldats parfaitement disciplinés (?) et cela sans la moindre difficulté. Personne qui connaît l'Inde ne doute un seul instant, que si le Parlement de Londres décidait de conquérir à la fois la Chine, l'Egypte et le Japon, l'Inde ne pût exécuter l'ordre, envoyer des garnisons et tenir ces pays durant des années contre toutes les forces qui pourraient leur être opposées d'Europe ou d'Asie. Si on se disputait en Europe l'héritage de l'*homme malade*, l'Inde, préalablement excitée à une activité violente, pourrait lancer dans la Turquie d'Asie trois armées de 300,000 hommes chacune, qui opéreraient pendant deux ans au moins sans aucun secours venu d'Angleterre. Ces actes seraient, sans doute, des actes de folie, mais ils montrent ce que nous pouvons nous permettre, et ce que nous vaut la possession de l'Inde. De fait, nous avons dans l'Inde l'équivalent d'une monarchie de première

classe, avec un budget en proportion, nous avons une armée contre laquelle ne pourrait résister l'Asie combinée, nous avons une flotte préparée pour toutes les exigences. Cet allié indou est si fidèle qu'il ne permettra jamais à sa politique de différer de la nôtre; il est si dévoué que ses services nous sont assurés tant que nous ne serons pas écrasés; il est si humble, qu'il ne s'est pas encore permis d'avoir aucune opinion sur les conditions de la paix ou de la guerre. Existe-t-il sur la terre un allié pareil à celui-là?... Cet allié, qui pendant un siècle ne nous a manqué qu'une seule fois, ne coûte pas un centime à la Grande-Bretagne, il ne lui coûte aucune autre peine que celle de lever un certain nombre de recrues. Ces recrues, la mère patrie peut toujours les rappeler, jusqu'à leur rappel elles ne coûtent pas un sou, et elles en valent trois autres. Pour chaque soldat anglais on peut prendre trois Sikhs, et si le Sikh n'est pas le premier soldat dans le monde, il l'est du moins en Asie. L'Inde fait de l'Angleterre un pouvoir de premier ordre tant en Europe qu'en Asie, sans lui coûter double pour un double avantage. »

Le *Frazer's Magazine* conclut ainsi : « Nous préférons l'Asie à l'Europe pour champ de notre action politique :

Parce que nous y serons amenés naturellement, mais nécessairement. Cependant, si nous attendons trop longtemps, les circonstances ne seront jamais aussi favorables qu'elles le sont maintenant...

Parce que nous ne pouvons faire à l'Inde que du bien...

Parce que notre action sur l'Inde réagira en noblesse et en élévation sur notre propre caractère national. La magnificence et l'excellence de l'œuvre à accomplir rendra grands et vertueux les hommes auxquels elle incombera. Tous les grands diplomates et politiciens prévoyants qu'a possédés l'Angleterre on fait leur éducation en Orient. Et comme on l'a fort bien dit : plus que toutes nos colonies, plus que tout notre commerce, la possession de l'Inde a trempé le caractère anglais, a empêché nos concitoyens de céder à la complaisance qui leur est naturelle envers les intérêts du clocher. Cette grande conquête transforme une nation d'industriels en une race de dominateurs. D'ordinaire les industriels sont égoïstes quand ils réussissent; mais leur esprit s'élargit naturellement en proportion des vastes intérêts qui leur sont confiés... »

B. R.

CORRESPONDANCE ITALIENNE

Monsieur le Directeur,

Entre toutes les grandes conséquences qui sont résultées jusqu'ici de la révolution italienne de 1859, il en est deux qui ont dû attirer tout particulièrement votre attention : je veux parler du réveil de la discussion politique et de la discussion religieuse interdites naguère l'une et l'autre en dehors du Piémont, grâce à l'application stricte du fameux dicton : *Parùm de Deo, de principe nihil.* Mais si chez nous personne n'ignore qu'il s'est opéré en Italie un vaste mouvement dans cette double direction, bien peu de gens, en revanche, savent se rendre un compte exact de la situation des choses au delà des Alpes, et connaissent, même de nom, les écrivains qui, à Milan, à Florence et à Naples, se sont faits, pour ainsi dire, les guides de leurs concitoyens des classes inférieures. Si l'on voulait passer en revue tous ces apôtres du progrès, il serait facile de composer une galerie morale assez intéressante ; mais, comme une simple correspondance serait loin de suffire à un pareil examen, je compte aller aujourd'hui au plus pressé, en vous parlant d'un seul homme, aussi justement populaire dans sa patrie qu'il est profondément inconnu de nos compatriotes.

Le Dr Stanislas Bianciardi, né en 1811, dans une petite bourgade des environs de Vienne, est le fils d'un ingénieur entré de bonne heure dans les ordres, et mort tout récemment dans la paroisse qu'il administrait depuis longues années. Élevé au sein du clergé, et doué d'une âme délicate et d'un génie observateur, le jeune Stanislas ne tarda pas à être frappé des abus dont il était le témoin habituel. Aussi rêva-t-il, dès son adolescence, une réforme radicale dans l'organisation de ce grand corps ecclésiastique dont il avait pu étudier de si près la décadence croissante. Mais, jusqu'à ces derniers temps, l'Italie n'était pas mûre

pour l'accomplissement d'un tel dessein : Florence avait joui, pendant deux ans, d'un gouvernement libre, sans qu'il vînt à l'idée de personne de proposer l'abolition de l'inquisition religieuse exercée au moyen des billets de confession ; et, après *le rétablissement de l'ordre*, en 1849, l'emprisonnement des époux Madiai et la persécution subie par le comte Guicciardini vinrent révéler d'une façon non équivoque l'alliance étroite conclue à Gaëte entre la cour de Rome et le plus tolérant des gouvernements absolus de la Péninsule. Mais l'exemple du Piémont libéral, l'action latente de la société nationale dirigée habilement par M. La Farina, la sourde propagande de nombreux missionnaires que pourchassait en vain une police impuissante, portèrent enfin leurs fruits. Et lorsque l'Italie eut brisé ses fers, en 1859, les prêtres s'aperçurent avec stupeur qu'eux aussi étaient au nombre des vaincus, et que leur prestige était dissipé. Il existait pourtant, même en Toscane, un parti redoutable, autrichien en politique, fanatique en religion, et mille champions dévoués surgirent pour le combattre. M. Bianciardi se signala entre tous dans cette brillante campagne contre les défenseurs clairsemés mais fougueux des archiducs exilés, et, — chose inouïe en Toscane, — ses opuscules furent enlevés dès leur apparition par milliers d'exemplaires. Pour avoir une idée du succès de ces chefs-d'œuvre en miniature, il faut se transporter en France, au temps de la Restauration, à cette époque de polémique ardente qui vit éclore les premières chansons politiques de Béranger et les pamphlets de Paul-Louis Courier. Les petits livres de M. Bianciardi, par l'excellence de la forme comme par la vivacité du trait, rappellent en effet la manière du vigneron tourangeau ; mais, au point de vue moral, il y a entre ces deux écrivains une différence immense et tout à l'avantage du professeur florentin. Esprit frondeur et dépourvu de principes, Courier, en prenant la plume, n'avait qu'un seul mobile : la satisfaction d'une vanité étroite et chatouilleuse que toute supériorité froissait. L'éminent publiciste toscan, au contraire, est moins un pamphlétaire qu'un apologiste ; mais c'est un de ces apologistes qui, pour se défendre avec plus d'avantage, aiment à porter la guerre sur le territoire ennemi, et qu'on désarçonne d'autant plus difficilement qu'ils mettent leur logique et leur esprit au service de la vérité. Après s'être fait avantageusement connaître par son livre intitulé : *Il gallo di Caifasso* [1], M. Bianciardi a publié, sous le voile de l'anonyme, les *Véglie del prior Luca*, et les notes qui accompagnent le texte sont signées d'un nom apocryphe mais parfaitement choisi, celui de Renzo le Paysan judicieux, dont Manzoni a fait le héros de son magnifique roman. Le prieur Luc est un curé toscan fort ami de l'ordre, dévoué jusqu'à la fin à la maison de Lorraine, et qui, forcé d'ouvrir les yeux à la lumière au lendemain de Solferino, entreprend de faire partager à ses paroissiens des opinions légitimées par l'assentiment presque universel des honnêtes gens. A chaque grand événement national, à l'élection

[1] Cet ouvrage a été réimprimé récemment sous ce nouveau titre : *Don Abbondio e Carnesecchi*. On y trouve un tableau énergique et piquant de la situation morale de l'Italie centrale à la veille de la révolution, situation que l'administration habile du baron Ricasoli a si rapidement et si heureusement transformée.

de l'assemblée, au vote d'annexion, au décret d'excommunication, répondent tout autant de « veillées » qui font paraître courtes les ingénieuses objections de l'excellent Renzo et les solutions décisives de son pasteur. Si la démonstration par l'absurde a fait fortune en géométrie, elle a son utilité en dialectique, et, pendant que les journaux de Vienne annonçaient le retour assuré et prochain du grand-duc Ferdinand, voici ce que disait le prieur à l'un de ses paroissiens qui tremblait à l'idée d'une restauration :

« Je ne sais vraiment ce qui est le plus ridicule de ta frayeur ou de tes raisonnements. Mais qu'a donc fait ce bon jeune homme [1], pour que la diplomatie veuille à tout prix le ramener chez nous et le réinstaller dans cette jolie maisonnette entre cour et jardin, qu'on nomme la Toscane? S'il était question du père, passe encore : il a eu, comme dit Giusti, quelques bons mouvements dans sa longue carrière ; mais cet enfant, qui ne s'est distingué en rien, qui, en naissant, a regardé le monde au travers d'une lunette autrichienne, qui, de bonne heure, s'est formé à l'étiquette et aux mœurs germaniques, il viendrait nous commander, nous qui sommes et voulons être Italiens? Il faudrait au moins faire une enquête pour savoir s'il en est digne. Eh bien! supposons qu'il soit là debout sur le grand escalier du palais vieux, entre Michel Ange et Bandinelli, devant cette porte où on lisait autrefois cette inscription [2] : *Jésus-Christ est le roi de la république florentine.* Il est seul et en grand uniforme : un héraut sonne de la trompette et nous crie : « Citoyens, cet homme est Ferdinand, fils de Léopold, archiduc d'Autriche ; il offre de s'établir de nouveau en Toscane pour y exercer la profession de grand-duc : qu'en pensez-vous? » — La proposition faite, un silence glacial répond à la voix du crieur public : « Levez-vous donc, partisans de l'ancien régime, et débitez quelques phrases louangeuses à l'adresse de votre souverain! » — Mais tous se taisent, et, sur le visage des spectateurs, on lit l'expression de la pitié et celle du mépris... Ce que je dis là paraît dur, et pourtant j'irai plus loin encore, et je soutiendrai que les vrais amis de Ferdinand ne peuvent ni ne doivent souhaiter son retour. Admettons, en effet, que la restauration une fois opérée, le pacte fédéral et la monarchie constitutionnelle fonctionnent en Italie : quel sera le rôle du prince? Ne faudra-t-il pas qu'un ministre spécial, sans cesse attaché à ses pas, le rappelle à chaque instant à la réalité de sa situation, qu'il lui dise par exemple : « Altesse, l'Italie est maintenant autre chose qu'une expression géographique; Altesse, rien n'égale la popularité de Victor-Emmanuel : on l'appelle « le roi *galantuomo;* » Altesse, la politique autrichienne est ignoble ; Altesse, songez au parlement ; Altesse, pensez à la constitution, à l'indépendance, à la liberté... » Pauvre enfant! ces allusions seraient pour lui de vrais coups de poignard, et sa santé, fût-elle à toute épreuve, ne résisterait pas six mois à tant de désagréments. »

Les harangues du prieur, empreintes alternativement d'une onction touchante et d'une douce malice, ont dû presque inévitablement faire pénétrer la convic-

[1] Le prince Ferdinand.
[2] Léopold l'avait fait enlever à son retour de Gaëte.

tion dans son rustique auditoire, car les questions du moment lui sont exposées avec un art si achevé et une simplicité si grande que le moins intelligent de ces *contadini* n'a pu manquer d'en saisir quelque chose. Il n'eût pas été impossible, toutefois, de tirer de ces *veglie* une utilité plus haute et plus immédiate, en les popularisant à l'étranger au moyen d'une traduction. Alors, en effet, que les destinées de l'Italie centrale paraissaient assurées, grâce à la sagesse des deux dictateurs, alors que l'invasion et les exécutions sanglantes de l'Autriche étaient encore présentes à tous les esprits, ce n'était pas aux anciens sujets du grand-duc qu'il fallait inculquer le respect des choses vraiment respectables. C'est ailleurs, c'est en France surtout où les classes supérieures accueillaient avec un si déplorable empressement des libelles virulents et calomnieux. C'est chez nous qu'il eût été à désirer que l'on propageât les discours du prieur Luc, discours où l'esprit et le trait s'allient à une extrême modération, et où l'on trouve posé avec tact et discuté sans passion le brûlant problème que la prudente énergie de toute une nation s'est chargée de résoudre sous les yeux étonnés de l'Europe.

Lorsqu'il aborde les sujets religieux, le Dr Bianciardi ne s'élève pas à une moindre hauteur que dans les questions purement politiques, et, comme transition entre ces deux aspects de son admirable talent, je ne puis m'empêcher de citer ici la conclusion de la seconde « veglia », où l'onction du prêtre et l'ironie du pamphlétaire se font sentir à un égal degré :

« Il est plus de neuf heures, et nous devons nous séparer ; mais avant de vous renvoyer, je vous recommanderai de faire une courte oraison mentale. Vous prierez, en premier lieu, pour l'empereur d'Autriche, afin que Dieu l'éclaire sur ses véritables intérêts ; qu'il lui fasse connaître que, pour le bonheur même de ses peuples, il doit laisser en repos une nation qui ne peut l'aimer ; qu'il lui touche le cœur et lui fasse comprendre que la violence engendre la violence, et que la tyrannie trouve promptement sa fin dans ses propres excès.

» Vous prierez, en second lieu, pour Léopold II, pour son fils aîné et pour toute sa famille, afin qu'ils acceptent avec résignation les maux qu'il a plu à la Providence de leur infliger, et que l'humiliation qu'ils ont éprouvée en quittant le pays serve d'expiation à leurs péchés, particulièrement à ceux qu'ils ont commis contre nous, lorsque, trahissant leurs serments, ils ont couvert de leur approbation tant d'horribles iniquités ; vous demanderez surtout au ciel qu'ils renoncent à des rêves ambitieux et au coupable projet de rentrer par la force dans le palais Pitti.

» Vous prierez ensuite pour Sa Majesté l'empereur des Français, afin que Dieu le récompense de la sainte pensée qu'il a eue de défendre notre cause en face de l'Europe, et d'humilier ce superbe empire d'Autriche qui se croyait invincible ; demandez aussi à Dieu de combler de ses bénédictions cette intrépide armée française dont l'Italie n'oubliera jamais les services, et suppliez-le d'accorder à Napoléon III le courage et la constance nécessaires pour conduire à terme l'œuvre commencée.

» Vous prierez, en dernier lieu, pour Sa Majesté le roi Victor-Emmanuel, afin

que son ardeur n'éprouve aucune défaillance, afin qu'il aborde sans crainte les obstacles dont il lui reste à triompher, et qu'il continue de marcher dans sa voie avec la même persévérance. O mon Dieu, sauvez-le! Donnez-lui assez de force et de sagesse pour qu'il puisse terminer sa grande entreprise ; faites que nous tous, Italiens, nous nous levions comme un seul homme pour soutenir cet héroïque champion de notre cause; faites qu'un jour il puisse ceindre la couronne d'Italie; faites que les Toscans, en particulier, se montrent dignes de leur passé; et si cet état d'incertitude doit durer encore, faites que nos gouvernants sentent doubler leur énergie et que nous soyons à la hauteur de la nouvelle existence politique et nationale après laquelle nous soupirons. Enfin, mon Dieu! pensez à nous qui sommes vos prêtres ; aidez-nous, éclairez-nous, débarrassez nos cœurs de toute cupidité temporelle, incompatible avec le sacré caractère de ceux qui doivent être les consolateurs et les pasteurs du monde; faites que le Souverain Pontife, chef visible de la sainte Église, comprenne qu'il est de son devoir de rejeter sa souveraineté terrestre pour n'avoir plus d'autre sceptre que la croix. S'il en arrive ainsi, la religion qui, dans l'Italie, dans notre chère Italie, a perdu tout prestige, retrouvera son antique influence, et nos ennemis eux-mêmes devront avouer qu'ils sont dignes de la liberté, dignes de former une grande nation indépendante, ces Italiens restés fidèles à la foi de leurs pères, non par ignorance, par intérêt ou par superstition, mais par suite d'une persuasion intime, d'une conviction raisonnée et profonde! — Bonne nuit. »

Ces dernières lignes contiennent, on peut le dire, la profession de foi tout entière de M. Bianciardi, qui a toujours professé avec une égale ferveur, et sans les séparer jamais, le culte de la religion et celui de la patrie. On aurait tort pour cela de le confondre avec ces hommes inconséquents, à la fois Guelfes et Gibelins, qui, platoniques amants de la liberté, voudraient lui donner pour couronnement l'absolutisme théocratique. Le prieur Luc entend introduire la démocratie dans l'Église aussi bien que dans l'administration civile; et parmi ceux de nos compatriotes qui ont avec lui une étroite parenté morale, il faudrait citer, non pas M. de Montalembert ou M. de Falloux, mais bien plutôt feu Bordas-Dumoulin, son disciple M. Huet, et le président Bonjean. C'est dans un excellent ouvrage en cours de publication, La *Storia politica dei papi*, et dans le journal l'*Esaminatore*, qu'il a fondé l'année dernière, que l'on doit chercher le développement des doctrines si orthodoxes et en même temps si élevées de M. Bianciardi. L'*Histoire des papes* débute par un admirable tableau du monde romain au siècle d'Auguste, et c'est après avoir sondé les immuables plaies de cette société vieillie que l'auteur arrive aux origines du christianisme, ce but essentiel de ses consciencieuses recherches. Cet intéressant sujet a été traité par lui avec un rare talent, mais il avait en vue autre chose qu'un succès littéraire, et, après avoir montré dans quelques chapitres de son livre ce qu'était l'Église des premiers siècles, il a fondé un recueil spécial, afin d'y jeter les bases d'une réforme religieuse italienne, en déterminant avec précision ce qui, dans le catholicisme actuel, se rattache bien positivement au christianisme primitif.

Tout audacieuse qu'elle paraît, la tentative du Dr Bianciardi répondait sans doute à un immense besoin social, car elle a pleinement réussi. Appuyé dès l'abord par un théologien éminent, le chanoine Beali, le directeur laïque de l'*Esaminatore*, est parvenu à grouper autour de sa personne l'élite du clergé national, un corps de sept à huit mille prêtres, qui rappelle, par sa composition, « cette basse Église » anglaise qu'on vit à la fin du XVIIe siècle lutter d'influence avec le « haut clergé », et compenser son infériorité numérique par l'éclat des services rendus. Pour qu'un pareil mouvement se développât, pour que cette imposante minorité se transformât à la longue en majorité, il ne faudrait qu'une seule chose, l'abstention absolue du gouvernement et la mise en pratique de la célèbre théorie de M. de Cavour : *Libera chiesa in libero stato*. Jusqu'ici tout marche à merveille, mais il est malheureusement à craindre que la mission de M. Vegezzi n'aboutisse à un résultat fâcheux en rendant l'appui « du bras séculier » à la portion rétrograde du clergé italien, et alors il ne resterait plus au Dr Bianciardi qu'à briser sa plume éloquente ou à se consumer en protestations stériles à la tête du petit nombre d'ecclésiastiques restés fidèles aux vrais principes, en dépit de la double pression des autorités spirituelles et temporelles. Mais, quoi qu'on doive penser de l'avenir de cette tentative, elle n'en sera pas moins honorable pour ses promoteurs, et en particulier pour les publicistes généreux dont nous n'avons pu aujourd'hui qu'esquisser faiblement la physionomie morale, sauf à profiter d'une prochaine occasion pour étudier plus à fond cette individualité si originale et si puissante.

AMEDÉE ROUX.

COURRIER D'ALLEMAGNE

M. RODOLPHE VIRCHOW

La dernière excentricité de M. de Bismarck a fixé l'attention sur M. Virchow. Nous nous en félicitons puisque cela nous fournit l'occasion d'entretenir nos lecteurs de l'adversaire choisi par le président du conseil, d'apprécier son caractère et sa valeur personnelle. Nous réparerons une inadvertance du *Dictionnaire des Contemporains* qui a omis de mentionner le nom d'un des hommes les plus éminents de l'Allemagne.

M. Rodolphe Virchow est né en 1821 à Cœslin dans la Poméranie. A l'âge de vingt-deux ans il obtint le grade de docteur en médecine, et deux années plus tard il était prosecteur à l'université de Berlin. Ses débuts dans l'enseignement datent de la même époque : ils furent très-remarqués dans le monde universitaire. Le jeune privat-docent se révélait comme le disciple le plus distingué de Jean Müller, l'illustre rénovateur des études physiologiques.

La Prusse n'était pas encore éveillée à la vie publique. La science était offerte à la nation comme un dédommagement de la liberté. Un heureux début dans une chaire universitaire était un événement ; faute d'intérêts plus directs, on le commentait dans les classes instruites et polies de la société prussienne. La popularité qui s'attachait à cette époque au professorat nous explique pourquoi, quelques années plus tard, on vit les suffrages de la nation affranchie, se porter avec empressement sur des hommes que la nature de leurs études et de leurs préoccupations journalières semblait à première vue éloigner des agitations de la vie politique.

La veille étudiant, le lendemain professeur, grâce à l'inestimable mode de recrutement intellectuel des universités d'outre-Rhin, M. Virchow conquit un rang et un nom au delà des limites universitaires. Mais un enseignement, quelque brillant qu'il soit, ne suffit pas pour fonder chez nos voisins une réputation bien assise. Au mérite du professeur, il importe de joindre les qualités du savant. Un talent de vulgarisation, qui ne reposerait pas sur des bases scientifiques très-sérieuses, n'inspirerait qu'une légitime défiance. C'est à cette heureuse préven-

tion que les Allemands sont redevables du caractère vraiment scientifique de leur enseignement supérieur.

Avec le concours de son ami Reinhardt, M. Virchow fonda, en 1847, une revue médicale, *les Archives d'anatomie pathologique et de clinique médicale*. Reinhardt étant mort peu après, son collaborateur eut à porter à lui seul les lourdes charges de l'entreprise commune.

Il se tira vaillamment de cette rude épreuve ; le succès couronna son œuvre. Il travailla, enseigna, expérimenta, grossissant tout à la fois le nombre de ses adversaires et de ses partisans, de ses polémiques et de ses titres à la réputation.

Lorsque le typhus d'inanition éclata en Silésie pendant l'hiver de 1847, ce fut à M. Virchow que le gouvernement confia la mission de combattre l'épidémie. Quelle initiation à la vie publique que d'être placé, à l'âge où l'âme est ouverte aux plus nobles inspirations, en présence du paupérisme sous sa face la plus hideuse, la plus terrible ! Au retour, le jeune savant, encore sous l'impression de l'affreuse misère qu'il avait étudiée, trouva la population de Berlin dans l'ivresse des journées de mars 1848. La royauté était vaincue, humiliée, et le peuple entré dans la jouissance de ses droits.

Ces événements ne surprirent pas M. Virchow. Le révolutionnaire scientifique salua d'un cri de joie l'avénement d'une révolution politique. Après s'être attaqué aux théories surannées en médecine, après s'être appliqué à donner un fondement solide à la science médicale, M. Virchow entra en campagne contre les priviléges féodaux, le bon plaisir royal, et s'efforça d'asseoir l'État sur de larges bases démocratiques. Les révolutions font monter à la surface les pensées que les hommes et les nations renferment dans leur sein.

Cette double tendance se traduisit dans deux actes qui caractérisent l'homme : il créa un journal sous le titre de *la Réforme médicale*, et ouvrit un club dans la *Friedrich-Wilhelm Stadt*.

Du haut de cette tribune, il confessa sa foi démocratique, et, à l'encontre de bon nombre des héros oratoires de cette époque, il resta fidèle aux principes proclamés par lui, au lendemain de la victoire du peuple. Comme orateur populaire, M. Virchow eut un grand succès. Il fut nommé représentant du peuple mais il ne fut pas admis à remplir ces fonctions, parce qu'il n'avait pas atteint trente ans, l'âge de l'éligibilité en Prusse.

M. Virchow était une victime désignée aux coups de la réaction. Il ne fut pas épargné : on supprima son journal et on lui enleva sa place. Les mérites du savant ne firent pas oublier les sentiments démocratiques du citoyen.

L'université de Wurzbourg saisit avec empressement une occasion de rendre à son enseignement un lustre quelque peu terni. Elle offrit à M. Virchow la chaire d'anatomie pathologique. Les belles salles de l'hôpital Jules se repeuplèrent d'auditeurs : de 43 étudiants le chiffre des élèves en médecine s'éleva bientôt à 336.

Les loisirs de l'homme politique furent mis à profit par l'homme de science. Les dix années de la réaction triomphante furent consacrées à amener le triomphe de la réforme médicale. Au milieu de l'apathie publique, M. Virchow travailla avec une ardeur prodigieuse à l'accomplissement de sa grande œuvre.

Il ne m'appartient pas, et d'ailleurs ce serait ici hors de propos, de résumer ses remarquables travaux. Qu'il me suffise d'indiquer en peu de mots la portée de sa réforme.

C'est à M. Virchow que revient le mérite d'avoir ramené la science médicale à l'étude des tissus cellulaires, d'avoir établi l'analogie des états pathologiques et physiologiques. C'est lui qui a posé ce principe que l'essence des maladies réside dans une modification des cellules. Il en a démontré la justesse dans son célèbre ouvrage, *la Piathologe cellulaire dans son application à l'enseignement physiologique et pathologique.*

Il est peu d'hommes qui possèdent une aussi grande variété d'idées, et qui soient doués, au même degré que lui, du don heureux d'en montrer tout à la fois l'étendue et l'application pratique.

L'Angleterre et la France ont rendu hommage à son vaste savoir, à ses découvertes scientifiques : en 1856, *la Société royale de médecine* de Londres l'a nommé membre honoraire, et trois années plus tard notre Académie de médecine lui a donné le titre de membre correspondant. Mais de tous les succès qu'il a remportés, il n'en est pas de plus éclatant que d'avoir amené la réaction à composition. Sous la pression du sénat académique de l'université de Berlin, le ministère Mauteuffel s'est vu, en 1856, dans la nécessité de rappeler le professeur repoussé six années anparavant. On ne se contenta pas de lui rendre sa chaire ; on lui confia en outre la direction de l'institut pathologique qui est devenu, par les soins de M. Virchow, le plus vaste et le plus important de ces sortes d'établissements scientifiqnes. La victoire du professeur a été le triomphe de la science sur les préventions de l'esprit de parti.

Le canon de Solferino arracha le peuple allemand à sa léthargie; la nation secoua sa torpeur; la vie publique se réveilla dans le pays; de toutes parts s'éleva un grand cri pour demander des garanties à l'intérieur, des sûretés à l'extérieur. L'Allemagne, remuée au fond de sa conscience, s'agita pour unir dans une indestructible solidarité des intérêts du Nord et du Midi. La pensée libérale allemande déborda dans sa richesse et dans sa force, comme un torrent longtemps contenu.

Au premier signal, M. Virchow sortit de son laboratoire pour reprendre la lutte interrompue mais non abandonnée. Il reparut dans l'arène des partis, mûri par la connaissance des hommes et des choses, grandi par ses études, avec l'autorité que donne le talent oratoire mis au service de convictions inébranlables.

Le peuple, qui a bonne mémoire quoi qu'on dise, ne l'avait pas oublié. La population de Berlin le nomma d'abord du conseil municipal. La présence d'un savant n'a pas lieu de surprendre dans les conseils d'une ville qui aime à se donner le titre de « la capitale de l'intelligence » et qui mérite incontestablement d'être appelée le siége de la libre pensée européenne.

Pendant la réaction, la police berlinoise s'était distinguée par ses ardeurs extraordinaires. On se souvient des tristes exploits des Patzke et consorts. Au milieu d'une époque riche en ce genre d'exploits, la police de Berlin mérite une mention spéciale. Avec le montant des amendes extorquées aux citoyens,

on eût pu élever à sa gloire une colonne d'argent aussi haute que la colonne Vendôme. Ce fut l'adversaire que M. Virchow se choisit tout d'abord : avant de s'attaquer aux grands tyrans, il déclara la guerre aux tyranneaux de la vie municipale. Pour première mission, il s'imposa le devoir de dévoiler leurs abus de pouvoir, leurs malversations. Sur sa proposition, le conseil municipal ordonna une enquête, qui amena une transformation radicale de l'institution.

L'année suivante, les portes de la Chambre s'ouvrirent devant M. Virchow : il fut nommé par trois colléges électoraux; deux fois à Berlin et à Saarbrück. Depuis lors, il se tient sur la brèche, sans que sa fécondité scientifique ait paru beaucoup souffrir de son activité parlementaire. Il a donné dans toutes les circonstances graves, et a pris une large part à ces débats qui, par leur portée, par l'éclat du talent, par la fermeté des caractères, rappelent les luttes si mémorables de la Restauration.

M. Virchow n'appartient pas à la démocratie radicale; c'est un frère d'armes de M. Schulze-Delitzsch et non de M. Jacoby. Il accepte la constitution octroyée, sauf à lui donner les développements démocratiques qu'elle comporte.

Le député de Berlin est de taille moyenne. Nous avons cru remarquer en lui un mélange de la précision britannique et de la vivacité française. Son organe, un peu monotone, sert médiocrement une pensée ferme, précise, limpide, relevée par de vives saillies. Pas la moindre trace de doctrinarisme dans ses discours d'une correction académique. De tous les orateurs français, celui dont il se rapproche le plus, c'est M. Jules Favre, moins la sonorité de l'instrument et la pompe oratoire. Par la forme de son talent aussi bien que par la tournure de son esprit, M. Virchow est en tous points le contraire de ce qu'on s'imagine en France sous le nom d'un savant allemand.

Saluons avec joie l'apparition de la science sur la scène politique. « Il est au dix-neuvième siècle, a dit un homme dont nous ne citerons pas le nom pour ne pas rappeler celui d'un apostat de la liberté, une alliance indestructible, celle de la politique et de la science; elle est contemporaine de l'origine des sociétés et ses progrès se confondent avec le développement même des destinées humaines. Aujourd'hui elle se fait sentir avec plus d'autorité, et cependant que de refus encore de la reconnaître et d'y souscrire! Quand la science gouvernera les hommes, il n'y aura plus de révolutions que celles de la science : au moins les peuples auront obtenu de n'obéir qu'à la pensée même, et l'intelligence seule sera la mesure du droit et de la légitimité sociale. »

E. Seinguerlet.

CORRESPONDANCE

DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE

M. le comte Paul Vogt d'Hunolstein a publié récemment chez Dentu une correspondance inédite de Marie-Antoinette, copiée sur les documents originaux.

A peine ce livre avait-il paru, que M. F. Feuillet de Conches gratifia à son tour le public de deux volumes portant pour titre : *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth. Lettres et documents inédits.*

Depuis longtemps le bruit s'était répandu que M. Feuillet de Conches possédait une riche collection d'autographes qui jetait la plus vive lumière sur l'histoire de ces malheureux personnages. MM. de Goncourt et de Lescure publièrent les extraits les plus intéressants de cette correspondance ; on intimait déjà que l'histoire de la Révolution serait profondément modifiée par la révélation de ces nouveaux documents.

Cependant la correspondance inédite de Marie-Antoinette était à peine publiée par le comte d'Hunolstein, que M. Schérer, un critique éminent qui a exercé sa sagacité dans des recherches autrement ardues, celles sur l'authenticité du texte biblique, exprimait dans le journal *le Temps* les doutes que de prime abord lui inspiraient ces documents originaux, nous disait-on.

Dans son importante revue historique (*Historische Zeitschrift*, München, Cotta), le célèbre professeur de Bonn, M. von Sybel, a examiné les publications de MM. d'Hunolstein et de Conches, en les comparant d'une part aux Lettres de Marie-Antoinette publiées en 1835 par la *Revue rétrospective*, et d'autre part à l'ouvrage tout récent du chevalier d'Arneth : Correspondance de Marie-Thérèse et de Marie-Antoinette pendant les années 1770-1780.

Le comte d'Hunolstein n'a pas jugé à propos de donner aucun renseignement sur les sources où il a puisé ses documents originaux; il explique seulement que Marie-Antoinette prenait diverses copies de ses lettres, et que cette circonstance explique comment la même lettre a pu apparaître en plusieurs endroits.

M. Feuillet de Conches débute dans sa préface en nous annonçant avec une

certaine solennité que la correspondance qu'il édite a été par lui extraite dans les archives nationales de France, d'Autriche, de Suède et de Russie, dans les archives privées d'anciennes familles, et que ses acquisitions personnelles ont complété la collection. M. Feuillet de Conches se plaint de la quantité de documents falsifiés qui sont en circulation, et insiste particulièrement sur l'assertion que l'autographe est la seule garantie d'authenticité. Quant à la provenance particulière de chaque pièce, l'éditeur ne la donne que pour quelques documents, par exemple pour la correspondance de la princesse Élisabeth, et pour le reste, nous devons nous en tenir à l'assurance contenue dans la préface, et faire acte de foi en la sagacité du collectionneur.

M. Arneth, tout au contraire, donne des explications détaillées sur la source des documents qu'il cite, et qui sont tous tirés des archives de Vienne, où se trouvent les lettres de Marie-Thérèse en minutes, et celles de Marie-Antoinette en original. De celles-ci, les premières sont écrites quelques semaines après son mariage, et les dernières quelques semaines avant sa mort.

En comparant les trois collections, M. Sybel constate que la période 1770-1780 est représentée dans la collection Arneth par quatre-vingt-douze lettres et par quarante-cinq plus vingt et une dans les collections Hunolstein et Feuillet de Conches. Une lettre seule est commune à toutes les trois. En la mettant de côté, on trouve que les quatre-vingt-onze lettres tirées des archives de Vienne ont toutes un même caractère, que les soixante-cinq lettres publiées en France ont aussi un même caractère, mais que ces deux caractères ne se ressemblent en aucune façon. Par le style et par l'écriture, ces dernières proviennent évidemment du même auteur, et dirait-on de la même plume, mais il ne faut pas une longue étude pour s'apercevoir que la main qui les a écrites ne peut pas avoir été celle de Marie-Antoinette.

Quand on compare la correspondance de Vienne, qui est en tout cas authentique, avec la correspondance Hunolstein, on tombe dès l'abord sur la déclaration de Marie-Thérèse que du 10 au 30 mai elle n'a reçu aucune lettre de sa fille. Cela suffit pour rayer du coup huit lettres de la collection Hunolstein qui sont évidemment des faux.

Cela suffit aussi, nous semble-t-il, pour trancher la question tout entière, sans suivre M. de Sybel dans l'étude prolongée et des contradictions flagrantes qu'il relève à chaque pas entre Arneth et Hunolstein, et des erreurs de fait et des impossibilités morales qu'il constate. Les correspondances publiées à Paris ne donnent aucun renseignement qui ne soit déjà connu. Mais les documents viennois nous apprennent la part que prit Antoinette dans les actes diplomatiques de 1778, son mauvais vouloir contre Turgot, ses colères contre la constitution anglaise.

La Marie-Antoinette de la correspondance Arneth est une tout autre personne que la Marie-Antoinette de MM. Hunolstein et Feuillet de Couches. Ici elle est plus tranquille, plus imposante, plus raide, si l'on veut, plus réservée, plus réfléchie, plus respectueuse envers sa mère. Là, elle est amusante, coquette, d'un négligé

gracieux, elle converse cent fois comme dans un vaudeville moderne, elle ne rapporte que les événements connus de tout le monde, et n'est forte ni en style ni en chronologie, elle vise à l'effet, à l'esprit. Elle semble avoir lu déjà les romans modernes qu'on a faits sur son compte, et poser pour la ressemblance avec les portraits de M. Delaroche. Bref, toute la correspondance de la reine telle qu'elle est relatée dans les deux publications susdites, doit être retranchée de la collection des documents historiques dignes de foi.

C'est ainsi que M. de Sybel conclut sa dissertation dans le dernier volume de son *Historische Zeitschrift*. La démonstration nous paraît suffisamment concluante, mais l'auteur a voulu la rendre plus décisive encore dans une note qu'il vient d'adresser à la *Revue moderne*.

« Depuis l'impression de mon travail, la biographie de l'archiduchesse Marie-Christine m'est tombée sous la main (Vienne, 1863). Marie-Christine était la sœur d'Antoinette, et dès l'origine sa plus intime confidente, s'il faut en croire Hunolstein et Feuillet de Conches, qui rapportent nombre de lettres que lui aurait adressées la reine.

Wolff a écrit son livre après avoir tiré parti de tous les papiers, lettres, actes et mémoranda de l'archiduchesse et de son époux, le duc Albert de Saxe-Teschen ; tous documents qui sont conservés dans une rare intégrité en Autriche et en Bohême.

En octobre 1786, Marie-Christine, accompagnée de son mari, fit le voyage de Bruxelles à Paris pour visiter sa sœur, la reine de France. Wolff raconte la visite d'après les mémoires du duc et les lettres de Christine à une de ses plus intimes amies, la princesse Éléonore Lichtenstein, lettres qui furent écrites au moment même. Wolf résume ainsi les documents mis à sa disposition : « Depuis combien longtemps les deux femmes ne s'étaient pas vues! Marie-Antoinette était de treize ans plus jeune que Christine, entre les deux sœurs aucune relation n'existait (*sie standen in keinem Verkehr*) ; mais au moment du revoir, tous les sentiments, tous les souvenirs de patrie et de jeunesse se firent vivants. Ce fut avec une certaine crainte (*bangen*) que Christine s'approcha. On lui avait déjà écrit que la reine avait le cœur froid, qu'elle menait une vie légère. Comme elle leur apparut différente de la femme qu'on leur avait dépeinte! Albert et Christine furent charmés de son amabilité, et comprirent combien la malveillance avait cherché à ternir sa réputation... »

Wolff remarque ensuite (tome II, 122) que dans la correspondance entière de l'archiduchesse, il ne se trouve qu'une seule lettre de sa sœur, lettre reçue à Bonn en 1791. Wolff communique en entier le beau et touchant document (du 29 mai 1791); il contient surtout une description des dangers occasionnés par cette correspondance. Christine ne reçut qu'un autre billet de sa sœur par l'intermédiaire d'une dame à son service, en janvier 1792.

« Après ces faits péremptoires, s'écrie M. de Sybel, quelle confiance peut-on encore accorder aux deux collections Hunolstein et Feuillet de Conches? »

Aucune assurément.

La falsification est faite d'ailleurs avec un certain esprit et un certain talent. Le faussaire a parfaitement décalqué la figure de convention dont les feuilletonistes, les imagiers et les historiens à la façon de M. Capefigue ont gratifié la *Royale Martyre*. Les légendes ne sont pas si difficiles à instituer qu'on le pourrait croire. Pour en créer une, il suffit d'un intérêt politique. Il faut encore un artiste capable d'idéaliser un portrait et d'en faire un type. Le type est alors reproduit avec toutes les variations désirables en marbre ou en musique, en prose ou en poésie, par une multitude d'imitateurs, race servile. Tous les ans des peintres en objet de sainteté et en articles de religion nous retracent la pieuse légende du Temple, tous les ans des rimes malsaines larmoient sur la *Bergère de Trianon*. C'est une des mille applications de la loi de l'offre et de la demande. Vous voulez des cannes de M. de Voltaire, des tabatières du grand Frédéric, des métacarpes de Saint Jean Népomucène, des cheveux de Marie-Antoinette, vous voulez les clefs de l'armoire de fer? Payez, payez, et vous en aurez pour votre argent. L'engouement produit la crédulité, et la crédulité la duperie. C'est tout simple!

ÉLIE RECLUS.

On nous annonce que la librairie Pagnerre réédite le troisième volume des œuvres complètes de M. Edgard Quinet, volume qui se trouvait épuisé. Il se compose de trois ouvrages :

L'*Examen de la vie de Jésus* est encore une œuvre d'actualité.

Le Christianisme et la révolution française ne saurait être trop médité. MM. Quinet et Michelet l'ont expliqué : le christianisme repose tout entier sur l'idée de la grâce, c'est-à-dire du bon plaisir, tandis que la révolution française ne connaît et ne veut connaître que les droits de l'homme, c'est-à-dire la justice.

La *Philosophie de l'histoire de France* renverse de fond en comble les formules d'un optimisme menteur, qui approuve toutes les lâchetés, légitime toutes les turpitudes, applaudit à toutes les défaites du progrès et fait de tous les tyrans des champions de la liberté. M. Quinet a protesté à l'encontre des docteurs officiels, il a prouvé que la science n'enseignait pas autre chose que la conscience, il a prouvé une fois de plus que du bien sortait le bien, et que du mal ne sortait pas le bien mais le mal. Ce livre est une des plus grandes et une des plus belles actions de l'illustre exilé.

Nous sommes heureux de le constater à cette occasion, il est des bons livres qui ont du succès.

ÉLIE RECLUS.

REVUE PARISIENNE

On vient de me communiquer un travail bien curieux, l'œuvre d'un fou, sans doute, mais d'un fou de quelque bon sens à coup sûr. — Lorsque tant de gens raisonnables n'ont pas le sens commun, pourquoi s'étonnerait-on, de voir un peu de bon sens à un fou?

L'auteur du travail en question prétend avoir découvert un moyen infaillible de juger *à priori* de l'utilité absolue des diverses fonctions que remplissent les individus dont se compose une société quelconque.

A cet effet, il a dressé un tableau divisé de la sorte :

1° Gens qui se sont mis, se mettent, ou se mettront en grève;

2° Gens qui ne se sont pas mis, ne se mettent pas et ne se mettront jamais en grève.

Les premiers, suivant l'inventeur du système, seraient les gens utiles; les seconds, les gens inutiles et par conséquent nuisibles; de plus, personne ne pourrait du jour au lendemain suppléer les premiers, et tout le monde serait apte à remplacer les seconds.

— Ainsi, continue l'auteur, il ne vint pas au Sénat romain l'idée de suspendre son action gouvernementale, mais il vint à la plèbe romaine l'idée de se retirer sur le mont Aventin, — ce qui était certainement une façon de se mettre en grève. — Pourquoi cela? — Parce que le Sénat gouvernant avait un besoin essentiel de la plèbe gouvernée, sans laquelle il n'eût rien gouverné du tout, tandis que la plèbe aurait pu se passer du Sénat en travaillant pour son propre compte et en se gouvernant elle-même.

Il en est de même pour les cochers de fiacre. Ils peuvent se mettre en grève, et ils s'y mettent, parce que tout le monde a besoin d'eux, tandis que ni les czars, ni les commissaires cantonaux, ni les moines, ne nous ont jamais menacés de « suspendre leurs travaux.»

Je n'entrerai pas dans de plus longs détails : chacun dressera, s'il lui convient, les deux listes parallèles.

Quoi qu'il en soit, quelques personnes s'attendrissent sur le sort des action-

naires de la *Compagnie impériale des petites voitures*, laquelle compagnie aura perdu, dit-on, à ce jeu de ses cochers, 50,000 francs par jour. C'est un malheur certainement, mais ne sera-t-il pas amplement racheté, s'il amène la suppression d'un monopole violemment établi, qui n'a d'autre raison d'être que l'avantage personnel des *monopoleurs* et le désir immodéré de la police de tout centraliser afin de mieux tenir tout?

Je garde donc la plus grosse part de ma sensibilité pour les indigents qui viennent de perdre, eux aussi, une somme assez ronde, le jour de la Fête-Dieu. En effet, ce jour-là, dans toute la France, on a dépensé en cierges, achat de fleurs et de vêtements blancs, reposoirs enguirlandés et autres choses de luxe, un argent qui aurait suffi, bien employé, à soulager autant de misérables qu'on a béni de dévots.

En compensation, on a permis, à Paris, à une foule de jeunes mendiants de construire de petits chapelles malpropres à tous les coins de rue, et d'importuner les passants en quémandant « un petit sou.»—Hâtons-nous d'ajouter, afin d'être équitable, que si un père de famille, au même instant, avait tendu la main en implorant la charité d'un morceau de pain, on l'aurait immédiatement incarcéré. —Tout ce qu'approuve l'Église prospère!

J'aurais cependant plutôt compris des *Te Deum* que des processions, car la société, ce mois-ci, vient encore d'échapper à deux grands dangers : *Candide* est supprimé, et M. Dumas père ne parlera plus au théâtre Saint-Germain ni ailleurs.

On nous sauve ainsi plusieurs fois l'an, et avec une telle prestesse que nous ne connaissons le péril qu'au moment de remercier les sauveurs.

On avait même annoncé, à ce sujet, que les *Conférences* allaient être suspendues dans la France entière. — Le public l'avait cru sans effort. — Quant à *Candide*, j'ignore quel crime il a commis pour mériter une fin si tragique, mais ce devait être un journal, puisqu'on l'a supprimé.

La mesure qui a frappé M. Dumas, au contraire, ne pouvait étonner personne. Cet écrivain est un des hommes les plus dangereux de notre époque, s'il faut l'en croire. N'a-t-il pas pris la part la plus active à toutes nos révolutions contemporaines, soit en renversant le trône de Charles X, soit en pacifiant la Vendée, soit en nous donnant la seconde république, etc., etc.?

Une autre mesure a également frappé les journaux, je veux dire frappé d'étonnement. Je veux parler de la remise gracieuse qui leur a été faite des *avertissements* qu'ils avaient encourus. — Ah! si j'avais su, s'est écrié un directeur non *averti*, si j'avais su. — Qu'auriez-vous donc fait? — Je me serais pourvu d'un avertissement, il y a quinze jours, et ma réputation de hardiesse et d'indépendance était fondée.

Il y a quelques estomacs difficiles qui s'accommodent mal de ce régime mi-parti absinthe et confiture. Ils lui trouvent une saveur étrange, et regrettent de n'avoir pas le double visage de Janus, afin de pouvoir rire et pleurer ensemble, comme la situation le demanderait.

M. Sainte-Beuve, lui, n'a qu'un visage, mais il est tout à la joie, tout à la mansuétude. Lisez plutôt les articles qu'il a publiés au *Constitutionnel* depuis sa nomination. Sa plume n'a pas une goutte de vinaigre : elle distille le lait et le miel, qui tombent en pluie fine et onctueuse sur tous nos poëtes contemporains, depuis M. Armand Renaud jusqu'à M. Catulle Mendès.

Pendant que nous sommes à la porte du Sénat, vous me permettrez bien de vous annoncer, — à l'oreille, — qu'on prépare pour M. Victor Cousin un siége dans cette auguste assemblée. On a déjà donné le nom du grand philosophe éclectique à une rue qui paraît mener à la Sorbonne, si l'on consulte le plan de Paris, mais qui, en réalité, mènerait au Luxembourg, s'il faut en croire certains bruits. Ainsi se trouverait déçu le vœu exprimé par un ancien collègue de l'ancien ministre de Louis-Philippe, lorsqu'il s'écriait dernièrement :

— J'aime mieux que M. Cousin soit attaché au gouvernement par une rue que par une place.

La prodigalité nouvelle de M. Victor Cousin semblerait, d'ailleurs, à défaut d'autre indice, révéler une prochaine révolution dans son existence. N'a-t-il pas fondé, de ses deniers, un prix de 3,000 francs? Cela vous étonne? Cela étonne bien davantage les anciens secrétaires de M. Victor Cousin. J'en connais un qui persiste à n'y pas croire.

Il s'agit d'encourager l'étude de la philosophie... — Que dira le clergé? — Laissez-moi achever : de la philosophie... *ancienne*. Le clergé ne dira rien.

On en a ri, on rit de tout en France, même des meilleures choses, de la croix de Rosa Bonheur, par exemple. Ce n'est pourtant pas la première fois de nos jours qu'une femme reçoit la décoration.— Malgré quelques précédents plus ou moins analogues, il convient néanmoins de voir dans cette décoration une sorte d'innovation et d'innovation excellente. Il était incompréhensible que les femmes fussent exclues de cette récompense honorifique, comme si le talent et le génie avaient un sexe.

Notre logique à leur égard est vraiment singulière. Privées de tous les honneurs qui se conquièrent, privées de presque tous les droits, toujours en tutelle, le code n'en fait nos égales que pour l'expiation du crime. On les envoie au bagne ou à l'échafaud, mais, pour rien au monde, on ne les enverrait à l'Académie française. Il en est pourtant plusieurs, de nos jours, qui en remontreraient sans peine à plus d'un de nos immortels. — Je ne parle pas de celles qu'ils ont couronnées, et qui les ont eus à leurs pieds.

Quand on voit ce qu'elles sont, malgré le couvent et les préjugés dont on remplit, en guise d'éducation, leurs cervelles d'enfants, on se demande ce qu'elles seraient si on les élevait pour être nos compagnes et nos amies, au lieu de les élever pour aller à confesse et coqueter dans le monde.

Quelques-unes se chargent de nous l'apprendre, soit dans les lettres, soit dans les arts, soit dans la vie privée, témoin Mme Lemonnier, fondatrice d'une école d'enseignement professionnel pour les jeunes filles, et qui a exprimé avant de mourir la « volonté formelle » que son enterrement fût « purement laïque. » —

Une pareille résolution de la part d'une femme, lorsque si peu d'hommes montrent ce courage, était de nature à frapper vivement l'opinion publique.

O maris, hommes de tous les compromis, qui faites baptiser vos enfants et qui envoyez vos femmes à l'église, sous prétexte que la religion est nécessaire aux femmes et aux enfants, pendant que vous-mêmes vous lisez Voltaire en cachette, cessez, du moins, de donner cette excuse à l'abdication de votre légitime influence et ce vernis de tolérance à votre coupable abstention.

Non, l'erreur n'est pas la seule nourriture qui convienne à vos filles. — Ce sont des êtres faibles, dites-vous? — Raison de plus pour les mettre au régime fortifiant de la vérité. — Du reste, les faits démentent votre théorie : Mme Lemonnier n'était pas la seule qui eût rompu avec la sacristie, et l'on connaît plus d'une femme affranchie des religions à dogmes.

On m'objectera peut-être que celles-là mêmes prennent un confesseur en vieillissant. — Qu'est-ce que cela prouve? — Ce n'est pas la foi qui vient dans ce cas, ce sont les joies de la vie qui s'en vont, laissant à leur place l'ennui redoutable.

Pour moi, je regarde la fin de Mme Lemonnier, couronnant une belle existence, comme un fécond exemple, et j'en tire un favorable augure. — Ce que femme veut, Dieu le veut. — Si les femmes allaient vouloir enfin que nous ayons le courage de nos opinions! Si elles allaient s'éprendre d'un robuste amour pour les grandes idées de l'avenir!

En attendant ce jour trois fois heureux, pour nous consoler de tout ce que nous avons perdu, il nous reste le triomphe de *Gladiateur* et des *locomotives françaises* en Angleterre. — Cela est bien, sans nul doute, mais je ne puis oublier qu'autrefois nous exportions des idées, et que nos triomphateurs s'appelaient Voltaire ou Diderot.

A la vérité, nous exportons aussi les procès de presse au Mexique, et nos turcos civilisent l'empire de Montézuma.

Mieux est de ris que de larmes escripre,

a dit un vieux Gaulois; aussi j'ai hâte de vous annoncer que le Convent du Grand-Orient de France a proclamé l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. — Voilà, du moins, deux grands problèmes résolus! — A sa prochaine assemblée, le Grand-Orient, qui est si bien informé de l'autre monde et en connaît tous les secrets, ne manquera pas de nous apprendre comment l'éternité s'écoule en paradis, et de quel bois on se chauffe en enfer.

M. Gagne, l'illustre auteur de *l'Unitéide*, du *Calvaire des Rois*, du *Congrès sauveur*, de *la Monopanglotte*, de *l'Archi-Monarque*, et, en dernier lieu, du *Supplice d'un Mari*, « drame réel et universel en cinq tableaux-scènes, joué sur tous les théâtres du monde, etc., » pourrait faciliter ces révélations à nos francs-maçons prophètes. Cela rentre dans sa spécialité.

Puisque je viens de nommer notre grand contemporain, je me plais à constater que celui qui demande

> Pour abolir la peine adultère en amour
> Que les pieux maris commencent nuit et jour,

et qui a émis cette belle pensée :

> La peine de mort seule est le paratonnerre
> Qui préserve l'amour de la foudre adultère,

que celui-là même a trouvé que M. de Girardin avait, dans une « magnifique préface, » défendu « noblement la dignité des lettres. »

Je ne reviendrai pas, d'ailleurs, sur ce que j'ai déjà dit du *Supplice d'une Femme*, et de la préface mise en tête de la brochure. — M. Dumas fils a parlé à son tour, et d'une façon si digne et si péremptoire, qu'il y aurait peu de générosité désormais à frapper sur un vaincu, surtout quand ce vaincu avoue sa défaite par son silence. En somme, j'aurais peu de chose à changer à ma première impression. Elle était dans le sens de la vérité. — Veut-on être tout à fait dans la vérité? Qu'on ôte ce que je laissais à M. de Girardin pour l'ajouter à la part de M. Dumas fils, en constatant de plus que le premier a poussé l'audace jusqu'à la maladresse et « l'indépendance du cœur » jusqu'à la plus extrême licence.

Aussi les faiseurs d'épigrammes s'en sont donné à cœur joie. J'ai bien des petits vers sur ma table; je ne citerai qu'un huitain, non pour son mérite, mais parce qu'il est, je crois, inédit. Le voici :

> Confisquer le nom d'un ami
> En tête de l'ouvrage
> Qu'il corrigea d'une main sage,
> Et le traiter en ennemi,
> N'était-ce pas liberté grande?
> — Mais non, — répond avec fierté
> Le coupable à cette demande, —
> C'est la grande liberté!

Ce n'est pas pour rien, après tout, que la maison de Molière s'appelle la *Comédie française*. La comédie est partout avec elle, dans les coulisses et derrière le rideau aussi bien que devant la rampe, et le *Comité* nous la donne sans qu'il soit besoin de frapper les trois coups sacramentels.

L'élection de M. Provost fils a fait tant de bruit et amené tant de protestations indignées, que je n'ai nulle envie de mêler ma voix tardive à toutes les voix furieuses. J'avouerai même que tant de colère m'a un peu surpris. — Que le choix du *Comité* soit détestable, personne n'en disconvient; que le *Comité* ait manqué en un sens à ses devoirs, tout le monde l'admet. Mais de là à voir l'ave-

nir de la *Comédie française* compromis et l'art dramatique tombé dans le marasme, il y a loin; mais de là à demander l'intervention de l'autorité et la suppression du *Comité*, il y a infiniment plus loin encore.

Tiens, ma maison qui n'est plus à sa place!
L'autorité, vous souffrez donc cela?

Ce refrain d'une vieille chanson à boire semble être notre refrain national par excellence. On parle de liberté, de *self-government*, de responsabilité et d'initiative du matin au soir, mais dès l'instant qu'une réunion d'hommes usent de la liberté qui d'aventure leur est laissée, pour prendre sous leur propre responsabilité l'initiative d'une mesure plus ou moins fâcheuse, vite on appelle un sergent de ville.

— Voyez, s'écrie-t-on, quel mauvais usage les malheureux font de la liberté! Ils n'en sont plus dignes. Qu'on les mette en prison!

Pauvres logiciens qui ne comprenez pas que si on n'était pas libre de faire un mauvais usage de sa liberté, on ne serait plus libre!

Ce n'est pas le *Comité* de la *Comédie française* qu'il faudrait supprimer, c'est votre éducation qui est à refaire, et d'urgence. — Comment voulez-vous qu'un peuple apprenne à aimer cette liberté dont vous lui parlez sans cesse, quand vous lui démontrez à la première occasion qu'à vos yeux la liberté des autres, c'est le devoir pour eux de faire juste ce qui vous convient?

Le *Comité* a été faible, a créé un précédent déplorable, d'accord; mais, quoi que vous disiez, c'était son droit, puisqu'il était libre, et vous n'aviez, vous, que le droit de blâmer sa conduite en respectant scrupuleusement le principe qui lui a permis d'être faible et coupable.

Les autres théâtres sont entrés dans la saison d'été, c'est tout dire. Le *Vaudeville* continue de jouer à huis clos deux affreuses petites pièces en un acte, — *le Nid* et *les Petites comédies de l'amour*, — qu'on ne peut pas même critiquer. Il n'y a pas de bachelier ès lettres intelligent qui ne soit capable de faire mieux, ce qui n'empêche pas les directeurs de déclarer qu'on ne leur apporte rien de *jouable*, et de le prouver par ce qu'ils jouent.

Le *Gymnase* se repose aussi avec *les Victimes de l'argent*, de M. Goudinet. Cette comédie rappelle un peu *le Roman d'un jeune homme pauvre*, moins l'intérêt. Il s'agit toujours d'une jeune fille trop riche qui ne voit dans ses amoureux que des coureurs de dot, et d'un jeune premier sans fortune qui n'ose déclarer sa flamme, de peur qu'on ne l'accuse du vil désir de s'enrichir par un beau mariage.

C'est là une de ces pièces honnêtement médiocres et parfaitement insipides que les directeurs se donnent le malin plaisir de monter parfois pendant la morte saison.

— Vous demandez des pièces littéraires et signées de noms nouveaux, disent-ils à la critique qui bâille. — Je vous sers une pièce écrite avec un soin méticu-

leux et signée d'un auteur à peu près inconnu. — Êtes-vous contents? — Non? — Alors revenons aux *faiseurs*.

On revient aux *faiseurs*, et le tour est joué.

Je ne croirai pourtant jamais que, dans une nation de quarante millions d'hommes, on ne puisse trouver, en dehors d'une vingtaine de fabricants de la Société des auteurs dramatiques, — que des producteurs de pareilles pauvretés, ni qu'il faille absolument s'adresser à Mlle Léonide Leblanc pour rajeunir la tradition de l'esprit français.

L'*Association des auteurs dramatiques* est heureusement en proie à une lutte intestine qui se dénouera devant la justice. Une centaine de ses membres, parmi lesquels on compte MM. E. Augier, George Sand, Jules Sandeau, etc., demandent à se retirer. Le procès amènera, espérons-le, des révélations curieuses, et l'opinion publique pourra enfin se prononcer en connaissance de cause.

En attendant, le rédacteur en chef de *la Presse*, qui doit faire partie de l'association pour avoir écrit une pièce qu'on n'a pas jouée, et avoir vendu, sous son nom, à Michel Lévy, la pièce de Dumas fils qu'on a jouée, prépare activement la représentation des *Deux Sœurs*, — pièce de M. de Girardin SEUL.

Elle serait représentée le 15 août prochain, au *Vaudeville*, devant le public populaire et non payant de ce grand jour de fête nationale. — M. de Girardin fait son appel au peuple. Nous verrons s'il entend mieux le mécanisme du suffrage universel que le mécanisme dramatique.

On annonce aussi que la pièce de MM. de Goncourt, intitulée : *Henriette*, succédera, sur l'affiche du *Théâtre-Français*, au *Supplice d'une femme*.

Quant à *la Pomme*, de Th. de Banville, elle aura subi probablement l'épreuve du grand public lorsque ces lignes paraîtront.

Je ne vous dirai rien du *Clos-Pommier*, drame en cinq actes de MM. Amédée Achard et Ch. Deslys. Cette œuvre, due pourtant à la collaboration de deux hommes d'esprit, ne soulève aucune question intéressante. Remercions, néanmoins, M. Dumaine. Il a bien fait les choses, car les provinciaux et les étrangers qui n'ont pas encore vu la salle de la *Gaîté*, se seraient, au besoin, contentés à moins de frais.

Je ne vous parlerai pas non plus des *Gardes forestiers*, de M. Alexandre Dumas père, joués au *Grand Théâtre Parisien*, et cela parce que je n'ai pas été les voir.

J'en avais pourtant la ferme intention, je vous assure, et j'avais déjà bouclé mon sac de voyage, lorsque, au moment de partir, un numéro du *Petit Journal* tomba sous ma main.

Ce numéro contenait le compte rendu de la pièce par M. *Duallim*. — Cette lecture, hélas! m'ôta tout courage. Une telle analyse vous corrigerait à jamais du désir de voir même un chef-d'œuvre consacré par dix siècles d'admiration. La pièce ainsi racontée me parut niaise et *vieillotte*.

Peut-être n'y avait-il que l'analyse de coupable! M. Millaud ne se défie pas assez de M. *Duallim*.

ARTHUR ARNOULD.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'Année scientifique et industrielle, par LOUIS FIGUIER, neuvième année, un vol. in-18, Hachette. — *La Science et les Savants en 1864*, première année, par VICTOR MEUNIER, un vol. in-18, Germer-Baillière. — *Histoire des Plantes*, par LOUIS FIGUIER, figures par FAGUET, un beau vol. gr. in-8, illustré, Hachette.— *La Plante, botanique simplifiée*, par ED. GRIMARD, deux vol. in-18, fig., Hetzel. —*L'Univers, les infiniment grands et les infiniment petits*, par F.-A. POUCHET, correspondant de l'Institut, etc., un vol. in-18, fig., Hachette. — *Les Météores*, par MM. MARGOLLÉ et ZURCHER, un vol. in-18, fig., Hachette. — *Bibliothèque utile*, trente-septième volume ; *Histoire de la marine française*, par ALFRED DONEAUD, Dubuisson imprimeur.—*Exposition générale des connaissances humaines*, premier cahier, M. A. PUISSANT, administrateur, rue Neuve-des-Martyrs, 6. — *Problèmes de la Nature*, par AUGUSTE LAUGEL, in-18, Germer-Baillière.

I

Découvrir et vulgariser, telle est de notre temps, suivant M. Pouchet, la double tâche du savant. Nous ne devons donc pas nous étonner du nombre considérable de travaux qui ont pour objet la vulgarisation de la science. Tous les journaux ont leurs *revues scientifiques*, destinées à mettre le public au courant des découvertes et de leurs applications. Ces articles, réunis en volume, deviennent des *annuaires* qui, publiés régulièrement, résument l'état de la science et signalent ses progrès. En même temps paraissent des ouvrages, *illustrés* la plupart du temps, où les éléments des sciences, leurs résultats généraux, sont exposés plus ou moins philosophiquement et mis à la portée de tous. Le nombre de plus en plus grand de ces livres répond, sans aucun doute, à un besoin croissant d'instruction dans le public. Un vague désir de savoir tourmente aujourd'hui les intelligences, comme si elles pressentaient qu'à la science appartient le secret de l'avenir, et que les réformes sociales et politiques sortiront de l'instruction universellement répandue. Depuis l'ouvrier qui économise sur la paye

de la semaine pour acheter des livres, jusqu'à l'homme du monde en qui la tendance du temps et le mouvement des esprits ont fait naître des curiosités nouvelles, tous demandent leur part de l'héritage que le travail des siècles passés a légué au nôtre et que le nôtre accroît incessamment. L'instruction facile et à bon marché, tel semble être le vœu général à la réalisation duquel auteurs et éditeurs s'appliquent de concert. Les hommes les plus distingués par leurs connaissances ne dédaignent pas de mettre leur savoir et leur talent au service de ce besoin nouveau si digne d'intérêt, suivant en cela le noble exemple donné par les Humboldt, les Darwin, les Arago, ces princes de la science moderne.

Parmi ces vulgarisateurs de la science, M. Figuier brille au premier rang par le nombre et le succès de ses livres. Son *Année scientifique et industrielle*, dont le neuvième volume est en vente, a servi de modèle à d'autres annuaires scientifiques formés, comme le sien, d'une réunion d'articles publiés dans les journaux. Il suffit d'un coup d'œil jeté sur ce neuvième volume pour juger de l'intérêt qu'il présente. Les découvertes et les discussions de l'année 1864 y sont exposées avec clarté et avec des détails suffisants pour en donner une idée à ceux qui ne veulent connaître que le gros des questions et les directions du mouvement scientifique. M. Figuier semble vouloir borner son ambition au rôle de rapporteur; il ne cherche guère à s'élever à des vues philosophiques, évite la polémique, et se contente en général, pour tout exercice de son jugement, de prémunir le lecteur contre les conclusions hasardées. Cette prudence lui réussit, et nous le blâmerons d'autant moins que son raisonnement, lorsqu'il lui arrive de raisonner, n'est pas toujours heureux, témoin le passage (p. 282) où il oppose à la théorie de Darwin, sur l'origine des espèces, un argument qu'il fallait laisser aux colères peu scientifiques d'un illustre académicien.

M. Victor Meunier, qui vient de publier *la Science et les Savants en* 1864 (première année), est un esprit d'une autre trempe et d'une tout autre ardeur que M. Figuier. Il comprend d'une autre manière son rôle de critique, et, comme il le dit dans son avant-propos, son livre ne fait double emploi avec aucun de ceux de ses confrères du feuilleton scientifique. « Naturaliste déclassé, » comme lui-même s'intitule, qui avait rêvé de « suivre et de prolonger peut-être le sillon ouvert par les Buffon, les Lamarck et les Geoffroy Saint-Hilaire, » il a pris dans la presse la position d'un critique révolutionnaire en lutte contre la science officielle et contre le « favoritisme, » auquel il attribue les obstacles qui lui ont « barré la route. » Il faut l'avouer, la science officielle lui fait beau jeu; mais lui, de son côté, sait à merveille les côtés faibles de ses adversaires. Il y a, dans l'historique des séances de la commission académique des générations spontanées, des scènes d'un haut comique, où les hétérogénistes sont montrés aux prises avec les académiciens, et dont il faudrait faire compliment au talent de M. Victor Meunier, si la vérité qui s'y fait sentir n'était pas plutôt un témoignage de l'exactitude de ses renseignements.

M. Meunier n'a sans doute pas tort lorsqu'il insiste sur les obstacles que les auteurs de découvertes rencontrent souvent dans les hommes et les institutions,

plus encore que dans la nature dont ils s'obstinent à pénétrer les secrets couverts de tant de voiles. Les savants sont des hommes; ils n'aiment pas qu'on dérange leurs systèmes. Une fois parvenus aux honneurs par les travaux de leur jeunesse, ils se persuadent assez volontiers que la science ne doit pas dépasser le point où ils ont su la conduire, au moins de leur vivant et par convenance pour eux, par respect pour leurs titres et leurs honneurs. En cela les savants ressemblent aux hommes politiques, qui vantent sans cesse les progrès faits de leur temps et auxquels ils ont pris part, et qui repoussent avec humeur, ou tout au moins ajournent indéfiniment ceux que d'autres rêvent d'accomplir. Laissez-les donc d'abord mourir tranquilles; vous ferez après eux vos révolutions! L'histoire des sciences est pleine de ces résistances plus ou moins aveugles des hommes en possession de l'autorité contre les découvertes et les inventions de ceux qui, plus jeunes, ont leur nom à faire, leur place à conquérir. Est-ce à dire cependant qu'il faille condamner l'Académie comme nuisible au progrès des sciences qu'elle représente, devant l'Europe entière, avec tant d'autorité et d'éclat ?

Loin d'être nécessaire pour susciter chez nous l'esprit scientifique, l'Académie des sciences ne pourrait même suffire, si telle était sa volonté, à suivre et à juger le mouvement qui se produit de tous côtés en dehors d'elle. Le besoin que l'industrie a de la science a valu à celle-ci le respect intéressé des hommes positifs, à qui des applications inattendues prouvent incessamment l'utilité des spéculations scientifiques; des curiosités se sont éveillées, une ardeur spontanée de recherches s'est emparée d'un grand nombre d'intelligences, et, bien que le travail scientifique n'ait pas encore toute l'activité qu'il acquerra sans doute par la décentralisation, on en peut déjà reconnaître et apprécier les résultats. Et à cette initiative du pays, en matière de science, le contrôle non plus ne manque pas. Il vient des sociétés spéciales qui forment autant de centres particuliers autour du centre académique. Il vient de cette presse scientifique destinée à exercer une influence de plus en plus grande à mesure que les mystères des sciences auront plus d'initiés. Néanmoins l'Académie conserve et conservera longtemps sans doute un grand prestige, attaché à son rôle de plus en plus honorifique; et cela parce qu'elle représente aux yeux de la France et de l'étranger, outre la réunion des hommes les plus éminents dans les branches diverses, la tradition scientifique dans notre pays. Sa grande renommée est l'auréole dont il est désirable que la France ne soit pas découronnée. La résistance qu'elle peut opposer à certains progrès devient tous les jours moins dangereuse en face d'un public éclairé, impatient de découvertes et d'inventions nouvelles, et d'une critique dont l'opposition, lorsqu'elle est fondée en raison, peut toujours balancer son autorité. Une telle résistance peut même être utile en écartant les solutions hasardées ou prématurées des problèmes et en soumettant les découvertes à l'épreuve d'une discussion approfondie, d'une sorte de procès dont le public, instruit par les débats, sera le dernier juge.

L'esprit de l'Académie peut, d'ailleurs, changer dans une certaine mesure. La

mort y travaille, cette faux du temps qui, suivant l'expression d'un correspondant de M. Pouchet cité par M. Meunier, est le meilleur instrument de progrès; puis la pression insensible de l'opinion. Ceux qui meurent sont nécessairement remplacés par de plus jeunes qui apportent avec eux un peu de l'air du dehors, de sorte que, dans le vieux corps, l'esprit nouveau pénètre petit à petit. Déjà la science académique a paru s'émouvoir de la concurrence qui était faite à ses vieilles chaires par l'enseignement libre auquel la tolérance ministérielle avait permis de prendre et de garder la parole. Dépouillée de son privilége, elle a voulu soutenir la lutte, entrer en communication plus directe avec le public, répondre à son tour aux besoins nouveaux, descendre à la portée de tous. M. Meunier nous raconte avec esprit cette inauguration des conférences de la Sorbonne, où la parole de M. Jamin a su captiver un auditoire inaccoutumé de deux mille personnes remplissant le grand amphithéâtre des lettres. Il y avait des tribunes pour les femmes. La Sorbonne appelait dans ses murs les femmes que l'Académie avait éconduites deux mois auparavant! C'était là un événement; et M. Meunier a eu raison de dire que, ce jour-là, le succès de M. Jamin a « scellé l'alliance du peuple de Paris avec la science.»

Un autre symptôme du changement qui commence à s'opérer, c'est la création de l'*Association pour l'avancement de l'astronomie et de la physique du globe,* dont on doit l'idée à M. Le Verrier. Il s'agissait cette fois, non plus seulement d'appeler le public à connaître les résultats des grands travaux scientifiques, mais de l'intéresser à ces travaux en l'y faisant prendre part; il s'agissait de demander à l'initiative privée un complément aux ressources fournies par l'État pour l'avancement de la science. M. Figuier a raconté comment l'Association s'est formée autour d'un comité de cinquante membres fondateurs. Toute personne en peut faire partie : il suffit pour cela d'en faire la demande et de verser dans la caisse une somme de 10 francs par an ou de 200 francs une fois. Il y a aussi des membres libres qui doivent payer 2 francs par chaque séance à laquelle il leur plaît d'assister. Déjà l'Association a voté une subvention de 50,000 francs pour la construction d'un grand instrument d'observation astronomique; des prix sont fondés pour l'étude de la météorologie, et tout annonce que la nouvelle association va rivaliser avec les sociétés libres du même genre qui, en d'autres pays, ont déjà rendu à la science de si grands services. Ou je me trompe fort, ou cette entrée du public dans le domaine scientifique est un fait considérable et une espèce de révolution : quelque chose comme la démocratisation de la science. Grâce aux conséquences qui en sortiront, on peut prévoir le jour où les sciences auront leur public comme les lettres ont le leur, nombreux et partout répandu, qui, préparé par l'éducation, instruit par la critique, pourra juger des travaux en dernier ressort.

II

Revenons aux ouvrages qui ont pour but d'enseigner au public les éléments des sciences. Je ne puis que mentionner, faute de l'avoir lu, le livre de M. Guillemin qui a pour titre : *le Ciel*, et dont M. Vivien de Saint-Martin a fait un bel éloge dans le troisième volume de *l'Année géographique*. M. Figuier est auteur d'un ouvrage intitulé : *l'Histoire des plantes*, dans lequel sont exposés, avec tous les détails qui peuvent rendre un livre de ce genre intéressant pour la masse des lecteurs, les éléments de l'organographie et de la physiologie végétales, l'histoire de la classification des plantes, les principaux caractères des principales familles naturelles, la distribution des végétaux sur le globe. Plus de quatre cents figures, du dessin le plus élégant, accompagnent le texte et sont dues à l'habile et savant crayon de M. Faguet, préparateur du cours de botanique à la Faculté des sciences de Paris. Les individus les plus remarquables du règne végétal passent ainsi devant les yeux et l'esprit du lecteur. Ce livre est le troisième volume du grand *Tableau de la nature* entrepris par M. Figuier pour notre éducation scientifique. Dans le premier (*la Terre avant le déluge*) on a vu, expliqués et représentés, les commencements de notre globe et les différentes phases de son évolution jusqu'au temps où il a revêtu sa configuration actuelle. Cette configuration a été décrite dans un second ouvrage (*la Terre et les mers*). Le troisième volume est consacré à décrire le vêtement varié de cette terre que l'auteur avait étudiée auparavant dans sa nudité, cette parure végétale qui contribue principalement à donner aux différents pays leur caractère et leur physionomie, les phénomènes géologiques étant, comme l'a dit M. de Humboldt, indépendants du climat.

On se rappelle que M. Figuier avait annoncé l'intention de substituer dans la main des enfants les vérités de la nature aux fables de l'imagination. Lorsque j'ai lu cette préface, j'ai pensé à cet homme si raisonnable qui disait à Werther qu'il ne faut « jamais rien faire accroire aux enfants, » ce qui faisait sourire Gœthe. A l'heure qu'il est, je ne suis pas encore persuadé qu'il faille sevrer l'enfance de ses féeries et les remplacer exclusivement par les merveilles de la science. Cependant on peut, sans congédier d'un froncement de sourcils les fées et les génies, ouvrir une nouvelle source d'intérêt pour les imaginations enfantines. Les livres de MM. Macé et Verne ont montré comment on peut rendre la science non-seulement facile, mais amusante, sans l'altérer et sans lui rien enlever de sa dignité.

Le théâtre pourrait concourir à ce but avec le livre. On a vu, il y a quelques années, sur une petite scène des boulevards, les époques géologiques représentées en tableaux transparents qui, apparaissant, s'effaçant, se transformant devant le spectateur, faisaient passer sous ses yeux successivement toute l'histoire de la

terre [1]. Au lieu d'un théâtre borgne, d'une musique vulgaire, et d'un homme en habit noir débitant une leçon, imaginez une salle noblement décorée, une solennelle harmonie, et quelque belle femme, en costume de muse antique, récitant d'une voix sonore les strophes d'un poëme, tandis que de beaux tableaux dérouleraient l'histoire de la création, vous aurez un spectacle dont le genre d'attrait différera de celui de *la Biche au Bois*, mais qui aura son intérêt, sa poésie, et digne de servir à la récréation, à l'instruction d'un grand peuple.

Le livre de M. Grimard, *la Plante*, est conçu à peu près sur le même plan que celui de M. Figuier et se compose de deux volumes, dont le premier traite de l'organographie, des classifications et de la géographie botanique. Le second renferme les principales plantes de la zone tempérée de la France, décrites par leurs caractères et distribuées en familles et genres dans l'ordre adopté par l'illustre botaniste de Candolle, précédées d'une clef analytique et suivies d'un vocabulaire. Ce second volume sera très-utile aux débutants qui pourront s'en servir pour déterminer les plantes rencontrées dans leurs promenades. Tout en décrivant les plantes de notre pays, M. Grimard ne néglige pas de parler en passant des plantes étrangères les plus remarquables qui font partie des mêmes genres. On trouve dans son ouvrage à la fois des connaissances précises et des idées générales sur tout le règne végétal. Ce double mérite lui fait une place à part et le recommande aux personnes qui, étrangères à la botanique, en voudraient faire une étude sérieuse.

Ce livre se recommande encore par les vues philosophiques que l'auteur a exposées dans sa première partie et résumées dans sa conclusion, L'idée qui règne dans ce livre est celle de l'unité de la vie. Du silencieux domaine où elle dort dans le minéral, M. Grimard voit la vie s'élever par degrés jusqu'aux sommets brillants où elle se couronne d'intelligence et d'activité. Les trois règnes de la nature sont liés entre eux par des anneaux dont les savants ont reconnu l'existence. La plante, quelle que soit sa supériorité sur le minéral, n'est qu'un composé de cristaux organiques. Sur la limite incertaine qui sépare les deux règnes organiques habitent les zoophytes, ces êtres équivoques qui hésitent entre la plante et l'animal. Gœthe parle quelque part d'un point vital immobile ou doué de mouvements à peine sensibles, qu'il soupçonne pouvoir devenir indifféremment l'un et l'autre, plante sous l'influence de la lumière, animal par celle de l'obscurité. M. Boscowitz, dans un travail intéressant publié ici même [2] et auquel M. Grimard a emprunté plusieurs de ses idées, outre son épigraphe, a parlé d'une espèce d'algue microscopique, laquelle est alternativement plante sous le nom de *protococcus* et animal sous celui d'*astasia*. « Je ne puis me refuser, dit M. de Flotow à qui l'on doit la découverte de ces métamorphoses, à penser que l'animalcule né de cette algue n'en est que le plus haut degré d'évolution. »

Outre l'intérêt qu'offrent, au point de vue de la science, les mystères de la vie

[1] On peut penser que ces *représentations* ont donné à M. Figuier l'idée de son livre si splendidement illustré de *la Terre avant le déluge*.

[2] *L'Ame de la plante; Revue germanique*, tomes XII et XIII.

des plantes, on comprend la poésie que leur étude répand à chaque pas sur le règne végétal. Combien de détails curieux, révélés par l'observation, donnent lieu à des problèmes délicats, dont l'esprit demeure préoccupé! M. Grimard a très-bien caractérisé cette « admiration mêlée de réticences, de surprises et ces ravissements soudains que donnent les confusions charmantes de la vie et de miraculeuses complexités. » M. Grimard s'est inspiré, sans s'y abandonner, des idées allemandes de MM. de Martius et Théodore Fechner sur l'âme de la plante, idées qui ont trouvé dans M. Boscowitz un propagateur convaincu et chaleureux,

Quel charme n'ont pas ces belles études pour celui qui s'y peut livrer! Poëtes de mon temps, au lieu de vous épuiser stérilement à composer des variations nouvelles sur les vieux thèmes de la poésie; au lieu de vous torturer l'esprit pour inventer des rhythmes et des formes bizarres, que ne venez-vous puiser, à l'exemple d'un Gœthe, grand naturaliste en même temps que grand poëte, des idées nouvelles dans l'étude de la nature? Quelle source féconde, à peine effleurée, d'idées et d'images, la nature peut ouvrir à ceux que n'effrayeront pas quelques épines semées autour des Hippocrènes et des Castalies de la science!

On peut s'en faire une idée en lisant le livre de M. Pouchet : *l'Univers*. Dans ce livre, étude élémentaire sur les mystères de la nature, l'éminent directeur du Muséum d'histoire naturelle de Rouen paraît s'être proposé deux choses : réunir en une suite d'esquisses et de tableaux les observations les plus curieuses qui puissent nous aider à pénétrer dans les secrets de la nature, et tirer de l'étude des phénomènes ce qu'on peut appeler la poésie de la vérité. Il a pris pour modèle le livre de Darwin sur les amours des plantes qui est populaire en Angleterre. « Je serais heureux, dit M. Pouchet dans sa préface, si cette étude pouvait être considérée comme le péristyle du monument où se cachent les splendeurs mystérieuses de la nature, et si elle suffisait pour donner à quelques personnes le désir de pénétrer dans le sanctuaire même et d'en écarter les voiles. »

M. Pouchet commence par nous introduire dans le monde microscopique, où l'on sait qu'il exerce un privilége particulier d'observation; et de cet infime et obscur degré de l'échelle de la vie, où elle ne jette qu'une lueur confuse et rapide, de ces parcelles de gélatine animée, de ces microzoaires, dans lesquels la science n'a découvert qu'avec effort un rudiment d'organisation, il nous conduit, à travers les merveilles du règne animal et du règne végétal, jusqu'à l'étude de la terre et à la contemplation de l'univers sidéral. Que de choses étonnantes sont dévoilées à nos yeux pendant ce trajet! C'est la mer avec ses architectes, ses constructeurs d'îles et ses constructeurs de montagnes; ce sont les insectes, leur organisation merveilleuse, leurs métamorphoses, leurs mœurs singulières, leurs travaux d'après lesquels on peut les classer, pour ainsi dire, en corps de métiers; ce sont les oiseaux et leur architecture. Les migrations des animaux sont aussi racontées. Arrivé au règne végétal, on a d'intéressantes révélations sur la circulation végétale, sur la respiration des plantes, leur transpiration, leurs sécrétions, leur sommeil, sur l'espèce de sensibilité qui leur appartient, etc. M. Pouchet chante plutôt qu'il ne décrit les amours des fleurs. Il donne

des détails curieux sur la hauteur et la grosseur qu'atteignent certains végétaux, sur leur longévité. Il fait ensuite en quelques mots l'histoire de notre globe, de ses transformations ; on assiste avec lui aux soulèvements des montagnes. Parvenu au terme de son voyage, M. Pouchet termine par un coup d'œil à l'immensité céleste cette esquisse animée d'un grand poëme à écrire, d'un nouveau *de Natura rerum*, bien digne de tenter quelque audacieux, nourri de la moelle des études scientifiques.

On s'attend à trouver dans un ouvrage de M. Pouchet quelque allusion à cette question des générations spontanées qu'il a réveillée de son sommeil. En effet, dans le chapitre de *l'air*, M. Pouchet s'élève avec assez de vivacité contre la *panspermie*, ce système qui consiste à supposer l'air rempli d'éléments générateurs à l'égard desquels il jouerait le rôle de disséminateur universel. Les expériences de M. Pouchet lui ont montré l'air plein, à la vérité, de corpuscules flottants ; mais, loin d'être des œufs, ces corpuscules ne sont que des détritus enlevés, par l'agitation de l'atmosphère, aux différents corps placés à la surface du sol. L'esprit religieux manifesté par M. Pouchet en divers endroits de son livre peut être aussi regardé comme une réponse indirecte à ceux qui accusent l'hétérogénie de vouloir écarter la main de Dieu du berceau des êtres.

III

Les Météores ont pour auteurs MM. Margollé et Zurcher. MM. Margollé et Zurcher font partie d'une jeune école enthousiaste et poétique, pour qui l'étude de la nature est une source de jouissance autant que d'instruction, et qui semble respirer avec une sorte d'ivresse la vie universelle. M. Margollé a publié, il y a quelques années, un petit livre intitulé : *les Phénomènes de la mer*, lequel avait pour but de faire connaître les forces qui président aux mouvements de l'élément humide, forces analogues à celles par qui s'opère la circulation atmosphérique, ainsi que les lois qui les gouvernent et dont on doit la révélation au commandant Maury, l'auteur américain de *la Météorologie de la mer*. Peu après, son ami, M. Zurcher, publiait *les Phénomènes de l'atmosphère*, ouvrage fondé sur les mêmes principes et faisant, comme l'autre, partie d'une publication entreprise, sous le titre de *Bibliothèque utile*, pour répandre l'instruction et vulgariser chez nous l'esprit scientifique. Ces deux volumes faisaient suite à un troisième : *l'Histoire de la terre*, par M. Léon Brothier. J'ai sous les yeux ces trois ouvrages, composés dans un même esprit, où la terre est considérée comme une sorte d'organisme vivant. Avec l'illustre géographe allemand, Karl Ritter, nos trois écrivains se refusaient à croire que la force créatrice et la vie organique aient pu être attribuées à toutes les autres créatures, dès leur naissance, et refusées au globe seul.

Je saisis ici l'occasion de dire un mot de cette *Bibliothèque utile* qui, sous l'ha-

bile direction de M. Leneveux, met en circulation chaque mois une livraison nouvelle. Les noms les plus chers à la démocratie se rencontrent parmi ses collaborateurs. Ce sont, pour l'histoire, MM. Buchez, F. Morin, Bastide, Pelletan, Ott, Ch. Rolland, Despois, et tout récemment M. Doneaud, auteur d'une *Histoire de la marine française*, depuis les navires de haut bord et à voiles de peau des Vénètes, qui combattirent contre la flotte de César près des côtes du Morbihan, jusqu'aux vaisseaux qui ont porté nos expéditions françaises en Chine, en Cochinchine et au Mexique ; pour les sciences, MM. Catalan, Brothier, Sanson, Margollé, Zurcher, et, en promesse, Hénon, Victor Meunier, etc ; pour l'histoire de l'art, Laurent-Pichat, etc. La *Bibliothèque utile*, dont la publication a commencé en 1859, en est à son trente-septième volume. Elle s'adresse particulièrement aux travailleurs ; c'est par l'enseignement du peuple qu'elle prétend servir le progrès social et la cause populaire.

Avant leur livre sur *les Météores*, MM. Margollé et Zurcher avaient écrit en collaboration sur *les Tempêtes*. Je ne veux pas donner ces ouvrages, ornés de vignettes, et composés le plus souvent d'extraits de lectures, pour des œuvres digérées ; mais ces livres, faits pour être lus comme ils ont été écrits, d'une main légère et rapide, ont l'avantage d'apporter, sur les sujets dont ils traitent, les derniers résultats, et, pour ainsi dire, la fleur des travaux contemporains.

IV

C'est ici le lieu de parler d'une *Exposition générale des connaissances humaines*, dont le premier cahier a paru, et qui doit renfermer en deux volumes, d'environ 600 pages, le résumé de la science à l'époque où nous sommes parvenus. Cette publication, née d'une idée d'Ampère, à qui l'on doit un essai de classification méthodique des sciences, est destinée, dans l'esprit de son auteur, à faire ressortir l'unité des sciences, l'esprit qui les inspire et les lois qu'elles établissent. Le premier cahier, qui est en ce moment sous nos yeux, comprend les grandes divisions des sciences, leur description sommaire et leur plan raisonné. L'auteur anonyme a pris pour base de son travail le programme d'Ampère, programme « conçu dans un ordre tel que la première science suffit à l'intelligence de la seconde, les deux premières à l'intelligence de la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la fin. »

J'ai dit que cet ouvrage était anonyme. L'auteur a tenu à effacer de son travail toute trace de prétention individuelle, afin de lui mieux conserver le caractère collectif et traditionnel auquel il devra son autorité. « Comment, dit-il, signer son nom après ceux des Bacon, des Ampère, des Humboldt ? N'est-ce pas déjà une audace de se présenter, même sous le couvert de l'anonyme, comme le mandataire de ces esprits immortels ? » Nous croyons cependant pouvoir nommer M. C. Hertz comme l'auteur d'une tentative qui est, sans contredit, dans l'esprit

de notre temps, et sur laquelle nous nous proposons de revenir. S'il y a audace, elle est justifiée par le désir de servir le public en mettant de l'ordre dans ses idées, en le rendant capable de suivre le mouvement scientifique et de s'y intéresser en connaissance de cause.

Pour aujourd'hui, nous terminerons par un livre dont il a été déjà question dans cette chronique. Il s'agit des *Problèmes de la nature*, de M. Laugel. Sous ce titre, l'auteur développe, dans une série de chapitres intitulés : *l'infini et la mesure, le nombre et la fonction, le développement, la science idéale, l'esthétique des sciences, la dynamique*, une suite d'idées philosophiques sur la nature. Toute idée générale, suivant M. Laugel, appartient de droit à la philosophie, cette science des sciences. « Elle devrait être pareille à ces navires qui vont sur tous les rivages se charger des trésors les plus variés : au lieu de cela, nous l'avons vu voguer solitairement sur une mer sans bords ; en même temps les sciences avares, retirées dans leur retraite circonscrite, semblaient vouloir garder pour elles tout le fruit de leurs découvertes. » Quant à l'auteur, les sciences, dont il a parcouru le cercle, l'ont toujours ramené à la philosophie comme à leur centre commun ; et, après être allé des mathématiques aux sciences physiques, des sciences physiques aux sciences naturelles, il a rapporté de ces diverses études, non un système, il s'en défend, mais quelques lois qu'il prétend offrir en tribut à l'esprit philosophique.

Si j'ai bien compris M. Laugel, toute sa philosophie repose sur cette idée, que le mouvement est inséparable de la substance dont il résume à lui seul toutes les propriétés. Aucune philosophie n'a le droit d'arracher à la substance le mouvement et la forme. Toutes les vieilles discussions sur la substance sont vaines. Il n'y a de véritable philosophie de la nature qu'une dynamique vivante, où les forces sont les actions des éléments naturels les uns sur les autres. Au sein du changement perpétuel des forces et des formes, les lois invariables dominent de leur majesté les phénomènes éphémères. Malheureusement l'homme ne peut embrasser dans son unité la loi universelle ; il ne peut qu'en surprendre çà et là quelques applications. La forme et la force, tels sont les deux termes extrêmes de la science, entre lesquels, inaccessible, se cache le secret de l'univers. De même que la dynamique étudie, dans ses transformations sans fin, la force universelle, de même l'esthétique à son tour compare les formes ; mais la science n'a pu saisir le fil qui relie aux variations de la force les variations de la forme, etc.

Ces idées sont familières aux intelligences de notre temps ; elles ont eu leur expression non-seulement dans la philosophie, mais dans la poésie contemporaine. On ne s'étonne pas de les retrouver dans le livre de M. Laugel ; on ne s'étonne pas non plus de les y retrouver avec un style éloquent et poétique, qu'elles semblent porter naturellement, et dont le talent connu de M. Laugel ne pouvait manquer de les revêtir. La philosophie et la science sont en train de faire alliance au profit de l'une et de l'autre. La philosophie semble renoncer, au moins pour un temps, aux spéculations métaphysiques pour se livrer à l'étude

de la vie. La science fait de visibles efforts pour s'élever des faits particuliers aux idées générales. Elle s'y efforce de plus en plus, comprenant que la popularité, dont les savants commencent à apprécier le charme, est pour elle à ce prix. Des livres tels que celui de M. Laugel ne peuvent qu'aider beaucoup à l'union, de plus en plus intime, de la science et de la philosophie.

L. DE RONCHAUD.

P. S. — Cet article a un *post-scriptum*. Il m'est suggéré par le livre de M. Macé : *Morale en action*, *mouvement de propagande intellectuelle en Alsace*. M. Jean Macé est l'auteur populaire de l'*Histoire d'une bouchée de pain* ; il compte parmi les plus infatigables et les plus heureux propagateurs de la science. Il est en outre secrétaire de la Société des bibliothèques communales du Haut-Rhin. Le livre dont je parle, publié chez Hetzel, nous entretient des résultats obtenus par cette société. On le lira avec plaisir, et nous espérons bien qu'il contribuera à propager l'utile institution des bibliothèques communales. Puisse-t-elle s'étendre par toute la France ! Le volume de M. Jean Macé se termine par le catalogue, dressé par la société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires, des livres propres à y prendre place. Plusieurs des ouvrages dont je viens de rendre compte sont sans doute destinés à s'ajouter à ceux qui figurent dans ce catalogue. Les livres de M. Figuier, ceux de MM. Margollé et Zurcher, le livre de M. Pouchet, ce maître de la science, les livraisons de la *Bibliothèque utile*, autant d'ouvrages qui reviennent de droit aux bibliothèques populaires !

L. R.

CHRONIQUE POLITIQUE

C'est sur le mouvement des grèves qu'ont fini par se concentrer dans ces derniers temps les préoccupations du public : non pas que ce mouvement ait éclaté tout d'un coup, ni même qu'il ait pris une extension imprévue; un grand nombre d'industries en avaient déjà ressenti les effets, et la cessation de travail s'était étendue, dans plusieurs corps de métiers, à des dizaines de mille d'ouvriers à la fois. Cela se passait pour ainsi dire à huis clos; en dehors des ateliers désertés, rien n'était changé dans l'aspect général, et le public ne s'apercevait que petit à petit, au fur et à mesure des besoins de la consommation, de la hausse produite par le conflit entre les patrons et les employés. Jusque-là le gouvernement, et aussi le public français, si empressé d'ordinaire à s'adresser au gouvernement à l'occasion du moindre incident difficile, étaient restés dans une égale quiétude, lorsqu'un événement nouveau a mis en évidence la loi des coalitions, connue sous le nom de loi Ollivier, dans son application la plus brutale et la plus compliquée à la fois. En effet, lorsqu'une coalition se produit dans une industrie libre et soumise au sort commun, il est presque impossible que le service de cette industrie se trouve complétement suspendu. Tous les ateliers ne sont pas désertés le même jour; d'un autre côté, les arrangements s'échelonnent; une partie des patrons menacés peut conjurer la crise au moyen de concessions spéciales. Supposez, au contraire, une industrie monopolisée, concentrée dans une main unique, vous ne pouvez arriver qu'à des conventions générales, absolues, et si l'entente ne s'accomplit pas à l'amiable, toute une industrie se trouve arrêtée à la même heure, à la même minute. Qu'objecter à cela? C'est la revanche de la liberté contre le monopole : *patere legem quam fecisti*. Eh ! pourquoi les amis de l'ordre se plaindraient-ils de cette soudaineté singulière? C'est ainsi qu'ils élèvent nos enfants : c'est ainsi qu'à

la même heure, calculée sur l'horloge de la Bourse, le même texte est dicté à tous les élèves de tous les lycées impériaux. Partout a prévalu l'esprit de centralisation, de privilége : vous lâchez dans cette forêt de règlements, une liberté spéciale, une liberté isolée, un démembrement de liberté, et vous vous étonnez qu'il n'en sorte pas un résultat harmonique : comment cela se pourrait-il? Le gouvernement a cru sans doute faire œuvre d'habileté en consacrant en principe la liberté des coalitions ouvrières : ce principe est le nôtre, au point que nous le défendrons contre tous les assauts qu'il pourra subir, en tout état de cause; et pourtant, qu'on examine l'ensemble de la situation politique et économique, on reconnaîtra sans difficulté que, lorsque fut présenté le projet de loi sur les coalitions, on n'en était pas là, que ce projet surgissait comme une fantaisie singulière, et qu'un pareil problème n'avait aucune raison sérieuse d'émouvoir l'opinion, tant qu'il n'avait pas été pourvu d'une manière ou d'une autre à la restitution de ce que M. Thiers appelait l'an dernier les libertés nécessaires. C'est par là que se traduit la différence entre le gouvernement personnel et le gouvernement d'opinion. Le gouvernement personnel ne peut plus à notre époque se borner à la pure compression. Les volontés de l'opinion publique ne peuvent être absolument éludées; à côté de la grâce de Dieu, vieille formule de l'investiture du droit divin, on a placé la volonté nationale, et quand la volonté nationale demande nettement la liberté, il faut au moins répondre en offrant une liberté; si on ne donne pas par là satisfaction, on fait du moins acte de déférence; mais on est condamné presque fatalement à procéder sans logique et sans règle. Si l'opinion publique gouvernait, si elle avait l'initiative des lois qui lui appartient de droit, elle eût assuré tout d'abord les libertés fondamentales, ou plutôt ces libertés eussent existé par cela même, car elles sont les conditions sans lesquelles il n'y a pas d'expression vraie de la volonté nationale, et alors tout le reste nous serait donné par surcroît. Au lieu de cela, nous avons une constitution qui réserve exclusivement l'initiative des lois au chef du pouvoir exécutif. De cette initiative suprême sort un projet proclamant la liberté des coalitions : excellente concession; il s'agit, cela est clair, de la reconnaissance d'un droit incontestable; cela ne touche pas à la situation politique, et sans compromettre en rien la stabilité de l'ordre de choses, on peut acquérir de la popularité et accomplir un progrès devant lequel tous les gouvernements précédents ont reculé. Voilà qui est fort ingénieux; mais attendons la fin. Nous avons la liberté de nous coaliser pour refuser nos services; mais dès qu'il s'agit de nous coaliser pour mettre en commun notre travail, ou plus simplement de nous associer, nous culbutons dans un réseau de lois, de règlements et de tutelles bienveillantes qui rendent neuf fois sur dix notre projet impraticable. Autre inconvénient : nous nous coalisons, c'est à merveille, mais nous ne nous coalisons pas pour le plaisir; tout le temps que nous ne travaillons pas, nous n'en sommes pas moins obligés de subsister à nos dépens et, si nous avons des économies, de les absorber rapidement. Notre intérêt n'est donc pas de prolonger une situation qui a tous les dangers et toutes les charges de l'état de guerre, mais d'arriver le plus

vite possible à une conciliation qui nous soit avantageuse. Le seul moyen efficace, c'est la réunion; or la réunion est soumise aux plus minutieuses ingérences administratives. On ne peut se dissimuler que le droit de réunion dans la pratique ne saurait être complétement annulé. En y mettant quelque discrétion, les ouvriers arrivent parfaitement à s'entendre au cabaret, pendant que les patrons s'entendent au cercle : c'est précisément de cette double entente que sortent ordinairement les déclarations de guerre; et cette entente-là, nous défions tous les préfets de police présents, passés et futurs d'y porter la moindre atteinte; ce qu'il faudrait est tout différent; il faudrait, pour les préliminaires de paix un terrain neutre, mitoyen, qui ne fût ni le cercle ni le cabaret, qui fût le meeting des pays libres. Pour arriver à des réunions conciliatrices telles que celles que nous indiquons, il faut malheureusement, dans l'état présent de notre législation, une série d'autorisations administratives. Si l'administration comprenait où sont les véritables intérêts de l'ordre, elle n'hésiterait pas à accorder toutes les autorisations qui peuvent régulariser l'usage du droit de coalition; elle s'en garde bien.

Il y a peu de temps, une coalition allait mettre sur le pavé les trente mille ouvriers qu'occupe à Paris la fabrication des voitures. Les patrons étaient disposés à une entente, sans toutefois accepter les prix demandés par les ouvriers; des deux côtés, la résistance s'organisait, et le jour fixé approchait. Les patrons, dans des circonstances aussi graves, s'en vont à la Préfecture de police et demandent à convoquer les délégués ouvriers, afin de discuter et de s'entendre avec eux. M. le préfet de police a mieux aimé laisser se produire une grève considérable, que d'autoriser une réunion publique de plus de vingt personnes. La grève a eu lieu : ainsi le voulait l'ordre public. Ce n'est plus la liberté des coalitions, c'est la loterie des coalitions. Une presse libre ne serait pas moins nécessaire, pour régulariser le débat, pour mettre au grand jour toutes les prétentions, toutes les théories, justes ou déraisonnables, et pour en faire le départ sous les yeux de tous. Ainsi une liberté réclame toutes les autres : ou plutôt il n'y en a qu'une, la liberté, qui est inféconde aussitôt qu'on la mutile. Poursuivons cet examen : voici qu'éclate une autre contradiction, plus grosse encore : la liberté des coalitions va se trouver en face d'un certain nombre de monopoles qui ont survécu à la liquidation de 1789, et dont plusieurs ont même été tout récemment constitués. C'est le spectacle que nous réservait la grève des cochers. L'industrie voiturière à Paris est concentrée à peu près complétement dans les mains d'une seule société. La Compagnie impériale exploite sans concurrence les voitures de place, et étend ses envahissements sur une notable partie des voitures de remise; ses cochers demandent une augmentation de salaire qui est refusée, et voilà, un beau matin, du fait d'un seul patron, trois ou quatre mille voitures retirées de la circulation parisienne. Le public était mis par là dans une situation inacceptable; la Compagnie n'est pas en effet un producteur quelconque; la concurrence a été étouffée à son profit, à la condition qu'elle assurerait le service; et son service a été suspendu complétement pendant trois jours environ. Par cela seul, le monopole était périmé; il suffisait, pour en prononcer le retrait,

d'un simple arrêté du préfet de police. Cet arrêté eût dû être rendu. Il y a bien à cela un petit inconvénient; quand la ville a conféré le monopole des voitures de la place, elle s'est réservé la rémunération des efforts qu'elle allait faire pour débarrasser les concessionnaires de toute concurrence. Les droits de stationnement ont été plus que doublés, et étendus à un tel point que les recettes, de ce chef, vont à quatre fois ce qu'elles étaient auparavant. Voilà pourquoi la Compagnie reste en possession d'un privilége dont elle n'a pas su exécuter les conditions; voilà pourquoi, en même temps, la Compagnie se trouve dans l'impossibilité de payer convenablement ses employés, et est obligée de s'en remettre pour les faire vivre aux « pourboires » et aux « détournements », en d'autres termes, à l'aumône et au vol. On ne peut plus dire d'une industrie placée dans une pareille situation qu'elle est soumise à l'impôt; elle est jugulée. Hé! si cela est nécessaire pour assurer notre circulation, que M. Haussmann et son conseil dépensent un million ou deux de moins chaque année à tracer des boulevards dans le vide : ce sera tout bénéfice. Quoi qu'il en soit, le monopole a beau mettre le fisc dans ses intérêts, il est dès à présent condamné à disparaître. Les quelques pas qu'on a déjà faits dans la voie de la liberté économique promettent de lui rendre désormais la vie impossible, et la grève des cochers aura eu du moins ce résultat d'appeler sur lui la rancune inexpiable des Parisiens.

Nous avons exposé les difficultés et les contradictions que rencontre l'application de la loi sur les coalitions; nous pourrions aussi mettre en lumière les dangers trop oubliés auxquels elle expose ceux qu'elle est censée avoir émancipés. Elle a pourtant créé un précédent précieux, en faisant entrer dans le droit positif la reconnaissance du droit de coalition. C'est là le résultat sur lequel il importe qu'on ne revienne pas; il ne manque pourtant pas de gens qui ne demanderaient pas mieux. Pendant quelque temps, la généralité du public ne sentait pas la gravité réelle de toute cessation simultanée de travail. Les nouvelles des diverses grèves défilaient, aux yeux de beaucoup, comme des nouvelles de l'autre monde, bonnes à « faire causer » les journaux. Un matin, voilà tout un service public suspendu, au détriment des affaires, dans la rue, sous les yeux de tous; Paris devient presque silencieux. Le premier jour, on s'en amuse; le second, on s'effraye. Au Sénat, on parle de révolutions; au Corps législatif, de guerre sociale. On s'évertue à prouver que les grèves sont une calamité, et on ajoute : pour les ouvriers eux-mêmes. Qui le nie? Parce que l'usage d'un droit peut se retourner contre celui qui s'en sert, est-ce une raison pour l'en priver? M. le baron Dupin, aux applaudissements du Sénat, s'est prononcé pour le retour à la prohibition; et pourtant le Sénat a ratifié la loi qui reconnaissait le droit de coalition; il ne pouvait alors s'imaginer que ce droit ne serait pas mis en pratique, ou que sa mise en pratique ramènerait l'Eden sur la terre. Le premier corps de l'État est vraiment bien prompt à s'effrayer et à se décourager. Les grèves, assurément, se sont multipliées outre mesure depuis un an, et il serait fâcheux qu'elles dussent toujours être aussi fréquentes et aussi considérables; mais cela n'est pas à craindre, pour bien des raisons. D'abord, le règlement des

salaires s'est trouvé jusqu'à présent comprimé par les prohibitions du Code pénal; le jour où l'on a levé ces prohibitions, il fallait compter que, dans la plupart des industries, le taux allait être rectifié dans un assez bref délai, au moyen des nouvelles facilités offertes; c'est un fait d'observation générale que la vie est deux fois plus coûteuse en moyenne qu'il y a quinze ans, et la valeur nominale des salaires est loin d'avoir doublé dans le même laps de temps; cette disproportion s'est fait sentir lourdement aux ouvriers; ils s'efforcent aujourd'hui de la faire cesser. On peut signaler dans leurs tentatives parfois un manque de mesure, et le plus souvent beaucoup d'illusions. Des déceptions s'en suivront; un proverbe vulgaire dit qu'on ne boude pas longtemps contre son ventre; ceux dont les prétentions seront inconciliables avec les lois de la concurrence, sous l'aiguillon des nécessités de chaque jour, ne seront que trop durement ramenés à la vérité des lois économiques. En dernière analyse, il ne faudrait pas dire liberté des coalitions, mais liberté du règlement des salaires. De même que ce qu'on a improprement appelé le droit d'insurrection est l'*ultima ratio*, la garantie virtuelle de la liberté politique, le droit de coalition est la garantie dernière et brutale de la liberté économique. Dans une société bien ordonnée, ce droit doit être toujours reçonnu, afin qu'aucune des parties ne puisse devenir impunément oppressive; mais il doit devenir un simple sous-entendu auquel il ne soit jamais nécessaire de faire appel. L'économiste Vandermonde disait aux élèves de la première école normale : « Une constitution représentative me paraît être celle où le peuple ne se dessaisit jamais de sa souveraineté, ni pour un instant, ni en partie, quoique cependant il ne soit jamais appelé à l'exercer par lui-même. Nous avançons vers la solution de cette question difficile : elle changera la face du monde. Il faut que l'insurrection ne puisse jamais être empêchée, et que cependant elle n'ait jamais lieu. » Ainsi en sera-t-il tôt ou tard des coalitions. Le danger social consisterait précisément à vouloir les entraver de nouveau. En laissant le mouvement suivre son développement légitime, les résultats seront ceux-ci : la hausse générale des salaires s'arrêtera à la limite nécessaire pour que chaque industrie puisse subsister et soutenir la concurrence des marchés étrangers. Quelques ouvriers changeront de résidence ou même de profession; cela pourra blesser nos préjugés tenaces, qui veulent encore murer l'individu pour la vie dans un même ordre de travaux ; mais c'est la conséquence première de la liberté du travail, et il faudra bien que nous en prenions notre parti. Enfin les ouvriers les plus habiles et les plus intelligents formeront des associations de production, et s'émanciperont du salariat par la participation. Presque toutes les discussions importantes qui ont troublé jusqu'ici le marché de la main d'œuvre ont provoqué des essais de cet ordre, et c'est assurément le plus heureux de tous les résultats qu'ait produits l'évolution économique à laquelle nous assistons. Sur ce point encore, il est nécessaire de se prémunir contre les déceptions; elles seront nombreuses, surtout au commencement. Le salariat, c'est le revenu fixe, c'est l'application du forfait à l'acquisition de la main-d'œuvre; la participation, c'est la responsabilité avec tous ses risques, c'est la dépendance directe du con-

sommateur, l'attente ou la recherche des débouchés, le besoin du crédit qui seul permet d'acheter dans des conditions opportunes les matières premières et de les transformer à loisir. Ce n'est pas une affaire toute simple que de suppléer à l'absence ou à l'exiguïté du capital. Combien de chances de ruine! Être étranglé par les échéances, obligé de vendre rapidement ou en bloc des produits qui n'offrent de bénéfice que vendus en détail, être réduit à un outillage insuffisant, ou grevé par l'organisation de cet outillage; ce sont autant d'écueils sur lesquels il faut avoir l'œil; nous croyons pourtant que les sociétés de production sont destinées à prendre, d'ici à peu de temps, un très-grand essor; elles représenteront la part d'initiation qui revient à la France dans la transformation de la société moderne, comme les sociétés de crédit représenteront la part de l'Allemagne, et les sociétés de consommation celle de l'Angleterre. Il est déjà certain que l'agitation des salaires a précipité le mouvement sociétaire, et le nombre des sociétés qui ont été obligées de liquider jusqu'ici a été relativement insignifiant.

La série de conflits qui se produit à cette heure a sa gravité; elle fait des victimes, elle défait des positions et en transforme d'autres; il convient pourtant de suivre avec un peu de sang-froid et de courage d'esprit cette période de transition qui ne pouvait être évitée; si l'on pousse des cris effarés et qu'on se mette à rebrousser chemin au premier faux pas, c'en est fait, en France, de tout progrès et de toute réforme libérale. Le premier usage de la liberté a toujours quelque chose d'excessif et de violent, et le dernier résultat de la liberté, c'est l'ordre, non pas l'ordre morne et artificiel qui étreint les nations courbées sous le niveau, mais cet ordre harmonieux, durable, assuré, qui sort de la plénitude de la vie. Cela n'est pas encore suffisamment compris partout, s'il faut en juger par l'entraînement passionné et inquiet qu'ont produit le discours de M. le baron Dupin sur le Sénat, et celui de M. Martel sur le Corps législatif. Ces deux orateurs ont tous les deux abordé le sujet par voie de digression, et tous les deux ont usurpé le droit d'interpellation avec la connivence évidente de leur auditoire. Nous ne voudrions pas paraître confondre les deux discours. Tandis que M. le baron Dupin demande sans ambages le retrait de la loi, M. Martel a usé de la crise actuelle comme d'un argument contre le timbre des brochures. L'intention est louable autant que l'argument ingénieux; ce qui est frappant, en cette occasion, est bien plutôt l'attitude de la Chambre que les conclusions de l'orateur.

La discussion du budget a fourni l'occasion d'un assez grand nombre de hors-d'œuvre de ce genre, et nous serions bien vite égarés, si nous voulions en rappeler ici tous les épisodes; heureusement la discussion tout entière, bien que pour le budget ordinaire seulement elle ait duré près d'un mois, reste dominée par les discours qu'ont prononcés dès les premières séances, M. Thiers dans la discussion générale, et M. Jules Favre au sujet des dépenses de l'expédition du Mexique. M. Thiers a savamment analysé le budget, et si la *Revue* a jugé sans complaisance la fâcheuse campagne entreprise par cet orateur au profit de la papauté temporelle, nous n'hésitons pas à le féliciter de l'admirable vigueur

avec laquelle il a mis à nu la division irrationnelle et l'équilibre mensonger de nos budgets. La division des budgets n'est pas, comme on en jugerait, une indifférente complication de forme, car voici où elle conduit : on classe dans le budget extraordinaire des dépenses régulières, prévues, et qui sont de nature à se reproduire tous les ans, par exemple les sommes affectées à la garantie des chemins de fer, somme dont la commission de la Chambre avait demandé elle-même le transport au budget ordinaire ; quand ces dépenses ont été déclassées de la sorte, sous le prétexte qu'on les a appelées dépenses extraordinaires, on les couvre avec des recettes vraiment extraordinaires en ce qu'elles sont purement accidentelles, et même souvent aléatoires. Ainsi on porte en prévision 27 millions provenant de l'indemnité mexicaine ; voilà une rentrée qui ne semble guère assurée. Entendons-nous : elle est assurée, pour peu que le gouvernement français en poursuive le recouvrement; mais il ne le pourra guère sans compromettre l'établissement fondé au Mexique sous ses auspices. Quand on songe que le budget mexicain comprend en chiffres ronds 60 millions de recettes pour 200 millions de dépenses ; que ce budget encaissera à peine un quart, net de frais, du dernier emprunt émis, on s'assure qu'avant la fin de l'exercice il se retrouvera dans une situation nécessiteuse; en pareil cas, est-il sage de compter sur Maximilien pour alimenter notre trésor? Le trésor ne risque-t-il pas plutôt d'avoir de nouveau à acquitter les traites de notre protégé? On répond que la première annuité a été payée; cela ne préjuge rien pour la seconde; admettons, toutefois, la solvabilité du Mexique. La première annuité a été portée en recettes dans les suppléments de crédit de 1865, où elle figure en face des dépenses de l'expédition. Pour 1866, on anticipe ; le règlement des dépenses du corps d'occupation est renvoyé, comme les années précédentes, au budget rectificatif, tandis que la somme attendue de l'indemnité et non encaissée figure dès à présent au budget extraordinaire et qu'elle est, par conséquent, dévorée d'avance. La commission, il est vrai, s'efforce de s'imaginer qu'il peut n'y avoir plus de troupes au Mexique en 1866. Une semblable bonne volonté d'illusion ne saurait tenir en présence de la note publiée au *Moniteur* du 15 juin, et dont le monde financier a reçu une si pénible impression. « Les différents corps employés au Mexique diminuent chaque année d'un certain nombre d'hommes...., chaque année aussi ces diminutions sont compensées...., ce mouvement *annuel* a pour but, non d'augmenter, mais de *maintenir* l'effectif *régulier* du corps expéditionnaire. » La part du Mexique dans notre budget se résume, comme on le voit, de la sorte : une recette fort aventurée, portée dès aujourd'hui au budget, et une dépense certaine, à laquelle on s'occupera de pourvoir l'année prochaine, dans la saison des suppléments de crédit.

Un autre élément de l'équilibre budgétaire consiste dans une somme de 22,205,000 francs qu'on prend à la caisse de dotation de l'armée. Cette caisse a été instituée en 1855 pour pourvoir à l'exonération du service militaire au moyen des rengagements; elle reçoit les primes d'exonération au taux fixé par le ministre de la guerre, et remplace les exonérés, en retenant sous les dra-

peaux des soldats qui sont à la fin de leur temps de service; elle a deux sources de profits. Elle ne paie pas tout d'abord la prime entière entre les mains du rengagé; elle lui en paie une partie comptant, et conserve l'autre pendant la durée du rengagement; elle bénéficie ainsi de l'intérêt de la seconde part. De plus, un deuxième ou troisième rengagement donne droit, non plus à la prime, mais simplement à une haute paie de 20 centimes. Sur ces excédants, la caisse avait à payer les pensions de retraite des corps formés par voie d'appel. Elle n'en est pas moins devenue fort riche; elle possédait, à la fin de l'an dernier, 318 millions, soit environ 13 millions de rentes sur l'État. Cette richesse est déjà un mal; tant que la caisse bénéficie, la prime d'exonération est trop élevée; elle est au-dessus de la valeur du service rendu, ce qui n'arriverait probablement pas, si le taux en était fixé, comme pour tous les impôts, par un vote du corps législatif. Dans tous les cas, la caisse de dotation a été constituée comme une personne distincte, dont les recettes ne doivent jamais alimenter les caisses de l'État. Déjà l'État a puisé dans la caisse de dotation, mais il y a remplacé l'or par des titres de rente; en un mot, il a fait un emprunt; cette année, il n'emprunte plus, il prend; la loi de finances contient un article qui met à la charge de la caisse les pensions de retraite des corps non formés par voie d'appel : cette disposition est fâcheuse; car elle détourne la caisse de sa destination spéciale. On fait plus, et c'est ici que l'illégalité devient flagrante : on ne se contente pas de mettre ces pensions à la charge de la caisse de dotation pour l'avenir, l'État lui reprend ce qu'il a déboursé depuis dix ans pour les servir; c'est à ce titre qu'il reprend 22 millions qu'il a pourtant, non pas avancés, mais payés définitivement et conformément à la loi. Cette ressource est donc parfaitement illégitime, et, de plus, elle est purement accidentelle et ne peut pas se renouveler.

Ainsi 27 millions demandés à l'indemnité mexicaine; 22 millions pris dans la caisse de dotation sont nécessaires pour compléter nos recettes. Ajoutez-y 2,300,000 francs, qui forment le dernier versement de l'indemnité chinoise, 4 millions et demi tirés d'une vente de bois et 127 millions pris selon la coutume à l'amortissement; vous voyez que les dépenses de l'exercice 1866 dépassent, dès aujourd'hui, de 182 millions les recettes normales. Il ne faut pas oublier que les budgets de prévision sont, dans le système actuel, très-différents des budgets réalisés. On a renvoyé au budget rectificatif les dépenses de l'expédition du Mexique, de l'occupation de Rome, de la colonisation de Cochinchine, l'écart que produira la progression menaçante des dépenses relatives à la garantie des chemins de fer; pour parer à tout cela, on ne voit guère de recette possible qu'une augmentation du produit de l'impôt, augmentation que les suppositions les plus favorables n'évaluent pas à plus de 30 millions. Si l'on se reporte aux derniers budgets réalisés (1863-1865), on voit que le déficit s'est élevé à plus de 900 millions, dont 530 millions seulement ont été fournis par la caisse d'amortissement.

Nous n'attachons pas une grande importance au fonctionnement théorique de la caisse d'amortissement; on n'amortit vraiment qu'avec des excédants de recettes. Malheureusement, ces excédants n'ont jamais été réalisés dans aucun

des budgets de l'empire, bien que l'amortissement ait cessé de fonctionner. L'état n'a jamais cessé de s'endetter, même en pleine paix, et il n'a jamais rien remboursé de ses dettes. Tel est l'exact résumé de la situation. M. Thiers l'a présenté avec une grande énergie, qui a paru faire impression, non sur le public seulement, mais aussi sur la Chambre. Pourtant les efforts du corps législatif vers l'économie se sont bornés au refus d'un crédit de 6 millions pour la translation et la reconstruction de l'hôtel des Postes. C'est un commencement; l'année prochaine on fera mieux. Une suppression a été faite également dans le budget des recettes : l'impôt sur les voitures, qui n'était pourtant établi que depuis trois ans, a succombé.

Et cependant l'Espagne vient d'avoir sa révolution de palais. Le maréchal Narvaez, après avoir répandu le sang dans Madrid, découvert partout des conspirations, affiché les moins pacifiques intentions à l'égard du général Prim, demandé des lois de répression aux Cortès avec les folles terreurs d'un homme qui voit rouge, a dû sa chute au choix d'un grand-écuyer. Le maréchal Narvaez a donc été remplacé par le maréchal O'Donnell, M. Gonzalez-Bravo par M. Posada-Herrera, et, Dieu soit loué! le programme du nouveau ministère est libéral. Et pourtant, l'état politique de l'Espagne semble annoncer que ce n'est pas là un dénoûment définitif.

Notre politique intérieure n'a même pas été dénuée de coups de théâtre. L'élection d'un candidat de l'opposition dans le collége laissé vacant par M. de Morny peut donner à tous de salutaires sujets de réflexion.

GUSTAVE ISAMBERT.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

LES PARTIS POLITIQUES DE L'ANGLETERRE

I

De même que les historiens, les hommes politiques de notre temps se partagent entre deux grandes écoles. Les uns, fantaisistes fourvoyés et expérimentateurs blasés, s'évertuent à réduire les longues annales de l'humanité à d'éblouissantes amplifications sur l'influence d'une demi-douzaine d'aventuriers de génie qui, à les entendre, auraient dans le cours des siècles réglé les destinées des nations. Appliquant sans vergogne leur théorie creuse et superficielle à la solution des questions vitales dont la discussion agite tant notre époque, ils font bon marché de l'initiative collective comme de l'indépendance individuelle, et appellent à cor et à cris tantôt un Henri VIII, tantôt un Frédéric II. Pour nous borner aux écrivains contemporains de l'Angleterre, le principe fatal et fataliste des *hero-worshippers*, des adorateurs de héros, comme on appelle dans ce pays les romanciers historiques, qui feraient volontiers litière de toute aspiration générale au progrès afin de glorifier davantage l'idole fabuleuse qu'ils encensent, ne trouve heureusement qu'un faible écho au sein des classes honnêtes. D'intelligence avec les hommes éclairés, celles-ci se rallient sans restriction et sans réserve aux penseurs virils qui sont d'avis que les nations, tout comme les individus, ont à se créer leur propre destinée, à se perfectionner par les luttes, par les triomphes et même par les défaites des partis.

La Grande-Bretagne vit essentiellement de la vie des partis, dont

l'existence est la condition *sine quâ non* de sa propre existence. Et qu'on ne vienne pas prétendre que les combats de tribune sont stériles, car ce pays leur doit presque trois siècles de liberté et de grandeur nationale. Un véritable Anglais rougirait de ne pas s'enrôler sous quelque bannière politique et religieuse, et l'indifférence en matière publique, ce poison lent mais sûr qui détruit ailleurs les sources mêmes de l'autonomie, n'a pénétré jusqu'ici que dans les veines d'une partie infime de la population. Ils savent bien, ces hommes si fiers de leur indépendance, qu'ils la doivent exclusivement aux partis qui se disputent alternativement le pouvoir et qui s'observent sans relâche avec une impitoyable jalousie. Ils n'oublient pas que tout ce qui s'est fait de grand et de noble dans leur patrie s'est effectué à la suite de luttes incessantes.

Et, en effet, l'histoire de l'humanité présente-t-elle beaucoup d'événements grandioses qui n'aient été le résultat direct ou indirect des efforts persévérants d'une faction devenue enfin majorité, à force de patience et de courageux efforts? Pour ne parler que des temps modernes, qu'étaient-ils donc, si ce n'est de vigoureux et superbes partisans, les réformateurs religieux du XVIe siècle, les révoltés américains, les infatigables révolutionnaires de 1789? Eh bien! ces factieux, ces champions résolus du droit et de la justice, ont planté tous les jalons sur la route raboteuse qui définitivement aboutit au progrès et à la lumière. N'essayons donc pas, dans notre ingrate insouciance, de ravaler les partis, vieux ou nouveaux, car nous leur sommes redevables dans le passé, et nous leur serons redevables dans l'avenir de tout ce qui constitue la gloire durable des peuples et des individus.

Que le parti dégénère parfois en coterie, nous n'avons pas le moindre intérêt à le nier. Dans tous les cas, le remède est facile et à la portée de tout le monde. La coterie est étroite et exclusive de sa nature. Elle cherche à neutraliser toutes les forces vives qui ne se consacrent pas ouvertement à son service, et par cela même elle les rejette dans l'opposition et dans la résistance. Dans un pays de liberté et de régime légal, une coterie ne saurait longtemps prévaloir. Dès que la lumière se fait, et cela ne peut tarder sous un régime de libre discussion, la faction disparaît avec plus de rapidité que les feuilles flétries ne s'envolent au souffle du vent d'automne.

Mais si, comme cela s'est vu dans l'histoire de la Grande-Bretagne et ailleurs, la coterie dure et prend la consistance d'un parti, c'est qu'elle trouve sa raison d'être dans l'impuissance des factions rivales ou dans l'énervation publique. Il arrive dans la vie des nations des

moments funestes, lorsqu'elles s'endorment par lassitude et s'en remettent volontiers, tantôt à la direction absolue d'un chef aventureux, tantôt aux intrigues de meneurs remuants. Heureux alors le peuple qui, plutôt que d'appeler la protection suspecte et onéreuse d'un individu, se réfugie dans les bras d'une clique parlementaire ou même oligarchique. Laissez venir le moment du réveil : l'usurpation aristocratique s'évanouit comme un mauvais rêve. Même durant le sommeil léthargique de la masse, les familles influentes, dont les intérêts sont loin d'être identiques, s'observent mutuellement et défendent de garrotter ou de bâillonner le patient endormi. Un léger effort suffit pour le libérer : il n'a qu'à se lever résolûment pour regarder ses ennemis en face, et, du premier coup, il regagne la liberté de ses mouvements et redevient maître de son allure.

On s'arrache moins facilement aux liens des coteries qui se forment autour d'un trône. Elles s'entendent merveilleusement à débiliter une nation, et on a vu rarement un peuple sortir de leurs mains sans être énervé pour longtemps, et sans en porter les stigmates ineffaçables.

Ajoutons que jamais encore le despotisme n'a produit œuvre qui dure. La Grèce et Rome ont agité le monde par le retentissement des mêlées politiques, et le reflet de l'auréole républicaine qui brillait au front de la cité antique ne s'est pas encore effacé au firmament. L'Agora et le Forum nous ont légué leur éloquence majestueuse, dont l'écho lointain fait toujours vibrer les cordes sympathiques dans notre poitrine. Si jamais l'humanité perdait ses titres de noblesse, elle n'aurait qu'à fouiller les ruines d'Athènes pour les retrouver.

L'ère moderne de la France ne date-t-elle pas de ses immortelles assemblées délibérantes? Chaque fois que la démocratie sentira le besoin de se retremper, elle devra se replonger dans le fleuve, parfois trouble mais toujours fertilisant, que nos grands tribuns ont creusé. Les paroles inspirées, qui tombèrent du haut de cette illustre tribune nationale, furent autant de brillants et rapides éclairs : ils sont passés, mais non sans réveiller le monde par l'éclat de la foudre, mais non sans montrer la route aux peuples égarés. Les luttes de parti entre les Girondins et les Montagnards ont ouvert les larges sillons qui reçurent la semence et qui sauront faire germer les tiges et mûrir les épis dorés.

Si les luttes parlementaires de la Grande-Bretagne n'ont pas, au même degré, remué l'Europe jusque dans ses profondeurs, il faut en grande partie l'attribuer à la situation insulaire du pays. L'influence du dehors n'a jamais puissamment réagi sur les événements politiques

dont l'Angleterre fut le théâtre. D'un autre côté, le caractère solide et pratique de la race anglo-saxonne répugne aux tournois éclatants. Les orateurs les plus éloquents se refusent à fixer des principes immuables, et s'appliquent avant tout à résoudre les problèmes posés par le moment, à trancher les difficultés de l'administration intérieure, à protéger le citoyen le plus humble dans l'exercice complet de ses facultés et de ses priviléges.

La révolution radicale qui s'est personnifiée en Cromwell n'est pas, dans l'histoire, un phare aussi lumineux que l'époque mémorable qui vit éclore les idées républicaines en France. Cependant, on aurait tort de supposer qu'elle n'a pas eu sa haute influence sur les destinées du monde. L'Angleterre lui doit la confirmation des conquêtes libérales dont elle est si fière. De plus, les républicains de l'Amérique du Nord sont les dignes fils des puritains anglais, et la lutte colossale qu'ils soutiennent de nos jours, pour sauvegarder la liberté et la dignité du travail, est certes un impérissable titre de gloire.

D'ailleurs, il n'est pas pour l'homme politique d'enseignement plus précieux que celui des luttes de parti en Angleterre. On y peut étudier, dans ses plus secrets rouages, la doctrine importante de la pondération des pouvoirs, doctrine sur laquelle est entée la garantie absolue de l'indépendance individuelle. Au XIXe siècle, ces partis donnent un spectacle qu'on ne trouve nulle part en Europe : ils ne cherchent pas à s'extirper l'un l'autre, à s'exclure mutuellement de l'air et du soleil. Ils existent côte à côte, se combattant sans trêve et sans merci, mais pour s'aiguillonner, se retenir, se surveiller. Cette jalousie réciproque tourne toute à l'avantage du citoyen, car il est de l'intérêt de la majorité d'aujourd'hui, qui sait que demain elle peut redevenir minorité, de garder la liberté sauve et intacte. Les gouvernements se cramponnent au pouvoir, comme cela se voit partout, et, pour le conserver, ils ont souvent recours à des moyens que la stricte honnêteté réprouve. Mais, du moins, il ne viendra pas à l'idée du conservateur anglais le plus obstiné de sacrifier l'autonomie sur l'autel abject de la rancune ; et même la peur de perdre ses priviléges bien-aimés ne saurait lui faire fléchir le genou devant la dictature. A l'observateur superficiel, le jeu des institutions constitutionnelles peut paraître lourd et embarrassé ; mais comme en Angleterre les discussions parlementaires ont à la fois assuré la grandeur nationale et la liberté individuelle, elles méritent à coup sûr de fixer l'attention des philosophes et des économistes politiques.

II

Quelque vivace que soit l'esprit de parti, l'Angleterre n'a pas complétement échappé à l'épidémie d'affaissement qui, dans les dernières quinze années, a tant paralysé le continent européen. Elle n'est pas, il est vrai, tombée dans l'apathie qu'on peut à juste titre reprocher aux Français et aux Allemands; elle n'a pas encore vendu son droit d'aînesse pour le plat de lentilles. Cependant, les factions politiques tendent de jour en jour à s'effacer davantage; elles ne savent plus se haïr, en dépit des rancunes personnelles qui continuent à fleurir de plus belle. Or, en politique comme dans les relations privées, nous partageons l'avis de l'illustre docteur Johnson, qui demandait un bon *haïsseur* (*a good hater*). L'homme ou le parti qui manque de vigueur dans la haine ne montrera que peu d'ardeur dans l'amour.

Il se peut que les vieilles factions anglaises n'aient plus leur raison d'être absolue et qu'un grand parti national et populaire soit à la veille d'éclore. Mais les luttes ne sont pas assez vives, et une grande question nationale pourrait seule donner un mot d'ordre, un signe de ralliement et un programme aux vagues aspirations qui flottent dans l'air. Du reste, comme l'aristocratie anglaise a toujours su céder à propos, il serait pour le moins imprudent de prédire qu'elle perdra prochainement la part du lion dans l'administration publique. L'influence de la propriété territoriale est toujours prépondérante, et ce n'est pas tout à fait sans raison qu'un journal libéral, le *Spectator*, a récemment publié des dissertations historiques à propos d'une trentaine de noms qu'il appelle sans réserve « les familles gouvernantes de l'Angleterre. » Les conservateurs se qualifient aujourd'hui de libéraux, et les libéraux de conservateurs. Mais peu importe ce mélange qui ne les empêche pas de se partager le gouvernement. Sans précisément s'aimer davantage, on ne se déteste plus autant. Ce que le poëte allemand Herwegh disait de nos anciennes fractions parlementaires, « la droite et la gauche sont deux mains qui ne se sont jamais encore fait beaucoup de mal, » — est bien plus vrai des tories et des whigs anglais. Ils se remplacent à tour de rôle, mais ils ne s'annihilent pas. Le prochain parlement verra peut-être se constituer un grand parti radical. Aussi le moment est-il venu de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les partis robustes qui, en dépit de mainte bévue et de mainte défaillance, ont

su gouverner ce pays pendant des siècles, et le rendre puissant, libre et fort.

Depuis la restauration des Stuarts, il n'y eut plus, en effet, que deux partis politiques assez puissants pour laisser leur empreinte dans les annales de l'Angleterre. Le règne du roi débauché et corrompu Charles II vit éclore à la fois ces deux fractions gouvernementales et les principes qui les guidèrent pendant près de deux siècles. Sous la glorieuse république anglaise, pendant les orages de la guerre civile et les tempêtes oratoires du long parlement, la nation se partageait « en cavaliers » ou partisans de la prérogative royale, et en « têtes-rondes, » sectaires enthousiastes des doctrines puritaines. Il ne faut pas supposer, cependant, que cette distinction ait été bien absolue et parfaitement tranchée. Parmi les cavaliers, il en était beaucoup qui se fussent opposés avec vigueur aux prétentions absolutistes de Charles Ier, et plus d'un honnête constitutionaliste, qui s'enrôlait sous la bannière des têtes-rondes, se fût volontiers soumis au sceptre d'un souverain tenu de respecter les libertés civiles et religieuses. Néanmoins, les sentiments dont les deux sections étaient animées avaient assez d'énergie pour réduire finalement la lutte à un conflit sérieux entre le royalisme et le républicanisme.

La république disparut bientôt, emportée dans la tombe du grand protecteur. Les régicides expièrent leur dévouement à la cause du peuple sur l'échafaud, et les puritains les plus zélés émigrèrent en Amérique. Le parti républicain s'évanouit comme tel, depuis lors, quoique l'Angleterre ait toujours compté de nombreux démocrates isolés. Du reste, il faut bien l'avouer : les familles aristocratiques qui gouvernèrent le pays ont toujours compris qu'il était de leur intérêt bien entendu de ne pas entraver l'essor de la liberté, mais de céder au torrent populaire tout en cherchant à l'endiguer. Pour cette raison, les révolutionnaires n'ont jamais pu mettre à profit un courroux vraiment national, une de ces impulsions formidables provoquée par la résistance.

Ces superbes oligarques, puisqu'on se plaît à les nommer ainsi, se sont toujours, en fin de compte, opposés aux empiétements de la couronne. Ils étaient animés de l'esprit de caste, on ne le sait que trop; mais ils savaient du moins que, pour sauver leur classe, il fallait sauvegarder l'indépendance individuelle du moindre citoyen. Horace Walpole lui-même suspendit dans sa chambre à coucher l'arrêt de mort du roi Charles Ier, avec l'inscription : *Major Charta*. Les classes gouvernantes suivent au fond la même inspiration, et répéteraient au besoin

les paroles que lord Strange prononça, en 1763, en pleine chambre : « La constitution implique que le parlement et le peuple peuvent juger le roi. »

Lorsque Charles II revint de l'exil, rappelé par la trahison de Monk, par la lassitude de la population et surtout par la réaction dévergondée contre les sombres doctrines des puritains, l'enivrement monarchique ne connut plus de bornes. Les Anglais finirent néanmoins par reconnaître le véritable caractère de ce souverain tant choyé. La vente de Dunkerque fit déborder le vase où s'était accumulé le fiel public, et ce peuple hautain s'indigna d'apprendre que son monarque favori n'était qu'un instrument docile à la solde de la cour de France. De plus, ce pays, foncièrement protestant par instinct autant que par conviction, fut à la fois révolté et terrifié quand on murmura partout que Charles II s'était fait catholique, recevant pour prix de sa conversion deux millions de livres tournois, de la part de Louis XIV [1]. Six mille soldats français s'apprêtaient à débarquer à Douvres, pour prêter main-forte au souverain dans le cas où sa soumission à la papauté provoquerait une vive résistance [2].

Pour faire face à tant de dangers, l'Angleterre n'avait qu'un parlement corrompu et un peuple désuni. La couronne entra résolûment en campagne contre les libertés publiques, et les pasteurs anglicans déclarèrent ouvertement que le roi tenait sa puissance de Dieu seul. Les partis sauvèrent l'Angleterre.

La chambre des communes se composait d'une immense majorité de cavaliers, élus au moment même de la restauration des Stuarts. Ces royalistes fascinés étaient tout prêts à défendre le monarque, sans réserve aucune, contre toute exigence populaire ; mais ils ne voulaient point qu'il pût se rendre indépendant vis-à-vis d'eux. Ils étaient anti-catholiques et gallophobes, tandis que Charles penchait vers Rome et singeait la cour de Versailles. Vendu lui-même, le roi pensait acheter tout le monde, les ministres et les députés. La corruption la plus éhontée vint s'étaler au grand jour. Enfin, le gouvernement jeta le masque, en proposant un *bill* imposant un serment extraordinaire à tous les fonctionnaires civils, militaires et ecclésiastiques. La chambre des lords vota le projet de loi ; l'énergie et l'intelligence d'un ambitieux de talent, Shaftesbury, le firent échouer à la chambre des communes. L'Angleterre doit à ce politique remuant la loi féconde de

[1] Dalrymple's *Memoirs of Great Britain and Ireland*, vol. I, page 50. — Cooke's *History of party*, vol. I, p. 7.

[2] Dalrymple's. App., p. 54.

l'*habeas corpus*, loi qui passa par supercherie à la chambre haute, s'il faut en croire un historien généralement bien informé [1].

Un grand patriote, lord William Russell, secondé par lord Cavendish, par sir William Coventry, par le comte d'Essex, par lord Holles, par l'illustre Algernon Sydney et par d'autres représentants de tête et de cœur, organisa la résistance. « Ce furent là, dit le vénérable Bur-
» net, les hommes principaux qui défendirent la nation contre
» une cour trompeuse et rusée, et contre une chambre des com-
» munes corrompue. En nombre fort restreint quand ils commencèrent
» l'opposition, ils parvinrent par leur talent et par leur fermeté à
» devenir la majorité. »

Telle fut l'origine de la faction libérale qui compte encore aujourd'hui, parmi ses chefs les plus autorisés, les descendants des Russell, des Cavendish et des Shaftesbury. Le parti fut ébauché au long parlement, et se constitua définitivement au parlement d'Oxford. L'opposition et la brigade monarchique se trouvant en face l'une de l'autre, il devint urgent d'inventer des désignations spéciales pour chacune d'elles. D'abord, les partisans du « bill d'exclusion », bill proposé par les libéraux, furent appelés *petitioners*, et les adversaires *abhorrers*. Le frère du roi, le duc d'York, qui devint plus tard le roi détrôné Jacques II, fervent catholique lui-même, recherchait assidûment la société de ses coreligionnaires qui, alors comme de nos jours, venaient principalement de l'Irlande. Ces hommes se prononçaient tous pour la prérogative royale la plus absolue, qui seule eût pu faire rentrer le peuple anglais dans le giron de l'Église romaine, et, par suite, les protestants appelèrent tous les royalistes, par dérision et non sans colère légitime, « les Irlandais. » Bientôt ce terme ne parut plus assez injurieux ; et l'animosité populaire, après avoir successivement adopté et abandonné les épithètes de « sauvage Irlandais » et de « coureur de marais » (*Bog-trotter*), crut découvrir une invective suffisante dans le mot *tory*, appellation donnée à certains brigands qui, dans ce temps, infestaient quelques districts de l'Irlande. La désignation fut accueillie avec approbation, et elle a passé dans l'histoire. La vieille noblesse anglaise et les hautains gentilshommes campagnards portent avec orgueil ce nom de *tory*, tout comme les révoltés néerlandais et les révolutionnaires français faisaient parade de nos noms insultants de *gueux* et de *sans-culotte*, que leurs adversaires éhontés leur avaient jetés à la face.

[1] Bishop Burnet's *History of his own time*, vol. I, p. 485. — Cooke's *History of Party*, vol. I, p. 95.

Les partisans de la cour ne perdirent pas de temps pour rendre la pareille à leurs antagonistes, qu'ils appelèrent *whigs*. Le mot *whig* est l'équivalent écossais de *whey*, petit-lait, lait caillé; il fut sans doute choisi pour rappeler l'humeur revêche et acariâtre qui distinguait les covenantaires montagnards. D'un autre côté, l'évêque Burnet prétend que cette épithète est dérivée de *whiggamore*, nom donné à certains voituriers écossais.

Quoi qu'il en soit, la désignation est devenue historique, et depuis l'année 1680 jusqu'à nos jours, whigs et tories ont alternativement gouverné l'Angleterre. C'était un véritable jeu de bascule; il s'agissait simplement de savoir quel parti était au pouvoir (*in*, dedans, comme on dit en Angleterre), et lequel était dans l'opposition (*out*, dehors), pour comprendre du même coup quels principes dirigeaient l'administration. Les tories ont été réactionnaires, conservateurs, partisans des Stuarts; les whigs ont affecté des principes libéraux et se sont groupés autour de la maison de Hanovre. Les premiers ont soutenu Jacques II; les seconds le chassèrent et proclamèrent Guillaume III. Aujourd'hui, que tous les prétendants sont morts et que personne ne songe plus à disputer la couronne aux descendants de l'électrice Sophie, leurs tendances plus rétrogrades distinguent seuls les tories des whigs. L'histoire des deux partis se confond tellement avec l'histoire générale de l'Angleterre, qu'il ne nous appartient pas de la raconter ici, même à grands traits.

Mme de Girardin dit quelque part, avec la malice spirituelle qui lui était propre : « Quand le maréchal Soult était ministre, il avait perdu la bataille de Toulouse; quand il se trouvait dans l'opposition, il l'avait gagnée. » On pourrait prétendre avec non moins de vérité, de maint homme d'État anglais, whig ou tory, qu'il se montra partisan de la liberté, quand il était *hors* de l'administration, et apôtre de tous les empiétements administratifs, quand il était *dedans*. Ces choses-là se sont vues dans tous les pays et sous tous les régimes.

Depuis l'extinction de la famille des Stuarts et la prise de possession définitive de la maison de Hanovre, le contraste tranché entre les deux grands partis s'est naturellement fort effacé. Leurs luttes ne sont plus généralement que des courses au portefeuille, excepté dans les jours de fermentation révolutionnaire. Cependant, les tories ont toujours résisté jusqu'au moment suprême aux aspirations populaires, et les whigs ont eu la gloire d'attacher, dans notre siècle, leur nom à l'émancipation des catholiques et à la réforme électorale. Le parti radical, qui, à l'époque de la révolution française et constamment depuis

lors, a souvent fait sentir son influence, a rendu les deux fractions régnantes presque solidaires l'une de l'autre par peur et par rancune. Aujourd'hui, enfin, il ne s'agit plus uniquement de décider si l'Angleterre est gouvernée la veille par les Russell et les Devonshire, et le lendemain par les Derby et les Malmesbury, car l'administration du pays était presque devenue l'apanage de quelques familles nobles. La réforme de 1832, à la suite de laquelle de nouveaux éléments se sont infusés dans le gouvernement, et qui donna, sinon la prépondérance, du moins une influence visible à la haute bourgeoisie, a fortement changé l'aspect et la politique des partis. Depuis cette époque, les tories se sont qualifiés de « conservateurs, » tandis que les whigs s'intitulent « libéraux. »

La mesure féconde de sir Robert Peel, l'abolition des droits d'entrée sur les céréales, a porté le dernier coup aux vieilles distinctions. Les conservateurs inscrivent sur leur drapeau qu'ils sont protectionnistes, tandis que les libéraux se déclarent partisans du libre échange. Les tories ont perdu dans les *peelites*, qui passèrent presque tous au camp des libéraux, leurs adhérents les plus capables et les plus éloquents. D'un autre côté, les whigs sont obligés de compter avec les radicaux qui réclament l'extension de la franchise électorale, le scrutin secret et la diminution des impôts, comme avec l'école de Manchester qui prêche la paix à tout prix et la liberté absolue de toute industrie. Le parti radical a su se rendre tellement indispensable, que le ministère Palmerston ne se soutient que parce qu'il en a absorbé quelques éléments. Autour de ces deux grands partis, qui souvent se partagent en trois ou quatre, voltigent les tirailleurs, vrais Gascons de l'Angleterre, les représentants de l'Irlande. La brigade irlandaise remplit la chambre des communes de ses plaintes nationales et de ses doléances catholiques. D'habitude elle vote avec les libéraux, tant que la question religieuse n'est pas en jeu : mais, dès qu'il s'agit du pape, elle pourrait rendre des points aux ultramontains les plus exagérés, et trouve moyen de glorifier à la fois le roi de Naples et les insurgés polonais. Cette petite troupe, remuante et bavarde, n'est pas sans importance, au moment où l'appoint de quelques voix peut faire broncher un ministère.

Pour bien se rendre compte de la situation politique en Angleterre, il faut étudier les traits d'union qui rattachent ensemble tant d'éléments hétérogènes, il faut comprendre la position curieuse de lord Derby, le dernier Romain parmi les tories; celle de lord Palmerston, whig de nom et tory de principes; celle de Gladstone, à la fois peelite, radical,

révolutionnaire et anglican; celle de Bright, républicain de la vieille roche et tribun commercial. En dehors du parlement, les radicaux et les chartistes remuent les profondeurs du peuple et viendront à la surface dès que la prochaine réforme électorale ouvrira un peu plus largement les écluses. Cette réforme sauvera de nouveau l'Angleterre d'une catastrophe. Le flot passera tranquillement pour se mêler au fleuve majestueux et bruyant, au lieu de déborder par-dessus ses rives et d'inonder le pays après avoir brisé tous les obstacles.

III

Les élections qui viennent d'avoir lieu laissent les partis à peu près dans le même état que celui où ils se trouvaient avant le mois de juillet 1865. La coalition libérale représentée par le ministère Palmerston a pour la seconde fois obtenu la majorité, majorité numériquement faible, il est vrai, et exposée à toutes les aventures des débats, mais ouvertement affirmée par le pays. Si l'on ne perd pas de vue que l'Angleterre n'est en ce moment agitée par aucune question brûlante, que les électeurs n'étaient pas entraînés au scrutin par une de ces graves décisions à prendre, qui équivalent à un verdict définitif pour ou contre une politique déterminée, le succès du parti libéral acquiert des proportions plus vastes. De plus, Londres et toutes les grandes villes qui représentent d'une façon toute spéciale l'intelligence, le commerce et l'industrie, ont été presque unanimes dans leur verdict. Des économistes politiques, comme John Stuart Mill, des écrivains socialistes comme Tom Hughes, l'ont emporté, sans de grands efforts individuels, sur les influences locales les plus tenaces. C'est là, nous n'hésitons pas à le proclamer, un résultat fécond qui tournera tout à l'avantage de la liberté. Si quelques bourgs pourris qui, dans les coins reculés du Royaume-Uni, obéissent aveuglément aux ordres donnés par le « seigneur du manoir, » envoient à la chambre des communes certains hobereaux attardés, le peuple en masse a donné ses suffrages à de vaillants penseurs. Si des bourgades habitées par quelques boutiquiers besoigneux ont vendu leurs suffrages pour de beaux écus sonnants, la capitale et les cités manufacturières ont prouvé que la richesse n'est pas indispensable, et que le talent reconnu suffit parfois pour parvenir aux plus hautes distinctions.

Nous devons, cependant, relever un oubli fâcheux de la part des électeurs. Dans les meetings et dans les assemblées électorales, on

s'est en général fort rarement occupé de la question de réforme. Néanmoins nous ne désespérons pas de la cause du progrès politique. Il suffira d'une circonstance grave, d'un brandon de discorde accidentel, même de la persévérance héroïque d'un tribun convaincu, pour amener le problème de l'extension de la *franchise* sur le tapis et pour le faire résoudre dans un sens favorable aux classes ouvrières. Les candidats les plus libéraux ont négligé d'entamer cette discussion, et la plupart d'entre eux ont fait ressortir un point incontestable, c'est que le nouveau parlement aura surtout pour mission d'amener des réformes *sociales*, de préférence aux réformes politiques. Certes, l'amélioration matérielle du sort de la classe la plus nombreuse ne manque pas d'importance dans un pays dévoré par la plaie hideuse du paupérisme, et des mesures comme celle des annuités proposées par M. Gladstone produisent des résultats immenses dans l'histoire d'un peuple. Il ne faudrait pas oublier, toutefois, que le progrès social ne saurait s'effectuer sans le progrès politique, et que les communautés qui se gouvernent elles-mêmes peuvent seules devenir vraiment riches par le travail. Tout se tient dans la vie des nations comme dans celle des individus. L'Angleterre surtout devrait avoir appris que le progrès matériel le plus fructueux de ce siècle, l'abolition des droits d'entrée sur les céréales, ne serait jamais entré dans le domaine des faits sans la réforme préalable du système électoral. Sans l'agitation et le triomphe du parti libéral en 1831, sir Robert Peel serait à tout jamais resté un tory rempli d'illusions et de préjugés.

En France, où l'on recherche avant tout un système logique, uniforme, on a peine à comprendre la confusion électorale qui règne en Angleterre, on se rend difficilement compte de l'obstination des Anglais à maintenir un désordre si frappant. Mais, en fin de compte, cette confusion produit une chambre qui représente vraiment tous les intérêts du pays légal, et de ce désordre sort une assemblée nationale qui se laisse rarement entraîner par des préventions particulières à des actes préjudiciables. Le dernier parlement en est un exemple frappant. Pour quiconque est au courant de la politique anglaise, les prédilections des classes élevées pour les États du Sud, pendant la guerre civile en Amérique, ne sauraient être l'objet du moindre doute. L'immense majorité dans les clubs et à la chambre des communes désirait ardemment la défaite du Nord. Eh bien, cette majorité ne fut jamais acquise à un vote formel qui pût engager le gouvernement et compromettre la nation. Les plus violents réactionnaires et les patriotes dévergondés eurent beau demander la reconnaissance officielle du gouvernement de Jef-

ferson Davis, les admirateurs fort nombreux de ce président de contrebande reculèrent toujours devant cette mesure extrême, et se contentèrent de soutenir la neutralité quelque peu hostile que maintenait le gouvernement. On dira que les intérêts de l'Angleterre exigeaient cette prudente réserve. Soit ! nous ne demandons aux peuples et aux assemblées délibérantes qu'une seule chose : c'est de bien entendre leurs véritables intérêts.

Le système électoral anglais, il ne faut pas le perdre de vue, repose précisément sur cette donnée, que tous les intérêts doivent être représentés, et non pas seulement la population divisée en districts d'une étendue à peu près égale. Les villes, les bourgs, les comtés envoient au parlement des représentants spéciaux, et les universités elles-mêmes jouissent de ce privilége. C'est pour cette raison que l'extension du droit électoral nous paraît inévitable, car la classe ouvrière est fort imparfaitement représentée dans le système actuel. On se plaît à répéter que les quelques radicaux élus par la bourgeoisie se rendent volontiers l'écho des plaintes formulées par les travailleurs, et que le droit de réunion assure à ceux-ci la publicité la plus étendue. D'abord, une douzaine d'hommes, si tant est qu'il y en ait plus de trois ou quatre, ne sauraient représenter quatre à cinq millions d'individus. Ce faux-fuyant illusoire n'est donc plus de mise et sera bientôt condamné, tout comme le vieil adage absolutiste : « Tout *pour* le peuple, mais rien *par* le peuple. » Le peuple, comme n'importe quel homme, ne fait bien *pour* lui-même que ce qu'il fait *par* lui-même, et du moment où les ouvriers anglais réclameront hautement les droits qui leur appartiennent, ils seront certainement entendus. Pourquoi leurs intérêts, si dignes de sympathie, ne seraient-ils pas représentés au même titre que ceux de l'aristocratie territoriale, tellement restreinte quant au nombre, si puissante par la richesse ? Les fermiers anglais ne sont que des tenanciers et ne possèdent pas le sol? Néanmoins ils ont tous un vote, qu'ils mettent fort souvent à la disposition du noble propriétaire. Comment pourraient-ils refuser, du reste? Ils n'ont pas toujours un bail à longue échéance, parfois ils sont véritablement inféodés au « seigneur du manoir. » Rien ne prouve mieux combien l'Angleterre est libérale au fond, puisque l'élection, même dans les comtés et les campagnes, ne donne pas la majorité au parti tory et conservateur.

IV

Ainsi, les tories se trouvent en minorité. Néanmoins, dans un pays où les vieilles traditions sont l'objet du respect universel, d'un culte qu'on pourrait presque qualifier de religieux, dans un pays où le régime des substitutions et des majorats est en pleine vigueur et permet aux grandes familles d'absorber pour ainsi dire tous les domaines étendus, ils ne peuvent manquer d'exercer une influence puissante. En dépit de leur position élevée, en dépit de l'intolérance protestante dont ils se font les apôtres fougueux, en dépit des sympathies pour les gouvernements absolutistes, sympathies qu'ils affichent ouvertement, ils ont été honteusement battus au scrutin. Nous avons le droit de dire honteusement : la pusillanimité égoïste du ministère actuel, les velléités rétrogrades d'une certaine nuance libérale et les défaillances de quelques whigs fort en vue, avaient dégoûté la partie la plus énergique de la population. Les conservateurs, appuyés sur les propriétaires et sur les pasteurs anglicans, ont habilement exploité ces déplorables faiblesses. Ils ont racolé tous les votes, ils ont pesé sur tous les électeurs placés sous leur dépendance, ils ont crié sur tous les tons que l'Église et l'État étaient en danger, et que les vieilles institutions de l'Angleterre allaient être *américanisées* : — l'unique résultat de ce beau manége est une défaite irrécusable. Le peuple anglais se prononce définitivement pour la liberté commerciale, pour la cause de la paix, pour la protection des pauvres, pour l'égalité religieuse.

En effet, dans les derniers jours de la session qui vient de s'écouler, lord Derby à la chambre haute, M. Disraëli à la chambre des communes, ont hautement soutenu la nécessité de maintenir le serment imposé aux membres catholiques. Ils savent parfaitement ce que vaut un serment politique forcé, par le temps qui court ; mais celui dont il s'agit est une vexation infligée aux députés catholiques, et il n'en plaît que davantage aux bigots étroits qui déshonorent le protestantisme anglais. Politique profond, mais renfermé dans un cercle trop limité, lord Derby ne veut pas comprendre, en dépit de son talent réel et de son patriotisme chaleureux, qu'une religion qui se fonde sur la liberté du croyant doit respecter la liberté de l'adversaire tant qu'il n'est pas agressif, qu'un pays libre doit forcément sympathiser avec les aspirations démocratiques des autres peuples. Lord Derby est un orateur de premier ordre, orateur aristocratique, qui manie le

sarcasme et le dédain avec une éblouissante dextérité. Il porte légèrement ses soixante-six ans et son passé quelque peu bigarré. Macaulay a dit de lui, avec une justesse frappante, que l'art consommé qu'il déploie dans la réfutation parlementaire ressemble à un instinct, et qu'il serait difficile de nommer un autre orateur qui ne soit pas devenu maître dans cet art aux dépens de ses auditeurs. La tradition politique est ancienne dans cette famille noble, et lord Derby (alors lord Stanley), entré au parlement à l'âge de vingt et un ans, fut de bonne heure initié aux mystères officiels. A son début, il se déclara partisan des opinions populaires et siégea vingt ans à la chambre des communes.

Dans la question religieuse, il se montra toujours rétrograde et lutta obstinément contre O'Donnell et les partisans irlandais. Conservateur libéral, il se sépara définitivement de sir Robert Peel dans la question du libre échange, et arbora dès lors le drapeau de la protection. A la tête de plusieurs ministères, il a déployé les talents d'un homme d'État anglais de la vieille école, et nous ne concevons pas de cabinet tory sans lui. Sa parole est mordante et sa raillerie implacable, mais la forme de ses discours est exquise. Il parle, en un mot, tandis que les autres lords se contentent de causer. Lord Derby est l'homme qui fait le plus de mal à la cause libérale en Angleterre, car il représente l'idéal que rêvent les jeunes Anglais, les écoliers turbulents mais hautains d'Eton et de Harrow. Quand on écoute une de ses harangues, qui réunissent le feu de l'improvisation et la cadence régulière de la préparation soignée, on est vivement frappé, mais on n'est jamais entraîné. Les diatribes méprisantes et aiguisées tombent de ses lèvres dédaigneuses avec une nonchalance pleine de force, mais la chaleur artificielle de ses apostrophes oratoires fait trop sentir l'absence de convictions enracinées dans le cœur. Mirabeau prédisait un grand avenir à Robespierre, parce qu'il croyait ce qu'il disait. Lord Derby, lui, s'imagine qu'il croit ce qu'il dit; mais il se fait illusion, et il n'ose sonder son propre esprit, de peur d'y trouver la persuasion qu'il s'est fait l'avocat d'une cause perdue.

Son fils, lord Stanley, est à la fois une des espérances et une des peurs du parti tory. C'est un conservateur radical, quelque singulier que paraisse le mélange. Sur les questions de politique générale, il reste fidèle à la tradition de famille; mais chaque fois qu'il s'agit de tolérance, de progrès matériel, de liberté, d'abolition du paupérisme, on est sûr de le trouver dans le camp libéral. Ses discours sont sérieux, son style est solide, peu brillant, nullement imagé. Il va droit au fait,

l'attaque de front, l'étudie sous tous les aspects et proclame les conclusions qu'il tire avec une hardiesse exempte de toute réticence dans des discours lucides, mais fort mal débités. Il a dit lui-même qu'il lui avait fallu trente mille livres sterling de rente pour l'empêcher d'être républicain rouge, et un duc du sang royal, haut placé dans l'administration militaire, l'a signalé, s'il faut en croire le commérage des clubs, comme un des hommes les plus dangereux de l'époque. Lord Stanley est partisan plutôt qu'homme de parti. S'il s'agit de livrer bataille, il ne désertera jamais son drapeau, mais en se réservant tacitement le droit de guerroyer, après la victoire, pour son propre compte. C'est un honnête homme, un esprit sincèrement libéral, fourvoyé, par le hasard de sa naissance, dans une cause vieillie qui n'a jamais eu ses sympathies réelles. Les Anglais savent bien que ce guerilla tory est cent fois plus ami du progrès que lord Palmerston, par exemple, le premier ministre d'un cabinet whig. Lord Stanley trouverait sa place toutefois dans un ministère de coalition ou de transition, comme celui de lord Aberdeen, en 1853. Mais le temps des manœuvres parlementaires nous semble passé, et le tribun aristocratique est condamné, soit à développer, aux dépens de son esprit et de son cœur, le torysme paternel, soit à poursuivre son rôle favori de tirailleur, conservateur de nom, radical et socialiste par principe.

Aussi n'est-ce pas lord Stanley qui remplit à la chambre des communes le rôle dévolu à son père dans la chambre des lords, celui de chef ou de « meneur de parti » (*leader*). Un caractère honorable, un tempérament calme et réfléchi, des manières conciliantes et un ton grave ne sauraient convenir à l'organe accrédité d'une opposition qui prétend défendre l'État et la religion, la reine et l'Église, contre les horribles empiétements de novateurs farouches et irréfléchis. Un rhéteur acariâtre, à la parole facile et acerbe, un jouteur insolent initié aux mystères du verbiage ampoulé, doué d'une mémoire prodigieuse quand il s'agit d'énumérer les bévues commises par ses adversaires, ou de s'attribuer le bien qu'ils ont pu faire, et fort oublieux lorsqu'il est question de ses propres méprises, un sophiste peu scrupuleux, versé dans l'art des paradoxes et tenant de la nature une intelligence rapide et primesautière: —c'est là l'homme qu'il fallait aux torys, et ils l'ont trouvé dans M. Benjamin Disraëli. Écrivain gracieux lui-même et fils du célèbre auteur des *Curiosités de la littérature*, l'ancien chancelier de l'échiquier sous le dernier ministère conservateur a conservé la passion véhémente, la pétulance vertigineuse, et, disons-le, l'impudence éhontée qu'on a parfois signalées comme des caractères de la race juive dont il descend. Éner-

gumène du sarcasme envenimé, amplificateur dont la verve égale la faconde, il est un des rares orateurs anglais qui, dans le silence du cabinet comme dans l'entraînement de l'improvisation, sachent arrondir des périodes sonores et mettre du rhythme dans des phrases cadencées, qui néanmoins éclatent comme des trompettes. Il est passé maître dans l'art de l'élocution, de l'action oratoire, et c'est un art beaucoup trop négligé dans ce pays. Certes, pour bien parler, il faut avoir quelque chose à dire, et le précepte de Boileau s'applique aux orateurs mieux encore qu'aux poëtes :

« Avant que de *bien dire*, apprenez à penser. »

Mais le discours le mieux nourri de faits ne saurait se passer de la forme, qui seule lui donne du relief : la forme est à la parole ce que le lustre est à la perle, ce que l'émail est à la dent.

Or, M. Disraëli possède une forme étincelante, qui parfois entraîne jusqu'à ses adversaires. On ne s'étonne même pas d'entendre ce fils d'Abraham, d'Isaac et surtout de Jacob, défendre l'anglicanisme. S'il avait autant de caractère que de talent, il deviendrait un véritable homme d'État; mais ses instincts égoïstes et son ambition dissolue viendront toujours lui barrer le chemin qui mène aux hauteurs politiques. Il change de principes avec autant de facilité que ses ancêtres en mettaient à troquer des marchandises. Dans ses jeunes années, il fut trois fois rejeté comme candidat radical dans quelque bourg obscur, et une quatrième fois comme conservateur. Ayant enfin forcé les portes du parlement, il se signala par sa virulence contre sir Robert Peel. A défaut de membres plus éminents, le parti tory dut le prendre pour chef, quoique bien des conservateurs honnêtes ne le suivent qu'avec une extrême répugnance. Les libéraux ont successivement choisi pour ministre des finances l'helléniste romantique Gladstone et l'historien lettré Q. Lewis, et ils ne s'en sont pas mal trouvés. Les tories ont été moins heureux en faisant du romancier Disraëli un chancelier de l'échiquier et du littérateur Bulwer Lytton un secrétaire des colonies. Disraëli, comme administrateur, n'est jamais sorti de l'ornière de la routine la plus surannée. Sous ce rapport seul, il est vraiment conservateur; car, quant aux idées politiques, on s'aperçoit facilement que, tout comme il arrive à bon nombre de ses coreligionnaires de France et d'Allemagne, l'oppression séculaire de sa race, au lieu de le pousser dans le camp des opprimés, l'a déterminé, par esprit de vengeance et de forfanterie rancunière, à s'enrôler sous la bannière des oppresseurs.

Nous pouvons passer sous silence les *squires* campagnards et les *aldermen* vaniteux qui constituent le gros du parti tory, car, réellement, à quelques exceptions près,

« Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. »

Le gouvernement restera, quelques années de plus, entre les mains des libéraux. Non pas que le cabinet actuel se compose exclusivement de whigs de la vieille nuance : il est en réalité divisé en deux portions bien distinctes. D'un côté, les hommes aux instincts conservateurs se rangent autour de lord Palmerston et forment une section fort influente, si l'on tient compte de l'honorabilité du caractère et des services rendus au pays pendant une longue carrière officielle. Dans ce groupe se trouvent lord John Russell, lord Granville, président du conseil, sir George Grey, secrétaire d'État au département de l'intérieur, le nouveau lord chancelier, lord Cranworth, qui vient de remplacer l'infortuné lord Westbury, et le premier lord de l'amirauté, le duc de Somerset. Tous ces hommes d'État suivent avec une touchante simplicité la vieille routine administrative, et ce n'est pas sans raison que bien des candidats tories ont déclaré sur les *hustings* que, s'ils rentraient au pouvoir, ils feraient absolument ce que font les libéraux.

Le second groupe, au contraire, comprend les hommes d'avenir, les politiques qui ne se contentent pas d'adopter la maxime commode : « Ne touchons pas à la machine, tant qu'elle marche, » qui ne répètent pas avec lord John Russell : « Reposez-vous et soyez reconnaissants. » Partisans enthousiastes du progrès continu, le gouvernement d'un grand pays est, à leurs yeux, quelque chose de plus élevé, de plus important, qu'une simple administration qui marche tant bien que mal. Ils sentent qu'ils ont charge du peuple, qu'ils sont appelés à reconnaître les droits imprescriptibles des déshérités, qu'ils sont tenus de répandre l'éducation et le bien-être parmi les masses. M. Milner Gibson, président du bureau de commerce, le comte de Grey et Ripon, ministre de la guerre, M. Bruce, vice-président du comité d'instruction, M. Villiers, président du bureau chargé d'administrer la loi des pauvres, M. Cardwell, et quelques autres membres moins accrédités, constituent cette fraction progressive qu'on qualifie souvent de « radicale. » Naguère le jeune tribun Stansfeld, le courageux ami de Mazzini, faisait partie de ce superbe corps franc, à la tête duquel marche fièrement un des hommes les plus remarquables de ce

siècle, M. Gladstone, également illustre comme financier, comme orateur et comme savant.

Ces éléments, quelque peu homogènes qu'ils soient et malgré les tiraillements accidentels qui parfois menacent de les séparer, ont jusqu'à présent su résister à tous les dissolvants. La force de cohésion qui les unit et qui les comprime est représentée par lord Palmerston, l'heureux Nestor des politiques européens. Un électeur rustique, largement doué du bon sens à la fois grossier et spirituel qui distingue les classes populaires en Angleterre, vient de caractériser la diplomatie intérieure du premier ministre avec une frappante vérité. Un candidat conservateur avait fait la remarque que bientôt lord Palmerston, vu son grand âge, se verrait obligé d'abandonner « les rênes. » — « Et le frein aussi, » ajouta quelqu'un au milieu de la foule. L'illustre chef du cabinet se trouvait présent, car la scène se passait à Tiverton, dans la bourgade qui, depuis 1834, l'envoie au parlement. La justesse de la remarque a dû le frapper, car le sel épigrammatique a pour son palais quelque peu blasé une saveur excitante. En effet, il tient les rênes, dans le pays et à la chambre des communes, du consentement sinon avec l'approbation des différents partis, et son nom est devenu presque un programme politique à lui seul. D'un autre côté, il sait appliquer le frein à point nommé, il est l'unique sabot qui parvienne à enrayer le char du progrès sans être écrasé par ses roues puissantes. M. Cobden, le politique clairvoyant qu'une mort prématurée a récemment enlevé à l'Angleterre et au monde, disait avec beaucoup de vérité que les tories se garderaient bien de renverser lord Palmerston, parce qu'il faisait leurs affaires mieux qu'un homme de leur propre bord. Cet octogénaire actif n'a nullement besoin de se cramponner au pouvoir, car tous sont d'accord pour l'y laisser. Les whigs proprement dits et les libéraux tièdes le soutiennent, parce qu'il représente leurs propres tendances étroites et égoïstes. Les tories l'acceptent parce qu'il est de connivence avec eux pour retarder l'avénement d'un cabinet dirigé par M. Gladstone, qu'ils craignent et haïssent avec une véhémence extrême. Les radicaux l'endurent, parce qu'il leur donne le temps de s'organiser, de former un groupe compacte, de préparer le pays à ce ministère Gladstone qu'ils espèrent voir se réaliser bientôt. Le peuple enfin l'admire, parce que lord Palmerston est pour lui le type des qualités et des défauts de sa race; parce qu'il est à la fois hautain, impertinent, peu scrupuleux, impitoyable et tranchant comme un véritable aristocrate de vieille souche, et pratique, patient, agressif, brutal, patriotique, entreprenant comme un solide Anglo-Saxon des

couches inférieures de la société. Girouette politique comme tant d'autres administrateurs de ce pays, ayant commencé sa carrière comme tory et la finissant comme *quasi*-radical, lord Palmerston est toujours resté fidèle à ses instincts exclusivement britanniques. Faisant partie de cabinets divers depuis l'année 1809, il n'a jamais manqué une occasion de malmener les gouvernements étrangers, de soutenir la dignité de l'Angleterre non moins que celle du moindre citoyen, en dehors du pays. Quelques-uns de ses discours sur la politique étrangère sont de véritables chefs-d'œuvre. Il n'est pas jusqu'à son ton de persiflage brutal qui ne plaise hautement aux masses, car on a de la prédilection ici pour les viandes et les harangues fortement épicées. N'oublions pas cependant que lord Palmerston est tombé du pouvoir en dépit de ses épigrammes les plus pointues, chaque fois qu'il abaissait le drapeau de la Grande-Bretagne. Le patriotisme étroit et hautain est en fin de compte la base la plus solide de cette étonnante popularité. Que le cabinet reconnaisse la révolution de juillet 1830 ou les événements accomplis le 2 décembre 1851, le peuple anglais ne s'occupe pas de la distinction ! Que lord Palmerston maltraite le roi Louis-Philippe ou conclue une alliance intime avec l'empereur Napoléon III, l'Angleterre bat également des mains et chante le *Rule, Britannia!* parce que le premier ministre déclare avec fierté que le sujet anglais est « le citoyen romain » des temps modernes.

Lord Palmerston laissera dans l'histoire un nom entouré d'acclamations universelles, quoique ce nom ne s'attache d'une manière spéciale à aucun des grands progrès achevés dans ce siècle. Souvent il a, par l'effet seul de sa pétulance audacieuse et de sa rhétorique sémillante, arrêté ou du moins entravé des mesures fécondes, et parfois même il a poussé son pays dans les aventures les plus dangereuses. La conduite qu'il a tenue en 1851 a grandement diminué le rôle facile et prépondérant que jouait l'Angleterre. Depuis cette époque, on peut le dire, la diplomatie anglaise s'est effacée sur le continent européen et se laisse modestement traîner à la remorque. Ne nous en félicitons pas trop, dans l'intérêt de la paix, car bien des expéditions périlleuses sont devenues possibles par suite de l'affaissement forcé de cette politique. Lord Palmerston est un nautonier habile ou plutôt un heureux pilote. L'esquif qu'il dirige a, sans doute, évité bien des écueils; jamais il ne le fit chavirer contre les récifs, jamais il ne le laissa échouer sur les bancs de sable. Mais ce louvoiement sans trêve a fait perdre à l'équipage engourdi l'habitude des fortes manœuvres et l'amour des brises alizées. Le navire ne s'aventure plus en haute mer ; il côtoie sans

cesse le littoral, mais sans entrer dans les ports abrités. Lord Palmerston passe pour un grand homme d'État. Cependant Cobden avait-il tort de refuser un siége dans le cabinet, par la raison qu'il regardait le chef comme « le plus dangereux ministre que le pays ait jamais eu ? »

Il n'est pas étonnant que les héritiers présumés s'occupent de la succession d'un homme de quatre-vingt-un ans. Aussi la grande question du jour est-elle invariablement celle de savoir à qui la nation confiera les guides, lorsqu'elles tomberont dès mains défaillantes de lord Palmerston. Sir Georges Cornewall Lewis était censé « avoir des espérances ; » malheureusement, il mourut lui-même avant le testateur. Les tories, les tièdes et les peureux se sont mis en campagne, à la recherche d'un moyen terme afin d'éviter Gladstone à tout prix, et l'on murmure que le premier ministre lui-même est prêt à remettre le sceptre à lord John Russell, avec lequel il est des accommodements.

La manœuvre a chance de réussir, le nom du noble secrétaire d'État au département des affaires étrangères est cher au peuple, pour la part proéminente qu'il prit à la réforme électorale de 1831. D'un autre côté, ses soixante-treize ans, ses accointances aristocratiques, sa piété rigoureuse et jusqu'à ses tergiversations imprévues font de lui un réformateur peu redoutable. Depuis les jours néfastes de Charles Ier, les Russell ont toujours défendu la cause populaire ; dans ce temps déjà un comte de Bedford se trouvait au premier rang parmi les chefs parlementaires. Après la restauration des Stuarts, lord William porta sa tête sur l'échafaud. Au moment critique où la mort de la reine Anne menaçait la succession protestante, les Bedford se déclarèrent pour la maison de Hanovre. Depuis le mois de juillet 1813, lorsque lord John, avant d'avoir accompli sa vingt et unième année, fut élu membre de la chambre des communes, jusqu'à ce jour il s'est montré le partisan ferme et résolu de la liberté. A l'âge de vingt-cinq ans, il dit fièrement au parlement : « Nous parlons beaucoup, beaucoup trop je pense, de la sagesse de nos ancêtres. J'aimerais nous voir imiter le courage de nos ancêtres. Ils n'étaient pas prêts, eux, à mettre leurs libertés aux pieds de la couronne, à chaque alarme vaine et imaginaire. » — Enfin, dans la nuit mémorable du 1er mars 1831, ce fut lui qui proposa la mesure de réforme, un des plus grands coups qui ait été porté à l'esprit de caste dans la Grande-Bretagne. De ces débats, en effet, date la rénovation politique du pays, et les libéraux n'auront qu'à poursuivre la même voie pour emporter d'assaut tous les priviléges surannés. En parlant de l'enthousiame fervent qui distin-

guait cette époque, Macaulay dit : « La victoire fut accomplie au milieu des prières et des bénédictions de millions d'hommes ; des centaines attendaient chaque nuit auprès des portes jusqu'au lever du soleil, pour apprendre le succès ; toutes les grandes cités de l'empire envoyaient des milliers de messagers à la rencontre des malles-poste venant de la capitale, afin de s'informer si la grande bataille du peuple avait été perdue ou gagnée. »

Avoir été le principal combattant dans une lutte aussi grandiose suffirait à la gloire du plus illustre politique. L'éclat de la couronne civique qui fut alors posée sur le front de lord John Russell n'est pas encore terni. Le souvenir de ce service immense et la gratitude populaire l'ont suivi jusqu'à la chambre des lords, dans laquelle il a pris ses invalides politiques depuis quelques années. On ne peut se le dissimuler, cependant : aujourd'hui lord John est un homme usé ; il n'a plus assez de ferveur intérieure pour fondre la glace de la vieillesse ; il n'a plus la foi qui pousse à sacrifier les préjugés de caste à la cause du progrès. L'ardent réformateur est changé en raisonneur froid et compassé. L'homme des coups imprévus et téméraires est devenu l'apôtre des expédients diplomatiques. L'indignation irrésistible qu'il affichait à bon escient contre lord Palmerston qui l'avait honteusement joué, ne l'a pas empêché d'accepter le portefeuille des affaires étrangères sous la haute direction de son ancien subordonné rebelle. Du reste, lord Palmerston compte en ce moment dans son cabinet plusieurs collègues appartenant à la coalition qui, en 1858, le fit tomber du pouvoir. Ce n'est pas son cynisme accommodant qui s'en embarrasse, mais en rejaillit-il beaucoup d'honneur sur les hommes qui font si facilement litière de leurs principes ?

Après tout, c'est en raison même de sa froideur, de sa retenue, de son esprit facile et nullement anguleux, que lord John Russell est parfaitement adapté au rôle qu'on veut lui faire jouer : — lui seul aujourd'hui pourra former un faisceau compacte des libéraux rancuniers et couards, qui, pris chacun à part, seraient plus faibles que le roseau dont ils possèdent la flexibilité.

V

Il y a vingt-cinq ans, un de ces hommes qui sont la gloire de l'humanité et le bonheur des nations, le grand Canning, à la veille d'accepter le poste de premier ministre qui devait si vite aboutir à l'ab-

baye de Westminster, cherchait à recouvrer ses forces dans la maison d'un négociant qui, après avoir été réduit à la misère, avait fini par amasser une fortune colossale à Liverpool. L'illustre orateur passait des heures entières sur le bord de la mer, laissant errer son regard vague sur l'immense Océan, turbulent comme le peuple, irrésistible et sublime comme le peuple. A ses pieds jouait un jeune garçon de douze ans, son compagnon fidèle et assidu. Est-il descendu une parcelle du génie de l'immortel Canning sur cet enfant précoce et rêveur ? On aimerait à le supposer, on le dirait presque, — car cet enfant est devenu William Gladstone, l'homme de talent et de cœur, qui porte une main hardie sur toutes les entraves, le ministre de l'avenir qui fera triompher les principes radicaux.

M. Gladstone fut distingué comme adolescent et comme homme. Chose fort rare en Angleterre, il eut la première place à l'université d'Oxford pour les mathématiques comme pour les langues classiques de l'antiquité. Ses habitudes studieuses et ses liaisons de famille firent de lui, dans le début, un conservateur, et il s'attacha à Robert Peel. Dans la Grande-Bretagne comme en France, quelques-uns des penseurs les plus téméraires, des novateurs les plus décidés, ont commencé par suivre le pennon porté par le parti rétrograde. Robert Peel, après avoir vainement essayé d'arrêter la marée montante de la démocratie, s'abandonna volontairement à la merci des flots, et, pour sauver le vaisseau ballotté, il sacrifia une cargaison précieuse. Son jeune adhérent suivit un si bel exemple, et marcha depuis lors résolûment en avant.

M. Gladstone appartient au parti de la haute Église, parti qui voulait introduire dans la communion anglicane la hiérarchie précise et une certaine partie du rituel des catholiques romains. Mais son esprit vigoureux et ses aspirations libérales sont parvenus à le débarrasser même des liens religieux, qui, dans ce pays, embarrassent bien des intelligences élevées. Croyant convaincu, mais ennemi de toute bigoterie, de tout despotisme, son vote est acquis à toutes les émancipations, sa voix sonore tonne contre toutes les oppressions.

M. Gladstone entra dans la vie politique sous les auspices du duc de Newcastle qui le fit élire, par la bourgade de Newark, membre du premier parlement réformé. Il s'allia sur-le-champ à sir Robert Peel qui tentait de réorganiser le parti conservateur dispersé à tous les vents, et qui nomma le jeune député l'un des lords de la trésorerie. Les partisans du grand homme d'État, les *peelistes*, comme on les nomme, ont

tous marqué dans les annales politiques et parlementaires de leur pays. La plupart d'entre eux, comme sir James Graham, M. Cardwell et Gladstone ont suivi sur ses traces la route du progrès. Quelques-uns, entre autres lord Derby et sir John Pakington, sont retournés en arrière et tournent le dos à l'avenir. M. Gladstone, lui, se montra véritable orateur avant l'âge de vingt-six ans. La nature l'a doué, du reste, de toutes les qualités essentielles, et il a su cultiver son beau talent avec un art merveilleux. Sa voix claire et musicale, sa forme exquise, entraînante et toujours élevée, son élocution limpide qui produit une impression électrique, sa déclamation digne, sympathique et naturelle, sa physionomie à la fois grave et rayonnante, donnent aux discours qu'il prononce avec tant de facile abondance le caractère le plus gracieux. En outre, il présente toutes les questions sous un aspect nouveau; il éclaire tous les problèmes d'une lumière philosophique qui pourrait éblouir, tant elle est vive et soudaine. Jamais il ne descend à la trivialité, au lieu commun si cher aux simples phraseurs qui prennent les longueurs traînantes pour de la fécondité. Helléniste et latiniste des plus érudits, il sait assaisonner ses harangues d'images classiques, de citations heureuses, ce qui n'est pas un petit attrait aux yeux des Anglais, lesquels saupoudrent volontiers leurs paroles de bribes latines qu'ils ramassent au hasard et parfois même dans des compilations spéciales. M. Gladstone a su faire d'une exposition de budget une merveille oratoire. Pour être un des hommes les plus marquants de son temps, il n'a fallu à ce politique chaleureux que l'enthousiasme pour une cause juste et sainte. Il l'a rencontré, et maintenant, sauf des aberrations passagères, il est le champion fidèle et convaincu de la liberté.

En 1847, M. Gladstone fut élu représentant de l'université d'Oxford au parlement, distinction fort recherchée et qui dans le temps avait été conférée à son maître Robert Peel. L'élection avait lieu jusqu'à présent au siége même de l'université, où chaque gradué devait venir en personne déposer son vote. Elle dépendait ainsi de la portion la plus éclairée et la plus intelligente, et la majorité n'a jamais fait défaut à l'éminent chancelier de l'échiquier. Mais la bigoterie étroite des protestants niais se voit forcée dans ses derniers retranchements. Les hardiesses de Jowett, de Colenso et de leurs disciples leur font jeter des cris de détresse. Ils ont convoqué le ban et l'arrière-ban. Les pasteurs campagnards ont obtenu le privilége d'envoyer des bulletins de vote, — et l'université d'Oxford vient de se déshonorer en vo-

tant pour un obscur antagoniste de l'homme le plus célèbre de l'époque [1]. Nous plaignons l'université et nullement M. Gladstone, qui trouvera dans un comté ou dans quelque bourg des commettants moins fanatiques et moins exigeants. Il sera libre, lui, de prendre son essor, tandis que la vieille université, retournant à ses traditions surannées, perdra de jour en jour plus de terrain et finirait, par devenir un simple séminaire, s'il n'y avait lieu d'attendre bientôt une secousse violente qui fera sortir de leur torpeur les théologiens rétrogrades.

Comme ministre des finances, M. Gladstone s'est placé au premier rang des innovateurs hardis et heureux. Il sait mieux qu'équilibrer des budgets, il les diminue d'année en année, et trouve des ressources nouvelles et imprévues, tout en allégeant les charges les plus lourdes. Toutes ses améliorations ont été favorables aux classes laborieuses et contribuent à les élever. En un mot, M. Gladstone est un financier socialiste dans un gouvernement constitutionnel et aristocratique, et nous ne saurions faire de lui un plus bel éloge.

Le parti radical, qui d'habitude reconnaît parfaitement ses amis et ses ennemis, se groupe volontiers autour de ce puissant homme d'État. Stansfield, Milner Gibson, Childers, Layard ont accepté des siéges dans le cabinet, à ses côtés, et le plus éminent de tous, John Bright, rend publiquement hommage aux nobles qualités qui le distinguent. Bright est l'idéal du tribun anglais : résolu, implacable, véhément, batailleur, persévérant, plein de sympathie pour le peuple, débordant de haine contre les privilégiés. Comme orateur, il unit la fougue de Ledru-Rollin à l'impétuosité de Berryer, la verve bilieuse de Jules Favre à l'indignation sonore de Victor Hugo. Son style est original comme sa langue : c'est le vieil Anglo-Saxon, pur de tout mélange et tel qu'il s'est conservé dans les couches populaires. Les adversaires les plus décidés l'écoutent en silence et frémissent malgré eux. Le peuple est suspendu à ses lèvres avec extase, car, comme le peuple, il espère et il attend. Il lance des mots qui frappent comme la foudre, et qui, comme elle, illuminent. Son grand cœur embrasse tous ceux qui souffrent, et, pour notre part, en lisant une de ses harangues magnifiques en faveur de la république américaine, nous oublions les tristes palinodies dont le parti libéral anglais a donné le décourageant exem-

[1] On sait que la prévision de notre collaborateur s'est réalisée. M. Gladstone, évincé à Oxford, vient d'être élu dans le district sud du Lancashire, où il est né.

plè dans cette importante question. Bright est le démocrate le plus pur et le plus vaillant que l'Angleterre ait produit.

Les trois partis que nous avons esquissés à traits rapides dans ces pages, se combattent sans merci, et se disputent le pouvoir sans vergogne. Les admirateurs du bel ordre créé par les gouvernements absolus crieront sans doute à la confusion, à l'anarchie. La mêlée est forte, il est vrai, et les adversaires luttent opiniâtrément. Le peuple aussi fait entendre sa grande voix, et les combattants s'en réfèrent, en fin de compte, toujours à lui pour la décision finale. La symétrie manque, mais il y a de la vie, et, pour sentir qu'il vit, un peuple comme un homme a besoin de marcher et de se servir de ses forces.

THÉODORE KARCHER.

LE COUSIN ALBERT

NOUVELLE

I

Que ceux qui ont juré, avec sincérité, de ne jamais porter le nom de maris, se mettent bien en garde, par avance, contre les assauts de leur quarante et unième année ! C'est de toutes les dates intéressantes de notre vie, la plus funeste au célibat. L'auteur de ce récit aurait bientôt fait de nommer huit ou dix honnêtes gens de sa connaissance, appartenant aux professions les plus diverses, tous venant de franchir la quarantaine, et qui ont pris femme, d'octobre en janvier seulement, après de solennels serments de mourir garçons.

De vingt-cinq à quarante ans, les mois sont des fusées. C'est hier seulement qu'on était cet aimable fou, dont la vivacité provoquait le rire et l'indulgence ; aujourd'hui déjà on pourrait être le père de ce jeune homme. La pensée en est amère ; pour la dissiper, on va, le soir même, dîner en ville, et de là paraître au bal ; on en revient satisfait. On a recueilli de droite et de gauche certaines questions, et diverses allusions tendant à nous démontrer que les mères de famille ne désespèrent pas encore de nous.

Qu'elles en soient remerciées ! Les réflexions qui suivent se colorent de gratitude. Le mariage lui-même, regardé comme synonyme de vile prose, par les ardentes imaginations des tout jeunes hommes, brille à la manière d'une aurore, il exhale la fraîcheur d'une initia-

tion pour l'homme qui penchait vers la vieillesse ; ce n'est pas une fin, c'est un recommencement ; c'est une nouvelle entrée dans la vie, ou, mieux, une entrée dans une autre vie ; ainsi, j'avais raison : gare à vos quarante ans, si vous avez juré de ne pas vous marier.

Un des principaux personnages de ce récit est M. Édouard Bertel. Son âge vient d'être indiqué. Il s'était deux mois auparavant retiré du négoce, après y avoir fait bonne figure, sur l'importante place commerciale de Rouen, en qualité de commissionnaire en laines. Cette spécialité exige de fréquents déplacements. Édouard connaissait *de visu* l'Espagne, l'Algérie, la Turquie et le Royaume-Uni. Il parlait l'anglais purement ; en outre, comme la longueur des trajets lui laissait de grands loisirs, il avait trouvé le moyen de se tenir, par des lectures suivies et variées, au courant du mouvement intellectuel de son temps. Ce n'était donc pas un de ces ignorants et lourds marchands, qui ne sauront jamais qu'il a existé un lord Byron, et qui paraissent croire que la parole humaine n'a été inventée que pour dire à l'acheteur : « Je vous donne ceci vraiment pour rien, parce que c'est vous. » Et au vendeur : « Nous ne nous entendrons jamais, vous me mettez le couteau sur la gorge. » Édouard était, au contraire, instruit, bien disant, d'une tenue élégante et d'un esprit incisif, qui eût pu faire envie à beaucoup de gens, dont c'est le métier de trancher les questions par un mot appliqué net au bon endroit.

Il avait fait avec beaucoup de succès toutes ses classes à Louis-le-Grand et remporté un prix de dissertation française au grand concours. S'il nourrit quelque temps les rêves fallacieux que ces charmants triomphes allument dans les cerveaux de dix-neuf ans, il n'y parut guère, et son père ne rencontra pas, chez lui, la moindre objection, lorsque, vers la fin de la même année, il lui dit : « Mon cher Édouard, si tu es tout à fait résolu à partager mes travaux, et que tu te croies suffisamment informé, je te prie de me remplacer au prochain marché de Manchester. » C'est ainsi qu'Édouard, qui possédait déjà la théorie de la langue anglaise, se façonna, durant un parcours de trois mois à travers les *British Islands*, à la parler assez couramment.

Il faut dire que son genre d'affaires était des moins faits pour contrarier l'intelligence. Il aimait d'instinct les voyages, l'aspect des villes lointaines ; sous ce rapport, il était mieux servi qu'un poëte qui aurait eu les mêmes goûts. Rentré chez lui, le plus pénible de sa besogne se réduisait à deux ou trois heures de correspondance pendant la matinée. Le reste du jour lui appartenait pour monter à cheval, aller à son cercle, ou rendre une visite toujours bien accueillie, à quelque Mars

du théâtre de l'endroit. Au foyer, on l'appelait l'homme le plus comme il faut de la ville. Sur les lèvres des dames de théâtre, ce mot a un sens profond. Dans les salons, on admirait son calme. Au café, et parmi ceux de son âge, Édouard Bertel ne rencontrait que des égards, parce qu'on savait que, sur le terrain de la moquerie, il vous avait une riposte en *coupé et dégagé*, qui trouait à jour les malins. Édouard passait pour très-heureux, et justifiait ce renom par une souriante expression de visage et une aisance d'attitudes qui ne s'altérèrent qu'à l'époque de la mort de son père. Leurs volontés et leurs caractères s'accordaient si bien, que jamais il n'était sorti de la bouche de l'un un mot qui eût étonné l'autre; Édouard sentit qu'il venait de perdre l'ami qu'on ne remplace pas, et le pleura dignement. On croyait, dans la ville, qu'après ce triste événement, il se marierait. Rien dans ses allées et venues ne donnait raison à ce bruit; il continua d'habiter seul la vaste maison paternelle; même il la modifia et l'agrandit. Collectionneur éclairé d'armes, de costumes et de toutes sortes de curiosités, rapportées chaque fois des pays qu'il avait coutume de visiter, une grande galerie lui était nécessaire pour que l'œil pût embrasser d'un seul coup l'ensemble de ses acquisitions et de ses trouvailles. A Rouen même, où à chaque pas qu'il faisait dans la rue, il ne pouvait éviter une poignée de main, il ne comptait plus ses amis, mais le seul homme qui lui eût inspiré une véritable affection ne résidait pas à Rouen. C'était un riche propriétaire, habitant un château à trois lieues d'Amiens, et ami d'enfance du père d'Édouard. En fait de parents, il restait à ce dernier plusieurs cousins, dont il ne connaissait qu'un seul, moins âgé que lui d'une dizaine d'années, et qui travaillait à Paris; Édouard ne savait trop dans quel bureau.

Tous les ans, vers la fin du mois d'août, M. Lemaire, le châtelain Picard, donnait dans son château, à l'occasion des vacances, de joyeuses fêtes qui ne duraient pas moins de quatre jours, et où se trouvaient réunis tous les âges, mais la jeunesse dominait. Autrefois, le collégien Édouard goûtait infiniment ces joyeuses journées, où un grandissime galop à travers bois précédait un dîner, au sortir duquel on dansait jusqu'à onze heures du soir, avec de belles petites pensionnaires en robe blanche et en ceinture bleue. Que ces choses étaient loin!

Tous les ans, M. Lemaire renouvelait, toujours en vain, à Édouard, la même invitation; malheureusement, en cette saison, Édouard se trouvait, en moyenne, à quatre cents lieues de France.

Le jour où Édouard atteignit ses quarante ans, il s'enferma pendant

trois heures ; et, après avoir constaté qu'il avait doublé son patrimoine, il ferma boutique. La laine ne lui disait plus rien ; il se proclama rentier : « Et si je m'ennuie trop, il me restera la culture et l'élevage. »

Il inaugura ses nouveaux loisirs, en s'engageant vis-à-vis de M. Lemaire pour le prochain mois d'août. Il retrouva là beaucoup d'anciennes connaissances, parmi le camp des aînés, hélas ! Et, parmi celui des jeunes filles de seize à vingt ans, la plupart n'étaient pas nées le dernier jour qu'Albert avait valsé et ri dans cette hospitalière maison. C'était un frais et doux spectacle que celui de ces demoiselles, non pas toutes très-jolies, mais toutes contribuant au charme gracieux et consolant de l'ensemble, par les roses de leur adolescence et la fraîcheur de leur robe d'été. C'était plaisir de les voir, s'entourant la taille d'une même étreinte caressante, disparaître dans les allées du parc. Ici deux fillettes de dix ans s'aident l'une l'autre à escalader le dos d'un brave philosophe de baudet qui, depuis une heure que les enfants le tourmentent, a l'air de s'être changé en bois sous la persécution ; là, dans une grande salle dallée et vitrée, une douzaine de jeunes gens fument autour d'une table de billard, où, comme Achille entre les Grecs et Hector entre les Troyens, brillent deux rhétoriciens, aujourd'hui l'orgueil du café Voltaire. Ils ne passent (tel est leur style) le baccalauréat que dans un an ; pourquoi se presser ? le carambolage n'attend pas ; ils donneraient deux ans de leur vie, pour porter moustaches ! Oh ! folle et céleste jeunesse ! A côté des collégiens en activité de service, il y avait là, front plus grave, bouche moins ouverte, des bacheliers d'antan, se préparant à regagner, dans un mois, l'un Saint-Cyr, Metz, ou l'École polytechnique ; l'autre, Berryer à venir, sa chambre garnie de la rue Monsieur-le-Prince ; celui-ci, tête raphaélesque aux longues boucles blondes, l'école de Lorient ou le bassin de Cherbourg. Rien sur la terre ne vaut le charme qu'exhale ce groupe de printanières destinées ; voici qu'elles s'en vont prendre ensemble, comme une même couvée d'oiseaux, leur chanceuse volée aux quatre coins de l'inconnu ! De ce tableau incomparable, spectateurs émus, jouissez-en avec vos yeux seulement, tant faibles qu'ils soient, sans emprunter la lorgnette magique, qui permet de voir à cinq ans de là, tels qu'ils seront devenus, ces beaux amours d'aujourd'hui ! Léonie, qui tour à tour pâlissait et devenait rose au nom de Charles, a épousé Henri ; Hortense est morte en couches de son premier enfant, son mari fait déjà le garçon ; Berthe, qui rêvait un prince et qui méritait mieux, est devenu la femme d'un notaire de village ; Anatole est mort

à Solferino ; Edmond a eu le bras emporté par un boulet cochinchinois devant les palissades de My-Tho ; il est décoré à vingt-deux ans ; mais la cicatrisation ne se fait pas ; le jeune héros languit, et, à moins d'un miracle, n'en a plus guère que pour dix mois, dit-on.

M. Édouard Bertel, qui ne donnait pas dans les lorgnettes magiques, était tout entier au présent. Ses excellents yeux, ses yeux de fin connaisseur, après s'être reposés, non sans recueillement, sur les vingt jeunes filles qui étaient l'éclat et la grâce de ces fêtes amicales, avaient été tout droit à la beauté absolue ; elle avait vingt-trois ans, et s'appelait Mathilde Bélin. Le conteur, lorsqu'il a dit qu'une femme est jolie et belle, a tout dit, et ne doit s'attacher désormais qu'à éviter toute allusion à l'émail, au corail, au marbre et au lis, à propos de dents, de front, de lèvres et de cou.

Mathilde, dont la grâce souveraine éclipsait toutes les autres, était plutôt brune que blonde, très-blanche de peau ; sa bonté brillait dans ses yeux à travers un petit sourire malicieux.

Chez M. Lemaire, bien que le décorum y fût jalousement observé, on n'usait pas des présentations officielles. Tant mieux ou tant pis pour ceux qui se connaissaient déjà ; les autres s'en rapportaient au hasard du voisinage ou des rencontres.

A dîner, Édouard, placé à la même table que Mathilde et vis-à-vis d'elle, fut très-gai, et eut le plaisir de noter que quelques-uns de ses mots faisaient rire la belle, quoique, par extraordinaire, le regard de Mathilde trahît, ce jour-là, je ne sais quel petit désappointement.

Ces demoiselles croyaient que Mathilde était chagrine au fond, parce qu'elle n'avait pas reconnu, dans le groupe des jeunes gens, M. Albert Fournié, un jeune savant habitant Paris, qui passait pour être amoureux de Mathilde, ce qui s'explique aisément. Le bruit courait aussi que M. Albert avait tenté sans succès une démarche matrimoniale, et que, sans doute, cette raison l'empêchait de paraître aujourd'hui.

Le soir, Édouard voyant tout le monde, même les grands parents, se mettre à danser, invita Mathilde. Après avoir une ou deux fois entraîné sa danseuse dans la foule et ne l'avoir, qu'à force de prestesse, préservée de tout accident, Édouard osa lui dire : « Mademoiselle, ne croyez-vous pas qu'en attendant une éclaircie, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de regarder nos amis et de les plaindre. » Ils causèrent, et, de temps en temps, après avoir souri, Mathilde levait vers Édouard de grands yeux étonnés. Il n'avait rien de diabolique, cependant ; teint mat, cheveux cachant à demi une oreille très-petite, aisance pleine de tact ; joignez à cela le don du

sourire, l'art de renfermer toute plaisanterie dans deux mots, trois tout au plus faisant image (car l'intelligence des femmes résiste aux abstractions), de se montrer discrètement l'homme qui a fait aux femmes une belle part dans sa vie, par des traits d'une sollicitude spéciale ; tel était Édouard.

Vers dix heures, on fit de la musique; quand vint le tour de Mathilde Bélin, celle-ci ne se fit pas prier : d'abord parce qu'elle était tout obligeance, puis parce qu'elle raffolait de mélodie et qu'en chantant elle se faisait plaisir à elle-même. Elle témoigna de la noblesse de son goût, par quelques lignes vraiment célestes de Mozart, puis de Bellini, et les fit suivre de plusieurs morceaux de Victor Massé, muse inspirée, chère aux poëtes et chez qui la verve continuelle anime une douceur profonde.

Du piano, Mathilde lançait parfois un rapide regard vers la porte du salon. Édouard la surprit une fois regardant ainsi, une flatteuse chimère vint sourire à sa pensée ; il eut le bon goût de ne pas s'y arrêter. Les chants ayant cessé, après avoir, comme tout le monde, félicité Mathilde, Édouard alla fumer un cigare dans le parc. Il fut rejoint, à sa sortie du salon, par M. Lemaire.

— Hé ! hé ! nous ferons des jaloux si nous continuons. Quelle charmante fille que cette Mathilde ! qu'en dis-tu ?

— Charmante ! fit laconiquement Édouard.

— D'ailleurs, on lui rend justice ; bien que nous vivions dans un siècle d'argent et que Mathilde n'ait rien, regarde si on l'entoure.

A travers les rideaux, Édouard put voir, en effet, Mathilde littéralement assiégée de jeunes solliciteurs.

— Quelle est, demanda-t-il, cette vieille dame qui a l'air de servir de chaperon à Mlle Bélin ?

— C'est sa tante, toute sa famille pour mieux dire ; cette dame est la veuve d'un chirurgien militaire, M. Joseph Bélin.

— C'est vrai, j'ai entendu prononcer ce nom-là par quelques-uns de nos officiers en Afrique.

— Justement, il a passé dix ans en Algérie ; quel plaisir cela ferait à sa veuve si elle pouvait t'entendre !

— Une femme qui n'a rien trouve plus facilement mille danseurs qu'un mari ; mais je t'accorde que Mlle Mathilde Bélin est une merveille.

Ainsi parla Édouard de l'air le plus détaché du monde, tandis que M. Lemaire, après avoir fait avec lui deux ou trois tours de jardin, l'accompagnait jusqu'à la porte de sa chambre.

II

Édouard s'endormait, lorsqu'une voiture de place déposa, un peu avant onze heures, sur le perron du château de M. Lemaire, un jeune homme d'une trentaine d'années, dont le mince bagage annonçait qu'il ne devait pas abuser de l'hospitalité de son hôte. En effet, Albert Fournié n'avait obtenu de ses chefs qu'un congé de deux jours. M. Lemaire, charmant homme, d'une cordialité peut-être un peu banale, et qui, du reste, n'avait pas eu le temps de remarquer l'absence d'Albert, invita d'abord celui-ci à se jeter dans ses bras, et ensuite lui dit sur le ton d'une flatteuse rancune :

— Arrivez donc, traînard, ces dames languissent. Un peu plus tard, on fermait la grille. Ah ! vous traitez bien vos amis.

Quand Albert entra dans le salon, les derniers danseurs s'y livraient aux fantaisies variées du cotillon, un jeune lyrique ne se soumettait que par force à l'épreuve du bonnet de coton. L'arrivée du dernier venu fit sensation. Mathilde, qui tenait le piano, s'arrêta; Mme veuve Joseph Bélin s'était retirée dans sa chambre depuis longtemps déjà. Albert parut noter cette circonstance avec beaucoup de plaisir. Après avoir payé à l'assistance son tribut de poignées de mains et de saluts, il vint près de Mathilde, dont la précédente mélancolie paraissait s'être changée en inquiétude.

Pour se donner une contenance, la jeune fille se mit à jouer pour les simples spectateurs, les danseurs ne l'entendaient plus. Rien n'est lugubre comme la fin d'un bal; mais les témoins intéressés, qui devinent et saisissent l'instant où la femme adorée est domptée de corps et d'esprit, et où une image opportune lègue à sa faiblesse d'irrésistibles impressions, atteignent des résultats décisifs et complets, refusés aux jeunes flatteurs qui n'ont fait que jouer ici le rôle d'étincelles dans une illumination. Albert ne brillait ni physiquement ni intellectuellement par aucune supériorité, mais il avait l'avantage d'être agréé par Mathilde avec le degré de préférence que comportait cette tranquille nature. Ils se rencontraient depuis quatre ans chez M. Lemaire. Les derniers temps avaient été signalés par des accidents assez défavorables à la cause d'Albert. Aussi la voix du jeune homme était-elle altérée lorsqu'il glissa furtivement ces quelques mots à Mathilde, au moment où elle allait sortir du salon :

— J'espérais arriver à temps pour danser un quadrille avec vous; je suis ici jusqu'à après-demain seulement, et je donnerais tout pour vous parler cinq minutes à vous seule.

— Demain matin, je me promènerai du côté du chalet.

La jeune fille eut une nuit fort agitée à cause de ces simples mots.

Le lendemain matin, dès huit heures, Édouard Bertel, après avoir fait trois fois le tour du parc, vint au chalet, et là ne put retenir un cri de surprise :

— Toi ici, cousin Albert! j'en suis enchanté.

— Je partage votre plaisir et votre étonnement, mon cher Édouard. Je vous croyais en Algérie ou en Espagne, répondit Albert trouvant la rencontre et la reconnaissance aussi intempestives qu'inattendues.

— J'appartiens désormais à l'amitié. J'espère que nous allons nous voir plus souvent. Tu habites Paris?

— Je suis attaché à la bibliothèque de l'Arsenal et secrétaire de M. Rigaut, de l'Institut. Ce n'est pas une sinécure.

— Et le barreau?

— J'ai un diplôme d'avocat; mais on dirait que cela fait fuir les dossiers. Il faut vivre.

— C'est juste! répondit Édouard; — es-tu ici pour longtemps?

— Je pars demain. M. Rigaut a ma parole.

— Tu vas me donner celle de me consacrer ton prochain congé. Je suis fixé à Rouen; il y a dans ma maison un lit pour toi.

Albert n'écoutait plus Édouard; il voyait venir, la tête couverte d'un chapeau de paille, et vêtue simplement d'une robe de couleur claire, Mathilde, plus belle encore qu'il ne l'avait jamais vue. Le vent, en agitant sa jupe, découvrait deux pieds mignons, chaussés de satin noir, et la robe, bien que peu serrée à la taille et lâche vers le buste, ne cachait pas l'éclatante beauté du corsage.

Les deux hommes furent saisis au même degré par le charme de cette apparition; mais si grande que fût leur extase, elle laissait place, dans le cœur de chacun d'eux, à un ardent souhait; Albert eût béni le télégramme qui eût mandé sur-le-champ Édouard à Constantinople pour une dernière affaire où il s'agissait de millions; Édouard trouvait M. Rigaut, de l'Institut, trop bon pour ses secrétaires. Mathilde, blessée de la coïncidence, sourit gracieusement aux deux hommes et leur demanda, non sans une pardonnable hypocrisie, s'ils n'avaient pas rencontré quelques-unes de ces demoiselles dans le parc. Albert, flairant un péril grave, était chagrin et silencieux; Édouard, mis en verve par

cette fraîche matinée, causait avec Mathilde, et, à force d'art, la rendait attentive. Jamais Albert, qui vivait trop avec les livres, n'aurait eu ce don de parler ainsi aux femmes, de les intéresser malgré elles, sans leur faire la cour. Le véritable amour, fantasque, abrupt et maladroit, n'a pas de plus redoutable rival que ce bon goût, élégant et souriant, qui semble cacher plus qu'il ne montre, et se fait ainsi une alliée victorieuse de la curiosité féminine. La passion, toujours occupée à jeter son feu, échauffe la sympathie, mais la brûle aussi parfois. Albert, au fond, en voulait à Mathilde d'avoir traité Édouard sur le même pied que lui, et sans faire une seule allusion à l'antériorité de leur connaissance. La pauvre fille, embarrassée par le sang-froid moqueur et poli de l'homme de quarante ans et par la souffrance d'Albert, dit à ses cavaliers :

— Messieurs, permettez que j'aille rejoindre ces demoiselles ; les voici.

Elles arrivaient, en effet, toutes ensemble. Albert et Édouard allèrent au-devant d'elles. Albert passa inaperçu, tandis qu'Édouard remporta un de ces succès peu tapageurs, mais inestimablement chers aux hommes à la mode dont ils sont toute l'ambition. Sa corpulence naissante pouvait encore s'appeler du nom de force ; il avait le regard jeune, et pas un fil gris dans sa moustache blonde. Vu ses trente mille francs de rente, il était encore, non pas bon, mais excellent à marier. D'invisibles amours voltigeaient autour du gilet blanc d'Édouard, et se miraient dans la clef d'or de sa montre. Après le déjeuner, il était convenu qu'une partie équestre réunirait les meilleurs cavaliers de l'assemblée, attendu qu'on disposait en tout de neuf chevaux de selle, et que deux voitures de campagne (comme cela se pratique dans l'évacuation des villes menacées d'un prochain assaut), emmèneraient les mères, les vieillards et les infirmes. Albert eût payé de six mois de ses appointements le résultat de douze cachets d'équitation ; malheureusement il eût fallu le souffler pour qu'il distinguât le bridon d'avec la bride. Édouard était *horseman* accompli ; depuis l'âge de douze ans, il avait fait chaque jour deux ou trois heures de promenade à cheval ; en Algérie et en Espagne, il voyageait constamment dans l'intérieur sur les rapides et charmantes bêtes du pays. Parmi les *gentlemen riders* présents ce matin chez M. Lemaire, et qui allaient former la caravane, deux ou trois étaient munis de purs sang plus ou moins authentiques, mais leur appartenant. Ceux-là étaient voisins de campagne de M. Lemaire, ou habitants d'Amiens. La distance ayant empêché Édouard d'amener sa vigoureuse jument irlandaise, il

dut se soumettre au sort qui lui alloua un grand bidet à la bouche de bronze, mais au front pacifique. Mathilde n'eût pas été élue reine à l'unanimité par le camp des Amazones... Mais les montures réservées aux dames hardies venaient en droite ligne du manége d'Amiens. C'étaient de vieilles machines à trotter, qui, par l'invariable uniformité de leurs mouvements, éveillaient l'idée d'éternité, tellement cela ressemblait peu à la vie et à la mort. Tandis qu'on encaissait Albert au fond d'un char-à-bancs qui observait vis-à-vis des cavaliers une distance moyenne de deux kilomètres, le destin préparait à Édouard un triomphe décisif. Il y avait dans la troupe un jeune fils de bourgeois très-riche, lequel était pourvu d'un alezan admirable, mais dont le caractère longtemps dissimulé inclinait depuis quelques instants vers la pleine révolte. Édouard suivait la chose du coin de l'œil, tout en donnant, par la simple pression du genou, à la rossinante qu'il montait, des allures de bête de prix. Il s'était constitué tout naturellement le *Quentin Durward* de Mathilde, qui admirait à part soi la belle prestance de son chevalier. On approchait alors d'une avenue coupée par un rond-point, où il était convenu qu'on ferait une halte. Ah ! qu'il était loin le char-à-bancs qui portait Albert et son infortune ! Mathilde songeuse se disait peut-être : Pauvre Albert ! lorsqu'elle fut mise en émoi par un grand cri de toute la bande. Le jeune propriétaire de l'alezan venait de se trouver dans la perplexe situation d'un homme dont le cheval, pour des raisons qu'il n'est pas donné à ce dernier de révéler, refuse nettement d'avancer. Il est permis de supposer qu'en pleine solitude cet incident n'eût été suivi d'aucune catastrophe. Le prudent cavalier, déjà invité à une défiante réserve par quelques frissons équivoques de l'animal, eût bravement mis pied à terre et décidé son cheval à marcher, par des procédés moins admirés que ceux de Franconi, mais aussi moins follement périlleux. Malheureusement la résistance du cheval eut lieu devant témoins, dont les uns se prirent à rire, et les autres invitèrent le jeune homme à faire acte d'autorité. Le pauvre garçon, grisé par l'odeur de la poudre, piqua des deux un peu brusquement, à quoi le cheval répondit par une double volte si saccadée et si rapide qu'elle eût entamé plus d'un ancien ; puis soudain il se cabra droit comme un I, et conclut en se renversant sur le dos avec une gracieuse fureur juvénile, mais promettant d'écraser son homme, si l'avenue eût été pavée. Il se releva presque aussitôt ; son maître fit de même ; ce dernier était blanc comme Pierrot, quoique non blessé. Désormais l'alezan restait immobile et doux, pourvu qu'on le laissât tranquille ; au cas contraire, il était prêt à recommencer. Quelqu'un émit le vœu que le chevalier

désarçonné allât prendre place dans le char-à-bancs, parmi les grands-papas et les petites filles, et qu'un domestique reconduisît le cheval par la bride. D'une commune voix, ces demoiselles crièrent :

— C'est cela !

Édouard demanda avec beaucoup de courtoisie au malheureux champion s'il voulait changer de monture avec lui pour une demi-heure seulement. Honte pour honte, le jeune homme préféra celle-ci. Les témoins de l'échange se disaient :

— M. Édouard est bien imprudent ; ce grand diable d'alezan ne le connaît pas...

On vit alors se renouveler sur le gazon de l'heureuse Picardie la scène immortelle du palais de Philippe de Macédoine. Le nouveau Bucéphale refusa aussi de se laisser enfourcher. Entre deux caresses fallacieuses, d'un geste prompt comme la pensée, Édouard mit un pied dans l'étrier, en même temps que sa main broyait la crinière de l'animal ; malgré le désavantage que lui donnait la disproportion des étriers, il se trouva solidement assis. Bucéphale voulut encore se cabrer. Édouard, lâchant à demi les rênes, appliqua sous l'arrière-train de la bête un royal coup de cravache qui la fit gémir, puis se rendre ; il couronna le prestige de ce beau fait équestre en conquérant l'amitié du jeune homme. Il parcourut deux fois au trot et au galop toute l'avenue, et dit au jeune vaincu :

— Mon cher monsieur, voilà ce que c'est que d'avoir des distractions et de regarder les demoiselles, lorsqu'on monte une bête aussi hypocrite.

Puis il reprit sa place auprès de Mathilde. L'alezan avait l'air d'un cheval de famille qui a vu naître les enfants de la maison. Cependant, tandis qu'Édouard revissait la molette de son éperon, le sournois alezan voulut prendre sa revanche. Mathilde eut peur, et cria :

— Prenez garde, monsieur Édouard !

Il fut heureux pour Albert qu'il n'entendît pas ce cri.

Oh ! le charme d'une femme effrayée ! et comme elles se trompent celles-là qui croient plaire en ne doutant de rien ! Édouard trouvait Mathilde la plus délicieuse créature qu'il eût jamais vue, et sans compliments, le lui prouvait en ne s'occupant que d'elle, la faisant toujours parler d'elle-même. Il rattacha avec adresse son voile que le galop avait dérangé ; les spectateurs de ces soins délicats se disaient entre eux :

— Il s'y prend bien...

— Tant mieux pour Mathilde, si c'est sérieux. Elle n'aurait pas perdu pour attendre.

— Certes, bien qu'Édouard soit presque de l'âge de quelques-uns d'entre nous qui ont des fils et des filles parmi cette jeunesse, il n'en est pas moins un galant accompli, un homme très-honorable, et fait pour poser avantageusement une femme. Sans doute il n'a pas vécu comme un chartreux, mais il ne s'est pas non plus affiché.

Tout réussit à Édouard. Le jeune propriétaire de l'alezan vint se mettre en tiers, près de lui et de Mathilde. Édouard lui dit :

— Monsieur, il est temps que vous repreniez votre cheval.

Le jeune homme hésitait entre l'horreur de l'interrogatoire qu'il ne pouvait se flatter d'éviter lorsqu'on se rejoindrait avec ceux du char-à-bancs et les doutes qui lui restaient sur la sincérité de la conversion de l'animal.

— Seulement, ajouta Édouard, ne vous éloignez pas de *nous*.

Mathilde trouva peut-être ce *nous* présomptueux; mais certaines circonstances étant admises, la plupart des femmes chérissent cette sorte de tyrannie. Édouard savait qu'il n'introduisait pas dans la place un dangereux indiscret en y conviant le jeune homme qui, le nouvel échange une fois opéré, ne vit et n'entendit plus rien, même dans son voyage immédiat. Il apporta à l'étude des moindres mouvements de sa bête le soin scrupuleux que chacun de nous devait mettre à se tenir la conscience libre. D'un autre côté, la présence de ce témoin muet, sourd et aveugle, représentait précieusement aux yeux d'Édouard, qui ne se fût pas arraché sans peine à la société de Mathilde, le *palladium* exigé par les convenances.

Les prisonniers du char-à-bancs parurent enfin. Les palpitations d'Albert avaient devancé le témoignage de ses yeux ; il était sûr qu'il retrouverait Édouard escortant Mathilde. Il eut un serrement de cœur ; ses yeux se voilèrent... puis il essaya de sourire. Le moment d'après, la caravane équestre donna à l'intéressante galerie des voitures, le spectacle des jeux du cirque. Ces dames étaient censées être des princesses surprises à la promenade par une troupe d'*audacieux ravisseurs* qui les *emmenaient prisonnières* on ne sait où. Puis on se remit en route pour le château, dans le même ordre qu'avant ce déploiement de gaies fictions.

Mathilde était plus animée qu'au départ : une teinte rose, répandue sur ses joues, ajoutait encore à cette beauté sans tache dont Édouard émerveillé savourait la douceur.

Le pauvre Albert comptait reprendre ses avantages dans l'après-midi et la soirée; il n'en fut rien. Pendant les quelques heures qui précédèrent le dîner, les dames se retirèrent dans leur chambre pour y faire une nouvelle toilette, et après le dîner, Mathilde, fatiguée et sentant venir la migraine, et peut-être aussi mue de généreux scrupules, demanda à ne pas danser et à tenir le piano. Édouard figura dans deux quadrilles avec de jeunes et timides inconnues dont il sentait la main fiévreuse trembloter dans la sienne; puis il regagna sa chambre à la même heure que la veille. Albert, qui s'était fait depuis deux mois un divin rêve de ces deux jours, retourna à Paris le lendemain matin, sans avoir pu dire seulement à Mathilde qu'il avait le cœur déchiré. Mathilde n'était ni capricieuse, ni inconstante, ni avide; elle avait de la tendresse pour Albert, mais la fatalité était entre eux deux; Albert le sentit et s'y résigna. Il lui aurait volontiers proposé de l'enlever; il avait lu quelques livres où les choses se passent ainsi; il est vrai que les livres ont bientôt résolu la question de chemins de fer et d'hôtelleries. Le dernier regard qu'il adressa à Mathilde exprima trop qu'il sentait que le destin les voulait séparer. Avec une jeune âme aussi naïve que celle de Mathilde, c'était s'y prendre maladroitement, c'était la préparer en quelque sorte à une extrémité qui ne se fût peut-être pas présentée à son esprit, et devant laquelle son cœur eût reculé.

Les fêtes duraient d'ordinaire jusqu'au jeudi, mais le jour même du départ d'Albert, il survint une averse qui obligea les invités de M. Lemaire à rester dans les appartements; on joua des charades; on dansa dès midi et demi. Édouard repartit le lendemain pour Rouen, couvert d'estime, de sympathies, d'invitations de chasse pour l'arrière-saison; on disait de lui :

— Quel homme! quel bon ton! que d'esprit! A-t-il vraiment avec tout cela le demi-million révolu?

— Oui, monsieur! oui, madame! sa maison de Rouen contient déjà pour plus de cinquante mille francs de curiosités inutiles; il s'est en outre donné, à trois lieues de la ville, le luxe d'une ferme anglaise.

Bref, Édouard était non-seulement le héros, mais l'âme de cette fête; lui parti on ne s'amusa plus. Mathilde et sa tante repartirent pour Amiens le vendredi.

De retour dans sa maison de Rouen, qu'il occupait seul, avec une cuisinière et un cocher qui le servait à table, Édouard y trouva un vide qu'il n'avait jamais connu au bon temps des affaires, alors qu'il ne rentrait chez lui que pour dîner et se coucher; mais, tout en avouant l'ennui de se sentir seul dans cette vaste demeure, jamais en la par-

courant de haut en bas il n'avait pris tant de plaisir à voir comme elle était aérée, ouverte au soleil, bien aménagée et bien ornée.

Quoique très-délicat dans ses goûts, Édouard, vu les nécessités de sa vie errante, n'avait pas demandé à ses maîtresses ce qu'elles ne pouvaient lui donner, et leur avait offert en retour l'équivalent; aussi bien, s'il eût tenu tablettes galantes, n'y eût-on pas vu figurer un seul attachement grave; et comme l'image de Mathilde ne le quittait pas, longtemps avant que le solennel mot de mariage fût près de sortir de ses lèvres, l'idée de posséder à lui seul une femme jeune, jolie, honnête, sans frères ni sœurs, à laquelle il ouvrirait les portes de l'expérience, se para à ses yeux des tentations d'une aventure. Sa maison l'irritait, lorsqu'il s'y promenait, raisonneur solitaire, sur les tapis sourds; elle le charmait, lorsque, en imagination, il voyait Mathilde poser le matin, sur ces tapis, ses petits pieds chaussés de jolies mules.

Il jura de n'y plus penser, et, à l'imitation de Chateaubriand, demanda à l'habitude le secret de cette abstraction indéfinissable que les hommes sont convenus d'appeler le bonheur. Le matin, il montait à cheval, et alors il se revoyait, comme dans un rêve de jeunesse, galopant aux côtés de Mathilde; ensuite, il lisait les revues, les journaux, en fumant des cigares; puis il allait voir ses anciens camarades; mais ceux-ci étaient presque tous des gens d'affaires qui rêvaient de leur courrier, ou bien à leur ménage, tandis qu'Édouard leur parlait; enfin, il dînait et allait achever la soirée à son cercle puis au théâtre. Après un mois de cette vie, il annonça un matin à son groom qu'il ne sortirait pas à cheval. Il passa une heure à écrire, pesant bien chaque mot, à son vieil ami M. Lemaire, une longue lettre, sur l'adresse de laquelle il souligna le mot : *personnelle*, et qui lui valut, à deux jours de là cette réponse :

« Mon cher Édouard,

» Je ne me doutais de rien; ma femme m'avait bien dit deux ou trois petits mots. (Ah! nos femmes sont nos maîtres!) Je lui ai répondu qu'elle était folle... et ta lettre lui rend, à mes yeux, la raison. Je n'ai pas à te vanter Mathilde, c'est un diamant. Si au lieu d'un affreux bambin de quinze ans, qui vient de se faire flanquer à la porte de son collége, pour y avoir fondé un journal intitulé : *Vive la Pologne!* j'avais un brave fils de vingt-cinq ans, qui contre l'usage vînt demander conseil à son père avant de se marier, eût-il dix millions à attendre de moi, je lui dirais : « Je ne connais pas de jeune fille à qui je désire plus

souhaiter la bienvenue dans ma maison qu'à Mathilde Bélin. » Ce n'est pas une femme qui croit que tout lui est dû, qui a envie de tout. Ses talents en musique ne l'ont pas rendue présomptueuse, elle dirige le ménage de sa tante et trouve le temps de fabriquer elle-même pour sa toilette un tas de petites choses qui font dire au sortir des bals : la plus richement habillée était madame une telle, la mieux mise était Mathilde Bélin. Voici l'histoire de sa famille : Son grand-père, médecin à Corbie, eut deux fils; l'aîné, Joseph Bélin, oncle de Mathilde, est mort il y a douze ans, chirurgien militaire. Sa veuve, avec le total de deux rentes viagères jointes à sa pension, jouit d'un revenu annuel d'un peu plus de quatre mille francs. Victor Bélin, le fils cadet du médecin de Corbie et père de Mathilde, occupait la chaire d'histoire au collége de Noyon, lorsqu'une maladie de poitrine l'emporta à trente-huit ans. Sa femme l'avait laissé veuf de bonne heure avec une petite fille, qui fut recueillie par la veuve du chirurgien, et dont je n'ai pas à te faire le portrait. Le nom de cette famille est universellement et justement honoré. Mme Joseph Bélin, qui adore sa nièce et a fait achever avec une maternelle sollicitude l'éducation heureusement commencée par le professeur d'histoire, trouve moyen d'économiser chaque année, sur son modeste revenu, quelques cents francs destinés au trousseau de Mathilde : cette perfection n'aura point d'autre dot. Tu le savais déjà. Je désire que ta prochaine me coûte une paire de gants blancs.

» LEMAIRE. »

Cette lettre n'apprenait rien à Édouard, qui n'avait lui-même écrit la sienne qu'après de longues méditations. Il demanda une semaine de répit, et quand qu'il eut bien pesé le pour et le contre, il confia à M. Lemaire ses pleins pouvoirs. Ce jour-là fut un des plus heureux de la vie dudit M. Lemaire. L'honnête homme fit pour son propre compte une toilette de marié, et se rendit en calèche vers la petite mais jolie maison où demeuraient Mathilde et sa tante. Ce n'était pas seulement pour faire honneur à son mandat que M. Lemaire avait revêtu le frac des jours importants, il savait Mme Joseph Bélin à cheval sur l'étiquette. M. Lemaire n'eut pas à renvoyer dans sa chambre Mathilde qui s'y trouvait déjà. La chère jeune fille, depuis un mois, était rêveuse et plus pâle. Elle n'avait pas oublié Albert ; mais elle voyait souvent passer, au fond de ses pensées, Édouard, maître de sa vie. Mme Joseph Bélin pensait : « Ce serait peut-être un bien qu'il se présentât un mari...

mais un très-bon, ou personne, » lorsque parut M. Lemaire qui vint l'embrasser avec une larme dans chaque œil.

La tendresse de la veuve pour Mathilde l'emporta sur le scrupuleux souci de sa dignité.

— Dites-moi tout de suite, mon vieil ami, si vous venez pour Mathilde?

Deux heures plus tard, M. Lemaire s'en voulut gros d'avoir sacrifié à l'attendrissement un exorde qu'il voulait répéter le lendemain à quelques camarades de la Bourse, et à propos duquel on devait dire que pour ce qui est d'aller droit au but, sans assommer son monde et sans écorcher le français, il y a des propriétaires qui valent mieux que les avocats. Mais, dans ce moment, il perdit la carte comme on dit, et lança d'un gosier comprimé des monosyllabes en déroute :

— Parti magnifique, ma chère dame, ou, pour mieux dire, digne de Mathilde... trente mille francs de rente, homme du monde, bon cœur, esprit un peu mordant... beaucoup de jugement.

— Quel âge? interrompit Mme Bélin, qui, malgré tous ses mérites, appartenait à cette classe un peu agaçante de gens qui, une fois au comble de leurs vœux, mettraient un manteau en plein midi, au mois d'août, plutôt que d'avouer qu'ils ont chaud.

— Trente-huit ans... affirma sans courage M. Lemaire.

— Son nom?

— M. Édouard Bertel. Vous l'avez vu chez moi.

— Mathilde le connaît-elle?

— Ils ont dansé et causé ensemble.

— Trente-huit ans... ce n'est pas être vieux, mais à cet âge un homme a eu le temps de faire beaucoup de folies, courtes dans leur joie, et longues dans leurs suites... Vous me comprenez... les meilleurs d'entre vous, hommes, traitez légèrement ces matières, mais le bonheur de nos filles en dépend.

— Madame, Édouard est à l'abri de tout soupçon. Pour moi qui connais depuis l'enfance son universelle probité puisée à si bonne source, cette démarche en est une preuve suffisante. S'il vous en faut d'autres, sachez que sa vie constamment nomade depuis vingt ans était incompatible avec la possibilité d'un attachement, d'une liaison. Voulez-vous connaître toute ma pensée? je crois que ce garçon-là apporte à Mathilde son premier amour.

— Je vous remercie, vous êtes bon pour nous, comme un frère. De leur vivant, les Bélin vous aimaient comme tel. (Lorsqu'elle évoquait le souvenir de Joseph et de Victor Bélin, la veuve du chirurgien se

redressait et avait la chair de poule.) C'étaient deux modèles de droiture et d'honneur. Mathilde est leur digne fille et nièce, son cœur est pur comme celui d'un enfant. Je l'entends venir, ne lui dites pas tout d'un coup...

Comme entrait Mathilde, Lemaire, qui avait ôté ses gants blancs, les remit avec une joyeuse affectation de cérémonie. L'enfant pâlit.

— Qu'est-ce que cela? dit-elle.

— Parlez, Mme Bélin, fit Lemaire, non sans abnégation, en devinant qu'il était nécessaire pour la tante qu'elle s'épanchât :

— Mathilde, connais-tu M. Édouard Bertel, de Rouen?

Mathilde alla se jeter au cou de sa tante et pleura :

— S'il y avait de quoi s'affliger, ma mignonne, est-ce nous qui nous ferions les messagers de ton chagrin? Toi qui pleures maintenant devant nous, crois-tu que je n'aie pas, moi, pleuré bien souvent en secret, à la pensée de ce que tu deviendrais quand je n'y serai plus? (Lemaire tira son mouchoir). Une demande, flatteuse en elle-même, vient m'enlever toute inquiétude et assurer ton avenir. Pourquoi es-tu triste? on ne te demande pas de dire *oui* tout de suite, ce ne serait même pas convenable; tu as trois jours pour te prononcer. Maintenant, remets-toi.

M. Lemaire se retira bientôt et Mme Bélin reprit : — Je sais que ton affectueuse déférence comptera autant avec mon sentiment qu'avec ta propre inclination, avant de te laisser prendre un parti. J'avoue que je ne connais guère M. Bertel; mais la chaleureuse intervention de notre ami Lemaire me donne confiance. On ajoute qu'il est, de sa personne, très-agréable.

Mme Bélin, en prononçant cette petite harangue, voulait d'abord obéir à la tradition, et puis sonder sa nièce. L'excellente femme était la proie d'une manie. Elle prétendait ne pas connaître *à fond* sa nièce, et tout en ne vivant que pour le bonheur de celle-ci, elle aurait pu lui nuire considérablement, avec son habitude de paraître constamment vouloir arracher un secret à Mathilde qui n'en avait pas. En vain l'enfant personnifiait la sérénité des pastorales grecques, sa tante disait :

— Qu'est-ce que cette petite me cache?

Le tort de Mme Bélin était de ne pas garder pour elle cette bizarre sensation. Venait-il une amie :

— Mathilde me préoccupe.

— Serait-elle malade?

— Non pas, l'appétit et le sommeil sont excellents; mais on dirait qu'elle souffre en secret.

— Nous parlions justement hier de votre charmante nièce, entre dames qui toutes l'avons vue récemment; et parmi ses nombreuses qualités, nous vantions surtout l'égalité de sa franche et bonne humeur.

— Elle est parfaite; mais je ne crois pas me tromper. C'est une nature très-égale, comme vous dites; cependant un jour ou l'autre elle éclaterait, que rien ne m'étonnerait moins. Un grand événement, et même quelquefois un petit, accompli en une seconde, montre mieux le vrai d'un caractère que l'uniformité de dix années successives.

L'événement, provoqué par la méfiance de Mme Bélin, était arrivé; Mathilde n'éclatait pas. L'origine de l'inquiétude de la tante, c'étaient les accès de long et méditatif silence, qui, surtout depuis deux ans, s'étaient emparés de Mathilde. La jeune fille sans dot, admise et choyée par l'élite de la société riche, avait, au sein même des fêtes brillantes et cordiales dont elle était la reine, eu bien des fois l'occasion d'étudier les limites qui séparent le danseur et l'attentif de l'épouseur. Albert s'était seul déclaré, et le cœur de Mathilde avait, par reconnaissance peut-être, penché vers lui. Mme Bélin en avait, sans citer aucun nom, détourné fermement sa nièce. Non pas qu'elle fût ce qu'on nomme une femme d'argent, mais elle trouvait qu'il est rare l'apport d'énergie et d'intelligence qui remplace chez un homme la fortune acquise, surtout lorsqu'il épouse une femme pauvre. Les qualités voilées d'Albert ne l'avaient aucunement frappée... Tout est là.

Mathilde se retira dans sa chambre, persuadée qu'elle blesserait l'amour-propre et contristerait la sollicitude de sa tante, en repoussant Édouard. D'ailleurs, il n'y avait entre Albert et elle aucun engagement précis, qui permît à la susceptibilité la plus ombrageuse de qualifier de trahison son mariage avec un autre. Albert s'était emparé du poste de soupirant, qui paraissait lui plaire. Elle ne l'en avait pas délogé, de crainte de l'offenser, et parce que cette occupation momentanée ne faisait tort à personne. Mais ce doux rêveur sans éclat, cet amoureux à la mode de l'ancien Gymnase, paraissait tant se dire à lui-même : — Ceci n'est pas ma place, on m'y tolère — qu'on n'avait pas à craindre de l'étonner cruellement en lui apprenant que le légitime possesseur allait venir, et qu'il fallait détaler. Le légitime possesseur, c'était ce spirituel philosophe pratique qui, au mérite d'être bien mis, joignait celui de venir offrir à sa femme une stalle confortable au théâtre de la vie. D'abord, Mathilde avait jugé Édouard un peu sec; cette circonstance devait servir l'homme de quarante ans; car s'il était si difficile de l'émouvoir, combien son triomphe devait lui en paraître plus cher à celle qui avait amolli ce roc et fondu ce glaçon! Sans doute elle s'était

fait jusque-là une agréable coutume de voir Albert une fois l'an, mais elle vivait très-bien sans le voir le reste de l'année, et puis, quel dénoûment possible? Ç'avait été son petit roman à elle : rien de mieux. Or, n'est-il pas convenu que le roman et le mariage sont éternellement voués à ne jamais fouler le même sol? L'un expire quand l'autre naît. Albert était tendre, mais incapable du bond impétueux qui nous transporte sur la cime rêvée, nature faite pour soupirer harmonieusement au pied du chêne ou de la colline. En ne l'épousant pas, en devenant la femme d'un autre, Mathilde ne mentait pas à son honneur, elle étouffait un murmure. Et cet ineffable mais pressant besoin d'un élément nouveau dans sa vie, Albert n'en disait rien, Édouard l'avait compris. Aimait-elle Édouard? La sotte question! Édouard avait pris de l'empire sur elle, voilà qui est certain. Le lendemain, vers cinq heures, se présenta M. Lemaire, accompagné de sa femme, à laquelle, dès le second verre du vieux vin de Pomard qu'on lui servait à son dîner, il n'avait plus eu la force de rien cacher.

Mme Lemaire aimait trop Mathilde pour ne pas aller tout de suite la complimenter. Elle fut même si indiscrète dans son zèle, que Mme Bélin lui donna en souriant cette petite leçon :

— M. Bertel ne se sentirait-il pas jaloux, à voir que vous gardez toutes vos félicitations pour ma nièce, sans lui faire sa petite part ?

Puis, Édouard fut officiellement reçu en qualité de fiancé. Le premier dîner, auquel assistèrent, bien entendu, M. et Mme Lemaire, fut très-gai. Mme Joseph Bélin, qui n'avait pas parlé de Blidah depuis neuf ans, avec un initié, se remit à jour. L'esprit d'Édouard et ses bonnes manières achevèrent de la conquérir.

Deux fois par semaines Édouard allait de Rouen à Amiens, et, dans l'intervalle, s'occupait de la corbeille. D'après la corbeille, une fiancée devine le genre de vie qui l'attend. Édouard fut magnifique dans ses présents : il y avait là assez de bijoux pour que Mathilde pût faire bonne figure dans le monde, si le monde l'appelait; mais ce qui symbolise le comfort et l'élégance domestiques y dominait. Il fallait d'ailleurs qu'Édouard fût doué d'attraits personnels bien rares, pour que ces apprêts de vie oisive ne fussent escortés d'aucune arrière-pensée pénible. L'idée de mariage est si naturellement inséparable de celle de luttes communes, de vicissitudes partagées, que lorsqu'on nous apprend le mariage d'un homme sans profession et désœuvré, les auspices nous en paraissent tristes comme tout ce qui ment à sa propre essence.

Pendant la durée de sa cour à Mathilde, Édouard traversait Paris une fois par semaine. Un jour, il se souvint d'Albert et se rendit à

la bibliothèque de l'Arsenal. Il trouva notre érudit, tâchant de faire entendre raison à un vieil entêté d'Allemand, qui lui demandait dans son jargon je ne sais quel livre, dont le titre tenait à lui seul un alinéa. Lorsqu'on ne comprend pas leur soi-disant français, les Allemands deviennent presque aussi féroces que les Anglais. Voilà où Albert s'était vu conduit par l'amour des livres... Ils sont ingrats comme les enfants.

Édouard emmena son cousin dîner chez Véfour, et, entre deux services, lui annonça, sans préparations oratoires, son mariage prochain.

— Au fait, tu connais ta future cousine ; c'est Mlle Mathilde Bélin, que tu as vue chez Lemaire.

— En effet, je l'y ai vue, dit Albert, qui cessa de boire, et parut rêver.

Il refusa, sous prétexte de travail, le déjeuner auquel Édouard le priait pour le lendemain.

Lorsque Mme Bélin soumit à Édouard la liste des personnes à inviter pour la cérémonie et le dîner des noces, Édouard répondit :

— Outre mes deux témoins, qui sont de Rouen, et sur lesquels je puis compter, j'ose, madame, vous recommander un mien cousin, qui habite Paris, M. Albert Fournié.

— C'est votre cousin ? riposta la veuve, prise au dépourvu. Nous ne l'avons pas instruit de votre mariage ? lança-t-elle au hasard, pour laisser à Mathilde le temps de se remettre.

— Je l'en ai instruit moi-même hier.

— A-t-il paru satisfait de votre choix ? ajouta la tante, brûlant ses vaisseaux.

— Ce n'était pas indispensable... Et d'ailleurs je lui crois aussi bon goût qu'à moi, répondit Édouard sans malice.

A la lettre d'invitation, le bibliothécaire opposa un refus courtois motivé sur la maladie d'un collègue, et sur quelque perspective d'avancement...

— Mon cousin est plus positif que je ne l'aurais cru, se dit Édouard.

Puis il n'y pensa plus. Le jour de son mariage était très-proche ; le fiancé était tout à ses soins pour la plus belle des promises. La noce se fit à Amiens, dans les salons du premier hôtel de la ville. Les invités étaient nombreux. Mme Bélin voulait en finir d'un seul coup avec un certain nombre de familles, envers lesquelles elle se trouvait en dette de politesse. A l'église, ce fut une rumeur unanime, que jamais on n'avait vu une aussi belle mariée. Elle était pâle, recueillie et très-émue. Avant de franchir le seuil du temple, elle donna un léger

signe d'agitation ; c'était peut-être sa dernière pensée à Albert. Dans le fait, le pauvre garçon avait si peu avancé ses affaires, que, parmi les mauvaises langues qui fourmillent à ces cérémonies, pas une ne dit : « Je connais un certain M. Albert qui ne doit pas rire aujourd'hui. »

Au dîner, M. Lemaire, partisan d'un brin d'archaïsme, chanta les couplets qui avaient été composés pour son propre mariage.

L'exemple de quelques jeunes femmes de la ville, récemment mises à mal par les fatigues d'un voyage de noces lointain et précipité, avait décidé le nouveau couple à adopter le programme suivant : de Paris à Marseille, Toulon et Nice, à petites journées.

Un seul trait dans la conduite d'Édouard avait donné lieu à quelques interprétations sévères, du moins parmi le camp féminin.

Il paraît qu'une clause du contrat était rédigée ainsi :

« Si Édouard Bertel mourait avant sa femme, il instituait celle-ci sa légataire universelle (sous la réserve de quelques legs faits à de vieux serviteurs et au commis qui avait tenu de tout temps les livres et la comptabilité chez Édouard), à la condition expresse qu'elle ne prît pas un second mari. En ce cas, un testament déposé dans l'étude de Me Lambert, notaire à Rouen, indiquerait la nouvelle destination que M. Édouard Bertel prétendait donner à sa succession. »

Les dames trouvaient que ce procédé jurait avec l'excessive délicatesse d'un galant homme. Mme Bélin, choquée au fond, ne disait rien. Les hommes eux-mêmes étaient d'avis partagés. Seuls, Édouard et Mathilde ne s'inquiétaient pas d'une chose aussi simple. En sortant de table, les nouveaux époux gagnèrent Paris ; Albert les rencontra, le soir même, sur le boulevard ; mais avant qu'ils pussent le reconnaître, il s'enfuit. Pendant les premiers jours de leur vie commune, Édouard n'eut pas besoin d'observer Mathilde pour être assuré qu'on ne l'avait pas trompé sur sa docile et sympathique bonté. Ce lui fut une précieuse surprise, à lui, toujours en garde contre les anges du foyer, contre ces jolies demoiselles si douces, si souples avant le mariage, sauf à prendre une longue revanche. Mathilde portait avec elle un parfum d'obéissance ; la passion de son mari pour elle, n'ayant pas besoin de l'excitant des luttes, s'en accrut. Il l'aimait avec l'abandon du premier amour, M. Lemaire avait dit vrai. S'il lui arrivait de s'assombrir en contemplant l'admirable créature qui portait son nom, c'est qu'il se disait qu'une différence de seize ans entre époux, si elle s'efface avec le temps, ce qui est loin d'être prouvé, brille de tout son fâcheux éclat pendant les premiers mois du mariage. N'est-ce pas là une pensée de jaloux ? Édouard l'était... son contrat l'avait prouvé.

Certes l'amour, même le plus ombrageux, procède d'une autre sorte à vingt-trois ans, lorsque sa bien-aimée sur son cœur, il franchit d'un coup d'aile l'espace illuminé qui sépare les étoiles de la chambre des notaires. A quarante ans, hélas! on n'a plus d'ailes, *on se marie pour soi*, et d'ailleurs jamais on n'écrivit de vraies idylles sur papier timbré. Édouard fut enchanté de voir Mathilde prendre tant de plaisir à traverser avec lui les riches campagnes et les belles villes de France. Lorsqu'ils revinrent à Rouen, leur lune de miel commençait après deux mois de mariage. Peu à peu cependant, Édouard, qui sous l'aiguillon de sa jalousie croissante s'était d'abord félicité que les exigences de son commerce ne fussent plus là pour l'attirer mal à propos hors de chez lui, s'aperçut qu'on n'étouffe pas aussi facilement qu'il le croyait la voix d'une nature active; d'autre part, il craignait que sa continuelle présence auprès de Mathilde ne produisît un effet contraire à ses vœux. Il se rappelait d'effrayantes histoires d'hommes jadis aimés par leurs femmes et que celles-ci avaient fini par prendre en haine à force de les voir. Cette rancune peut atteindre, dit-on, chez certaines femmes les proportions d'une vendetta. En outre, son oisiveté le tourmentait. Pourtant, quand on a donné vingt souriantes et fortes années au soin de conquérir la fortune, n'est-il pas juste de s'arrêter à jouir en repos de sa conquête? Édouard trouvait dans la lecture, l'équitation et la musique l'emploi régulier de quatre heures par jour; cependant le projet d'une ferme modèle se glissait fréquemment dans ses rêveries. Il n'était pas rare que cet homme, jadis sûr de lui-même, si bien équilibré, se surprît à languir dans le vide, comme un patient découragé, comme un amant sans espoir et trahi.

Édouard était marié depuis quinze mois environ. Un matin qu'il lisait les journaux dans sa bibliothèque, il entendit sonner à la porte de la rue, et un domestique, ancien dans la maison, vint l'informer qu'un visiteur, M. Albert Fournié, demandait monsieur.

— Pourquoi ne l'as-tu pas introduit ici?

— Je n'ai pas osé, monsieur; madame vous attend pour déjeuner.

— Il arrive à propos, dit Édouard, jetant son journal avec un accent de soudaine gaieté; mets un troisième couvert, je vais au-devant de M. Fournié.

Lecteurs et lectrices, méditez ce point-ci :

Jusqu'aujourd'hui Albert avait été à peu près un indifférent pour Édouard, à cette réserve près que depuis leur dernière rencontre, Édouard s'était peut-être arrêté plusieurs fois à l'idée qu'il avait à Paris un honnête garçon de cousin, créature modeste, vivotant de

rien. Si Albert eût emprunté mille francs à Édouard, Édouard les lui eût adressés par retour du courrier, cela ne fait pas un doute ; mais de la personne de son obligé, il ne s'en fût pas inquiété plus avant qu'après.

Pourquoi aujourd'hui la visite imprévue de ce même Albert prit-elle les proportions d'une rencontre fiévreusement désirée avec un frère d'armes ou un ami d'enfance, qu'on avait eu des raisons de croire perdu ? Que pensa Albert de se sentir entouré par les bras d'Édouard, de recevoir sur chaque joue l'accolade fraternelle, au moment où il se demandait si sa présence ne serait pas taxée d'importune ? Il crut sans doute que son cousin était sous l'influence de quelque attendrissement extraordinaire ; qu'un grand désastre ou qu'un immense bonheur lui avait temporairement relâché les fibres, que peut-être Mathilde venait de lui donner son premier fils. Il n'en était rien. Édouard, riche, heureux, bien portant, marié depuis plus d'un an à une femme passionnément aimée, charmante, honnête, gaie, toujours prête à plaire... Édouard s'ennuyait. D'ailleurs, il regrettait modérément que sa femme ne l'eût pas encore rendu père. Le secret de sa gêne morale avait une autre source. Les convenances le tenaient éloigné de ceux qui composaient jadis son cercle de garçon, des officiers, des musiciens.... Il conduisait Mathilde au théâtre ou au bal assez librement, pour que ses susceptibilités ne prêtassent pas à rire ; mais, dans son intérieur, il vivait isolé ; et, lorsqu'il lui revenait que Mathilde passait pour la plus jolie femme de Rouen, il s'endurcissait dans son système de précautions. Quelquefois pourtant il eût payé cher, à l'heure du déjeuner ou du dîner, le plaisir de voir se joindre à leur duo si bien gardé, la présence d'un homme amusant et sans conséquence.

Tel était Albert ; comme tous les gratte-papiers, comme tous les rongeurs de bouquins, cet être-là devait adorer un verre de vin. Quel déjeuner ça allait être ! L'aimable original qu'Albert ! Ainsi fait la vie. A vingt-cinq ans, nous marcherions sur le corps de nos plus chers pour arriver plus tôt au rendez-vous ; à quarante-deux ans, nous trouvons spirituel, divertissant, éloquent et brave, nous retenons jusqu'à ce qu'il s'en lasse, le premier cousin venu qui daigne nous faire la grâce de venir s'asseoir entre notre femme adorée et nous, à l'heure du déjeuner.

— Tu es mille fois le bienvenu, mon cher Albert !

Albert, enfin libre de respirer, inspectait son cousin ; il le trouvait encore bel homme, mais plus gros, moins fringant et tournant au brave homme. Un mot de travers de la part d'Édouard, et Albert le défiait

au galop à outrance sur la pointe des falaises normandes. Depuis le mariage de Mathilde, Albert avait, bien entendu, appris à monter à cheval.

— Je te remercie de grand cœur, mon cher Édouard.

— Tu es toujours dans ta boutique là-bas? Pardonne-moi le mot : je ne me sens pas d'aise, ça me rend trivial.

— J'ai même un peu monté en grade.

— Cela t'enrichit-il beaucoup?

— Non; mais cela me donne des loisirs.

— Toi aussi! murmura le propriétaire avec une inflexion triste.

— Je me suis mal expliqué, je voulais dire qu'il m'est permis maintenant de travailler un peu pour mon compte. Je t'apporte aujourd'hui le produit de ce travail.

Et ce disant, il tira de sa poche et offrit à Édouard deux volumes in-18 à couverture jaune.

— Ah! diable! tu es auteur! Tu veux illustrer ta famille! c'est admirable cela. Voyons un peu : *le Neveu du Marguillier*. Bravo! un brin de scandale, hé!

— Non pas! il m'ennuie et je le hais. Je voudrais, j'ose à peine l'avouer, que le succès de mon livre se fît sans qu'on en parlât. J'ai surtout soigné le style. Ce n'est pas un roman d'action, selon le rite grossier des feuilletons, c'est une sorte de récit autobiographique à la façon anglaise.

— Cela tombe bien; ta cousine aime les livres tranquilles, elle adore *Jane Eyre*, offre-lui ton œuvre toi-même.

On voit que chez Édouard le *gentleman* avait survécu à l'audacieux cavalier.

— Combien de jours vas-tu nous donner?

— Dame! voici le fait : notre bibliothécaire principal m'a chargé de lui prendre copie de documents appartenant aux archives de Rouen. A cet ordre, accueilli avec plaisir, je me suis rappelé tes gracieuses invitations d'autrefois. Mon supérieur ne m'allouait qu'un jour et demi. J'ai tellement intrigué, qu'il m'accorde jusqu'à dimanche matin.

— Et dis-moi, tu ne penses donc pas à te marier?

— Non, vraiment!

— Je vois à ton air que tu as combattu. Je te félicite sincèrement de la victoire. Albert, si quelqu'un a droit de quereller l'institution du mariage, ce n'est pas moi. Fut-il jamais donné à un mortel de posséder une femme meilleure et plus jolie que Mathilde? Non; et

cependant le vrai roi de la création, ce n'est pas même le possesseur d'un aussi rare trésor, c'est le garçon. Allons déjeuner.

Si Albert fut ému à la pensée qu'une cloison seulement le séparait de Mathilde, Édouard n'en vit rien.

— Mathilde, je t'annonce notre cousin Albert Fournié.

Ainsi parla Édouard ; heureusement Mathilde, prévenue par le domestique, s'était fait un visage très-calme. Eût-elle paru mal à son aise, son mari n'eût pas manqué de l'attribuer à la gêne naturelle chez une jeune maîtresse de maison, qui comptait déjeuner en tête-à-tête avec son mari, suivant l'habitude invariable de chaque jour, et qui vient d'apprendre à l'improviste qu'il y aura un convive. Albert la trouva plus belle qu'autrefois, si c'est possible, et en pressant la main qu'elle lui avançait, il trouva à cette main un charme, un poli qu'il ne lui avait pas connus à l'époque des quadrilles, chez M. Lemaire.

A table, Mathilde combla Albert de prévenances. Pauvre chère âme ! en entourant de petits soins son ancien adorateur, en lui servant elle-même les meilleurs morceaux, en lui rappelant avec un sourire qu'il n'avait mangé qu'une fois du perdreau, elle espérait racheter un peu les torts du destin. Albert se laissait faire comme le paysan d'Ésope et eût vu mettre le feu aux fagots sans s'étonner. Mathilde, qui en dehors de ces hospitalières provocations, ne disait mot et avait le loisir de tout observer, n'arrivait pas à s'expliquer la gaieté excessive de son mari. Le cousin Albert ne pouvait ouvrir la bouche sans que son hôte éclatât de rire, ou, si le sujet s'y refusait absolument, sans qu'il rappelât par une attention pleine d'intérêt ces membres exaltés des *meetings* de Londres, de Manchester, dont l'éloquence se borne à répéter sans cesse : *Hear ! hear !* Comme Mathilde donnait un ordre au domestique, juste au moment où Albert ouvrait la bouche, Édouard interrompit sa femme d'un air de doux reproche :

— Mathilde, écoute ce que dit Albert.

Une bouteille de Rœderer escorta le Château-Larose. Il fut décidé qu'après le café on irait en voiture à la ferme située à deux lieues de Rouen, et qu'on y dînerait.

— Et mes archives ? murmura Albert.

— J'enverrai François, répondit Édouard, doucement gris.

— Mon ami, répondit naïvement Albert, il s'agit d'un travail rigoureusement personnel, de conférences avec le garde des archives...

— Pardonne-moi, répondit Édouard lui tendant les deux mains.

Deux fois, depuis le matin, Édouard avait réclamé avec componction l'indulgence d'Albert. Comme on sortait la victoria, légère voi-

ture découverte, contenant deux places d'intérieur et deux places sur le siége, Édouard exigea qu'Albert s'assît à côté de Mathilde et il ajouta : « Moi, j'irai à cheval. » Mathilde se joignit à Albert pour tâcher de détourner Édouard de ce projet. D'abord, le voisinage proposé ne lui souriait guère; en outre, dans l'état d'exaltation où se trouvait son mari, il y avait péril à lui confier une bête jeune et ardente. Lisant une inquiétude réelle dans les yeux de sa femme, Édouard proposa le premier une transaction : la voiture irait au petit trot, le cavalier se tiendrait constamment près de la portière et pourrait reprendre la conversation à trois.

La victoria était prête à partir et le cocher sur son siége, avant que la jument fût sellée. Édouard dit à Mathilde et à Albert :

— Partez, vous autres, je vous aurai bientôt rejoints.

Mathilde fut frappée d'une certaine altération dans la voix d'ordinaire si nette de son mari, et elle prit sur elle de tout remettre en question :

— Mon ami, c'est pour moi que je le demande, laisse-nous t'attendre... ou plutôt renonce à ton cheval; viens t'asseoir près de moi. Ton cousin est plus jeune, il ira avec Tom.

— Il paraît que je me rouille; nous allons voir. Partez.

Ils partirent, puisqu'il le voulait.

Au début de ce tête-à-tête imprévu, et succédant à une si longue séparation, il ne fut question que de l'incident le plus récent, de la bonne humeur d'Édouard et de son obstination.

Albert, très-rouge, affectait d'appeler Mathilde *madame*. Celle-ci, légèrement impatientée, lui en fit la remarque.

— Pourquoi ne m'appelez-vous plus *cousine*, maintenant ?

— Je ne vous appellerai plus *madame*, puisque ça vous déplaît. Je ne vous appellerai pas cousine non plus. Ce nom-là se donne à trop d'indifférentes personnes.

— J'ai eu tort, pensa Mathilde, de l'amener sur ce terrain. Cinq minutes de franchise feront mieux que deux heures de diplomatie.

Elle ne s'avouait pas qu'elle brûlait de recevoir réponse à une question qu'elle s'était posée souvent depuis quinze mois.

— Cousin Albert, dit-elle, je vous crois homme de trop de cœur et d'esprit pour embarrasser à dessein une femme, une parente. J'aime de tout mon cœur mon mari, et je lui suis tendrement et à jamais reconnaissante de m'avoir faite si heureuse. Cet aveu, inutile, me met du moins à l'aise pour vous interroger sur un point d'un intérêt tout rétrospectif; peut-être même votre mémoire ne vous four-

nira-t-elle pas de quoi satisfaire ma curiosité. Vous avez jadis songé à m'épouser... Laissez-moi m'étonner, par honneur pour mon sexe, que vous ne m'ayez pas autrement disputée à votre rival.

— Chère Mathilde, apprenez que mon amour...

— Trouvez un autre mot.

— Je ne suis pas très-fort sur les synonymes... Apprenez donc, chère Mathilde, que chez moi le sentiment dit amour participe de cette originalité qui, pendant le déjeuner, a tant égayé Édouard. En amour, je ne suis ni jaloux, ni égoïste, ni vindicatif, ni soupçonneux. Je vois dans l'amour le charme, l'espérance, la beauté. S'il ne forme un tout divin qu'avec l'aide du nombre deux, il reste encore beauté supérieure quand, des deux êtres qu'il touche, il n'en pénètre qu'un seul. Lorsque mon amour s'est attaché à une femme, il ne la quitte plus, et se trouve assez lumineux par lui-même pour ne s'effrayer pas du rôle prétendu d'ombre. Pour que je sois joyeux, il faut que cette femme vive; savoir qu'elle vit, m'enchante, me soutient et me rend toute peine légère.

— Vrai? dit Mathilde. Touchez là, cousin Albert, fit-elle en lui tendant la main, et devenue soudain toute blanche. Intérieurement elle songeait :

— Édouard était plus séduisant qu'Albert, mais Albert me paraît prendre les choses de plus haut qu'Édouard.

— Vous me demandez pourquoi je n'ai pas davantage lutté!... Mathilde, j'étais dans une impasse. Tout militait en faveur d'Édouard, sa supériorité personnelle et votre préférence. Bref, je n'ai été instruit de votre mariage que douze jours avant sa célébration

La plus pure reste toujours femme par quelque endroit, et Mathilde eut un sourire de Parisienne en reprenant :

— Qu'est-ce que cela vous a fait?

— Dame! le lendemain, à la bibliothèque, je donnais saint Augustin à ceux qui me demandaient le Décaméron.

— Peut-être me devez-vous d'avoir songé à écrire des livres? J'aurais aimé qu'Édouard fût artiste!

Ce regret ridicule sur les lèvres de toute autre femme était assez naturel, exprimé par la fille d'un lettré et la nièce d'un savant.

— A mon tour, mon cousin, je ne vous avais pas oublié : je pensais souvent à notre jeunesse. Si l'on trouve du mal à cela, ce n'est pas moi qui l'y ai mis. Je dirai tout à Édouard.

— Mathilde, croyez-moi; croyez-en un homme qui connaît plus à fond que vous l'humeur des hommes. Au nom de mon expérience, au

nom de votre bonheur et de votre tranquillité, ne dites pas à Édouard un seul mot de ces choses.

— S'il est jaloux, ce n'est pas aujourd'hui qu'il le prouve.

— Je n'affirme rien, hormis ceci : ce qui est inutile est mauvais. Et puis, enfin, s'il m'est permis de solliciter quelque chose en mon propre nom, accordez-moi de partager avec vous seule cette ombre de secret.

En pleine campagne, la jeune femme se leva pour examiner la route.

— Je n'ai pas l'air inquiet, mon cousin, et je ne tiens pas en place. Ah! Dieu merci! voici Édouard... Qu'a-t-il besoin de galoper? L'incorrigible!

Puis Mathilde s'était rassise. On commençait à entendre distinctement le *canter* de la jument sur le sol poudreux; la rumeur monotone du petit galop de chasse se rapprochait à chaque pas plus lourde à l'oreille. La *victoria* tenait le pavé de la grande route; à droite et à gauche du pavé s'étendaient des allées en terre.

Bientôt Albert et Mathilde] purent voir se profiler sur une des allées l'ombre galopante de la jument, qui garda toujours la même allure, rasa la victoria et bientôt l'eut dépassée, sans qu'Édouard, qui paraissait très-maître de lui-même et avait les deux yeux fixés sur les deux oreilles du cheval, adressât un regard à sa femme et à son cousin. Il allait toujours en avant sans s'être retourné une seule fois, sans avoir remué la tête.

Et cette conversation qu'on devait reprendre à trois, Édouard l'avait donc oubliée?...

— C'est étrange! murmura Mathilde troublée.

Et se penchant hors de la voiture, elle cria faiblement :

— Édouard!...

Sans doute Édouard ne l'entendit pas, car sa tête, immobile, resta fixée dans la ligne de celle du cheval :

— En avant! en avant!

Non certes, il ne s'était pas rouillé; il montait vraiment en maître. Seulement à la grâce insouciante, à la domination distraite du caballero de vingt ans sur sa bête fougueuse, avait succédé l'attention soutenue, la surveillance minutieuse du *rider* grisonnant. Un mince nuage de poussière s'élevait autour des sabots de la jument.

— Ce n'est pas que j'aie peur... dit enfin Mathilde découragée.

Albert s'étonnait à part lui qu'Édouard eût passé sans même leur faire un petit salut de la main. Il s'étonnait de cette impassibilité de cavalier fantôme chez un homme si hostile aux ballades.

Le cocher Tom, immuable Anglais, ne s'étonnait de rien, ne disait rien, quoiqu'il eût noté que les jambes d'Édouard, au lieu d'être immobiles, battaient par un mouvement inusité les flancs du cheval.

Bientôt ni Mathilde ni Albert ne le virent plus; sur la grande route ensoleillée galopait la jument, emportant vers la ferme Édouard si gai il y a une heure, si taciturne maintenant.

— J'y suis enfin ! s'écria Mathilde après un pénible silence. Étais-je folle de me tourmenter !... Mon cousin , promettez-moi d'avoir en arrivant l'air de ne rien savoir. Édouard a voulu nous faire la surprise d'une collation à la ferme ; c'est pour cela qu'il nous devance.

— Oui, c'est cela, répondit Albert.

— Comment ne l'avons-nous pas deviné ?

— C'était trop clair.

C'était si clair, en effet, que jusqu'à leur arrivée ils n'échangèrent plus un mot.

Le pressentiment du malheur n'est plus traité de simple jeu de l'imagination. C'est un fait admis en physiologie, et auquel l'excitabilité intense des nerfs modernes a permis de consacrer un système. En voyant se dessiner la ferme à trente pas devant eux, Albert et Mathilde, bien qu'ils n'eussent rencontré sur la route aucun indice alarmant, étaient opprimés par une terreur confuse. Ils furent reçus à la porte par un voisin de campagne, qui s'adressa d'abord à Mathilde :

— Tranquillisez-vous, madame...

Et sur ce peu de mots, la jeune femme perdit connaissance.

— Au nom du ciel, s'écria Albert, qu'a-t-il pu arriver à Édouard ? Il n'y a pas une demi-heure qu'il nous a dépassés sur la grande route.

—C'est un miracle, monsieur, que vous ne l'ayez pas vu rouler à bas de son cheval, sous votre voiture. Le cheval n'est pour rien dans l'accident ; il y a environ une heure, à ce que dit le médecin, qu'Édouard est sous le coup d'une congestion cérébrale qui vient d'éclater juste comme il mettait pied à terre. Un ouvrier de la ferme, qui se trouvait là, n'a eu que le temps de retenir Édouard par la ceinture pour l'empêcher d'aller se briser la tête sur le pavé. Le médecin, M. Lepoutre, ne paraît pas très-rassuré.

Mathilde revenait lentement à elle. Quand on lui apprit avec toutes sortes de ménagements la vérité même adoucie, ses beaux yeux se remplirent de larmes; elle s'écria :

— J'aurais dû tenir bon ; c'est ma faute... Je veux le voir !...

Le voisin, le fermier et Albert, réunis auprès d'Édouard insensible, voyaient avec effroi s'assombrir le visage de M. Lepoutre. On atten-

dait les deux premiers médecins de Rouen mandés sur-le-champ.

— C'est pire, dit tout bas M. Lepoutre, qu'une congestion ordinaire : je crains une apoplexie séreuse ; on en revient difficilement...

— Messieurs, avança le fermier, pas plus tard qu'avant-hier, M. Bertel est venu, et nous avons causé comme deux hommes, là... C'est le cas de dire qu'aujourd'hui on vit, et que demain on est mort.

Cette banale remarque du paysan fut presque une prophétie.

Les deux médecins de Rouen approuvèrent tout ce qu'avait fait M. Lepoutre, en ajoutant, hélas ! qu'il ne restait plus qu'à laisser agir la nature.

Mathilde supplia Albert de partir sur-le-champ pour Paris, et d'en ramener M. V...

Ce prince de la science, arrivé le lendemain, quinze heures après l'accident, parut surpris et presque humilié d'une chose : c'était qu'Édouard ne fût pas déjà mort. Sa profonde surprise lui rapporta cinq cents francs.

Édouard, les yeux fermés, la face contractée, la langue clouée au palais, ne trahissait un reste de vie que par les efforts douloureux que faisait la tête pour se retourner sur l'oreiller. A l'approche du dénoûment terrible, on voulut ramener Mathilde à Rouen ; elle s'y refusa, et exigea qu'on l'introduisît auprès de son mari. Lorsqu'elle le revit, et si tristement muet, après l'avoir laissé la veille si joyeux, si plein de vie, l'agonie d'une vive douleur la saisit, mêlée à je ne sais quel mystérieux effroi, chez cette belle et bonne créature, qui n'avait jamais vu la mort d'aussi près. Albert la soutenait, et s'associait à ses lamentations sincères.

— Est-ce bien toi, pauvre ami, se disait Albert, le cœur oppressé, est-ce bien toi que je vois aujourd'hui mourir dans cette chambre rustique, sans oreille et sans voix, toi qui, hier encore, riche, plein de santé et de raison, me racontais tes plaisirs dans les plus brillantes capitales d'Europe ? Tu avais souhaité la fortune, elle était venue à l'heure fixée par toi ; tu avais peur de la vieillesse, elle ne viendra pas...

Le second jour, arrivèrent d'Amiens M. Lemaire et Mme Joseph Bélin, à temps pour voir Édouard mourir.

Les affaires de la succession ne présentèrent aucune complication. On servit aux intéressés, à la cuisinière, au valet de pied et au cocher, les legs proportionnés à l'ancienneté de leur service, et désignés par Édouard lui-même. Une rente de quinze cents francs devait, comme par le passé, être servie au commis septuagénaire qui, de tout temps, avait tenu les livres de la maison Bertel.

L'exécuteur testamentaire d'Édouard annonça à Mathilde, incapable

de prendre le moindre intérêt aux affaires d'argent, et plongée dans un douloureux accablement, qu'à part les réserves indiquées plus haut, elle héritait de tout ce qu'avait laissé son mari, à la condition par elle de ne pas se remarier; auquel cas... Le lecteur sait le reste.

D'ailleurs, la nouvelle destination que, dans l'hypothèse du remariage de Mathilde, devait recevoir la succession d'Édouard, était tenue rigoureusement secrète. Mathilde en soupçonnait bien quelque chose, attendu que son mari lui avait dit souvent : « Si j'étais resté garçon, j'aurais voulu qu'avec ce que je laissais on construisît un hospice de vingt lits pour les vieux ouvriers. Cela n'eût rappelé en rien les tristesses de l'hôpital, ni la servitude des maisons de charité. Ces braves gens y eussent trouvé, sur leurs vieux jours, un entier bien-être. »

A propos de la fameuse clause du contrat relative à Mathilde, la critique eut beau jeu, comme bien on pense, vis-à-vis des louanges posthumes. Cependant jusqu'à quel point cette clause attaquée motivait-elle le blâme? La réserve d'Édouard, loin d'être injurieuse, partait de ce point-ci : « En admettant qu'après ma mort Mathilde rencontre un prétendant, vu l'état des choses, ce sera un homme riche... Quelle raison alors d'ajouter mon bien au sien? »

Trois mois environ après la mort de son mari, Mathilde alla demeurer de nouveau chez sa tante, et s'y retrouva presque la jeune fille d'autrefois, avec un an et demi sur la tête, et, dans le cœur, un monde de tristesse en plus. A Amiens, elle vécut très-retirée, ne sortant que pour aller à l'église; aussi elle n'échappa point à la loi commune qui veut que, durant les premiers temps de son veuvage, on dise de toute jeune femme désolée qu'elle va entrer au couvent. Les simples connaissances mondaines qui vinrent rendre visite à la jolie veuve, et furent témoins de son chagrin, purent croire que l'attendrissement de l'héritière bien pourvue ne nuisait pas aux regrets de la veuve. Mais Mme Joseph Bélin, devant qui sa nièce était toute naturel, tout expansion, toute sincérité, lui disait souvent, en la voyant pleurer : — Mathilde, tu es bonne fille, une vraie Bélin; tu mérites d'être heureuse, et tu le seras.

Certes, quand même Édouard eût légué, sans condition, un million à Mathilde, il n'eût pas payé trop cher de si belles larmes. Elle en versait le jour et la nuit. Puis, le temps, ce guérisseur-bourreau, qui ne peut endormir nos peines sans abréger notre vie, remplit ici son office accoutumé. Mathilde recommençait à sourire aux boutades et aux récits de la tante Joseph. Il est vrai que son œil se mouillait encore

chaque fois qu'ouvrant ses tiroirs elle revoyait ces dentelles, ces bijoux, qu'Édouard avait pris tant de plaisir à lui offrir.

Elle faisait beaucoup d'aumônes, des fondations pieuses; et, perpétuellement tourmentée de chers scrupules, elle aurait voulu ne jamais songer à Albert, dont la pensée ne la quittait pas. Elle se regardait comme gravement coupable vis-à-vis du jeune homme, dont elle n'avait plus reçu de nouvelles depuis qu'elle lui avait écrit pour le remercier de son concours si dévoué lors du funèbre événement. Elle se reprochait son opulence vis-à-vis de la médiocrité d'Albert, qui, de par les lois de la parenté, était plus autorisé qu'elle à hériter d'Édouard. Elle se traitait presque de spoliatrice; si elle l'eût osé, elle eût reproché à la mémoire d'Édouard ce complet oubli d'un allié par le sang. Mathilde rêva bien à un système de compensation dont elle n'eût pas demandé mieux que de prendre l'initiative; mais, auparavant, elle consulta sa tante. C'était, dit-elle, un point de minutieuse délicatesse qu'elle voulait soumettre au meilleur des juges en une semblable matière. Ce préambule insinuant fut de nul effet sur la veuve du chirurgien.

— Mignonne, lui dit-elle, ce serait manquer à la mémoire de ton mari.

Mme Bélin connaissait la tendresse du cœur de Mathilde; elle savait comme une vraie tristesse livre un pareil cœur aux consolations du souvenir; elle savait quel empire prennent sur notre vingt-cinquième année, si elle a été fort douloureuse, les évocations du roman plein d'espoir de la vingtième. Elle pâlissait à l'idée de la possibilité d'un mariage entre sa nièce et le bibliothécaire. Pourtant le modeste et patient auteur du *Neveu d'un Marguillier* ne donnait pas signe de vie. Malgré ces considérations rassurantes, Mme Bélin tour à tour s'effrayait et s'indignait. Elle entrevoyait, dans un cauchemar, Mathilde, vêtue d'orléans en décembre et demeurant au sixième étage.

Mathilde revint avec fermeté sur un sujet qui lui tenait au cœur.

— Chère tante, j'hésite à jouir en repos de la fortune que vous savez, aussi longtemps que celui qui y aurait eu les premiers droits sans mon mariage est dans la gêne.

— Où veux-tu en venir, ma chère folle? ton mariage n'a rien changé à ce qui eût été autrement; si M. Bertel avait eu l'intention d'inscrire son cousin parmi ses héritiers, rien ne l'en empêchait. A-t-il oublié sa cuisinière, son cocher, son caissier, son valet de chambre?

— Chère tante, reprit Mathilde avec abandon, je vous connais trop

pour ne pas sentir que, sur le fond des choses, vous n'êtes pas éloignée de partager mon impression, mais que vous ne voulez à nul prix que j'intervienne de ma personne dans un projet de transaction. Si je vous proposais d'y employer comme intermédiaire M. Lemaire, qui s'engagerait à ne jamais trahir le secret de ma coopération?

— Cela vaut déjà mieux, dit Mme Bélin. J'en parlerai à Lemaire.

Charmante Mathilde! elle arrivait toujours à ses fins à force de bonté, sans jamais s'imposer, sans jamais blesser personne. Combien d'autres n'eussent pas souffert cette façon impérative d'être conseillée, ni laissé une vieille tante disposer ainsi de leur volonté et de leur bien!

Mme Bélin tint parole, et, devant Mathilde, interrogea Lemaire.

— Ah! que je reconnais là notre Mathilde, s'écria celui-ci avec enthousiasme; c'est beau, chère enfant. Fournié recevra une lettre de moi avant demain soir.

— Surtout il importe que mon nom ne soit pas prononcé.

— Sois tranquille. Je vais écrire à Albert que je tiens à sa disposition une certaine somme annuelle qu'Édouard m'a remise pour lui. Il n'entend rien aux questions de testaments, et me croira sur parole. Délicieuse nature, cet Albert!

Et, sans un regard austère de Mme Bélin, le bon Lemaire n'eût pas manqué d'émettre un pendant à sa fameuse phrase :

« Si j'avais une fille, riche à millions et en âge d'être mariée, il n'est pas de millionnaire à qui je fusse plus heureux de la donner qu'à cet Albert, qui n'a rien. »

La mort imprévue d'Édouard concluant si brusquement l'heureux entretien qu'il avait eu avec Mathilde, avait porté un grand coup au superstitieux Albert. En vain il demandait asile à la philosophie, et se pénétrait d'indifférence pour les choses d'ici-bas; il était fébrile, agité, malheureux, ce même homme qui l'an d'avant était une énigme pour les témoins de son calme inaltérable.

En revoyant Mathilde, il avait senti grandir et protester son paisible et constant amour d'autrefois. Il avait appris avec d'indicibles sensations que, sous l'inébranlable fidélité de la jolie femme, vivait éternellement la mémoire du passé. Mathilde avait déclaré elle-même qu'elle ne saurait l'oublier, et qu'elle l'honorait dans son cœur.

Et maintenant que le démon de l'argent avait suscité entre leur mutuel penchant et leur double liberté la moins noble des barrières, mais aussi la moins franchissable, Albert se trouvait mille fois plus à plaindre qu'au temps où il pouvait du moins parler d'amour à Mathilde,

sans commettre une action douteuse. Pourtant il l'adorait et ne vivait que par elle; il en oubliait ses livres, lui qui, jusqu'alors, au risque de se priver de café, ne revenait jamais des quais les poches vides; il en négligeait son éditeur, lui qui, la première fois que ce mythe s'était incarné à ses yeux, avait failli se trouver mal. Il n'accusait pas Mathilde d'ingratitude et portait sans cesse sur son cœur la lettre de remerciments qu'elle lui avait écrite après la mort d'Édouard.

Il lui semblait entendre à trente lieues de distance, battre dans l'ombre et la solitude, à l'unisson du sien, ce cœur chéri et vertueux.

Lorsqu'on lui remit la lettre de Lemaire, à la vue du timbre d'Amiens, il pâlit. Son émotion s'accrut en y lisant que M. Lemaire était chargé, par la volonté expresse mais confidentielle du défunt, de lui servir une rente annuelle de 4,000 francs. Il devinait clairement le stratagème employé par Mathilde, et refusa net. En cela, il fut sublime, car, dans ce moment même, s'il eût existé pour lui quelques éléments de bonheur hors de la vue et de la possession de Mathilde, ils résidaient dans un riant et vaste logement donnant sur un jardin, qu'il avait trouvé rue de Rennes, et dans l'achat d'éditions inestimables justement à vendre à l'hôtel Drouot. 4,000 francs lui eussent procuré tout cela, et laissé du surplus. Il refusa. Mathilde en pleura. Ils étaient pourtant l'un et l'autre étrangement heureux au sein de leur détresse, ces amoureux d'un autre âge. Une voix intérieure leur disait qu'ils étaient pleins l'un de l'autre, qu'ils s'aimaient plus et mieux qu'autrefois, que l'obstacle qui séparait leurs mains rapprochait davantage leurs cœurs. Telle était la situation déplorable d'Albert, que Mathilde, eût-elle fait toutes les avances et oublié toute discrétion, il eût rougi, lui l'ardent amoureux, d'y répondre.

Il y avait deux ans qu'Édouard était mort.

Mathilde n'avait plus prononcé le nom d'Albert devant Mme Bélin, depuis le refus du jeune lettré. Pendant ces deux ans, la veuve du chirurgien avait beaucoup vieilli; sa nièce l'entourait de soins compatissants, et en sa présence simulait la gaieté; mais, laissé à lui-même, le cœur de Mathilde était tout à la mélancolie de l'amour contrarié! Trois fois par semaine, Lemaire passait la soirée chez elles. Un soir, la conversation tomba sur les embellissements du nouveau Paris. Mathilde proposa à sa tante d'y aller à elles deux s'installer une quinzaine; le bon Lemaire s'offrit à être de la partie. Justement, Mme Lemaire devait aller passer le même laps de temps en villégiature chez une amie qu'elle avait auprès de Gand. Mme Bélin, dont la clairvoyance s'é-

moussait, parut accepter avec un vif plaisir. C'était le cas de consulter un éminent spécialiste sur les douleurs d'oreilles dont se plaignait la bonne dame. Lemaire glissa dans l'oreille de Mathilde ces simples mots dont il ne devinait pas la portée : « Je vais prévenir Albert de notre arrivée; je ne le connais plus, s'il ne vient pas nous attendre à la gare, et s'il refuse de dîner avec nous. » Le cœur de Mathilde battit plus vite, et elle adressa à l'excellent Lemaire un sourire profond. Le digne homme venait-il seulement de suivre l'élan de ses goûts hospitaliers, ou bien, lui aussi, avait-il aimé autrefois, et devinait-il les peines d'amour sans qu'on les lui confiât? A la gloire du propriétaire, cette dernière hypothèse était la bonne. Car, lorsque Mathilde eut objecté :

— Il faudra prévenir ma tante, autrement cela pourrait la mécontenter.

— Albert n'a-t-il pas le droit de se trouver là, par hasard?

Mathilde poussait la candeur jusqu'à l'excès, et avant tout elle craignait de désobliger Mme Bélin, surtout par le moindre artifice. Sa parole n'étant pas engagée, elle confia à sa tante le projet de Lemaire, en lui en abandonnant d'ailleurs toute la responsabilité. Comme elle se faisait une fête de cette rencontre, elle ne voulait pas que cette fête fût troublée par l'ombre d'un remords.

Mme Bélin voulut-elle récompenser Mathilde de ses deux ans de discrétion et de condescendance? croyait-elle tout péril passé, ou bien sa mémoire faiblissait-elle?

L'une de ces trois causes eut pour effet cette réponse :

— Si cela vous fait plaisir, pourquoi pas?

Mathilde, touchée jusqu'aux larmes, embrassa deux fois sa tante, au risque de trahir un contentement excessif.

Elle avait entendu dire qu'Albert réussissait avec ses livres, que leur produit, joint à ses appointements, formaient un total honnête. Elle se faisait un idéal enchanteur d'aller vivre à Paris à trois, avec Mme Bélin. Quelle objection celle-ci pourrait-elle formuler lorsqu'on lui aurait démontré qu'en joignant leurs ressources, à trois, ils pourraient vivre sans faste, mais sans affront, comme les deux femmes n'avaient jamais manqué de le faire avant la demande de Bertel, et qu'enfin il s'agissait d'opter entre vingt mille francs de rente, et la santé, le bonheur et la gaieté de Mathilde?

Le trajet d'Amiens à Paris prend deux heures. Mathilde passa ces deux heures en proie à une vive agitation intérieure. Comment retrouverait-elle Albert? Comment s'aborderaient-ils? Auraient-ils l'air de ne s'être jamais quittés? ce qui est après une longue absence la marque

infaillible du pur amour sans bornes et partagé. En entrant dans la gare, Mathilde tremblait. Lorsque l'employé lui demanda son billet, elle le laissa tomber en l'avançant.

Lemaire examina d'un coup d'œil la salle d'attente. Albert ne s'y trouvait pas.

Un flot de sang couvrit de rougeur la figure de Mathilde. Heureusement Mme Bélin n'y voyait pas de si près sans lunettes; elle se borna à dire :

— S'il n'est pas plus exact dans ses fonctions, je ne m'étonne pas qu'il reste stationnaire.

Lemaire fouilla inutilement chaque recoin de la gare, il alla jusqu'à la place de Roubaix retenir une voiture; l'inspection des malles prit trois quarts d'heure, point d'Albert. Lemaire répétait sur tous les tons : « Je suis pourtant bien sûr de ne m'être pas trompé sur le jour et l'heure. » Voyant que cela consolait médiocrement Mathilde, il opéra un habile changement de front :

— Mesdames, nous sommes peut-être ici tout bonnement en train d'accabler l'innocence de nos injustes soupçons. Ma lettre ne sera pas arrivée à Albert; peut-être est-il allé passer un jour ou deux à la campagne; peut-être encore a-t-il changé d'adresse : c'était son droit. Demain matin, j'irai m'en informer à l'Arsenal. Je gagerais que nous nous croiserons en route. Allons dîner.

Dieu sait si Mathilde eût volontiers tenu le pari. Mais elle avait appris à une dure école qu'entre les alternatives plus ou moins consolantes que s'offre à lui-même le cœur humain au sein des doutes qui l'affligent, une main invisible et toute-puissante glisse souvent l'irréparable solution.

Le dîner fut silencieux. Mme Bélin se sentait fatiguée, Mathilde était oppressée, Lemaire mangeait. Chaque fois qu'il portait son verre à ses lèvres, il disait :

— Heureusement que demain le cousin Albert sera là pour me faire raison; c'est triste de boire seul, même le vin de Paris.

Mathilde avait besoin d'être laissée à elle-même, pour donner enfin un libre cours aux larmes qu'elle retenait avec peine. Après le dîner, ces dames rentrèrent à leur hôtel. Lemaire alla fumer son cigare à la porte d'un café du boulevard. Mme Bélin se mit au lit; tandis qu'elle dormait, Mathilde pleurait et adressait au ciel mille vœux, mille promesses.

Lemaire ne se croisa pas avec Albert dans le trajet de la rue de Richelieu à la bibliothèque de l'Arsenal. Le concierge de l'établisse-

ment l'arrêta sur la première marche de l'escalier, en lui disant que les salles n'étaient pas encore ouvertes au public.

— Alors veuillez me dire à quelle heure arrive d'ordinaire M. Albert Fournié!

— C'est pour le voir que vous êtes venu, monsieur?

— Sans doute.

— Vous n'êtes donc pas de sa famille puisqu'on ne vous a rien annoncé, et je puis vous dire que, malheureusement, vous ne verrez plus M. Fournié *chez nous*. Il est au plus bas ; nous avons appris ce matin qu'il ne passerait pas la journée.

— C'est impossible! je lui ai écrit hier, s'écria naïvement M. Lemaire.

— Ce n'est pas à son logement que vous le verrez pour la dernière fois. Dès que sa maladie a pris un caractère grave, il s'est fait transporter lui-même chez les Frères de la rue de Babylone, où il y a un jardin.

Lemaire s'y fit conduire au galop. Albert était mort depuis une heure à la suite d'une fièvre muqueuse, ce fléau des hommes de vingt à trente-cinq ans.

En prévision d'un dénoûment fatal, il avait préparé pour Lemaire une lettre, où il déclarait emporter dans l'autre vie l'image douce, bénie et tendrement aimée de Mathilde, à laquelle il léguait tout ce qu'il possédait sur terre, quelques objets d'art et diverses curiosités, fruit d'un goût intelligent et de patientes économies. Il léguait ses livres à l'Arsenal, sauf quelques volumes de prix et rares, qu'il partageait entre Lemaire et un de ses confrères de la bibliothèque. Une somme d'environ huit cents francs, produit de la vente de son dernier ouvrage et laissée en dépôt chez le libraire, devait servir à payer les bons soins des Frères et à subvenir aux frais du service.

Une inguérissable prostration s'empara de Mathilde à cette nouvelle, ruine de toutes ses espérances et de tous ses souvenirs. Une superstitieuse terreur l'envahit, ainsi qu'un profond renoncement à toute félicité terrestre et un besoin de dépouillement expiatoire. On ne la vit pas pleurer, mais on put jurer qu'on ne la verrait plus rire.

Elle déclara fermement à sa tante et à M. Lemaire qu'elle ne voulait à aucun prix conserver l'héritage de son mari; que sa conscience et son repos exigeaient qu'il fût immédiatement consacré à l'emploi dont Édouard lui avait souvent parlé, c'est-à-dire à la construction d'un hospice. Elle recourut aux grands moyens :

— Si vous vous y opposez, ma tante, je croirai qu'il vous répugne de m'avoir à votre charge comme autrefois.

Lemaire fut chargé d'aller à Rouen conférer avec le dépositaire des volontés dernières d'Édouard. On lui montra le testament olographe, il était conçu en ces termes :

« Si ma femme se remarie, la clause de mon contrat, par laquelle je l'institue mon légataire unique, se trouve annulée. En ce cas, je la prie d'accepter, en souvenir de moi, une somme de cent mille francs; et, sauf les réserves déjà indiquées, j'institue mon légataire, pour tout le reste de mes biens, mon cousin Albert Fournié, employé à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

« Rouen, le 29 novembre 1853. »

LOUIS DÉPRET.

DE L'INTERPRÉTATION MODERNE

DES

POËTES DE L'ANTIQUITÉ

Les Œuvres d'Horace, traduction nouvelle de M. Jules Janin. — *Les Satiriques latins*, traduits en français par M. Eugène Despois. — *Les Comédies de Plaute*, traduction de M. Sommer.

I

J'entendais un jour, dans une réunion de personnages graves, un homme lettré, érudit même, nullement utopiste et déclamateur, se plaindre du long temps que l'on consacre dans nos écoles à l'enseignement des langues anciennes. — « S'enfermer neuf ou dix ans dans l'étude du grec et du latin, disait-il, cela était bon à une époque où l'on ne s'était pas encore avisé d'enseigner au collége la science universelle et de faire de chaque écolier un petit tome de l'Encyclopédie. Alors on bornait à peu près l'enseignement à la lecture des poëtes et des orateurs anciens. Le reste s'apprenait dans le monde. Aujourd'hui les esprits sont tournés ailleurs. On veut lire rapidement les anciens, pour avoir une teinte de leurs mœurs et pour entrer plus avant dans leur histoire. De parler leurs langues, d'en posséder à fond les tours et finesses, il n'est homme du monde qui s'en soucie et qui ne dise que

c'est affaire à ceux qui ont charge de les enseigner. Demandez à un jeune homme sorti du collége avec tous les honneurs du laurier classique de vous réciter, comme faisaient les doctes écoliers du temps jadis, une ample tirade de la Milonienne, ou une scène de Sophocle, ou un chant de l'*Iliade*, il vous répondra que peut-être il a su par cœur toutes ces belles choses, mais qu'ayant eu en outre à apprendre l'histoire, la géographie, la physique, la chimie, la logique, la minéralogie, la géologie, la botanique et les mathématiques, il s'est empressé de les oublier. Ne voilà-t-il pas des années bien employées ! Je crois que notre enseignement secondaire est encore infecté de cette barbarie scolastique dont Rabelais se moquait déjà dans une boutade spirituelle, que je prends la liberté de vous rappeler, parce qu'elle peint au vif le ridicule de notre pédantisme. — « On donna, dit-il, à Gargantua un grand docteur sophiste, nommé maître Thubal Holopherne, qui lui apprit sa *charte*, si bien qu'il la disait par cœur au rebours — et y fut cinq ans et trois mois. Puis lui lut *Donat*, le *Facet*, *Théodolet* et *Alanus in Parabolis* — et y fut treize ans, six mois et deux semaines. Puis lui lut *de Modis significandis*, avec les Commentaires de Hurtebise, de Fasquin, de Tropditeux, de Jehan le Veau, de Billanio, de Brelingandus et un tas d'autres — où il fut près de dix-huit ans et onze mois. Puis lui lut le *Compost*, où il fut bien seize ans et deux mois, lorsque son dit précepteur mourut. » — Aujourd'hui les études vont à peu près de même, avec cette différence que les régents meurent et que la méthode reste. — « Et de combien, interrompit quelqu'un, réduiriez-vous le temps qu'on donne aux études classiques ? » — « Des deux bons tiers, et on y gagnerait. » — « Pourquoi ne pas les supprimer entièrement ? » — « Quelques novateurs ont demandé cette mesure radicale, car parfois l'ennui nous prend de la domination intellectuelle des anciens, que le pédantisme de leurs interprètes ne nous rend pas plus légère. » — « Quoi ! toujours Rome, toujours la Grèce ! » disons-nous. — Et comme une volée d'écoliers qui s'échappent, nous courons en Espagne, en Angleterre, en Écosse, en Allemagne, chercher d'autres modèles. Pour peu nous irions jusqu'en Chine. « Revenez, revenez au logis, dit la voix du bon sens, c'est-à-dire revenez à l'antiquité. Chez elle, vous êtes chez vous. Vous lui devez votre langue, vos lois, votre civilisation, quelques-unes de vos vertus et la plupart de vos vices. Vous avez bâti les maisons de vos villes avec les pierres de ses ruines et allumé vos foyers avec le feu de ses autels. Vous êtes ses fils, la chair de sa chair. Elle revit par vous et en vous : elle pense par votre cerveau et agit par vos mains. A peine y a-t-il dans vos veines une goutte de sang barbare. Vous êtes Latins, et,

tant que vous vivrez, tout frivoles, tout ingrats que vous êtes, vous resterez Latins malgré vous. » — Ainsi parle le bon sens, qui finit toujours par prévaloir chez un peuple sur le caprice et la mode. En sorte, qu'après des excursions souvent malheureuses au dehors, l'instinct nous ramène toujours auprès de nos maîtres naturels. Nous nous rappelons avec une pieuse reconnaissance que la Grèce et Rome ont été nos nourrices, que c'est à elles qu'après la longue torpeur du moyen âge, la France a dû son réveil et l'admirable essor de la Renaissance, et les chefs-d'œuvre littéraires de ses classiques, et les grands monuments philosophiques de cet admirable XVIIIe siècle, père de la civilisation moderne. Je veux donc qu'on conserve, comme un legs précieux, les monuments de la belle antiquité, et qu'on nourrisse la jeunesse de cette moelle des forts, mais sans l'en rassasier jusqu'au dégoût. Je veux que l'interprétation des anciens devienne plus large, qu'elle sorte des détails purement littéraires, pour entrer dans les considérations de morale, de politique et d'histoire, qui sont dans l'esprit de notre temps. Des études ainsi comprises ne formeront peut-être pas des rhéteurs précoces, des arrangeurs de mots, d'habiles mosaïstes de formes latines ou grecques, mais des hommes instruits, qui sauront de l'antiquité ce qu'il importe à un Français de nos jours d'en savoir : les traits caractéristiques des deux grandes civilisations qui ont précédé la nôtre. Peut-être un jour on arrachera à l'esprit de routine cette réforme nécessaire, mais je connais assez nos Français pour pouvoir prédire qu'alors ni vous ni moi ne serons plus.... »

II

Il développa encore longtemps cette thèse avec assez d'animation, et j'avoue que je fus frappé de ses raisons. Je n'affirme pas qu'elles soient bonnes, n'ayant pas assez de lumières sur cette importante question des études pour oser la trancher. Mais je pense comme lui que nos interprétations des œuvres anciennes sont, pour la plupart, pédantes, routinières et menteuses, et j'espère justifier cette critique dans la suite de ce travail. D'un autre côté, je crois aussi que ce serait une barbarie que de retrancher de nos études les lettres grecques et latines. Elle a, en effet, un grand charme cette antiquité tant maudite et tant révérée, un charme qu'ont rarement les productions des autres

âges, celui d'une immortelle jeunesse. Il en est de ses œuvres comme de ses traditions religieuses, que chaque siècle qui passe interprète différemment, et qui semblent contenir en elles tous les systèmes, comme le dieu des mystères orphiques portait l'univers dans ses vastes flancs. De même les productions de l'antiquité survivent à la critique, épuisent les commentaires sans s'épuiser jamais, et, après des siècles d'admiration, nous sourient toujours *d'une fraîche nouvelleté.*

A quoi tient ce privilége? Que sais-je? à leur naïveté, qui fait qu'on aime à les relire, comme on aime à interroger les enfants, à les faire jaser, moins encore pour exercer leur esprit naturel et provoquer leurs saillies, que pour jouir de leurs attitudes naïves et de leur âme tout entière qui s'épanouit à chaque mot dans leurs grands yeux ouverts.

En outre, les poëtes anciens (car c'est des poëtes que je parle dans cette étude) ont l'avantage d'être moins personnels que les nôtres, c'est-à-dire d'exprimer des sentiments plus généraux. Nos modernes s'inspirent du goût dominant de leur époque, et souvent même du petit cercle où ils vivent. Ils sont des échos retentissants pour leurs contemporains, qui leur font répéter le son de leur voix, muets pour la postérité. Les uns sont les poëtes de la rêverie sentimentale et néo-catholique, les autres les poëtes du dandysme et des boudoirs, ceux-ci des poëtes d'une secte ou d'un parti, ceux-là d'une coterie. Leur vogue et leur inspiration passent avec le sentiment ou la mode qui les inspire. Ils n'avaient qu'une corde qui se fatigue et se détend sous l'archet.

Les anciens, au contraire, s'inspirent de la nature qui ne change ni ne vieillit. Regardez le soleil, les eaux, la verdure et les hommes qui vous entourent, et dites si leurs peintures ne semblent pas nées d'hier? Tandis que les héros des Niebelungen nous paraissent des êtres étrangers à notre nature, des sortes de colosses de pierre et d'acier dont l'insensibilité nous effraye ; nous regardons ceux du vieil Homère comme nos frères aînés. Nous sentons que sous leur chlamyde bat un cœur comme le nôtre. Nous oublions que les Ulysse, les Ajax, les Nestor étaient des chefs de clan à moitié sauvages; nous ne voyons en eux que les types généraux du politique, du soldat, du vieillard sage et conciliant. Racine n'a qu'à modifier quelques traits de leurs mœurs pour en faire des Français, ou plutôt des hommes de tous les temps. De même, dans les grands hommes de Tite-Live et de Plutarque, légèrement transformés par Corneille, les héros de la Fronde saluent des contemporains.

Les paysages des anciens ont le même caractère de vérité générale. Ils ne cherchent pas comme nous, dans leurs descriptions, le nouveau, le rare, l'extraordinaire : un rocher creux d'où jaillit *le rire argentin* d'une source; deux arbres qui se croisent près d'un ruisseau; une grotte où court la vigne sauvage, en font tous les frais. En sorte que, pour sentir la nature comme ils la sentaient, il n'est pas nécessaire d'être géologue ou botaniste, il suffit d'avoir de l'âme et d'ouvrir les yeux.

On comprend que des œuvres qui répondent ainsi à tous les sentiments du cœur humain sont destinées à vivre tant qu'il y aura des hommes. Aussi les voit-on survivre à tous les caprices du goût qui sacrifient tant de jeunes renommées. Il y a des générations qu'elles forment et qu'elles nourrissent; il y en a qu'elles reposent et qu'elles rafraîchissent. Chaque siècle les adore à sa guise; le culte prend des formes variées, mais la piété ne s'éteint pas.

III

Certains ciceroni, placés officiellement au seuil du musée de l'antiquité classique, s'en vont criant contre notre indifférence et notre impiété. J'en demande bien pardon à ces invalides, la foule va encore au musée, mais elle ne veut plus de leurs explications ni de leur livret, et voilà pourquoi ils se plaignent qu'il est désert. On lit les anciens comme autrefois, plus peut-être qu'autrefois, mais on les lit autrement. Les lettrés, ceux qui ont le bonheur de les comprendre sans interprète, les commentent, les imitent et les traduisent pour ceux qui ne les comprennent pas. Vous comptez ceux qui, au XVIIe et au XVIIIe siècle, savaient le grec; vous comptez encore plus facilement ceux qui traduisaient les anciens. Comptez aujourd'hui les traductions, en vers et en prose, que chaque jour fait éclore. Il n'est auteur grec ou latin, si perdu dans la poudre et digne d'y rester, qui ne trouve son interprète : tous renaissent et se lèvent à la file comme les spectres dans l'Odyssée : c'est une résurrection générale. Tant de traductions effrayent bien un peu les gens de goût, qui commencent à se plaindre du trop; mais il ne paraît pas que le public s'en plaigne, puisqu'elles se vendent.

J'applaudis à ces travaux et surtout à la curiosité des lecteurs, mais je doute qu'elle y trouve son compte. J'ai peur même que les traduc-

tions ne finissent par refroidir le goût de la nation pour les modèles qu'elles ont la prétention de lui faire aimer. — « C'est sans doute que vous les trouvez mauvaises, direz-vous? — Non. — Que leur reprochez-vous donc? — D'être impossibles pour la plupart. »

Le reproche étant grave, je demande la permission de l'expliquer. Il y a des ouvrages anciens qu'on peut traduire, qu'on doit même traduire : les ouvrages de science et d'histoire. Qu'y cherche-t-on? Des faits. Or, les faits, de quelque manière qu'on les présente, ont toujours leur valeur. Qu'importe l'effigie de la monnaie, si vous la destinez au creuset? Et la science ne va déterrer les faits dans les ruines antiques que pour les refondre et les transformer.

Mais, quant aux poëtes, je les déclare nettement intraduisibles.

IV

Avant d'expliquer pourquoi, voyons d'abord comment ils ont été traduits. L'interprétation des auteurs n'étant que l'expression des sentiments qu'ils éveillent en nous, il va sans dire qu'il y a autant de genres de traduction que de manières de les sentir. Les productions du XVIe siècle, une époque tout enfiévrée d'enthousiasme païen, ne sont, à vrai dire, que l'imitation sous mille formes variées des modèles de l'antiquité. Mais prenons une traduction proprement dite, le Plutarque d'Amyot. Toutes les qualités premières de notre admirable prose y abondent : le tour naïf, la propriété de l'expression, la grâce négligée. Le vieil auteur se passionne pour ses Grecs et ses Romains; il les aime, il croit en eux, il en parle avec une chaleur qui se communique. Béni soit ce livre! Il a été le roman de la jeunesse de nos pères. Ceux-ci le lisaient pour y puiser de grands sentiments, et nous devrions bien le lire aussi, sinon pour apprendre à les imiter, au moins pour rapprendre notre langue que nous sommes en voie d'oublier.

Mais, avec toutes ces qualités, l'ouvrage d'Amyot n'est pas une traduction, s'il est vrai, comme je le pense, qu'une traduction doit être un miroir. Je ne vois pas le moraliste de Chéronée, avec son attitude noble et un peu raide, sa barbe de stoïque et son visage toujours austère, même quand il se déride. C'est Amyot, c'est-à-dire la bonhomie et l'enjouement français, que le miroir me présente. Tranchons le mot: la traduction d'Amyot est un mensonge, mais un mensonge charmant.

Mensonges aussi toutes les traductions de l'âge suivant. On avait bien la prétention de serrer de près le texte et de reproduire fidèlement les originaux. Le bon Amyot lui-même veut passer pour traducteur : — « Je confesse, dit-il, avoir plus estudié à rendre fidèlement ce que l'auteur a voulu dire que non pas à orner et polir le langage. » — Mais comment concilier cette promesse avec le plaisir de manier une langue jeune encore, et, par conséquent, souple et docile, et qui prend toutes les formes sous les mains de l'ouvrier? Comment n'être pas tenté de l'*orner* et de la *polir ?*

A mesure qu'on s'éloigne de la naïveté gauloise du bon vieux langage, on exige de l'écrivain des pensées nobles exprimées en un style oratoire. On veut que la prose ait de l'élégance et du nombre, qu'elle s'enfle, qu'elle s'arrondisse en périodes comme la rhétorique de Balzac. Les traducteurs sont bien obligés de s'accommoder au goût public. Comme ils écrivent pour une société polie, qui a horreur des détails simples et des termes familiers qui les expriment, ils commencent par en dégager leur modèle, comme d'un alliage vil ; ils passent ensuite l'ongle et la lime sur toutes ses aspérités et lui donnent un fini qui le rend méconnaissable. Toute traduction devient ainsi l'œuvre d'art longuement élaborée d'un rhéteur sans originalité, qui croit n'avoir réussi que quand il a fait perdre la sienne au modèle qu'il embellit. Perrot d'Ablancourt, l'auteur des Belles Infidèles, ou, comme dit Voltaire, des Infidèles qui ne sont pas belles, a attaché à ce genre faux l'immortalité du ridicule.

Notez que des esprits sérieux s'indignaient de voir la vérité sacrifiée au beau langage et murmuraient contre ces élégantes profanations. Huet, l'évêque d'Avranches, veut que le traducteur s'attache de la manière la plus étroite non-seulement aux pensées mais aux mots de l'auteur. Plus tard Tourreil, le traducteur d'Eschine et de Démosthènes, Beauzée, Batteux et d'autres savants se montrent aussi sévèrement scrupuleux. Mais l'exactitude n'est pas la vérité. Pour traduire il faut comprendre, et les beaux esprits du XVIIe siècle (je ne dis pas les grands esprits) ne comprenaient qu'imparfaitement les anciens. Frappés de la majesté du grand règne, ils voulaient en retrouver partout l'image, même dans les productions les plus naïves de l'antiquité la plus reculée. Quand Perrault accuse Homère de simplicité : — simplicité, oui, lui répond Boileau, mais simplicité noble ! — Et il prend la peine de relever par une traduction élégante les citations un peu crues de son contradicteur. Voilà donc Homère convaincu de noblesse et ses traducteurs tenus d'être nobles. On sent quelle contrainte leur

imposait la nécessité de cacher sous des fleurs la rusticité du vieux poëte, *veteris vestigia ruris*. Que d'expressions propres à remplacer par des termes généraux ou par des périphrases! Que d'images grossières, que de détails de la vie commune, que d'épithètes oiseuses et de répétitions fastidieuses à supprimer! C'était un vrai travail que de décrasser le bon Homère. Il en coûtait moins à d'Hozier de dresser l'arbre généalogique d'un parvenu. Ainsi transformés, ou pour mieux dire mutilés, tous les anciens prenaient un air de famille, qui ne permettait plus ni de les distinguer entre eux, ni de reconnaître à peu près le siècle où ils avaient vécu. Homère devenait élégant comme Virgile, Virgile pompeux comme Racine, Tite-Live parlait comme Patru et d'Aguesseau, et Cicéron comme l'abbé d'Olivet.

V

De nos jours l'antiquité est mieux comprise, grâce aux progrès des études historiques et archéologiques; est-elle mieux traduite? A l'interprétation fleurie et menteuse des siècles précédents, on a substitué je ne sais quel système de traduction exacte et servile. On a appelé cela *littéralité*, et on a cru être vrai, parce qu'on était exact. Quelle vérité! Vous me montrez je ne sais quoi d'informe cloué à une épingle : — Regardez-moi cette belle espèce de papillon. Quelles couleurs! — Je regarde et je ne vois qu'une chenille. A dire mon avis, je préfère encore à ces calques barbares la rhétorique fardée des d'Ablancourt. Les paraphrases de nos pères avaient du moins un mérite : on les lisait. On prenait une idée fausse des anciens, mais encore en prenait-on une idée. Si on n'avait pas la couleur de leurs œuvres, on en avait au moins le dessin général et la composition. Vos traductions littérales ne nous rendent pas même ce service. Étant illisibles, elles sont comme si elles n'étaient pas. Chateaubriand et Lamennais ont traduit littéralement, l'un Milton, l'autre Dante. Qui lit aujourd'hui ces essais? Quelques érudits passionnés que rien ne rebute, ou quelques dupes trompées par les noms des auteurs. Que dire d'un système que deux des esprits les plus remarquables de notre siècle discréditent en l'adoptant?

Je ne veux pas offenser nos traducteurs, gens instruits pour la plupart, exacts et consciencieux. Mais quand ils relèvent si aigrement dans leurs préfaces les fautes de leurs prédécesseurs, comment ne

réfléchissent-ils pas que ceux-ci faisaient déjà la leçon à leurs devanciers, qu'ils déclaraient déjà leur œuvre la seule vraie, la seule bonne, et tiraient l'échelle après eux? Comment ne prévoient-ils pas que d'autres viendront qui les chasseront à leur tour comme des intrus de ce rang usurpé? Enfin comment ne sentent-ils pas que le public, qui est judicieux, commence à se douter que si toutes les traductions sont les meilleures, c'est qu'il n'y a pas de bonnes traductions?

Telle est aussi mon opinion, et il est temps de la justifier par des preuves.

VI

Mettons les choses au mieux. Vous avez toutes les qualités requises pour faire un bon traducteur : l'exactitude d'un grammairien, la science d'un archéologue et d'un historien, l'âme d'un artiste, le style d'un maître. Passionné pour un poëte, vous entreprenez de le faire revivre. Comment le traduirez-vous?

En vers? Y pensez-vous? Suivre avec le boulet de la rime, de la césure et de l'alexandrin la démarche agile des mètres grecs et latins! Je vois d'ici votre modèle courir devant vous dans la liberté de son allure; parfois il s'arrête sur un rejet et se retourne pour jouir de vos faux pas et de votre train lourd et boiteux — Allons, dégourdis-toi, camarade! *Eia, urge, comes!* — Mais embarrassé comme vous l'êtes dans vos constructions grammaticales, écrasé du poids de vos lourds adverbes et de vos périphrases nécessaires, vous ne pouvez lutter de vitesse avec un homme qui fait quinze pas pour une de vos enjambées. — Figurez-vous, dit Voltaire, un très-petit chien de manchon qui suivrait un capitaine des gardes du roi de Prusse. — C'est la vraie comparaison. Vous voilà donc réduit ou à sacrifier une partie des beautés de votre original et à jeter du lest pour vous alléger, ou à tomber dans la périphrase, dernière ressource des traducteurs aux abois.

Traduirez-vous en prose? Je ne vois pas que ceux qui l'essayent soient bien plus heureux. Ambitieux de faire parler un poëte en poëte, ils se guindent généralement jusqu'à la prose poétique, plus mortelle encore que la poésie prosaïque. Je ne sais si je n'aime pas mieux encore la platitude niaise de certains latinistes du temps jadis [1], que le vernis d'élégance banale qu'ils jettent sur leurs modèles.

[1] Comme le chanoine Mallemans, par exemple, un traducteur de Virgile, qui rend *nudus ara, sere nudus*, par : labourez en chemise, semez en chemise; *galeas inanes*, par : des casques avec rien dedans, et le reste à l'avenant.

Cela est bien brossé, bien ciré, bien propret, cela luit à l'œil comme un buffet de campagne; cela est irréprochablement insupportable. Et n'essayez pas de gratter, car cela tient, et vous enlèveriez en même temps les couleurs primitives et jusqu'à la toile du vieux peintre.

On dira que ceux qui font ces chefs-d'œuvre de correction vulgaire sont des érudits patients plutôt que des écrivains. D'accord, mais j'admets une traduction écrite en bonne prose française, souple, agile, variée, d'allure presque originale (et je fais là une grande concession) que de choses resteront perdues pour le lecteur! L'harmonie du rhythme d'abord, et avec elle la beauté du sentiment.

En effet, une vérité morale ou géométrique, quelle que soit la forme qu'on lui donne, reste toujours une vérité. C'est au poids et non au timbre qu'on l'estime.—Le tout est plus grand que la partie, — il faut rendre à chacun ce qui lui est dû, — et d'autres axiomes ont dans toutes les langues la même force et la même valeur. Les formules abstraites n'ont ni couleur ni harmonie propres. Mais il n'en est pas de même des idées poétiques. Ce que le savant voit avec la raison, le poëte le voit avec les yeux du corps. Les idées ont pour lui des formes qu'il distingue non-seulement à leur couleur mais à leur accent particulier, au son qu'elles rendent en touchant les cordes de son âme. De là ces expressions si justement appliquées au travail poétique : *peindre et chanter*, c'est-à-dire nuancer les couleurs et noter les sons des idées. Cette gamme de couleurs et de sons, inappréciable au vulgaire, sensible au poëte qui a des organes plus subtils, c'est ce qu'on appelle l'harmonie. Séparez ces deux attributs de l'idée exprimée par le poëte, elle existe encore, mais dépouillée de sa valeur poétique. Or c'est ce que fait la traduction en prose, même la meilleure, elle sépare ce que le poëte unit dans sa conception, elle secoue les feuilles et les fruits de la tige et vous montre un squelette d'arbre en vous disant : Voilà un arbre.

Pour mieux exprimer ma pensée, je prends ces vers de Catulle :

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.
.....
Soles occidere, et redire possunt,
Nobis, quum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.

Rien que la simplicité passionnée de ce morceau est bien faite pour décourager le traducteur. Mais n'est-il pas vrai qu'outre ce mérite il a une harmonie particulière non moins intraduisible?

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.
Vivons, ma Lesbie, et aimons.

Le sens est exact, mais ce n'est pas l'harmonie, et par conséquent ce n'est pas le sentiment. Cette pensée n'a pas chanté ainsi aux oreilles de Catulle, et ce n'est pas ainsi qu'après tant de siècles elle retentit encore dans l'âme de ceux qui comprennent Catulle, parce qu'ils ont aimé. En la rendant de la sorte, vous faites plus qu'un contresens, vous ne traduisez pas. Et ce vers :

Nobis, quum semel occidit brevis lux,

dont le rhythme, en tombant, marque la fragilité de notre caduque existence; et cette sombre invitation de la Mort à l'Amour :

Nox est perpetua una dormienda,

quel art en rendra l'expression sourde et la mélancolie profonde? Certes, s'il est un sentiment général, c'est bien cette arrière-pensée du néant de notre être que la bonne nature mêle à nos plaisirs pour en ranimer l'ardeur défaillante. Les Grecs l'avaient chanté avant Catulle, Horace après lui, et après Horace tous les poëtes de tous les temps et de tous les pays ont senti cette pointe amère et douce de la tristesse au milieu de la volupté, et cette crainte de mourir, assaisonnement d'Epicurien, qui relève le bonheur de vivre. Pour comprendre cette impression, il suffit donc d'être homme et d'avoir vécu ; pour la bien rendre, il suffit d'être poëte; mais pour la rendre comme Catulle, il faut en saisir l'accent comme lui, ce qui revient à dire qu'il faut l'avoir ressentie comme lui.

Encore Catulle vivait-il dans un siècle poli qui avait avec le nôtre plusieurs rapports d'idées et de sentiments. Mais traduire Homère et Eschyle, ces interprètes d'un âge où la plante humaine portait des fruits si différents de ceux d'aujourd'hui, s'arracher à ses idées de Français, prendre celles d'un Argien du siége de Troie ou d'un Athénien des guerres médiques, et, ce qui est plus difficile encore, s'y maintenir, c'est un miracle d'assimilation que je crois impossible. Les Allemands et les Anglais l'ont tenté et l'ont accompli, dit-on. Sans doute leur langue se plie mieux que la nôtre à cette difficile interprétation. Il est possible que Voss, le traducteur d'Homère, soit plus exact

que Dacier, que Bitaubé et que Dugas-Montbel : de plus habiles que moi diront s'il est plus heureux et si l'Allemagne a trouvé son Homère.

VII

A cette difficulté générale de la traduction des poëtes, la plus grande de toutes à mon sens, que d'autres difficultés de détail viennent se joindre! Que de tours, que d'artifices naturels du langage intraduisibles! Sans parler des inversions, des alliances de mots, de maintes figures tout antiques, comment suivre avec la marche lente et régulière de notre construction grammaticale les mouvements de la phrase grecque et latine, vive et soudaine comme la pensée dont elle est la naturelle expression?

Comment, dans une langue analytique comme la nôtre, traduire autrement que par des équivalents et des périphrases ces mots composés, dont les poëtes anciens enrichissent à plaisir leurs belles langues synthétiques? Cette mer, *sentier des vaisseaux;* cette aurore *aux doigts de rose;* ces épées des héros *dont l'ombre s'allonge au loin,* toutes ces épithètes décoratives, venues d'un seul jet dans la pensée du poëte, deviennent ridicules ainsi décomposées.

J'ai parlé des beautés générales qui tiennent au sentiment et montré combien elles sont intraduisibles; que dire des beautés particulières qui tiennent au génie des langues et au tour d'esprit des écrivains? Dans les comiques, par exemple, il y a des mots de situation qui restent plaisants dans toutes les langues; mais ce n'est là qu'une faible partie de leur sel. Ils ont d'autres ressources dont ils usent et abusent, comme les pointes, les heurts de mots, les calembours, les bizarres onomatopées, ces trilles bouffonnes que la fantaisie de l'artiste exécute en se jouant sur le clavier docile de la langue. Je me représente un malheureux traducteur suivant de l'œil et des mouvements les cabrioles de Thalie sur la scène et faisant de lourdes chutes, chaque fois qu'il veut prendre son élan pour imiter ses exercices périlleux. Choisissons un exemple dans *l'Amphitryon* de Plaute :

Mercure. — Holà, mes poings, il y a longtemps que vous laissez jeûner mon ventre. Vous avez, pas plus tard qu'hier, couché quatre hommes sur le carreau, qui dorment du bon sommeil, et il me semble qu'il y a déjà un siècle.

Sosie. — Ah ! pauvre Sosie, je crains bien que tu ne changes aujourd'hui ton nom de Sosie pour celui de Quintus ! (Acte Ier, scène Ire).

Je n'ai pas encore lu la traduction de Plaute que M. Sommer vient de nous donner. On en dit beaucoup de bien, et je ne doute pas, connaissant le mérite de l'auteur, qu'il n'y ait plaisir et profit à la lire. Mais je le déclare un bien habile homme, s'il a pu rendre en bon français la pointe de Sosie, et s'il n'a pas été obligé de recourir à une note explicative comme celle-ci : — N. B. Quintus est en latin un nom propre qui signifie aussi Cinquième. Ce trait de Sosie est intraduisible dans notre langue. — Ainsi procèdent à chaque pas les traducteurs de Plaute et d'Aristophane, et l'on sait qu'un jeu de mot expliqué est un jeu de mot perdu.

Horace dit dans une invocation à Mercure (Livre II, Sat. vi) :

> Pingue pecus domino facias, et cætera, præter
> Ingenium....

mot à mot : Rends gras mes troupeaux, et tout le reste, tout, excepté mon esprit.

En latin, on disait : un esprit gras ; en français, on dit un esprit lourd, un esprit épais. Pour rendre cette saillie à peu près intelligible, il faudrait dire, mais aux dépens de la langue : — Épaissis mes troupeaux, etc. M. J. Janin traduit : — Engraisse mon troupeau, engraisse mes pâturages, et, me laissant mon esprit vif et léger, etc... C'est esquiver habilement la difficulté, mais esquiver n'est pas traduire.

— « Cacambo expliquait les bons mots du roi (d'Eldorado) à Candide, et, quoique traduits, ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonnait le moins. » — A tous les traducteurs, je conseillerais un petit voyage dans Eldorado.

VIII

Je faisais part de ces réflexions à certain personnage, enthousiaste des classiques anciens qu'il n'avait probablement jamais lus, au moins dans leur langue, et regrettant que ses affaires le détournassent de ces belles études qui... de cette noble antiquité que... — Vos raisons sont spécieuses, me dit-il, mais enfin, que concluez-vous ? — Que toutes les traductions des poëtes sont menteuses. — Inutiles, par

conséquent? — Pas tout à fait. — Elles servent à ceux qui les font : elles leur apprennent à penser, elles leur forment le style, elles les préparent à devenir de bons écrivains. — Et au public? — De quel public parlez-vous? Du public lettré, ou de l'autre? — De l'autre, cela va sans dire. Les gens instruits, comme nous, n'ont que faire de consulter des copies quand ils peuvent juger par eux-mêmes du mérite des originaux. — Eh bien! l'autre public fera sagement de lire les traductions. Si elles sont bien écrites, il passera quelques moments agréables, sinon il les jettera au tas. — Et de cette lecture, voilà tout le profit qu'il tirera! Savez-vous qu'avec un jugement aussi tranché, vous placez la grande majorité des lecteurs dans une cruelle alternative? — Laquelle? — Celle d'apprendre le grec et le latin, ce qui, à un certain âge, est toujours bien pénible, ou d'ignorer à jamais ce qui a été écrit de beau dans ces deux langues. — Pour bien des gens, l'alternative n'est pas aussi dure que vous pensez. Ils se consoleront d'Homère avec M. Ponson du Terrail. — Sans doute. Mais ceux qui n'ont pas la résignation aussi facile, vous voulez que les œuvres les plus sublimes de l'antiquité restent pour eux lettres closes! Vous les enfermez dans la lecture des historiens, des orateurs et des grammairiens! Vous les excluez, comme profanes, du sanctuaire de la poésie! — Dieu m'en garde! Je ne suis pas si intolérant. Si nous n'avons pas de vraies traductions des poëtes, nous avons de grandes et larges imitations. Si nous n'avons pas la lettre, nous avons l'esprit. Depuis le jour où les sociétés européennes, lasses des subtilités de la scolastique et des fadeurs allégoriques de la littérature chevaleresque, se sont réveillées au souffle de la renaissance, il s'est trouvé chez tous les peuples de nobles esprits, qui ont relevé pierre à pierre les monuments de l'antiquité renversés par les barbares. L'Italie a commencé ce travail de reconstruction qui s'est continué en France, en Espagne, en Angleterre, et qui dure encore et ne sera jamais terminé. Tandis que l'art grec refleurissait dans l'art italien, Ronsard chez nous, et ceux de la Pléiade, retrouvaient le rhythme et quelquefois l'inspiration des poëtes anciens; Rabelais dégageait la prose française du maillot de la période cicéronienne; Montaigne, formé à l'école des vieux philosophes, rejetait ses lisières et s'exerçait à penser seul. Puis vint le XVIIe siècle, arrière-éclosion du siècle d'Auguste; puis le XVIIIe, qui emprunta à l'âge précédent ses traditions littéraires, antique encore pour la forme, moderne pour l'audace de la pensée. Voilà les vrais traducteurs, voilà ceux qu'il faut lire, et non les auteurs exacts de ces froides copies qu'on appelle traductions, et qui sont aux originaux anciens ce que la Made-

leine et la Bourse sont au Parthénon. Voulez-vous connaître Tacite, cet historien que j'ai oublié de ranger parmi les poëtes? il n'est pas dans les traducteurs, pas même dans Burnouf; il est dans quelques vigoureuses pages de Montesquieu, et en particulier, dans cet admirable chapitre des Considérations qui a pour titre : *Tibère*. Si l'abbé Delille, un très-remarquable artiste en prosodie, ne vous offre qu'une pâle image des Géorgiques, consolez-vous en ne le lisant pas; mais ouvrez La Fontaine à la fable VI du livre XI :

Solitude, où je trouve une douceur secrète, etc.

Voilà Virgile avec son harmonie pénétrante et sa douce rêverie, si éloignée de la mélancolie moderne. Le même La Fontaine prend à Ovide la légende de Philémon et Baucis. Il la traduit, je me trompe, il la transforme, il en fait de l'or. Lisez-la, vous connaissez Ovide et La Fontaine : double profit. Au recueil des poésies anacréontiques, il dérobe une petite pièce, un diamant : *l'Amour mouillé*. Tout le miel de l'abeille attique est dans ce chef-d'œuvre. Nous n'avons ni n'aurons jamais de meilleure traduction de Plaute que *l'Avare* et *l'Amphitryon* de Molière. M. Sommer, s'il m'entendait, ne me démentirait certainement pas. Il y a dans le Télémaque, ce beau livre si original, unique en Europe, trop classique malheureusement, un épisode qui vaut à lui seul toutes les interprétations des tragiques grecs : celui de Philoctète. Le drame antique est là, dans ces quelques pages, avec sa simplicité d'action et le naturel de son pathétique. Lisez et applaudissez, Athéniens de Paris, c'est du Sophocle pur. — Très-bien, je crois vous entendre. Ces grands écrivains dont vous parlez, pénétrés de la lecture des anciens, ont rendu leurs sentiments avec une grande vérité. Mais leurs imitations, quelque parfaites qu'elles soient, ne sont après tout que des fragments, et des fragments... — A un homme intelligent, des fragments comme ceux-là suffisent pour juger d'une œuvre entière, et souvent même du siècle qui l'a produit. Un brave antiquaire de province peut remplir sa maison jusqu'aux combles de bric-à-brac gothiques : saints de bois ou de pierre, missels, chartes, hauberts, lances, épées à deux mains, et toute la ferraille chevaleresque, sans rien comprendre au moyen âge. Donnez à un Augustin Thierry trois de ces reliques, il vous rebâtira en un tour de main la commune, l'église et le château, toute la féodalité. La jeune Tarentine de Chénier n'est qu'un épisode, un fragment de marbre antique, mais qui me révèle les proportions d'une admirable statue : celle de la Grande-Grèce volup-

tueusement assise sur le rivage, la tête baignée dans les splendeurs dorées du couchant, et les pieds dans la mer peuplée de néréides. — Moi qui ne vois pas tant de choses que vous, et qui n'ai pas autant d'imagination, j'ai besoin de connaître l'œuvre entière d'un poëte pour l'apprécier. J'en veux voir le plan, l'ordonnance, la charpente générale. Où trouverai-je tout cela, si vous m'ôtez la ressource des traductions ? — Dans l'œuvre elle-même, apparemment. — Et si je n'ai pas le temps de la lire ? — Vous voilà bien embarrassé ! Dans les critiques. Nous n'en manquons pas, Dieu merci ! M. Sainte-Beuve, par exemple, a fait un beau travail sur l'Énéide, qui vous rendra un double service, il vous donnera l'idée du poëme et vous dispensera de lire la traduction de l'abbé Desfontaines. — Je vous remercie du conseil. Je vais lire l'étude de M. Sainte-Beuve, mais je lirai ensuite la traduction de l'abbé Desfontaines. — Lisez, monsieur, lisez, et que Virgile vous pardonne !

IX

Je crois, pour résumer ma pensée, qu'il n'y a qu'une seule forme vraie de traduction poétique, l'imitation — non pas ces calques étudiés de quelques poëtes d'aujourd'hui, auteurs de je ne sais quelles études grecques et latines, qui ne sont que des jeux de patience archéologique, quelque chose comme le dictionnaire de Rich ou le voyage d'Anacharsis mis en vers, — non pas même les imitations d'André Chénier, qui parle souvent grec en français, comme Ronsard, et nous étonne avec ses *lits clandestins*, ses *blancs vieillards*, ses bergers *qui soufflent une haleine harmonieuse* et son mendiant *qui ose à sa langue abandonner les rênes*. Non, ni cette mosaïque savante, ni cette préciosité grecque ne sont de véritables imitations. Si vous traduisiez les anciens pour quelques centaines d'érudits, vous ne sauriez être trop grecs et trop latins dans vos copies ; mais vous écrivez pour la foule qui ne les entend pas, qui est étrangère à leurs mœurs et à leurs costumes, qui ne vous tient aucun compte des efforts que vous faites pour en reproduire exactement les moindres détails. Et c'est à ce public que vous allez parler d'essédaires et de dimachères, de rostres et d'agora, d'Argiennes au long peplum et de matrones à la stole pudique ! Comment ne comprenez-vous pas que des interprétations aussi savantes exigent, pour être comprises, de bonnes études classi-

ques, et que le peuple a besoin de se faire traduire vos traductions? Vous reprochez à nos ancêtres de trop franciser leurs modèles. Ce défaut est à mes yeux un de leurs grands mérites. Je sais bien qu'Amyot ne se fait pas scrupule d'appeler l'assemblée du peuple *la commune*, le sénat une *auguste compagnie*, et l'hiérophantide *la supérieure des religieuses de Minerve*. Mais si le vieux traducteur était mieux entré dans le caractère de Plutarque, que je lui passerais volontiers ces petites licences! Est-ce que Racine aurait été applaudi de *la cour et de la ville*, si ses Grecs étaient moins Français et s'il s'était contenté de copier Sophocle mot pour mot, comme on l'a traduit de nos jours pour la scène? — Mais la couleur! direz-vous encore. — Ah! c'est un grand mot sans doute, un grand mot que tout le monde répète, parce qu'il est assez vague pour satisfaire tout le monde. Mais j'ai bien peur que la couleur, comme on l'entend aujourd'hui, ne soit que la vérité extérieure des choses. Quand vous avec patiemment agencé pièce à pièce une vieille armure et que rien n'y manque, vous croyez avoir ressuscité un chevalier : mais où sont les passions qui battaient sous ce fer? où est la vie? où est le mouvement? La maison est vide, l'hôte a délogé. La couleur, c'est la note juste du sentiment qu'on veut rendre. Assimilez-vous par une longue étude le sang et la moelle de vos auteurs, et, quoi que vous écriviez, vous les traduirez, même à votre insu. Lorsque, ému, haletant, je suis l'argumentation pressante et passionnée de certains discours de Mirabeau, j'oublie parfois que l'ennemi n'est plus Philippe, mais le privilége et la banqueroute, et je crois entendre Démosthènes.

Goëthe, un grand génie inspiré par une grande érudition, peut composer une tragédie grecque vraie comme l'antique et capable de faire illusion aux contemporains de Sophocle et d'Euripide ; mais cette œuvre de cabinet, admirée des connaisseurs, ne sera jamais populaire. Les peuples n'ont pas cette puissance d'abstraction; ils rapportent tout à eux; ils ne se détournent un moment vers le passé que pour y retrouver l'image du présent, qui les occupe tout entiers; ils n'interrogent l'antiquité que pour qu'elle leur renvoie l'écho de leurs propres pensées; ils ne s'intéressent aux événements anciens qu'autant qu'ils leur expliquent la loi de leur propre existence, et, dans la vie des hommes d'autrefois, ils ne saisissent que les traits où ils se reconnaissent. Aux traducteurs méticuleux et aux poëtes archéologues la France dirait volontiers : Je n'ai que faire de vos Grecs et de vos Romains :

Rome n'est pas dans Rome, elle est toute où je suis.

Cet instinct personnel des peuples doit être la loi de toute interprétation. Pour réussir, soyez modernes, même en imitant. Point de traductions serviles, point de calques poétiques; mais des imitations libres d'un tour original et français. Étudiez les anciens, puisqu'ils sont vos maîtres, tachez de leur dérober les richesses que vous pourrez mettre en œuvre dans votre langue : leurs sujets, leurs sentiments généraux, leurs tours même, si vous pouvez; le reste est affaire de costume, et ne serait pas compris du public. Laissez-le aux critiques, aux historiens et aux antiquaires, qui se chargeront de nous l'expliquer. En un mot, suivez le précepte de Chénier mieux qu'il ne l'a suivi lui-même :

Sur des pensers nouveaux faites des vers antiques.

X

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a chez nous aujourd'hui une tendance vers cette voie de l'imitation moderne. Je la remarque dans les dernières traductions, plus larges et plus indépendantes que leurs aînées. Ainsi M. Despois nous a donné récemment un Juvénal qui est, sous le voile transparent des noms et des usages romains, la satire du temps présent. On dirait, tant l'allure du style est franche et l'indignation sincère, que le traducteur, plein de son modèle, a fermé le livre et a écrit, moitié de mémoire, moitié d'inspiration. On fait dans ce temps peu de livres originaux qui vaillent cette copie éloquente. L'Horace de M. J. Janin est encore un essai heureux de liberté dans l'imitation. Cette traduction est diversement appréciée. Les partisans de la *littéralité* la condamnent sans appel comme inexacte. D'autres lui rendent plus de justice : ils louent l'heureux nonchaloir de la phrase, l'expression poétique et vraie du sentiment; ils reconnaissent dans cette œuvre la main d'un artiste et l'enthousiasme d'un amateur; mais ils regrettent le caractère trop personnel du style et la couleur trop moderne des images. J'avoue que je n'admets pas cette critique, et que je reprocherais au contraire à M. Janin de n'être pas assez moderne.

Ainsi je prends dans l'ode Ire du livre Ier d'Horace ce passage de sa traduction : — Parmi les hommes il en est qui se plaisent à soulever du haut d'un char la poussière olympique, et si la roue en feu évite

la borne fatale, s'ils ont remporté la palme illustre, ils se comparent aux dieux, maîtres du monde. —

La poussière olympique.... la borne fatale..., la palme illustre.... rien de plus clair pour un lettré que ces figures, mais pour un lecteur ignorant des jeux de la Grèce, ce sont des mots sonores qui ont besoin de commentaires. Pourquoi ne pas s'affranchir de la routine et ne pas emprunter sans scrupule au turf moderne sa langue intelligible aujourd'hui pour tout le monde?

Ode XIV, livre II. — Quiconque a vécu des biens de la terre, le possesseur du champ ou son fermier, passera le fleuve d'oubli, c'est la loi; en vain nous évitons le dieu Mars et ses fureurs, l'Adriatique et ses écueils sur lesquels le flot se brise en grondant, le Cocyte... il t'appelle à travers ses rives somnolentes, etc., etc.

Tout le sentiment de ce morceau, très-fidèlement rendu, est noyé dans une mythologie trop savante pour le peuple. Essayons de l'en dégager.

..... Quand vient l'heure fatale,
Meuniers ou sénateurs, c'est tout un. La mort pâle
Sur toute chair vivante étend son linceul noir,
Armorié d'os en sautoir.

Tu peux, cachant ta tête au sein de on amie,
Laisser les fous courir les flots,
Ou jeter comme un gant leur vie
Aux gueules des canons, ces mangeurs de héros;

Il faut partir; il faut descendre au pays sombre, eta.

Sans doute il n'y a là ni *fleuve d'oubli*, ni *dieu Mars*, ni *Cocyte*, ni rien qui puisse satisfaire un amateur tant soit peu exigeant de la couleur antique. Mais si la vraie couleur, celle du sentiment, est observée, l'interprétation est fidèle, Horace est traduit.

Poursuivons ces rapprochements.

Même ode. — Va, ferme à cent clefs ce vin de Cécube, et tel que le grand pontife n'en boit guère! Un héritier, plus sage et plus digne que toi de toucher aux bons vins, en remplira sa coupe, et de sa coupe débordée, il lavera la mosaïque éclatante de ses festins.

Traduction moderne :

Tes vins vieux tant choyés, que Chambertin vit naître
D'un baiser du soleil tombé sur ses coteaux,
Tes vins dignes des cardinaux,
Qui dorment sous la clef de tes sombres caveaux,
Inconnus des amis, oubliés de leur maître,

Un jour, à ta santé, ton neveu les boira.
Un jour de grande orgie, (ô scandale, ô ruine!)
Leur sang pur rougira la lèvre libertine
D'une danseuse d'opéra.

Ode XIX, livre III.— Oui! tu nous dirais volontiers combien d'années séparent le premier roi d'Argos de ce généreux Codrus, qui se dévoua à sa patrie. Oui, tu sais sur le bout de ton doigt les agnats et les cognats d'Eaque, et toutes les rencontres des Grecs et des Troyens sous les murs d'Ilion, bâtis par Neptune. Mais le prix d'une tonne d'un vin de Chio..., le nom de notre hôte..., à quelle heure on dîne... Tu ne sais pas un mot de ce que nous voudrions savoir.

Traduction moderne :

Tu nous dis les Germains mettant en poudre Rome,
Ce grand colosse vermoulu,
Et le Welche aux yeux bleus galopant vers la Somme,
Et Clodion le chevelu.

Et tu ne nous dis pas si ta maîtresse est belle,
Quand nous soupons, chez qui, quels vins, qui nous les sert, etc.

Même ode.— Enfants, j'hésite entre ces trois santés ou neuf santés, car c'est mon droit de remplir neuf fois mon verre d'un vin brûlant trempé d'eau fraîche. A chacune des Muses, un verre est-ce trop, pour un poëte reconnaissant? Il est vrai que les Grâces peu voilées, inséparables, se contentent de trois coupes, et leur exemple est d'un utile enseignement.

Traduction moderne :

Trois flacons par convive, ou neuf — et pas d'excuses!
Car les Grâces, qui vont sur la pointe des prés
Rhythmant leurs chœurs dansants, sont trois : leurs sœurs les Muses
Sont neuf : donc trois et neuf sont les nombres sacrés.

Trois, c'est bien ; neuf, c'est mieux. — C'est le nombre héroïque.
Le poëte exalté, dans un transport lyrique,
Peut aller jusqu'à neuf; mais nous, cerveaux plus froids,
Qui craignons les sergents, nous nous bornons à trois.

Qu'on me permette de clore cette étude par quelques essais qui montreront aux jeunes poëtes, tentés de suivre la méthode que je

recommande, non pas ce qu'ils doivent faire (je n'ai pas cette prétention), mais ce qu'ils peuvent oser.

A FAUNE

(ODE XVIII, LIVRE III)

O dieu, dont la flûte à peine entendue
Fait pâlir au bois la Nymphe éperdue,
Descends des hauteurs, Faune aux pieds légers;
Épands les trésors de tes mains fécondes
Sur mes moissons blondes,
Peuple mon étable, emplis mes vergers.

Quand le chœur des mois, enfants de l'année,
Achève en dansant sa course ordonnée,
Tu sais, Dieu jaloux, si nous te fêtons.
Du sang d'un chevreau le vieil autel fume,
Le cratère écume,
Et l'âtre luisant rit sous les festons.

Nones de décembre, ô saison sacrée!
Les troupeaux perdus dans l'herbe serrée
Errent librement par monts et par vaux.
Tout est joie aux champs : villageois à table
Et bœufs à l'étable
Oublient leur misère et leurs longs travaux.

En ce jour béni, la forêt sauvage
Verse aux pieds du dieu son pâle feuillage.
Le loup suit au pré la brebis, sa sœur.
D'un pied aviné le vigneron danse,
Et frappe en cadence
L'avare sillon qui boit sa sueur.

A ZINA

(ODE XX, LIVRE III)

Prends les aiglons au nid de l'aigle, et sa famille
A la lionne du désert,
Zina, mais ne prends pas à la vieille Camille
Son grand Arabe au turban vert.

J'entends, j'entends les cris de la lionne fauve.
Où le cacher, Zina, ton enfant du désert,
Ton grand Arabe au turban vert?
Mets-le dans ton boudoir, mets-le dans ton alcôve;

Jusque dans ton alcôve elle ira le chercher.
Mordez, les dents, taillez, les griffes!
L'aura qui pourra l'arracher,
L'Arabe au turban vert, l'héritier des kalifes!

Et pendant ce combat, qui met la ville en feu,
Abdul couché, les yeux au plafond de sa chambre,
Impassible et beau comme un dieu,
Fume le latakié dans un calumet d'ambre.

A MARGOT

(ODE XIII, LIVRE IV)

Mes vœux sont exaucés! Margot, vieille et coquette,
Me venge doublement des maux que j'ai soufferts.
L'âge a secoué l'arbre, et de ses rameaux verts
Sont tombés les fruits d'or dont se parait sa tête.

— Margot, ferme ta porte et brise ton miroir.
Lui dit en vain le Temps, qui tout bas la conseille.
Margot ne sait pas qu'elle est vieille,
Ou s'obstine intrépide à ne pas le savoir.

Où sont ces lèvres tant aimées?
Et ces yeux, et ce sein, où sont-ils? Mais où sont
Les roses des buissons semées
Dans les sentiers d'avril que les amoureux font?

Adieu, beauté sitôt flétrie!
Adieu les folles nuits et les jeunes amours!
Les archives de la mairie
Sont la fosse commune où dorment tes beaux jours.

Les neiges de ton front mettent l'Amour en fuite.
En perdant ta beauté, tu perds jusqu'à ton nom.
Tu fus la belle Marguerite,
Tu n'es plus que Margot, la vieille Margoton;

Margoton laide et rechignée,
Que suivent les marmots, qu'évitent les passants,
Et qui tend à l'écart sa toile d'araignée
Aux candides adolescents.

Ta gorge cependant effrontément s'étale.
L'âge a calmé ton sang, sans calmer tes désirs,
Et la volupté du scandale
Seule éveille ton cœur, mort aux autres plaisirs.

Tu folâtres, tu bois, tu dis la chanson tendre,
Quand l'ivresse au dessert met tes sens en émoi.
Dieu! si la Mort allait t'entendre!
Mais non! la Mort est sourde aux vieilles comme toi.

La Mort ravit les belles choses.
Elle a cueilli Martha, comme on cueille une fleur.
J'ai baisé ses paupières closes,
Le cercueil qui l'enferme enferme aussi mon cœur.

Dors en paix, ma blanche colombe!
Toi, tu vivras, Margot, c'est la loi du destin.
Quand l'herbe effacera ma tombe,
Le foyer de tes jours ne sera pas éteint.

Tels ces vieux chiffons qu'on exhume,
Paniers, grands falbalas et manches à gigot;
Telle un jour, relique posthume,
A nos petits enfants on montrera Margot!

Je donne ces ébauches pour ce qu'elles valent, n'y attachant quelque importance que parce qu'elles sont l'esquisse de la seule méthode de traduction poétique que je croie féconde. Que d'autres essayent, ils feront mieux. Si l'antiquité est toujours belle, ce n'est pas qu'elle ait en elle tous les principes d'une immortelle jeunesse, et qu'elle échappe par sa nature à la loi fatale de toutes les œuvres humaines; c'est que chaque génération qui passe lui communique en se l'assimilant sa séve et sa vigueur. Ainsi les barbares ont rajeuni à leur contact le vieux monde épuisé. Chez nous elle s'est incarnée successivement dans trois siècles. Le nôtre, après avoir égaré ses amours ailleurs, est revenu à elle, mais las de ses aventures et ne lui apportant plus que le zèle attiédi d'un amateur blasé, sensible seulement à la beauté plastique.

Renonçons à ce culte stérile qui néglige l'âme et se borne à l'admiration des formes. Rappelons-nous le miracle du vieil Eson, rajeuni par Médée la magicienne, et renouvelons pour l'antiquité le mystère de cette opération merveilleuse. Parmi les éléments sans nombre dont elle est composée, choisissons ceux que nous croirons les plus propres à être transformés et jetons-les dans la cuve où fermentent les idées et les passions modernes; ou, pour parler sans métaphore, ne traduisons pas les poëtes, imitons-les librement. Voilà tout le sortilége.

D. Ordinaire.

M. GUIZOT

ET L'ORTHODOXIE PROTESTANTE

Méditations sur l'essence de la religion chrétienne,
par M. Guizot, 1 vol in-8°.

L'apparition d'un livre de M. Guizot sur une des questions qui préoccupent le plus vivement l'attention générale, était de nature à exciter l'intérêt de tous les lecteurs sérieux. L'opinion d'un esprit aussi ferme et aussi élevé, d'ordinaire si contenu dans ses jugements, devait avoir une grande valeur dans le débat qui a éclaté en France avec une ardeur si peu prévue et qui se continue encore chaque jour, parmi nous et autour de nous. La tolérance qu'il professe invariablement envers d'anciens adversaires dont les mécomptes ou les évolutions lui donneraient beau jeu, M. Guizot ne pouvait manquer de la mettre en pratique sur un terrain qui, plus qu'aucun autre, exige une bienveillance mutuelle et des concessions réciproques. Aussi n'a-t-il point failli à cette règle de conduite, et nul ne contestera la modération de son langage non plus que la sincérité de ses convictions. Si le résultat de cette nouvelle étude ne répond pas de tout point à l'attente du public, il faut s'en prendre à la difficulté même du sujet et aux objections invincibles qu'il n'était pas dans la pensée de l'auteur d'éluder, ni en son pouvoir d'affaiblir.

Quoique M. Guizot annonce un complément ultérieur de son œuvre,

il embrasse dans son premier volume la plupart des problèmes que les apologistes se proposent de résoudre. Examinons donc avec lui les divers articles de son symbole, et suivons-le dans l'ordre qu'il a lui-même adopté.

Dès le début, il fait le même aveu que Thomas Browne, que Chateaubriand, que M. Bautain et que tant d'autres sceptiques ralliés à la foi. « Sur le système chrétien, dit-il, et sur chacun de ces dogmes essentiels, j'ai porté le poids des objections; j'ai connu les anxiétés du doute. » Il y a là pour nous tous une leçon d'humilité et de modestie. Les vrais penseurs délibèrent avant de croire et d'affirmer : les esprits superficiels souscrivent à tout sans examen et n'hésitent jamais.

M. Guizot résume ainsi les points communs aux différentes sectes du christianisme, et qui constituent, selon lui, l'essence même de cette religion positive : « la création, la providence, le péché originel, l'incarnation et la rédemption. » Sur ces cinq dogmes, les deux premiers sont admis sans difficulté, et les trois autres sont contestés par une saine philosophie.

L'auteur entreprend d'expliquer les conséquences du péché originel et de les justifier aux yeux de la raison. De même que l'évêque Butler, il fait observer que « les parents transmettent à leurs enfants tels ou tels penchants moraux, comme tel ou tel tempérament, comme tels ou tels traits de leur visage. » Tout cela est vrai; mais il y a loin de ces analogies accidentelles, secondaires et souvent démenties par les faits, à l'injuste solidarité qu'implique le dogme dont il s'agit.

D'après le récit biblique, la chute primitive était malheureusement inévitable. Elle aurait pu avoir lieu dans l'âge mûr tout aussi bien que dans l'adolescence d'Adam; mais une désobéissance à la volonté du créateur était facile à prévoir, par suite de la faiblesse et de l'inexpérience de nos premiers parents. Il est impossible à quiconque respecte et admire la suprême sagesse en toute chose, de croire que Dieu ait si mal pris ses mesures, que la déchéance du genre humain soit contemporaine de la création du monde, et que l'état d'innocence, primitivement réservé à notre race, n'ait duré qu'un moment pour nous laisser d'éternels regrets. On s'étonne que des esprits éclairés se flattent de nous fournir ainsi une explication satisfaisante de l'origine du mal physique et moral ici-bas. C'est le cas de rappeler le mot si juste du philosophe Sénèque : *Dii non possunt videri nescisse quid effecturi essent... scias non esse hominem tumultuarium et incogitatum opus*[1].

A propos du dogme de l'incarnation, M. Guizot essaie, après beaucoup d'autres, d'établir la divinité de Jésus-Christ par des textes de l'Évangile, et il échoue aussi complétement qu'aucun de ses prédécesseurs. Il

[1] *De beneficiis*, VI, 23.

cite d'abord un passage de saint Matthieu. Jésus interroge ses disciples sur l'opinion que la multitude a de lui, sorte de curiosité assez singulière chez un Dieu qui lit dans les cœurs. La plupart lui répondent qu'on le prend pour un prophète. Un seul, Simon Pierre, s'écrie : « Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant[1]. » Par malheur, Pierre se dément lui-même et montre qu'il ne croit pas à la divinité de Jésus, lorsque, quelque temps après, il le renie formellement trois fois. Ali ne regardait pas Mahomet comme « le fils du Dieu vivant, » et, dans une semblable épreuve, il n'hésita pas à s'offrir en sacrifice pour le salut de son maître.

L'auteur invoque ensuite les paroles de Jésus rapportées par saint Jean : « Ego et pater unum sumus..... qui videt me, videt et patrem[2]. » Il y a fort loin de là à cette simple déclaration qui trancherait le débat, et qu'on cherche vainement dans les évangiles : « Ego sum Deus..... ego sum æqualis Deo. » Prétendra-t-on que Jésus ne pouvait parler ainsi, parce qu'il appartenait à l'humanité par un côté de sa double nature? Oui, sans doute; mais, dans l'hypothèse, il était Dieu aussi et il opérait des œuvres divines. Il aurait donc pu tenir un pareil langage sans la moindre imposture. C'est ce qu'il ne fait nulle part. Il se qualifie tantôt de « fils de l'homme, » tantôt de « fils de Dieu; » et il permet à ses auditeurs d'appeler également Dieu « leur père, » comme il en donne l'exemple dans l'oraison dominicale.

M. Guizot rappelle encore un passage d'une épître où saint Paul dit aux habitants de Philippes, en parlant de Jésus : « Qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo[3]. » Voilà justement le point contesté. Aucun mot de Jésus dans les Évangiles n'autorise une semblable affirmation. Saint Paul pouvait s'exprimer avec cette assurance, dans une lettre aux habitants d'une province lointaine; mais lui-même, présent sur les lieux et contemporain des événements, n'avait pas cru un mot de la mission de Jésus-Christ, et s'était rangé parmi les persécuteurs de l'Église naissante. N'est-ce pas d'ailleurs ce même apôtre, qui, dans une autre de ses épîtres, déclare que Jésus, après sa mort, s'est montré à plus de cinq cents spectateurs à la fois, malgré le témoignage formel de saint Pierre qui reconnaît franchement que le miracle de la résurrection n'a eu d'autres témoins que les disciples[4]?

Les autres textes produits par M. Guizot à l'appui de son argumentation n'ont pas plus de valeur que ceux qui précèdent. Après des preuves aussi insuffisantes, est-il fondé à conclure que « le dogme de l'incarna-

[1] *Ev. sec. Math.*, XVI, 16.
[2] *Ev. sec. Joan*, X, 30; XIV, 9.
[3] *Epist. ad Philippenses*, II, 6.
[4] *Act. apost.*, II, 32; III, 15.

tion, c'est-à-dire de la divinité de Jésus-Christ, est partout dans les livres saints, dans les divers Évangiles, dans les Actes des apôtres, dans les Épîtres des apôtres ? » Je ne le pense pas.

Les uns et les autres, croyants ou libres penseurs, nous respectons et nous aimons le fondateur du christianisme, mais à des points de vue différents. Vous pensez mieux l'honorer en lui adressant un hommage qu'il n'a jamais réclamé, en l'égalant à celui dont il se déclarait l'inférieur et l'humble interprète, en lui consacrant un culte que ses disciples et ses apôtres n'ont point connu. Nous croyons mieux le comprendre en l'admirant comme un réformateur sublime, comme un moraliste incomparable, comme un bienfaiteur de l'humanité. Ces titres suffisent à notre gratitude. Nous ne saurions aller au delà, parce que nous ne sommes point polythéistes, et que nous ne concevons pas un Dieu *tripersonnel*. Si c'est vous qui êtes dans le vrai, soyez indulgents pour notre erreur, et accusez uniquement l'indocilité de la raison humaine.

M. Guizot est bref sur le dogme de la rédemption, nouvelle pierre d'achoppement pour les apologistes. En effet, si l'on a peine à concilier avec la justice divine l'influence de la faute individuelle du premier homme sur sa postérité, il est encore plus difficile de comprendre comment la substitution d'une victime innocente peut racheter cette faute. M. Guizot avoue que le fait semble étrange « aux yeux d'une raison superficielle. » Il rappelle que les hommes, à différentes époques, ont cru à l'efficacité de pareils dévouements et à la vertu propitiatoire de semblables offrandes. Il se demande s'il n'y a là « qu'une généreuse illusion. » Quant à lui, il reconnaît, dans le sacrifice volontaire de l'innocent pour le coupable, « une efficacité mystérieuse dont il ne lui est pas donné de pénétrer le secret. » Je le crois aisément. Certes, on ne voit pas quel rapport il peut y avoir entre les voies de Dieu et l'erreur grossière de quelques nations barbares, dans l'enfance de la société.

D'où vient, pour le remarquer en passant, que les dogmatistes rabaissent à l'envi les facultés que nous tenons de Dieu, et qui, après tout, sont nos seuls moyens de découvrir ou d'entrevoir la vérité ici-bas? « Notre misérable justice, » dit Pascal; « notre raison superficielle, » ajoute M. Guizot. Mais, s'il en est ainsi, à quoi pouvons-nous nous fier, et un pareil système ne conduit-il pas à l'asservissement de l'intelligence ou à un scepticisme universel ?

Dans l'hypothèse chrétienne, le genre humain expie par procuration une faute qui lui est étrangère. De même qu'il n'a pas commis l'infraction, ce n'est pas lui qui en supporte la peine. C'est un innocent qui s'immole pour le coupable, ou plutôt pour la postérité du coupable. Ce n'est pas tout. La déchéance rachetée au prix d'un si grand sacrifice n'en subsiste pas moins. L'homme ne recouvre pas son état primitif, et il n'est sauvé qu'à la condition de se sauver lui-même. Débrouille qui

pourra une telle complication de mystères. Assurément, ce n'est pas le moindre parmi tant d'autres que tout cela paraisse à l'orthodoxie une solution claire, complète et même la seule possible de l'énigme de la vie. Pour nous, réduits à nos seules lumières, nous croyons que Dieu est juste, qu'il ne nous doit pas le bonheur gratuitement, qu'il nous éprouve dans une existence passagère, et qu'il nous tiendra compte des résultats de l'épreuve selon nos mérites. Cette simple explication de la philosophie nous satisfait mieux que le laborieux enchaînement de dogmes admis par la foi.

M. Guizot consacre dans son étude une place importante à la question du surnaturel. « La croyance au surnaturel est, dit-il, un fait naturel, primitif, universel, permanent dans la vie et l'histoire du genre humain. » Autant vaudrait dire que la crédulité de l'esprit humain est un fait naturel, primitif, universel. En effet, dans tous les temps et chez toutes les nations, on a cru à la magie, aux prodiges, aux apparitions, à l'influence des astres et à beaucoup d'autres rêveries. On y croit moins à mesure qu'on s'éclaire, et on n'y croit plus du tout quand on est suffisamment éclairé. Que conclure, sinon que les progrès de la raison qui nous vient de Dieu diminuent peu à peu la foi au surnaturel dont il se passe dans le gouvernement du monde visible ?

« Il y a de nos jours, dans le peuple, ajoute l'auteur, bien des pères, des mères, des enfants qui se croient incrédules et se moquent fièrement des miracles... Que font ces parents quand leur enfant est malade, ces cultivateurs quand leurs récoltes sont menacées, ces matelots quand ils flottent sur les mers, en proie aux tempêtes? Ils lèvent les yeux au ciel, ils prient, ils invoquent cette puissance surnaturelle que vous dites abolie dans leur pensée. » Tout cela est vrai ; mais ces parents, ces cultivateurs, ces matelots, dans les circonstances et les préoccupations où vous les représentez, ne jouissent plus de la liberté entière de leur esprit, et, l'épreuve une fois passée, ils reviennent à l'oubli du surnaturel, sans attendre l'imminence d'un péril quelconque pour honorer et pour prier Dieu, s'ils font usage de leur raison.

Au reste, nous ne contestons point d'une manière absolue le surnaturel [1] : seulement il échappe à nos observations et reste le secret de Dieu. Un miracle, au contraire, est le surnaturel rendu sensible. On peut admettre en principe le surnaturel, sans pour cela considérer les miracles comme un moyen bien choisi de justifier une mission divine, sans ajouter foi à des faits merveilleux, dépourvus d'authenticité ou même indignes de la suprême sagesse.

[1] Nous supposons que l'auteur entend ici par surnaturel non pas ce qui est contre nature, mais ce qui est au-dessus de notre intelligence de la nature, en un mot, le mystère.
(*Note de la Rédaction.*)

M. Guizot, qui parle beaucoup du surnaturel en général, dit peu de chose des miracles en particulier, omettant ainsi le point le plus vulnérable de sa cause. Il cite quelques passages du philosophe Hume sur la valeur des témoignages humains; mais, à coup sûr, il ne choisit pas les plus graves objections de cet habile métaphysicien. Je n'insiste pas ici sur ce sujet, parce que la question des prophéties et des miracles est traitée à fond dans le livre *Du Christianisme et du libre examen*, où l'on trouvera un résumé de la théorie de Hume et les réponses de son adversaire Campbell, avec les meilleurs arguments des principaux apologistes modernes[1].

L'auteur invoque une dernière considération en faveur du surnaturel. « Je n'hésite pas à affirmer qu'il n'y a point d'imagination qui puisse se représenter avec une vérité suffisante ce qui arriverait en nous et autour de nous, si la place qu'y tiennent les doctrines chrétiennes se trouvait tout à coup vide et leur empire anéanti. Personne ne saurait dire à quel degré d'abaissement et de déréglement tomberait l'humanité. » Tout ceci est incontestable, s'il n'y a point de milieu entre la foi chrétienne que nous a léguée la tradition et la foi en Dieu; mais là est précisément la question. Prenez-y bien garde : tout s'enchaîne dans l'orthodoxie. Il ne s'agit pas seulement de la divinité de Jésus-Christ autour de laquelle nous tournons sans cesse depuis quelque temps. Croyez-vous à l'existence et à l'intervention du diable dans les événements d'ici-bas? Croyez-vous au dogme inexplicable de la Trinité? Croyez-vous à la cosmogonie de Moïse, malgré ses erreurs palpables? Croyez-vous à la connexité de la loi ancienne et de la loi nouvelle, en dépit de leurs disparates? Croyez-vous à l'inspiration des Écritures, y compris les contradictions des évangélistes? Croyez-vous aux prophéties vérifiées ou non vérifiées? Croyez-vous à une profusion de miracles commencés avec le monde et interrompus on ne sait pas quand? Croyez-vous à la damnation des païens les plus vertueux et des enfants morts sans baptême? Croyez-vous aux peines éternelles de l'enfer? Si vous ne croyez pas à toutes ces choses et à bien d'autres encore, vous n'êtes pas chrétien. Or, je ne sais si le savant écrivain auquel je réponds croit à tout cela, et je lui demande, en lui laissant le loisir de la réflexion, s'il est bien fondé à conclure qu'il n'y a pas de milieu entre la foi chrétienne et la foi en Dieu.

Songez d'ailleurs que parmi les religions positives, il n'en est aucune qui ne s'appuie sur le même dilemme. Chacun s'affirme et nie tout le le reste. Point de bouddhisme, point de Dieu; point de judaïsme, point de Dieu; point d'islamisme, point de Dieu. Si on les prenait au mot, les trois quarts du globe seraient aujourd'hui plongés dans l'athéisme, tandis que, grâce au ciel, selon toute vraisemblance, l'athéisme forme une rare et infiniment minime exception.

[1] *Christianisme et libre examen*, par le Dr Mary, ch. IX, X, et XI. — Paris, Didier, 1864.

Sans s'astreindre à un plan rigoureux, l'auteur aborde un peu tardivement la question délicate et épineuse de la révélation par laquelle il semble qu'il aurait dû commencer. En effet, avant d'exposer les dogmes du christianisme, il faudrait au moins établir la nécessité d'une ou de plusieurs révélations successives. Il faudrait montrer avant tout que la conscience et la raison ne nous suffisent pas pour nous conduire, tâche difficile qu'esquivent la plupart des apologistes. Voici le principal argument sur lequel se fonde M. Guizot. « Quand l'homme est entré pour la première fois dans le monde, il n'a pu y entrer enfant nouveau-né et avec le seul souffle de la vie; il a été créé grand, avec ses instincts et ses facultés complètes en puissance et capables d'action immédiate... La création implique donc la révélation, une révélation qui a éclairé l'homme à son entrée dans le monde et l'a mis en état de déployer, dès les premiers jours, ses facultés et ses instincts[1]. » D'accord, à moins qu'on ne suppose que la main bienveillante et invisible qui a créé l'homme, a aussi veillé à sa conservation et pourvu à ses besoins, lui a préparé des aliments et un abri, a écarté de lui les intempéries et les êtres malfaisants, l'a entouré de soins et de sollicitude, tout le temps nécessaire à son complet développement. En aucun cas, cette affectueuse tutelle et cette simple initiation à la vie ne constituent une révélation proprement dite. On est généralement convenu de désigner ainsi quelque communication mystérieuse sur des vérités inaccessibles à la seule raison, comme le récit de la *Genèse*, ou relative à l'existence future, comme les promesses de l'Évangile.

D'accord sur le fait de la révélation, les dogmatistes cessent de s'entendre sur le caractère, l'objet et les limites de l'inspiration dans les livres saints, dépositaires de la parole divine. M. Guizot dit, par exemple : « Dieu n'a point voulu, par cette voie surnaturelle, enseigner aux hommes la grammaire, et pas plus la géologie, l'astronomie, la géographie ou la chronologie que la grammaire... C'est sur la religion et la morale, sur la religion et la morale seules, non sur aucune science humaine, que porte l'inspiration des livres saints[2] » S'il en est ainsi, comment se fait-il que Dieu, dans ses communications à Moïse, ait complétement omis l'immortalité de l'âme, ce dogme si essentiel à l'intelligence de l'ordre moral et si favorable à la pratique des devoirs ici-bas? D'où vient que, sans nécessité et sans avantage, il a suggéré à son interprète de faux systèmes d'astronomie, de géologie et de chronologie, ou des erreurs susceptibles de décréditer plus tard l'ensemble des révélations. D'après votre distinction même, n'aurait-il pas dû initier Moïse à la doctrine de la vie future, avant de satisfaire une vaine curiosité, et ne lui rien dire de la création du monde, ou ne lui en donner que des notions exactes?

[1] *Méditations*, p. 143.
[2] *Ibid.*, p. 155.

Puisque vous vous chargez de nous dévoiler les desseins de Dieu, ne lui attribuez au moins que des plans raisonnables.

L'auteur poursuit son idée sur l'inspiration des Écritures, et se débarrasse beaucoup trop aisément de l'objection qui précède, en ajoutant : « J'écarte comme absolument étrangère à la grande question qui m'occupe, toutes les difficultés élevées contre les Livres saints, au nom des sciences de la nature finie. Je ne cherche et ne considère dans ces livres que ce qui est leur unique objet, les rapports de Dieu avec l'homme... » N'oubliez pas cependant que les erreurs matérielles que vous abandonnez à nos disputes ont pour elles la garantie de l'esprit saint; qu'elles ont été admises comme vérités incontestables par le christianisme, pendant une longue suite de siècles; que maintenant encore elles sont soutenues et glorifiées par des écrivains sérieux, qui voient dans la *Genèse* le dernier mot sur toute chose. Si votre explication est la bonne, que deviennent les savantes recherches de M. Auguste Nicolas, si applaudies par le Père Lacordaire, et sa tentative plus ou moins heureuse pour concilier la cosmogonie de Moïse avec tous les progrès de la science moderne ? Qui croire dans ce conflit, de l'apologiste catholique et de l'apologiste protestant ? *Non nostrum inter eos...*

On a remarqué qu'un anthropomorphisme continu domine dans les Écritures juives, et que les passions humaines y sont transportées sans scrupule à la divinité. M. Guizot se hasarde assurément beaucoup, lorsqu'il dit : « Le Dieu de la Bible n'a point de biographie, point d'aventures personnelles. Rien ne lui arrive et rien ne change en lui... » Qu'est-ce donc, je vous prie, que l'Ancien Testament, sinon une biographie familière et, en quelque sorte, anecdotique du Dieu israélite, de ses apparitions, de ses entretiens et de ses monologues ; une histoire détaillée de ses prédilections, de ses antipathies, de ses rancunes, de ses mécomptes, de ses expédients, de ses piéges et surtout de ses vengeances ? Quant à son immutabilité, cette essentielle prérogative d'un être infaillible, la reconnaissez-vous dans des passages tels que ceux-ci : « *Pœnituit eum quod hominem fecisset in terrâ...* [1]. *Non igitur ultra percutiam omnem animam viventem sicut feci* [2]. » Si le Jéhovah de la Bible n'est pas licencieux comme les dieux du polythéisme, en revanche il se montre imprévoyant, partial, capricieux, jaloux, irascible et implacable. Ouvrez le livre au hasard, et tout cela vous sautera aux yeux, pourvu que vous ne les fermiez pas volontairement. Ce n'est pas un des moindres mérites de l'Évangile que de nous ramener au spiritualisme, et de nous offrir dans le Messie un modèle plus conforme à nos idées de la perfection divine.

[1] *Genèse*, VI, 6.
[2] *Ibid.*, VIII, 21.

On s'étonne que dans la revue sommaire des annales juives, qui forme le sujet de la septième méditation, l'auteur ne s'aperçoive pas que l'histoire du peuple élu, à travers ses vicissitudes, ses catastrophes et ses péripéties, ne diffère presque en rien de celle des autres peuples ; et quand il s'écrie : « ce n'est pas là un fait humain, » on serait tenté de répondre : « c'est bien moins encore un fait surnaturel. »

Pas plus que ses devanciers, M. Guizot n'est exempt de contradictions, C'est ainsi qu'il dit quelque part : « Un fait est incontestable, la parfaite sincérité des apôtres et des premiers chrétiens dans leur foi aux miracles de Jésus-Christ [1]. » Cela ne l'empêche pas d'ajouter à la page suivante : « Les apôtres ne croient vraiment en lui qu'après l'accomplissement de son sacrifice et de son dernier miracle, quand ils l'ont vu crucifié et ressuscité [2]. » Quant au fait même de la résurrection, fondement du christianisme, l'auteur oublie-t-il donc les nombreuses et palpables contradictions des quatre évangélistes et des deux princes des apôtres sur ce point capital, source inépuisable d'embarras pour les apologistes ? Ces disparates, ces dissidences et ces variations, si propres à infirmer le témoignage des narrateurs, ont été signalées récemment, avec des citations textuelles à l'appui, dans le traité du *Christianisme et du libre examen* [3].

M. Guizot conclut ainsi son chapitre sur les miracles de l'Évangile : « Le triomphe de la religion chrétienne, sans l'action miraculeuse de Dieu, serait de tous les miracles le plus impossible à accepter. » Il n'existe pas une seule religion positive, aujourd'hui connue, qui ne puisse invoquer en sa faveur le même argument, et se glorifier aussi d'une intervention divine. L'établissement d'un nouveau culte est toujours un fait plus ou moins extraordinaire, à quelque point de vue qu'on l'envisage, et même sans admission de surnaturel. Quoi de plus merveilleux, par exemple, que le succès d'un conducteur de chameaux, tout à fait illettré, qui renouvelle la face d'une partie considérable du globe, et substitue le Coran à l'Évangile dans toutes les métropoles qui avaient été le berceau du christianisme !

Je viens d'exprimer mon sentiment avec franchise et sans détour sur le livre de M. Guizot. Le nom de l'auteur peut être ajouté à la liste des hautes intelligences assujetties de bonne heure au joug de la foi, dociles aux empreintes de l'éducation de famille, et qui abdiquent spontanément leurs prérogatives, en ce qui touche les questions religieuses. Les exemples de ce genre ne sont pas rares. Il n'y a pas à se plaindre d'une semblable tendance chez quelques hommes supérieurs. Il importe que

[1] *Méditations*, p. 288.
[2] *Ibid.*, p. 289.
[3] *Christianisme et libre examen*, par le Dr Mary, ch. xi. — Paris, Didier, 1864.

nous sachions à quoi nous en tenir sur la force réelle des doctrines orthodoxes, et que la controverse ne soit pas abandonnée à des champions subalternes. Autrement, nous serions tentés de croire que nos adversaires tiennent en réserve des arguments plus décisifs, des raisons plus spécieuses que ce que nous connaissons jusqu'ici. La cause de la philosophie n'a heureusement rien à craindre. Lisez les *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, et vous resterez convaincus que, malgré l'appui d'un des plus éminents penseurs de notre âge, la science apologétique n'a pas conquis de terrain, n'a pas réparé ses brèches, n'a pas découvert de nouvelles armes ni de nouveaux moyens de défense.

LE Dr MARY.

ESQUISSES

DE LA VIE SUD-AMÉRICAINE

LE TEMPLE DE PACHACAMAC ET LE CULTE DU SOLEIL AU PÉROU

I

« Des divinités, dit Montaigne, auxquelles on a donné corps, comme la nécessité l'a requis parmi cette cécité universelle, je me fusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceux qui adoraient le soleil, d'autant, qu'outre cette sienne grandeur et beauté, c'est la pièce de cette machine que nous découvrons la plus éloignée de nous, et, par ce moyen, si peu connue qu'ils étaient pardonnables d'entrer en admiration et révérence. »

Montaigne intercale dans cette phrase, si librement développée, un certain nombre de vers à la louange du soleil, parmi lesquels brillent ceux-ci :

> L'œil du monde; et si Dieu au chef porte des yeulx
> Les rayons du soleil sont ses yeulx radieux [1].

L'astre qui détermine les heures, les jours et les saisons, qui nous

[1] *Essais*, liv. II, ch. XII.

éclaire et nous échauffe, qui fait épanouir les fleurs et mûrir les fruits, n'est-il pas la source visible de notre existence et le foyer où elle se retrempe sans cesse? A ce double titre de créateur et de conservateur, comment s'étonner que les hommes l'aient divinisé? Aucun culte n'était plus naturel et plus poétique à la fois. La nature entière n'est-elle pas soumise à la force suprême du soleil? La poésie, pour mériter son nom, ne demande-t-elle pas au soleil sa chaleur, son éclat, ses teintes variées? Des rayons fondus en paroles : c'est ainsi que les anciens appelaient le langage des dieux, et Apollon était, en même temps, le dieu de la lumière et le dieu de la poésie.

Une hypothèse soutenue par Bailly, dans son *Histoire de l'astronomie ancienne*, voudrait que l'adoration des astres ait été la première religion des hommes. S'il en est ainsi, quel malheur qu'une telle religion ait jamais perdu son prestige! Quel malheur qu'elle ait fait place au fétichisme, au polythéisme, je n'ose dire au monothéisme hébraïque! Supposez, à la place de toutes ces mythologies, l'apothéose des globes lumineux du ciel, et dites maintenant, en rappelant les larmes et le sang qu'ont fait couler les guerres entre les dieux ou entre les simples nuances d'un même dieu, si nous n'aurions pas, triste humanité, vécu d'un passé moins déplorable dans l'histoire, et si notre avenir ne se serait pas présenté sous de meilleurs auspices?

Quand Lucrèce s'écriait :

Quantum religio potuit suadere malorum!

il marquait d'un fer brûlant les dogmes dans lesquels s'incarnent nos basses et cruelles passions, et non pas la croyance simple et pure attribuée aux pâtres de la Chaldée et retrouvée au sein de la monarchie des Incas.

Qu'il ait été donné au nouveau monde d'offrir dans sa simplicité grandiose le culte du soleil s'étendant sur un territoire immense du 2° Nord au 37° Sud [1], c'est là un fait saisissant et inexpliqué...

Comment ce culte s'est-il établi?

Garcilaso de la Véga, l'Hérodote américain, nous répond par une légende semblable à celle d'Isis et d'Osiris. Dans le XIe siècle de l'ère chrétienne, quatre cents ans avant l'arrivée des Espagnols, une profonde barbarie caractérisait les tribus errantes du Pérou. La guerre

[1] La monarchie des Incas comprenait les républiques actuelles de l'Équateur, du Pérou et de la Bolivie, avec la partie septentrionale du Chili.

était leur unique passe-temps, le fétichisme leur religion, l'anthropophagie le trait saillant de leurs mœurs. Le soleil eut pitié de tant de misère et envoya ses deux enfants Manco-Capac et Mama Oello pour réunir les peuplades disséminées, les organiser en communauté et leur apprendre les arts de la paix [1].

La tradition fait partir le couple céleste des bords du lac de Titicaca, muni d'une baguette d'or, qui devait indiquer, en s'enfonçant d'elle-même dans la terre, le lieu favorable à une résidence royale. Le miracle s'accomplit au milieu d'une fertile vallée, où la ville de Cusco fut construite. De là les éléments de la civilisation se répandirent sur les habitants, naguères sauvages. Le puissant Manco enseigna l'agriculture aux hommes. La mère Oello apprit aux femmes l'art de coudre et de tisser.

La légende est jolie. Elle a je ne sais quel parfum des âges primitifs et charme l'imagination. Mais la critique historique ne saurait en tirer grand profit. La brusque descente du premier Inca (en quichua seigneur ou roi) et de sa compagne auprès du lac de Titicaca dérobe les traces de leur origine terrestre. Appartenaient-ils à une race d'indigènes comparativement civilisée, race dont les ruines monumentales sont antérieures à toute tradition ? ou bien étaient-ils d'une race différente, comme le ferait supposer la qualification d'enfants du soleil, et comme le confirmerait une autre légende, vague et indécise, qui parle d'hommes blancs et barbus venant imposer leur domination aux peuplades errantes ?

Écartant l'une et l'autre alternative, des savants ont imaginé d'amener de la Chine l'organisation curieuse de l'empire des Incas.

La manière de compter l'année, disent-ils, était la même dans les deux pays. Elle comprenait trois cent soixante-cinq jours partagés en dix-huit mois égaux. Les cinq jours supplémentaires étaient des jours de réjouissance. La semaine se composait de treize jours, et quatre semaines d'années ou cinquante-deux ans constituaient un siècle.

L'enceinte de Cusco renfermait un arpent de terre, spécialement consacré à être défriché par le monarque et sa famille, afin d'honorer l'agriculture comme le font les monarques de Pékin. La femme de l'Inca apprenait aux Indiennes à filer et à tisser ; la femme du souverain chinois s'est plus d'une fois attribué la même tâche.

Le temple de Cusco, d'après Garcilaso de la Véga contenait l'image

[1] Capac veut dire grand ou puissant; Mama signifie mère. Ainsi on pourrait traduire ces deux noms : le puissant Manco et la mère Oello. Celle-ci, comme Junon et comme Isis, était l'épouse de son frère.

d'un grand dragon, qui recevait des hommages superstitieux. Or le dragon décore les armoiries impériales de la Chine, comme un symbole de puissance.

Avant l'introduction de leur alphabet figuré, les Chinois se servaient de nœuds pour exprimer des idées. Ne sont-ce pas les Quipos des Péruviens ?

Ce titre pompeux de fils du soleil, que portaient les Incas, s'ajoute encore aujourd'hui aux titres imposants des empereurs de la Chine. On aurait aussi retrouvé, dit-on, dans le Pérou, la célèbre particularité chinoise de torturer les pieds des jeunes filles afin de les rendre aussi petits que possible.

A ces analogies singulières s'ajoute la ressemblance des traits du visage. Les natifs de Canton, importés par M. Élyas, ont un tel air de famille avec les Indiens du Pérou, que ceux-ci en sont frappés eux-mêmes. Une servante de la Cordillère se mit un jour à rire en voyant passer un Chinois fraîchement débarqué. — Pourquoi ris-tu ? lui demanda son maître. — Parce que, répondit-elle, cet homme qu'on dit venir de si loin me rappelle par sa figure un frère de la montagne. — J'ai été témoin de ce petit dialogue.

Guignes semble avoir prouvé que les Chinois avaient établi, dès l'année 458 de l'ère chrétienne, un commerce florissant avec le nord-est de la Californie actuelle [1]. De là, ils ont pu, en côtoyant le rivage, arriver jusqu'au Pérou. Un autre investigateur des brouillards qui enveloppent la filiation des peuples fait conquérir une vaste partie de l'Amérique par les Mongols, et déclare que le premier Inca était fort probablement le fils du grand khan Kublai [2].

Né sur le sol du nouveau monde, ou importé de la vieille Asie, le culte du soleil forme le caractère saillant de la civilisation indienne au Pérou. Il présente un noble et curieux contraste avec tous les cultes sanguinaires et dégradants qui ont affligé l'humanité. C'est sa gloire, gloire unique peut-être dans l'histoire religieuse du globe, d'avoir dominé sans recourir à la persécution. Son triomphe progressif séchait les larmes pour en tarir la source et non pour en faire répandre de nouvelles avec plus d'abondance. Sa politique fut toujours conciliante et hospitalière. Ainsi à mesure que s'étendaient les conquêtes des Incas, les peuplades soumises étaient initiées à la croyance établie par la persuasion, — jamais par la force.

[1] Remarques géographiques et critiques sur la position des contrées de l'Asie et de l'Amérique septentrionale.

[2] Rauking, *Historical Researches on the conquest of Perou by the Mogols.* London, 1827.

Le Panthéon des fils du soleil admettait avec de larges prérogatives les dieux des vaincus. Pachacamac ou Viracocha [1], personnification du grand Esprit ou de l'Être-Suprême dont l'idée se retrouve d'un bout de l'Amérique à l'autre, avait un temple renommé avant l'apparition de Manco-Capac. Ce temple fut conservé, agrandi, embelli par les Incas. Des vierges du soleil furent attachées à son service, et il continua d'attirer la foule des pèlerins qui fusionnèrent l'antique foi avec la foi nouvelle. Autant qu'on peut comprendre la théologie des Péruviens, Pachacamac reste, dans leur conception, la force cachée, mystérieuse, insaisissable de la nature, et le soleil, cette même force manifeste, claire et sensible ; ou, en d'autres termes, Pachacamac passe pour le Dieu souverain et le soleil pour son *alter ego*. L'un régnait sur l'univers, l'autre le gouvernait. L'un était l'abstraction, l'autre la réalité.

La popularité du monarque visible n'anéantit pas l'existence du monarque invisible, mais l'absorba en quelque sorte dans l'éclat de sa lumière. Ce fut comme un Dieu en deux personnes ; la première ne cessa de commander un respect mêlé d'une certaine terreur, au point que prononcer son nom, sans une nécessité absolue, passait pour un sacrilége. La seconde, également révérée, obtint un amour plus expansif et plus franc.

Pachacamac n'eut jamais qu'un seul sanctuaire dans le Pérou. Le soleil y posséda une innombrable quantité de temples appelés les Maisons du Soleil.

La mythologie émanait toute entière du culte privilégié et y revenait d'une manière indirecte. La lune passait pour la sœur-femme du soleil ; les étoiles figuraient sa cour. Vénus, qui le suit de si près quand il se lève et quand il se couche, était son Ganymède, son page favori et s'appelait l'adolescent bouclé (Chasca). Le tonnerre et l'arc-en-ciel étaient les ministres de ses volontés, l'un exprimant sa colère, l'autre sa mansuétude. Tous ces phénomènes et tous ces astres, considérés comme choses saintes, n'auraient pas été cependant l'objet d'un culte spécial, s'il faut en croire Garcilaso de la Véga, contredit en ceci par Prescott.

Dans les honneurs rendus à leur père, les Incas déployèrent une prodigalité incessante. Le plus ancien temple qu'ils lui consacrèrent s'élevait sur une île, au milieu du lac Titicaca, la mystérieuse Éthiopie d'une autre Égypte, d'où la légende fait venir Manco-Capac et Mama-

[1] Pachacamac signifie celui qui soutient le monde et Viracocha écume de la mer. Le sens de ce dernier nom est difficile à expliquer.

Oello. L'édifice était couvert de lances d'or et renfermait une chaîne du même métal, longue de sept cents pieds, qui fut fabriquée par l'Inca Huayna-Capac et servait de cercle à une danse usitée dans les cérémonies religieuses. Cette chaîne, les Indiens surent la dérober à l'avidité de leurs conquérants et les ondes du lac la gardent encore aujourd'hui. Tout, autour du temple de Titicaca, s'imprégnait de la sainteté de son emplacement : le maïs des champs voisins était réparti entre les greniers publics, et passait pour améliorer tous les autres approvisionnements.

La plus merveilleuse des habitations du soleil s'élevait à Cusco. La richesse de ce temple lui valut le nom de Coricancha, ou place de l'or. Sa beauté architecturale était telle qu'un chroniqueur espagnol, parlant en témoin oculaire, ne trouve que deux constructions dans toute l'étendue de l'Espagne dignes de lui être comparées, l'une à Cordoue, l'autre à Tolède. Il était construit en pierres solides, plaqué en or à toutes ses portes et orné au dehors d'une guirlande également en or.

L'intérieur éblouissait les yeux. Au-dessus d'un grand autel, placé à l'Orient, surgissait la gigantesque représentation du Dieu soleil. C'était une figure humaine, douce et bienveillante, entourée de rayons. Les émeraudes et d'autres pierres précieuses y étaient incrustées dans l'or le plus pur. Cette image réfléchissait les rayons du soleil levant et illuminait le temple d'un magique éclat. De chaque côté de l'autel, étaient assises, sur des trônes d'or, les momies des Incas, galerie historique dont la perte est déplorable. Les corps, embaumés avec un soin parfait, continuaient en quelque sorte à vivre.

Auprès du temple il y avait un cloître pour les desservants du culte et plusieurs chapelles. La principale de ces annexes, aux toits coniques, était dédiée à la lune, représentée en femme, sur une immense plaque d'argent. Elle contenait les momies des épouses des Incas, en commençant par celle de Mama-Oello. Cette chapelle avait au dehors et au dedans des ornements en argent, métal bien adapté aux teintes pâles de l'astre de la nuit. Les autres chapelles appartenaient à l'adolescent bouclé (Vénus), aux étoiles, cortége domestique du soleil et de la lune, au tonnerre et à l'arc-en-ciel.

Les jardins appartenant au temple renfermaient des imitations en or du règne végétal et de quelques animaux champêtres, principalement du llama. L'or reluisait de toutes parts, comme pour justifier par son abondance le surnom expressif de « larmes du soleil, » que lui donnait la langue figurée des Péruviens.

Un curieux et naïf contraste, qu'il faut relever au sein de tant de

luxe, c'était de voir un léger toit de chaume couronner l'auguste édifice. Les cérémonies du culte et le service de cette fameuse maison du soleil occupaient quatre mille individus. A leur tête figurait le grand-prêtre ou le *villac Imu*, choisi toujours dans la famille de l'Inca et nommé par celui-ci. Le sacerdoce ne se distinguait par aucun costume particulier et rien ne porte à croire qu'il formât une caste séparée dont les intérêts auraient pu, comme ailleurs, former un État dans l'État.

Le Pérou avait ses vestales ou ses nonnes. On les appelait les « Élues » parce qu'elles étaient prises parmi les plus belles filles du pays. Elles gardaient, comme leurs sœurs de l'ancienne Rome, le feu sacré obtenu du soleil même par la concentration de ses rayons. Sous la conduite de respectables abbesses, dites Mamaconas, matrones, elles vivaient dans des couvents commodes et somptueux, occupées à tisser les draperies de poil de vienna ou de llama pour la décoration des sanctuaires. La virginité leur était imposée comme un devoir. L'Inca seul pouvait les en affranchir, en admettant celles d'entre elles qui lui plaisaient aux honneurs de sa couche. Devenues femmes, elles ne retournaient plus à leurs fonctions monastiques, mais allaient vivre chez leurs parents, heureuses et fières de la double gloire d'avoir appartenu au Dieu et au monarque !

Tel était ce culte du soleil, dont la tradition est restée chère aux descendants des anciens Péruviens. Ses pratiques même ne se sont pas tout à fait oblitérées sous les superstitions moins poétiques d'une autre croyance. Elles reviennent quelquefois par un irrésistible entraînement. Un savant et respectable magistrat de Lima, M. Mariategui, m'a dit qu'il n'oublierait jamais le spectacle que lui présenta un village des environs de Cusco, pendant l'éclipse du soleil en 1799. Les indigènes de tout âge, hommes et femmes, voyant s'assombrir le dieu du jour, le crurent irrité contre eux ou malade, et manifestèrent leur douleur par des larmes abondantes et des cris lamentables. Au retour de la lumière leur joie fut sans bornes et s'exhala en chants de grâces adressés au céleste luminaire.

II

Par respect philosophique envers la plus douce de toutes les théologies, j'aurais voulu étudier les vestiges de sa domination. Mais de Lima à Cusco, c'est un voyage d'un mois à cheval. La route est mauvaise et n'offre aucun confort de la vie civilisée. Encore si j'avais pu trouver un

agréable compagnon. Personne ne se présenta. Affronter seul des fatigues monotones, des ennuis de toute sorte, et l'affreux mal de mer de la Cordillère, appelé puna ou sorroche : tout cela paralysa ma volonté. Je renonçai à un projet longtemps médité.

D'après ce que j'ai appris de Cusco, je puis me consoler de n'avoir pas été saluer la vieille résidence des Incas. De son temple célèbre, il ne reste que quelques pans de murailles, sur lesquels a été construite l'église de Saint-Dominique. Des champs de maïs remplacent les jardins d'or, et les moines psalmodient leurs litanies là où s'accomplissaient les rites confiés aux vierges du soleil.

Quant au lac Titicaca, il fournit de bonnes truites, mais il ne reste plus la moindre trace de son sanctuaire. Notre-Dame de Capac-Avana en occupe l'emplacement et fait parler de ses miracles.

Une autre localité sainte, qui fait remonter l'imagination à l'antique société péruvienne, se trouve heureusement dans la proximité de Lima. C'est Pachacamac, l'unique endroit où le dieu invisible, connu avant les Incas, avait un temple et des autels. L'affluence des pèlerins en avait fait une ville importante et ses ruines éveillent encore l'orgueil des indigènes dépossédés de leur nationalité.

Excursion d'ailleurs facile ! On a Chorillos pour étape, et ensuite moins de quatre lieues à faire.

M. Althaus, fils d'un Allemand péruvianisé et neveu du président Échénique, eut l'obligeance de m'accompagner. A nous deux cependant, peut-être n'aurions-nous pas trouvé notre chemin. Le temps a détruit la chaussée par laquelle Ferdinand Pizarro put arriver, sans guides, de Caxamalca à Pachacamac, c'est-à-dire franchir une distance de cent soixante lieues. Nous prîmes pour nous conduire un Indien, portant le nom polonais de Casimir.

Au sortir de Chorillos, on atteint bientôt un petit bois où les arbres poussent sur un sol nu. Comme il y a de l'ombre, c'est un agréable but de cavalcades où se rendent les baigneurs et les baigneuses de Chorillos, afin d'oublier un moment la fatigante poussière de ce rendez-vous à la mode, et de se rappeler l'existence du régne végétal. On débouche ensuite à la hacienda (ferme) de la famille Lavalle, une des plus riches du Pérou. Cette propriété, avec sa belle habitation, son imposante église, sa fabrique et ses champs de sucre, est d'un bon rapport. Cinq cents nègres esclaves la faisaient valoir. Excessivement maltraités, ces infortunés s'étaient servis dernièrement de la seule protestation comprise par des maîtres barbares : ils avaient assassiné leur régisseur, et leur condition paraissait améliorée.

Après la hacienda on retombe dans une solitude aride. Deux routes conduisaient à notre destination : l'une, plus courte et mieux frayée, montait de colline en colline; l'autre côtoyait la mer en zigzags. Casimir, homme prudent, nous fit prendre la dernière, parce qu'elle était peu fréquentée et exposait moins, par cela même, aux rencontres fâcheuses. Deux nègres, escortant cinq bourriques, furent les seuls êtres humains qui nous apparurent pendant une marche de trois heures. Le sable mou et épais de la plage obligea nos chevaux de ralentir leur *paso* accéléré et la mule du guide son petit galop. Pour distraire notre vue, nous avions seulement la mer et sur la plage des myriades d'oiseaux réunis par groupes comme s'ils tenaient conseil, et montrant par l'impassibilité de leur attitude qu'ils ne craignaient d'être troublés en aucune façon. Leur immense quantité faisait comprendre comment, dans le courant de plusieurs siècles, des îles avaient pu se former de leurs excréments. A part cela, c'était le silence et l'aspect morne du désert. Tout, jusqu'au mirage, me reporta d'une quinzaine d'années en arrière, au temps où, dans la séve de ma première jeunesse, je suivais les bords de la mer Rouge. De même qu'en Arabie, quelques touffes d'herbes prenaient à distance les proportions d'une forêt : merveilleux phénomène d'optique qui étonne d'autant plus qu'on se l'explique moins.

Le jour étant très-avancé, nous dûmes réserver au lendemain la visite des ruines de Pachacamac. Il s'agissait, pour le moment, de nous hâter d'atteindre la hacienda de San Pedro, où une bonne lettre de recommandation nous assurait l'hospitalité. Le personnage auquel nous étions adressés s'appelait don Pablo Elguera. Il allait commencer son dîner quand nous nous présentâmes à lui. Deux couverts furent immédiatement ajoutés. Il y avait, en outre, quatre autres convives aux mains calleuses, aux traits sinistres; il me sembla être parmi des bandits : ce n'était pas une erreur. Ces hommes, peu sympathiques, aidaient don Pablo dans le gouvernement homicide des esclaves de la hacienda. Deux jeunes négresses, en simples chemises et sales à faire mal au cœur, apportaient les plats et changeaient les assiettes. Comme ces infortunées, la nappe semblait sortir d'un infect égout, et les mets... j'aime mieux ne pas les rappeler. Heureux le voyageur, en de pareilles rencontres, que l'exercice lui procure un appétit à toute épreuve!

Après le repas, notre hôte, courtois d'ailleurs comme un vrai hidalgo, nous proposa de visiter la sucrerie. Une très-belle machine à vapeur, importée de New-York, faisait mouvoir le moulin à cannes. Le travail de la liquéfaction s'opérait dans un immense souterrain

que des lampes éclairaient en partie seulement d'une lueur blafarde. Jamais le lugubre séjour où la trilogie de Dante plonge les âmes de tant d'êtres humains, ne s'était produit à mes yeux avec autant de réalité. D'énormes chaudrons, remplis d'une substance en ébullition, se dressaient là comme devant servir à d'affreux supplices ; on voyait, penchés ou debout, des corps noirs, nus, amaigris par la souffrance, véritables images de damnés ; on entendait le cliquetis des chaînes que quelques-unes de ces ombres traînaient derrière elles ; des bourreaux, au démoniaque sourire, activaient le travail, l'injure à la bouche, le fouet à la main. Don Pablo m'inspira de l'horreur : c'était le Satan de cet enfer.

La cupidité le dominait exclusivement. Il n'était pas homme à comprendre mes douloureuses impressions, et se complaisait à me donner le calcul des dépenses et des bénéfices de son exploitation.

Je l'amenai sur un autre terrain :

— Combien d'heures par jour travaillent vos nègres?

— Il n'y a rien de fixe là-dessus; cela dépend de l'exigence du moment et de la nature des travaux. Les esclaves employés à la liquéfaction, ici où nous sommes, ont commencé leur tâche à six heures du matin et l'achèveront à minuit.

— Dix-huit heures?

— Oui ; mais en déduisant une heure et demie pour manger et se reposer, il reste seize heures et demie.

Revenus au grand air, car je suffoquais déjà sous la double action des vapeurs brûlantes de la mélasse et de la chaleur humaine, nous continuâmes notre dialogue, dont voici quelques autres fragments :

— Vos nègres augmentent-ils? Les naissances compensent-elles la mortalité ?

— Ils se maintiennent à peu près au même niveau, malgré la fécondité des négresses qui font beaucoup d'enfants.

— En est-il de même dans les autres haciendas?

— Je le suppose, car le régime n'est ni pire ni meilleur qu'ici.

Cette franchise m'autorisa à poser la malsonnante question :

— Ne craignez-vous point une révolte parmi vos travailleurs?

— Ils n'y songent nullement, grâce à de prudentes mesures, quand la république est en paix. Les pensées d'insubordination ne s'éveillent qu'au milieu des discordes civiles qui réagissent même sur ces ignorants.

— Quelles sont ces prudentes mesures?

— Pendant le sommeil, tous les esclaves, à l'exception des servantes

de la maison, sont tenus sous les verrous. Pendant le travail, on ne les laisse pas trop causer ensemble. Afin de dompter ceux qui pourraient entraîner les autres, il y a le fouet, et quand le fouet donné à plusieurs reprises ne suffit point, l'esprit d'indépendance est brisé par une lourde chaîne qui se rive au pied du coupable et ne le quitte ni le jour ni la nuit.

Cet homme, dont l'autorité sur quatre cent quatre-vingts esclaves s'exerçait par de tels moyens, n'était le propriétaire que de la machine et du matériel de la sucrerie. Les terres, les bâtiments et les nègres appartenaient à la Confrérie de San Pedro de Lima, fondée sous l'invocation de la O [1]. Don Pablo en avait obtenu la cession pour un certain nombre d'années, moyennant une redevance de 8,000 piastres (40,000 fr.) et réussissait, m'a-t-on dit, à gagner net 16,000 piastres par an. Ainsi, une association religieuse ne se contentait plus de posséder comme esclaves des frères en Jésus-Christ, elle faisait plus : la force des hommes, la pudeur des femmes, la faiblesse des enfants, tout cela était livré par elle à la spéculation éhontée et impitoyable !

La hacienda de San Pedro provenait des jésuites, qui ne se firent pas plus de scrupule que tous les autres membres du clergé régulier et irrégulier, en Amérique, de s'engraisser de la sueur des Africains réduits à l'état de brutes. Quand on voit ce droit exorbitant de la possession absolue de l'homme par l'homme encouragé par l'exemple du sacerdoce catholique; quand l'Église orientale n'a jamais trouvé une parole contre cet abus de la force; quand toutes les sectes des États-Unis, à l'exception des quakers et des unitaires, maintiennent, la Bible en main, l'abjection des nègres, n'est-il pas étrange d'entendre répéter continuellement que le christianisme a aboli l'esclavage? « Aimez-vous les uns les autres; ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez point qui vous soit fait.. » Ces maximes de l'Évangile paraissent, il est

[1] Durant les sept jours qui précèdent la Nativité de Jésus-Christ, l'Église chante les antiennes suivantes :

O Sapientia!
O Adonaï!
O Pax Jesu!
O Clavis David!
O Oriens!
O Rex gentium!
O Emmanuel!

Voilà ce que par abréviation on appelle l'Invocation de la O, titre sous lequel se sont fondées dans divers pays catholiques des conférences ou sociétés composées de prêtres et de laïques.

vrai, inconciliables avec le pouvoir pour quelques-uns de tenir leurs semblables enchaînés. Mais cette manière de voir appartient à des chrétiens isolés seulement, *rari nantes in gurgite vasto*, et aux libres penseurs ou rationalistes. Ni le pape, ni les synodes schismatiques ou protestants, et pour remonter plus haut, ni saint Paul lui-même, n'ont admis une interprétation si large, si généreuse et si exacte, suivant nous, des paroles attribuées à Jésus-Christ. Or, le christianisme officiel, positif, pratique, n'est pas l'Évangile commenté par la saine philosophie, c'est l'Évangile tel que le prêchent les autorités patentées et que l'admet la crédulité des masses.

Ce christianisme-là, — légal, puissant et prospère, — engageait les barons du moyen âge à léguer leurs serfs aux moines de toutes les couleurs en payement anticipé de messes funèbres; il autorise dans l'Amérique protestante les institutions de charité et les missions étrangères à recevoir et à garder les nègres que leur donnent les planteurs; il permet aux confréries, comme celle de la O dans le Pérou, de tirer le plus de services possibles de leur bétail humain, en l'adjugeant à l'avide enchérisseur!

J'entends les champions de l'erreur populaire me demander ici : Comment donc l'Europe civilisée s'est-elle purifiée de l'esclavage, si ce n'est par le christianisme triomphant? La réponse n'est nullement embarrassante et sera courte. Sous le polythéisme déjà, la manifestation la plus brutale de l'abus de la force était mise en discussion; elle avait soulevé des révoltes redoutables en Grèce et à Rome, et obtenu quelques adoucissements de la part des empereurs, maîtres du monde. Puis la féodalité, organisation germanique donnant un caractère spécial aux provinces démembrées de l'empire des Césars, transforma les esclaves en serfs.

Le servage, à son tour, parut gênant aux rois, qu'il obligeait à supporter l'arrogance des barons. De là son extinction graduelle. Et qu'on n'aille pas arguer des affranchissements partiels opérés du temps des croisades, et y chercher l'influence du christianisme! Les batailleurs allant en Palestine vendaient la liberté à leurs vassaux, afin de se procurer de l'argent à tout prix. Qu'on n'aille pas non plus citer la vente des vases d'église faite par quelque pieux évêque pour le rachat des captifs : le fait était évidemment exceptionnel, puisqu'on le fait sonner si haut, et il n'a pas d'application directe à l'institution dont nous parlons. Il s'agissait des prisonniers de guerre, probablement nobles ou bourgeois, non des prisonniers de la glèbe, taillables et corvéables à merci. Pour ceux-ci, le clergé de France a montré si peu

d'empressement à les délivrer, que les derniers serfs du pays lui appartenaient. On connaît l'histoire des habitants de Mont-Jura, qui durent leur affranchissement à l'éloquence de Voltaire.

Les élèves de ce grand homme et ceux de Rousseau organisèrent, d'après l'inspiration de l'Anglais Clarkson, la société des Amis des noirs. Mirabeau, Lafayette, Brissot, Robespierre et l'abbé Grégoire, voilà les promoteurs de l'abolitionisme français, dont les vœux ne furent accomplis qu'en 1848. Point de noms catholiques parmi eux, si ce n'est celui de l'abbé Grégoire, mis au ban d'une religion qu'il illustra de ses vertus.

Comme toutes les grandes haciendas au Pérou, celle de San Pedro renfermait une église au milieu de sa vaste cour. Les derniers rayons du soleil venaient de s'éteindre. Le crépuscule, si court sous les tropiques, s'épaississait des ombres de la nuit; la porte de l'église était ouverte. Agenouillés au dehors, de nombreux esclaves des deux sexes chantaient en chœur la prière du soir. Ils n'étaient point de ceux que don Pablo condamnait à un labeur journalier de seize heures et demie et avaient obtenu la permission de demander au sommeil l'oubli de leur misère. Ils prolongeaient néanmoins une veille déjà longue, et pourquoi? Pour se prosterner devant la croix à l'ombre de laquelle s'accomplissait leur affreuse dégradation, pour remercier la Providence d'une vie d'amertume et de supplice. Cette naïve dévotion me parut la plus touchante des ironies.

Le soir, notre hôte nous fit servir un breuvage noir qu'il intitula café. Tout en causant, il jouait avec une petite négresse de cinq ou six ans qui se roulait à ses pieds. « C'est mon enfant gâtée; je la traite comme ma fille, » nous disait-il. Or, la jeune favorite n'était vêtue que d'une chemise en lambeaux, et la crasse suintait sur sa peau d'ébène. Un chien de basse-cour n'aurait pas été plus mal soigné.

M. Althaus et moi, nous eûmes pour la nuit une pièce excessivement spacieuse qui ne contenait que deux lits et deux chaises. A peine couchés, une armée de *pulgas* et de *chinches* vint nous assaillir. Mais, voyageur cosmopolite, l'Espagne m'avait aguerri contre les pulgas (puces) et la Russie contre les chinches (punaises). Puis la fatigue est au sommeil ce que la faim est à la nourriture. Le jour pénétrait à travers les interstices d'une fenêtre de bois, quand nous ouvrîmes les yeux. Je ne fus nullement surpris de ne rien trouver pour les ablutions matinales, si ce n'est un verre d'eau posé à terre. Comme il m'aurait semblé indiscret de demander une serviette, ne sachant pas si pareil objet existait dans le domaine où nous nous trouvions, je mouillai, à l'exem-

ple de mon compagnon, le bout de mon mouchoir et m'essuyai ainsi le visage et les mains. Cette sorte de toilette venait d'être achevée lorsque la sœur de don Pablo, dame d'un âge mûr que je n'avais point vue la veille, vint frapper à la porte et nous demanda obligeamment :

— Désirez-vous vous laver, caballeros?

— Oui, senorita, si vous voulez nous le permettre.

Au bout de quelques minutes, une négresse nous apportait une carafe d'eau, une assiette, un essuie-mains, et même (étonnement sans pareil !) un morceau de savon.

La maison habitée par don Pablo est à deux étages avec un balcon qui la parcourt tout entière. Sur le devant, une vaste cour contient la fabrique de sucre et l'église; sur le derrière, deux enclos : l'un renferme les bestiaux, et l'autre les nègres. Les murailles de ce dernier habitacle sont hautes comme celles d'une prison d'État, afin de rendre l'escalade impossible. Elles décrivent un grand carré avec une seule porte d'entrée, ouverte tous les matins et fermée à clefs tous les soirs. Des *mayorals* ou commandeurs escortent les nègres, soit pour sortir, soit pour rentrer, en claquant du fouet comme ils le feraient avec les troupeaux, et en distribuant les coups, sans distinction d'âge ni de sexe. Je pénétrai dans l'intérieur de l'enclos pendant l'absence de tous ses habitants valides. Construites en jonc et en boue desséchée, les cases, où l'on pouvait à peine se tenir debout, forment des ruelles assez régulières. Elles sont entretenues avec la propreté instinctive de la race africaine, mais présentent un complet dénûment. Quelques mauvaises nattes étendues sur le sol nu, tels sont les lits sur lesquels gisent des femmes malades. Des chaises ou des tables nulle part ; pas d'ustensiles de ménage non plus. Des animaux domestiques, opulence du pauvre, il n'en existe point, si ce n'est auprès d'une seule case privilégiée où je comptai trois poules et un porc.

L'examen de la hacienda de San Pedro me donna une notion complète de l'esclavage au Pérou. Partout comme ici, l'arbitraire sans contrôle du maître se jouait des clauses non révoquées de la législation espagnole, favorables aux nègres. L'usage de les tenir enfermés dans un parc séparé était général. Même à Lima, les familles riches avaient de véritables cachots où elles gardaient pendant la nuit leurs serviteurs et leurs servantes.

La permanence de l'esclavage était néanmoins contraire à la loi. Un congrès constituant avait prononcé son abolition immédiate. Un congrès, outrepassant ses pouvoirs, se permit de révoquer

une mesure irrévocable. Dans plusieurs localités les nègres réclamèrent : la répression militaire étouffa leurs voix, notamment en 1851, au début de la présidence du général Echenique, qui lui-même, à une autre époque, s'était enrichi par l'exploitation de la hacienda de San Pedro.

Le Pérou, durant mon séjour, comptait, disait-on, de cinquante à soixante mille esclaves, dont une bonne moitié relevait des institutions religieuses. Leur affranchissement ne devait pas tarder de se produire en fait : ce qui le provoquait, c'était l'opinion publique conséquente dans ses aspirations vers un régime équitable, et c'était aussi l'absence absolue du ridicule préjugé de couleur, dont la race espagnole est heureusement exempte. La presse enregistrait au milieu de ses annonces la vente des nègres, mais ses colonnes respiraient l'abolition. Des promoteurs du progrès, le Chilien Bilbao entre autres, vinrent accélérer ce mouvement. L'intérêt privé d'un petit nombre de familles et de pieuses confréries arrêtait seul le résultat prévu. La politique s'identifia enfin avec l'humanité le jour où le général Castilla, cherchant à augmenter ses forces contre le général Echenique, déclara les nègres libres et s'ouvrit ainsi la voie à une nouvelle présidence. Généreuse et noble initiative, bien récompensée, il est vrai, mais qui n'en honorera pas moins, dans l'histoire de l'humanité, l'illustre général Castilla !

Je reviens à don Pablo, et je veux lui faire une amende honorable sous le rapport culinaire. — Le déjeuner qu'il nous offrit au moment de notre départ fut splendide, comparé au dîner de la veille : une nappe d'une entière blancheur, les meilleurs plats du pays passablement préparés, la dame du logis en peignoir frais, tout enfin, — si j'en excepte les guenilles des négresses, — témoigna du désir sincère de nous laisser une impression avantageuse.

L'hôte et sa sœur nous comblèrent d'affectueux adieux et mirent, d'après la courtoise formule castillane, toute leur maison à notre disposition.

III

La vallée, où s'étendent les champs de la hacienda que nous quittions, est peut-être la plus fertile et la plus riante des vallées péruviennes : telle est du moins sa réputation. Elle prend son nom du vil-

lage de Lurin, habité par quelques centaines d'Indiens pêcheurs. Cette oasis de riche végétation se termina, pour nous, à un autre petit hameau, où l'on traverse une rivière; et, de nouveau, parut le désert en une série de collines sablonneuses.

A droite, à gauche, derrière et devant nous, saillissent des pans de murailles en *adobeo*. L'espace qu'embrassent ces ruines, dénote l'importance de l'antique cité de Pachacamac, qui, d'après le témoignage des conquérants espagnols, était très-grande et possédait de beaux édifices [1].

De montée en montée, nous nous étions beaucoup élevés, tout à coup se dressa une plate-forme culminante, pleine de décombres.

— El Castillo (le château), dit Casimir.

A voir, en effet, une colline où surgissaient d'énormes blocs de pierre et l'élévation de ces ruines dominant les ruines environnantes, on trouvait bien appliqué ce mot de château, dans l'acception que lui donnait le moyen âge.

Le génie populaire dédaigne la périphrase et exprime les objets d'une manière juste et pittoresque en s'inspirant de l'analogie. Les Espagnols, débarqués au Pérou, durent comparer les temples du pays aux châteaux-forts dont la féodalité avait parsemé l'Europe. La puissance, soit religieuse, soit militaire, aimait jadis, comme l'aigle, à se bâtir des aires, et ces aires ajoutaient à son prestige en augmentant sa sécurité. Ce double but se révèle dans Pachacamac.

El Castillo, une des citadelles de la théocratie des Incas, était le temple du dieu de Pachacamac ou Viracocha, le grand être invisible, qui, du fond d'un sanctuaire mystérieux, rendait des oracles par la bouche d'une idole de bois. En quoi consistaient ces oracles? En recettes médicales, en sages conseils et en prédictions de l'avenir, comme à Delphes.

On comprend l'affluence des pèlerins qu'une telle localité, renommée entre toutes, devait attirer. Aussi le temple, sans atteindre la magnificence de celui de Cusco, s'enrichit-il par la crédulité de plusieurs siècles.

D'après les instances d'Atachualpa, pressé de payer la rançon promise à ses geôliers, François Pizarro envoya à Pachacamac son frère Ferdinand à la tête de vingt cavaliers et d'une douzaine de fantas-

[1] « Este pueblo de la Mesquita es muy grande et de grandes edificios. » Lettre de Ferdinand Pizarro dans Quintana. *Vida de Españoles celebres.*

sins. Le récit de cette excursion a été fait par le commandant lui-même. A son grand désappointement il trouva peu d'or. Les habitants, informés de son arrivée, avaient dérobé leurs trésors à sa cupidité. En vain, pour les retrouver, fit-il donner la torture aux prêtres qu'il appelle les pages du diable, il ne put rien en apprendre. Dans sa colère il renversa l'idole placée, dit-il, dans une espèce de caverne (*cueva*) si obscure, qu'on n'y distinguait aucun objet sans chandelle.

Le brutal soldat écrivait mal ; l'idée qu'il donne du temple est vague et succincte. « La mosquée, nous apprend-il, est grande ; elle a de grands enclos et de grandes cours. En dehors, on voit un autre vaste enclos, communiquant par une porte avec la mosquée et habité par les femmes qu'on dit être les femmes du diable. »

Vierges saintes ! voilà l'épithète dont vous flétrit l'ignorant bandit ! Quoi d'étonnant, puisque le puissant Pachacamac lui-même passe à ses yeux pour le diable !

D'après d'autres sources et d'après les ruines du temple, l'imagination aurait de la peine à le restaurer dans son intégrité. Il nous suffira de constater sa puissante architecture.

Nous longions des restes d'antiques murailles enterrées dans le sable, lorsque nos chevaux se sentirent subitement sur un terrain dur. C'était comme une voie pavée de crânes et d'ossements. Ces dépouilles humaines, mêlées de lambeaux de filets, provenaient des monticules où les Indiens enterraient leurs morts momifiés. Quelques-uns de ces cadavres ont été retrouvés dans un état de conservation parfaite. Le musée de Lima en conserve plusieurs. L'accumulation des funèbres reliques est produite par les chercheurs de trésors, qui, malgré de fréquentes déceptions, ne continuent pas moins de fouiller les nécropoles du pays. A ce jeu de hasard, le bonheur exceptionnel d'un petit nombre tient en éveil l'incurable âpreté de tous au gain. Humboldt parle d'un sépulcre, aux environs de Trujillo, qui aurait fourni à un Espagnol, en 1576, de l'or pour une valeur de cinq millions de francs. Le fait n'est pas oublié encore. Une foule de Péruviens ne cessent de rêver une chance semblable et continuent les fouilles. Ces peines sont perdues ou aboutissent à des résultats insignifiants sous le rapport pécuniaire. Mais, comme s'il était dit qu'aucun travail de l'homme ne demeurera complétement stérile, la science profite d'une manie presque aussi folle que celle des alchimistes. Des antiquités curieuses viennent ainsi, de temps en temps, fournir des éclaircissements sur les mœurs et les usages d'une société évanouie. Il n'est pas jusqu'aux crâ-

nes eux-mêmes des vivants d'autrefois, dont on ne puisse peut-être apprendre un jour des faits encore ignorés sur le berceau réel de la civilisation des Incas.

M. Forster, représentant de la maison Alsop et Cᵉ, a envoyé à New-York trois cents de ces têtes ramassées dans une promenade aux alentours de Pachacamac. Une telle moisson doit aider les investigations ethnologiques des savants de l'Amérique du Nord.

Je fus frappé de la quantité de filets épars au milieu des ossements, et j'en demandai la raison à Casimir. Descendant de ceux dont nous foulions les vestiges, ne devait-il pas connaître le langage de la tradition?

— Les Indiens, me dit-il, passaient à l'autre vie avec les insignes de la profession qu'ils exerçaient dans celle-ci. Tous ces filets indiquent des pêcheurs.

La réponse valait celle que j'aurais pu recevoir des historiens espagnols qui insinuent la même chose. Cependant elle est loin d'être satisfaisante, n'en déplaise à Casimir. Tous les défunts paraissent avoir été enveloppés dans des filets. Or, comment admettre que des pêcheurs seuls mourussent ou fussent enterrés à Pachacamac, résidence d'un collége de prêtres et d'une communauté de vestales, lieu de pèlerinage, comme la Mecque ou Cholula? N'est-il pas plus simple de voir dans ces filets des simples suaires dont tous les cadavres auraient été drapés indistinctement.

Au milieu de nos investigations dignes d'occuper une journée entière, une éminence nous fit apercevoir quatre individus, mal vêtus, qui semblaient se cacher au fond d'une maison démantelée. Étaient-ce des chercheurs d'or, des esclaves fugitifs ou des voleurs? Notre guide, avec sa prudence caractéristique, ne nous laissa point éclaircir la question et, par un long détour, il nous fit passer à une distance respectueuse de ces hommes mystérieux. Nous étions sans armes, et il était sage de ne pas s'exposer à capituler devant quelques coutelas.

La vallée de Lurin, comme on appelle la campagne qui renferme la hacienda de San Pedro, se déroule avec une exquise beauté des hauteurs de Pachacamac.

Le contraste est saisissant entre ce plateau de sable où gisent pêle-mêle les décombres avec des ossements, et cette riante verdure où foisonne la vie humaine.

ALEXANDRE HOLINSKI.

L'HABITANT DE LA LUNE[1]

LE DUEL

Le lendemain trois chevaux partirent de bonne heure de l'hôtel de la Lune. L'un des cavaliers qui les montaient, portait un uniforme d'officier étranger : l'ordre de Saint-Wladimir brillait sur sa poitrine. En passant sous les fenêtres d'Ida il ne put s'empêcher de lever les yeux vers cette chambre où reposait tout ce qu'il aimait et de murmurer à demi voix : « Adieu, mon âme, adieu. » C'était le comte de Martinitz accompagné de M. de Ladenstein, dont l'habit était couvert de décorations : le vieux Brktzwill était avec eux.

Au même moment la fenêtre d'Ida s'ouvrit, et les deux premiers purent voir apparaître le visage de la jeune fille, qui les suivit du regard, tandis qu'ils s'éloignaient au galop.

Une fois hors de la ville, ils arrêtèrent leurs chevaux et se rendirent au pas à l'endroit convenu; ils gardaient le silence, tout entiers à leurs pensées.

Le cœur d'Émile était rempli de doutes et d'inquiétudes, il lui semblait encore voir Ida, telle qu'il venait de l'apercevoir, éblouissante de beauté et d'innocence; il lui semblait l'entendre lui reprocher de sa douce voix d'avoir pu un seul instant l'accuser. Puis, tous les tourments de la jalousie le reprenaient. Ne lui avait-on pas montré, hier, un billet tombé par mégarde entre les mains de Brktzwill, qui l'avait

[1] Voir la *Revue moderne* des 1er mars, 1er avril, 1er mai, 1er juin et 1er juillet 1865.

cru destiné à son maître, tandis qu'il était pour Sporeneck. Ce billet était ouvert. Émile ne put s'empêcher d'y jeter un coup d'œil, et, pâle comme la mort, il avait tendu en silence la lettre à Ladenstein qui y lut ces lignes :

« Tu dois encore avoir le ruban que tu as été assez audacieux pour me dérober. Je ne puis te le laisser. Rends-le-moi, je te promets tout autre souvenir en échange de celui-ci. »

— Oui c'est un peu fort, en effet, avait dit Ladenstein en rendant le billet à Martinitz. Mais reconnais-tu cette écriture?

— Et de qui peut être ce billet?

— Connais-tu l'écriture d'Ida? avait repris une fois encore le vieux gentilhomme. Il est très-important que tu la connaisses!...

Émile fut forcé d'avouer qu'il n'avait jamais vu un mot écrit de la main d'Ida.

— Ne juge pas trop vite, lui dit avec gravité M. de Ladenstein. N'augmente pas, crois-moi, le danger que tu vas courir par un autre, celui de calomnier l'innocence! Tu es le dernier des Martinitz. Si une balle t'atteint là, c'en est fait de toi et de la race héroïque dont tu portes le nom. Tu te bats pour l'honneur d'une femme, ne doute pas au moins de sa vertu au moment où tu prends sa défense. Pense à la vision angélique et candide qui vient de t'apparaître tout à l'heure, tu auras ainsi de plus douces idées dans ce moment solennel.

Émile n'entendait qu'à demi le discours de son oncle, car ils étaient au lieu du rendez-vous. Ils tournèrent l'angle du mur qui environnait le cimetière. L'adversaire du comte était déjà arrivé avec ses témoins dans la prairie désignée. Tous avaient mis leurs uniformes comme s'ils eussent voulu éblouir le comte et son compagnon par leur attitude et leur costume. Quel fut leur étonnement lorsqu'ils virent s'élancer à leur rencontre un brillant officier d'uhlans! Émile, sautant à bas de son cheval et jetant la bride à son vieux domestique, salua ses adversaires avec la plus parfaite courtoisie; les feux des diamants de l'étoile de Saint-Wladimir, le sabre d'or, héritage de son père, étincelaient sous les rayons du soleil levant; il avait une noblesse dans le regard et quelque chose d'imposant dans toute sa personne qui pénétrait de respect.

— Diable! qui aurait jamais pu s'imaginer pareille chose! dit à voix basse Sporeneck. C'est, Dieu me pardonne! l'uniforme de la garde polonaise, où chaque capitaine vaut un colonel de la ligne. En vérité, si j'avais su que c'était un soldat, les choses ne se seraient pas passées ainsi...

— Et, ajouta un des camarades du capitaine, regarde donc cette tête grise à côté de lui, en voilà un qui est couvert de décorations, — une, — deux, — trois, — sept croix et une étoile ! Mais c'est l'ordre de Marie-Thérèse. Ah ! celui qui est commandeur de cet ordre-là doit être un hardi compère !

Celui qui était l'objet de cette observation, s'approcha du lieutenant Schulderhoff, tira avec le plus grand sang-froid et la parfaite aisance d'un homme du monde sa montre entourée de brillants.

— M. le lieutenant, dit-il au témoin, quand vous voudrez.

Schulderhoff ne revenait pas de son étonnement. Il était sûr de ne pas déplaire au capitaine en essayant encore une fois de parlementer avec le vieux monsieur, mais les négociations échouèrent devant la résolution inébranlable du jeune comte ; on mesura les pas, on chargea les pistolets.

C'était à Sporeneck à tirer le premier.

— Allons, dit-il, puisqu'il le faut, et il tira.

Sa balle atteignit le kalpak du comte qui roula à quelques pas, mais Martinitz ne fut pas touché. Un feu étrange brilla dans ses yeux quand il reçut le pistolet des mains du témoin.

Il lui sembla voir se dresser entre lui et le capitaine le spectre sanglant d'Antonio; deux fois il visa, deux fois il laissa retomber son pistolet sans tirer. Le capitaine s'écria alors avec un rire amer :

— Voyons, monsieur, en finirez-vous bientôt?

A l'instant même le coup partit, Sporeneck chancela et tomba.

La balle l'avait frappé en pleine poitrine. Le médecin du régiment de dragons examina la blessure et ne se prononça qu'avec réserve. On transporta le blessé dans la demeure d'un des officiers qui logeait hors de la ville. Le comte et M. de Ladenstein rentrèrent tout attristés à leur hôtel.

COUP DU SORT

Depuis que les dragons avaient découvert que le comte était militaire, ils se montraient envers lui d'une amabilité extrême. A chaque instant l'un d'eux venait lui donner des nouvelles du blessé. Les paroles qu'ils laissaient échapper sur toute cette affaire suffirent pour convaincre M. de Ladenstein que le capitaine avait menti de la façon la plus impudente en se vantant d'être aimé d'Ida. Personne dans la ville ne savait rien encore de ce duel ; le jockey du capitaine était gardé à

vue dans l'hôtel afin qu'il n'allât bavarder nulle part, et les officiers s'étaient donné leur parole de ne rien laisser percer de ce qu'ils connaissaient de tout cela.

La femme de chambre, confidente de la comtesse, était venue plus de dix fois à l'hôtel s'informer de ce que devenait le capitaine ; elle avait reçu pour réponse qu'il était à la chasse; enfin, un domestique du président fut envoyé, sans doute à l'instigation de la comtesse, pour demander à Martinitz de passer chez M. de Sanden dans la soirée. Martinitz refusa ; il était trop fatigué des terribles émotions de la matinée pour subir la conversation de la comtesse.

Assez tard dans la soirée, Schulderhoff qui, depuis le duel, était retourné comme un gant, accourut pour annoncer au comte qu'on avait retiré la balle et que le chirurgien assurait qu'aucune partie vitale n'était lésée. Il pria Martinitz et M. de Ladenstein de l'accompagner chez le malade à qui leur visite ferait certainement plaisir. Ladenstein et Émile y consentirent.

La maison où le capitaine Sporeneck avait été transporté était située à l'extrémité du faubourg. Quand les deux étrangers furent arrivés au haut des escaliers, ils trouvèrent des officiers qui sortaient de chez le blessé et qui parurent inquiets de l'effet que produirait une visite en ce moment; ils dirent tout bas à Schulderhoff quelques mots sur l'état du malade qui ne semblait pas avoir toute sa tête et qui dans son délire parlait de maintes choses, qui, peut-être, ne devaient pas être entendues par des étrangers. Mais le lieutenant Schulderhoff déclara qu'il prenait sur lui la responsabilité d'introduire près de son ami les deux arrivants, puisque c'était sur le désir du malade lui-même qu'il avait été les chercher.

Ils entrèrent. Le capitaine était très-pâle, et ses yeux erraient de toutes parts avec une expression étrange et inquiète. Schulderhoff pria M. de Ladenstein de s'approcher le premier du lit du malade afin de voir s'il en serait reconnu. Sporeneck regarda longtemps le vieux gentilhomme, puis lui saisissant brusquement la main :

— Ah! s'écria-t-il, est-ce vous, M. le secrétaire d'État? Eh bien, M. de Sorben, dites-moi, que vous écrit le vieux du fond de sa Pologne? Consent-il au mariage de son neveu avec la comtesse Aarstein?

Les spectateurs de cette scène semblaient tout déconcertés en voyant le blessé délirer de la sorte. Schulderhoff essaya alors de faire comprendre au vieux gentilhomme qu'il serait mieux de revenir dans un moment plus opportun. Mais Ladenstein ne voulut rien entendre, et le malade continua :

— Mon cher Sorben, ne vous laissez pas éloigner d'ici, vous pouvez me rendre un grand service. Dans une armoire de ma chambre est une cassette, faites-vous donner la clef par Schulderhoff et ouvrez le coffret. Vous y trouverez un ruban... il s'arrêta...

Le comte restait en suspens dans la plus grande anxiété, et ne voulant pas perdre un mot de ce que Sporeneck pourrait dire.

— Un ruban, reprit le blessé, avec cette devise brodée sur le satin : « Honni soit qui mal y pense !... » Vous le remettrez à la comtesse qui me l'a redemandé, et vous lui direz pourquoi je ne puis venir moi-même. Puis vous lui direz encore... Oui,— dites-le-lui — que je suis las de ce semblant de cour à cette pimbêche d'Ida. Je consentais à tâcher de rendre le comte jaloux, tant que je le croyais un homme de paille... mais à présent que je sais que c'est un vaillant soldat, c'est tout différent, et celui qui voudra l'ennuyer dorénavant aura affaire à moi !...

Puis, fatigué des efforts qu'il avait faits pour parler si longtemps, le malade retomba sur ses coussins. Schulderhoff était dans un coin de la chambre en proie à un embarras qui eût facilement tourné à l'aigreur.

Sa mauvaise humeur pourtant dura peu, car Ladenstein lui fit (en le priant de ne pas s'en offenser) la proposition de prêter au capitaine, qui se trouvait en ce moment éloigné de sa famille, la somme nécessaire aux soins qu'exigent une maladie et une convalescence.

— Mon Dieu, ajouta Ladenstein, ne sais-je pas ce que c'est que la vie de garnison? J'ai longtemps servi moi-même: avec la meilleure volonté du monde d'avoir de l'ordre, on arrive facilement à sentir le besoin de quelques louis; il faut s'entr'aider, et puisque nous nous rencontrons justement dans la même ville, je regarde comme tout naturel, mon cher camarade. que nous nous rendions ces petits services.

Le ton cordial avec lequel cette offre était faite émut le lieutenant jusqu'aux larmes; rien ne pouvait venir plus à point pour lui et pour son ami, il n'avait pas le sou, sa noble mère n'avait pas le sou, ses camarades n'avaient pas le sou, et il eût été obligé à la fin de s'adresser à la comtesse, bien que cette dernière ressource lui fût particulièrement désagréable, et qu'il eût vendu son cheval plutôt que d'en arriver là. Cette proposition du vieux gentilhomme venait donc on ne peut plus à propos, et elle était formulée avec tant de bonne grâce et de simplicité, que Schulderhoff accepta sans hésiter.

A partir de ce moment, quand bien même sa chère maman, Mlle de Sorben, la comtesse et tous les diables de l'enfer se fussent mis à ses trousses, il se serait jeté dans le feu pour les deux étrangers.

LA LUMIÈRE SE FAIT

— Et bien, que dis-tu de cette histoire ? demanda le vieux gentilhomme à Martinitz quand ils furent rentrés chez eux.

— La correspondance et les cadeaux familiers de la comtesse au capitaine ne laissent plus aucun doute sur sa conduite, répondit Emile. Mais qu'est-ce que ce vieux M. de Sorben et ce jeune comte auquel on veut faire épouser la comtesse de Aarstein?

— Je vais te l'expliquer, dit Ladenstein en remettant à Émile un paquet de lettres que celui-ci parcourut rapidement.

C'était la correspondance de M. le comte de Sorben avec l'oncle de Martinitz. .

Plus le comte avançait dans sa lecture, plus l'indignation se peignait sur ses traits. Enfin il s'écria :

— Non, c'est par trop fort, c'est par trop fort ! avoir voulu me faire jouer un pareil rôle ?...

Le comte, cachant sa tête dans ses deux mains, resta plongé dans une profonde tristesse, et il répéta plusieurs fois :

— O Ida ! comme je t'ai offensée, angélique enfant ! quelle dureté pour prix de tant de dévouement et d'amour !

Le vieux gentilhomme, commençant à craindre que le remords qui s'emparait d'Émile ne lui rendît ses anciens accès de désespoir, lui dit en souriant :

— Tant qu'on vit, on peut réparer ses torts ! Et d'ailleurs, il n'y a rien de plus facile à apaiser que de petites querelles entre amants. Sois donc tranquille, tout s'arrangera !

Et après avoir longuement parlé à Martinitz de la tendresse et du dévouement pour lui de cette admirable enfant, Ladenstein termina ainsi :

— Tu dois à cette jeune fille plus que des excuses sur tes soupçons. — Tu lui dois... je te le dis franchement, — tu lui dois la plus complète réparation de tes doutes injurieux. — Il faut lui offrir ta main, — à moins que ton cœur ne s'y oppose... ajouta le malin vieillard.

Et la tristesse qui se lisait dans les yeux d'Émile fit bientôt place à une expression rayonnante d'amour et d'espoir ; un doux sourire erra sur ses lèvres, il se leva, et, saisissant la main de son vieux ami, il la baisa avec un respect filial :

— Oh ! quel excellent conseil vous me donnez là ! s'écria-t-il. Vous m'encouragez à suivre l'élan de mon cœur. Comment vous remercier, mon guide, mon excellent ami !

Et le vieux gentilhomme pressa Émile dans ses bras. Puis, ouvrant la porte, il appela :

— Brktzwill, mon brave garçon, viens partager la joie de ton maître ; il y aura noce ici, et avant peu, je te le promets.

Le vieux serviteur fit une grimace, comme s'il s'agissait d'avaler une pilule et d'avoir l'air en même temps de déguster du xérès.

— Ah ! ah ! il faut donc que je fasse mon compliment ? Allons donc !

— Mais tu ne parais pas fort satisfait. Est-ce que la fiancée choisie par ton maître ne serait pas de ton goût ?

— Certainement, reprit Brktzwill, la comtesse Aarstein est belle !

— Qu'est-ce qui parle de la comtesse ? dit Martinitz ; il s'agit de Mlle Ida.

— Quoi ! s'écria le vieux domestique avec un transport de joie, cette ravissante enfant ! Ah ! le ciel a mis votre cœur sur le bon chemin. Mlle Ida doit devenir la femme de Votre Excellence ? Hourrah ! hourrah ! à la bonne heure !

On fut obligé de modérer l'élan de ce brave Brktzwill qui eût voulu aller ventre à terre raconter cette bonne nouvelle à toute la ville. En voyant ses folles effusions, Martinitz et son ami se demandaient quel charme possédait cette jeune fille pour avoir apprivoisé ce vieux ours du Nord.

RÉCONCILIATION

On était déjà réuni pour prendre le thé lorsque M. de Ladenstein entra dans le salon. Au lieu de répondre aux questions de la comtesse et sans écouter ses plaisanteries, il s'approcha d'Ida et lui demanda de voir enfin ses dessins et ses aquarelles. Ida tout heureuse s'élança vers sa chambre d'un pas que le vieux gentilhomme avait peine à suivre. Pendant qu'il parcourait les dessins, une feuille de papier s'échappa des cartons, et il se baissait pour la ramasser, lorsque Ida se précipita pour la lui dérober. C'était un dessin où elle avait représenté la scène de l'Église, et les visages étaient empreints d'une ressemblance si frappante que M. de Ladenstein les avait reconnus au premier coup

d'œil. Pendant qu'il regardait en silence ce dessin, muette confession de la jeune fille, celle-ci, la tête baissée, pleurait.

Ladenstein savait qu'il était en son pouvoir de changer ces larmes en sourire.

— Calmez-vous, chère enfant, dit-il enfin; ce jeune insensé, que vous avez guéri, vous demandera pardon de vous avoir affligée, et tout s'arrangera !...

Ida regarda d'un air surpris Ladenstein et secoua mélancoliquement la tête, comme si elle eût voulu dire :

— Hélas ! j'ai perdu tout espoir !

Mais Ladenstein ne se laissa pas détourner de son idée.

— Parions ce dessin, dit-il, que cet ingrat redeviendra reconnaissant, et qu'il aimera encore son Ida.

Ida devint rouge comme du feu.

— M. de Ladenstein, dit-elle moitié fâchée, moitié souriante, je n'aurais pas cru que vous...

— Eh bien ! si vous ne me croyez pas, il faut que je vous donne des preuves réelles de ce que j'avance...

Et Ladenstein, allant vers la porte, l'ouvrit.

La jeune fille resta muette de surprise. Elle ne pouvait en croire ses yeux. Émile était à ses genoux, et lui couvrait les mains de baisers. Elle voulut les retirer, ce mouvement attira le comte plus près d'elle encore. M. de Ladenstein, absorbé dans la contemplation de la nuit, regardait par les vitres de la fenêtre; sans savoir comment, Ida se trouva dans les bras du comte, et, pour le coup, ce baiser là était un vrai baiser !...

Il fut convenu que Martinitz irait trouver le père d'Ida le lendemain, pour lui demander la main de sa fille.

— Mes chers enfants, il se fait tard, dit enfin le vieux Ladenstein en tirant doucement Ida par sa manche.

La jeune fille devint pourpre, car il faut avouer qu'elle ne songeait plus du tout à ce témoin de leur bonheur.

— Mes enfants, il se fait tard, et on doit se dire que nous avons eu le temps de voir une foule de dessins, — il faut redescendre au salon.

— Pour moi, dit d'une voix suppliante Martinitz, il me serait odieux de descendre du ciel où je suis à un thé des plus terrestres.

On lui accorda la permission de s'éloigner avec la promesse de revenir le lendemain de très-bonne heure.

La petite Ida était littéralement hors d'elle-même. Mille pensées se

croisaient dans son esprit, et avaient peine à tenir dans une aussi petite tête ; mais une chose restait claire et suffisait à son bonheur : elle était aimée, tendrement aimée.

Elle rougissait, — le cœur lui battait, — elle se trouvait heureuse ! — Elle dut faire de grands efforts pour se calmer avant de descendre au salon, afin de ne pas sauter au cou de quelqu'un et de ne pas parler de son bonheur.

Elle parvint pourtant à prendre une expression de parfaite indifférence, et elle admira elle-même la manière dont elle jouait son rôle. Une seule fois elle eut envie de rire en entendant dire à Mlle de Sorben, qui remplissait près d'elle les fonctions de dame d'honneur :

— Ah ! je ne pardonnerai de longtemps au comte de ne pas être venu aujourd'hui !

— Elle en mourra de rage, se dit Ida en se mordant les lèvres et en cherchant à se donner un air grave et compassé. Que dira-t-elle quand elle verra le comte venir demain chez nous, sans demander à entrer chez elle, — ni le matin — ni l'après-midi,— ni le soir !... La belle mine quand elle s'apercevra qu'elle est complétement négligée !...

— Ce pauvre comte ! Épargnez-le ! répondait la comtesse en souriant et en jetant un méchant et triomphant regard sur Ida.

— Le pauvre comte !... se dit encore Ida en elle-même, et elle pensa combien peu la froideur et les reproches de la comtesse inquiéteraient Martinitz à l'avenir.

LE PRÉTENDANT

Ida était depuis une heure en observation à sa fenêtre. Martinitz devait venir à neuf heures, avant que le président se rendît aux Assises. La jeune fille était en proie à ces émotions de crainte et d'espoir qui agitent un cœur partagé entre les douces habitudes de la famille et le sentiment inconnu qu'il éprouve, à la veille d'une destinée nouvelle.

Un profond soupir, un de ces soupirs qui valent une prière, sortit de son sein.

Certes elle ne pouvait douter que son père ne trouvât cette alliance des plus flatteuses pour lui, mais elle savait combien la politique tenait de place dans les plans du président. Il serait capable, par crainte d'une défaveur, de refuser son consentement ! Et l'oncle de Martinitz, qui représentait pour lui un père, donnerait-il son assentiment à ce mariage?

Puis, au fond, la comtesse Aarstein faisait peur à l'innocente Ida! C'était, sans nul doute, un beau triomphe de l'emporter sur une telle rivale qui venait de déployer en vain toutes les ressources d'une coquetterie infernale, mais ce triomphe avait ses dangers!...

Enfin Martinitz parut; Ladenstein était avec lui. Ida, qui avait aussitôt quitté son observatoire et qui ouvrait la porte au moment même où l'on y frappait, fut étonnée de voir M. de Ladenstein seul. Quoiqu'il eût le sourire sur les lèvres, elle ne se trouva pas à l'aise avec lui comme la veille, et elle fit une profonde révérence, une révérence de gala en le voyant en grande tenue. — Mais Ladenstein se mit à rire :

— Ah! je vois ce que c'est, dit-il; si Mlle Ida ne me reçoit plus comme un vieil ami, c'est à cause de ces deux aunes de ruban! Ah! ah! je n'aurais jamais cru qu'une jeune dame se laissât intimider par de pareilles choses!

Ida s'excusa en riant de n'avoir pu s'empêcher de faire un salut cérémonieux, et Ladenstein, s'asseyant familièrement à côté d'elle, lui conta qu'à l'heure même Émile était chez le président, et lui faisait solennellement sa demande.

— Moi, dit gaiement l'aimable vieillard, je ne suis venu ici que comme corps de réserve, comme arrière-garde, et si je me suis mis en aussi grande tenue, c'est pour tomber dans les bras du cher papa, s'il avait quelque objection à faire...

En entendant ce mot d'objection, Ida parut troublée, et elle s'écria :

— Ah! ce n'est pas de mon père que j'ai peur; il finira toujours par donner son consentement, si je l'en prie bien..., mais l'oncle?...

— Ah! quel homme est-ce que cet oncle? demanda Ladenstein avec curiosité.

— L'oncle d'Émile?... Vous ne savez donc pas? Ah! mon Dieu, je crains que ce ne soit un vieux méchant homme.

La figure de Ladenstein prit une expression sérieuse.

— C'est au moins ce que pensait le conseiller Berner qui savait toutes les affaires du jeune comte. Et si cet oncle avait déjà choisi pour Émile une autre femme plus belle, plus digne de lui! S'il disait non?...

— Oh! il ne dira pas non, et il n'en saurait trouver une plus digne, s'écria le vieux gentilhomme vivement ému.

— Une plus dévouée, certes, c'est impossible, ni plus disposée à respecter et à aimer celui qui tient lieu de père à Émile. — Ah! si on pouvait le gagner à notre cause!... Tenez, mon cher Ladenstein, j'ai

imaginé une petite ruse, mais je crois que c'est une ruse permise, et vous m'aiderez peut-être à l'exécuter. Vous devez connaître ce vieil oncle. Eh bien, vous savez ce dessin, que j'ai fait de la scène de l'église. Faites-moi le plaisir de le lui montrer. Dites-lui que c'est moi qui ai guéri son neveu de sa folie... Voulez-vous? ajouta-t-elle, ne pouvant plus retenir ses larmes.

Le vieux gentilhomme ne put que s'incliner pour donner son assentiment au projet, car des larmes roulaient aussi sur ses joues ridées; il prit la main d'Ida et la porta à ses lèvres. Puis, dominant vite son émotion, il redevint aimable et gai.

— Oui, certainement, je lui montrerai ce dessin à ce vieil oncle; je le connais on ne peut plus intimement; ne vous inquiétez donc pas, mon enfant; il donnera avec joie son consentement, mais il faut lui faire cadeau de ce dessin; tel que je le connais, il considérera ce petit tableau comme le plus précieux de toute sa galerie.

La conversation de Ladenstein et d'Ida fut interrompue par Émile qui venait prier son vieil ami de se rendre en toute hâte chez le président. Les deux amoureux restèrent seuls. Émile dit à la jeune fille que son père ne s'opposait en rien personnellement à leur mariage, mais qu'il semblait craindre ce qu'on en dirait à la cour. M. de Ladenstein était nécessaire pour aider à lever ces objections-là. A demi confuse, à demi enivrée de son bonheur, Ida murmurait qu'ils n'étaient pourtant pas encore solennellement fiancés, que son père n'avait pas donné tout à fait son consentement, qu'elle sentait qu'elle avait tort de laisser voir autant à Martinitz combien elle l'aimait, et elle disait tout cela en cachant sa jolie tête sur l'épaule de Martinitz.

La porte s'ouvrit, et Ladenstein entra tout radieux. Il tenait la main du président qui avait aussi la mine la plus souriante.

— Je vous fais mon compliment, s'écria gaiement le vieux gentilhomme; — le cher papa a dit oui!

Ida sauta au cou de son père; elle pleurait, elle riait en même temps, et elle l'embrassait avec cette effusion et cette grâce enfantine qu'elle avait autrefois en le remerciant de quelque beau présent de Noël.

Émile demanda d'un air joyeux au président quand il lui serait permis de le nommer son père.

Le président sourit et dit en montrant Ladenstein :

— D'après ce que m'a dit Son Excellence, il ne me reste plus aucune objection à faire, et il ne s'agit que de fixer l'époque du mariage... Il faut, ajouta-t-il, un peu de temps devant soi pour tout

préparer, car ils n'ont pas encore un lieu où reposer leur tête...

— Quand à cela, répliqua vivement Ladenstein, je vous réponds qu'ils auront de quoi reposer leur tête, j'ai trouvé pour eux un petit logement aussi convenable qu'on puisse le désirer. Tenez, ajouta-t-il en sortant de sa poche un grand portefeuille dont il tira plusieurs papiers, voilà l'acte de vente parfaitement en règle du château de Grosslanzau et de ses dépendances acheté pour le comte Émile de Martinitz, par son oncle qui le lui donne comme cadeau de noces, et cette propriété n'étant qu'à trois lieues d'ici, vous pouvez vous y rendre aujourd'hui même, si cela vous convient.

En entendant ces mots, Émile se jeta dans les bras du vieux gentilhomme.

— Mon bien cher...

— Tais-toi, tais-toi, s'écria le vieillard en mettant la main sur la bouche de Martinitz... Pense à ta promesse. Je ne suis ici que chargé d'affaires... Tu remercieras ton oncle quand il sera ici.

— Ah ! que n'est-il ici, cet excellent oncle ! dit Ida ; que ne puis-je lui exprimer toute ma reconnaissance !

— Il arrivera à temps, reprit Ladenstein avec une larme de joie dans les yeux; il arrivera à temps pour se réjouir d'avoir une telle fille !... En attendant, j'embrasse en son nom la chère petite Ida !

Et il donna à la jeune fille un baiser paternel.

Le président examinait les papiers que Ladenstein lui avait remis, et la surprise se peignait mêlée au plaisir sur son visage.

— Non, s'écria-t-il, c'est vraiment par trop de bonté. Imaginez-vous, mes enfants, que non-seulement on a acheté pour vous le château avec son riche mobilier, avec les chevaux dans les écuries, avec les champs, les forêts, les rivières...

— Il n'y a pas de quoi tant s'émerveiller, mon cher ami, répondit tranquillement Ladenstein ; vous voyez que le vieux Martinitz peut donner et aime à donner. Mais il y a encore dans ses papiers un souvenir pour la charmante fiancée, c'est un petit château au bord du fleuve, à une lieue d'ici. On m'a dit qu'Ida aimait cet endroit-là, et j'ai prié le cher oncle de lui faire ce présent.

C'était le ravissant séjour de Blauenstein. Tant de munificence frappait de stérilité l'éloquence du président. Martinitz, éperdu de bonheur, entendait à peine. Ida était muette de ravissement et de surprise. Ladenstein, pensant pour tout le monde, fixa de son autorité le mariage à quinze jours de là.

Le soir même, M. de Sanden donnait une fête pour présenter le jeune couple et annoncer les fiançailles.

LA FIANCÉE

— Mais comme le président de Sanden fait bien les choses ! disaient les habitants de Freylingen, en recevant les invitations que ses laquais distribuaient en courant dans toute la ville.

On pensait généralement que cette fête était donnée en l'honneur de la comtesse Aarstein, dont la protection aiderait le président à devenir ministre.

Quand les invités furent réunis dans les salons de M. de Sanden, c'est alors surtout qu'on put se convaincre « qu'il faisait bien les choses ! » Tout le monde était ébloui de ce luxe extraordinaire, et les plus fins conjecturaient que ce ne pouvait être sans motifs que le président faisait d'aussi grands frais; mais le visage de M. de Sanden ne trahissait rien. Il reçut ses hôtes très-cordialement, pourtant avec un peu plus de cérémonie qu'à l'ordinaire.

Quant à la comtesse, elle affectait modestement d'ignorer que la fête fût pour elle, car bien que mise comme toujours avec une grande richesse, elle n'était pas plus parée que d'habitude.

Les hôtes du président qui approchaient le plus de la vérité dans leurs conjectures étaient le lieutenant Schulderhoff et ses camarades, devenus, depuis le duel, les plus chauds amis du comte polonais.

— Et puisqu'Ida ne doit être pour aucun de nous, disait Schulderhoff, j'aime encore mieux qu'on la donne à Martinitz; c'est un brave soldat ! je n'ai vu de ma vie se battre avec plus de sang-froid ; d'ailleurs il était dans son droit ; Sporeneck parlait d'Ida dans des termes qui me déplaisaient fort à moi-même.

La comtesse avait une cour nombreuse autour d'elle, car chacun pensait qu'elle était la reine de la fête ; ses regards cherchaient en vain Martinitz dans la foule, et elle se perdait en suppositions sur cette absence de deux jours, complétement inexplicable. Puis, que devenait le capitaine ? Elle était outrée contre lui, non pas qu'elle lui fût sincèrement attachée, car ses inclinations étaient de nature fort capricieuses, mais enfin, puisqu'il avait accepté le rôle de « *cavaliere servante,* » il fallait le remplir, et s'il était allé à la chasse, n'aurait-il pas dû au moins s'excuser par un billet ?...

La pauvre comtesse se doutait peu de la situation où se trouvait son sigisbé, étendu sur un lit de douleurs et maugréant de toutes les forces qui lui restaient contre la sirène qui l'avait entraîné dans l'abîme.

Ida n'était pas encore descendue au salon; sans doute elle n'avait pas terminé tous les préparatifs nécessaires pour recevoir une société si nombreuse. Enfin, la porte s'ouvrit lentement. Un murmure général de curiosité s'éleva, et, un vieux gentilhomme de haute taille, couvert de décorations avec un large ruban sur la poitrine, parut donnant le bras à une angélique créature, confuse et joyeuse tout à la fois, pleine de modestie et de dignité, et de plus d'une merveilleuse beauté. C'était Ida! Elle portait avec une aisance parfaite une toilette du meilleur goût. Les dentelles de sa robe étaient d'une finesse admirable; son cou était paré d'un collier de perles du plus grand prix, et les connaisseurs se dirent que, certes, il n'avait pas été acheté dans le pays. Un « solitaire » du plus grand éclat brillait dans ses cheveux.

La comtesse mourait de dépit de n'avoir pas apporté le sien, engagé à la résidence chez Moïse Salomon et Compagnie, et d'ailleurs il eût fait triste figure à côté de celui-ci.

Les assistants, déjà fort surpris de l'apparition d'Ida dans une telle toilette, faillirent réellement être frappés d'apoplexie à la vue du président tenant la main d'un bel officier dans le plus élégant uniforme avec une croix de diamants sur la poitrine, un sabre enrichi de pierreries à son côté, et une certaine agrafe, bijou de famille, valant au moins 2,000 thalers à son tolpack.

Cet éblouissant jeune homme était Émile de Martinitz.

Le cercle des hôtes étonnés s'ouvrit pour faire place aux nouveaux arrivants, et M. de Ladenstein remit Ida à son père.

La comtesse eut alors le pressentiment de ce qui allait se passer, et elle jeta des regards furieux sur le quatuor qui venait d'entrer.

Le président salua l'assemblée et dit :

— Mes chers amis, je vous ai invités pour être témoins de notre bonheur de famille. Ma chère Ida est promise au comte de Martinitz.

Un silence solennel s'était établi au moment où le président avait pris la parole. Tous les regards se portèrent involontairement sur la comtesse, car, d'après le calcul général, elle avait dû être la reine de la fête. Enfin les écluses de l'éloquence s'ouvrirent pour donner libre passage aux flots de compliments, de vœux et d'hommages qui jaillirent de toutes les bouches pour féliciter Ida.

La comtesse s'aperçut tout de suite qu'elle avait perdu la bataille; il ne s'agissait plus que de battre honorablement en retraite, et de tâcher de tirer encore quelques coups sur l'ennemi en se retirant. Elle courut donc à Ida, l'embrassa avec tous les dehors de la cordialité et lui souhaita joie et bonheur dans cette union.

— Je ne sais pourtant, mes enfants, ajouta-t-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre aimable bien qu'une contraction crispât ses lèvres et que le feu de la haine brillât dans ses yeux, je ne sais pourtant si vous avez raison de faire ce mariage! La mère d'Ida, à ce que j'ai entendu dire, n'était pas d'ancienne noblesse, et, d'après ce que je sais de bonne source, l'oncle de M. Martinitz n'approuvera pas cette « mésalliance. » Vous saurez cela bientôt.

— Et moi, je vous affirme qu'il l'a approuvée, dit une voix ferme et grave derrière la comtesse.

Elle se retourna et vit le vieux Ladenstein qui la regardait avec un sourire ironique.

La comtesse ne put supporter ce sourire et répondit de l'air le plus hautain :

— Alors il a changé d'avis depuis peu, car les nouvelles que j'ai reçues, il y a cinq jours, disaient toute autre chose, et M. de Sorben m'assurait....

— Il a menti, répliqua avec calme le vieux gentilhomme.

— Ah! c'est par trop fort, s'écria la noble dame exaspérée; comment pouvez-vous savoir ce que le vieux comte Martinitz....

— Le vieux comte Martinitz est devant vous, madame, dit le vieillard en s'inclinant profondément. Je me nomme, avec votre permission, Dagobert Ladenstein, comte de Martinitz.

Avant qu'il eût cessé de parler, Ida, qui avait écouté toute tremblante l'apostrophe de la comtesse, s'était jetée dans les bras de l'oncle d'Émile, et cherchait en vain à travers ses larmes des mots pour exprimer ses sentiments. La comtesse restait comme pétrifiée; enfin, elle fit un suprême effort, et dit aussi gracieusement qu'elle put :

— Eh bien! je vous souhaite d'autant plus de bonheur que je vois avec plaisir que je me trompais. Si Votre Excellence avait quitté le masque plus tôt, je n'aurais en rien troublé votre joie de famille.

Et elle s'éloigna avec l'air d'un ange et le cœur d'une furie. Elle alla vers Mlle de Sorben, qui se consolait dans une embrasure de fenêtre en prenant du punch avec Mme de Schulderhoff et tâchait ainsi de se remettre d'une si grande surprise.

— C'est votre aimable oncle qui est cause de toute cette mésaven-

ture, s'écria la comtesse outrée; pourquoi ne vous a-t-il pas dit que ce vieux fou de Martinitz était ici occupé à nous espionner sous un faux nom?... Oh! je voudrais!...

Le teint orange de Mlle de Sorben avait pris une teinte livide et des larmes de rage coulaient dans ses yeux, tandis qu'elle ne trouvait à exprimer sa colère que par des soupirs étouffés.

— Et figurez-vous, Excellence, dit d'un ton lamentable Mme de Schulderhoff, figurez-vous que nous les gardons dans notre voisinage. Ce vieux Polonais jette l'argent par les fenêtres! Il leur donne comme présent de noces le magnifique domaine de Grosslanzau et le petit château de Blauenstein.

— Il a acheté Grosslanzau et Blauenstein! dit la comtesse en grinçant des dents, et pour le leur donner!... Il ne manquait plus que cela!...

PRÉLIMINAIRES ET PRÉPARATIFS

Mais cela n'empêchait pas Ida d'être heureuse entre son fiancé et son oncle, ce bon et aimable Ladenstein, qui, par un coup de baguette magique, venait de se changer en Son Excellence M. le ministre comte de Martinitz, et qui n'en restait pas moins affectueux, confiant, paternel comme avant. Ida riait, sautait, répondait un peu à tort et à travers, et babillait avec la plus joyeuse volubilité. Elle était certainement la plus jolie et la plus contente de toutes les créatures!...

Mais quelqu'un d'aussi heureux qu'Ida était le conseiller Berner!... Arrivé le soir même de la fête donnée par le président, il n'avait pris que le temps de s'habiller en toute hâte et d'accourir chez sa jeune amie; il entrait dans le salon au moment où le président présentait « ses enfants » à la société. Le cœur de Berner faillit éclater de joie.

— Leur bonheur est mon ouvrage, se disait-il en riant tout seul; dès que je m'en mêlais, les choses ne pouvaient manquer de réussir!

Émile le présenta immédiatement à son oncle, à qui il avait beaucoup parlé de ce vieux ami, confident de son amour.

— Laissons causer ensemble ces deux jeunes gens, dit enfin le vieux comte Martinitz, en prenant le bras de Berner et en se promenant avec lui dans le salon du fond; c'est à nous autres vieux qu'il appartient de nous occuper maintenant des arrangements nécessaires. On m'a dit, cher conseiller, que nul ne s'entend mieux que vous à l'or-

ganisation d'une fête; moi, j'ai été chambellan dans ma jeunesse; cela se trouve à merveille, et à nous deux nous préparerons quelque chose qui ne se sera jamais vu dans ce pays.

Le conseiller, ravi, accéda à tous les plans du vieux comte; mais lorsqu'il apprit que Grosslanzau et Blauenstein seraient les résidences des jeunes mariés, il eut grand'peine à s'empêcher d'exécuter quelques gambades.

— C'est à Blauenstein, dit l'oncle d'Émile, que le repas de noces aura lieu, et vous vous en chargerez, cher conseiller. — On décorera le petit château d'une manière soignée; — puis après...

Et les deux vieillards se regardèrent avec un sourire un peu railleur en se rappelant tristement qu'ils étaient tous deux célibataires.

— Après... les heureux époux feront un petit voyage, et nous les accompagnerons comme chevaliers d'honneur de la jeune dame; nous commanderons les chevaux aux stations, et nous nous mirerons dans leur bonheur que vous et moi, cher conseiller, avons si bien préparé!

Le conseiller, bien qu'il s'efforçât de sourire, avait des larmes dans les yeux; il serra la main du généreux comte et se déclara disposé à voyager avec lui « par toute la terre! »

— Et quand se fera la noce?

— Dans huit jours! s'écria l'oncle d'Émile.

Le président qui venait de les rejoindre, donna son assentiment à cette date, et commença dans la soirée même ses invitations.

La maison du président offrit, pendant la semaine qui précéda le mariage, un singulier aspect. Les allées et venues des tailleurs et des couturières, des brodeuses, des cordonniers, des tapissiers, des serruriers, etc., ne finissaient pas. On rencontrait sur chaque marche de l'escalier, sur le seuil de chaque porte un fournisseur ou un ouvrier, et il semblait que, de l'aiguille ou du marteau de chacun d'eux, dépendît tout le succès de la noce.

Mais les mines importantes de ces personnages n'étaient rien en comparaison de la figure du conseiller! Il avait maigri et pâli dans cette semaine de préparatifs. Ses yeux enfoncés dans leur orbite prouvaient qu'il était en proie à l'insomnie. Le jour il courait dans tous les coins de la ville pour les achats et les commandes, on assurait même l'avoir vu dans plusieurs endroits à la fois. La nuit!... Non, réellement c'est un miracle que l'excellent homme soit encore en vie!... la nuit, après s'être épuisé tout le jour à courir, après avoir ordonné, examiné, grondé, bavardé à mort! — il n'avait pas le temps de cher-

sionomie d'Ida prit une expression plus grave en s'approchant de l'autel ; ses regards rencontrèrent ceux d'Émile et du conseiller, qui la contemplaient avec une tendre admiration. N'était-ce pas à cette place même que la jeune fille avait triomphé de la mélancolie et du désespoir qui hantaient comme de mauvais esprits l'infortuné jeune homme?

Elle chercha en vain à rester calme; sa joie se tourna en attendrissement, et ses yeux se remplirent de douces larmes.

Lorsqu'elle mit devant l'autel sa main dans celle d'Émile, elle apparut au vieux comte comme un de ces anges du ciel, anges consolateurs, guides fidèles, destinés à éclairer les pas de l'homme sur le sombre sentier de la vie.

LE FESTIN

Après la bénédiction nuptiale, les voitures partirent au grand galop pour se rendre au château de Blauenstein. Toute une caravane de carrosses et de cavaliers entouraient le landau que nous connaissons déjà et où se trouvaient les nouveaux mariés. Le conseiller était parti en avant, afin de tout ordonner. Des salves d'artillerie accueillirent le comte et la jeune comtesse au moment où ils touchaient le sol de leur nouveau domaine. Des fanfares de cors, de trompettes, de cymbales éclatant comme le tonnerre, les reçurent au portail du château, et quand on fut descendu de voiture, et qu'Émile et sa charmante femme se placèrent au balcon pour admirer la magnificence du paysage, le conseiller donna le signal, et les vivats et les hourrahs les plus retentissants remplirent les airs.

On se rendit alors, couple par couple, dans l'intérieur des appartements pour tout visiter en détail et admirer les embellissements rapides que le vieux comte, comme un habile enchanteur, avait fait subir à l'antique manoir. Ce château était délicieux par sa situation et bâti avec beaucoup d'élégance et de goût; mais il y avait à peine quinze jours les pièces inhabitées depuis longues années offraient le plus triste aspect de délabrement; les tapisseries pendaient en lambeaux sur les murailles, une épaisse couche de poussière couvrait les dalles, etc.; tout témoignait d'un long abandon, et plus d'un acheteur avait dû être arrêté par la pensée du temps qu'il faudrait pour restaurer toutes choses... Et maintenant, une parfaite élégance régnait dans toute

cette demeure!... De hautes glaces, des tableaux de prix, des lustres en cristal taillé, des divans de satin et de velours, des étagères couvertes de porcelaines rares, de pièces d'argenterie du plus riche travail : il ne manquait rien de ce que la petite maîtresse la plus raffinée dans ses goûts eût pu rêver de plus séduisant.

Les habitants de Freylingen marchaient de surprise en surprise comme dans un palais enchanté. L'admiration des femmes surtout était au comble. Ida, au milieu de tout ce luxe, avait l'air digne et gracieux d'une reine accoutumée dès l'enfance aux merveilles de la richesse : c'était tout à fait la fable réalisée de la fortune qui vient en dormant.

Des fanfares appelèrent les convives au festin qui promettait à Berner une ample moisson de lauriers. Les nouveaux serviteurs du jeune comte étaient déjà si bien dressés que tout marcha comme sur des roulettes. Le conseiller s'était rendu de sa propre personne dans la cuisine, et peu s'en fallut que, pour montrer son zèle et faire arriver les choses au dernier degré de perfection, il ne mît lui-même la main à la pâte pour quelque hachis extra-fin ou quelque marmelade meringuée. Aussi les dames le déclarèrent-elles un nouvel Obéron qui pouvait à son gré faire sortir de dessous terre une table richement servie. De tels mets dans une telle saison, cela tenait réellement du prodige.

Le repas laissa un long souvenir parmi ceux qui furent appelés à y prendre part, et il serait aisé, en consultant la mémoire des habitants de Freylingen, d'en dresser le menu. On a recueilli déjà à ce sujet des documents authentiques qu'on se propose d'utiliser plus tard.

CONCLUSION

Pendant qu'on apportait le dessert, le jeune comte et sa femme s'échappèrent sans être remarqués de leurs hôtes, trop occupés des splendeurs de la fête pour songer à eux en ce moment.

Ida se débarrassa de sa magnifique toilette un peu gênante à porter, et choisit parmi ses nombreuses robes un charmant costume de voyage, car aussitôt après le dîner elle devait monter en voiture avec son mari et partir pour le voyage dont le vieux comte Martinitz, attentif à tout, avait lui-même fixé l'itinéraire. Elle fut surprise elle-même en se voyant dans la haute glace; rien ne pouvait lui aller mieux que cette robe serrée à la taille et ce simple chapeau de voyage qui encadrait si bien les boucles de ses beaux cheveux. Un petit sourire vainqueur

se posa sur ses lèvres et dans les fossettes de ses joues roses, sourire plein de mystère et d'amour, qui laissait entrevoir ses dents blanches comme des perles.

Les six femmes de chambre de la jeune comtesse, Lisette, Babette, Trinette, Philette, Minette et Lucette, joignaient les mains d'admiration devant leur jeune maîtresse.

— Quelle fraîcheur éblouissante ! disait tout haut Minette.

— Les belles épaules ! les beaux bras ! disait tout bas Philette.

— Quels petits pieds ! pensait Trinette.

— Oh ! que le comte est heureux ! murmura Lisette à l'oreille de Babette, mais pas assez bas pour que cette réflexion échappât à la jeune comtesse. Elle fit semblant de n'avoir rien entendu, mais elle devint rouge depuis le front jusqu'au cou.

Enfin, s'échappant des mains des six génies trop serviables qui l'entouraient, Ida s'enfuit au salon.

De joyeuses acclamations accueillirent la belle voyageuse. Tout le monde s'accorda pour dire que cette toilette de voyage lui allait encore mieux que celle de mariée ; et ce n'est pas étonnant, puisqu'elle allait entreprendre avec ce costume son pèlerinage dans le bienheureux pays de l'hymen.

Le comte, au comble de son bonheur, la pressa dans ses bras :

— M'aimes-tu ! lui dit tout bas Ida.

Les hôtes nombreux de Martinitz gênaient un peu l'effusion du jeune comte qui, enlevant Ida comme le plus léger et le plus doux fardeau, la porta dans sa voiture en promettant de lui répondre en route.

Tous les convives se mirent alors au balcon et, mêlant leurs voix aux cris joyeux des vassaux du comte, ils envoyèrent un immense *vivat* aux jeunes époux déjà placés dans leur voiture.

La jeune femme appuya sa jolie tête sur l'épaule de celui qu'elle aimait ; il fit signe au postillon et les chevaux partirent au galop, emportant Émile et son heureuse Ida.

HAUFF.

FIN.

VARIA

AURORES BORÉALES. — Le 20 mars 1865, une arche boréale a été observée à Manchester. A. S. Herschel a calculé que sa hauteur était de 168 à 176 kilomètres. Il se range à l'avis de Dalton, qui après plusieurs expériences était arrivé à la conclusion que « les arches lumineuses de l'aurore boréale, qu'on voit quelque fois s'élever de l'est à l'ouest, au travers du méridien magnétique, sont toutes de la même hauteur, et que cette hauteur est de 100 milles environ, soit 160 kilomètres. »

(*Intellectual Observer*. June 1865).

FROID SIBÉRIEN. — « Le lendemain matin, dès six heures, il y avait crépuscule ; les crépuscules sont une des beautés de la Sibérie. Je n'en ai jamais vu d'aussi longs et d'aussi brillants que là ; ils duraient dans les grands froids, deux heures et demie. Ce matin-là fut celui, non pas où je ressentis, mais où j'observai moi-même et constatai, avec un thermomètre acheté à Tomsk, la plus basse température. Tout le fond des vallées où nous serpentions, les forêts de sapins et une grande partie des montagnes étaient baignés dans un brouillard blanc et sans mouvement, produit de la liquéfaction de toutes les particules de vapeur contenues dans l'air, au contact d'un sol que rien d'humain, sauf la poudre, n'eût pu entamer. Au-dessus de cette brume, le ciel parut d'abord écarlate, puis doré ; enfin il prit l'éclat de l'argent et se remplit de millions de petits cristaux microscopiques, tombant imperceptiblement comme autant de rubis. Blottis au fond du traîneau, toussant à chaque parole et la figure rouge comme du sang, nous sentions bien qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; mais pour m'en convaincre, en arrivant à Silenginsk, je plaçai le thermomètre contre la porte, et sa

colonne ne s'arrêta qu'un peu au-dessous de 39°, quoique le soleil fût déjà haut sur l'horizon. Avant l'aurore on peut être moralement sûr que la température était tombée à près de 50°. Du reste, je dois remarquer que l'action directe des rayons solaires, par ces grands froids, est presque nulle; je n'ai jamais vu entre le soleil et l'ombre une différence de dix pour cent.

» Le 25 janvier 1860, à dix heures du soir, je quittai Irkoutsk pour Kiatka. Le froid était extrême; mais, blotti au fond d'un excellent traîneau, sous une couverture en peau de chamois, je pouvais tout braver. Lorsque l'aurore parut, nous nous éveillâmes à 60 verstes d'Irkoutsk, sur les bords d'une mer du bleu le plus sombre et pétrifiée sur toute son étendue. Je déclare n'avoir vu, l'Inde exceptée, rien de plus majestueux, de plus grand que le lac Baïkal et son entourage. Qu'on se figure la Suisse entière, et bien plus encore, changée, en lac, avec la chaîne des Alpes pour cadre, mais de manière que ce lac soit sans bornes sur la moitié de l'horizon et sombre comme l'Atlantique un jour de tempête. Ajoutez à ce tableau le soleil levant venant frapper les cimes lointaines et neigeuses de ces montagnes dont cent kilomètres de glace, brillante comme l'acier, vous séparent, et dont, à cause de la convexité du globe vous ne voyez point les bases. Ce spectacle qu'offre le Baïkal, d'une mer gelée, est unique au monde, puisque les lacs d'Amérique, qui ne sont guère plus vastes, ne gèlent jamais entièrement, et que leur entourage, quoique pittoresque n'offre pas autant de grandeur.

» Il s'agissait maintenant de traverser cette mer en traîneau. . . . Nous nous embarquâmes sur la glace, mais n'osant traverser parce qu'elle était trop molle, nous suivîmes les côtes sous une direction nord-est. Nous fîmes ainsi une soixantaine de verstes entre la côte et une barrière de glaçons qui la longeait à une distance d'un millier de mètres. Le froid ne cessant d'augmenter, la glace craquait continuellement en se contractant, et formait en éclatant de grandes étoiles qui dessinaient leurs perfides rayons près de la surface. Enfin la nuit approchait, il fallut se décider à traverser dans un endroit où il n'y avait que cinquante verstes ou quinze lieues d'une rive à l'autre. La terre était si basse qu'elle disparaissait devant nous, et il nous semblait, en quittant le rivage, partir en chaise de poste de la plage de Dieppe pour l'Amérique.

» Il y eut un moment où la glace n'ayant que quelques pouces d'épaisseur, nous dûmes descendre et franchir ce mauvais pas. Le traîneau fut lancé à toute vitesse; la couche ploya, mais ne cassa pas. Nous arrivâmes alors à cet immense champ de blocs blancs, verts et bleus, dont les éblouissantes silhouettes, projetées sur l'azur du ciel, rappelaient les scènes horribles des mers polaires ou celles qu'on entrevoit dans les entrailles des glaciers. Ils étaient là par millions; les uns lourds comme vingt éléphants, les autres effilés comme des aiguilles, tantôt en lame de rasoir, tantôt épais de plusieurs pieds, opaques ou translucides, couchés, debout ou inclinés vers tous les points de l'horizon, semblables aux tombes d'un cimetière bouleversé qui aurait rendu ses morts.

» Au milieu même de ces blocs, la glace est encore perfide, mais dès qu'on les

a dépassés, on trouve partout une épaisseur moyenne de deux mètres et qui en atteint parfois trois et demi : ceci peut donner, il me semble, une idée passable du froid de la Sibérie; cependant en voici une preuve beaucoup plus saisissante. On remarque le long des côtes, sur les parois de rochers et dans les ravins, des espèces d'éclaboussures solidifiées, qui prennent parfois des proportions de cascades; c'est l'écume du lac qui projetée sur ces rochers pendant une tempête, a été saisie et figée sur place, avant d'avoir eu le temps de retomber! »

LE CHASSE-NEIGE. — Il faut avoir vu un coup de vent dans la steppe pour se faire une idée de ce que peut être sa violence. La neige, celle qui tombe et celle qui recouvrait la terre, est lancée avec une telle force qu'il est impossible de regarder du côté du vent; elle s'amoncelle si rapidement contre ce qui lui fait obstacle, qu'elle recouvre en peu de temps tout ce qui dépasse le niveau de la plaine; l'air est obscurci de telle sorte qu'on ne le voit pas à quelques pas de soi, et qu'il est impossible de suivre son chemin; en même temps, le vent, perçant tous les vêtements, gèle les membres du malheureux qui périt infailliblement, si la grande habitude de la steppe et la connaissance réelle du danger qu'il court ne lui donnent pas l'énergie et les moyens de se sauver.

Le danger des *chasse-neige* est tellement connu, que dans la ville d'Omsk, on tend, le long des édifices, où sont placées des sentinelles, une corde que le soldat tient dans sa main, pour pouvoir marcher pendant le chasse-neige sans s'écarter de la maison et sans être exposé à partir au hasard dans les rues; il est arrivé, dit-on, qu'à Omsk des animaux et des hommes ont péri dans les rues sans pouvoir rencontrer une maison pour s'y réfugier; du reste, le fait est arrivé, en ma présence, il y a quelques années, dans un des faubourgs de Kasan, pendant un chasse-neige qui dura cinq jours, et à la suite duquel une centaine de personnes périrent aux portes de la ville.

Quand le chasse-neige commence, si le Kirghis n'a pas le temps de chercher l'abri d'une colline, il ne lui reste qu'à lancer son cheval devant le vent, et à courir ainsi jusqu'à ce qu'il rencontre un hivernage, un abri quelconque, ce qui peut le mener bien loin, car le vent dure quelquefois plusieurs jours; le vent ayant cessé, il faut rallier le troupeau qui a été dispersé de tous côtés, et s'assurer que les chevaux qui manquent sont bien morts, et qu'ils ne sont pas seulement perdus, car alors il faudrait les retrouver. Les hommes sont ainsi quelquefois obligés de courir quatre-vingts à cent kilomètres, s'arrêtant pour laisser souffler leur cheval, et repartant pour ne pas le laisser geler. Cette vie dure trois mois environ, et il y a des années où les chasse-neige sont presque continuels et tuent la moitié des chevaux.

(*Bulletin de la Société de géographie.*)

LES TERMITES ET LES CACTUS. — Dans ces *campos* qui se déroulaient à perte de vue, on apercevait çà et là des milliers d'habitations de termites. Ces constructions, d'une façon grotesque, rompaient l'uniformité de la plaine. De huit à dix pieds de haut, elles sont composées de plusieurs étages, et, vues à distance, elles ont quelque analogie avec des tours chinoises. Quand on aperçoit derrière quelques arbrisseaux leurs coupoles pointues, on se figure avoir rencontré un village indien, but désiré du voyageur. Une colonne de cactus s'élève toujours sur ces palais de termites. Je n'ai trouvé que là cette variété (elle est analogue au Cactus Peruvianus). C'est par hasard, pensai-je d'abord. Mais j'ai eu beau chercher entre plusieurs centaines de ces cactus que j'ai examinés, je n'en ai pas vu un seul croissant en pleine terre, en dehors de ces constructions ou de leurs débris.

(*Gartenflora*, publiée par Regel. *Voyage de Wallis dans la province des Amazones, au nord du Brésil.*)

COMBAT ENTRE DES CORNEILLES ET DEUX MILANS. — Ceci s'est passé à Klein Nord-See, dans le Slesvig septentrional.

J'observais un milan qui, perché sur une souche, se tenait immobile en regardant invariablement d'un certain côté. Il avait l'air de flairer une proie et de reconnaître le terrain. A quelque distance, deux corneilles volaient en cercle sur un champ de blé. Il était évident qu'elles surveillaient un certain objet, car elles revenaient toujours au même endroit. Tout à coup le milan s'éleva en poussant un cri, et s'élança droit sur les corneilles. Celles-ci répondirent par un autre cri, tout différent de ceux que je leur avais connus jusque-là, et se rapprochèrent de l'objet de leur sollicitude. A peine une minute s'était-elle écoulée, que trois autres corneilles se précipitant sur la scène du combat, décrivirent un petit cercle et se précipitèrent sur le milan, lui administrèrent quelques coups de bec, puis disparurent chacune de son côté pour chercher secours, comme je le devinai bientôt. Le milan, qui semblait dédaigner les deux adversaires qui étaient restés pour lui faire face, évitait leurs coups, mais tâchait de se rapprocher du sol malgré eux. J'entendis un cri qui m'était familier, et de trois côtés à la fois surgirent une cinquantaine de corneilles, conduites par les messagers. Elles étaient encore à distance, quand le milan cria aussi au secours, et tout aussitôt son épouse vola à ses côtés. Ce fut une vraie bataille. Les corneilles entonnèrent un chant de guerre, et les coups d'aile et de bec et les plumes de pleuvoir. A la fin, les milans furent obligés de battre en retraite vers une île voisine, où j'avais déjà remarqué leur nid. Ils furent à peine poursuivis.

Cependant toutes les corneilles n'avaient pas pris part à la lutte, dont elles avaient été tranquilles spectatrices, la disproportion entre les combattants leur ayant sans doute paru suffisante. Les vainqueurs se donnèrent le plaisir de croasser une hymne de triomphe vraiment épouvantable; puis ils se dispersèrent

de tous côtés, à l'exception toutefois des deux premières corneilles, qui reprirent leur poste d'observation.

J'étais fort curieux de connaître ce qui leur donnait tant de souci. Grand fut mon étonnement quand, après une longue recherche, je fis lever une corneille qui, blessée à l'aile par la chevrotine d'un chasseur, se mouvait difficilement. Elle venait tout juste d'acquérir sa croissance; elle était jeune encore. Qui la soignait? Ses parents? ses sœurs? Lui donnait-on à manger? C'est ce que je crois, mais je n'ai pu m'en assurer.

(*Der Thiergarten*, 1862, n° 11.)

QU'EN DITES-VOUS? — Le *Chlamydère tacheté* ressemble beaucoup à notre perdrix. Cependant il s'en distingue, à première vue, par son plumage foncé, relevé de gouttes claires, et par son cou orné d'un gracieux collet rose.

Le couple procède par ordre à l'édification de son bosquet. C'est ordinairement dans un lieu découvert qu'il le place, pour mieux jouir du soleil et de la lumière.

Son premier soin est de faire une chaussée de cailloux arrondis et d'un volume à peu près égal; quand la surface et l'épaisseur de celle-ci lui semblent assez considérable, il commence par y planter une petite avenue de branches. On le voit, à cet effet, rapporter de la campagne de fines pousses d'arbres, à peu près de la même taille, qu'il enfonce solidement par le gros bout, dans les interstices des cailloux. Ces oiseaux disposent ces branches sur deux rangées parallèles, en les faisant toutes converger l'une vers l'autre, de manière à présenter une charmille en miniature. Cette plantation improvisée a presque un mètre de long, et sa largeur est telle, que les deux amants peuvent se jouer ou se promener de face, sous la protection de son ombrage.

Aussitôt que le bosquet est achevé, le couple amoureux songe à l'embellir. A cet effet, il erre de tous côtés dans la contrée, et butine chaque objet brillant qu'il rencontre, afin d'en décorer l'entrée. Les coquilles à nacre resplendissante sont surtout l'objet de sa convoitise; aussi les issues de la charmille en sont-elles pourvues d'une épaisse couche miroitante.

Si ces collectionneurs d'un nouveau genre trouvent dans la campagne de belles plumes d'oiseau, il les réunissent et les suspendent, en guise de fleurs, aux ramilles fanées de leurs résidences. On est même certain qu'aux environs de celles-ci tout objet vivement coloré ou éclatant, dont le sol est accidentellement jonché, en est immédiatement enlevé.

Gould racontait même que, dans les sites où ces oiseaux édifient, si quelque voyageur perd sa montre, son couteau, son cachet, il est inutile de les chercher sur le lieu où ils sont tombés, ils en ont été emportés; mais on les retrouve dans la plus voisine promenade des chlamydères du canton.

La découverte de ce bosquet d'amour étant un fait ornithologique absolument inattendu, M. Gould craignit qu'en Europe sa narration ne fût suspectée : il vou-

lut y joindre des pièces à l'appui. A cet effet, ayant enlevé du sol une de ces promenades extraordinaires, à l'aide de soins infinis, il parvint à la transporter au British Museum, où on peut l'admirer aujourd'hui.

Quand on connut le travail, on voulut essayer l'ouvrier. L'un de ces champêtres architectes fut apporté vivant au Jardin zoologique de Londres. On l'avait mis dans une grande salle, environné de tous les matériaux nécessaires à ses constructions; mais le pauvre oiseau n'avait fait là que de bien mauvaise besogne: l'air et le soleil de la patrie lui manquaient; le courage s'était énervé. C'était à peine s'il avait commencé à planter irrégulièrement quelques branchages dans un tas de pierres et de terre qu'il avait rassemblées.

(Extrait de l'*Univers de Pouchet.*)

HOMMES FOSSILES. — Le *California Democrat* annonce la découverte d'os ayant appartenu à des hommes ayant vécu « quelques milliers d'années avant la création du monde. » La Société historique de Tuolumne, dans le Sonora, en possède quelques débris dans une collection qu'elle doit au docteur Peter Snell, un vieillard de quatre-vingts ans, qui a consacré sa vie à la recherche d'antiquités. M. Snell a contribué aux découvertes faites dans la caverne du Mammouth et à la rivière de Muskingum. Sa plus riche trouvaille a été celle faite à Blanket Creek, en 1855, d'un fémur et d'un crâne d'un homme de huit à neuf pieds. La même année, on trouva à Fontainebleau, dans le comté de Tuolumne, une mâchoire humaine avec deux fémurs dont le possesseur devait avoir neuf pieds. Ces débris ont été recueillis dans le Beed Rock, Table Mountain, dans une roche ayant probablement trois cents siècles d'existence, soit vingt-quatre mille ans avant Adam et Ève.

Dans une forêt pétrifiée de chênes et de sapins silicatisés, on aurait trouvé, en même temps des fragments d'arcs, des haches, une pipe en argile, des objets en serpentine, et enfin un ornement en minerai de fer rouge, gros comme un demi-écu, contenant une cavité avec du cinabre.

Des découvertes analogues auraient été faites dans la Basse-Californie.

D'un autre côté, il paraît certain qu'on a trouvé des os humains sous le lit du Mississipi, dans une forêt de cyprès ensevelie dans le sol depuis de longs âges.

Ce serait donc en Amérique qu'on aurait trouvé les plus anciens débris de l'espèce humaine.

Nous laissons la responsabilité de ces nouvelles au journal qui les annonce. Il se publie en Californie... Allez-y voir!

(*Aus der Heimath*, n° 14, 1865.)

DES MENHIRS EN SIBÉRIE. — Ayant franchi la ligne de faîte qui sépare le bassin du Kopal de celui de la Kora, j'atteignis sur les bords de cette rivière

un point où la nature a ménagé entre le torrent et la montagne un espace d'environ deux cents mètres. A mesure que j'en approchais, je me demandais si je n'avais pas sous les yeux quelque ouvrage de Titan ; devant moi se dressaient cinq énormes pierres, rangées dans un ordre qui n'avait rien d'accidentel, mais qui dénotait l'intervention d'une volonté intelligente. Une de ces pierres, assez grande pour servir de clocher à une église, a soixante-seize pieds de haut, sur vingt-quatre de large et dix-neuf d'épaisseur. Elle se dresse à soixante-treize pas du pied des falaises ; son inclinaison hors de la perpendiculaire, dans la direction de la rivière, est de huit pieds environ. Les quatre autres blocs varient de quarante-cinq à cinquante pieds de hauteur; l'un mesure quinze pieds de côté, les autres un peu moins; deux sont exactement perpendiculaires; les deux autres s'écartent de la verticale, un surtout qui semble sur le point de perdre son équilibre.

Plus encore, une sixième pierre gît tout auprès, à demi ensevelie dans le sol et çà et là couverte d'arbustes verdoyants qui ont pris racine dans le roc. A deux cents mètres à l'ouest, trois autres blocs jonchent la terre; sous l'un d'eux s'ouvre une cavité que plus d'une famille de Kopal considérerait comme une demeure splendide. Non loin de ce dernier groupe s'élève un monument dû, sans conteste, à la main de l'homme; il renferme, entre autres matériaux, une grande quantité de blocs de quartz; il est circulaire; son diamètre est de quarante-deux pieds, sa hauteur de vingt-huit, sa forme celle d'un dôme. Autour de ce monument, à une distance de dix pieds, de nouveaux blocs de quartz sont rangés en cercle. Je fus grandement surpris de rencontrer dans cette vallée un pareil tumulus qui ne peut guère être le tombeau d'un chef de la race habitant actuellement cette région, et qui remonte sans doute, ainsi que les menhirs voisins, à cette haute antiquité où la branche de la race humaine qui devait donner à l'Europe les Celtes et les Kymris ne s'était pas encore détachée du grand tronc Ariah.

Mes Kirghis ne s'approchèrent du tombeau qu'en tremblant et avec tous les signes d'une profonde vénération. Chacun d'eux y laissa un lambeau de son vêtement comme offrande à l'Esprit du mort.

(William Atkinson, *Oriental and Western Siberia.*)

L'APICULTURE. — Les indigènes australiens sont fort adroits à certaines chasses. C'est ainsi qu'un jour un naturel, du nom de Booroollah, m'offrit un superbe gâteau de miel. Émerveillé d'un si agréable présent, je résolus de connaître le moyen qu'il avait employé pour se le procurer; je priai donc Booroollah de m'initier à son secret. Il me répondit par quelques mots que je pourrais traduire ainsi: « La seule chose à faire, c'est de guetter une abeille lorsqu'elle va boire et de la suivre jusqu'à son nid. » Ma figure dut annoncer la plus grande incré-

dulité, car il ajouta : « Puisque vous ne me croyez pas, venez avec moi, et vous verrez bien que je dis vrai. »

Mon chasseur s'en alla chercher deux filets qu'il mit sous son bras, puis nous partîmes, non sans toutefois qu'il m'eût recommandé un silence absolu. Nous arrivons, en quelques minutes, à une petite cavité pleine d'eau. Là, le noir prend une gorgée de cette eau qu'il garde dans sa bouche, et, se couchant à terre de manière à tenir sa tête près du bord, il reste dans une immobilité parfaite. Une heure environ s'écoula, et je commençais à me fatiguer de regarder ainsi un homme qui avait l'air en extase devant son ombre, quand le bourdonnement d'une abeille attira mon attention; elle voltigea d'abord au-dessus de l'eau, puis au-dessus de la tête du noir, puis à droite et à gauche, près de ses oreilles; mais le chasseur restait immobile et silencieux jusqu'au moment où, par un changement de note dans son bourdonnement, l'abeille fit comprendre qu'elle allait boire. A ce moment, et comme mû par un ressort, Booroollah décharge sur elle l'eau qu'il tient en réserve, et avant que le pauvre insecte ait eu le temps de revenir de cette douche inattendue, il le saisit avec une étonnante dextérité et lui attache sur le corps un petit paquet de coton qu'il fixe à l'aide d'un peu de gomme. Mon chasseur m'explique que le poids dont il charge sa prisonnière a pour but de retarder sa course et d'empêcher qu'elle n'échappe à la vue. Son explication est immédiatement suivie d'un long cri rauque et guttural; nous sommes bientôt entourés de plusieurs de ses compagnons qui viennent assister à la mise en liberté de l'abeille.

Comme l'a prédit le noir, l'insecte s'envole lentement; le bruit particulier qu'il produit en agitant ses ailes ainsi chargées guide aisément les chasseurs qui courent après lui, sans s'inquiéter des obstacles de la route. Je ne pouvais les suivre que *passibus non æquis* et mis environ une demi-heure à les rejoindre; je les trouvai tous rassemblés au pied d'un énorme gommier, au sommet duquel on m'annonça que l'abeille s'était posée. Booroollah monta aussitôt à l'arbre avec toute l'agilité d'un chimpanzé, et peu après descendit portant plusieurs gâteaux, dont quelques-uns seulement contenaient du miel.

(Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie.*)

UN FESTIN PATRIARCAL. — Comme un banquet kirghis est un événement peu ordinaire pour un Européen, je vais décrire celui que m'offrit le sultan Baspasihan. Les convives étant beaucoup trop nombreux pour qu'il pût avoir lieu dans la yourte du sultan, un tapis de Bokhara fut étendu à l'entrée. Baspasihan m'y fit asseoir et prit place à côté de moi; dans un espace vide les invités s'assirent en cercle autour de nous. Près du maître étaient les plus âgés et les plus considérables de la tribu, au nombre de plus de cinquante. Les garçons se tenaient derrière les hommes; les femmes et les jeunes filles occupaient la dernière place.

A quelque distance, les chiens avaient l'air de s'intéresser à la fête autant que les himanes.

Quand tout le monde fut prêt, deux hommes entrèrent dans l'intérieur du cercle, portant une espèce de cafetière. L'un s'approcha du sultan, l'autre de ma personne. Ils nous versèrent de l'eau chaude sur les mains; mais ici tout convive doit être pourvu de sa serviette. La même cérémonie se répéta pour chaque homme, depuis le sultan jusqu'au pasteur de ses troupeaux. On laissa les femmes et les jeunes filles s'acquitter elles-mêmes de cette besogne. Les ablutions terminées, les cuisiniers apportèrent des vases exhalant une fumée épaisse. C'étaient de longues auges de bois, semblables à celles dont se servent les bouchers de Londres, et dans lesquelles des quartiers de mouton bouilli étaient empilés les uns sur les autres. L'un des vases, placé entre moi et le sultan, était plein de mouton et de riz cuits ensemble.

Chacun tira son couteau; il ne pouvait être question de couverts. Mon hôte saisit un magnifique morceau de mouton dans le tas, le mit dans ma main et recommença la même opération pour lui-même. C'était le signal attendu. A l'instant, toutes les mains plongèrent dans les auges. Les Kirghis placés au premier rang choisissaient ce qu'ils préféraient, et, après en avoir mangé une partie, ils tendaient le morceau au convive derrière eux. Quand celui-ci en avait enlevé une bouchée ou deux, il tendait le surplus à un troisième. Puis venait le tour des jeunes gens. Après avoir passé par toutes ces mains et toutes ces bouches, les os arrivaient aux femmes et aux jeunes filles à peu près dépouillés. Finalement, lorsque ces pauvres créatures les avaient rongés de manière à n'y plus rien laisser, elles les jetaient aux chiens.

LES JEUX EN SIBÉRIE. — Les Toungouses me donnèrent encore, par le jeu suivant, une autre preuve de leur adresse dans les exercices gymnastiques. Deux personnes tenant les deux extrémités d'une corde, la faisaient tournoyer en l'air de toutes leurs forces, en ayant soin qu'elle ne touchât pas la terre. Dans le cercle qu'elle décrivait ainsi un jeune gars nu-pieds s'élançait, soulevait de terre un arc et une flèche, bandait l'arc et lançait la flèche, sans laisser une seule fois la corde toucher à ses jambes nues. D'intrépides Toungouses exposent de la même manière leurs jambes nues au tranchant d'une *paljma*, qu'une autre personne, étendue sur le sol, fait tournoyer de toutes ses forces.

(*La Sibérie*, par F. de Lanoye.)

L'OISIVETÉ, UN DÉBILITANT. — Les Cosaques de Beresow sont indolents et paresseux. Leurs fonctions leur imposent peu de devoirs, et ces devoirs leur

pèsent. Par suite de l'oisiveté, leur faiblesse de caractère est devenue inconcevable. J'ai vu des jeunes gens de vingt ans qui geignaient comme des enfants, parce qu'on leur avait servi le thé un peu plus tard que de coutume.

LE KNOUT EN SIBÉRIE. — .... « Il est habituel, parmi les gens du peuple, de pendre un fouet à la tête du lit conjugal. Je n'avais jamais compris ce que signifiait cet usage avant mon arrivée à Barnaoul, quoique j'eusse remarqué ce fouet dans la demeure de tous les paysans. Une bonne d'enfant, qui avait quitté mon service pour se marier, alla, quelque temps après, chez le gouverneur de la ville porter une plainte contre son mari. Aux questions du fonctionnaire, elle répondit que son mari ne l'aimait pas. Il lui demanda à quoi elle s'en était aperçue : « A quoi? s'écria-t-elle, il ne m'a jamais battue! » L'instrument suspendu à son lit n'avait jamais servi depuis le mariage. Ce couple mal assorti différait de goûts et d'idées : ce que l'un prenait pour de l'amour, l'autre le regardait comme un manque d'affection.

» On ne saurait trop le répéter, les châtiments corporels sont les seuls que comprennent les Russes, et c'est en raison directe des coups qu'ils en reçoivent qu'ils respectent, vénèrent même l'autorité. Le knout est le seul langage qu'ils comprennent. Le fouet est d'un usage général parmi les Russes ; il y a des maisons de fustigation pour les domestiques dans toutes les villes considérables de la Sibérie, comme il y en avait pour les noirs dans les États américains confédérés, au nom de la sainte institution de l'esclavage. Les paysans se soumettent à cette punition sans murmurer. Je n'ai jamais remarqué qu'un Russe asiatique ou européen ait jamais protesté contre les verges ou le fouet. Au contraire, il les regarde comme choses inhérentes à son existence. J'ai connu un domestique qui, étant venu se faire fouetter selon l'usage, fut repoussé par l'officier de garde sous prétexte qu'il n'avait pas reçu d'ordre à ce sujet. Mais il pria ce dernier de le fustiger, disant qu'il venait de fort loin pour cela, et qu'il était bien sûr d'être renvoyé s'il revenait à la maison sans avoir la peau endommagée. En résumé, pour le peuple russe, au delà comme en deçà de l'Oural, il n'y a qu'un Dieu vivant — le tzar, et qu'une loi — le knout. »

LE SOLDAT MODÈLE EN RUSSIE. — Pour le connaître il faut l'avoir vu de bien près et l'avoir pratiqué longtemps. Dans cet automate, sous cette figure pétrifiée, on rencontre souvent du bon sens, de l'honneur, une certaine intelligence des choses, qu'il explique à sa façon, et pas trop mal. Il n'exprime le fond de sa

pensée qu'à ses égaux et camarades. Nulle part comme dans le corps de garde on n'entend sur les officiers, sur la corruption des fonctionnaires, sur l'immoralité des popes, des remarques aussi frappantes ; mais ces bons mots, ou *Skazki*, ne franchissent jamais le seuil de la caserne. Toute satire toutefois, toute critique s'arrête devant le souverain. Le soldat rend ses officiers responsables de tous les maux, son intelligence ne va pas plus loin. Le tzar ignore tous les abus qui se commettent, car « il est bien loin et Dieu est bien haut. »

Mais on aurait tort de supposer que ces paroles témoignent de quelque affection du sujet envers son monarque. Le vrai soldat ignore toute espèce d'amour. La seule raison de son obéissance, c'est la crainte. La crainte n'est point la lâcheté, mais un effet d'imagination ; c'est le sentiment d'un homme qui se croit en face d'une invincible puissance de la nature. Mille fois j'ai entendu les soldats se raconter que le tzar est le maître de tous les rois, et que les rois lui payent tribut. Les plus grosses redevances sont payées par le roi des Français, mais ce dernier se révolte souvent. Même la Chine appartient au tzar blanc. Derrière la Chine, par delà la mer, il existe encore des pays où habitent des hommes qui n'ont qu'un œil, mais ces hommes ne sont plus la propriété de l'empereur. Le soldat est courageux en présence des ennemis qu'il voit, mais il tremble devant une puissance mystérieuse dont il ne peut se rendre compte. Le gouvernement lui apparaît comme une terrible fatalité. L'idée qu'il a conçue d'un énorme tzarisme lui pèse comme un fardeau et l'accable. Sa docilité est au fond religieuse. La foi en un tzar invisible, tel est le dogme qui fait la force de la Russie.

(*Six mois à Orenburg*. Souvenirs d'un Polonais dans une compagnie de discipline. Par I. Gordon. Dresde, L. Wolf, 1864.)

L'ART COMME SCIENCE. — L'histoire moderne de l'art est une des sciences accessoires les plus utiles à l'histoire générale. Cette vérité n'a été jusqu'à présent acceptée sans contestation que pour ce qui concerne l'art ancien et l'art du moyen âge. Quant à l'art moderne, son champ paraissait trop étendu, et presque sans limite ; on l'a donc négligé presque complétement, comme n'étant que du domaine de la fantaisie. Cependant elle est digne de figurer au moins à côté de la philologie, de la littérature, et de toutes ces sciences qu'elle surpasse peut-être, qui font tous les jours de nouvelles découvertes dans l'histoire des développements de l'humanité. Schinkel le disait déjà : « Les productions de l'art sont les indications les plus délicates pour faire juger des pensées intimes d'un noble esprit, et d'une âme moralement belle. » Il est certain qu'une œuvre d'art nous fait voir plus loin que toute autre chose et dans l'âme de l'artiste et dans l'époque où il vivait. Aucun art n'est plus excellent qu'un autre, mais les arts plastiques sont indubitablement ceux dont les monuments non interrompus nous montrent le plus fidèlement les montées et les descentes successives de

l'esprit humain. La littérature nous semble incomplète en comparaison. Cette affirmation peut sembler un paradoxe, mais qu'on veuille bien y réfléchir : l'écriture doit être parlée pour être bien comprise. On doit connaître les circonstances dont l'impulsion donne naissance à l'œuvre littéraire; pour l'apprécier exactement, il faut une multitude de renseignements divers. Tout au contraire, les arts plastiques n'ont aucun besoin de ces connaissances auxiliaires, ils sont à eux-mêmes leurs propres interprètes. Reproduisant les événements et la physionomie de l'époque avec une vérité merveilleuse, ils ressuscitent le passé comme par magie.

Ce que je dis là n'est pas précisément une nouveauté. Ce sur quoi j'insiste, c'est que l'État prenne les dispositions nécessaires pour permettre l'exploitation scientifique de l'art, et qu'on nous donne les moyens de travailler systématiquement, au lieu de dépendre dans nos recherches du hasard et de la chance.

On sait que le prince Albert avait réuni une collection photographique de toutes les œuvres de Raphaël. Ces collections sont plus importantes aujourd'hui pour l'étude sérieuse que des galeries pleines de divers originaux. Les comparaisons, qu'elles rendent si faciles, donneront les résultats les plus inattendus. L'activité tout entière d'un homme se développe devant vous comme dans un livre.

Faisons des bibliothèques photographiques, dans lesquelles ne manque rien qu'on puisse se procurer de l'œuvre d'un maître; et après l'on pourra parler de l'art moderne comme d'une science solidement assise.

On a fait beaucoup pour l'art grec, romain, égyptien, assyrien; qu'on en fasse autant pour l'art moderne.

1° Il faudrait commencer par des catalogues complets.

2° On devrait ensuite fonder des associations pour la reproduction et l'acquisition de l'œuvre complet des maîtres. Au besoin, il faudrait, dans ce but, faire travailler la diplomatie internationale.

3° Chaque feuille importante devrait être accompagnée d'une dissertation sur la préservation, l'authenticité, la couleur, la grandeur, etc., de l'original. Les matériaux sont éparpillés dans une multitude d'ouvrages, il faudrait les rassembler.

(Herman Grimm. *Ueber Künstler und Kunstwerke* Februar. 1865.)

POURQUOI? — Qu'on étudie les représentations que les maîtres modernes nous ont données de Jésus-Christ, on observera la tendance d'esquiver sa figure, et de remplacer l'importance de sa personne par l'importance de la scène. Peu à peu on a perdu la faculté de donner à son visage la moindre apparence de vie. Il s'est formé à Berlin une société pour donner un prix pour la meilleure œuvre d'art de cette espèce. Mais le résultat a montré que l'entreprise était désespérée. On

exposa publiquement une série de tableaux dont les meilleurs, parmi les originaux, étaient inférieurs à la plus piètre imitation d'une tête de Christ par Guido Reni.

Mais pendant que la tentative de représenter le Christ échouait si misérablement, les œuvres se multipliaient qui représentaient les scènes historiques de l'Ancien et du Nouveau Testament.

L'APOLLON DU BELVÉDÈRE. — Dans la troisième livraison de l'*Historische Zeitschrift*, éditée par le célèbre historien Sybel, M. Wachsmuth a publié une dissertation sur la déroute des Celtes devant Delphes. Le savant auteur donne des raisonnements très-plausibles en faveur de l'opinion que la statue de l'Apollon du Belvédère, conservée aujourd'hui au Vatican, est identique à celle qui fut jadis élevée dans le temple de Delphes en l'honneur du Dieu sauveur accourant au secours des Grecs, et détruisant d'un geste leurs ennemis. Ce n'est pas un arc que le fils de Latone aurait tenu dans sa main gauche, mais une égide avec la tête de Méduse,

---

FÉTICHISME ET MYSTICISME, LES DEUX EXTRÊMES SE TOUCHENT. — Parmi les Samoyèdes du gouvernement de Tomsk, chaque individu doit posséder un dieu qui le protége particulièrement. Il ne peut honorer qu'un seul de ces dieux à la fois. Si le Samoyède vient à mourir, son Dieu est considéré comme mort, lui aussi, et on jette le fétiche à l'eau.

De même Angelus Silesius, un des princes de la Mystique, s'écriait dans un de ses accès de brûlante ferveur : « O mon Dieu! je t'aime tant, tu m'aimes tant, que sans moi, je le sais, il te serait impossible de vivre! »

UN MANGEUR D'AMES. — Un sorcier *yola* était accusé d'avoir *mangé* plusieurs âmes et fait mourir de la sorte un certain nombre de personnes dans le village de Guimbéring ; il avait tout avoué, et, selon la coutume, on allait lui pardonner ses crimes imaginaires, quand il s'est souvenu mal à propos qu'il avait aussi mangé la vache de la femme d'une de ses victimes. Son mari, passe ; mais sa vache ! le crime était impardonnable et la femme furieuse demanda la punition du coupable. Il fut donc attaché à un arbre et condamné à recevoir un certain nombre de coups de bâton. Il en avait déjà reçu quelques-uns bien appliqués et n'avait pas

encore jeté un cri, quand un des exécuteurs avisa qu'il pouvait bien, étant sorcier, avoir fait passer son âme dans l'arbre auquel il était lié. Ils se mirent incontinent à frapper l'arbre, et le sorcier, cette fois, hurla de toute la force de ses poumons; ce n'est qu'après épuisement général de bâtons et des forces des exécuteurs que le patient a été délié, se félicitant, sans aucun doute, de son stratagème et de la stupide crédulité de ses compatriotes.

(Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie.*)

UNE NOUVELLE HIÉRARCHIE CÉLESTE. — Le journal *Regeneração*, paraissant à Campos (Brésil), raconte: Un prêtre allemand a traversé notre ville, en route pour Cantagallo, afin d'accomplir, disait-il, une mission du saint Père. Pour confirmer son dire, il montrait un bref, muni des armoiries papales et du sceau de la chancellerie romaine. Nous en avons obtenu une copie. Il s'agit de la fondation d'une nouvelle hiérarchie céleste dont voici le programme :

« Les efforts incessants accomplis pour le maintien et l'avancement de notre sainte Église ont rempli de la joie la plus pure le cœur de notre saint Père. En récompense de ces pieux efforts, Sa Sainteté a résolu de fonder un Ordre céleste pour l'éternelle félicité des femmes d'un renom immaculé et d'une sainte conduite. Les divers grades sont accessibles à toutes les saintes femmes qui protégeront l'institution, au moyen d'une subvention qui varie selon l'importance du grade. La subvention est ainsi fixée :

			Milreis [1].
Pour le titre de	Princesse fiancée	à l'Église.	50,000
—	Marquise	—	25,000
—	Comtesse	—	20,000
—	Vicomtesse	—	15,000
—	Baronne	—	10,000

» Moyennant un présent de 5,000 reis, on peut être sanctifiée, et le nom de la sanctifiée est inscrit dans les livres de la Curie romaine. La personne sanctifiée aura le droit de célébrer publiquement sa sanctification dans une chapelle érigée à ses frais. A la sanctification, qui affranchit de tous les châtiments, est attachée la jouissance de toutes les libertés permises par l'Église.

» Un don de 2,500 reis comporte la sanctification, mais elle ne peut être célébrée que dans l'intérieur de la famille.

» Un don de 1,000 reis implique pour la donatrice le droit d'avoir son nom inscrit dans les saints livres des Archives romaines. Néanmoins, cette dernière faveur est purement honorifique et n'affranchit pas la titulaire des prescriptions de l'Église.

[1] Milreis : 3 fr. 50.

» La nouvelle institution entre en vigueur à partir de l'année 1865.

» Chaque évêque devra tenir un registre où seront consignés les noms des impétrants, leur demeure et le numéro de leur maison. Tous les six mois, les agents commis par Sa Sainteté parcourront les diocèses pour se charger des requêtes, pour délivrer les diplômes et en toucher le prix. »

(Extrait du *Gartenlaube*, n° 19, 1865.)

NOUVEAUX ARGUMENTS EN FAVEUR DE LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT. — A Mobile, un Révérend du Sud écrivit au général fédéral Granger, commandant de la place, pour lui demander « s'il était vrai qu'il préparait un ordre ordonnant aux pasteurs et curés de faire des prières publiques pour le président Johnson? — Dans ce cas, il se verrait dans la pénible nécessité de refuser d'obtempérer à un décret qui... »

Le général répondit :

« Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au sujet de...

» Vu le succès qu'ont eu vos requêtes au Seigneur en faveur de votre Jefferson Davis, je vous dispense parfaitement d'en adresser maintenant pour notre président Andrew Johnson. » — « Agréez, etc. »

(*Revue de l'Ouest*. Saint-Louis, 30 juin.)

Le journal italien *Conte di Cavour* raconte que le gouvernement a défendu de représenter sur la scène les pièces qui pourraient déplaire au Vatican, et dans lesquelles paraîtraient des moines. Parmi les pièces ainsi prohibées, on cite *les Vaudois*, de Goveau, et *les Mystères de l'Inquisition*.

FAITS RELATIFS AUX BUDGETS DES CULTES. — Nous empruntons la statistique suivante à l'*Irish Almanac and Official Directory* :

On compte en Irlande :

600,000 individus appartenant à la Haute Église.
520,000 presbytériens.
76,000 dissidents.
4,500,000 catholiques.

Le gouvernement accorde aux 2,200 ecclésiastiques de la haute Église quelque chose comme 17,500,000 fr., soit en moyenne près de 8,000 fr. par ministre.

Sur les fonds secrets, il accorde aux 575 ministres presbytériens un don royal (*regium donum*) de 1 million de francs, équivalent à un traitement moyen de 1,750 fr.

Par tête de fidèle, le ministre anglican reçoit une trentaine de francs, et le ministre presbytérien une vingtaine de francs. Le ministre anglican possède 272 ouailles, et le presbytérien un peu plus de 900.

Aucune allocation n'est faite sur le budget pour les dissidents ni pour les catholiques, sauf une certaine subvention pour le séminaire de Maynooth.

Dans sa réunion du 23 mai dernier, l'Église libre d'Écosse a donné son compte rendu statistique. Elle est composée de 170,590 membres, soit une augmentation de 2,345 depuis l'année dernière. 200,000 personnes assistent chaque dimanche aux prédications. Le revenu ecclésiastique a été de 5,808,000 fr., dont un quart prélevé par les collectes ordinaires, et un autre quart par la vente des places aux églises.

Les 500 ministres ont reçu 2,500,000 fr., soit en moyenne 5,000 fr. Chaque fidèle l'un dans l'autre a contribué de 33 fr. environ pour les dépenses de son culte.

Ces derniers chiffres intéresseront ceux qui s'occupent de l'importante question de la séparation de l'Église et de l'État.

(*The Unitarian Herald*, 26 mai.)

LA FABRICATION DES CHAPEAUX DE PAILLE EN ANGLETERRE.— Le recensement de 1862 nous indique les comtés du Hertfordshire et du Bedfordshire, et les villes de Luton, Albans et Dunstable comme les siéges principaux de la fabrication des chapeaux de paille, qui occupe en Angleterre 27,759 individus du sexe féminin, de tous âges. Si on comptait toutes les personnes engagées dans cette industrie à différents titres, le nombre total ne serait pas inférieur à cent mille. Ce sont des prisonniers de guerre français qui, il y a une cinquantaine d'années, ont enseigné aux Anglais le moyen de fendre les pailles; jusqu'à eux, on employait les tuyaux entiers, et les chapeaux étaient beaucoup plus grossiers et lourds.

On a fait une enquête sur le travail des enfants dans la fabrication des tresses. Nous avons sous les yeux les témoignages qu'ont présentés à divers titres MM. White, Clegg, le *Registrar*, Horley et l'auteur et libraire bien connu, Charles Knight. Il résulte de leurs dires que les enfants commencent à tresser dès l'âge le plus tendre. Plusieurs ne commencent qu'à cinq ans, la grande majorité apprennent de trois à quatre. M. White a vu s'essayer un pauvre marmot qui n'avait pas encore deux ans. On les tient généralement dans des chambres malsaines, où ils sont entassés comme des harengs par trente ou quarante. Ils sont quelquefois si pressés, que, même en hiver, on ne peut pas allumer de feu; il faut alors recourir à quelques pots en terre ou en étain, dans lesquels on

dépose quelques charbons. L'école se combine quelquefois avec l'atelier. Dès que les enfants sont réputés assez grands, une maîtresse leur enseigne les mystères de son art. C'est une rude besogne, paraît-il, pour l'initiatrice comme pour les initiés. « On commence par leur donner du bâton » (*they have the stick at first*). Avant qu'on les mette à tresser, les mioches sont chargés de rogner les bouts de paille qui débordent le tissu. A cette fin, on leur donne de tout petits ciseaux qui sont attachés à leur ceinture avec une ficelle. Ces pauvres petits travaillent pendant six heures par jour, de neuf heures à une heure, et de deux à quatre. A sept ans, les garçons vont travailler à la ferme, mais les filles ont leur journée augmentée de trois heures, elles retournent au tressage de cinq à huit.

Dans ces conditions, l'éducation ne peut qu'être déplorablement négligée. Les enfants n'apprennent quelque chose que lorsque les commandes ne vont pas. Des personnes charitables ont offert de payer les mois d'école pour les enfants, mais les parents ont refusé, ne voulant pas se priver des gains que leur apportent ces pauvres malheureux, soit six à douze sous par jour. Par suite, il n'est pas étonnant que les enfants à mesure qu'ils grandissent se soucient fort peu des parents qui les ont traités avec tant d'égoïsme. Dans ces districts, les liens de famille existent à peine.

Un ouvrier adulte, très-ordinaire, gagne 12 francs par semaine. Avec beaucoup d'habileté une ouvrière peut gagner le double, surtout si elle se fait couseuse. Peu de jeunes mariés savent écrire leurs noms. En général, on compte sur cent naissances dix illégitimes. En lui-même, le métier est très-salubre, aussi la mortalité n'est-elle pas considérable parmi ceux qui s'y adonnent.

(John Plummer. *Once à Week.* May 1865.)

TROIS CENTS PARRAINS POUR LE PETIT D'UN TAILLEUR. Un maître tailleur de Berlin a invité la chambre entière des représentants prussiens à assister au baptême de son fils dans l'église Saint-Jacques.

(*Procès-verbal de la séance du 5 mai.*)

On écrit de Leipzig à la *Volkszeitung*, sous la date du 6 mai :

Le procureur général de Dresde a inventé naguère tout ce qu'il y a de plus neuf en fait de crime : *l'anticipation d'une incitation à la désobéissance.* A la suite de cette découverte M. Heinze a été institué professeur de criminalité dans l'Université de notre ville. La récompense était méritée...

Le 2 avril, une circulaire de Son Excellence le ministre de l'intérieur a pres-

crit aux préfets (*Kreis Directoren*) de faire apprendre aux gendarmes (*sic*) l'art de la sténographie, afin qu'ils puissent surveiller avec plus d'efficacité les discours prononcés dans les diverses réunions populaires.

(*Coburger allgemeine deutschen Arbeiter Zeitung.*)

GRÈVE NOUVELLE. — Les crieurs de nuit se sont mis en grève à Altona. Ils ont obtenu une augmentation de salaire.

(*Der Social Democrat.*)

CORRECTION A L'ÉPITAPHE DE LORD WESTBURY. — Depuis la condamnation du chancelier Bacon, en 1621, frappé à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, peu après la publication de son livre immortel, aucune affaire relative à la Chancellerie n'a autant ému l'opinion publique, en Angleterre, que les discussions qui viennent de se terminer par la démission de lord Westbury. Ce grand dignitaire a été un des plus intelligents, des plus capables, et, disons-le aussi, des plus honnêtes que la magistrature anglaise ait possédé depuis longtemps. C'est un réformateur sincère et énergique. Il a nettoyé l'écurie d'Augias, qu'on appelait le système des faillites. Par le *Divorce Bill* il a donné aux citoyens pauvres le moyen de faire rompre les unions mal assorties, faculté qui, jusqu'à lui, n'était réservée qu'à ceux qui pouvaient acheter leur libération à des prix énormes. Il a courageusement exposé les monstruosités de la législation anglaise, dont, grâce à lui, la refonte peut être considérée comme prochaine. Par ses soins se préparait et se prépare un Digeste qui mettra de l'ordre dans ce chaos insensé de lois et de contre-lois. — On comprend combien de haines ont dû s'amasser contre ce réformateur parmi tous les ennemis des réformes, et plus spécialement parmi les ennemis des réformes légales et religieuses. On ne lui a pas pardonné d'avoir cassé les condamnations portées contre les jeunes auteurs des *Essays and Reviews* et contre le sincère et courageux Colenso, évêque de Natal.

Malheureusement lord Westbury se fit des ennemis personnels, des ennemis qu'il se fit gratuitement par son esprit sarcastique, ses railleries blessantes et hautaines. — Une première fois il fut pris en faute, dans l'affaire Edmunds, un fonctionnaire auquel il accorda une retraite avec pension, au lieu de le destituer pour de longues malversations. Une seconde fois il fut prouvé que son fils Richard Bethell s'était fait payer de l'argent pour recommander un individu, aussi mal qualifié que possible, à un emploi dont disposait le chancelier. Lord Westbury eut la faiblesse de céder à la coupable suggestion de son fils. Peu de temps après, sur le turf, au beau milieu d'un cercle de gais compagnons

appartenant à la haute aristocratie, le jeune enfant prodigue fut arrêté pour dettes et immédiatement écroué dans la prison du comté. Le scandale, habilement calculé, a été tel, que le lord chancelier a dû résigner ses hautes fonctions.

Les lecteurs de la *Revue* se rappellent peut-être l'épitaphe spirituelle qu'on composa sur le premier magistrat de l'Angleterre à l'occasion de son arrêt dans l'affaire des *Essays and Reviews* :

RICHARD, BARON DE WESTBURY,
LORD HAUT CHANCELIER DE L'ANGLETERRE.

IL FUT UN CHRÉTIEN REMARQUABLE,
UN HOMME D'ÉTAT HEUREUX ET ÉNERGIQUE,
ET UN MAGISTRAT ÉMINENT ET PROSPÈRE.
PENDANT LES TROIS ANNÉES DE SES HAUTES FONCTIONS,
IL ABOLIT :
L'ANTIQUE INSTITUTION DU TRIBUNAL DES INSOLVABLES
ET
L'ÉTERNITÉ DES PEINES.
ARRIVÉ AU TERME DE SA TERRESTRE CARRIÈRE,
SIÉGEANT DANS LA COMMISSION JUDICIAIRE DU CONSEIL PRIVÉ,
IL CONDAMNA L'ENFER AUX DÉPENS,
ENLEVANT AUX ORTHODOXES DE L'ÉGLISE ANGLICANE
LEUR ESPÉRANCE EN LA CONDAMNATION ÉTERNELLE.

Cette épitaphe a eu le sort de tous les jugements anticipés. Elle a dû être complétée et rectifiée par les lignes suivantes :

IL FUT AUSSI IMPRUDENT,
VANITEUX ET LÉGER.

DÉFENSEUR DU DROIT
ET
CHAMPION DE LA JUSTICE,
IL FUT VAINCU ET ABATTU ;
MAIS
PAR SA FAUTE,
PAR SA GRANDE FAUTE.

UN CITOYEN DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — La guerre entre la France et l'Allemagne avait éclaté et franchi la frontière du Rhin. Schiller habitait alors Iéna. Il était occupé à écrire son histoire de la guerre de Trente Ans. « Je tremble, écrivait-il à son ami Körner, je tremble à la pensée de cette guerre qui avance toujours de notre côté. » Un étudiant en théologie avait si bien gagné la confiance de Schiller par ses manières agréables et son air modeste, que le poëte voulut lui faire la confidence d'un secret très-important. Le conduisant dans une arrière-chambre, il lui montra au plafond quelques planches qu'il avait déclouées. « Là, lui dit à l'oreille le poëte de l'*Idéal*, là je cache mes papiers et objets précieux. Là, les sans-culottes ne viendront pas les chercher. »

Cette petite anecdote nous explique certaines strophes du poëme *la Cloche*.

SERVILITÉ ALLEMANDE. — Sous ce titre, quelques journaux racontent divers incidents qui ont lieu dans telle ou telle des trois douzaines de cours princières que l'Allemagne a le bonheur de posséder. Nous lisons à ce sujet dans le *Nürnberger Anzeiger* :

« Est-il donc si extraordinaire qu'un roi invite les représentants du peuple qu'il gouverne à prendre quelques cuillerées de soupe en s'entretenant avec lui des nouvelles du jour? Les actions les plus simples nous sont représentées comme prodigieuses et stupéfiantes, quand leur auteur porte couronne en tête. Que Louis II laisse représenter un drame de Schiller dans sa pureté originale, et sans retouches ou coupures de la censure, ou bien qu'il demande à un député où il s'est réfugié pendant le triomphe de la réaction, aussitôt la cohue des chambellans avec ou sans clef se précipite sur l'incident, et des centaines de journaux le commentent dans leurs colonnes. Les parasites pénètrent jusque dans les cuisines, ils ne nous disent pas seulement ce que le jeune roi de Bavière a dit, mais encore ce qu'il a fait manger aux représentants, depuis le potage de Windsor jusqu'à la tortue aux noisettes, tout le menu nous est communiqué. On nous a dit les noms de chaque liqueur, de tous les vins et ce verbiage de laquais se communique de Munich dans la toute presse allemande. Vraiment, la presse du « *Peuple de penseurs* » a de tout autres devoirs à remplir. »

ÉMIGRATION. — D'après les calculs de M. Sturz, deux millions d'Allemands ont dans les vingt dernières années quitté la mère patrie pour chercher de plus heureux pays.

D'un autre côté, le docteur Franz Lieber n'évalue pas à moins de 2,250 millions de francs l'argent comptant que dans les dix dernières années les immigrants ont apporté aux États-Unis. De cette somme, il faudrait déduire 250 millions, que les nouveaux venus ont renvoyés à leurs parents d'Europe.

(J. J. Sturz, *Einige Worte über deutsche Auswanderung*.)

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

LES PARAIGES MESSINS, PAR M. KLIPFFEL

Cet ouvrage, écrit en vue du doctorat, est un précieux apport à l'histoire des villes de l'empire d'Allemagne, dont Metz fit partie jusqu'en 1552. On savait, il est vrai, depuis longtemps et d'une manière générale que la constitution de cette ville libre de l'Empire fut toujours aristocratique ; mais en quoi consistait le caractère propre de cette constitution ? C'est ce qui se trouve expliqué pour la première fois dans cet ouvrage avec une profonde connaissance des choses et une parfaite intelligence de la matière[1]. L'auteur, à qui la langue allemande est tout aussi familière que l'histoire politique et celle du droit de l'Allemagne, s'est rigoureusement imposé de ne travailler que d'après les sources; il a mis en œuvre non-seulement les chroniques messines ainsi que les matériaux déjà portés à la connaissance du public par les Bénédictins (t. III, IV, V, VI de leur Histoire de Metz), mais encore beaucoup d'autres documents inédits tirés des archives de la ville, et on peut dire qu'il a traité chaque question avec l'exactitude scrupuleuse et la profondeur d'un véritable historien. Il suffira de quelques additions, de quelques légers changements faciles à introduire dans une seconde édition pour assurer à l'œuvre de M. le docteur Klipffel un rang éminent parmi les livres publiés jusqu'à nos jours sur l'histoire des villes allemandes.

Nous donnons ici un résumé sommaire de cet ouvrage qui nous paraît offrir un haut intérêt et pour l'histoire politique de l'empire d'Allemagne et pour celle du droit germanique.

Connue d'abord sous le nom de *Divodurum*, puis sous celui de *Mettis*, l'antique capitale des Mediomatriks, devenue un municipe romain, fut ruinée en 452 par les Huns d'Attila, qui n'y laissèrent debout que l'église épiscopale de Saint-Étienne. Elle ne tarda pas cependant à se relever, et dans sa nouvelle population les Gallo-Romains formèrent encore la grande majorité. Les Francs, après avoir fait la conquête de Metz, mirent à la tête de la ville et de son *pagus* un

[1] Le tableau que Schaeffner (*Geschichte der Rechtsverfassung Frankreichs*) a tracé de la constitution de la ville de Metz est tout à fait inexact.

comte, à côté duquel l'*évêque* exerçait quelques-uns des droits de la souveraineté. Des *voués* (advocati), représentaient l'évêque comme haut justicier dans les terres d'immunité constituant le domaine épiscopal. Plus tard on trouve aussi un autre *voué* que l'auteur (sans doute à tort) prend pour un voué impérial. La population de la ville comprenait des *hommes libres* d'une part, et d'autre des *non libres*, désignés sous le nom général de *manants*. Parmi ces derniers, il y avait encore, en 1180, des gens de condition servile. Toutefois, bientôt après, un acte du temps de Frédéric II déclare qu'aucun habitant de la ville ne peut être soumis à la taille ni à la corvée.

On ne saurait se flatter, vu la pénurie des renseignements, de tracer un tableau complet de l'état social et politique de Metz sous les Mérovingiens et les Carolingiens; aussi l'auteur n'insiste-t-il pas sur ces premiers temps, se bornant à rappeler que, même au XIe siècle, les évêques de Metz étaient élus par le peuple et le clergé, et que l'échevinat s'était maintenu dans la ville, comme l'attestent divers actes des années 910, 917, 958, 1055, 1130, etc., etc.

Après l'annexion définitive de la Lorraine à l'Allemagne, la constitution de la cité messine commença à se transformer et à prendre un caractère propre. La puissance des *comtes*, représentants de l'Empereur, battue en brèche par les évêques d'un côté et les familles libres de l'autre, alla s'amoindrissant de plus en plus, et quand la famille de *Dasbourg*, qui tenait en fief l'office de *comte*, vint à s'éteindre, le *comté* cessa d'exister. D'après une assertion non justifiée de l'historien Meurisse, le titre de *comte* aurait été donné en 963 aux évêques; mais l'auteur révoque avec raison ce fait en doute, non-seulement parce qu'aucun document n'atteste cette cession, mais encore parce que les évêques de Metz n'ont jamais porté, comme ceux de Liége, de Strasbourg, de Spire, etc., le titre de princes-évêques. A partir de l'extinction du comté, l'Empereur fut représenté par le premier échevin, qui s'intitulait aussi vicaire de l'Empereur.

» En réalité, l'autorité suprême sur Metz et sa banlieue resta concentrée jusqu'à la réunion de la ville à la France entre les mains du *maître échevin*, devenu, comme *scabinus mayor*, le premier magistrat de la cité, mais dont les pouvoirs, pas plus que ceux des anciens consuls de Rome, n'étaient illimités. Pour les affaires ordinaires, il était obligé de prendre l'avis de ses collègues appelés souvent les *pairs* du maître échevin, pour les affaires plus importantes celui d'un *grand conseil*. Le conseil des échevins se complétait par cooptation, et l'office de maître échevin, jusqu'en 1180, était exercé viagèrement. Mais le 21 mars de cette année, l'évêque Bertram, dont les efforts pour augmenter l'autorité épiscopale furent généralement couronnés de succès, réussit à le transformer en magistrature annuelle, et le règlement qu'il fit à cette occasion obtint la confirmation de l'empereur Frédéric Ier. Désormais l'élection du maître échevin devait avoir lieu chaque année le jour de la Saint-Benoît, et se faire par le princier de la cathédrale et les abbés des cinq couvents bénédictins (Gorze, Saint-Vincent, Saint-Clément, Saint-Arnoul et Saint-Symphorien). Une fois élu, il prêtait serment entre les mains du princier.

» L'office de *voué*, quoique également amoindri, subsista encore comme fief

jusqu'en 1345; alors la ville l'acheta pour la somme de 1,000 livres tournois.

Au commencement du XIIIe siècle, un changement important eut lieu dans la constitution de la cité. A côté du collége des échevins s'en forma un autre de *treize jurés* (tredecim jurati), appelés bientôt par abréviation les *Treize*, et aussi, dans certains documents, les *Treize de la paix*. Cette nouvelle autorité existait déjà en 1207, et sa création est attribuée à l'évêque Bertram. Les pouvoirs des *Treize* n'étaient pas purement administratifs. Constitués en tribunal, ils jugeaient au criminel souverainement et sans appel; pour les causes civiles, on pouvait appeler d'eux au collége des échevins dont ils semblent avoir pris la place.

Les *Treize* furent sans doute créés à la suite de troubles, où l'évêque s'était porté médiateur; c'est ce qu'on peut conclure de leur dénomination *Treize de la paix*. Ils ne tardèrent pas à devenir avec le maître échevin la première autorité de la ville et exercèrent même pendant longtemps seuls le pouvoir législatif. Dans les siècles suivants, on leur subordonna pour les aider d'autres fonctionnaires comme les *sept pardezours*, *un changeur des Treize* qui faisait rentrer les amendes, et *trois maires* ou *mayours* (magistri urbis) institués, à ce qu'il paraît, pour surveiller la classe inférieure. On trouve déjà, en 1126, « tres ministri principales urbis, » c'est-à-dire trois principaux *villici* des faubourgs annexés à la ville. Chaque *maire* avait un substitut qui portait le titre de *doyen*. Leur pouvoir s'étendait aussi en dehors des murs de la ville sur les villages du pagus ou pays messin.

Tous ces offices ne pouvaient être obtenus que par des membres des familles libres, de sorte que celles-ci seules nous apparaissent investies de droits politiques. Elles se donnèrent comme constituant à elles seules la bourgeoisie, une très-forte organisation, en se groupant en cinq familles politiques ou *paraiges*, appelés des quartiers habités par les ancêtres, *paraiges de Porte Muzelle*, de *Jurne*, de *Saint-Martin*, de *Portsailli* et d'*Outre-Seille*. Tous les membres de ces paraiges, parents du côté paternel ou maternel, se divisaient en *lignées*, et les paraiges sont aussi quelquefois appelés *lignages*, comme les familles dominantes à Verdun, à Bruxelles, à Louvain, etc., etc., etc. Nous voyons donc dans les paraiges une caste patricienne qui, se regardant comme maîtresse de la cité. cherchait à défendre ses priviléges par tous les moyens. Les recherches profondes de l'auteur sur leur origine, leur dénomination de *parenté* et leur histoire présentent le plus grand intérêt et répandent une vive lumière sur cette institution qu'il compare avec les gentes romaines. Les membres des *paraiges* ne continuèrent pas toujours à habiter leurs quartiers primitifs. On pouvait aussi passer d'un paraige dans un autre, mais on n'appartenait jamais qu'à un seul. Les mariages entre gens des *paraiges* et gens des classes inférieures n'étaient pas des mésalliances, et les enfants qui provenaient de semblables unions entraient dans les paraiges; de là, pour ces derniers, un moyen facile de se recruter et d'augmenter le nombre de leurs membres, comme cela arriva surtout au XIVe siècle.

» Outre les cinq groupes de familles susmentionnés, on vit encore se former

un sixième paraige (il existait déjà en 1250) constituant non pas une seule famille comme les autres, mais composé de plusieurs familles unies ou non par les liens du sang, et qu'on appelait *le paraige du commun* ou simplement *le commun*. La bourgeoisie souveraine de Metz consistait ainsi en six curies dont chacune se réunissait pour délibérer sur les affaires publiques, à condition toutefois qu'un nombre suffisant de membres prît part à ces délibérations. D'après un *atour* ou règlement de 1289, vingt membres devaient y prendre part dans chacun des cinq premiers *paraiges*, quarante dans celui du *commun*. Dans chaque *paraige* il y avait des membres notables et d'autres qui ne l'étaient pas; parmi les premiers et les plus riches, quelques-uns menaient la vie des chevaliers et devinrent nobles; d'autres, par exemple des marchands, étaient roturiers. De là l'existence d'une double classe dans les *paraiges*.

Ce patriciat avait la conscience de sa supériorité et possédait non-seulement tous les offices de la ville, mais s'arrogea encore l'exercice direct de la souveraineté. Aucune affaire importante ne pouvait être délibérée ou décidée sans sa participation. Seuls les patriciens possédaient l'autorité législative. A partir de 1303, les atours ou ordonnances commencèrent par ces mots : « Nous, le maître échevin, les Treize, les mayours, les paraiges, etc., etc. » Les paraiges se succédaient d'une manière déterminée dans les fonctions. La ville de Metz fut alors une république décidément aristocratique, quoiqu'un acte officiel ne lui ait jamais appliqué une pareille dénomination.

Le patriciat messin, organisé comme il vient d'être dit, avait à défendre son autorité de divers côtés, et il savait le faire au besoin par la force des armes. Ses adversaires étaient tour à tour l'Empereur et l'empire, l'évêque, les ducs de Lorraine et autres seigneurs voisins, et au dedans de la ville, la classe inférieure. L'Empereur était peu redoutable; on lui avait laissé certains droits honorifiques, et quand il venait à Metz on le recevait magnifiquement; mais il confirmait en retour les priviléges des bourgeois et ne pouvait lever aucun argent sur la cité. Quant à la Diète, les Messins n'y assistaient que lorsqu'ils le voulaient bien ou qu'ils avaient besoin de lui demander des secours. L'auteur expose très-bien ces rapports de la ville avec l'Empereur et l'empire. — Les *paraiges* avaient aussi réussi à enlever peu à peu aux évêques toute autorité dans la ville, si bien que les évêques finirent par la quitter pour fixer leur résidence à Vic, et quand ils revenaient à Metz, les précautions les plus minutieuses étaient prises pour leur rendre impossible toute entreprise contre les libertés publiques. On tendait des chaînes dans les rues, on y plaçait des canons, et auprès des pièces veillaient des canonniers la mèche allumée. La participation du princier et des cinq abbés à l'élection du maître échevin avait fini par se réduire à une vaine formalité, attendu qu'on leur disait d'avance sur qui leur choix devait tomber; aussi, vers le milieu du xve siècle, cessèrent-ils tout à fait de concourir à l'élection. Les gens d'Église ne jouissaient d'aucun privilége dans la ville; ils étaient soumis à tous les impôts et à toutes les charges publiques. En vain s'en plaignaient-ils jusqu'en cour de Rome; l'interdit même dont on frappa la ville ne changea rien à leur situation. Le grand hôpital de Saint-Nicolas était un établissement

purement laïque, à l'administration duquel le clergé n'avait aucune part. Aucun ecclésiastique ne pouvait être nommé exécuteur testamentaire, etc., etc., etc.

Metz eut souvent des guerres à soutenir contre ses voisins, et d'ordinaire s'en tirait victorieusement. L'organisation militaire était d'ailleurs excellente.

On ne peut aussi que dire du bien de l'administration de la cité prise dans son ensemble : chaque branche en était dirigée par une sorte de ministre ou comité le plus souvent composé de sept membres, *sept des maletôtes, sept de la guerre*, etc., etc.

Contre la classe inférieure le patriciat ne se défendit pas toujours aussi facilement, mais il réussit pourtant à triompher de tous les efforts tentés par la *commune* ou les *gens des paroisses* pour conquérir les droits politiques de l'égalité. L'auteur aurait bien fait de donner dans un chapitre particulier un aperçu de ces mouvements démocratiques de la *commune* et de leurs résultats. Il les raconte, il est vrai, mais en différents endroits de son livre. C'est ainsi qu'il nous montre les paraiges comprimant un soulèvement de la commune lors de l'affaire des bannières (1283), et au commencement du siècle suivant (1326), une autre révolte provoquée par l'imposition d'une lourde maletôte. Dix ans plus tard, l'abolition de la *grand'maîtrise des métiers* par les paraiges enlevait aux corporations les derniers restes de leur indépendance. Un double complot tramé contre l'aristocratie pendant le séjour de l'empereur Charles IV à Metz (1356) par deux bouchers d'abord, ensuite par un sellier et un arbalétrier, fut découvert et coûta la vie à ses auteurs. Toutefois un soulèvement général de la *commune* (1405) rendit un instant cette dernière maîtresse de la ville; le peuple changea la constitution et enleva presque tout pouvoir aux *paraiges*. Mais le nouveau régime ne dura que jusqu'au jour de l'Ascension 1406, et l'aristocratie ressaisit bientôt l'autorité. Une réaction terrible eut alors lieu, et l'original du Grand atour promulgué par la commune fut anéanti ; il s'en conserva néanmoins quelques copies d'après lesquelles on put le réimprimer en 1542, quand la puissance de l'aristocratie fut venue de nouveau à chanceler.

Le patriciat messin, en effet, quelque ténacité qu'il apportât à défendre sa suprématie, devait périr par l'extinction même des familles qui le composaient. Il refusait, dans les derniers temps de son existence, de se recruter comme autrefois dans les classes inférieures, et dès le milieu du xve siècle il lui était devenu difficile d'occuper par ses membres seuls tous les offices de la cité. Plus tard, un document de 1537 nous apprend que ces membres n'étaient plus qu'au nombre de vingt-cinq.

WARNKŒNIG.

REVUE PARISIENNE

Je me trouvais dans une vaste salle, richement décorée. — Là siégeait une nombreuse assemblée d'hommes au visage sévère, au front chauve ou couronné de cheveux blancs. En face d'eux se dressait une estrade; sur cette estrade on voyait un bureau recouvert d'un tapis. Derrière ce bureau s'agitaient quelques personnages dont je ne pouvais distinguer les traits.

Tout à coup un vieillard au regard vif se leva au milieu du silence général, et les paroles suivantes arrivèrent jusqu'à moi :

« Messieurs, disait l'orateur, vous venez d'entendre le rapport de l'honorable M. ***. Ce rapport et la pétition qui lui a donné naissance appellent notre attention sur une des plaies les plus honteuses de la société. — Ce n'est point par le fer et le feu qu'on parviendra à la fermer; l'action de la police, ici, comme dans toute circonstance où la morale est en jeu, ne peut qu'envenimer le mal, et la répression matérielle serait d'ailleurs impuissante.—Si tant de pauvres créatures font un métier de l'amour et vendent le plaisir à tout venant, cela tient à des causes nombreuses et de diverses sortes.

» Tous, nous les connaissons. — On sait, par exemple, que les métiers de femmes ou sont envahis par les hommes, ou sont trop mal rétribués pour nourrir celles qui s'y condamnent; on sait que l'éducation donnée aux filles, — incomplète, fausse et ridicule dans les hautes classes, — se réduit, quand il s'agit du peuple, à peu près à l'enseignement du catéchisme, et qu'on ne fait rien pour fortifier leur intelligence, pour développer leur sens moral, pour les préparer aux luttes redoutables d'une existence précaire et pénible.

» A ces causes perpétuellement agissantes et qu'il ne nous appartient pas de supprimer, il s'en ajoute d'autres indirectes et non moins sérieuses. — Parmi ces dernières, je signalerai cet amour effréné du luxe, dont les classes élevées

nous donnent le spectacle, et qui se répand de proche en proche jusque dans les couches inférieures de la nation; — je signalerai aussi les mœurs de tous ces jeunes gens de bonne famille, qui ont pour eux la fortune et l'éducation, c'est-à-dire les deux plus puissants leviers du monde, et qui, sceptiques en politique, en religion, en morale, indifférents à tous les grands problèmes d'une époque de transformation radicale, ignorants des besoins et des aspirations intimes de leur siècle, jettent leur or et leur jeunesse dans le tourbillon des plaisirs grossiers et sots, et des basses débauches. Ce sont eux qui donnent une prime au vice et qui inspirent la fièvre des jouissances du luxe à toutes ces pauvres créatures rivées au double boulet de la misère et de la tâche ingrate, en promenant au Bois, en calèche découverte, celles qui se vendent devant celles qui travaillent et n'ont pas toujours de quoi manger.

» Ces hommes, jeunes ou vieux, sont les vrais coupables, et ceux-là heureusement nous pouvons les atteindre, non pour les punir, leur sottise les punit assez, mais pour les convertir. A cette dégradation des caractères chez les classes élevées, il existe un remède immédiat, infaillible.

» L'activité humaine ne peut se ralentir : — toujours égale à elle-même, c'est une force que nul ne saurait supprimer ni même affaiblir. — Il faut qu'elle se déploie à tout prix. — Suivant le milieu où elle se développe, elle est seulement féconde ou pernicieuse : elle transporte les montagnes ou elle se noie dans les cloaques, voilà tout, mais elle n'abdique point. — Si vous lui barrez un chemin, elle s'en fraie un autre. — Si la science et la vérité lui sont interdites, elle s'applique à la fantaisie et à l'erreur; si le noble exercice des saines libertés lui devient impossible, elle se rejette sur les plaisirs des sens, et elle s'y porte tout entière. — Ce spectacle, l'histoire l'a présenté bien des fois, et l'on a dit avec raison, que la Rome des Césars avait poussé aussi loin l'avilissement dans la débauche que la Rome républicaine avait montré d'énergie civique et d'habileté politique. — Les gouvernements despotiques qui ont,— rendons-leur cette justice, — l'instinct merveilleux de leur conservation, connaissent admirablement cette loi : celui de Venise protégeait les courtisanes.

» Eh bien, Messieurs, si l'on veut arrêter ce déluge des mauvaises mœurs, qui nous gagne et menace de nous déborder, si l'on veut mettre un terme, — au théâtre, à ces exhibitions de maillots qui ont remplacé le style et l'esprit, voire même la gaieté; — dans la littérature, à la publication d'une foule de petits livres encore plus bêtes qu'ils ne sont immoraux; si l'on veut, en un mot, que la vie intellectuelle succède à la vie bestiale, je ne sais qu'un moyen, mais je vous réponds qu'il est radical, et ce moyen, c'est, — vous l'avez déjà nommé, — c'est la liberté! — la liberté au théâtre, la liberté dans le livre, la liberté dans la presse, la liberté dans la rue, la liberté partout.

» Que la liberté soit la règle et non l'exception, le droit et non la tolérance! — Que tout le monde puisse parler de tout; que les hommes faits puissent se réunir ailleurs qu'au *Club* et sur le *Turf*, discuter d'autres personnages que *Gladiateur* et d'autres principes que ceux de l'*entrainement*; que les jeunes gens puissent

se réunir ailleurs qu'à la *Closerie des Lilas* ou à *Mabille*, faire d'autres folies que celles qui usent leur santé et grèvent leur avenir, — et vous verrez, à l'instant, une révolution complète dans nos mœurs.

» Au lieu d'aller applaudir Thérésa, au lieu d'acheter les *Mémoires d'une femme de chambre*, on se pressera autour de la chaire de quelque professeur aimé, et l'on échangera, soit dans des journaux indépendants, soit dans des conférences libres, mille idées, fausses ou justes, peu importe, mais qui détourneront l'attention des ronds de jambe de ces demoiselles. Chacun voyant devant soi la carrière ouverte, s'y lancera à toute bride, sentant bien que son existence ne dépend plus que de son courage, de son intelligence, et de son initiative. — Passer aux pieds d'une Laïs un temps qu'on pourra désormais si bien employer deviendra ridicule et honteux, car ce serait une abdication, et Laïs ruinée ne sera plus un objet d'envie pour toutes les filles pauvres et jolies. La révolution économique commencée poursuivra ses victoires. Les classes d'en bas s'élèveront de plus en plus par l'association sous toutes ses formes. Les classes riches et oisives, obligées de lutter plus activement pour n'être point submergées par le flot montant de la démocratie, renonceront à ce luxe effréné, dont la suppression dans la société actuelle ne serait ni possible, ni même utile. En effet, ce luxe qui m'afflige, s'il amène des scandales privés, s'il compromet la famille, s'il contribue à la corruption générale, en excitant une émulation fâcheuse dans les classes moyennes, il fait vivre aussi le commerce, et nourrit l'ouvrier.

» En dehors de cette solution, il n'en existe point. Vous pouvez en croire ma vieille expérience, à moi qui ai vu tant de révolutions depuis la chute du premier Empire, à laquelle j'ai contribué de toutes mes forces, jusqu'à l'avénement du second Empire, que j'ai l'honneur de servir à un âge où l'on prend habituellement sa retraite de la vie publique.

» Il n'y a que la liberté qui détrônera « *Canaillette* » et « *Rincette*. » La liberté seule remettra chaque chose en sa place et rétablira l'équilibre, car elle repoussera la débauche dans ces bas-fonds de la société, dont elle n'aurait jamais dû s'échapper. En ouvrant les grandes voies où tout un peuple circule à l'aise, elle empêchera les individus de s'égarer dans les petits sentiers boueux et remplis de fondrières.

» Voilà, Messieurs, les seules observations raisonnables, je crois, auxquelles la pétition peut donner lieu. »

J'allais crier : Bravo !... lorsque je me réveillai en sursaut. C'était un rêve ! — Je m'aperçus alors que je tenais à la main une petite brochure, intitulée : *Opinion de M. le procureur général Dupin sur le luxe effréné des femmes, à l'occasion d'une pétition rapportée par M. Goulhot de Saint-Germain, sénateur. (Séance du 22 juin 1865), prix 10 centimes.* — La mémoire me revint. Accablé par la chaleur, l'esprit rempli de tout ce que je venais d'entendre dire sur cette brochure et la question qu'elle soulève, je m'étais endormi au moment de lire l'opuscule. — J'y jetai les yeux.

Eh ! bien, dussé-je ne faire jamais partie du sénat, — je ne puis déclarer que

j'admire cette boutade échappée au sommeil d'un homme de beaucoup d'esprit : *Dormitat Homerus.*

Au fond, cette brochure redit seulement, en quelques phrases peu élégantes,— ainsi qu'il arrive parfois dans une improvisation précipitée,—ce que MM. E. Augier et Ed. Foussier nous avaient dit déjà d'une façon si saisissante dans cette belle comédie qui s'appelle : *Les Lionnes pauvres.*

En voulez-vous la preuve? Écoutez M. Dupin :

« Quand on va ou qu'on doit aller à une fête, qu'on veut faire quelque figure et qu'on n'a pas de quoi, l'amour-propre l'emporte; on répugne à le dire au mari; la caisse conjugale est vide, on s'habille à crédit; on signe des billets, des lettres de change, pour lesquelles on cherche des endosseurs, et dont l'échéance est toujours fatale à la vertu. »

C'est à cela pourtant que le public a fait un succès! — Quand donc nous déshabituerons-nous d'accorder de l'importance au moindre mot tombé des lèvres d'un homme important? Tout ce qui vient d'en haut n'est pas nécessairement élevé, et plus d'une montagne accouche d'une souris.

Entre M. Dupin et M. Émile Carrey la distance est grande, et cependant leur laisser-aller grammatical les rapproche en un point. Lisez plutôt les *communications* adressées par ce dernier à M. le directeur du *Moniteur.* — L'histoire en est jolie, d'ailleurs, et se trouve tout au long dans la *Gazette des Tribunaux* du 1er juillet 1865.

Je connais peu de journaux aussi intéressants que cette *Gazette*, surtout pour quiconque tient une plume et court, dès lors, le risque d'écrire un livre, car de l'imprimerie au banc de la police correctionnelle, il n'y a souvent que l'épaisseur... du bon vouloir du ministère public pour l'écrivain, bon vouloir parfois assez mince. — Quel est le livre, digne de ce nom, qui n'attaque pas quelqu'un ou quelque chose; et, cela étant, quel est le livre qui ne soit point passible de poursuites, si on le désire beaucoup?

Quant à M. Carrey, qui tient une plume au service de l'autorité, et qui, auteur de plusieurs volumes, n'a jamais écrit un livre, il était, non pas poursuivi, mais poursuivant; il traînait, *proh pudor !* le directeur du *Moniteur* devant le tribunal civil.

Quel est donc ce mystère? comme dit la chanson. Je citerai la *Gazette.* Il n'y a parfois rien d'aussi éloquent que les faits eux-mêmes, et, d'autre part, c'est plus prudent.

« Au mois de juillet 1864, M. le directeur du *Moniteur* aurait proposé à M. Carrey de visiter les départements de toute la France, et de se concerter avec les autorités locales pour propager le *Moniteur du soir.* Les parties estimaient que la durée de cette mission pouvait être de deux années environ. La rémunération de M. Carrey, en dehors du remboursement de ses dépenses, avait été réglée, ainsi qu'il suit : 6,000 fr. par an, et, dans certaines éventualités prévues, une gratification extraordinaire. L'écrivain devait, en outre, envoyer pen-

dant son voyage, à M. le directeur du *Moniteur*, sur chaque département et sur chaque ville de France, des articles qui lui seraient payés à raison de 25 c. la ligne.

» M. E. Carrey partit. Il était muni d'une lettre de M. le ministre de l'Intérieur, destinée à l'accréditer, en quelque sorte, auprès des préfets... »

De cette lettre je reproduirai seulement la phrase suivante, qui suffit à donner une idée de l'ensemble :

« Je saisis cette occasion, — disait M. le ministre, — de vous faire connaître » de nouveau tout l'intérêt que le gouvernement attache à la *vulgarité* et à la » diffusion, soit pour les abonnements, soit pour la vente, du *Moniteur du soir.* »

Pour moi, je ne comprends guère qu'on troque la belle et noble carrière des lettres, belle et noble même quand on n'a pas de talent, parce qu'elle est une des plus indépendantes, — sauf les risques et périls, — contre celle de commis-voyageur... politique. Mais il ne faut discuter ni des goûts ni des couleurs. — M. Carrey, lui, ne se plaignit que de voir cesser trop tôt la mission toute de confiance dont il venait d'être chargé.

Sous l'aiguillon de la « gratification extraordinaire, » promise dans « certaines éventualités prévues, » et restées secrètes, il avait pourtant trouvé des moyens merveilleux d'augmenter, non pas la « *vulgarité* » peut-être, mais la diffusion du *Moniteur du soir*, lorsqu'il insinuait à S. Exc. le ministre de l'intérieur qu'on pourrait « engager les maires à abonner leurs communes au *Moniteur du soir*, » lorsqu'il proposait d'autoriser « les facteurs ruraux » à répandre ledit *Moniteur*. — Et la gendarmerie départementale? — Pourquoi dédaigner son dévouement à toute épreuve? — Et les gardes-champêtres? — Pourquoi mépriser leur zèle si efficace?

De semblables conseils et des idées aussi lumineuses, malgré les lacunes que nous venons de signaler, étaient accompagnés de communications destinées à paraître dans *Moniteur-le-Père*, à raison de 25 centimes la ligne, et dont voici quelques échantillons :

« *La superficie de Seine-et-Oise est de* 560,327 *hectares... Les longueur et largeur les plus grandes sont, l'une de* 103, *et la seconde de* 74 *kilomètres. Ses hauteurs diffèrencient peu... Le département compte en ce moment* 4 *veuves centenaires,* 170 *sourds et muets,* 370 *aveugles,* 595 *aliénés, idiots, etc., et* 147 *goitreux, ce qui, soit dit en passant, prouve que cette infirmité n'habite pas exclusivement les montagnes.* »

M. Carrey a envoyé CINQ articles de cette valeur sur les villes de Seine-et-Oise seulement, ce qui, « *soit dit en passant,* » aurait donné un total d'environ *quatre cent soixante* articles pour la France entière. — Il s'était même lié avec un libraire pour la publication ultérieure de ces articles en volumes illustrés. — Aurait-on engagé les maires à les faire acheter par leurs communes?

Une autre question me préoccupe. — M. Carrey, du temps qu'il écrivait ses Récits de voyage dans le grand *Moniteur*, sans rappeler positivement M. de Buffon, s'exprimait du moins suivant les règles principales de la syntaxe. D'où vient cette révolution fâcheuse dans son style? — Est-ce de la lecture assidue de *Moni-*

teur-le-Fils, ou de la fréquentation des « facteurs ruraux? » — Ou bien encore a-t-il cru qu'agent de l'autorité, il pouvait se mettre impunément au-dessus des lois de la grammaire?

Dans le même numéro de la *Gazette des Tribunaux*, je trouve le compte-rendu, pardon, la mention des débats de la poursuite exercée contre M. Alfred Bougeart, auteur d'un ouvrage intitulé : *Marat, l'ami du peuple*. — M. Bougeart a été condamné. — On a saisi aussi les *Hébertistes*... un an après leur publication.

On avait également annoncé la saisie des *Petites comédies de l'Amour*, signées du nom et de la photographie de Mlle Léonide Leblanc. — C'était un faux bruit : le caissier de M. Harmant ne s'en consolera jamais, et le public a continué de n'aller pas voir cette célèbre personne, maladroitement enfouie sous un costume masculin.

Quant à M. Lavertujon, c'est autre chose, on l'a *averti* deux fois : la première fois pour... commencer, et la seconde fois pour avoir eu l'indélicatesse de faire remarquer que le premier *avertissement* concordait avec l'ouverture prochaine de la période électorale. Le voilà réduit à se taire... « sans murmurer. » — Cela lui apprendra à méconnaître, à calomnier les intentions libérales de son préfet.

Que *la Gironde* donne la main à l'*Indépendant de Constantine*, car les journalistes algériens n'ont rien à envier à leurs confrères bordelais ou parisiens, et jouissent de tous les droits inhérents à leur qualité, dont ils auraient joui dans la mère-patrie, notamment du *droit à l'avertissement* et à la suspension.

Mais rien ne décourage la presse, et ce mois-ci a vu éclore un nouveau journal : *la Liberté*, dirigé par M. Charles Muller. — Voilà un beau titre, sur lequel le rédacteur en chef s'empresse de nous rassurer, en déclarant que la liberté qu'il entend réclamer, n'est pas une liberté « sans règle et sans frein, une » liberté grossière, brutale, sauvage, anti-chrétienne et anti-sociale, etc. »

Jusqu'à présent *la règle et le frein* sont ce qui nous manque le moins.

Ce serait, à coup sûr, une surprise plus agréable que celle dont nous a régalés le Vaudeville ce mois-ci. Je ne croyais pas que l'on pût faire plus mauvais que *les Petites comédies de l'Amour*. — Je me trompais. — On pouvait faire la *Jeunesse de Piron*.

Quant à la Comédie-Française, elle a joué *la Pomme* de M. Théodore de Banville, poëte à rimes riches, à idées indigentes, travaillant dans la mythologie moins gaiement que MM. Offenbach et Crémieux, sans avoir beaucoup plus qu'eux le sentiment vrai de l'antiquité. Ce n'a été ni un succès ni une chute. Les amis ont applaudi, et la portion du public qui aspire au titre de *lettré* a subi l'épreuve en dodelinant de la tête d'un air approbateur. L'épreuve heureusement était courte : on achète parfois plus cher la réputation d'amateur éclairé.

MM. les sociétaires, d'ailleurs, n'ont point perdu leur temps, et ils viennent de recevoir un drame en cinq actes de M. Auguste Vacquerie, l'illustre auteur de *Tragaldabas* et des *Funérailles de l'Honneur*. — Un peu de ridicule tue, beaucoup fait vivre. Mais le grand événement, c'est la réception, par ces mêmes sociétaires, d'une comédie en vers, l'*Amie*, — œuvre d'un jeune homme de dix-neuf ans!

On se perd en conjectures sur les raisons qui ont dicté la résolution du comité. Les raisons littéraires sont naturellement exclues, puisqu'elles n'existent pas aux yeux de quiconque trempe de près ou de loin dans la direction d'une scène dramatique.

Les autres théâtres, ont renouvelé leurs affiches sans nous rien donner qui mérite de fixer l'attention. Quelques-uns nous préparent ou nous servent des effets d'*eau naturelle*. — Par la chaleur du mois de juillet, j'aimerais mieux les grandes eaux de Versailles ou de Saint-Cloud, qui, de plus, ont le mérite de *jouer* sans le concours de M. Dumaine.

Une bonne nouvelle pour terminer. — M. de Mirecourt prend le froc. Il portera, en religion, le nom de frère Jacquot.

L'ordre dont il devient membre voudrait, dit-on, avoir le droit d'exploiter ses œuvres profanes : — Que l'on parle encore des préjugés étroits des moines et des gens d'église ! — Je n'en connais pas de plus larges sur les questions... d'argent, quand il s'agit d'empocher.

Frère Jacquot a commencé au séminaire, il a continué par *les Contemporains*, il finit au couvent. Citez-moi une existence plus logique.

ARTHUR ARNOULD.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La Confession d'une jeune fille, par GEORGE SAND, deux vol. in-18, Michel Lévy. — *Raoul de la Châtre, aventures de guerre et d'amour*, par MAURICE SAND, un vol. in-8, Michel Lévy. — *Le Mari imprévu*, par EDMOND ABOUT, un vol. in-8, Hachette. — *Louise Tardy*, par LOUIS ULBACH, un vol. in-18, Librairie Internationale. — *Le Parrain de Cendrillon*, par LOUIS ULBACH, un vol. in-18, Librairie Internationale. — *Germinie Lacerteux*, par EDMOND et JULES DE GONCOURT, un vol. Bibliothèque Charpentier. — *Paule Mèré*, par VICTOR CHERBULIEZ, un vol. in-18, Hachette. — *Les Confidences d'une Puritaine*, par MAX VALREY, un vol. in-18, Hachette. — *Fidès*, par PAUL DELTUF, un vol. in-18, Michel Lévy. — *Les Amours d'un garde champêtre, une page tendre des Mémoires du père Govin*, par HIPPOLYTE DE CLAIRET, un vol, in-18, Michel Lévy. — *L'abbé Tayaut*, par le marquis de FOUDRAS, un vol. Alexandre Cadot. — *Le Prestige de l'uniforme*, par M. SERRET, un vol. in-18, Hachette. — *Les Victimes d'amour, les Époux*, par HECTOR MALOT, un vol. in-18, Michel Lévy. — *Contes accélérés*, par LOUIS DÉPRET, un vol., Hachette. — *Sous les Rideaux*, par DOUGLAS JERROLD, traduit par A. LEROY, un vol. in-18, Hachette. — *La Majorité de Mlle Bridot*, par CH. DESLYS, un vol. in-18, Hachette. — *Contes à Ninon*, par ÉMILE ZOLA, un vol. in-18, Librairie Internationale. — *Décembre, Contes et Récits*, par JOHN BEDOT, dessins de Mme ARMAND LELEUX, un vol. in-8, Aubry. — *La Quarantaine*, par MICHEL BEREND, un vol. in-18, Librairie Internationale. — *Gros et menus propos*, par JOSEPH HORNUNG, peintre, imprimé par JULES GUILLAUME FICK, Genève.

I

George Sand est toujours chez nous le maître du roman. Sa fécondité est en possession d'alimenter de créations aussi brillantes que variées les imaginations

avides d'intérêt romanesque. On sait assez comment, à l'analyse infinie des caractères et des passions, ce merveilleux talent sait ajouter le charme d'une description animée de la nature; au milieu de quels tableaux, tour à tour riants ou sombres, il opère ses auptosies passionnées du cœur, et quelle poésie son style large, puissant, souple, coloré, répand sur la vie. Sans sortir de lui-même et du genre de littérature qu'il s'est choisi, il a su se renouveler à propos; il lui a suffi, pour cela, de quelques excursions à travers les sciences, dans lesquelles il a enrichi d'une foule d'observations délicates et charmantes la partie poétique de son talent. Son génie ressemble à un beau végétal, immobile par le tronc, dont les racines plongent dans le sol à travers des dédales sinueux, tandis que ses branches, déployées à la lumière, s'étendent en tous sens, respirant l'air par leurs milliers de feuilles, buvant le jour les rayons du ciel, et, la nuit se couvrant de ses rosées.

Je ne suis pas assez versé dans les mystères du cœur virginal pour disserter sur l'analyse tentée par Mme Sand dans *la Confession d'une jeune fille*. Les confidences prêtées par le romancier à son héroïne semblent avoir pour but de faire voir comment une nature passionnée peut demeurer incertaine sur ses besoins et ses sentiments par l'effet des contradictions de son éducation et des influences qui ont agi sur elle tour à tour. Autour de Lucienne, le personnage principal, l'auteur en a groupé d'autres qui ont chacun leur manière de sentir et de penser sur le sujet de l'amour. Pour Frumence, le disciple stoïque des philosophes de l'antiquité, comme pour Jenny, la femme active, au cœur dévoué, l'amour est un instinct qu'il faut réprimer, sacrifier même, et qui ne doit passer qu'après le devoir. Pour la vulgaire Galathée, c'est un grossier besoin des sens; et pour le convenable, égoïste Marius, un moyen de réparer envers soi-même, par un mariage assorti, les torts de la fortune. Lucienne et Mac-Allan sont les élus de la passion qui les visitera à son heure. Après s'être trompés plusieurs fois dans leurs aspirations, ils seront poussés par les circonstances et leur inclination dans les bras l'un de l'autre, tandis que Jenny mettra sa main dans celle de Frumence, et que Marius trouvera dans Galathée une femme digne de lui. Ainsi l'a voulu la logique, faisant à chacun une juste part dans ce triple dénoûment.

L'intérêt du roman repose tout entier sur les incertitudes de Lucienne et sur l'analyse que l'auteur fait de ses sentiments. La nature intime et la délicatesse de cette analyse contrastent, selon moi, avec le caractère un peu mélodramatique des événements, pour lesquels l'auteur, particulièrement préoccupé du côté moral de son œuvre, n'a pas fait de grands frais d'invention. Comme dans tous les romans de George Sand, des descriptions pittoresques ouvrent, derrière le groupe humain, le vaste et serein horizon de la nature. Quelques noms de plantes, choisis parmi les plus gracieux, en témoignant du goût persistant de l'auteur pour les études scientifiques, achèvent le caractère de ces paysages par une précision sans pédantisme.

Avec M. Maurice Sand, l'auteur de *Raoul de la Châtre*, dont nous avons eu déjà

l'occasion de parler [1], nous avons affaire à une autre nature de talent; et ce n'est pas un des moindres mérites du nouveau romancier de s'être montré dès l'abord aussi décidément original, lorsqu'il eût été bien naturel d'imiter un modèle placé tout près de lui, et d'ailleurs si illustre. Ce qui caractérise M. Maurice Sand, le trait dominant chez lui, c'est le don qu'il a d'imaginer à profusion des aventures singulières. Une autre qualité presque aussi remarquable est la vivacité avec laquelle il les raconte. On est entraîné avec lui dès la première ligne à travers une suite de scènes et de tableaux des plus variés, et l'on arrive à regret à la conclusion d'une histoire peu édifiante par les mœurs, mais d'autant plus amusante, et très-intéressante par ses péripéties. M. Maurice Sand me paraît venir à point pour la restauration du roman de cape et d'épée. Si l'analyse des passions et la peinture des mœurs contemporaines peuvent donner lieu, dans les mains d'un romancier observateur et moraliste, et, de plus, grand écrivain, à des ouvrages d'un art élevé et d'une valeur durable, tels que ceux qui portent à l'avenir le nom de George Sand, il faut reconnaître qu'elles dégénèrent aisément, chez les écrivains à la suite, en redites banales, tristement fastidieuses. C'est peut-être le point où nous en sommes. En ce cas, le roman historique, aux joyeuses et vaillantes aventures, avec ses caractères plus francs, ses physionomies plus marquées, avec son pittoresque emprunté à l'archéologie, viendrait à propos nous distraire des dissections morales et des descriptions de la nature suivant le sentiment moderne. A l'avantage de nous sortir de nous-mêmes et de notre société contemporaine, il joindrait celui de nous ramener, bien que par une porte bâtarde, à ces études du passé qui réussissent à notre temps, et qui, au début du siècle, donnèrent déjà à la littérature les romans de Walter Scott.

Le côté nouveau, tout à fait contemporain, de cette résurrection du roman historique, c'est la tendance réaliste qui se montre dans *Raoul de la Châtre*. Ce qui attire M. Maurice Sand vers le XIIIe siècle, c'est moins l'idéal poétique à travers lequel on a coutume de voir les mœurs chevaleresques que la réalité des passions, des violences et des vices de ce temps. Le héros de M. Maurice Sand a bien les mœurs de son époque; il a les défauts et les qualités, l'audace, la brutalité, les galanteries et les superstitions de l'aventurier féodal. Son caractère se soutient parfaitement du commencement à la fin du livre. Les autres personnages sont également conçus d'après la vérité et la logique. Leurs figures, nettement et vivement dessinées, restent dans l'imagination du lecteur qui n'oubliera ni Flissa, la belle Sarrasine, ni la charmante reine Marie de Brabant, ni Gilberte, ni Emersende, ni Béral des Baux, ni d'autres encore qui jouent dans cette histoire un rôle comique ou tragique. On *aime* et on se bat tout le long du roman. Je ne répondrais pas que l'auteur n'ait pas commis quelques petits anachronismes dans ce tableau si vivant de mœurs et d'idées qui ont six cents ans de date; mais ce sont taches légères, et le roman n'en est pas moins des meilleurs et des plus récréatifs à ne pas donner aux jeunes filles. Ajoutons que le

[1] 1er Juin.

récit, lestement mené, franchit avec rapidité les endroits scabreux comme toutes les autres aventures.

Ce qu'il faut chercher dans les romans de M. Edmond About, ce n'est proprement ni l'invention ni l'analyse, mais un talent de conter vif et enjoué, qui prend le lecteur par l'amusement et ne le lâche plus, tant le spirituel écrivain prodigue les mots heureux, les réflexions humoristiques. L'aisance parfaite du style, la variété des tours, l'inattendu des idées et des expressions plaisent autant que les sentiments et les aventures, dans ces romans où la fable n'est guère qu'un canevas pour de brillantes broderies. L'auteur semble s'amuser lui-même en amusant les autres. Je crois voir un conteur de salon filer avec art et avec une apparence de naturel un récit léger qu'il relève à propos par des détails piquants. Peut-être, malgré le mauvais accueil fait à ses tentatives dramatiques, le vrai talent de M. About était-il pour le théâtre. La gaieté de son imagination et les saillies de son esprit y eussent plu, peut-être, à un public moins mal prévenu. Le sujet du *Mari imprévu* me semble, comme le titre, convenir plutôt à la comédie qu'au roman. Lambert de Saint-Genin est sur le point d'épouser Valentine Barbot, dont la fortune doit venir à propos redorer son blason, lorsqu'un cousin du futur arrive tout à coup et prend, sans le vouloir, dans le cœur de la charmante fiancée la place dont le bon Lambert n'a pas pu se rendre maître; ou plutôt ce n'est pas M. de Mably qui arrive d'abord ; un bouquet envoyé par lui dans un vase de Chine à sa future cousine le précède, et dès ce moment l'imagination romanesque de Valentine entre en jeu, le parfum de ces fleurs l'enivre déjà; ce qu'elle apprend du beau Mably, ruiné par des folies de jeunesse et obligé de s'engager au sortir de la prison pour dettes, achève la séduction, et l'heureux vainqueur n'a plus qu'à paraître. Bref, M. de Mably devient le *Mari imprévu* de Valentine Barbot avec l'aide du bon Lambert qui se sacrifie généreusement.

Tout cela, réduit en actes, ferait une charmante et piquante comédie. Il y faudrait même peu de travail. Les caractères ont déjà dans le roman le relief qui convient au théâtre, et l'on ferait aisément des scènes avec les conversations fréquentes qui coupent le récit. Tel que cela est, c'est un roman des plus agréables où quelques-uns des travers du temps sont esquissés par une plume spirituellement incisive. La galerie de portraits qu'a peinte M. About, d'après la compagnie réunie au château de la Grande-Balme, offre de nombreux coups d'un pinceau satirique.

M. Ulbach nous ramène au roman d'analyse. Si l'on est tenté quelquefois d'accuser M. About de ne pas prendre assez au sérieux son art de romancier, on ne peut évidemment pas faire le même reproche à l'auteur de *Louise Tardy*. M. Ulbach peut se défier de lui-même, mais il croit au roman, à sa mission. Ce respect de son art donne même à ceux de ses ouvrages dans lesquels l'exécution ne répond pas entièrement à la conception une valeur à part. Tel est le cas pour *Louise Tardy*. Dans ce roman, M. Ulbach a entrepris de prouver, contre un préjugé assez répandu, que les travaux et les vanités littéraires n'étouffent pas

nécessairement chez les femmes les instincts du cœur, et qu'une femme de lettres peut, malgré ses succès publics, inspirer et ressentir une véritable passion. Son héros et son héroïne appartiennent au monde parisien de la littérature et des arts. Vous les avez peut-être rencontrés. Il y a dans ce livre des parties très-remarquables, et, comme dans tout ce qui sort de la plume de M. Ulbach, beaucoup de talent, d'esprit et d'émotion; peut-être trop d'esprit et d'émotion dans le style. Je voudrais, pour ma part, avec moins d'attendrissement et des réflexions moins subtiles, plus de fermeté dans les caractères et une logique plus rigoureuse dans le développement des situations.

Dans *le Parrain de Cendrillon*, M. Ulbach s'est approché plus près du but. L'idée du livre est juste, même profonde. M. Ulbach applique son talent d'observation et d'analyse à peindre les souffrances morales d'un enfant, ces souffrances auxquelles on ne fait pas assez d'attention, et qui peuvent avoir des conséquences si terribles pour le caractère et l'avenir d'un petit être méconnu et opprimé. Déjà, dans *Louise Tardy*, M. Ulbach nous avait initiés aux orages intérieurs d'une petite fille au cœur précoce. Dans ce nouveau roman, il insiste de nouveau sur le besoin d'affection qu'ont les enfants et sur le trouble, sur les secrets désespoirs où le manque d'amour et de bienveillance autour d'eux peut les jeter. Une pauvre petite fille est isolée dans sa propre famille. Le mépris qu'on fait de ses sentiments la pousse jusqu'au bord du suicide. Sauvée par une rencontre inattendue, elle trouve chez des étrangers l'affection dont son cœur avait besoin et renaît peu à peu sous cette influence. Telle est en deux mots la première partie d'un livre qui doit s'achever dans une seconde partie, non publiée encore. On entrevoit que Camille, dont le malheur n'a pu corrompre l'excellente et charmante nature, sera appelée, dans cette seconde partie, à rendre le bien pour le mal et deviendra une sorte de providence pour ceux qui l'ont tant fait souffrir. Mais, pour que le roman ait toute sa moralité, M. Ulbach voudra sans doute qu'un germe funeste, déposé dans cette âme tendre encore, la rende incapable du bonheur pour lequel elle était faite et que les circonstances semblaient avoir placé près d'elle. Pour que la démonstration soit complète, il faut que ce malheur de l'enfance ait des conséquences irrémédiables. Je n'aperçois pas encore le moyen par lequel se produiront ces conséquences fatales. Mais le romancier sait son métier, il saura trouver le dénoûment convenable. Toutefois, je l'avoue, il y a dans le caractère de Camille, tel qu'il s'est développé jusqu'ici, quelque chose qui m'inquiète pour la logique de l'œuvre nouvelle de M. Ulbach. Le second volume nous apprendra si l'habile écrivain a tiré, en effet, de son idée tout ce qu'elle contenait.

Dans *Germinie Lacerteux*, le nouveau roman de MM. de Goncourt, l'intérêt du lecteur est appelé sur une pauvre fille du peuple, elle aussi dévorée du besoin d'aimer, et que ce besoin conduit, de chute en chute, au plus complet abandon d'elle-même dans le vice et la crapule. En face de cette figure souillée de Germinie Lacerteux se pose la figure de Mlle de Varandeuil, la maîtresse de Germinie, vieille fille qui vit dans une pauvreté décente, et dont la dignité, la sévérité, la

bonté réservée font contraste avec le caractère et l'humeur de sa servante. Un point de contact existe cependant entre ces deux femmes : toutes deux ont eu une enfance malheureuse, des sentiments refoulés. Germinie est dévouée à Mlle de Varandeuil, et la préoccupation qui la suit jusque sur son lit de mort est de lui cacher ses déportements. En retour, le pardon que Mlle de Varandeuil, instruite après la mort de Germinie, apporte sur la tombe de sa servante, est l'absolution de cette pauvre fille entraînée par ses instincts et perdue par la perversité de ceux qui s'étaient emparés de son cœur. Cette absolution est la conclusion morale du livre.

Nous ne serons pas de ceux qui reprochent à MM. de Goncourt la pensée qu'ils ont eue de faire le roman « des basses classes, » de peindre « les misères des petits, » pour me servir de leurs expressions. Une telle entreprise était légitime, et même elle pouvait être utile, tout dépendait de l'esprit qu'on y porterait et de la manière dont elle serait exécutée. Nous ne doutons pas que MM. de Goncourt n'aient été conduits par une idée sérieuse, mais l'exécution n'y a pas répondu. Ce que nous reprocherons aux auteurs de *Germinie Lacerteux*, c'est de n'avoir pas su apporter à la peinture des mœurs populaires parisiennes le style simple et nu qui convenait seul à de pareils tableaux, et qui, par sa crudité même, eût empêché le lecteur de se méprendre. N'est pas réaliste qui veut. MM. de Goncourt l'ont bien prouvé en appliquant à des drames de la rue les mêmes procédés d'enjolivement avec lesquels ils avaient peint des scènes de galanterie élégante. Par là ils me semblent avoir manqué tout l'effet de leur œuvre, tout en y dépensant, suivant leur coutume, beaucoup d'esprit et de talent.

M. Victor Cherbuliez, l'auteur du *Comte Kostia*, a peint, dans un nouveau roman, le malheur d'une jeune fille qui, dans une société bourgeoise et puritaine, a reçu de la nature les dons de l'imagination et du talent. Entourée de soupçons et de calomnies, outragée dans sa fierté par l'homme qui l'aime et qui n'a pu prendre assez de confiance en elle pour écarter tous les doutes, Paule Méré succombe sous la fatalité de sa situation autant que par la faiblesse de son amant; elle justifie ainsi le proverbe, tiré de *Don Quichotte*, que M. Cherbuliez a pris pour épigraphe : « Pour son malheur des ailes sont venues à la fourmi! » La scène se passe tantôt à Genève, patrie de M. Cherbuliez, tantôt dans les montagnes du Jura.

M. Cherbuliez, dont la réputation s'est faite promptement parmi nous, est un fils de Rousseau qui est allé à l'école de Gœthe. Des descriptions poétiques dans lesquelles se révèle un vif et profond sentiment de la nature; des réflexions morales auxquelles l'auteur sait donner une forme originale, un tour piquant; je ne sais quoi de particulier dans la manière de penser et de dire, un mélange de science et de fantaisie, font des romans de M. Cherbuliez quelque chose à part dans notre littérature contemporaine où ils représentent un élément étranger, mêlé à l'esprit français. Pour tout dire, disons que, malgré d'éminentes qualités d'observation et de style, les dernières publications de M. Cherbuliez

n'ont pas paru réaliser toutes les espérances qu'une première œuvre avait fait concevoir de son remarquable talent.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà *les Confidences d'une Puritaine*, de Mme Max Valrey; nous n'avons donc rien à leur apprendre ni sur l'intérêt du roman ni sur le talent de l'auteur. Ils savent comment est punie cette pauvre puritaine, pour avoir sacrifié les instincts de la femme à l'étude des mathématiques, et quels regards d'envie elle jette sur le bonheur des autres femmes qui, au lieu de méditer sur la *Mécanique céleste*, vivent et font vivre de la vie du cœur. Ils connaissent tous les incidents de ce roman assez compliqué, dans lequel l'auteur a pris à tâche de prouver, par l'exemple de Clarisse le Bosquet, qu'une femme ne peut vivre uniquement par l'intelligence, et par l'exemple de Mme de Breuille, qu'une femme ne doit pas non plus vivre seulement de passion. Ils auront rendu justice à la manière habile dont Mme Valrey a soutenu sa double thèse, tout en regrettant peut-être de la voir avilir sa puritaine jusqu'aux actes d'indiscrétion et d'espionnage où elle la fait descendre, il semble sans nécessité. J'en demande pardon à l'aimable romancier, mais le rôle odieux qu'elle fait jouer à sa Clarisse me gâte un peu son roman.

M. Deltuf a développé, dans son roman de *Fidès*, une thèse qui n'est pas sans analogie avec celle de Mme Valrey. Par une fidélité exagérée au souvenir d'un fiancé mort à la veille des noces, Fidès s'est vouée au célibat et repousse obstinément l'amour d'un homme digne d'elle, qui l'attend en vain pendant cinq ans. L'amant éconduit se lasse et finit par s'attacher ailleurs au moment où des circonstances particulières vont faire revenir Fidès sur sa détermination. Instruite du changement qui s'est opéré dans le cœur de l'homme qui l'a si longtemps aimée, Fidès travaille elle-même à lui faire épouser celle que seule il aime désormais; mais, éclairée en même temps sur la véritable vocation de la femme, et sentant enfin son isolement, elle comprend et regrette son erreur. Ce joli roman, dont la scène est en Provence, et qui renferme des descriptions agréables, fait honneur au talent fin, sobre et distingué de M. Deltuf.

C'est un très-joli roman, je le dis à Mme Hippolyte de Clairet, que celui qui a pour titre : *les Amours d'un garde champêtre*. Des événements simples, des sentiments honnêtes, des mœurs et des paysages rustiques, de la facilité, de la grâce, de la poésie, un style aisé, qui prend tous les tons, s'égaye et s'attendrit tour à tour, voilà ce que je trouve et ce qui me charme dans ce roman. On n'analyse pas une goutte de rosée. La réconciliation, au dénoûment, du mari et de la femme, de la belle-mère et du gendre, auprès du berceau de l'enfant, forme un charmant tableau d'intérieur, aussi délicatement peint que senti.

M. de Foudras est le créateur d'un genre nouveau, le roman de chasse. Veneur fameux en son temps, le jour où il a changé le couteau du chasseur pour la plume du romancier, il n'a eu qu'à chercher dans sa mémoire pour retrouver ces émouvants épisodes cynégétiques qu'il sait si bien décrire. *L'abbé Tayaut* est l'histoire d'un bossu de grande maison, que son père contraint, au temps de la Régence, de prendre le petit collet et de céder à un frère cadet son droit d'al-

nesse. Il s'agissait d'éviter une lignée de bossus. En dédommagement de son sacrifice, le grand seigneur difforme est pourvu d'une abbaye. Une lutte plus ou moins heureuse contre des passions ardentes remplit sa vie, et lui fait chercher dans les nobles et fatigants « déduits » de la chasse le calme qu'il n'atteint que dans la vieillesse. Tel est en deux mots le sujet de ce petit roman qui, par son esprit et par sa grâce, dépasse encore celui des *Gentilshommes chasseurs*, un petit chef-d'œuvre en son genre.

Le temps m'a manqué pour lire d'autres romans, et je ne puis qu'annoncer aujourd'hui celui que M. Serret a intitulé : *le Prestige de l'uniforme*. Il en est de même de celui de M. Malot : *les Victimes de l'amour, les Époux*. Je les écarte à regret, ainsi que les *Contes accélérés* de M. Louis Dépret. Je suis également forcé de renvoyer à une autre fois un roman traduit de l'anglais de M. Douglas Jerrold, par M. Albert Leroy. Je dirai seulement que *Sous les Rideaux* est un livre humoristique, composé de trente-six sermons adressés par Mme Panade à son mari. Le livre est bon, on n'en saurait douter, puisqu'il a attiré le choix d'un traducteur tel que M. Albert Leroy. Voici encore M. Charles Deslys, avec *la Majorité de Mlle Bridot*, à qui je ne puis que souhaiter bonne chance, en toute ignorance de cause.

J'ai annoncé déjà en leur temps les *Contes à Ninon* de M. Émile Zola, et cet autre recueil que l'auteur, M. John Bedot, a intitulé : *Décembre, contes et récits*. M. Zola est un jeune talent qui n'a besoin que de mûrir. Avec plus d'expérience et d'art, il saura tenir son imagination en bride et mettre la sourdine à son style; il a la couleur, il aura la nuance; ses personnages deviendront plus réels à mesure qu'il apprendra à voir le monde autrement qu'à travers ses rêves. Comme œuvre de jeunesse, son livre, je l'ai déjà dit, est charmant et promet beaucoup. Les contes de M. Bedot ont contre eux leur forme un peu trop recherchée et précieuse; ils ont en revanche une véritable originalité dans le fond, une poésie intime, et cette rare qualité de faire paraître le fantastique réel.

M. Michel Bérend s'est essayé dans le genre humoristique, genre très-difficile. Il a fait preuve d'esprit et d'imagination dans le livre qu'il intitule *la Quarantaine*, assemblage assez hétérogène de réflexions morales et de récits dont le fil échappe. On y trouvera des pages heureuses, du naturel, de la vivacité, mais le fond est insuffisant et le goût n'est pas assez pur. L'histoire de *l'Homme au gant blanc* est d'un fantastique sombre et ressemble à un conte allemand.

On le voit, la culture du roman donne chez nous des produits très-variés ; mais, parmi ces œuvres que chaque saison voit paraître avec des prétentions plus ou moins grandes, le nombre est de plus en plus restreint de celles qui, marquées du sceau de l'art, ont droit à plus qu'une durée éphémère. Par une coïncidence fâcheuse, à mesure que le roman se multiplie pour les besoins du public, il devient, comme par fatalité, plus vulgaire et plus banal; il tend à n'être qu'une sorte d'industrie littéraire chargée de subvenir tant bien que mal à une consommation prévue, suivant le goût du jour. Quelques écrivains luttent en vain contre une décadence dont la faute est surtout à leur public, à ce public affairé, blasé,

frivole, qui ne leur demande pas des études sérieuses de caractères et de mœurs, mais seulement des distractions et des émotions telles quelles, pour ses heures oisives. Eux-mêmes, en dépit de leurs efforts pour rajeunir le roman et pour le maintenir à la hauteur où l'ont su porter de grands écrivains contemporains, ils sont entraînés par le courant à produire, d'une manière hâtive, des œuvres incomplètes, entre lesquelles on en distingue parfois qui proviennent d'une veine heureuse, mais dont la réussite est un fait isolé. L'intérêt n'est évidemment pas de ce côté. Pour qu'une nouvelle école de romanciers surgisse, il faudra qu'un changement s'opère, ou par l'influence d'un maître, ou par quelque impulsion inattendue du goût public. Nous n'en devions pas moins attention aux nouvelles productions romanesques, soit qu'elles émanent d'écrivains qui, tels que Mme Sand, continuent parmi nous les gloires d'un autre temps, soit qu'elles viennent d'écrivains plus jeunes qui, à une époque moins favorable, s'efforcent de prendre place auprès de ces noms consacrés.

Pour faire diversion à ces réflexions et laisser le lecteur sur une impression agréable, je demande la permission de terminer par une citation tirée d'un petit livre venu de Genève, lequel a pour titre : *Gros et menus propos*, et pour auteur le peintre Joseph Hornung. M. Hornung est un écrivain de l'école de Töpfer et un peintre de sa propre école. Voici ce fragment intitulé : *Un orage à Samoëns.*

« La journée avait été d'une chaleur extrême. Une invincible somnolence s'emparait de nous tous. Les poules s'étaient, les ailes pendantes, réfugiées sous les bancs de la place; les chiens faisaient quelques pas et se jetaient sur le flanc; un morne silence se répandait autour de nous; plus de chant d'oiseaux; le grillon, ce bavard des prairies, se taisait; quelques hirondelles, semblables à des soldats en reconnaissance, s'avançaient d'un vol saccadé, chancelant, et fuyaient d'un trait à la vue de ce formidable ennemi : l'orage. Dans ce moment, M. le curé passait; nous lui demandâmes l'état du baromètre : — « Au plus bas, messieurs, nous allons avoir du tintamarre. Monsieur le peintre, ce sera un imposant spectacle; montez à la chapelle et restez, si vous voulez m'en croire, dans l'embrasure de la porte. »

» Je suivis l'avis du curé, je gravis péniblement la colline qui ne domine Samoëns que d'une centaine de pieds.

» Alors je pus présager la grandeur du bouleversement qui se préparait. Dans la plaine et sur les montagnes régnait un silence de mort; la verdure avait la couleur de l'acier bruni; l'air, semblable à un voile sombre, couvrait sans les cacher les montagnes; de longs éclairs sillonnaient silencieux toutes les crêtes et les éclairaient d'une lueur étrange; la nature se préparait à la grande bataille; on aurait dit qu'elle rassemblait toutes ses forces pour cette épouvantable lutte.

» Le silence fut tout à coup interrompu par un de ces coups de tonnerre tels qu'on ne les entend que dans les montagnes. A ce signal, la nature tressaillit; les vents déchaînés se ruèrent; heurtant les sommités, ils étaient refoulés et revenaient furieux, brisaient les grands sapins, déracinaient les chênes; les feuilles

des arbres étaient enlevées en tourbillons, les branches parcouraient l'espace avec la rapidité de la flèche. L'agitation des arbres les faisait ressembler à une mer en furie. Le bruit confus de tous les éléments était effrayant; le tonnerre, le mugissement des cascades s'en trouvaient assourdis, les cheminées tombaient, les planches des toitures volaient. Le feu du ciel avait consumé un grenier de l'autre côté de la vallée.

» Au-dessous de moi, sous la porte de l'église, le curé et ses vicaires, assistés d'une foule de paysans, priaient et conjuraient la tempête. Un éclair me les montrait comme une apparition..... et tout disparaissait dans le sombre orage. Les cloches sonnaient à grande volée. Puis la grêle tomba et couvrit d'un linceul blanc cette grande destruction. Enfin la pluie succéda à la grêle; la nuit vint et, mouillé jusqu'aux os, je regagnai ma demeure.

» Le lendemain, matinée splendide; mais le sol couvert de débris, les arbres dépouillés, les blés couchés, les fruits abattus. La tristesse était dans tous les cœurs, mais aussi la résignation, vertu innée chez ceux qui se trouvent le plus immédiatement sous la main de Dieu.

» En montant à la chapelle, j'avais remarqué un nid de pinsons au sommet de l'un des arbres de la place. Je fus surpris de le retrouver intact le lendemain. Il avait résisté à la tempête. Je vis la mère qui revenait joyeuse chargée de butin, et dans son chant je crus entendre :

« *Le Seigneur aime et protège les faibles.* »

N'y a-t-il pas là une scène de Sterne? M. Hornung écrit à Genève de petits livres pleins d'*humour*, qu'imprime avec luxe M. Guillaume Fick. Nous reviendrons sur cette littérature génevoise.

L. DE RONCHAUD.

QUELQUES MOTS

SUR LA QUESTION ALGÉRIENNE

La question algérienne a ceci de commun avec le désert, qu'elle crée également des mirages. Quand un mirage se dissipe, il en apparaît un autre, lequel, comme le précédent, s'appelle une solution. Ce mois-ci en a vu surgir une nouvelle : Abd-el-Kader, empereur des Arabes et vassal de la France.

Cette solution, suggérée à l'imagination des nouvellistes par les difficultés mêmes de la question, a été, comme on sait, démentie par le *Moniteur*, et il suffisait, en effet, des réflexions les plus simples pour apercevoir les contradictions qu'elle renferme. — Du reste, il faut reconnaître qu'elle était en germe dans l'idée du royaume arabe; quand Napoléon III, dans un document fameux, disait qu'il était l'empereur des Arabes aussi bien que le nôtre, il semait à son insu cette idée que la présence d'Abd-el-Kader à Paris a fait éclore.

Pourquoi, s'est-on dit, ne pas profiter de la popularité d'Abd-el-Kader et de son amitié, et régner par son entremise sur des populations rebelles au joug direct? Pourquoi ne pas saisir cet instrument que la Providence ou la fortune semble mettre tout exprès à notre portée pour réaliser enfin la pacification de l'Algérie?

Approchons cependant de cette solution, elle va se dissiper. Supposons Abd-el-Kader investi, au nom de la France, de la souveraineté qu'on rêve pour lui. De deux choses l'une : ou bien les tribus arabes reconnaîtront en lui leur représentant et leur chef, et alors elles voudront s'en servir contre nous; ou bien il sera à leurs yeux le représentant de la France, et sourdement quand elles croiront les circonstances néfastes, ouvertement quand elles les estimeront propices, elles lui refuseront l'hommage de leur volonté. A travers le déguisement,

des arbres étaient enlevées en tourbillons, les branches parcour
avec la rapidité de la flèche. L'agitation des arbres les faisait p
mer en furie. Le bruit confus de tous les éléments était effray
mugissement des cascades s'en trouvaient assourdis, les c
les planches des toitures volaient. Le feu du ciel avait c
l'autre côté de la vallée.

» Au-dessous de moi, sous la porte de l'église, le c
d'une foule de paysans, priaient et conjuraient
les montrait comme une apparition..... et to
orage. Les cloches sonnaient à grande volée. P
linceul blanc cette grande destruction. Enfin
vint et, mouillé jusqu'aux os, je regagnai

» Le lendemain, matinée splendide; m
dépouillés, les blés couchés, les fruits
cœurs, mais aussi la résignation, ver
immédiatement sous la main de Die

» En montant à la chapelle, j'av
l'un des arbres de la place. Je f
Il avait résisté à la tempête.
butin, et dans son chant je c

« *Le S*

N'y a-t-il pas là un
livres pleins d'*humou*
drons sur cette litté

les Turcs
Turcs auxquels nous

ouche pleine. Mais la colonisation est
l'éviction à coups de pioche, de même que
reste encore l'éviction à coups de canon, de sabre ou
ons pas de grands mots et ne parlons pas de civiliser les
quand il s'agit d'un peuple rebelle, c'est conquérir en dépos-
possession graduelle des Arabes au profit des Européens, voilà la
nous est imposée du fait de la conquête. Et plus la colonie algé-
avancera, c'est-à-dire plus sa population aujourd'hui si clairsemée deviendra
se, plus elle aura besoin de terres et plus elle en prendra. Le triomphe com-
plet de la colonisation serait l'expropriation complète de toute l'Algérie culti-
vable. La limite de cette expropriation est le désert, parce qu'elle ne le cul-
tive pas.

Les colons savent à merveille à quoi s'en tenir là-dessus, et ce n'est point hasard s'ils se rencontrent tous aujourd'hui dans un même cri : Désagrégez la tribu! En effet, la tribu, avec sa force et sa propriété indivise, offre un obstacle plus grand à la dépossession que la dissémination des terres et des personnes. On viendrait plus aisément à bout de parcelles et de propriétaires isolés. Rappelez-

...aine : le faisceau résiste, mais divi
...te dépossession, nous n'entendons p
...mes ni des lois. Elle se fera par la
...rieure. Elle est dans la logique
...d'un territoire appartenant à
...ui le sont davantage.
...e ne peut garder la terre, pa
...urces pour la mettre en
... passer aux mains de c
...quelque temps, obéré
...ant. Il tombera à l
...stique, manœuvr
...faim ou de se re
...ui a peu de b
...vailleur inf
...us fort qu
...ilisation

...es
...civilise
...gaux et nos fr
...a Méditerranée ; qua
...rabe ne se laissera pas a
...morales empêchent fatalement.
...ploité et refoulé : il ne deviendra jam
...rien, quand on parle de le
...sa vie civile, politique, socia
...mœurs, le raméne au seul Co
...leur racine toutes les manifes
...d'être mahométan, et cepe
...gner de soldats : extirpez Mah
...et beaux déguenillés. Mais
...au nom de la civilisation, v
...envisage la question algérienne,
...que, et cela parce que, je le rép
...est la conquête.
...ps éloigné, au triomphe de la c
...les plus forts, du fait du nomb
...soldats et comme travailleurs.
...hypocrisie les appeler par leur no
...ion sera le refoulement ou l'exp

...ll s'agit, ou de
...le Coran; tout dans
...ses coutumes et ses
...commencer par couper en
...y réussissait, il cesserait
...pour cela un Européen.
...de les faire accompagner
...civiliser ces braves
...de la barbarie.
...et le fanatisme
...l'intolérance et
...que l'exemple de
...quelque côté que l'on
...aspect quelconque
...qui
...un temps
...point de départ,
...croyons, dans un
...que nous sommes
...outillés comme
...en face, et sans
...mot de la colonisation

la dépossession en grand. L'Inde anglaise et l'Amérique ne se sont pas constituées autrement, ainsi que M. de Girardin le disait récemment dans une réponse à M. Guéroult. L'Angleterre prétend qu'elle colonise l'Inde : cela signifie qu'elle l'exploite. L'Amérique, où se déverse le trop-plein de l'Europe, dit qu'elle a colonisé l'Amérique, et cela n'est pas douteux ; mais les Indiens de l'Amérique sont refoulés, ils vivent dans les bois et dans les déserts.

Depuis trente ans nous tournons autour de la question et ne cessons de la compliquer. Des flots de sang, des flots d'encre, des milliards ont coulé : c'est le plus clair du résultat jusqu'à ce jour. Dans l'Algérie, le Français possède une maîtresse qui lui coûte cher [1], mais qui flatte sa vanité. Quand cette maîtresse deviendra-t-elle épouse et mère ?

Quand on envisagera le fait tel qu'il est, et qu'on ne fera plus de phrases ; quand on donnera à la colonisation ce qu'il lui faut en tous pays : la sécurité par le respect de la force, des terres aux enchères, sans conditions, sans acception de personnes ou de nationalité, — et par-dessus tout la liberté, — alors le centre d'attraction sera créé : les individus et les capitaux commenceront à s'acheminer vers les côtes africaines ; on aura créé à travers la Méditerranée un courant qui s'élargira progressivement, et qui mettra l'Europe en communication d'intérêts (il n'y a plus aujourd'hui que des intérêts) avec l'antique patrie de Jugurtha. L'Europe avancera, l'Arabe reculera, et plus il y aura de colons, plus on pourra réduire le nombre de soldats.

Quant à l'émir Abd-el-Kader, il restera un héros plein d'honneur et de courage ; mais il n'y aura pas de royaume arabe. Quelques Arabes prendront à notre civilisation ses vices et sa corruption ; c'est ce qui a déjà lieu, et rien n'est plus triste que ces êtres hybrides. Beaucoup seront dévorés par la misère, la vérole et la vermine, comme il arrive déjà. Les plus énergiques et les plus fiers, qui à beaucoup d'égards valent mieux que nous, iront rugir avec les lions, et cacher sous la tente nomade leur liberté traquée et leur foi.

CHARLES DOLLFUS.

[1] L'Algérie ne fait pas ses frais. Elle ne les pourra faire, tant que par l'impôt elle ne payera pas les dépenses de l'Algérie. Il y a deux millions d'indigènes, il n'y a pas trois cent mille Européens en Algérie, y compris l'armée. Les Arabes ne payent pas tous l'impôt ; un grand nombre parce qu'on ne les peut saisir dans leur vie nomade, un plus grand nombre parce qu'ils ne possèdent rien. L'impôt est la vache maigre dont la prospérité seule pourrait gonfler le pis, tandis que le budget de l'occupation, armée, fonctionnaires, etc., etc., représente un personnage des plus affamés. Résultat inévitable : déficit payé depuis trente-cinq ans par la métropole, et se soldant par un total de 4 milliards.

Quand l'Algérie aura vingt fois plus d'habitants qu'elle n'en a, l'impôt rendra et l'on pourra traire la vache. En même temps qu'augmenteront les recettes, les dépenses pourront être diminuées, si l'on veut bien laisser aux colons la faculté de réduire les charges de l'armée régulière en formant une milice pour leur défense, en même temps qu'on leur permettrait de diminuer les frais d'administration en leur abandonnant, pour la meilleure part, le soin de s'administrer eux-mêmes. Mais cet idéal sera-t-il jamais français ?

CHRONIQUE POLITIQUE

Les parlements sont fermés; l'éloquence est tarie. Il fait si chaud qu'on préfère les breuvages glacés à l'éloquence enflammée. Cruelle perspective! Aller rappeler les ambitions, les intrigues, les tracasseries policières, et les finesses diplomatiques, et les rivalités de la saison passée, et les révélations probables de l'automne prochain, tourmenter les vieillesses flétries sous des oripeaux fanés, quand la nature, toujours jeune, nous assaille de ses coquetteries. En vérité, on serait tenté d'accuser le soleil de corruption. Le poëte latin nous a dit que l'homme est fait pour contempler le ciel; mais, étendu sur le dos, on n'en est que plus à l'aise pour satisfaire à cette sublime fin de notre nature. Que font donc les hommes politiques? Ceux qui gouvernent s'en vont, contents d'avoir un budget, et ceux qui discutent, charmés d'avoir dit leur mot sur le même budget. Par exemple, M. Haussmann peut prendre les eaux avec tranquillité, puisque le Corps législatif a voté son emprunt: M. Carnot peut sans inquiétude aller rendre une pieuse visite au tombeau de son père, puisqu'il a fait sa cour à la banlieue en votant l'emprunt de M. Haussmann; et les amis du contrôle peuvent se réjouir, sous les arbres feuillus, d'avoir vu plus de cinquante législateurs manifester leur mauvaise humeur à l'occasion de cet emprunt. Il y a pourtant des degrés dans les satisfactions de ce genre : les ministres anglais ont droit de se réjouir de ce qu'ils ont allégé les impôts, d'année en année, sans diminuer notablement les revenus publics; les ministres français peuvent être fiers de voir notre budget des dépenses se gonfler sans trêve, au point d'appeler de temps en temps à son aide quelque léger emprunt, ce qui est le plus grand signe de prospérité, au compte de M. de Persigny. Le cabinet prussien devrait être le plus malheureux, puisque la représentation nationale met toujours son budget en morceaux; mais la volonté du roi Guillaume pourvoit à tout. C'est donc en Autriche que la perfidie des institutions parlementaires s'est fait le plus durement sentir; car M. de Pléner, après avoir vu ses additions méchamment dérangées, s'est vu dans l'impossibilité de passer outre. C'est ainsi qu'on voit des budgets de diverses espèces, et l'on peut dire que si, de tous les ministres des finances, M. Gladstone

est celui qui mérite le plus de reconnaissance, du moins M. Fould n'est pas celui qui rencontre le plus d'obstacles.

Si pourtant nos honorables députés ont gagné le loisir de redemander aux eaux la fraîcheur de leur voix, ou encore de surveiller les travaux de la moisson, il en est quelques-uns dont la vie n'a pas dû être exempte d'inquiétudes dans ces derniers temps. On n'a pas oublié la quantité surprenante de maires qu'on a comptés l'an dernier sur les bancs du Corps législatif; et, la session à peine close, commençait la période des élections municipales. Il y a quelques années, ce n'était pas une affaire; une circulaire ministérielle engageait même les maires à ne pas se présenter aux électeurs, puisqu'il n'était pas légalement nécessaire qu'ils fissent partie des conseils municipaux. Aujourd'hui, il en va un peu autrement : le ministre d'État s'est laissé arracher la promesse que les maires ne seraient plus choisis que d'une manière tout à fait exceptionnelle en dehors des conseils municipaux. Ce n'est pas une satisfaction suffisante pour les principes; le maire devrait être directement désigné par les électeurs ou du moins par le conseil. Il faudrait soustraire toutes les fonctions municipales à l'ingérence du pouvoir central. N'y eût-il que cet intérêt général agité dans les élections municipales, qu'il serait déjà impossible de bannir toute considération politique, comme l'administration l'a demandé partout. Oui, il y aurait eu une grande et légitime action à exercer au moyen du scrutin : il se fût agi d'exclure systématiquement les maires nommés par l'administration; non pas que nous contestions qu'en beaucoup d'endroits les maires, aujourd'hui en fonctions, soient aussi habiles et aussi intègres que pourraient l'être ceux qui seraient mis à leur place. La question n'est pas là; le but à poursuivre n'était pas de changer tel ou tel maire pour un autre, mais de mettre le gouvernement en demeure de rendre aux communes la libre disposition d'elles-mêmes; ce n'était pas de repousser les maires parce qu'ils étaient les maires existants, ce qui eût été une pensée enfantine, mais de repousser les maires parce qu'ils étaient les délégués de l'autorité centrale, au lieu d'être les élus de leurs administrés. Malheureusement, l'opportunité et l'efficacité de cette revendication n'ont pas été partout suffisamment senties. Cette exclusion générale eût donné à l'ensemble des élections une signification plus précise, à défaut de laquelle il est bien difficile de faire un tableau général. Telle liste prétendue agréable n'est, le plus souvent, que le résultat des concessions *in extremis* consenties par une administration menacée; au contraire, telle combinaison, qui produit, vue de loin, l'illusion du libéralisme le plus pur, n'est que le produit de compromis malaisés à justifier; toutefois, cette variété même, bien qu'elle soit de nature à impatienter un peu le Parisien, désœuvré au milieu de cette agitation générale, n'en a pas moins de grands avantages. C'est le réveil de la vie locale, dégagée de toute consigne centrale. Ce qui est certain, c'est que les renseignements les plus contradictoires dans la forme attestent tous l'existence d'un mouvement, et d'un mouvement passionné, produit en vue de la gestion d'affaires locales; il ne s'agit pas là de théories et de phrases, il n'y a que des affaires sur lesquelles on exerce son contrôle de tout

près, en connaissance de cause ; c'est la confiance qu'on retire à des mandataires prodigues ou inactifs. Ce qu'on peut constater d'une manière générale, ce n'est pas seulement l'empressement des électeurs à décider du sort de leur commune, c'est aussi la rentrée en scène d'hommes que la lassitude et le dégoût avaient écartés de la vie publique, et dont le dévoûment a été surexcité par les frémissements de l'opinion. C'est un important capital intellectuel remis en valeur, et cela importe au plus haut degré à la vitalité d'une nation.

En dépit du défilé fantasmagorique des « listes municipales élues », le sol français vient de recevoir un profond labour. Le mouvement s'était manifesté d'assez loin et s'était annoncé avec assez d'intensité pour que presque partout l'administration se soit hâtée de composer avec lui. A Grenoble, l'administration laissait l'opposition publier sa liste, jurant bien qu'il n'y aurait pas de liste officielle ; aussitôt qu'est connue la liste de l'Union libérale, le journal de la préfecture en publie une contrefaçon bâtarde, où il fait entrer violemment dix-huit des noms désagréables : et voilà ce que le télégraphe préfectoral appelle plaisamment des « candidats municipaux. » Ailleurs, l'opposition se montre disposée à soutenir un certain nombre de conseillers sortants ; mais, pourvu qu'un nom se trouve à la fois sur plusieurs listes, c'est toujours à celle de l'administration que l'adjugent naturellement les communications officieuses. Cela donne à l'enregistrement des résultats une simplicité plus avantageuse, il est vrai, aux esprits paresseux et aux journaux encombrés ; mais on n'y voit point une image complète et sincère de ce qui s'est passé. Il faudrait encore examiner dans nombre de cas si la municipalité sortante n'a pas été réélue dans un sens peu favorable au pouvoir. A Cahors, des élections municipales avaient donné, il y a quelques années, un résultat si positivement désagréable, que le conseil élu fut dissous et remplacé du même coup par une commission administrative. En 1863, à l'approche des élections législatives, la commission fut anéantie à son tour, et le conseil élu rentra aux affaires ; aujourd'hui, on annonce sans commentaire que la liste municipale a passé tout entière ; on ne voit vraiment pas qui aurait pu y faire opposition, à moins que ce ne fût M. le préfet du Lot ou M. le député Murat. Les journaux officieux nous citent avec complaisance une foule de bourgades ignorées, où l'opposition n'a obtenu qu'un ou deux membres ; il n'y a pas de quoi être si fier. Cela prouve au moins que l'opposition n'est pas le fait de certains grands centres isolés, où, pour parler le langage des officieux, le désordre est une tradition ; on la trouve partout. Il y a des communes dont nous n'avions jamais entendu ni vu les noms, et où l'on nous apprend que la liste de l'opposition a passé tout entière. Tout cela, c'est la lutte, c'est la vie, c'est l'émancipation. Ce sont là des pays qui n'ont eu besoin ni de chercher un mot d'ordre, ni de demander des candidats aux bureaux de placement parisiens. A côté de cela, on est presque tenté de dédaigner les succès éclatants remportés par l'opinion libérale à Marseille, à Dijon, à Grenoble, à Saint-Étienne, à Toulouse. Songez donc que la France entière paraissait être la proie désignée de l'inévitable expropriation ; que le moindre maire de village portait envie à M. Haussmann et rêvait une illustration européenne

pour ses hardis embellissements : que de projets tentants! conduire, par une trouée hardie, un boulevard Malesherbes de la ferme de M. le maire à sa remise de chasse, tracer d'une main ferme une rue de Rivoli de la place de l'Église à la manivelle du puits communal, à travers la maison du sabotier voisin, et, pourvu que le conseil municipal soit doué de quelque docilité, quel moment plus propice pour l'éclosion de ces plans grandioses, que celui où le gouvernement prépare une loi qui permettra aux communes d'emprunter sans être soumises à l'approbation législative; mais l'opposition s'est remuée, et le pot-au-lait de M. le maire est fragile,

Adieu vaches, cochon, couvée!

Adieu la rue de Rivoli et le boulevard Malesherbes, et la gloire! il faudra se contenter d'être utile et ménager l'argent des contribuables. Le voisin Jean-Louis, une mauvaise tête, est entré au conseil; c'est un homme qui est capable de parler deux heures pour épargner vingt sous dont il ne comprend pas l'emploi et de retourner tout le conseil comme un gant. Ah! il est bien certain que le pays marche une fois encore aux abîmes, car on ne voit plus guère que les Parisiens et les Lyonnais qui ne puissent plus refuser leur argent.

Si l'agitation des esprits a été générale et profonde, il faut reconnaître, et nous le faisons avec joie, que le calme a été complet dans toutes les opérations. Le *Constitutionnel* l'a constaté avec raison. S'il y a eu des violences de langage regrettables, elles sont venues des amis de l'administration. A Marseille, un champion ambulant des préfectures et des commissariats de police, moitié commis-voyageur, moitié hercule de la foire, a représenté le programme de l'union libérale comme le programme de la guerre au travail; il a déclaré que l'opposition, sous prétexte d'économie, voulait chasser cinquante mille ouvriers de Marseille; il concluait en appelant les travailleurs à « se lever en masse au nom du travail menacé. » A Toulouse, un appel aux ouvriers était également lancé à la veille des élections : ce document, signé par un certain nombre d'entrepreneurs, mettait en relief une promesse de vingt millions de travaux, si l'administration municipale était conservée. « Si l'autorité succombe, ajoutait-on, les rues seront abandonnées, la misère prendra la place de l'aisance, et les vingt millions iront ailleurs profiter à des villes plus raisonnables et surtout plus intelligentes. » On sait quel accueil ont fait les électeurs de Marseille et de Toulouse à ces excitations condamnables, qui n'ont eu d'autre effet que de faire ressortir davantage la portée du résultat. Oui, en somme, il faut y insister, tout s'est passé avec ordre; le gouvernement n'a qu'à se féliciter d'avoir donné à ses agents des conseils de modération, et de s'être désintéressé de la lutte plus qu'il ne l'avait fait jusqu'ici. Qu'il y puise du moins un enseignement, et qu'il renonce définitivement au système des candidatures officielles, s'il veut qu'il ne rejaillisse rien sur lui de l'évidente décadence de ce système. Si le Corps législatif était soumis au renouvellement à l'heure où nous sommes, à quel échec ne s'exposerait pas le patro-

nage officiel? Les élections partielles qui ont eu lieu depuis 1863 répondent pour nous : M. Magnin à la place de M. Vernier, M. Bethmont succédant à M. Roy-Bry, M. Girot-Pouzol à M. de Morny, voilà qui prouve combien le corps électoral s'est transformé depuis deux ans. Ce serait plus grave encore, si l'on comparait des deux côtés les excédants de suffrages obtenus par le gouvernement dans la première épreuve, et dans la seconde par l'opposition.

Il est donc certain que le Corps législatif qui siége aujourd'hui est bien différent de celui que créeraient des élections nouvelles. Que devrait donc faire le pouvoir s'il obéissait sans détours au principe dont il se targue si souvent et si fièrement d'être issu, à la souveraineté du suffrage universel? Il dissoudrait la Chambre, ferait appel à l'opinion, sans intervenir en aucune façon aux élections et se montrerait prêt à servir le Souverain ; de semblables élections, entreprises avec la ferme volonté de ne pas dévier de la plus stricte neutralité, donneraient au pouvoir disposé à en suivre l'impulsion une force, au lieu de lui créer des obstacles ; elles n'offriraient pas plus de danger pour l'ordre que les élections elles-mêmes, et chacun se trouverait mis en demeure de s'incliner devant la volonté dûment constatée du pays. Les départements ont commencé leur émancipation : ils ont pris, sans nous consulter, des candidats de leur choix, sans aucun appel à la protection parisienne : de ce côté commence l'évolution importante, parce qu'elle n'est pas à la merci de deux ou trois journaux monopolisés, parce qu'elle comprend toutes les nuances, toutes les latitudes, tous les intérêts, parce qu'elle finira par fournir comme le clavier docile qui doit chanter sous nos doigts les volontés de la France. Le salut de la démocratie française est dans l'initiative, dans l'activité, nous dirions volontiers dans la résistance de la province; d'une autre part, l'infinie variété de ses représentants ne peut que produire l'équilibre et assurer par là la stabilité sociale. Supposez maintenant une marche contraire à celle que nous indiquons; supposez que le gouvernement s'obstine cinq ans encore dans ses errements passés; qu'il maintienne avec constance le principe des candidatures imposées, quelle serait, à l'échéance de 1870, sa situation en présence d'un vote qui le constituerait en minorité devant le pays? Nous nous arrêtons, livrant la question aux méditations des intéressés. Gagner du temps peut être une ressource en politique, ce ne doit pas être un système.

La portée des élections générales est toute différente en Angleterre. Les électeurs disposent, sinon de la forme de gouvernement et de l'intérêt dynastique, du moins des mains auxquelles doit être remis le réel pouvoir : ainsi la nation et la couronne évitent les commotions et se rient des spectres rouges ou blancs. En 1857, les tories arrivaient au pouvoir; deux ans après, ne sentant plus un appui moral suffisant, ils faisaient appel à de nouvelles élections, et se voyaient définitivement obligés de se retirer. Du mouvement de 1859 est sorti le ministère Palmerston-Russell, fruit d'un compromis entre les diverses nuances libérales. La session nouvelle a fini à son échéance constitutionnelle, et de nouvelles élections ont eu lieu. Si l'on s'en tient aux deux grandes divisions aujourd'hui com-

munement adoptées, on peut dire que les libéraux ont remporté un beau succès, que leur majorité s'est consolidée, que les conservateurs sont plus que jamais écartés du gouvernement. Pourtant les élus désignés sous le nom de libéraux ne sont pas nécessairement des soutiens décidés du ministère. Ce ministère est lui-même bien composite ; tant que lord Palmerston n'aura pas renoncé au pouvoir, il semble qu'il soit à l'abri d'une sérieuse tentative de renversement. Mais lord Palmerston, après tout, a longtemps siégé parmi les tories, et il est loin d'avoir répudié tous les préjugés du parti dans les rangs duquel il a obtenu sa popularité première. Lord Russell a été porté au pouvoir par un groupe plus avancé; mais il est certain qu'il tient la place qui convient le moins à son tempérament hautain et cassant, lequel produit au Foreing-Office un effet d'autant plus singulier que la politique anglaise a été plus systématiquement pacifique à l'extérieur pendant la session qui vient de s'écouler. Le cabinet a fait aux derniers jours de cette session une perte cruelle, par suite du vote de censure que la Chambre des communes a infligé au lord chancelier, c'est-à-dire au premier magistrat de l'ordre judiciaire et à l'un des membres les plus importants du gouvernement. Lord Westbury occupait avec distinction le sac de laine; il y avait même apporté un esprit de réforme peu commun parmi ses prédécesseurs, et poursuivait, entre autres projets importants, la codification des lois anglaises. Les conservateurs n'en ont été que plus âpres à sa perte, devant la révélation de scandales répétés, dont il s'était fait étourdiment, non le fauteur volontaire, mais l'endosseur responsable. Nous n'avons nulle envie de protester contre le vote de la Chambre des Communes; lord Westbury occupait une de ces hautes positions, où le défaut de vigilance doit être imputé à crime ; pourtant, il faut le dire, ce vote n'a pas eu le caractère de haute moralité et de dignité rigide, qui seul pourrait complétement satisfaire notre conscience. Il y a eu avant tout un effort politique, et les partis ne se sont pas trouvés assez mélangés dans le scrutin. Quoi qu'il en soit, la retraite très-probablement irrévocable du lord chancelier laisse dans le ministère un vide funeste. L'homme dont la position présente le plus de solidité et d'avenir, est incontestablement le chancelier de l'Échiquier. M. Gladstone n'est pas seulement le financier habile dont la popularité s'est étendue jusque chez nous, au moyen de parallèles trop naturels et trop légitimes; c'est en même temps un des orateurs les plus éclatants et une des intelligences les plus compréhensives de notre époque. Pour subir un échec sur le territoire anglais, il fallait qu'il fût précisément le représentant de l'Université d'Oxford, de cette corporation exclusive, figée dans les traditions les plus étroites de l'Église nationale et rebelle à tous les progrès; de ce collége enfin qui avait déjà eu la malheureuse chance de punir Robert Peel de ses concessions aux idées de liberté.

M. Gladstone était préparé à cet échec; il n'a pas voulu pourtant l'esquiver, et il a tenu à mettre ceux même dont il tenait son mandat dans la nécessité de le révoquer publiquement. Après la proclamation du résultat, il a fait des adieux pleins de dignité et de courtoisie aux électeurs qu'il représentait depuis une quinzaine d'années, et est allé immédiatement se présenter dans un autre collége,

encore vacant pour quelques jours. Il n'a pas demandé à ses amis politiques de lui céder quelque bourg pourri, il n'est pas allé porter sa candidature dans quelques landes ignorées, ou plutôt ignorantes. Il s'est présenté hautement dans un district depuis longtemps acquis aux conservateurs, le district sud du comté de Lancastre; et, de fait, son nom est sorti du poll entre les noms de deux tories. L'échec essuyé à Oxford, la victoire remportée dans le Lancashire donnent plus complétement que jamais à l'élection de M. Gladstone cette double signification : échec à l'intolérance anglicane, et réforme électorale. Ce dernier point est le plus grave; il ne saurait être éludé plus longtemps; il s'est imposé, dans les derniers temps, aux discussions du dernier Parlement, qui n'a pu éviter une décision qu'à la faveur de la proximité de la dissolution. L'idée de réforme a joué un grand rôle dans les élections qui viennent de s'accomplir, et les conservateurs eux-mêmes lui ont fait accueil, à peu près ainsi qu'on a vu chez nous les candidats officiels parler de liberté dans leurs circulaires de 1863. Les restrictions, à vrai dire, sont nombreuses; les uns veulent éviter de compromettre le droit des électeurs existants par l'adjonction trop large et trop subite de nouveaux électeurs; d'autres rattachent leurs scrupules à l'intégrité de la constitution britannique; parmi les audacieux, très-peu s'élèvent jusqu'à la théorie du suffrage universel. La question ne saurait donc manquer d'être chaudement débattue : il peut sortir de là un nouveau classement des partis et une dislocation intérieure du ministère. Les radicaux, renforcés par d'importantes acquisitions, ne pourront qu'accuser de jour en jour davantage les dissidences qui les séparent du ministère. Déjà M. John Bright a mis au jour une proclamation électorale qui peut passer pour une véritable déclaration de guerre à la prépondérance de lord Palmerston. Le radicalisme ne peut qu'être encouragé dans cette voie par la force morale qu'il va tirer des débuts parlementaires d'hommes tels que MM. Stuart Mill, Hugues, Fawcett. L'élection de M. Stuart Mill, spécialement, est peut-être le plus heureux épisode des élections nouvelles. Philosophe, il n'a rien de commun avec cette scolastique accommodante qui, chez nous, mène les dédaigneux aux honneurs et les superbes à la popularité. Économiste, sans livrer à l'État aucune des forces sociales, il a su élargir les cadres classiques et envisager de sang-froid les problèmes de l'association. Publiciste politique, il est un de nos instituteurs, de ce côté-ci de la Manche autant que dans son pays. C'est un de ces hommes qui ne peuvent entrer dans aucune assemblée sans ajouter un rayon à son éclat aux yeux du monde entier. En face de cette multiplication des hommes de progrès et de principes, il ne serait pas étonnant, d'autre part, qu'un rapprochement plus ou moins intime se fît entre les tories et ceux qu'on appelait autrefois les whigs, et qui forment encore la portion la plus compacte du parti libéral; aussi bien la distance n'est pas bien grande à l'heure présente. Les bruits de l'extérieur sont dédaignés d'un commun accord; les conservateurs n'ont donc aucune raison absolue de combattre lord Palmerston, qui ne prendra certainement pas l'initiative de la réforme. Il est donc beaucoup plus difficile qu'il ne semble au premier abord, de prédire quel

sort le nouveau Parlement réserve au ministère en ce moment aux affaires, et, au cas où une simple scission aurait lieu, quels seraient les membres du cabinet qui se maintiendraient. On ne pourra en juger qu'à l'œuvre; dans tous les cas, l'évolution se fera le plus simplement du monde, et il n'y a pas lieu de craindre que la Grande-Bretagne tombe jamais dans le gâchis ministériel où se débat en ce moment la Cour de Vienne.

Malheureuse Autriche, condamnée par sa composition discordante à osciller entre les propositions les mieux intentionnées et les plus contradictoires : qui l'emportera du diplôme d'octobre, ou du statut de février, ou de l'union personnelle? Qui conciliera l'intégrité de l'empire avec les prétentions de la Hongrie, les libertés parlementaires avec la domination de la Vénétie? Rien ne réussit à cet empire mal arrangé; voilà un mois et plus que la crise ministérielle se prolonge, sans qu'on puisse savoir précisément pourquoi elle a eu lieu et comment elle aurait pu n'avoir pas lieu. Son excellente alliée, la Prusse, continue, dans les duchés, à traiter les droits de co-possession assez lestement. Il ne manquait plus, pour mettre le comble à tant d'embarras, que de voir l'Espagne reconnaître le royaume d'Italie. Ainsi tombe la dernière des résistances purement catholiques. Les cours de Vienne et de Rome sont les seules qui n'aient pas acquiescé. Nous ne parlons ni de la Diète, ni de quelques petits États allemands, de la part de qui leur intimité avec l'Autriche explique tout. En dernière analyse, il n'y a donc plus que deux gouvernements qui résistent à la reconnaissance de l'Italie, et vraiment on ne saurait attendre d'eux une autre attitude, puisqu'il s'agit des deux gouvernements directement hostiles, pour qui la constitution du nouveau royaume représente l'usurpation de la veille et la menace du lendemain.

GUSTAVE ISAMBERT.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

LA

DUCHESSE DE CERNI

LA DUCHESSE A MADAME FONTAN

Non, chère madame, je ne puis me rendre à votre désir. Renoncer à ma solitude, au calme monotone de mes jours, à l'espèce d'engourdissement où ils s'écoulent est au-dessus de mes forces. Je n'ai plus rien en moi de ce qu'il faut pour plaire dans le monde et pour y trouver le dédommagement de l'effort que j'aurais à faire pour y retourner. Je suis bien ensevelie. Laissez-moi dans mon linceul, je ne vois plus rien d'utile dans les nécessités de la vie mondaine. Tout me semble puéril ou niais, de ce qui avait autrefois une si grande importance à mes yeux. Je ne fais plus de toilette, je m'oublie des jours entiers dans ma robe de chambre. Faut-il tout vous dire, je ne m'aime plus. Quand une femme qui a vécu dix ans de coquetterie et d'admiration en est là, il ne lui manque qu'une épitaphe. Laissez à ma gloire passée la nuit du silence. A quoi bon m'exposer aux désenchantements du retour. Pour qui et pourquoi, grand Dieu? Quand certaines mémoires bienveillantes envoient à mon triste présent l'hommage du passé, je souris à mes souvenirs, comme s'il s'agissait d'une personne aimée, morte depuis longtemps, et je m'attendris sur moi-même avec une complaisance qui renferme bien de la gratitude. Irai-je de nouveau me faire rejuger, affronter des regards qui n'auraient point à me tenir compte des anciens jours, lutter avec de jeunes rivales, sans avoir en moi ce qui fait la supériorité d'une femme : la foi en elle-même? Oh! non, votre amitié si maternelle vous aveugle. Vous me

voyez fraîche et riante avec l'insolente beauté de la jeunesse, je ne suis plus ainsi. Si, par un oubli du temps, je suis encore parée de ce masque jeune qui trompe les yeux, je ne puis m'abuser moi-même. J'ai en réalité bien plus que mon âge; j'ai celui des années et celui de la souffrance. Le repos, le repos, c'est tout ce que je demande : l'aurais-je enfin trouvé ? L'ennemi que je porte dans mon cœur ne me troublera-t-il plus? Cette fièvre qui s'éveille dès que je laisse aller ma pensée, ce rêve obstiné de bonheur, cette foi persistante, cette avidité d'émotions, cette soif de la douleur, tout cela ne me ressaisira-t-il plus? Tenez me voilà toute agitée. Vous m'avez forcée à m'occuper de moi; de moi, cet être insensé et nuisible que j'ai coupablement aimé; il me semble que le passé recommence et que je vais voir se lever ce fantôme brillant, qui a fait, peut-être innocemment, tant de mal à lui et aux autres.

Je viens de faire le tour de mon jardin. Bénie soit la bienfaisante nature! Elle apaise cet égoïsme en révolte; il y a dans son calme, dans son harmonie un adoucissant infaillible aux âcretés de la personnalité. On la sent à la fois si puissante et si dominée, que la résignation nous gagne à la contemplation de cette force, qui ne peut rien pour son propre destin.

Vous ne connaissez pas ma retraite : c'est une petite maison blanche aux volets verts, entourée de vieux arbres ; elle se compose d'un seul rez-de-chaussée, le jardin est bien cultivé, l'agréable et l'utile s'y mêlent; les fleurs ont l'air de s'y épanouir pour la récréation des légumes et des fruits. J'ai de belles pelouses qui s'en vont en pente vers un ruisseau, souvent desséché par la chaleur du climat. Un bouquet de bois ferme l'horizon, comme un voile naturel. En face de la maison, une allée régulièrement plantée, descend jusqu'à la route blanche et propre, qui peut servir de promenade à la femme la plus jalouse de la pureté de sa chaussure. Bien loin par-dessus tout, comme une première couche de nuages, les montagnes dressent leurs têtes blanchies par la neige. En cette saison, si brumeuse dans votre Paris que tout l'art de vivre consiste à y supprimer le jour, il y a ici des journées qui sont des surprises de beauté; l'air y est doux comme au printemps. Les dernières feuilles se débattent contre un vent tiède qui semble ne les détacher qu'à regret. L'horizon enveloppé de vapeur confond les formes de tous les objets et crée un paysage fantastique qui favorise la rêverie. Les bruits de la campagne se notent en quelque sorte, par leur sonorité. Les chaumières et les maisons éparses envoient par leurs cheminées de petites colonnes de fumée, qui semblent des

encensoirs tournés vers le ciel. Le silence a je ne sais quel recueillement. Cette heure qui annonce la mort de la nature est sans tristesse, sinon sans mélancolie ; on sent instinctivement que la décomposition est féconde, et que de ce néant apparent sortiront la vie et la beauté. Éternité de la matière qui révèle celle des âmes au cœur doucement ému. A la campagne on n'est pas esprit fort. Les cloches éloignées qui vous apportent à travers l'espace l'appel à la prière, trouvent facilement un écho en nous-mêmes. Dieu est si près de l'homme au sein de cette nature, qu'il semblerait impossible de le discuter.

Vous voyez de quoi je vis. Je me promène longtemps, j'écris peu. Je ne lis que des ouvrages sérieux. Je refais cette incomplète éducation de la femme, qui ne développe que son imagination et la laisse sans ressources contre les maux qu'elle lui crée. A l'heure où vos salons s'allument, où tant de beautés imprudentes mettent dans un regard l'enjeu de leur bonheur, je m'enferme dans ma petite chambre, et à la lueur d'une lampe capuchonnée, je lis ou je travaille. La maison est silencieuse, les domestiques se couchent tôt ; il y a alors en moi une vraie jouissance de cette solitude, de cet oubli, de cette liberté. Je ne suis plus obligée d'amuser personne ; je n'ai rien à demander à qui que ce soit, ni esprit qui me charme, ni amour qui m'aveugle. Je suis seule avec Dieu, qui sourit à ma journée écoulée et me récompense de mon inertie résignée par un de ces sommeils d'enfant dont j'avais perdu le bienfait.

Vous voyez bien, chère madame, qu'il n'y a rien à faire avec moi, et que je suis bien, là où la Providence m'a mise ; dans le lointain qui est le pardon, dans l'oubli qui est l'expiation !

HENRIETTE DUCHESSE DE CERNI.

MADAME FONTAN A LA DUCHESSE

Non, vous n'êtes point où Dieu vous veut. Cette existence inutile ne répond pas à ses vues sur vous. Les facultés brillantes, les dons de la nature imposent des devoirs à qui en est doué. La supériorité oblige. Si elle se paye en douleurs, qu'importe ? Là est le secret de la destinée. Aux forces puissantes les grands courages : déserter la vie est une lâcheté ; comme le suicide physique, le suicide moral a ses hontes. Que savez-vous si dans ce que vous appelez inutile ou dangereux pour

vous, il n'y a pas l'accomplissement d'une vertu : le sacrifice de votre personnalité, l'oubli de ce moi triomphant que vous portez si haut et que vous voulez tant préserver? Peut-être y a-t-il plus de grandeur dans certaines fautes que dans la vie la plus exemplaire.

Enfin, de quoi avez-vous tant souffert? Vous avez été atteinte par un de ces malheurs naturels dans toute existence. La mort de votre mari a été accompagnée de circonstances qui augmentent, je le veux bien, la dureté du coup; mais en quoi voyez-vous là une destinée privilégiée de fatalité? Qui de nous n'a pas ses tombes? quel cœur n'est un suaire? Si pour ces infortunes il fallait se créer une Thébaïde, où en serait le monde? Que deviendraient l'humanité, le progrès, la marche du temps, auxquels doivent concourir dans la mesure de leurs moyens tous les êtres créés qui ne peuvent mourir les mains vides? Ne vous êtes-vous jamais demandé dans votre solitude pourquoi Dieu, qui est parfaitement bon, nous envoie la souffrance? Qui sait si elle n'est pas un point de départ, un appel, une lumière? Tant de gens s'aveuglent dans leur bonheur et vivent sans savoir ce que la vie réclame d'eux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ceux qui sont frappés, valent davantage. Ils sont plus doux aux misères, plus tolérants aux faiblesses, plus accessibles aux humbles. Voulez-vous seule échapper à cette loi du cœur, et vous renfermant en vous-même, rester oisive, dans le ressassement d'une douleur ou d'un remords?

Je me rappelle un temps où vous étiez généreuse, hospitalière à toute affection, affable à l'espoir. Peut-être en ce temps de fragilité mondaine, valiez-vous mieux devant le Seigneur. Quand de votre front superbe d'intelligence et de votre œil brillant s'échappait l'éclair de l'enthousiasme, peut-être donniez-vous à un esprit timide l'audace de l'essai. Quand l'éloquence de votre parole nous transportait dans le monde idéal de vos rêves, qui sait combien de poëtes s'éveillaient autour de vous; enfin, n'eussiez-vous fait que mettre au cœur d'un honnête homme l'espoir d'un sublime amour, vous aviez récolte d'âmes. La beauté, le génie, la passion sont les moyens humains avec lesquels Dieu accomplit ses miracles; puisque, en vous atteignant, sa foudre ne vous les a pas enlevés, c'est que votre mission n'est pas finie, c'est que le labeur vous attend, et que le droit vous est dénié de vous retirer du sillon avant la fin de la journée. Allons, allons, revenez à la lutte, revenez à la vie, à vos semblables, trop orgueilleux esprit. Eh quoi! vous pensiez-vous donc d'une autre essence, et que la destinée même reculerait devant vous? Eh! chère fille, qui n'a pas son fardeau. Parmi ces prétendus heureux que vous fuyez, combien sont, au milieu

du monde, atteints par le hasard d'un mot, qui sentent soudain l'aiguillon de leur mal. La charité peut s'exercer sous les lustres des salons comme dans l'ombre des chaumières. C'est dit, vous me reviendrez.

Vous apporterez à ma vieillesse maladive le rayonnement de votre charmant visage. Je vois encore ce sourire plein de pensées, cette bouche fine où l'esprit ne peut parvenir à se cacher, cet œil sincère, si aisément mouillé par l'émotion du beau et du bien, ce teint uni comme celui d'un enfant, ce front altier, pareil à celui des femmes du grand siècle, toute votre personne enfin. J'ai besoin de vous revoir. Revenez donc pour moi; par vertu, par dévouement, pour faire un beau soir à votre vieille amie.

F.

LA DUCHESSE A MADAME FONTAN

I

Un mot dans votre lettre m'a donné le courage de tout vous dire, de fouiller pour vous ce triste passé, qui est mon regret et ma punition.

Un remords, avez-vous dit?

Eh bien! oui, un remords. Vous avez compris que toute douleur s'accepte quand elle nous vient des événements, mais que le cœur s'ulcère quand nous sommes complices dans notre malheur. D'ailleurs, je ne veux pas usurper votre affection. Si vous aimez encore après m'avoir lue cette femme nouvelle que vous ne connaissez pas, il se peut que pour vous, et pour vous seule, je renonce à cette retraite où je croyais mourir.

D'ailleurs je n'ai pas oublié vos bontés pour la jeune fille ignorée, alors que les désastres de ma famille me faisaient penser à chercher, dans les ressources de mon éducation, une honorable indépendance. Vous vous intéressiez à mes ambitions, et cependant un certain effroi se mêlait à vos encouragements. Vous sembliez redouter pour moi les hasards d'une destinée incertaine. Vous étiez à la fois charmée et inquiète des dons qui m'avaient été départis. Vous ne me disiez pas que la beauté et l'intelligence, sans la fortune, enlevaient à une femme l'inviolabilité du respect; mais vous m'entouriez d'une incessante sollicitude. Chaque fois que vous me voyiez, vous m'interrogiez sur l'impression que je rapportais du monde. Mon exaltation, vous tâchiez de la modérer, mais avec précaution, craignant d'altérer en moi la faculté

de l'enthousiasme. A cette époque difficile de ma vie, où la moindre imprudence pouvait me fermer l'avenir, vous avez été comme une mère de cœur, et j'ai pris instinctivement l'habitude de vous rapporter mes pensées les plus intimes. Ma tendresse reconnaissante vous a incarnée en moi comme une conscience supérieure à la mienne, et votre souvenir a plus d'une fois opposé à mes entraînements des doutes scrupuleux. Vous déciderez donc de moi-même, si, après ce grand naufrage de mon bonheur et de ma gloire, il reste encore à sauver quelque chose.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment se fit mon mariage. Le duc de Cerni, qui était alors l'étranger de distinction le plus à la mode à Paris, me remarqua dans un bal à l'ambassade ottomane, s'informa de moi, sut que j'appartenais à une famille très-ancienne et complétement ruinée, et au grand scandale de toutes les mères, qui avaient les yeux sur lui pour leurs filles, m'épousa au bout de quelques semaines. Je réalisai ainsi tout d'un coup le roman caressé par toute jeune fille : un mari opulent, titré, jeune et beau. Cependant je dois dire qu'il n'y eut dans ma joie aucun étonnement. Je comptais sur une destinée brillante, je me sentais façonnée pour elle; aussi n'y fus-je point empruntée, et on trouva extraordinaire cette aisance naturelle cependant à une personne qui se sent à sa place.

La société parisienne m'accueillit avec un sérieux qui eût déconcerté toute femme ayant en elle plus de vanité que de réel orgueil. Cette société si facile pour toutes les individualités que lui envoie l'étranger, à quelque nuance de la bohême qu'elles appartiennent, pardonne difficilement à une Française son succès. Contre tout empiétement de bonheur, elle serre ses rangs, elle se sent comme dérangée dans sa hiérarchie de convention ; mais que lui arrive quelque Russe en rupture de ban ou une Américaine fabuleusement riche des libéralités d'un nabab épuisé, vous la voyez s'empresser, se faire accorte, mendier les invitations, et, oublieuse de la dignité sociale, recevoir chez elle l'hospitalité d'aventure de tous les parvenus les plus équivoques, pourvu qu'ils viennent de loin.

J'avais remarqué cela tant de fois, que je m'attendais à la curiosité qui s'attaqua en effet à mon triomphe. Elle me trouva naturelle, affable comme une personne heureuse, modeste comme il convenait à mon âge, pénétrante en raison de mes précoces épreuves. Les hommes furent les premiers à me rendre justice. Je dois reconnaître que, quoiqu'il leur arrive rarement en France de faire ce qu'on appelle la fortune d'une femme, quand un autre a eu cette générosité, comme elle ne leur coûte rien, ils y applaudissent volontiers. Je n'ai jamais pu

comprendre comment, dans un pays où la femme est mêlée à toutes les phases de la vie des hommes, et où elle exerce un véritable empire, elle inspire si peu de dévouements sérieux; pourquoi la forme de l'adoration est si peu respectueuse; comment il se fait que, dans l'admiration polie des salons et dans celle de la rue qui est grossière, se retrouve le même fonds railleur. Serait-ce que, l'esprit presque général des femmes françaises les rendant égales sinon supérieures aux hommes, ils se croient dispensés des sentiments généreux que l'on a pour les faibles?

L'agitation de la vie parisienne convient peu au recueillement du premier bonheur. Le duc s'en lassa bientôt, et nous partîmes pour le duché de M..., où sa famille occupait le rang le plus élevé.

Je ne vous ai pas parlé tout d'abord du duc, voulant vous le faire connaître et aimer, s'il se peut, autant que le mérite sa mémoire. Comme tous ceux qui ne l'ont vu que dans le monde, vous n'avez remarqué de lui que l'écorce brillante. Il avait trente-cinq ans, il était d'une beauté splendide. Tout en lui était un éclat, depuis ses yeux jusqu'à ses dents. Soigné sans afféterie, ce qui frappait particulièrement c'était le caractère viril de sa physionomie. Il y avait dans les grandes lignes de son visage une révélation de ces races fortes hors d'emploi dans la vie moderne. La force éclatait en lui, mais comme adoucie par la grâce et la bonté. La bonté était son ineffable supériorité; par elle, il avait tous les dons, même ceux de l'esprit. En effet, le cœur était en lui comme un phare qui éclairait toutes les obscurités de la pensée et de l'intelligence. Il avait conservé cette faculté jeune de l'attendrissement. Que de fois j'ai vu ses yeux devenir humides au récit d'une action généreuse! Il avait presque sans culture le goût de toutes les beautés de l'art et de l'idée. Il aimait les choses bien dites, et, pour ma part, je n'ai jamais trouvé plus vive qu'en lui l'admiration de ce que vous voulez bien appeler mon éloquence.

Vous comprenez que les premières années de notre mariage furent pour nous le bonheur suprême. Nous nous aimions, nous avions toutes les jouissances que donne la fortune, et le nom que nous portions nous plaçait de droit dans le premier monde.

Le petit duché de M... était alors un des derniers asiles en Europe de la société aristocratique. On retrouvait là les élégances, les grâces légères et insouciantes du XVIIIe siècle, avec la même tolérance pour toutes les aimables faiblesses de la vie. Dans ce petit coin privilégié, l'existence était une fête perpétuelle. L'absence de vie publique faisait aux hommes une nécessité de ne s'occuper que de leurs plaisirs.

Ils s'acquittaient consciencieusement de cette obligation. Les discussions parlementaires n'attristaient point les esprits, les affaires politiques étaient réglées par les grands voisins, et c'était bien du mal et du souci de moins. L'esprit de société, qui est toujours la première victime de la démocratie, régnait alors dans toute sa force. Il n'en est plus de même aujourd'hui, et le portrait que je vous trace est à cette heure presque entièrement effacé par la rude main de l'égalité.

En ce temps-là, on allait au bal le soir ou au théâtre. Chaque loge était un salon où luttaient de galanterie tous les jeunes oisifs de la société. Le lendemain, on se retrouvait à la promenade. Les femmes ne daignaient pas marcher; indolentes comme des créoles, rendues telles par le voisinage de l'Orient dont une mer étroite les sépare, elles restaient étendues dans leurs voitures, et l'audience qu'elles avaient donnée la veille à leurs assidus, elles la continuaient là. Il y avait assaut de triomphes d'une voiture à l'autre, et tous les moyens étaient bons pour l'emporter. La coquetterie devait donc nécessairement dominer tous les sentiments et toutes les sensations.

Ces habitudes de dissipation, favorisées par un climat qui vous attire incessamment hors de votre maison, ne développent guère le goût du chez soi.

Les visites compliquent encore le va-et-vient de l'existence. La rue est une arène, on s'y rencontre entre personnes de connaissance, on s'examine, on s'observe. Ces rencontres continuelles donnent un grand charme aux préliminaires d'un sentiment.

La femme, d'ailleurs, a le loisir d'oublier sa dépendance. Un usage tacite l'isole de la société de son mari; ce dernier ne la suit ni à la promenade ni dans les diverses maisons où elle rend ses visites. Il la conduit au bal et en disparaît pour gagner le salon où l'on joue; au théâtre, il reste un instant dans sa loge, et seulement encore quand elle est fort jeune. Le soir, pas un mari n'est à la maison. Si madame reçoit, elle tient seule son salon; mais le plus souvent chacun sort de son côté et se retrouve en rentrant.

Vous voyez d'ici les conséquences naturelles d'un pareil état de choses. Ajoutez que l'éducation des femmes les façonne à la vie élégante uniquement, sans leur être un refuge contre l'abandon. Elles sont musiciennes médiocres, elles parlent merveilleusement les langues étrangères, ce qui leur permet de lire tous les romans; enfin elles s'habillent comme des Parisiennes. Du reste, les hommes ne leur en demandent pas davantage. Ils ne causent qu'entre eux; dans le monde même, ils se tiennent à l'écart, à moins qu'un intérêt de galan-

terie ne les dirige; mais pour tous les actes importants de leur existence, ils ne se croient obligés ni à demander un conseil, ni à subir un contrôle. Avec leur esprit naturel, les femmes sentant l'infériorité du rôle qui leur est attribué et ne pouvant en revendiquer un autre, en tirent le meilleur parti possible pour leur plaisir.

D'après cette esquisse, vous devez comprendre l'influence qu'une telle société peut avoir sur les idées d'une jeune femme. L'habitude modifie tout, même la manière de sentir et les choses changent de nom selon la latitude. Dans nos sociétés austères par la religion et la loi, une faute a, pour celle qui la commet, toute l'importance que la censure publique lui donne; mais cette même faute, dans un milieu tolérant, laisse le cœur sans souillure et l'esprit sans remords. Il est vrai que de la facilité naît l'amoindrissement de la passion. La femme qui a lutté longtemps avec elle-même en face d'une réprobation qui menace sa vie entière, est une bien autre amante, quand elle succombe, que celle qui n'a eu qu'à prendre son numéro d'ordre parmi ses pareilles en fragilité, en sachant bien le peu qu'elle risque.

Je fus admirablement reçue par cette société vraiment charmante, quand on ne lui demande rien de sérieux. Une femme nouvelle dans un cercle restreint est un événement; pour les unes c'est une crainte, car, il faut bien le reconnaître, l'inconnu est le grand attrait de l'imagination. Pour les autres, c'est un espoir; mais pendant au moins deux années, nous ne fîmes que rendre au monde ce qu'on lui doit, sans en faire en quelque sorte partie. Le duc avait pris le goût de la vie intime, toute nouvelle pour lui, ainsi qu'il me l'apprit plus tard. Nous passions nos soirées avec quelques amis, et plus souvent seuls, à causer et à lire. L'éducation de mon mari avait été, comme celle de la plupart des grands seigneurs de son pays, dirigée vers les choses frivoles; mais son esprit avait une tendance au mysticisme qui le disposait aux entretiens sérieux. Les mystères de la vie et de la mort le préoccupaient. Le but de la vie, qui est le secret de la Providence, lui semblait être dans le bonheur de l'humanité. Il était à la fois aristocrate par ses habitudes et démocrate par les générosités de son cœur. Sans aucune fierté dans l'abord, c'était un être sinon parfait, du moins excellent. Ses fragilités mêmes, que j'ignorais alors, procédaient de son rang et de son milieu bien plus que de lui-même. S'il avait su que l'amour est le plus noble devoir du cœur, un élan idéal de la créature vers l'infini, et qu'en profaner le mystère dans les faciles plaisirs était une espèce d'amoindrissement de la dignité humaine, il eût combattu les énergies de sa nature pour rester pur devant son idole et devant Dieu. Mais qui, parmi les siens,

lui eût révélé cette religion des âmes? Il voyait vivre d'une vie dissipée les hommes réputés les plus honorables, et les femmes se contenter des plus frivoles hommages. Comment eût-il échappé à l'entraînement dans l'ardeur d'une jeunesse impétueuse, au milieu de tentations incessantes? Moi-même aurais-je pu lui faire entrevoir cette lumière? Jeune comme je l'étais, ignorante de la vie et des passions, que savais-je? J'aimais par l'instinct de la nature, je n'avais eu ni à combattre ni à lutter pour être heureuse. Le bonheur était venu à moi les mains pleines de fleurs, comme un enfant qui joue et récolte sur son chemin le butin de sa corbeille.

L'amour clairvoyant n'appartient pas aux belles années de la vie. Ce n'est que vers la maturité qu'il envahit le cœur. Le plus souvent il grandit de nos défaites, se nourrit de nos larmes et s'épanouit sur des ruines. La douleur est le maître sévère qui, de sa main implacable, burine dans le vif de notre chair ces vérités terribles, dont s'épouvante le reste de la vie. Je ne savais rien, je laissais aller mes jours; ils étaient si beaux! Nos soirées de tête à tête passaient pleines et rapides, et plus tard, quand le monde est venu m'enivrer de ses plaisirs, j'ai été forcée de m'avouer que j'avais perdu au change. Il arriva, ce moment qui était dans le destin de notre vie, ce retour mélancolique des passions. Je sentis, sans le voir, cet ennemi perfide. Il se glissa entre nous. Ce furent d'abord des tiers, plus ou moins bien intentionnés, qui envahirent notre solitude. Ils amenèrent avec eux le cortége des distractions qui étourdissent et font paraître vide ensuite le sanctuaire de la retraite à deux. La raillerie mondaine, qui abaisse tout, s'en prit à la sauvagerie de notre adoration. Le duc était très-sensible à ces témoignages acérés d'un intérêt perfide. Il lui fut dit tant de fois que le mariage n'était point l'amour, que le respect humain fit taire les manifestations audacieusement innocentes de sa tendresse. Or, il est positif que, dans les choses du cœur, la forme emporte le fond. Quand notre vie d'amants eut revêtu le décorum conjugal, nous devînmes moins expansifs et moins tendres. Pour moi, qui n'avais rêvé l'amour que dans le mariage, l'espèce de reproche qui nous en fut fait me causa une véritable stupeur. Je me demandais en quoi l'amour et le mariage différaient tellement. Je regardais autour de moi, et, en voyant la mutuelle liberté des époux et les liens intermédiaires qui les séparaient, je compris, pour la première fois, à quel point la société avait dénaturé le contrat de la nature et de la religion. Elle fait de l'union de l'homme et de la femme la base de la famille, la loi primordiale de la génération, en même temps qu'elle avilit ce double enchaî-

nement par l'indifférence de ceux qui sont ainsi confondus devant les hommes et devant Dieu. Par contre, toutes ses adulations, ses envies les plus corruptrices sont pour ceux qui, échappant à la monotonie du devoir, se réfugient dans les fièvres de la passion, sous l'égide complaisante du monde, à la fois censeur et complice. Censeur impitoyable, si l'excès de l'amour, qui devait être son excuse, vous entraîne hors des limites admises par l'hypocrise sociale; complice, si, cédant au seul attrait du plaisir, on sait ménager les convenances établies.

En même temps que j'acquérais cette triste science, je m'aperçus que le terrain que j'étudiais était, dans tous ses plis et ses détours, familier au duc. L'homme de plaisir que j'avais enchaîné trois années, reprenait son élan sans un regret vers ce passé qui était encore le présent pour moi.

Je n'eus pas d'abord de faits à inscrire, nul ne franchit si vite certains passages; mais ces nuances dont les femmes qui aiment ont le secret, me révélèrent le péril avant qu'il n'existât. Ce furent, à mes reproches timides, des caresses légères, des propos frivoles, des démentis encore tendres, puis l'impatience mal déguisée et ce froncement de sourcils qui annonce le maître. Le duc ne se sentait pas coupable. Les hommes qui, en amour, ne voient que le fait, s'absolvent tant qu'il n'existe pas; différents en cela des femmes, qui ont déjà épuisé les remords quand elles y arrivent. Il m'assurait qu'il m'aimait toujours, et il disait vrai. J'ai été obligée de reconnaître, quand ses infidélités nombreuses ne m'ont plus permis le doute, qu'il y a certains hommes qui peuvent faire deux parts d'eux-mêmes. Ce sont ordinairement ceux chez qui les sens jouent le premier rôle. Il leur est très-possible d'avoir un amour idéal, tout en demandant le plaisir à tous les hasards. Ces hommes ont, en général, le cœur bon et sensible. Il leur faut une habitude douce, un être crédule et sincère, qui se laisse facilement persuader. Ils s'y attachent par ce que j'appellerai un remords reconnaissant. Mais il faut bien reconnaître que cet amour banal et mensonger ne peut satisfaire une femme dont l'âme est élevée et le cœur orgueilleux. D'ailleurs, pour de telles femmes, l'amour est un idéal entrevu, qui s'attriste et se décourage à la moindre imperfection.

Il est arrivé un temps où, éclairée par la réflexion, indulgente par habitude et par mes propres fautes, j'ai accepté cette part d'amour qui m'était faite, sans révolte; un temps où ma vanité réconciliée s'accommodait de ce mot naïf échappé à mon mari : Je t'aime par comparaison. Mais alors, je l'ai dit, j'étais moi-même moins haut dans ma propre estime... Au temps où ma croyance au bien commença à

s'altérer, j'étais jeune et pure ; jamais le mensonge n'avait souillé mes lèvres, elles étaient vierges de ces souvenirs qui les font pâlir et frissonner; mon œil limpide n'avait jamais été terni par le trouble de l'épouvante; je n'avais pas rêvé l'amour qui s'en va dans l'ombre, d'un pied furtif, que le désir presse en même temps que la crainte.

Je voulais mon bonheur légitime, et, quand je le sentis perdu, il se fit en moi comme une solitude. Mon éducation religieuse me conduisit d'abord vers Dieu ; mais j'avais vingt ans, j'échappais toute palpitante à trois années d'amour impétueux, je trouvais bien glacées les dalles du parvis, bien froids les pieds d'ivoire que j'arrosais de mes larmes; je n'avais pas assez souffert. La passion brûlante, dont j'étais toute allanguie, ne pouvait se contenter de cette adoration sans étreinte. Le monde était là, tout plein d'attraits redoutés, de promesses murmurées tout bas, dont l'espoir fait honte et pourtant vous émeut.

L'amour qui vous échappe vous dispose merveilleusement à en ressentir un nouveau; on fait difficilement une femme vertueuse d'une femme imprégnée de volupté. L'austérité comme la faiblesse n'engendre que son semblable; le cœur plein d'amour s'ouvre à l'amour sans même s'en douter. Il entend le langage familier, il respire l'atmosphère habituelle ; il change avant de se croire infidèle. Que de femmes ont trompé qui ne faisaient que se souvenir !

Laissez-moi m'arrêter ici, avant de passer de la vie d'intuition à cette expérience rapide, fruit amer de la chute, et de vous faire pénétrer dans ce monde de troubles, où devait à jamais s'engloutir mon bonheur.

H.

MADAME FONTAN A LA DUCHESSE

Hier, comme je venais de terminer la lecture de votre lettre, lecture qui m'avait profondément émue, et attristée aussi, permettez-moi de vous l'avouer, j'ai reçu la visite de M. Meilhan, dont le nom, comme vous le savez sans doute, est inscrit sur le livre d'or de la science, et qui est un de mes plus intimes amis, malgré la différence d'âge qui existe entre nous.

Il s'aperçut de mon air soucieux, et montrant votre lettre que je tenais encore à la main :

— Est-ce que vous auriez reçu quelque fâcheuse nouvelle? me demanda-t-il.

— Non, lui répondis-je, c'est une lettre de la duchesse de Cerni.

— De la duchesse de Cerni! répéta-t-il.

L'accent qu'il avait mis dans cette exclamation révélait un vif intérêt. Je le regardai, il rougit légèrement.

— Je ne croyais pas, lui dis-je, que vous connussiez Mme de Cerni; du moins vous n'en avez rien témoigné lorsqu'il m'est arrivé de vous parler d'elle.

— Vous me pardonnerez cette petite dissimulation, me répondit-il gravement, lorsque vous en connaîtrez le motif. Peut-être d'ailleurs n'est-il pas exact de dire que je connaisse la duchesse de Cerni; à l'époque où je l'ai vue, elle se nommait encore Melle d'Elville. Mon père était un vieil ami de son père; mais au milieu des hommages, de l'admiration dont elle fut entourée à son début dans le monde, quelle attention pouvait-elle accorder au jeune homme pauvre, obscur, gauche, qui n'aurait osé l'inviter à danser, et qui balbutiait en lui adressant la parole?...

Il se tut. Son visage, sa voix dénotaient une agitation qu'il cherchait en vain à contenir, et qui, chez un homme d'un esprit si sérieux et d'un caractère si ferme, ne pouvait avoir sa source que dans un sentiment des plus profonds. J'avais quelquefois soupçonné qu'il avait eu à souffrir dans sa jeunesse d'une passion malheureuse ou contrariée; mais j'étais à cent lieues d'imaginer que vous eussiez été l'objet de cette passion.

— Oui, reprit-il au bout de quelques instants; j'ai été le rival du duc de Cerni. C'était bien ridicule, n'est-il pas vrai?

— Vous interprétez mal mon étonnement, lui répondis-je. L'affection d'un homme tel que vous, mon ami, n'a jamais pu qu'être honorable pour celle qui en est l'objet. Je croyais que Mme de Cerni était pour vous une étrangère; je puis être un peu surprise en découvrant le contraire, mais, du moment que vous l'avez connue, je ne trouve que tout naturel que vous l'ayez aimée.

— Ah! certes, reprit-il, je n'ai eu besoin pour cela d'aucun effort. Elle n'avait guère que six ou sept ans lorsque nous fûmes séparés, et moi quelques années de plus. Son père mourut, ma famille quitta la France, tandis que j'entrais au collége. Eh bien, elle était déjà si charmante que, pendant toute la durée de mes études, son souvenir ne me quitta pas et que je ne cessai de rêver au moment où je la reverrais. Hélas! ce moment arriva; je la reconnus tout de suite, après dix ans,

mais elle, à peine eut-elle l'air de se rappeler mon nom. Son premier regard, tout empreint d'oubli, me montra quel abîme s'était fait entre nous. Cet abîme, ma raison ou ma vie ont failli y rester. J'avais eu beau me dire que si elle était tout pour moi, jamais je ne pouvais être rien pour elle, que nos destinées n'étaient pas plus faites que le jour et la nuit pour se rencontrer ; malgré cela, lorsqu'elle se maria, lorsque je la vis partir, il me sembla que le monde s'écroulait, que le soleil s'était éteint. Je ne sais pas comment j'ai pu survivre à mon désespoir. Encore, si elle était restée en France, j'aurais pu quelquefois l'apercevoir de loin ! Je n'étais pas bien ambitieux, comme vous le voyez. Eh bien, c'est l'idée de réaliser cet humble souhait qui m'a seule sauvé. Ces études, ces travaux, qui plus tard m'ont intéressé par eux-mêmes, n'ont été d'abord qu'un pis-aller, une ressource désespérée, un asile ; ils n'ont eu longtemps pour but que de me mettre en état d'aller où elle était allée, de la revoir enfin, sans qu'elle en sut rien toutefois, car il m'aurait été pénible d'avoir à lui parler, à supporter son regard arrêté sur moi, froid, dédaigneux.

— Je vois, lui dis-je toute émue, que votre amour était bien vrai, vous ne pouviez pas aimer autrement. A défaut du bonheur, vous y avez trouvé la gloire. En vous rendant utile à vos semblables, vous vous êtes consolé...

— Jamais ! s'écria-t-il ; je n'ai pas eu même un moment d'oubli. Je ne me suis pas borné à accomplir le projet dont je viens de vous parler, à faire une fois pour toutes ce voyage qui fut pendant plusieurs années mon suprême, mon unique désir ; je l'ai renouvelé plusieurs fois. Par les relations que je me suis créées, je suis parvenu à suivre toute l'existence de Mme de Cerni, pendant son séjour dans sa patrie adoptive, plus tard lorsqu'elle fit un voyage en Angleterre, et jusque dans sa retraite actuelle. Que d'angoisses, que de tristesses m'a causées cette contemplation obstinée ! Ah ! on ne guérit pas de l'amour par la souffrance.

— Serait-il vrai ? Vous l'aimez toujours ?

— Et pourquoi ne l'aimerai-je plus ? Elle a souffert aussi de son côté, elle souffre encore, cela doit être, puisque sa lettre vous a affligée. Si je regrette quelque chose, ce n'est pas de n'être pour rien dans ses peines, c'est de ne pouvoir les adoucir.

Je connais assez M. Meilhan pour être certaine que ces paroles dans sa bouche ne sont pas une vaine formule, qu'elles ne sont que l'expression exacte de ce qui est dans son esprit et dans son cœur, et que ses actions y seraient rigoureusement conformes. Il y a d'ailleurs en lui une

telle puissance de bonté et de mansuétude que je ne puis douter de l'influence bienfaisante qu'elle exercerait sur votre âme troublée et assombrie. Bien mieux que moi il saurait vous convaincre que la vie ne peut être finie pour vous et vous révéler l'emploi de tous les dons qui vous ont été faits et qui vous restent encore presque intacts. M. Meilhan a l'éloquence, il a la tendresse, il a l'autorité. C'est presqu'un apôtre, car il a à la fois le droit d'absoudre et la force de relever. Aussi ai-je été tentée un instant de lui lire votre lettre et de le mettre en tiers dans votre confession. En vérité, s'il me l'eût demandé, je crois que je n'aurais pu m'empêcher de commettre cette indiscrétion. Mais de sa part, il n'y avait pas de danger. Il m'a encore parlé longuement de vous, mais sans m'adresser une seule question sur ce qui vous concerne. Je ne sais trop du reste ce que j'aurais pu lui apprendre. Il vous connaît si bien! Il aurait vécu dans votre intimité qu'il ne serait pas mieux au fait de toute votre manière d'être. N'est-il pas merveilleux que l'intuition de l'amour puisse aller jusque-là? C'est beau, c'est grand d'aimer ainsi; mais n'est-il pas aussi beau et grand d'avoir inspiré un pareil amour? Cessez donc, ma chère fille, de désespérer de vous-même devant une telle preuve de votre force. Je ne puis vous dire à quel point je suis heureuse d'avoir eu à vous la faire connaître. Je ne veux pas chercher ce qu'il adviendra plus tard de cette rencontre : il doit y avoir là certainement une prédestination. Du courage donc encore une fois : votre cœur peut être las et endormi, il n'est pas mort. Ceux qui vous aiment le savent bien.

F.

LA DUCHESSE A MADAME FONTAN

Vous désirez montrer mes lettres; soit. Vous me voulez chrétienne humiliée, vous m'imposez la pénitence publique; j'ai un tel détachement de toutes choses que plus rien ne m'importe, je me soumets.

Je vous l'avouerai pourtant, mon orgueil reculerait devant cette épreuve, je ne consentirais pas à rougir devant le seul homme peut-être dont j'eusse pu tenir à usurper l'estime, si je n'avais une juste réparation à faire, un tort involontaire à expier.

Je me rappelle très-bien M. Louis Meilhan, le compagnon de mon enfance, mais j'ignorais qu'il fût le même que le savant illustre dont malgré ma frivolité j'ai souvent admiré les merveilleuses découvertes. J'étais encore plus loin de me douter qu'il y eût quelqu'un au monde

qui m'eût voué un intérêt si persévérant et si désintéressé. Combien je mérite peu une si noble et si rare affection! Il est un tort cependant dont m'accuse votre ami et dont je veux me disculper vis-à-vis de vous et de lui, c'est au sujet du peu d'accueil que je lui aurais fait, lorsque, après une séparation de dix ans, nous nous retrouvâmes en présence, lui jeune homme et moi jeune fille. Non, il n'y eut de ma part ni dédain ni oubli voulu. J'étais dans cet état d'étourdissement où se trouve toujours une très-jeune personne à ses premiers pas sur la scène du monde, et je ne sus pas trouver de paroles pour lui répondre, voilà tout. Vous le dirai-je, je me crus trop folle pour être remarquée de ce sérieux esprit. Je tremblais secrètement, quoique je sentisse là une indulgence faite de grandeur, et que ce rêveur, presque aussi jeune que nous, qui s'écartait des rires, me semblât toujours un ami. Quelque chose de ce souffle puissant étonnait ma légèreté. Pourquoi se retira-t-il immédiatement, et ne voulut-il pas croire que j'eusse manqué d'assurance et de présence d'esprit plutôt que de cœur? pourquoi resta-t-il ensuite à l'écart sans tenter même une seconde épreuve? J'en fus alors chagrine et un peu blessée. Aujourd'hui, hélas! il est trop tard pour le regretter. Alors il était dans la lutte et moi dans l'enivrement. Il a glorieusement parcouru son sillon, et je suis à la fin de ma journée. Le sol est jonché de fleurs flétries, et il rêve encore le printemps des jeunesses austères. Il me connaît bien, dites-vous? Non, il ne me connaît pas, car il n'aurait pas continué à m'aimer. Ce n'est pas moi qu'il aime, c'est un fantôme créé par lui et qu'il a revêtu de mes traits. Eh bien, je le tirerai de son erreur. Afin de réparer, autant qu'il est en moi, le mal que je lui ai causé, je veux qu'il puisse m'oublier. C'est la seule manière que j'aie de lui témoigner ma reconnaissance. Faites-lui donc lire mes lettres, celles que vous avez déjà reçues et celles qui suivront. Elles me montreront à lui sans nul déguisement, telle que je suis. Il reniera alors et brisera son idole, mais peut-être gardera-t-il quelque estime pour cette sincérité qui ne m'a pas permis d'accepter un culte auquel je n'ai plus droit.

Puisse cette confession m'être comptée aux yeux du juge éternel, comme dans le grand cœur de celui à qui vous la voulez confier!

Il y avait bal chez le prince de M... Cette petite cour était fort brillante. Le luxe des toilettes est excessif dans ce pays où la fortune se dépense dans les choses qui flattent les yeux, sans grand souci du confort intérieur. La prodigalité des uniformes dans les réunions y donne l'idée d'une grande nation militaire. C'est la faiblesse des petits

États d'aimer à jouer au soldat ; on se console ainsi du manque d'occasion, puis les peuples jeunes, comme les écoliers, recherchent avidement les distinctions extérieures.

Le parfum des fleurs, l'atmosphère excitante du bal et, il faut bien le dire, l'enivrement des hommages m'avaient monté au cerveau. J'étais en proie à cette exaltation de la jeunesse et de la beauté, qui est une passion en dehors de toute passion. Pendant une de ces interminables polkas alors en vogue, je m'étais retirée dans un salon faiblement éclairé, transformé en serre. Divers bosquets masquaient les quelques personnes qui, comme moi, avaient voulu jouir d'un peu de solitude. J'étais tout étonnée de me trouver heureuse, de me sentir insouciante, comme à l'aurore d'une vie si belle.

Tout d'un coup mon nom, prononcé par un homme qui ne pouvait me voir, attira mon attention :

— Cette petite duchesse est charmante, disait-on, et je la poursuivrai tout l'hiver.

— Est-ce qu'elle t'écoutera? fut-il répondu par une autre voix d'homme, elle adore son mari.

— Ah bah ! elle ne sera pas longtemps à s'apercevoir que le duc lui est infidèle, et je me trompe fort, ou elle est femme à prendre sa revanche. Elle a trop d'esprit pour le rôle de victime.

— Mais, en général, les femmes qui ont son genre d'esprit ont aussi du cœur.

— Raison de plus pour qu'elle se décide plus vite. Le cœur, voilà, mon cher, ce qui travaille pour nous.

— Ou contre nous.

— N'importe, j'essayerai. J'ai moi-même une revanche à prendre Le duc l'a emporté sur moi auprès de la petite Marie; je lui en veux. Que diable ! ces hommes mariés pourraient bien nous laisser en repos dans nos amours.

— Mais est-il sûr que le duc ait cette petite?

— Si sûr, mon cher, que, hier soir, on m'a refusé sa porte parce qu'il était là. J'ai eu la sottise de faire le pied de grue jusqu'à onze heures dans la rue, et je l'ai vu sortir.

Le jeune homme qui daignait songer à moi pour sa vengeance était un des élégants les plus à la mode de notre société. Je ne pensais même pas à m'indigner de ses prétentions, tant j'étais outrée contre mon mari. Je le soupçonnais infidèle ; mais il y a loin du doute à la réalité, et puis, dans un sentiment de fierté mal placée, je me sentais comme humiliée du choix de ma rivale, sans songer qu'il y avait là, au

contraire, une espèce de ménagement, comme un reste de respect dans la trahison. Je rentrai au bal dans des dispositions qui me rendirent extrêmement coquette, et, dès ce soir, je fus classée parmi les beautés en vogue, banalité dont ma vie honnête m'avait préservée jusqu'alors. Mais, quand je vis mon mari venir à moi pour nous en aller, m'aborder avec son beau regard sincère, me rendre avec amour tous les petits soins préservateurs qui précèdent la sortie de ces grandes réunions, me serrer doucement dans ses bras en m'enveloppant dans mon manteau d'hermine, il se fit en moi un revirement soudain. L'attendrissement me gagna, et je me mis à pleurer tout bas dans un coin de la voiture. A ses tendres interrogations, je ne répondis qu'en alléguant une souffrance nerveuse, causée par la chaleur et la foule du bal.

Si, ce soir-là, j'avais été franche, si je lui avais fait entrevoir l'abîme que ses légèretés creusaient sous nos pas, et ma perte pour conclusion de tout cela, nul doute qu'il n'eût renoncé à une manière de vivre qui n'était qu'une des mauvaises habitudes de son rang. Mais je me tus. L'orgueil de la femme blessée l'emporta sur la faiblesse de la femme éprise. Je me tus.

Il est à remarquer qu'on a moins de courage pour défendre son bonheur légitime que l'autre. Le prix dont on paye celui-ci le rend-il plus cher, ainsi que la conscience du peu de droit qu'on y a?

A quelques jours de là, une lettre pour mon mari me fut imprudemment remise. J'avais le vertige de l'abîme, je l'ouvris.

« *Mon cher Mimi, disait cette lettre, je t'attends ce soir avec le bracelet,* » *car il me le faut demain pour jouer dans le* Fils du diable. *Ne l'oublie* » *pas, et reçois mille baisers de ta petite Bichette.* »

La fin valait le commencement. Cette épître me jeta dans des étonnements infinis. Celui que j'avais aimé d'une tendresse si délicate, mon Octave à moi, traité de « Mimi » par cette « Bichette ! » Vous voyez la chute de l'idéal. En même temps, chose étrange, le démon de la réalité perverse me mordait le cœur ; j'éprouvais je ne sais quelle curiosité malsaine de pénétrer ces obscurités.

Comment il se faisait que nous, parées de tous les dons de la nature et de l'esprit, avec notre éloquence et la richesse de notre imagination, nous fussions sacrifiées à des bichettes, j'étais trop jeune pour comprendre cette nostalgie du vice, qui attire vers les bas-fonds les hommes dont la première jeunesse a été dévouée aux plaisirs faciles;

mais j'avais assez d'instincts de femme pour sentir en moi l'aiguillon de la matière.

Je rêvais ainsi, cette lettre à la main, et mon premier pas dans la voie illicite était déjà fait. Avec un sang-froid déjà loin de l'innocence, je la recachetai, et, quand le duc rentra, je la lui remis d'un visage indifférent. Il en regarda la suscription et rougit, puis, avec humeur, il l'enfonça dans sa poche.

— Vous ne la lisez pas ? lui dis-je.

— Non, je sais ce que c'est ; il s'agit d'une loterie.

J'eus un mauvais regard de dédain ; il était troublé, il ne s'en aperçut pas, pas plus qu'il ne remarqua ce *vous* rancunier que j'employais pour la première fois de ma vie entre nous, et qui vint naturellement sur mes lèvres.

Le lendemain, je voulus assister à la représentation du *Fils du diable*. Mlle Marie était une belle blonde, qui méritait en effet quelque attention.

J'avais fait une toilette triomphante. J'avais ce montant que donne une exaltation quelconque, un je ne sais quoi d'audacieux et de provoquant, qui tranchait avec le caractère doux de ma physionomie habituelle. Cela me donnait sans doute un piquant qui frappa mon mari, car il ne s'occupa que de moi. Cependant l'actrice avait les yeux fixés sur notre loge, et elle étalait avec affectation un fort beau bracelet. Elle jouait à faire pâmer d'aise une rivale, la malheureuse !

Je m'étais promis d'être d'une superbe indifférence ; mais un cœur de vingt ans maîtrise mal sa colère. La jeunesse a un orgueil sauvage. A un moment où, dans une déclaration d'amour, cette créature avait l'air de s'adresser au duc, le fascinant en quelque sorte du reflet chatoyant de son bracelet, j'ôtai violemment de mon bras un bracelet magnifique que je tenais de la galanterie de mon mari, et le lui jetant sur les genoux :

— Tenez, lui dis-je, donnez-le-lui ; qu'elle ait les deux. C'est m'avilir que de me faire porter le même bracelet que votre maîtresse.

Mon mari eut un cri de naïveté qui m'eût paru adorable dix ans plus tard.

— Je te jure que ce n'est pas le même, dit-il.

Peu après nous revînmes chez nous. Octave s'excusa mal, mais il n'avoua pas ; il me gronda comme une enfant mal élevée.

— Écoute, lui dis-je, je te crois, je veux te croire ; mais si tu me trompes, je le saurai. Peut-être te crois-tu quitte envers moi parce que je dois tout à tes bienfaits, mais je ne l'entends pas ainsi ; si je dois être humiliée, j'aime mieux m'en aller. — D'abord, ne compte pas que

je serais une femme résignée. Je ne sais pas souffrir ; si tu me trompes, je te le rendrai, et tu feras notre malheur éternel.

L'éclair de la colère passa dans ses yeux.

— Pour cela, dit-il, ne t'y risque pas ; car je suis capable de te tuer.

J'aimai cette menace, qui me fit frissonner d'une peur pleine d'attraits et de curiosité.

Pourtant le duc se le tint pour dit, et pendant quelque temps, sans être aussi intimes qu'auparavant, notre vie fut régulière. Mlle Marie en fut pour ses frais de style réitérés, et bientôt après elle quitta le pays.

Ma blessure se cicatrisa vite. On ne ressent guère, dans la première jeunesse, les effets de la jalousie. C'est une douleur poignante qui ne se fait sentir que plus tard lorsqu'on est venu à douter de soi ; la jalousie est une humiliation de la maturité. Quand on est trahi dans la jeunesse, on se sent si en fonds de force et de puissance qu'on se révolte comme d'une injustice sans être offensé ; mais ensuite on compare, et à l'amertume de l'abandon se joint le sentiment d'une infériorité qui envenime la plaie du cœur.

Cette scène, du reste, fut la seule que j'eus l'occasion de faire à mon mari, soit que, pendant un temps, il prît mieux ses précautions ou qu'il s'abstînt d'une rechute.

Quand il recommença, je n'avais plus l'envie ni le droit de paraître instruite. Je puisais dans la connaissance de ses faiblesses une coupable excuse, qui m'aidait à tromper ma conscience ; car, je dois le dire, je n'eus en rien à souffrir de sa vie extérieure, et jusqu'au dernier jour, même dans ses colères légitimes, il fut pour moi plein d'égards, de soins et de respect. Nulle femme ne m'aliéna son cœur ; innocent ou coupable, il ressentit toujours pour moi cet amour élevé, amour de l'esprit, pour lequel je n'eus pas de rivales.

Oh ! je vous l'ai dit, c'était un cœur, et son souvenir fait étrangement pâlir dans ma mémoire les fantômes qui, à des degrés divers, ont troublé ma raison et faussement charmé mon imagination.

LA DUCHESSE A MADAME FONTAN

Notre petit duché commençait à être envahi par le mouvement d'idées qui s'accomplissait ailleurs. Dans notre salon, où, par position,

on s'occupait beaucoup de politique, j'entendais déplorer l'empiétement de la classe bourgeoise. Mon mari trouvait cela fort légitime. Pour moi, Française, je ne comprenais même pas que ce fût remarqué; cependant les femmes maintenaient l'inviolabilité de leur cercle, et nulle parmi les plus osées ne se fût permis d'aimer dans le tiers état. J'entendais à ce sujet des conversations qui sentaient le moisi d'un siècle en arrière. Mais, malgré tout, les hommes se mêlaient dans le hasard de la vie de plaisir, au cercle, dans les théâtres, en différents autres lieux; leurs relations ne s'arrêtaient qu'au seuil du salon de leurs femmes.

Mon mari me parlait souvent d'un jeune homme qui se destinait au barreau et qui, disait-il, annonçait les facultés les plus brillantes. Il me vantait surtout la rigidité de ses jugements et la réserve de sa vie. Cet honneur scrupuleux avait quelque chose de frappant dans un pays d'indulgence extrême. Aussi, me disait-il, il avait peu d'amis et vivait seul.

Comment ma pensée se porta-t-elle sur ce jeune homme inconnu, entourée que j'étais de tout ce qu'il y avait de plus brillant dans le duché? Je me trouvais presque au point opposé de cette renommée. Non qu'on pût attacher un nom à mon auréole de femme à la mode. J'étais encore intacte, sinon pure, car je m'étais permis toutes les distractions que la coquetterie autorise; mais ce jeu froid commençait à me lasser. N'est pas coquette qui veut! Plusieurs fois déjà j'avais failli me blesser avec mes propres armes; la banalité des sujets m'avait seule préservée. Mais la vertu n'était déjà plus en moi. On ne s'aventure pas impunément sur ce chemin dangereux; quand on se familiarise avec le dehors des passions, le germe en est comme inoculé, et il semble, quand elles arrivent, qu'on n'a plus qu'à leur céder comme à des vainqueurs attendus.

Cet inconnu devint l'objet constant de mes rêves. Son caractère répondait à la fois à l'idéal que je m'étais créé et au besoin d'impressions nouvelles qui commençait à m'assaillir. Je connaissais le vide du plaisir et la vanité des hommages; on ne peut éternellement tromper son cœur. Tous les hommes de mon cercle se ressemblaient, et j'aurais pu d'avance noter la gradation de leurs sentiments. J'étais en proie à ce mortel ennui, fruit d'une existence sans but sérieux, n'ayant point les jouissances et la sauvegarde de la maternité. J'étais alanguie par l'oisiveté élégante et merveilleusement disposée aux émotions d'un amour puissant. Sans m'en rendre compte, ce jeune homme devint le but de toutes mes actions. Je le cherchais en tous lieux, je ne savais rien de

son extérieur et j'étais sûre de le reconnaître; mais, par une fatalité qui ne fit qu'exciter ma curiosité, je ne pus parvenir à le rencontrer. M. Scorza, c'est son nom, avait sans doute des habitudes différentes des miennes et un autre milieu. Pourtant la promenade était un centre général. On était aux premiers jours du printemps, et nul doute qu'il n'éprouvât comme tout le monde le besoin de fuir l'atmosphère des appartements. Je variai mes heures de sortie, j'étonnai mes amis par les capricieux détours que suivait ma voiture. Rien! Cela devint une véritable obsession.

A toute heure du jour et de la nuit, ce fantôme importun s'installait à mes côtés, sans qu'il me fût possible de le repousser. Je fis alors, par la complicité de mon imagination, tout le chemin que le rêve parcourt avant d'atteindre la réalité. Enfin je résolus de tuer ma chimère.

Notre hôtel était entouré de vastes jardins : je décidai que je donnerais une fête de printemps dans ces jardins. Comme une sourde agitation politique occupait tous les esprits et qu'en vue d'un prochain changement les ambitions s'éveillaient, j'insinuai au duc qu'il serait habile d'étendre nos invitations et de nous mettre ainsi à la tête du progrès. Après quelques objections que je combattis victorieusement, il y consentit. Je lui demandai la liste de ses amis du club qui m'étaient inconnus, et je vis non sans émotion que Paul Scorza était en tête de tous.

J'ordonnai cette fête avec un empressement que je n'apportais plus à rien depuis longtemps. Je voulais qu'elle frappât un esprit observateur par une sorte d'analogie avec ma nature. En certains endroits, elle devait être brillante et folle comme la jeunesse insouciante; en d'autres, recueillie et solitaire comme une âme avide de repos et de rêverie. Je fis donc splendidement éclairer la partie du jardin qui entourait la salle de danse; chaque fleur, en quelque sorte, fut accompagnée d'un point lumineux : c'était sur les gazons comme une pluie d'étoiles, tandis que des bosquets entiers échappaient à peine à l'ombre de la nuit par l'éclat adouci des lampes cachées dans le feuillage. Des orchestres isolés et invisibles jetaient dans les airs des chants doux et mélancoliques pareils aux soupirs de la brise ou à la plainte d'un cœur attristé.

Cette fête revêtit un prestige magique. Je ne savais pas qu'elle était bien plus que je ne le pensais l'image de ma destinée et comme le crépuscule voilé pour jamais d'une vie pleine d'éclats et d'enchantements.

Ma toilette même était l'expression d'une pensée. Elle se composait

d'une simple robe de mousseline blanche sur une robe de taffetas rose que n'accompagnait aucun ornement de fleurs et de bijoux. Ne semblait-elle pas dire que le rayonnement de mon âme lui viendrait de l'amour comme l'éclat des fleurs leur vient du soleil?

Nous recevions nos invités dans une sorte de tente disposée pour la circonstance. Il était tard. J'avais reçu et rendu déjà des centaines de saluts; mon mari, fatigué de son immobilité et pensant n'avoir plus personne à me désigner, s'était éloigné. Explique qui pourra cette seconde vue de l'âme. Un jeune homme se dirigeait vers moi; je fis un pas en avant, et lui tendant la main, je dis son nom; M. Scorza s'inclina avec une courtoisie où perçait un certain étonnement, et après quelques mots, se perdit dans la foule.

J'abandonnai aussitôt mon poste de maîtresse de maison, comme s'il ne se fût plus agi de rien pour moi, à présent qu'il était venu.

Il ne ressemblait guère à un héros de roman, et je ne sais par quel entêtement je m'obstinai dans mon admiration.

C'était un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, d'apparence délicate, de taille médiocre dans des proportions élégantes. Son visage, d'un blanc mat, avait des irrégularités bien éloignées de ce qui constitue la beauté. Ses yeux étaient petits, mais ils étaient très-noirs et d'une profondeur étrange. On ne pouvait résister à l'interrogation de ce regard un peu dur que la passion adoucissait merveilleusement. Il avait le front bas des caractères indomptables, les sourcils épais et croisés, les cheveux droits et fournis. Des dents magnifiques s'épanouissaient entre deux lèvres sensuelles, colorées du plus vif incarnat; une fine moustache noire modérait un peu cet éclat trop révélateur. Du reste, simple de mise et d'attitude sans aucune affectation, et cependant on était comme ébloui par tout ce qu'il y avait d'orgueil dans cet extérieur. C'était comme une force inavouée qui éclatait sans que lui-même s'en rendît compte.

L'impression que laissait la vue de cet homme si jeune était un respect mélangé d'hésitation, je ne sais quoi qui vous attirait par les promesses secrètes d'émotions supérieures, et vous repoussait par l'espèce d'anxiété qu'inspire un égoïsme hautain. Dans tous les cas, ce n'était pas l'homme de la foule, et une femme de quelque valeur pouvait sans honte attacher à lui son rêve.

Je fus prise tout à coup d'un vertige inconnu. Jamais je n'avais dansé avec cette furie; puis je m'échappai comme confuse, comme appelée, et je m'en allai vers les recoins du jardin les plus mystérieux. En un de ces bosquets je rencontrai M. Scorza, non rêveur à la

lune comme un amant en éveil. Il ne pressentait évidemment rien de notre destinée. Il était le centre d'un cercle d'hommes qui avaient le double de son âge, et causait d'affaires avec une verve très-peu romanesque.

J'écoutai cette langue nouvelle pour moi de la vie pratique. Je remarquai l'énergie de ses opinions et le ton péremptoire avec lequel il repoussait l'objection. Nous étions aux deux pôles de l'esprit, et c'était à croire que jamais le moindre choc d'idées ne pût se faire entre nous. Mais la jeunesse a des réserves pleines d'imprévu. La ritournelle d'une des dernières contredanses se fit entendre, il se rappela qu'il n'avait point encore dansé et il s'élança du bosquet. Comment me rencontra-t-il? Comment nos mains furent-elles unies? Comment rentrai-je à son bras dans la salle de danse? Que fut-il pendant cette contredanse? Je ne l'ai jamais su!

Au moment où je m'éloignais comme par un avertissement secret, une force invincible me ramena vers lui.

Au premier contact de nos mains nous nous reconnûmes. L'étincelle électrique nous agita du même frissonnement; je me sentis trembler, il pâlit. Ce fut un éclair; mais il renfermait la foudre dont je devais être brisée. En le quittant, j'étais esclave.

Oui, car ce fut là l'impression de cet amour. Moi, la femme au sommet social, gâtée par les adulations, je fus en une seconde dominée par cet homme plus jeune que moi et placé si loin de moi. Dès ce premier moment, je le sentis comme une conscience scrupuleuse, et ce même soir, en rencontrant plusieurs fois son regard, je subis comme l'audace d'une interrogation, à laquelle je répondis par une attitude humble et timide. Depuis ce premier jour, sans me l'imposer, cet homme me soumit à sa volonté : je la subis avec un fanatisme qui n'en discuta jamais la raison.

Peut-être est-il de tous les hommes que j'ai rencontrés celui qui a eu le moins conscience de ma force intellectuelle; peut-être ne m'a-t-il jamais connue, et ne suis-je pour lui qu'une femme dévouée, d'une tendresse sans bornes.

Il y a des femmes qui demandent à l'amour l'exercice de toutes leurs facultés dominatrices; pour moi, je ne l'ai jamais rêvé que dans l'abnégation de mon orgueil et de ma supériorité. Le mot le plus doux de la langue du cœur, à mon sens, est celui de maître. Je me prosterne volontiers dans cette humilité. Comme les fanatiques en religion, mon élu est un dieu que j'adore, en esprit et en vérité. C'est que peut-être l'obscur sentiment de ma force est la source de ce sacrifice

empressé de ma personnalité. Je reconnais peut-être que, par-dessus le don de moi-même, la soumission aveugle de mon esprit est l'oubli suprême.

Les natures élevées ont d'incroyables avidités de dévouement ; pour elles l'amour est si fécond, qu'elles ne savent comment en remercier l'auteur. C'est en effet comme un créateur qui leur découvre les splendeurs qu'elles recèlent. L'amour est le *fiat lux* des grandes âmes!

PAUL SCORZA A JULES MÉHUL

Jules, tu vas te moquer de moi, j'ai trouvé mon maître. Emploie toute ton éloquence de mauvais sujet, dépense toutes tes fleurs de rhétorique, si depuis l'école elles ne sont pas flétries, pour combattre ce vertige qui m'attire, cette puissance qui me domine, cette faiblesse qui me combat; je suis perdu si tu ne parviens à me sauver. J'aime, oui, je crois bien que j'aime. Toi qui es maître dans l'art, dis, est-ce cela? Une pensée importune, une ardeur soudaine, une langueur invincible, le dégoût du travail, ce refuge divin. A-t-on envie de chercher querelle à tous les importuns? Toutes les femmes vous semblent-elles stupides? A-t-on l'ardeur et l'horreur du plaisir? Tu vas rire : est-on anéanti, est-on chaste pour tout ce qui n'est pas elle? Et elle, si elle vient à vous d'un air qui sollicite sans s'en douter, a-t-on envie de la prendre à travers tout le monde, fût-il cent fois plus nombreux, et de l'emporter comme son trésor, comme sa proie, comme sa conquête? Oui, ce mot vulgaire est l'expression vraie. Conquérir, passer à travers le feu et arriver à elle, subir l'outrage, mais l'avoir. Comprends-tu? Cela m'a pris comme un délire, elle m'a donné la main : illusion sans doute, il m'a semblé qu'elle tremblait. Cette femme, elle est à un autre, à un honnête homme que je vais haïr violemment.

T'ai-je dit qui j'aime? C'est une de ces insolentes grandes dames qui jouent avec le sang de notre cœur et la lumière de notre raison, qui nous croient peuple parce que nous ne sommes pas nobles. Je te jure qu'elle m'appartiendra. Mais elle n'est pas ainsi, elle : pauvre ange! Elle est douce, elle est harmonieuse, elle est splendide à regarder. Sa voix est une caresse : il s'échappe d'elle des effluves de volupté qui m'étourdissent. Son regard est timide et curieux; il y a de la jeune fille dans ce corps modelé pour l'amour. C'est une vierge que le plaisir

transfigurera. Oh! la femme que j'éveillerai en elle, que nulle ne la connaisse jamais, je le tuerais. Tu vois, je suis un peu fou. Il est grand jour et je n'ai pas pris de hatchisch. Toi qui es l'homme des moyens et des résultats, viens, je t'attends, et compte que tu as droit sur ma vie, si tu me fais réussir. Ton ami,

PAUL.

LA DUCHESSE A MADAME FONTAN

Tout d'un coup ma vie acquit un intérêt extraordinaire. Tout ce que je faisais avait un but secret, qui donnait de l'attrait aux plus simples choses. Sortir, aller dans n'importe quel lieu, c'était caresser un espoir, espoir rarement déçu je dois le dire. Le sentiment qui me faisait agir inspirait Paul. On eût dit qu'il y avait entre nous accord tacite.

Par quel phénomène de lucidité mystérieuse en était-il venu à deviner toutes les heures qui devaient nous remettre en présence l'un de l'autre. C'est là un des secrets de l'amour qu'aucun raisonnement ne peut expliquer. Lui, l'invisible, était partout. Je sentais son approche au trouble étrange qui m'agitait. C'était comme une douleur physique pleine de charmes et d'attraits. La vie envahissait tout mon être avec ses fièvres dévorantes, ses larmes sans cause, ses attendrissements soudains.

Ce fut le beau temps de mon amour. Je n'étais point complice, il me semblait, du sentiment qui me dominait; je subissais une destinée; aucun acte de ma volonté ne hâtait les événements; je n'avais donc point de remords. Je ne désirais rien au delà et ne pensais même pas que cela ne pût me suffire toujours. Je me sentais meilleure et comme revivifiée; je flottais dans un milieu idéal où ne m'atteignaient plus les mesquineries de la vie sociale; je portais en moi cette docilité de tout être en proie à une passion despotique; j'étais à la fois spectateur et acteur dans ma vie. Mais ce mot charmant, « le voir, » résumait toutes mes ambitions de félicité. Pour le voir, j'allais en tous lieux; pour être vue, je me faisais belle; je n'étais plus vulgairement coquette, je voulais lui plaire! Les compliments des autres offensaient ma fierté. J'avais son orgueil enté sur le mien.

Dès que j'entrais dans un salon, c'était son regard qui m'accueillait. Il y avait dans ce salut respectueux une volonté dont j'étais heureuse

et tremblante. Cette espèce de prise de possession morale est une des sensations qui nous charment le plus. Je n'étais plus libre d'esprit et railleuse comme autrefois ; les grands rires me trouvaient sans écho, ou si je m'oubliais, son regard sévère, qui avait l'air de me demander compte de ma gaieté, m'arrêtait aussitôt ; j'étais comme une personne qui, dans un rêve, se sent glisser dans un abîme. Je cherchais à me retenir et je ne trouvais rien, que sa main qui me faisait peur.

Au théâtre, ses yeux étaient constamment fixés sur moi ; dès que je paraissais, ils m'enveloppaient de leur magnétisme et ne me quittaient plus. J'étais indifférente au jeu des acteurs et aux propres conversations de ma loge ; ma distraction devint si évidente que peu à peu les visiteurs désertèrent et commencèrent à m'observer. J'avais une merveilleuse intuition de ce qui se passait en lui ; je devinais jusqu'à ses jalousies ; quand une visite lui paraissait trop longue, il se levait dans sa stalle avec lenteur et il m'envoyait un regard qui me donnait le frisson ; j'aimais ses colères. Une femme gâtée par le succès trouvera toujours une émotion inconnue dans la domination hautaine.

Un soir de représentation ordinaire, il occupait une loge voisine de la mienne ; je sentais son haleine sur mes épaules nues et dans les boucles de mes cheveux. J'étais comme étranglée. Quand mon mari me parlait, les mots sortaient avec peine de ma gorge desséchée. Au moment d'un bruyant applaudissement, je l'entendis murmurer : « Que vous êtes belle, que je vous aime ! »

Je me rejetai en avant comme éperdue. Une force indomptable me fit tourner de son côté ; ses lèvres tremblaient, et je ne sais quels mots balbutiés, expression impérieuse du désir, vinrent encore résonner à mon oreille ; il me parut que j'allais mourir. Un flot d'ivresse inconnue envahit mon cerveau et mon cœur. Le voile se déchira, le pur et innocent amour s'évanouit comme un songe, je sentis que j'aurais à donner ma vie, mon âme, ma destinée tout entière. Je portai mon mouchoir à mon front par un geste machinal comme pour en essuyer la fièvre, puis bientôt après, le spectacle finissant, nous sortîmes.

Dans le couloir plein de foule, sa main sollicita la mienne. J'oubliai toute dignité, toute résistance : je répondis à cette pression ; j'étais sa proie !

Quand le levain sensuel envahit une passion, elle ne suit plus de progression ; elle marche avec une rapidité vertigineuse : j'avais vécu six mois d'émotions douces, de hasards innocents. Cette soirée scinda ma vie en deux. D'un côté, toutes les fleurs de l'amour cueillies d'une main légère ; de l'autre, tout le poison et toute la flamme.

A quelque temps de là, mon mari me présenta M. Jules Méhul, qui, je ne sais comment, fit bientôt partie de notre intimité.

C'était un aimable compagnon, gai et familier, sans cesser d'être de bon goût ; fort répandu, très-recherché, au courant de toute chose, éminemment mondain ; homme habile, qui, avec tout ce qu'il faut pour occuper la première place, choisit la seconde et s'assure ainsi tout le bénéfice de sa modestie. De ces hommes qui prennent auprès des femmes l'attitude d'ami, qui n'étalent point de grands sentiments, mais qu'on trouve toujours prêts, quand s'éveille un souhait ou une fantaisie. Indispensable dans toutes les maisons où l'on s'amuse, au courant de tous les secrets et sachant les garder ; confident, consolateur au besoin sans faire parade du droit acquis ; toléré des maris et des amants ; cajolé des femmes, et préférant en tromper dix plutôt que d'en faire pleurer une. Au demeurant, assez sensible et comprenant toute chose, excepté les désespoirs éternels, les larmes qui enlaidissent, les chagrins qui font maigrir.

Il ne vint pas huit jours dîner ou prendre le thé le soir, sans m'apprendre incidemment sa liaison avec Paul.

Ceci fit faire un chemin rapide à mon amitié. Le moyen d'ailleurs de dissimuler avec ce joyeux compagnon, qui s'arrêtait court quand je rougissais et additionnait en quelque sorte mes émotions.

Bientôt nous fûmes en confidence. Alors nos entretiens ne varièrent plus de sujet : c'était Paul, l'enfance de Paul, comment il avait perdu sa mère et en gardait un souvenir pareil à un culte ; puis, sa jeunesse laborieuse, austère, quoiqu'il eût éveillé d'ardentes curiosités ; son rêve de bonheur, l'amour dans le mariage, rêve détruit par l'invasion de sa passion pour moi, ses anxiétés, son espoir, ses irritations contre tous ceux qui nous séparaient ; comment, pouvant se présenter chez moi et profiter de l'estime que le duc lui témoignait, pour faire partie de mon cercle intime, sa probité répugnait à cette trahison, si pratiquée pourtant par les plus honnêtes ; ce qu'il disait à ce sujet de ces compromis, entre soi et sa conscience, où le bonheur s'avilit du prix dont il se paye. Juvénilité d'impression qui, je dois le dire, divertissait fort M. Méhul, mais qui me donnait une confiance aveugle en ce caractère. Enfin tout le poëme de l'amour raconté par un esprit fin et de sang-froid, sachant ce qu'il fallait dire et en voyant l'effet.

Ce nouvel ami m'était devenu indispensable. Je voyais en lui, malgré leur différence, comme un reflet de Paul. Il venait de le quitter, ou il allait le voir. C'était un courant magnétique établi entre nous, doué de la parole, pour notre enchantement mutuel.

Un jour il arriva d'un air diplomatique. J'ai omis de vous dire que c'était un fort beau garçon, d'une irréprochable élégance, avec le regard le plus fin.

— Qu'avez-vous à me dire? lui demandai-je.

— Moi? rien, en vérité.

— Vous voulez vous faire prier.

— Oui, priez-moi, cela fait que vous n'aurez plus le droit de me gronder ensuite.

— Comment cela?

— Sans doute, vous vous serez associée à ma mauvaise action.

— Vous en avez donc commis une?

— Pas encore; mais cela ne tardera pas.

En même temps, il mit comiquement un genou en terre et me présenta un billet.

— Non, non, dis-je avec effroi, pas cela.

— Alors, dit-il, et il s'approcha du foyer.

Je l'arrêtai aussitôt. Il me le mit dans la main et saluant ironiquement: — Enfin, dit-il!

Pour rien au monde je ne l'aurais lu devant lui. Il me quitta bientôt.

Je le gardai longtemps sans l'ouvrir, ce billet me brûlait. C'était le premier pas grave dans la faute. Jusqu'à présent, avec une dose suffisante d'indulgence mondaine, je pouvais m'absoudre. J'hésitai devant cet inconnu plein de terreur et d'attrait; mais mon imagination était déjà trop engagée. L'effroi de l'ancienne solitude, le poids de la monotonie des heures sans espoir combattit ma conscience irritée, et eut raison de mes scrupules. Quand la vie passionnée s'est emparée de nous, nous ne pouvons retourner en arrière. Il faut avoir usé le trop-plein de ses forces et parcouru toutes les haltes de la douleur, avant de s'arrêter sur ce triste chemin.

Voici la lettre de Paul :

« Henriette, vous savez que je vous aime. Ce mot si doux et si triste » qui résume ma vie et que je n'ai pu vous dire, vous l'avez lu partout. » Il me semble que je le porte en traits de feu sur mon front et dans » mes yeux. En me rencontrant vous devez le voir comme le sceau de » votre puissance et le stigmate de mon esclavage.

» Hélas oui, je vous aime, madame, et vous êtes à un autre! Voilà » ce que je me dis depuis le jour qui m'a donné à vous. Mon rêve a la » tête dans les cieux et les pieds dans la poussière; c'est que, vous que » j'ai placée si haut dans mon adoration, pour venir à moi il faut que

» vous vous amoindrissiez. C'est étrange ce que je vous dis là, n'est-ce
» pas? Je ne sais quelle force m'oblige d'être sincère. C'est que vous
» résumez l'idéal poëme de ma jeunesse, en même temps que vous
» éveillez toutes les ardeurs de mon sang. Quand je vous vois de loin,
» dans votre grâce languissante, je voudrais vous préserver même de
» moi; mais dès que nos regards se croisent, je vous disputerais à
» l'univers. Je vous aime. Ne vous armez pas de ma faiblesse pour
» m'opposer une force homicide. Ne me dites rien de ce qui nous
» sépare, je le sais. Laissons aller notre destinée au courant qui l'en-
» traîne. L'amour absolu se subit. Il renferme toujours assez de souf-
» france, même dans le bonheur, pour être expié. N'importe, dussé-je
» en mourir, je vous aime.

» PAUL. »

Cette lettre si profondément triste, qui résumait si bien les mélancolies et les ivresses de la passion, me bouleversa. Elle n'annonçait en rien un parti pris de séduction. Je n'avais pas à me défendre et par conséquent j'étais vaincue. La première lettre d'amour est ordinairement un triomphe, celle-ci était comme l'élégie de la vertu et de l'honneur. Je la lus sans fin, au milieu des larmes et des repentirs, accablée, mais résolue à tous les sacrifices pour celui qui semblait presque les repousser. Ah! comme je l'aimais, et qu'il eût été habile si tout cela avait été calculé; mais il était trop jeune, il subissait le sentiment qui m'emportait, et dans ma chute prévue il voyait l'amoindrissement de son propre honneur. Il était alors noble et pur, autant que moi-même, et nulle n'aura jamais plus cette floraison primitive de son âme. Je lui répondis:

« En venant vous dire que, moi aussi, je vous aime, je condamne à
» jamais notre bonheur. Il n'y a qu'une femme résignée au sacrifice de
» ses plus chers sentiments qui puisse avoir cette impudence sublime.
» Je sais qu'il eût mieux valu garder dans mon cœur ce périlleux
» secret, mais peut-être trouverez-vous une certaine grandeur dans
» cette faiblesse, qui se confie à votre générosité. C'est parce que vous
» me semblez différent et au-dessus des autres hommes, que mon
» amour impossible a l'ambition de votre amitié. Ma vie, condamnée
» à l'holocauste des plus naturelles aspirations, réclame du moins
» l'aumône de votre pitié; si, pour obtenir mieux, je ne risquais que
» mon propre destin, je viendrais à vous, mais je suis gardienne du
» bonheur d'un autre. Cet autre, envers qui ma pensée est ingrate, fut

» un bienfaiteur; ne lui être que reconnaissante est déjà une offense;
» mais elle est involontaire. On ne choisit pas ses cultes. L'amour est
» une divine récompense ou une tentation surhumaine. Quel que soit
» l'avenir de douleur et de solitude qui m'est réservé, je suis heureuse
» de le ressentir si absolu; heureuse de m'oublier devant lui, comme
» le croyant s'anéantit devant Dieu; heureuse que dans mon immo-
» lation volontaire le regret l'emporte sur l'orgueil.

» Pardonnez-moi votre souffrance en vous souvenant de la mienne, et
» sachez qu'il est une vie dont vous pouvez disposer.

» HENRIETTE. »

Princesse AURÉLIE GHIKA.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA QUESTION

DE

L'ENSEIGNEMENT PUBLIC EN FRANCE

DEPUIS 1789

La question de l'instruction publique, sans exciter dans notre pays tout l'intérêt qu'elle mérite, a été cependant, par la force des choses, pour tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis bientôt quatre-vingts ans, une préoccupation et un embarras. La Révolution, l'Empire, la Restauration, le gouvernement de Juillet, la seconde République et le second Empire, se sont vainement efforcés de la résoudre. Elle reparaît aujourd'hui plus difficile et plus complexe, et ne reçoit encore que des solutions provisoires. Au fond la raison en est simple, le besoin d'instruction est infiniment variable ; il grandit avec la civilisation ; il se complique avec elle ; il en est l'effet et la mesure. Chaque classe, ou, si l'on veut, chaque groupe de professions, réclame, dans l'état actuel de notre société, avec un fonds commun de notions élémentaires et générales, une instruction, une culture particulière. De là des degrés divers, des proportions variées, des méthodes et des arrangements différents, suivant lesquels les connaissances acquises doivent se répandre et se distribuer pour être efficaces et salutaires. Il n'y a pas d'existence si humble qui puisse se passer de savoir lire, écrire, compter, d'entendre passablement la langue courante. Celui qui est privé de ces connaissances premières est nécessairement dépendant dans la conduite de ses affaires, dans l'exercice de ses droits, et pour son avancement intellectuel. Mais cette instruction première ou primaire, qui est devenue une des conditions essentielles de l'activité humaine dans les sociétés

modernes, nécessaire à tous, ne suffit presque à personne. Avec les progrès de l'esprit humain et la découverte des grandes lois de la nature, les procédés de l'agriculture et de l'industrie ne sont plus que des applications des sciences mathématiques, physiques et naturelles. Le commerce s'est étendu, s'est transformé par le crédit, et les opérations commerciales devenues plus difficiles, exigent des notions plus précises, des moyens nouveaux de communication, des instruments d'échanges plus complexes et plus délicats, des vues plus vastes, un esprit plus ouvert. De là, pour une partie considérable de la nation, la nécessité d'un enseignement plus élevé et plus étendu, qu'on appelle tantôt enseignement professionnel, tantôt enseignement spécial, sans qu'aucun de ces deux noms en donne une véritable idée.

Cet enseignement doit paraître à son tour insuffisant, si l'on considère les carrières dites libérales, telles que la magistrature et le barreau, la médecine, la haute administration, les fonctions politiques; si l'on a à cœur l'avancement des sciences, la culture de l'art dans ses parties les plus élevées, en un mot les grands intérêts de la civilisation, qui sont en même temps pour toute nation et particulièrement pour la France l'intérêt suprême. Il ne s'agit plus alors d'applications et d'utilité pratique, mais d'une instruction désintéressée et comme on dit libérale. C'est la science dans son ensemble et ses principes, c'est la littérature dans ses productions les plus originales, c'est tout ce qui peut donner une haute idée des forces de l'esprit humain, c'est surtout l'humanité dans son histoire, ses révolutions et ses progrès qu'il faut enseigner. Tel est, ou plutôt tel devrait être l'objet de l'enseignement classique, qui convient à l'élite de la nation.

Ce n'est pas tout; outre cette instruction primaire ou secondaire destinée à des enfants ou à des adolescents, et qui les conduit au seuil de toutes les professions, de toutes les carrières, il y a dans tous les pays civilisés un enseignement qui s'adresse à des hommes, à des auditeurs libres et bénévoles. Il y a bien peu d'ouvriers qui n'aient pas besoin de compléter dans l'âge mûr le peu d'instruction qu'ils ont reçu dans leur enfance, pour en tirer un véritable profit; et combien n'en trouve-t-on pas, surtout dans les campagnes, à qui toute instruction a manqué, qu'il faudrait initier, dans un âge déjà avancé, aux notions les plus élémentaires? De plus, dans l'intérêt même de la science et de ses progrès, il est bon qu'elle ne se renferme pas dans les livres ou dans les académies; il est bon qu'elle soit exposée publiquement dans toutes ses parties, même les plus inutiles, comme dans ses résultats les plus importants, dans ses méthodes les plus subtiles et les plus délicates, dans ses problèmes les plus abstraits, dans ses hypothèses les plus hardies et les plus téméraires. C'est par l'enseignement que la science se précise, s'organise et devient vivante. C'est en tombant dans des intelligences diver-

sement préparées et venues pour ainsi dire de tous les côtés, qu'elle peut rencontrer des voies nouvelles. C'est en pénétrant dans les esprits d'élite, qu'elle se répand de proche en proche dans le reste de la nation, qu'elle acquiert de l'autorité, influe sur l'opinion et devient une véritable puissance. Enfin il y a à cet enseignement de l'âge mûr un autre intérêt, une sorte d'intérêt religieux. Depuis le dernier siècle il existe en France, et dans toutes les classes, une portion considérable de la nation, qui ne trouve plus dans les cultes établis l'expression de sa foi, qui ne demande qu'à la science libre et indépendante, à la philosophie, le secret de ses destinées, la règle de ses croyances et de ses actes. Pour cette partie du public, la science considérée par ses grands côtés, n'est plus seulement un luxe de l'intelligence, mais un besoin du cœur et une affaire de conscience. Ce sont ces nécessités de différents ordres qui réclament cet autre enseignement qu'on appelle enseignement supérieur.

On voit par ce que nous venons de dire combien le besoin d'instruction est complexe ; encore n'avons-nous parlé ni des écoles professionnelles proprement dites pour le commerce, l'industrie et l'agriculture ; ni de l'enseignement spécial qu'exigent certaines professions comme la pharmacie, la médecine, le barreau ; ni des établissements destinés au recrutement des grands services publics, tels que les écoles de la marine, du génie ou de l'artillerie ; ni enfin de l'enseignement des femmes.

En présence d'un intérêt si considérable, je voudrais examiner sommairement quel a été le rôle de l'État dans l'enseignement en France depuis 1789, sur quels principes se fonde son intervention, et dans quelles limites il convient de le renfermer dans les circonstances actuelles ?

I

C'est la philosophie du XVIIIe siècle qui a posé la question de l'instruction publique telle qu'elle se présente aujourd'hui. Avant 1789, l'enseignement était en France sous la direction du clergé ; l'esprit du catholicisme régnait partout dans l'éducation de la jeunesse. Des maîtres d'école, placés sous l'autorité absolue des curés et des évêques, dans les villes aussi bien que dans les plus pauvres paroisses, étaient, avec les frères de la doctrine chrétienne, les seuls instituteurs du peuple. L'instruction se bornait à la lecture et au catéchisme. L'immense majorité de la population ne savait point écrire. Les colléges, qui n'enseignaient guère que le latin et une philosophie scolastique, appartenaient à des corporations religieuses, telles que les oratoriens ou les jésuites, ou

dépendaient des universités. Ces universités, quoique composées en grande partie de laïques, n'avaient point d'autres idées que le clergé. Rollin, le célèbre recteur de l'université de Paris, qui fut regardé de son temps comme le réformateur de l'enseignement, n'assignait point d'autre but à l'éducation publique que de former des chrétiens. Il s'exprime ainsi en plein XVIIIe siècle : « Qu'est-ce qu'un maître chrétien chargé de l'éducation des jeunes gens? C'est un homme entre les mains de qui Jésus-Christ a remis un certain nombre d'enfants, qu'il a rachetés de son sang et pour lesquels il a donné sa vie; en qui il habite comme dans sa maison et dans son temple; dont il veut faire autant de rois et de *prêtres*, qui régneront avec lui et par lui pendant toute l'éternité; et il les lui a confiés pour conserver en eux le précieux et inestimable dépôt de l'innocence. » Qu'on suppose un instant un pareil langage dans la bouche d'un de nos ministres de l'instruction publique, et l'on sentira quel abîme nous sépare de l'ancienne société.

La philosophie du temps, qui aspirait à tout réformer, à tout reconstruire, et dont la critique hardie s'attaquait à toutes les idées et à toutes les institutions du passé, ne devait point rester étrangère à une question aussi considérable, où elle trouvait l'occasion d'appliquer ses plus chères théories. Ce fut surtout vers 1760 que l'attention des philosophes se tourna de ce côté. C'était l'époque de la guerre des parlements contre les jésuites. La suppression des cent vingt-quatre colléges de la compagnie, la plupart très-florissants, laissait un grand vide dans l'enseignement. L'opinion publique s'en émut. De nombreux écrits parurent sur cette matière. L'*Émile* de Rousseau et le *Traité de l'éducation publique* de Diderot sont de cette époque. Mais de tous ces écrits le plus caractéristique, celui qui est l'expression la plus nette et le véritable signe du temps, c'est l'*Essai sur l'éducation*, ou *Plan d'études pour la jeunesse*, du célèbre La Chalotais. Inspiré à la fois par l'esprit des parlements et des encyclopédistes, ce petit ouvrage est une accusation en règle contre l'éducation des colléges. A l'enseignement clérical La Chalotais veut substituer un enseignement *laïque*. Ce que veut La Chalotais, c'est une instruction destinée à former, non des prêtres et des moines, mais des citoyens utiles pour toutes les professions de l'État; ce sont des maîtres qui acceptent la carrière de l'enseignement comme une profession définitive, au lieu d'en faire le noviciat et l'apprentissage des fonctions sacerdotales; qui soient pénétrés de l'esprit de leur temps, qui puissent initier les générations naissantes aux grandes vues de leur siècle, nourrir leur esprit d'une science positive, au lieu de surcharger leur mémoire d'une scolastique indigeste; ce sont des pères de famille et non des célibataires, étrangers aux sentiments les plus naturels, aux intérêts les plus élémentaires de la vie sociale; ce sont avant tout des Français et non des sujets d'un souverain étranger. Telles sont, suivant La Chalotais, les con-

ditions d'une éducation nationale; cette éducation, c'est à l'État qu'il appartient de la donner; c'est à la fois son droit et son devoir.

Cette idée d'une éducation laïque et nationale, donnée par l'État, sans aucun souci du *salut*, en vue des seuls intérêts de la vie présente, était l'indice d'une immense révolution dans les esprit. Elle allait se développer rapidement. La Chalotais voulait plutôt réformer l'instruction que la répandre. Il la réservait comme un privilége à la bourgeoisie et à la noblesse, et se montrait l'ennemi déclaré de tout enseignement populaire. Quesnay et ses disciples l'entendirent d'une manière plus large; ils réclamèrent l'instruction pour tous. Persuadés qu'ils étaient en possession de la véritable science sociale, et qu'à la lumière de leur théorie tous les grands intérêts de la société, tous les éléments qui la constituent, reconnaîtraient la solidarité cachée, l'harmonie naturelle qui les unit, les économistes regardaient comme une suite nécessaire de leurs principes l'organisation d'un vaste système d'instruction publique, qui porte jusque dans le dernier des hameaux la doctrine nouvelle et avec elle la paix et le bien-être. Turgot, disciple original des philosophes et des encyclopédistes, voulut donner un corps à ces rêves généreux. Dans son plan de constitution politique, il présente l'instruction publique comme la base des institutions qu'il propose. Insuffisance de l'instruction donnée par le clergé ; nécessité d'une éducation laïque et nationale, indépendante de toute religion positive; esquisse d'un plan d'études qui embrasse l'ensemble des connaissances; création dans chaque paroisse d'une école primaire ne relevant que des pouvoirs publics; centralisation de tous les établissements d'instruction, d'arts, de littérature et de sciences, sous l'autorité d'un conseil de l'instruction nationale; on retrouve dans le mémoire de Turgot toutes les vues, toutes les illusions de son temps et comme l'ébauche de tous les projets ultérieurs.

Avec la Révolution, la question de l'instruction publique entre dans la pratique. Réclamée par la plupart des cahiers des états généraux, l'organisation d'un enseignement nouveau est promise par la constitution de 1791. « Il sera créé et organisé, dit cette constitution, une instruction publique, commune à tous les citoyens, gratuite à l'égard des parties de l'enseignement indispensables à tous les hommes, et dont les établissements seront distribués graduellement dans un rapport combiné avec les divisions du royaume. » Deux écrits remarquables représentent sur cette matière l'esprit de l'Assemblée constituante; le *Travail sur l'instruction publique* de Mirabeau et le *Rapport* de Talleyrand, présenté à l'Assemblée au nom du comité de constitution.

Mirabeau vit le grand côté de la question. Jusqu'à lui on avait senti le besoin d'une instruction nouvelle, en rapport avec l'état des esprits, mais personne n'avait songé à revendiquer pour l'individu le droit d'en-

seigner. Les économistes qui réclamaient avec tant d'ardeur la liberté de l'industrie et du commerce, et les philosophes qui combattaient pour la liberté de conscience, semblaient regarder l'enseignement comme une attribution incontestable de l'État. Turgot, qui se préoccupe avant tout d'assurer les conditions de l'activité individuelle, oublie tout à fait l'individu dans cette occasion. C'est Mirabeau qui a posé le premier la question de la liberté de l'enseignement, et qui l'a résolue théoriquement. A ses yeux, pour l'enseignement, comme pour toutes les industries, ou si l'on veut pour toutes les manifestations de l'activité de l'homme, le seul régime normal, c'est la liberté. D'abord tout individu a le droit d'enseigner ce qu'il sait et même ce qu'il ne sait pas, et le devoir fondamental de la puissance publique est de sauvegarder cette liberté comme toutes les autres. De plus, dans une société régulière et bien ordonnée, l'intérêt général exige que l'État s'abstienne d'intervenir dans l'enseignement pour l'organiser, le distribuer ou le diriger : « C'est peut-être un problème, dit-il, de savoir si les législateurs français doivent s'occuper de l'éducation publique autrement que pour en protéger les progrès, et si la constitution la plus favorable au développement du *moi* humain et les lois les plus propres à mettre chacun à sa place, ne sont pas la seule éducation que le peuple doive attendre d'eux. Sans une bonne organisation sociale, on peut commencer, mais on n'achève point d'élever les hommes..... Dans une société bien ordonnée, au contraire, où tout invite les hommes à cultiver leurs moyens naturels, sans qu'on s'en mêle, l'éducation sera bonne ; elle sera d'autant meilleure qu'on aura plus laissé à faire à l'industrie des maîtres et à l'émulation des élèves, et comme elle se proportionnera toujours aux facultés pécuniaires et aux talents, on verra moins de sujets perdre leur jeunesse à des études au-dessus de leur portée, ou se préparer une existence douloureuse en aspirant à des professions au-dessus de leur fortune. »

Toutefois, tout en proclamant la liberté absolue de l'individu en fait d'enseignement, Mirabeau admet comme une concession exigée par l'état des esprits « qui regardent l'instruction gratuite comme le plus grand bienfait des rois, » et en même temps comme une mesure révolutionnaire et par conséquent accidentelle et passagère, l'intervention de l'État dans l'éducation. Au moment où la France passait sans transition de la servitude à la liberté, ne fallait-il pas s'assurer de la génération nouvelle, l'espoir du pays et l'avenir de la Révolution, la préparer aux institutions sous lesquelles elle devait vivre, et combler autant qu'il était possible l'intervalle immense qui venait de se produire tout d'un coup entre l'état des choses et celui des habitudes? Telles étaient suivant Mirabeau les nécessités momentanées qui permettaient de déroger aux principes. Mais il protestait d'avance contre ce prétendu droit de l'État d'enlever les enfants à leurs parents pour les façonner à un

système politique ou religieux. « Vous n'avez pas, disait-il, d'opinions favorites à répandre; vous n'avez aucune vue particulière à remplir; votre objet unique est de rendre à l'homme l'usage de toutes ses facultés, de le faire jouir de tous ses droits, de faire naître l'existence publique de toutes les existences individuelles librement développées, et la volonté générale de toutes les volontés privées constantes ou variables, selon qu'il plaira aux circonstances.... Il ne s'agit donc point d'élever un édifice éternel, mais de mettre les générations à naître en état de s'entendre pour régler leurs intérêts comme bon leur semblera. » Ce principe d'une si grande portée, et qui dénote une vue si pénétrante des conditions de nos sociétés, fut la règle constante de toutes les grandes intelligences durant le cours de la Révolution. Il devait disparaître comme nous le montrerons dans la suite de ce travail, à l'époque du Consulat, avec la vraie tradition révolutionnaire.

Quant à cet enseignement public que Mirabeau jugeait nécessaire dans la situation particulière où se trouvait la France, il était conçu de la façon la plus libérale; ce n'était pas un enseignement de l'État, mais un enseignement national. La grande préoccupation de Mirabeau était d'enlever la direction des intelligences au pouvoir exécutif. « De toutes les vues fondamentales, disait-il, d'après lesquelles on doit se conduire dans cette réforme, la première et la plus importante est de ne soumettre les colléges et les académies qu'aux magistrats qui représentent véritablement le peuple, c'est-à-dire qui sont élus et fréquemment renouvelés par lui. Aucun pouvoir permanent ne doit avoir entre les mains des armes aussi redoutables. » En conséquence les établissements publics d'instruction étaient placés sous l'autorité des administrations municipales et départementales, et dans le Corps législatif il était formé un comité spécial destiné à rendre aux représentants de la nation un compte exact de la situation de l'enseignement dans tout le royaume, à leur présenter des plans d'amélioration et de réforme, et à surveiller d'une manière particulière la conduite des corps administratifs relativement à cet objet. De cette manière Mirabeau espérait pouvoir corriger en partie les inconvénients du régime qu'il proposait d'établir.

Le plan de Mirabeau comprenait trois degrés d'enseignement, trois espèces d'établissements publics; des écoles primaires dans les paroisses; des colléges dans les villes; des écoles de droit et de médecine dans les principaux centres de population. Le traitement des professeurs se composait d'une allocation fixe fournie par l'État et d'une rétribution éventuelle payée par les élèves. Les objets de l'instruction étaient, dans les écoles primaires : la lecture, l'écriture, l'arpentage, les principes de la morale et l'explication de la constitution; dans les colléges : les langues grecque et latine (deux années), l'éloquence et la poésie (deux années),

enfin la physique et la philosophie (deux années). Les sociétés savantes étaient rattachées à l'organisation de l'instruction publique. Les académies des sciences et des inscriptions et l'Académie française réunies formaient trois sections différentes d'une *Société nationale*. C'était l'idée qui devait présider à la création de l'Institut. Enfin un vaste établissement devait être organisé à Paris, sous le nom de Lycée national, pour répandre la connaissance des parties les plus élevées des sciences et des beaux-arts en les ramenant toutes à la philosophie de l'esprit humain. C'était la transformation du collége royal. Pour assurer à cet établissement un auditoire sérieux, l'État devait y entretenir cent élèves choisis parmi les jeunes gens les plus distingués de la nation.

Le *Rapport* de Talleyrand à l'Assemblée constituante est conçu dans le même esprit. Il reproduit, développe, souvent aussi affaiblit et peut-être même dénature les idées de Mirabeau. Comme Mirabeau, Talleyrand proclame la liberté de l'enseignement; c'est à ses yeux un droit de l'individu et une condition de progrès pour l'instruction elle-même. « Si chacun a le droit, dit l'exposé des motifs, de recevoir le bienfait de l'instruction, chacun a réciproquement le droit de concourir à la répandre ; car c'est du concours et de la rivalité des efforts individuels que naîtra toujours le plus grand bien.... Tout privilége est par sa nature odieux ; en matière d'instruction publique, il serait plus odieux et plus absurde encore. » Un titre spécial du projet de décret est consacré à la liberté de l'enseignement; il est conçu en ces termes : « Il sera libre à tous particuliers en se soumettant aux lois générales sur l'enseignement public, de former des établissements d'instruction; ils seront tenus seulement d'en instruire les municipalités et de publier leurs règlements. » Il est étrange que ni M. Cousin ni M. Mignet, qui ont rappelé les idées de Talleyrand en matière d'instruction, n'aient rien dit de ce point important de son projet.

A côté des écoles fondées et dirigées par les particuliers, ce projet de décret soumis à l'Assemblée organisait un vaste système d'enseignement, dont les degrés divers correspondaient aux divisions administratives. Comme il y avait des assemblées primaires, des assemblées de districts et de départements, il y eut des écoles primaires pour l'enseignement élémentaire, des écoles de districts pour l'enseignement des langues anciennes, de la littérature et des sciences, des écoles de départements pour le droit, la médecine et la théologie. Au sommet de la hiérarchie, l'Institut, composé de quatre classes, devait contribuer au progrès des sciences et des arts et en répandre le goût et la connaissance par des cours publics. Conformément au principe posé par la constitution, l'instruction était gratuite pour le premier degré.

Tous ces établissements sauf l'Institut, étaient placés sous l'autorité des administrations municipales et départementales. Toutefois le roi

avait le droit de nommer les membres de la commission supérieure chargée de la surveillance générale de l'instruction publique. L'indépendance de l'enseignement national n'était donc point complète. Mais la commission était tombée dans une faute plus grave encore. Mirabeau avait prescrit que l'enseignement de la théologie se ferait en français dans les séminaires. C'était déjà trop. Talleyrand allait plus loin. Fidèle à la pensée funeste qui avait dicté la constitution civile du clergé, il ne se contentait pas de placer ces écoles de théologie sous l'autorité commune de l'évêque et de l'administration départementale, il appelait l'Assemblée à restreindre et à épurer les matières de l'enseignement théologique par cette raison que « le dépôt de la révélation n'a pas dû se grossir en traversant les siècles et que les fidèles de nos jours ne sont pas tenus de croire davantage que ceux des premiers siècles. » C'était entreprendre sur les droits de la conscience et établir un catholicisme officiel.

Ce projet, présenté dans les dernières séances de l'Assemblée constituante ne fut pas même discuté. Pressés de se séparer, les constituants voulurent laisser cette tâche à leurs successeurs. D'ailleurs cette difficile question exigeait une longue discussion, et la part d'autorité accordée au pouvoir exécutif dans l'enseignement soulevait déjà de vives protestations.

A l'Assemblée législative il n'est plus question du travail de Talleyrand. Le 20 avril 1792 un nouveau projet est présenté au nom du comité de l'instruction publique par Condorcet. Le principe fondamental de la liberté de l'enseignement s'y trouve de nouveau consacré. Comme Mirabeau et comme Talleyrand, Condorcet reconnaît à tout citoyen le droit d'ouvrir des écoles particulières et de former des sociétés libres. Il compte sur la concurrence des établissements privés pour exciter l'activité de l'enseignement national. Il regarde même l'intervention de l'État dans l'enseignement comme une mesure révolutionnaire et transitoire.

Pour soustraire l'enseignement public à l'influence du gouvernement, Condorcet, l'adversaire des corporations, avait imaginé une véritable corporation, une église académique. Tous les établissements d'instruction publique formaient une hiérarchie, comprenant cinq degrés : 1° des écoles primaires, pour toute agglomération de maisons contenant quatre cents habitations ; 2° dans toutes les villes, des écoles secondaires, sortes d'écoles primaires supérieures ; 3° des instituts qui correspondaient à nos lycées, mais avec un enseignement plus élevé ; 4° des lycées au nombre de huit, correspondant à nos facultés ; 5° une société nationale, divisée en quatre classes, composées chacune de quarante membres. Les instituteurs primaires étaient nommés par les pères de famille, d'après une liste d'éligibles dressée par les professeurs de

l'institut, dans la circonscription duquel se trouvaient les écoles primaires. Les maîtres des écoles secondaires étaient élus par le conseil général de la commune, d'après une liste d'éligibles également dressée par les professeurs de l'institut. Pour les instituts, les nominations étaient faites par les professeurs du lycée dans sa circonscription, les corps municipaux n'intervenant plus que pour restreindre les listes d'éligibles. Enfin les professeurs des lycées étaient choisis par la société nationale qui se recrutait elle-même par l'élection. Des directoires composés de membres soit de la société nationale, soit des lycées, soit de l'institut, étaient chargés conformément à la hiérarchie de la surveillance de l'enseignement. Par ces dispositions, Condorcet, qui avait plus de confiance dans une académie que dans le gouvernement, croyait garantir l'indépendance de l'enseignement national et en assurer les progrès.

Mais ce qui caractérise le projet de Condorcet, ce qui en fait la principale originalité, c'est le soin qu'il prend pour affranchir l'instruction publique de toute doctrine religieuse et même de toute métaphysique. L'objet de l'enseignement dans les écoles publiques, c'est l'ensemble de ces vérités scientifiques, incontestables, qui d'un bout à l'autre de l'Europe sont acceptées par tous les esprits éclairés; il doit embrasser cet ordre de connaissances tout entier, mais il doit s'y borner. Placé sur ce terrain solide, l'enseignement national demeure étranger à tous les cultes. « Chacun d'eux, disait Condorcet, doit être enseigné dans les temples par ses propres ministres. Les parents, quelle que soit leur opinion sur la nécessité de telle ou telle religion, pourront alors sans répugnance envoyer leurs enfants dans les établissements nationaux, et la puissance publique n'aura point usurpé sur les droits de la conscience sous prétexte de l'éclairer et de la conduire. » Le théisme lui-même ou religion naturelle n'ayant aux yeux de Condorcet aucun caractère scientifique, était considéré comme une secte et banni des écoles publiques. Enfin la responsabilité de l'éducation était laissée à la famille ou à ceux qu'elle choisirait pour cet objet; les établissements publics n'étaient que des externats, qui se bornaient à l'instruction proprement dite. A côté de ces vues élevées, sinon pratiques, il y a une erreur grave, une grosse contradiction. Condorcet, qui voulait la liberté de l'enseignement, qui comptait sur la concurrence des écoles privées pour exciter l'émulation des écoles publiques, établissait la gratuité de l'instruction à tous les degrés!

Le projet de Condorcet, adopté d'abord par la Convention en ce qui concernait l'instruction primaire (décret du 30 mai 1792), amendé par les comités et attaqué comme insuffisant pour les besoins religieux du peuple par Robespierre et par Danton, ne survécut pas au 31 mai 1793. Dès la fin de juin de la même année, Lakanal présentait un autre projet

au nom du comité de l'instruction publique. On y retrouve les trois principes qui constituent ce que l'on pourrait appeler la doctrine de la Révolution sur la question de l'enseignement : 1° l'instruction est libre; 2° l'enseignement national est en dehors de toute religion positive; 3° les écoles publiques sont placées sous l'autorité des administrations locales et complétement indépendantes du gouvernement. Le plan de Lakanal ne comprenait que les écoles primaires. Jusqu'au 9 thermidor la Convention ne s'occupa que de l'instruction élémentaire. Parmi les membres de cette assemblée, les uns flattant les plus mauvais instincts de la foule, affectaient de considérer toute culture supérieure de l'intelligence comme un luxe inutile, un reste de l'esprit aristocratique ; d'autres sans professer ce mépris réel ou simulé pour les lettres et les sciences, étaient partisans sincères de la liberté de l'enseignement et pensaient que l'intervention de l'État devait se borner à l'instruction élémentaire ; d'autres enfin, sans renfermer dans ces limites le rôle de l'État, ajournaient volontiers à des temps plus calmes l'organisation d'un enseignement plus élevé. Mais tous s'accordaient à regarder l'instruction primaire comme une nécessité pressante. La monarchie n'avait fondé en France qu'une unité artificielle ; elle avait paralysé la vie locale, sans créer la vie générale ; Paris, le centre et, comme on dit, le cerveau de la France existait, mais il ne communiquait qu'imparfaitement avec le reste de la nation. Les idées naissaient, mais ne circulaient pas ; l'organe de la circulation, l'unité de langage manquait. La langue française, œuvre savante de deux générations d'écrivains, était pour la majorité de la population un idiome étranger, et cette diversité de langages ne contribuait pas peu aux divisions politiques.

Le projet de Lakanal ne fut point voté par la Convention. De nouvelles théories d'éducation à la spartiate commençaient à se répandre dans le public par les clubs et les journaux.

Michel Lepelletier de Saint-Fargeau avait fait adopter par le club des Jacobins un plan d'éducation commune. Tous les enfants, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à douze pour les garçons et onze pour les filles, sans exception aucune, devaient être élevés en commun aux dépens de la République, et suivant les expressions de l'auteur, sous la sainte loi de l'égalité, recevoir mêmes vêtements, même nourriture, même instruction, mêmes soins. Une taxe spéciale, levée sur les riches, devait fournir les fonds nécessaires. Ajoutons un trait qui caractérise l'époque : les établissements d'éducation étaient en même temps des maisons de retraite pour la vieillesse, et les vieillards devaient y être servis et soignés par les enfants. Après l'assassinat de Lepelletier, des extraits de son ouvrage furent lus à la Convention par Robespierre, qui avec Chabot, Fabre d'Églantine et quelques autres, se déclara pour l'éducation commune. Ces idées furent combattues non-seulement par

les membres du comité de l'instruction publique, mais même par des montagnards ardents, entre autres par Bourdon de l'Oise, Grégoire et Danton. La majorité de la Convention, qui était loin de partager ces théories, adopta dans un moment de surprise le principe de l'éducation commune et nomma une commission chargée de lui présenter un projet de loi dans ce sens. Mais ce décret ne tarda pas à être rapporté

Le mathématicien Romme présenta un second projet qui n'eut pas plus de succès que celui de Lakanal. Le plan d'un député obscur nommé Bouquier fut enfin adopté et devint, après d'importantes modifications, le fameux décret du 19 décembre 1793 (29 frimaire an III), qui établissait pour la première et la dernière fois en France l'instruction primaire obligatoire.

La Convention avait déjà pris plusieurs mesures relativement à l'instruction primaire. Nous avons cité le décret du 30 mai 1792, emprunté au projet de Condorcet. Il établissait une école primaire pour chaque agglomération de quatre cents habitants, et enjoignait aux instituteurs publics de faire au moins une fois par semaine des cours aux adultes. Le décret du 21 octobre (30 vendémiaire an II) reproduisait à peu près les mêmes dispositions. Celui du 28 octobre (7 brumaire an II) portait qu'aucun ci-devant noble, aucun ecclésiastique ou ministre d'un culte quelconque ne pourrait être instituteur public. Il fixait en outre le traitement minimum des instituteurs à 1,200 francs et celui des institutrices à 1,000. Enfin le décret du 19 décembre 1793 était comme le couronnement de toutes ces mesures. D'après ce décret l'instruction est gratuite; il est accordé 15 francs par élève à l'instituteur et il lui est défendu de recevoir aucune rétribution ; la fréquentation des écoles est obligatoire et des peines sont édictées contre les parents, tuteurs ou curateurs qui négliraient d'envoyer leurs enfants dans les écoles du premier degré. Il reste d'ailleurs fidèle aux principes de la Révolution, en proclamant la liberté de l'enseignement. Toutefois cette liberté est soumise à des restrictions qui sont des mesures révolutionnaires; personne ne peut ouvrir une école sans produire un certificat de civisme et ce certificat doit être signé par la moitié des membres du conseil général de la commune ou de la section du lieu de résidence, et par deux membres au moins du comité de surveillance de la section.

Dans la discussion qui eut lieu à l'occasion de ce décret, plusieurs membres, Fourcroy entre autres, parlèrent avec énergie en faveur de la liberté de l'enseignement; quant à l'instruction obligatoire, elle ne faisait point partie du projet primitif; elle ne fut adoptée qu'à la suite d'un discours déclamatoire de Danton, tout fraîchement converti aux vues de Robespierre et que personne n'osa contredire.

Après le 9 thermidor, la Convention, délivrée des redoutables périls du dehors et à peu près maîtresse d'elle-même, revint aux idées de Mirabeau

de Talleyrand, des Girondins, c'est-à-dire à ses propres idées. De grands établissements, pour lesquels le comité de salut public s'était montré peu favorable, l'École polytechnique, l'École normale, le Conservatoire des arts et métiers le Muséum d'histoire naturelle, etc, furent créés ou relevés. Une nouvelle loi sur l'instruction primaire fut adoptée après un rapport de Lakanal [1]. Elle abrogeait le décret du 19 décembre 1793, proclamait la liberté de l'enseignement sans restriction, diminuait le nombre des écoles primaires qui ne devaient plus être établies que dans les communes ayant mille habitants, si ce n'est sur la demande des autorités municipales. L'instruction élémentaire cessait d'être obligatoire. La loi stipulait seulement que les jeunes gens qui n'auraient pas fréquenté les écoles publiques seraient examinés en présence du peuple à la fête de la jeunesse, et que s'ils n'avaient pas les connaissances nécessaires à des citoyens français, ils seraient écartés, jusqu'à ce qu'il les aient acquises, de toutes les fonctions publiques. La loi du 25 janvier 1795 établissait les écoles centrales, c'est-à-dire les écoles du second degré, sur la base d'une école par trois cent mille habitants. La constitution de 1795 sanctionnait toutes les mesures et indiquait les principes qui devaient présider à la loi organique sur l'enseignement public, dans son titre X. « Art. 296. Il y a dans la République des écoles primaires où les élèves apprennent à lire, à écrire, les éléments du calcul et ceux de la morale. La République pourvoit aux frais du logement des instituteurs préposés à ces écoles. Art. 297. Il y a dans les diverses parties de la République des écoles supérieures aux écoles primaires, et dont le nombre sera tel qu'il y en ait au moins une pour deux départements. Art. 299. Les établissements d'instruction publique n'ont entre eux aucun rapport de subordination ni de correspondance administrative. Art. 300. Les citoyens ont le droit de former des établissements particuliers d'éducation et d'instruction ainsi que des sociétés libres, pour concourir aux progrès des sciences, des lettres et des arts. »

Dans les dernières séances de la Convention, Daunou présenta la loi organique qui devait appliquer les principes de la constitution. Cette loi reproduit les points fondamentaux dont j'ai parlé plusieurs fois déjà comme constituant l'esprit même de la Révolution sur cette matière, savoir, la liberté absolue de l'enseignement, l'indépendance des établissements d'instruction publique vis-à-vis du gouvernement et des différents cultes. « Nous avons cru devoir rechercher d'abord, disait le rapport de Daunou, quelles étaient les limites naturelles de la loi dont nous avions à vous présenter le projet, et nous avons rencontré ces limites dans les droits individuels que la constitution nous ordonnait de respecter. Nous nous sommes dit : liberté de l'éducation domestique, liberté des établis-

[1] Loi du 17 novembre 1794, 2 brumaire an III.

sements d'instruction ; nous avons ajouté liberté des méthodes instructives. »

La loi du 3 brumaire an IV organisait les écoles primaires, les écoles centrales, des écoles spéciales, et l'Institut.

Il était établi dans chaque canton une ou plusieurs écoles primaires dont les arrondissements devaient être déterminés par les administrations départementales. Chaque département devait avoir un ou plusieurs jurys d'instruction, composés chacun de trois membres, choisis par l'administration départementale. Les instituteurs primaires étaient examinés par des jurys d'instruction et nommés, sur la présentation de l'administration municipale, par l'administration départementale. Ils ne pouvaient être destitués que par les mêmes administrations départementales, de l'avis du jury d'instruction, et après avoir été entendus. L'enseignement comprenait la lecture, l'écriture, le calcul et les éléments de la morale républicaine. La République ne fournissait que le local; le traitement de l'instituteur se composait de la rétribution payée par les élèves, laquelle était fixée par les administrations départementales. L'administration municipale pouvait exempter de cette rétribution le quart des élèves pour cause d'indigence.

Les écoles centrales étaient organisées d'après les mêmes principes. Chaque département devait avoir son école centrale. Les professeurs de ces écoles étaient élus par les jurys d'instruction, mais cette élection devait être approuvée par les administrations départementales. Ils ne pouvaient être destitués que par un arrêté de l'administration départementale et d'après l'avis du jury d'instruction ; et l'arrêt de destitution, pour avoir son effet, devait être confirmé par le Directoire exécutif. Le traitement des professeurs des écoles centrales se composait d'une somme fixe, fournie par la République, et d'une rétribution payée par les élèves. Toutefois le quart des élèves pouvaient être dispensés de cette rétribution par l'administration départementale, pour cause d'indigence.

L'enseignement des écoles centrales était partagé en trois sections. La première, pour les enfants de dix à douze ans, comprenait le dessin, l'histoire naturelle, les langues anciennes et les langues vivantes; la seconde, pour les élèves de quatorze à seize ans comprenait les éléments des mathématiques, la physique et la chimie expérimentale; enfin la troisième section, pour les élèves de seize à dix-huit ans et au-dessus, comprenait la grammaire générale, les belles-lettres, l'histoire et la législation.

Les écoles spéciales étaient fondées pour l'enseignement des sciences mathématiques et physiques, des sciences morales et politiques, du droit, de la médecine, et pour le recrutement des principaux services publics. Enfin l'Institut national était organisé d'après les idées de Talleyrand et de Cordorcet. Il était divisé en trois classes : sciences mathématiques et

physiques; sciences morales et politiques; littérature et beaux-arts.

La loi du 3 brumaire an IV est le terme où viennent aboutir toutes les discussions, tous les efforts des trois assemblées de la Révolution. Elle en résume, comme le fait remarquer Daunou, dans son rapport, toutes les idées fondamentales; elle en est l'expression la plus fidèle. C'est avant tout dans cette loi qu'il faut aller chercher l'esprit de la Révolution sur la question de l'enseignement. Or la loi du 3 brumaire, comme la constitution de l'an III, repousse l'instruction gratuite et forcée. La gratuité de l'enseignement, reconnue en principe par la constitution de 1791 pour le premier degré, proposée à l'Assemblée constituante par le projet de Talleyrand, étendue à tous les degrés par Cordorcet, admise mais seulement pour les écoles primaires par tous les décrets de la Convention antérieurs au 9 thermidor, est définitivement écartée par la constitution de l'an III et par la loi organique du 3 brumaire, qui se bornent à garantir le local à l'instituteur et à autoriser les administrations municipales à dispenser de la rétribution scolaire le quart des élèves pour cause d'indigence. Quant à l'obligation de l'instruction primaire, elle n'est admise qu'un instant par la Convention, pendant la terreur; elle passe par une sorte de surprise dans le décret du 19 décembre 1793, qui ne tarde pas à être abrogé. Elle est combattue par la plus grande partie des membres les plus considérables de la Convention; Robespierre, son principal avocat, ne la défend que dans l'intérêt de sa popularité, et n'en parle plus pendant les six mois de sa dictature. On ne peut donc point regarder l'instruction gratuite et obligatoire comme un des principes de la Révolution. Cependant c'est là une opinion généralement acceptée. « La Convention, dit M. Thiers, avait voulu établir un immense enseignement gratuit et obligatoire pour tous, se faisant des droits de l'État sur l'enseignement une idée peu restreinte. » « La République, disait il y a quelques jours M. Jules Simon au Corps législatif, avait établi la gratuité absolue; la loi de 1802, dans son article 4, inaugure le principe de la gratuité restreinte et l'inaugure avec cette clause déplorable que la gratuité ne serait accordée qu'au cinquième de la population de l'école. » Ce n'est pas la loi de 1802, c'est la Convention qui a établi la gratuité restreinte. Ni M. Thiers ni M. Jules Simon ne paraissent soupçonner l'existence de la loi la plus importante de la Révolution sur l'instruction publique.

L'organisation de l'enseignement décrétée par cette loi du 3 brumaire an IV était une œuvre difficile; tout était à faire. Presque tous les établissements d'instruction avaient péri. Au commencement de la Révolution, l'université de Paris, qui avait repris quelque vigueur après la suppression des jésuites, n'avait plus qu'une vie languissante; ses colléges étaient à peu près déserts. Elle ne tarda pas à s'affaisser et à disparaître avant qu'aucun décret fût venu la frapper, privée de l'appui qu'elle trou-

vait dans les anciennes institutions et comme ébranlée par leur chute. En vain Talleyrand avait essayé par des encouragements de conserver les anciens colléges jusqu'à l'établissement d'un enseignement public ; tous les jours quelques-uns de ces établissements se fermaient. Le décret de l'Assemblée législative qui enjoignait à tous les instituteurs ecclésiastiques de prêter serment à la constitution civile du clergé, en éloignant beaucoup de maîtres de l'enseignement, avait encore contribué à la désorganisation. Enfin le décret du 8 mars 1793, qui mettait en vente les biens des colléges et autres établissements d'instruction, avait porté le dernier coup.

Le Directoire s'appliqua avec ardeur à réaliser le plan de la Convention.

Le 1er pluviose de l'an IV, l'Institut, tel que l'avait décrété la Convention, fut organisé. Plusieurs écoles spéciales furent établies sans difficulté, particulièrement les écoles de médecine. Les écoles centrales rencontrèrent beaucoup plus d'obstacles; les plus graves vinrent de la défiance des populations. Le gouvernement ne négligea rien pour les faire réussir, on arrêta la vente des édifices ayant appartenu aux anciens colléges, pour les y placer; elles finirent par être installées partout. Quant aux écoles primaires, à l'exception de celles qui furent fondées par quelques villes, elles n'existèrent jamais que dans les décrets.

Les écoles centrales ne répondirent point aux espérances de leurs fondateurs. Elles avaient un double défaut. Le nombre en était trop considérable et l'enseignement trop élevé. Le plan d'études de ces écoles était l'application des idées du XVIIIe siècle en matière d'éducation. Frappés de la stérilité de l'enseignement des colléges, les plus grands écrivains de ce temps, Voltaire tout le premier, avaient méconnu l'utilité de l'étude des langues, et particulièrement des langues anciennes, pour le développement de l'esprit. La Harpe est peut-être le seul à cette époque qui ait vu dans l'interprétation des auteurs anciens une gymnastique puissante pour les jeunes intelligences. Les langues anciennes ne figuraient guère dans le programme des écoles centrales qu'à titre de curiosité, d'étude philosophique et positive comme les sciences, et non comme un exercice pédagogique. Les écoles centrales ne constituaient point cet enseignement moyen, qu'on a appelé depuis enseignement secondaire, et qui est pour les classes cultivées un intermédiaire indispensable entre les écoles primaires et les écoles spéciales. Elles formaient un véritable enseignement supérieur.

Le plan de la Convention ne répondait donc que très-imparfaitement aux besoins des populations. Mais le principe de la liberté proclamé par la constitution et la loi organique n'avait pas tardé à porter ses fruits. De nombreuses institutions particulières, *des écoles secondaires*, se fondaient et se développaient rapidement. Les unes étaient dirigées par des ecclé-

siastiques, surtout par des oratoriens, d'autres par des laïques, quelques-unes placées sous l'autorité des administrations municipales. Ces établissements comblaient les lacunes de l'enseignement public en même temps qu'elles lui faisaient une concurrence presque partout victorieuse. Leur prospérité ne tarda pas à exciter les défiances et même les colères d'un certain nombre de patriotes sincères mais peu intelligents. Après le 18 fructidor, il y eut une recrudescence de passions révolutionnaires. Les républicains décimés par la terreur se roidissaient contre les complots royalistes. Ils crurent voir dans les institutions particulières des foyers de contre-révolution. Elles furent violemment attaquées dans les deux assemblées. Les théories de Robespierre et de Lepelletier, reprises par Babeuf dans son journal, trouvèrent quelques partisans parmi les représentants de la nation. « Je dénonce, disait Chazal au conseil des Cinq-Cents, qu'il existe à Paris et dans plusieurs départements des maisons d'éducation ou l'on élève les enfants des citoyens dans la haine de la République... Vous avez vu de vils insectes piquer les bourgeons les plus faibles et y déposer les vers qui doivent croître avec eux et les dévorer; voilà le travail d'un grand nombre d'instituteurs du jour; ils déposent le ver royal dans les bourgeons de l'arbre de la liberté. » « Si le législateur, disait Garnier de Saintes, ne s'empare pas de la génération qui croît, la Révolution se trouvera arrêtée d'un demi-siècle. » « Les maisons particulières d'éducation, disait à son tour le citoyen Luminais, sont encombrées de débris monarchiques. Des instituteurs mercenaires laissent sans s'inquiéter couler dans les cœurs tendres de leurs jeunes élèves les poisons corrupteurs du royalisme et de la superstition. D'autres leur font de dessein prémédité avaler le poison à pleine coupe. »

Le Directoire s'émut de ces plaintes et chercha à attirer la jeunesse dans les écoles publiques. Le décret du 27 brumaire an VI exige que tous les jeunes gens qui sollicitent des places dans les administrations publiques justifient, s'ils ne sont pas mariés, qu'ils ont fréquenté les écoles publiques, et s'ils sont mariés, qu'ils y envoient leurs enfants. Le décret du 17 pluviose an VI portait une atteinte plus grave à la liberté de l'enseignement. Ce décret plaçait toutes les maisons d'éducation sous l'inspection des administrations municipales, leur enjoignait de les visiter au moins une fois chaque mois, à des époques imprévues, d'examiner si l'on y enseignait les droits de l'homme et la constitution, et leur accordait le droit d'en ordonner, lorsqu'elles le jugeraient nécessaire, la suspension et même la clôture.

Toutefois ce décret ne fut guère qu'une menace; il ne paraît pas avoir eu de conséquences sérieuses. Le Directoire n'alla pas plus loin dans cette voie. Mais il songea à lutter contre l'abandon des écoles nationales, en remédiant à l'insuffisance de l'enseignement public. La question de l'instruction publique fut reprise encore une fois dans les

assemblées et devint un des objets principaux des discussions du conseil des Cinq-Cents. Un article de la constitution de l'an III exigeait qu'à partir de l'an XII tout citoyen sût lire et écrire pour être admis à exercer ses droits politiques. L'an XII approchait et les écoles primaires n'existaient pas. L'instruction publique devenait dès lors une affaire urgente. Dans la séance du 16 brumaire an VII, Portier de l'Oise faisait adopter une proposition portant que dans chaque séance on s'occuperait pendant quelque temps de cette question. Trois jours après Roger Martin proposait un nouveau projet de loi. On créait deux sortes d'écoles primaires, des écoles primaires *ordinaires* et des écoles primaires *renforcées*. Ces dernières formaient la transition de l'enseignement élémentaire à l'enseignement des écoles centrales. Mais le projet ne s'arrêtait pas là. Au-dessus des écoles centrales, il établissait des *lycées* au nombre de cinq, et organisait des sociétés nationales de sciences et de littérature. C'étaient là des établissements de luxe, qui devaient exiger de grandes dépenses, et qui n'étaient en rapport ni avec les vrais besoins du pays, ni avec l'état des finances.

La discussion fut longue et animée. Duplantier, Bonnard, Sherlok et Santonax défendirent encore le principe de l'éducation commune et forcée. Boulay de la Meurthe, disciple de Smith, plaida avec beaucoup de bon sens et de logique la cause de la liberté. Andrieux parla dans le même sens ; il fit ressortir les vices du projet de loi, si compliqué et si dispendieux. Il voulait que le gouvernement dirigeât toute son attention vers l'instruction primaire et y appliquât toutes les ressources disponibles. La discussion dura jusqu'au 14 floréal sans aboutir. Elle disparut dans les orages qui précédèrent le 18 brumaire.

On revint à cette question après le 18 brumaire. Tandis que Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, réorganisait le Prytanée, le Corps législatif, fidèle aux traditions des anciennes assemblées, s'occupait d'un nouveau projet, conçu dans le même esprit que les précédents ; Chaptal en était le rapporteur. Il se déclarait nettement pour la liberté et presque dans les mêmes termes que Talleyrand : « Tout privilége est odieux de sa nature ; il serait absurde en matière d'instruction. L'autorité n'a que le droit d'exiger de celui qui exerce la profession d'instituteur les obligations qu'elle impose à tous les citoyens dévoués à une profession quelconque.... Il appartient aux droits d'un chacun d'ouvrir des écoles et d'y admettre les enfants de tous ceux qui n'auraient pas pour l'instituteur public le degré de confiance nécessaire. De la liberté d'enseignement doit naître cette rivalité précieuse entre les institutions, qui concourt toujours au profit de la morale et de l'instruction.... Le gouvernement maître absolu de l'enseignement pourrait tôt ou tard le diriger au gré de son ambition ; ce levier le plus puissant de tous deviendrait peut-être entre ses mains, le premier mobile de la servitude. »

Mais depuis le 18 brumaire, la France avait un maître. Ce langage n'était pas fait pour lui plaire. La liberté d'enseignement ne cadrait pas avec le système d'institutions nouvelles qu'on inaugurait. Le plan de Chaptal fut écarté, et Fourcroy reçut l'ordre de préparer un autre projet de loi.

Cependant les écoles particulières se multipliaient. Quelques-unes étaient très-florissantes, habilement dirigées, pourvues de savants professeurs. Pendant que les assemblées discutaient des plans ambitieux, et peu en rapport avec les besoins de la nation, la liberté était à l'œuvre; elle créait, organisait, suffisait à tout, au moins pour l'instruction secondaire. La loi du 11 floréal an X arrêta ce mouvement. Elle fut pour la liberté de l'enseignement ce que fut le Concordat pour la liberté religieuse. Elle paralysa la vie de la nation dans une de ses manifestations les plus élevées.

A. MASTIER.

(*La fin au prochain numéro.*)

GUILLAUME SCHLEGEL

Cours de littérature dramatique, par A. Guillaume Schlegel, traduit en français par Mme Necker de Saussure; nouvelle édition, 1865. — *A. W. v. Schlegel's Sämmtliche Werke*. Herausgegeben von Eduard Böcking, Leipzig, 1846 u 1847, 12 Bde.

Dans l'automne de l'anné 1838, l'auteur de cette esquisse, introduit par son compatriote Rehfues, entrait dans le salon d'Auguste-Guillaume Schlegel, à Bonn, pénétré de toute l'admiration qu'inspirent, à qui sait les apprécier, les services rendus par cet homme à la littérature allemande. Du haut d'un meuble, le buste en marbre de l'hôte nous regardait; derrière ce buste, on voyait encore son portrait peint à l'huile, tandis que lui-même, en perruque brune à boucles juvéniles, en frac bleu et en pantalon gris plissé, venait au-devant de nous, et d'un air gai souhaitait amicalement la bienvenue à l'étranger. L'entretien ayant été interrompu, Schlegel invita son visiteur à revenir le voir dans la soirée. Auprès d'une cheminée française dans laquelle flambait un bon feu, était assis un petit vieillard en robe de chambre, sans perruque, la tête chauve, couverte d'une calotte de soie noire. Mais sa vivacité intellectuelle n'en était que plus surprenante. S'emparant, pour ainsi dire, de son hôte, il l'accabla de remarques sur la branche d'études qui l'occupait alors, puis, sans attendre de réponse, l'entraîna de question en question et de sujet en sujet. Impossible d'obtenir une suite quelconque de pensées ou une conversation véritable, dans laquelle les deux interlocuteurs eussent pu se rapprocher et se comprendre. L'étranger, après avoir subi un tel tourbillon de paroles,

éprouvait un véritable vertige, lorsque, étant sorti de la maison, il se trouva de nouveau dans l'obscurité de la rue. Aussi longtemps que dure une telle impression, elle altère et trouble l'image idéale qu'on s'était faite d'un homme éminent; on n'en connaissait jusqu'alors, pour ainsi dire, que la partie immortelle, on vient de toucher du doigt ses côtés imparfaits et périssables. Mais bientôt l'équilibre se rétablit chez celui qui connaît et apprécie les mérites réels du personnage. Le public allemand semble peu disposé à se montrer impartial envers Schlegel; il semble généralement se souvenir plutôt des faiblesses de l'écrivain que de ses services. Si, grâce à l'édition complète de ses œuvres, publiée depuis quelques années, la nation venait à se rappeler ce que Schlegel a fait pour sa langue et sa littérature, elle se montrerait sans doute plus indulgente, elle comprendrait que les faiblesses de l'auteur étaient la conséquence presque obligée des qualités qui font sa gloire.

Aug. W. Schlegel est une de ces figures singulières qu'on rencontre assez souvent dans l'histoire littéraire, de ces organisations envers lesquelles la nature s'est montrée à la fois libérale et marâtre, car en les comblant de ses dons elle leur a refusé celui sans lequel les autres ont peu de valeur. Ces esprits richement dotés paraissent néanmoins pauvres, ils se sentent malheureux, ou bien, enflés des rares avantages qui dissimulent à demi leur indigence, ils jettent sur la pauvreté féconde des autres esprits un regard d'envie et de dénigrement. Un sentiment exquis des créations du génie, une vive imagination capable de les créer pour ainsi dire une seconde fois, le talent d'en reproduire les linéaments et le plan extérieur, avec cela un cœur facilement ému et qui, grâce à de brillantes facultés, se flatte de trouver sur-le-champ à ses émotions une expression poétique; — tel est le dangereux partage de ces hommes, qui avec une pleine mesure d'aptitudes variées n'ont pas reçu le rayon céleste du génie. Si chez eux la fougue du naturel n'a pas été disciplinée par une éducation convenable, si de plus ils ont été gâtés par l'entourage et les circonstances, on voit apparaître alors ces esprits déréglés, faussement qualifiés du nom de génies, qui produisent au milieu d'une vie sans frein des œuvres plutôt bizarres qu'originales, où l'on ne découvre en réalité que des imitations déguisées. Si ces dons ont été départis à une intelligence calme, elle se plaira à des créations plus douces et plus gracieuses, mais d'un cadre restreint; ou bien, mettant en petite monnaie le noble métal d'une œuvre de génie, elle s'attirera la faveur de la foule. Schlegel a fait de ses facultés un usage plus noble et plus profitable à la littérature alle-

mande. Un heureux concours du tempérament et des circonstances lui donna les loisirs nécessaires pour de vastes et profondes études; peu satisfait de son talent poétique, il trouva une jouissance plus vive soit à traduire des œuvres immortelles écrites en langues étrangères, soit à expliquer à ses compatriotes leurs grands écrivains nationaux.

Dès son enfance, Guillaume Schlegel était, de son propre aveu, un terrible versificateur. Bien rimer lui semblait un mérite fort enviable, et il croyait le posséder. Aussi n'est-il pas étonnant que l'étudiant rimailleur ait été attiré à Göttingue par la société de Bürger, qui, à son tour, dans un sonnet fameux, donnait au jeune enfant des muses la consécration poétique et lui promettait des lauriers plus glorieux que les siens. Schlegel n'a pas réalisé cette prophétie dans ses œuvres originales; mais ses imitations ont été plus heureuses. La disproportion entre ses propres facultés et les productions des poëtes vraiment grands pouvait d'autant moins échapper à Schlegel, que son goût devenait plus fin et que ses connaissances s'étendaient davantage.

Quoiqu'il ne comptât pas la critique « parmi les choses les plus réjouissantes de ce monde, » et qu'il fût fatigué, comme il l'écrivait un jour à son frère, « du siége détesté de juge de l'art, » sa vocation naturelle, il dut le reconnaître de bonne heure, l'appelait précisément à cette fonction. Mais ce fut avec plus de plaisir qu'il développa ses heureuses aptitudes de traducteur et qu'il s'efforça de devenir le digne interprète des hommes de génie. « Je ne puis, » disait-il, « voir la poésie de mon prochain sans la convoiter en mon cœur, et je suis ainsi continuellement en état d'adultère poétique. »

Ce n'est pas une biographie d'Aug.-Guill. Schlegel que nous nous proposons d'écrire : notre but est d'apprécier son mérite littéraire, et ce but sera atteint lorsque nous l'aurons étudié sous ses trois aspects de traducteur, de critique et de poëte.

Faire de la langue allemande une sorte de Panthéon où fût apporté, et, pour ainsi dire, offert au culte commun, dans des reproductions fidèles, tout ce qu'ont produit de plus grand et de plus beau les autres peuples, telle était l'inspiration qui animait Schlegel comme traducteur. Il pensait avec raison qu'une telle entreprise était vraiment patriotique et s'adaptait aux qualités distinctives non pas de la langue seulement, mais aussi de la nation. « Il y a, disait-il, dans notre » idiome comme dans notre caractère national, une plasticité presque » infinie. Le zèle de l'Allemand pour connaître à fond toutes les pro- » ductions du dehors, son empressement à s'assimiler les manières de

» penser, les mœurs les plus différentes des siennes, la chaleur avec » laquelle il accueille tout sentiment sincère, même sous une forme » inusitée, tout cela a souvent dégénéré en imitation servile et en folle » préférence pour l'étranger. Mais il en résulte aussi un perfection- » nement intellectuel que ne sauraient atteindre la plupart de nos » *compatriotes européens;* ils ont des tendances nationales exclusives » qui les rendent incapables de s'approprier une individualité étran- » gère et les confinent ainsi dans leur richesse ou leur pauvreté indi- » gène. » Ce privilége de la langue n'implique point du tout, dans la pensée de Schlegel, qu'on doive en estimer moins le labeur de ceux qui manient cet idiome comme traducteurs et comme poëtes. Au contraire, selon lui, la langue est pour eux une cause sérieuse de difficultés; ils doivent faire de grands efforts pour les vaincre, et ne peuvent réussir que s'ils se sont délivrés à temps de certains préjugés de grammaire et de prosodie. A ce dernier point de vue, Schlegel loue hautement la tentative de Klopstock pour introduire dans notre versification le mètre des anciens. Klopstock, à son avis, est trop modeste d'attribuer à la langue le mérite d'un service rendu par lui-même. Si dans un autre pays, un grand poëte, saisissant une heure également favorable, avait hasardé sa gloire pour introduire le mètre antique, l'entreprise aurait tout aussi bien réussi que chez nous. Peut-être, si le sentiment vrai de l'antiquité se réveille chez les autres peuples de l'Europe, verra-t-on un jour que leur langue est susceptible, comme la langue allemande, de se plier aux rhythmes anciens.

C'est surtout Herder qui fut le prédécesseur et le modèle de notre écrivain dans ses efforts pour transplanter sur la terre allemande les plus belles productions de l'esprit humain chez tous les peuples et dans tous les temps. G. Schlegel admire en lui « une intelligence vaste et pres- » que universelle, un esprit élevé et tolérant à la fois, qui, porté par » une parenté intime vers les plus nobles et les plus belles œuvres, ne » méprise cependant pas les moindres, dès qu'il y reconnaît un senti- » ment vrai; la souplesse avec laquelle son imagination s'empare de » toutes les formes, la fidélité, l'absence de toute manière avec laquelle » il les reproduit. » — « La muse de Herder, » dit-il, « est une » aimable interprète de tous les siècles et de tous les peuples, qui » sait imiter le chant de toutes les langues et atteindre à tous les » tons. » Remarquons cependant que le procédé de Herder ne consistait pas dans un décalque exact des détails; mais, avec le coup d'œil du génie, il saisissait l'ensemble d'une inspiration étrangère et la reproduisait dans sa langue avec une aisance gracieuse. Encore ne choisis-

sait-il d'ordinaire pour ses traductions que des poésies toutes spontanées et de petits morceaux épigrammatiques ou lyriques. Unir au talent de Herder une imitation plus précise et par là se rendre capable de reproduire de grandes œuvres poétiques, telle fut la tâche que s'imposa Schlegel.

« Mon dessein, écrit-il à Tieck, est d'arriver à pouvoir, en gardant » avec fidélité la forme originale, traduire poétiquement toute œuvre » antique ou moderne, qu'elle appartienne à l'art classique ou qu'elle » soit une naïve production nationale. Je ne vous promets pas de ne » jamais chasser sur vos terres castillanes [1] ; je voudrais même trouver » l'occasion d'apprendre de *vive voix* le sanscrit et les autres langues » orientales, pour surprendre autant que possible l'accent et les into- » nations de leurs chants. » Ailleurs il se nomme lui-même « un cos- » mopolite de l'art et de la poésie. » Selon lui, en même temps que s'étendrait le champ du traducteur, on verrait croître l'habileté technique nécessaire à une reproduction fidèle. Le véritable art de la traduction poétique serait découvert et l'honneur en reviendrait aux Allemands. Cet art est défini par Schlegel « la plus grande exactitude dans l'imitation des formes grammaticales et du mètre, unie au plus haut degré possible de liberté. » Les travaux auxquels Schlegel s'est livré nous font connaître combien il était admirablement préparé à résoudre ces problèmes par le sentiment délicat du caractère et des formes individuelles de la langue allemande, aussi bien que des langues étrangères les plus diverses; c'est à ce sujet que se rapportent le *Dialogue sur la Rivalité des langues* et les *Considérations sur la métrique*. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de ces recherches : qu'il nous soit seulement permis de citer quelques lignes du *Dialogue*, où les principes et les procédés de traduction des Allemands sont opposés d'une manière piquante à la pratique française : « *Le Français*. Les » Allemands sont les traducteurs de tout le monde. Pour nous, nous » ne traduisons rien, ou, si nous traduisons, nous le faisons d'après les » règles de notre propre goût. — *L'Allemand*. En d'autres termes, vous » paraphrasez et vous travestissez. — *Le Français*. Nous traitons un » écrivain comme un étranger dans la société, et nous exigeons de l'un » comme de l'autre qu'il s'habille et se comporte selon nos usages, s'il » veut nous plaire. — *L'Allemand*. Quel esprit étroit de ne savoir se » plaire qu'aux choses de son pays ! — *Le Français*. C'est le résultat » de l'originalité et de la culture. Est-ce que les Grecs ne firent pas aussi

[1] Allusion au *Don Quichotte* de Tieck.

» de l'hellénisme en tout? — *L'Allemand*. Chez vous, c'est le résultat
» d'une originalité mesquine et d'une culture conventionnelle. Notre
» originalité à nous consiste dans la largeur et la souplesse de l'intel-
» ligence. — *La Poésie*. Garde-toi, Allemand, d'exagérer cette belle
» faculté. Une souplesse sans limites ôterait à la langue son carac-
» tère. »

Schlegel a traduit des morceaux de poésie de presque toutes les langues qui ont une littérature. Ses œuvres renferment des traductions de l'hindou, du grec, du latin, de l'espagnol, de l'italien, du portugais, de l'anglais et du français [1]. Cependant, comme son *Shakespeare* le prouve, les modernes l'attiraient particulièrement. Lorsque Schlegel entra dans la lice, Voss avait déjà essayé de reproduire en allemand les œuvres d'Homère; bien que ce travail ne le satisfît pas complètement, notre écrivain ne crut pas devoir s'exposer à une rivalité dangereuse. Sa critique de l'*Homère* de Voss (1795) est remarquable en ce qu'elle montre à la fois combien Schlegel avait encore à apprendre de Voss et combien cependant il le surpassait déjà. Plus d'un tour nouveau, plus d'un néologisme, qui paraissait alors au jeune critique une violence faite à la langue allemande, y a bientôt pris droit de cité, surtout grâce à Gœthe et à Schiller. Schlegel se convainquit bientôt par ses propres traductions poétiques que ces libertés de style, d'abord si sévèrement blâmées par lui, étaient vraiment indispensables. Il y avait toutefois quelque justesse dans le reproche qu'il adressait à Voss « d'avoir sou-
» vent rendu des expressions usuelles par des expressions étranges,
» le simple par l'affecté, le naturel par l'artificiel et le guindé. Un
» traducteur ne saurait avoir d'idée plus fâcheuse que de couvrir d'or-
» nements superflus la sobre mais forte simplicité d'Homère. »

Pour ce qui concerne la traduction des tragiques grecs, il va de soi que Schlegel exigeait du traducteur la plus fidèle imitation des différents mètres tragiques, en accordant toutefois « qu'il y a dans les chœurs quelques endroits d'où il faut se tirer comme l'on peut. » Il donnait en même temps des modèles pratiques dans les fragments qu'il traduisait d'Eschyle, de Sophocle et d'Aristophane. Il a montré le sentiment délicat qu'il avait des différentes poésies et des différents rhythmes des anciens dans les imitations spéciales qu'il a faites de morceaux idylliques, lyriques et élégiaques.

[1] Notre langue ne peut être mentionnée ici que pour faire nombre, car les traductions du français n'occupent pas même une page dans le quatrième volume des œuvres de Schlegel: elles se composent uniquement de quelques vers d'*Esther*. (*N. d. T.*)

Schlegel préludait dès 1799 à ses études indiennes, qui ne commencèrent cependant, en réalité, que seize ans plus tard, après que son frère Frédéric l'eût précédé dans cette voie; ces travaux l'occupèrent exclusivement pendant les dernières années de sa vie. Apprécier les services que Schlegel a rendus dans ce domaine n'entrerait pas dans le cadre de notre travail. Nous remarquerons seulement que le critique allemand reniait ses anciens principes sur l'indissolubilité du fond et de la forme, en employant le vers épique des Grecs dans un travail qui, à la vérité, n'était pas une pure traduction de l'hindou. Sa déesse Ganga n'a rien gagné à s'affubler du vêtement homérique. Plus tard, Bopp a montré, par sa traduction de Nalas et Darmajanti, que le Slokas hindou, conservé par Schlegel lui-même dans les morceaux peu étendus, pouvait également être appliqué à des œuvres plus considérables.

Ce fut l'attachement de Schlegel pour l'école romantique qui l'amena surtout à appliquer aux productions de la littérature moderne son talent de traducteur. Cette école se donnait pour tâche, selon l'expression de Schlegel « de remettre au jour et de présenter aux contemporains » dans leur fraîcheur éternelle, sans se préoccuper du siècle, du pays, » ni même de l'étrangeté de la forme, toutes les œuvres belles et » grandes que la négligence des dernières générations avait ensevelies » dans l'oubli. » C'étaient moins les classiques qui avaient à se plaindre de cette négligence, que Dante, Calderon, Shakespeare et les anciens auteurs allemands. Les idiomes des deux premiers poëtes et leur irrésistible harmonie, « ces beautés sœurs qui rappellent les traits d'une seule et noble mère, » dont les accents sont remplis à la fois de force et de douceur, attiraient beaucoup Schlegel; tandis que le génie de Shakespeare l'aida seul à surmonter la répugnance que lui avait d'abord inspirée la rudesse de l'anglais.

Être en Allemagne le premier qui ait osé se mesurer avec Dante, ce n'est pas un faible mérite; Schlegel n'a eu garde de l'oublier dans le sonnet bien connu où il énumère ses titres de gloire. En 1791 l'*Académie des belles-lettres* de Bürger, en 1795 les *Heures* de Schiller, et d'autres revues publiaient les dissertations du savant critique sur la *Divine Comédie*. Par ses travaux, il eut l'honneur de donner le premier à l'Allemagne la clef de cette œuvre puissante et profonde, mais devenue tout à fait étrangère à notre siècle. Non loin de Dante s'offrait Pétrarque, dont les sonnets et les canzoni pleins de grâce et d'harmonie présentaient à Schlegel de charmants sujets d'imitation. Il aborda également Boccace, Guarini, d'autres encore; enfin la traduction

d'un chant du *Roland furieux* traçait à Gries la voie qu'il devait suivre pour l'Arioste, le Tasse et Bojardo. La langue espagnole n'offrait pas moins d'attraits à Schlegel; il traduisit plusieurs drames de Calderon, pour lequel Gries fut aussi son continuateur, comme Donner pour les *Lusiades* du poëte portugais. Les imitations métriques de poésies italiennes et espagnoles, provoquées surtout par Schlegel, exercèrent la plus grande et la plus salutaire influence sur le perfectionnement de la langue allemande. Le talent de Voss, incontestable, mais dépourvu de souplesse, la différence profonde des langues pouvaient faire prendre quelque mauvais pli au style allemand, et la poésie, en ne suivant que ce seul chemin, n'aurait pas échappé à la roideur de plus en plus prononcée des disciples de cette école. Mais les doux modèles du Midi furent l'huile qui assouplit les membres roidis de notre langue. Leur harmonie, plus sensible pour nous que celle du grec, dont la prononciation est perdue, força les imitateurs allemands à éviter les dissonances les plus dures de notre langue, ce que nos grands poëtes eux-mêmes n'avaient pas toujours su faire. Non-seulement les traducteurs venus après Schlegel dans le champ des langues romanes n'ont fait que suivre ses traces, mais encore ni les meilleures traductions récentes des poëtes grecs et latins, ni les progrès importants accomplis depuis quarante années dans la versification allemande proprement dite n'auraient été possibles si, à côté du rigorisme de Voss, Schlegel n'avait introduit une forme plus flexible et plus harmonieuse.

Mais c'est la traduction de Shakespeare qui est en ce genre son principal titre de gloire. De même que Gœthe et Schiller parmi nos poëtes nationaux, l'*Homère* de Voss et le *Shakespeare* de Schlegel sont devenus les bases de notre éducation esthétique. Depuis longtemps Wieland et Eschenburg avaient donné à l'Allemagne une traduction en prose de Shakespeare. « Si ce grand génie ne devait et ne pouvait » être traduit qu'en prose, » disait Schlegel dans un passage qu'on peut considérer comme le programme de son propre travail, « il » n'y aurait guère qu'à s'en tenir aux efforts déjà faits jusqu'ici. Mais » c'est un poëte, et l'on ne peut séparer ses œuvres de l'idée de la » mesure et du vers. Le traduire fidèlement en vers, suivre le sens » pas à pas, et cependant saisir une partie des innombrables et » indescriptibles beautés qui ne sont pas dans la lettre, mais qui » planent au-dessus comme un souffle, rendre même les particula- » rités choquantes de son style, ce qui souvent ne donnerait pas » moins de peine, une telle entreprise offrirait certes de grandes dif-

» cultés : toutefois elles ne me paraissent pas insurmontables. » On ne trouverait nulle part une peinture plus vraie de l'impression produite sur les connaisseurs par le *Shakespeare* de Schlegel que les paroles suivantes de Garves, presque mourant alors. Toute sa vie, il avait traduit dans la manière française de Wieland, et il salue avec la joie d'un Siméon cette manière nouvelle qui devait faire abandonner la sienne. « Nous venons de recevoir, écrit-il dans la préface de sa » traduction de l'*Éthique* d'Aristote, le commencement d'une œuvre » magistrale, la traduction de Shakespeare par Schlegel. Mots et tour- » nures de phrases y sont exactement rendus; le génie de notre » langue n'est pas offensé; les vers sont traduits dans la même mesure » que l'original, et cependant avec clarté et avec goût; les plus basses » bouffonneries ont conservé l'originalité du poëte. En traduisant » ainsi, on atteint sans doute mieux le but qu'en sacrifiant les traits » particuliers de l'auteur pour se borner à rendre seulement ses » idées. »

Il est fort regrettable que Schlegel n'ait pas achevé la traduction de Shakespeare; parmi les grandes tragédies du maître, il en est trois, *Othello*, *Lear* et *Macbeth*, qu'il n'a même pas abordées. Son travail ne satisfait pas encore à toutes les exigences; il présente trop de difficultés pour être bien compris à la représentation, par cette raison que l'auteur se pique de rendre exactement les particularités de l'original. Pour l'ensemble, cette traduction n'a pas encore été dépassée, et si elle doit l'être un jour, elle aura puissamment contribué à rendre ce résultat possible.

La diversité des langues n'est pas le seul obstacle qui s'oppose à l'intelligence des œuvres du génie. Pour les esprits étroits ou que les préjugés aveuglent, les meilleures choses écrites dans la langue maternelle restent un livre fermé. Ici encore nous voyons Schlegel prendre le rôle de médiateur entre le génie et le commun des intelligences. Il était critique, et dans la critique il aimait surtout cette mission initiatrice à laquelle nous faisons allusion. « L'office le plus glorieux de la » critique, dit-il à l'occasion de Shakespeare, est de saisir, d'expliquer » nettement, complétement, avec précision et clarté, le sens profond » qu'un génie créateur met dans ses œuvres, sens caché souvent dans » les replis les plus intimes de la composition. » On sait d'ailleurs que Schlegel ne répugnait pas à accomplir la tâche négative de la critique, c'est-à-dire à montrer dans leur nudité les œuvres nulles ou mauvaises; c'est même ce genre de talent qui a le plus aidé à le faire connaître, grâce à ses nombreuses polémiques littéraires.

Les travaux critiques de Schlegel se rattachent à deux périodes bien distinctes : la première comprend le temps où il fut collaborateur des *Gelehrte Anzeigen* de Göttingue, de la *Gazette universelle de littérature* et des *Heures;* la seconde commence avec la fondation de l'*Athenæum* par les frères Schlegel en 1798. D'abord disciple soumis de Heyne et de Bürger, puis des illustres maîtres de Weimar et d'Iéna, il marche ensuite sous son propre drapeau, suivi de son frère et de toute l'école romantique. Devint-il en réalité plus indépendant ? Ce qu'il proclamait souvent avec une si intrépide confiance provenait-il toujours de son propre fonds ? Ou bien n'était-ce pas plutôt le reflet d'opinions étrangères ? C'est ce que nous allons examiner.

On doit reconnaître, à l'honneur de Schlegel, la loyauté et la franchise avec lesquelles, dès le début de sa carrière de critique, il admire Schiller, quoiqu'il ne puisse s'empêcher de faire bien des réserves. De même, son culte pour Gœthe ne le rend pas aveugle sur les taches qui déparent quelquefois les plus belles œuvres de ce grand génie. En 1790, il reproche à Gœthe, non-seulement de n'avoir pas approprié sa tragédie du *Tasse* à la représentation, mais encore d'avoir échoué dans le dénoûment, la belle comparaison mise dans la bouche du Tasse étant insuffisante pour effacer le désaccord qui existe entre lui et Antonio. Il pense même qu'aucun des personnages principaux de la pièce n'est peint de manière à exciter l'intérêt du spectateur. Parmi les poésies de Gœthe qui datent des dix dernières années du XVIIIe siècle, Schlegel n'admire pleinement que les *Élégies romaines* et *Hermann et Dorothée*. Il leur a consacré deux brillantes critiques; dans la première il reconnaît à travers le costume antique le poëte vraiment moderne et noblement humain, et dans la seconde il montre sous l'apparente vulgarité du sujet et la simplicité du style la plus haute et la plus profonde poésie. En revanche, les éloges accordés aux *Entretiens des Émigrés allemands* sont très-froids et entremêlés de mainte critique; seulement, quand il arrive à la nouvelle qui les termine, le futur romantique (1796) se sent transporté d'enthousiasme, et il en parle « comme du plus aimable conte qui soit jamais tombé du ciel de la fantaisie sur notre pauvre terre. »

Plusieurs poésies de Schiller, les *Artistes*, la *Promenade*, l'*Idéal* et la *Vie*, sont soumises à une analyse spéciale et détaillée. Des obscurités, des lacunes, des répétitions, des rimes faibles ne diminuent pas l'admiration du critique pour l'ensemble, et il regarde comme le privilége unique de Schiller « une profondeur qui se dérobe pour laisser au lecteur toute la jouissance de la pensée sans lui en faire subir l'effort. »

Dans les *Heures* de 1797 se trouvent les lettres de Schlegel sur la poésie, la mesure et la langue, qui sont tout à fait dans l'esprit et dans la manière des dissertations esthétiques de Schiller, puisqu'elles considèrent l'art comme l'un des plus précieux instruments de la culture humaine, comme le plus puissant auxiliaire de la civilisation. On croit lire Schiller quand on rencontre des phrases comme celle-ci : « L'homme aurait pu rester à jamais dans l'état sauvage, il y serait » même resté nécessairement, si la nature, par maintes forces bien- » faisantes qu'elle avait déposées en lui et autour de lui, n'était devenue » la médiatrice entre ses sens et la raison. Il n'aperçoit pas la main » qui le guide, mais lorsqu'il arrive à un degré plus élevé de dévelop- » pement, il se retourne, et reconnaît avec étonnement dans ses rêves » d'autrefois les symboles des vérités qui lui sont le plus chères, dans » ce qui fut souvent un jeu, le prélude de l'austère devoir. » A propos d'une pièce de Schiller, le *Génie*, Schlegel fait quelques objections à la théorie de l'auteur, d'après laquelle le talent, pour s'épurer et s'élever, pour se rendre capable de la vraie poésie, doit être fécondé par des travaux philosophiques et critiques. « Il y a incontestable- » ment, disait Schlegel, des travaux de l'esprit qui sont mortels pour » l'inspiration : pourquoi le poëte, qui a tout à y perdre, serait-il » précisément obligé de s'y livrer ? » Cependant il parle de Schiller comme d'un poëte « qui a heureusement traversé cette périlleuse » aventure de sortir sain et sauf du tombeau et de la corruption, chez » lequel on est forcé d'admirer tantôt la fine analyse du penseur, » tantôt la pénétrante émotion de l'artiste; mais, ajoute Schlegel, un » succès rare, presque sans exemple, ne doit pas servir de modèle. »

Quant à Shakespeare, Gœthe a incontestablement le mérite d'avoir révélé le poëte anglais à l'Allemagne, surtout par ses discussions sur *Hamlet* dans *Wilhem Meister*. Mais Gœthe, comme Schiller, différait trop de Shakespeare pour arriver à le comprendre pleinement. Le génie des deux grands poëtes allemands les entraînait ailleurs; et quand ils furent rapprochés l'un de l'autre, ils devaient tendre, avec l'aide de l'art classique des Grecs, à s'élever du réalisme shakespearien de leurs premières poésies à la pure idéalité. Ainsi, Schiller s'efforçait de faire chausser aux sorcières de Macbeth le cothurne des antiques Furies, et mettait dans la bouche du veilleur de nuit un vers édifiant à la place de son discours humoristique. Gœthe, de son côté, fondant en un seul personnage le Fortinbras et le Horatio de *Hamlet*, commettait dans un sujet capital une méprise énorme. Ici, on doit le dire, un esprit de second ordre pouvait rendre plus de services que

Gœthe et Schiller, parce qu'il se plaçait moins, si je puis m'exprimer ainsi, à son propre point de vue. Schlegel en particulier devait réussir dans cette entreprise, non-seulement par la nature de ses facultés, mais encore par le caractère de la génération littéraire à laquelle il appartenait et qui se réunissait déjà autour de lui. Cette génération s'efforçait de rompre avec les traditions classiques de Gœthe et de Schiller pour arriver à des formes plus libres. Nous n'avons pas à apprécier ici les productions originales de l'école romantique, mais elle avait une vive intelligence des poésies de Shakespeare. La dissertation de Schlegel sur *Roméo et Juliette* est un chef-d'œuvre de critique positive, c'est-à-dire de cette critique qui dévoile l'organisme intérieur d'une grande œuvre et qui en explique les détails dans leurs rapports avec l'ensemble. On pardonne aisément ici à Schlegel l'excès d'enthousiasme qui lui fait admirer jusqu'aux taches de l'objet aimé, je veux dire les jeux de mots de Shakespeare et les autres défauts de son époque qu'on remarque en lui.

Les autres études de Schlegel qui se rapportent à la même date, roulant sur une foule de productions depuis longtemps tombées dans l'oubli, ne sauraient nous intéresser. Remarquons seulement que dès cette époque il attaquait Iffland et Kotzebue, l'un à cause de son pédantisme anti-poétique qui aime à peindre la laideur, l'autre à cause de sa larmoyante immoralité.

Tant qu'il travailla seul auprès des grands maîtres, Schlegel resta dans les limites du style traditionnel. Avec l'*Athenæum* commença cette coterie littéraire indépendante, à la tête de laquelle se trouvaient Schlegel, Tieck, Novalis, Schleiermacher, etc. Noms et sujets, tout dans cette publication nous ramène, d'une part à la polémique que Gœthe et Schiller venaient de renouveler dans les *Xénies*, de l'autre, au séjour plus ou moins prolongé des principaux chefs de l'école romantique à Iéna. Le « système de la science, » dans sa nouveauté première, communiquait alors aux esprits une impulsion puissante. A « *la science de la science*, » de Fichte correspondait « *la poésie de la poésie*, » qui devait à son origine quelque chose de purement théorique, une notion exacte de la poésie, mais non la vertu de la créer. La différence essentielle, en effet, entre les novateurs de cette époque et ceux de l'époque antérieure, c'est que ces derniers avaient pour auxiliaires la puissante fécondité d'un Gœthe, tandis que la nouvelle école se voyait réduite à s'appuyer principalement sur des productions étrangères. C'était Tieck, comme on sait, qui devait représenter le poëte de l'école. Avant de le connaître, en 1797, Schlegel avait déjà parlé avec

éloge de la *Barbe bleue* et du *Chat botté* de Tieck, publiés d'abord sous le nom de *Peter Leberecht*, « on y sentait, avait-il dit, un véritable poëte. » Plus tard, c'est la collection des *Contes populaires*, que notre critique recommande à tous ceux qui aiment à se détourner des lourdes créations matérielles, pour savourer le charme des œuvres gracieuses et brillantes de la fantaisie. La nouvelle école poursuivait de ses railleries le naturel pesant et le bon sens banal de Voss lui-même. Malgré tous les services rendus par ce poëte, les oreilles raffinées des Romantiques étaient blessées de la rudesse et des inégalités de ses vers, que Schlegel définissait « un mélange de vieux mots et de vieilles tournures allemandes rajeunies avec des provincialismes bas-saxons et des affectations érudites. »

Dans les *Critiques et Portraits* des frères Schlegel, publiés en 1805, Guillaume prit la défense de Bürger contre Schiller qui, plusieurs années auparavant, avait traité avec rigueur le vieux poëte dans un article célèbre. La reconnaissance que Schlegel conserva toute sa vie pour Bürger, « son premier maître dans l'art des chants, » comme il l'appelle, est un trait remarquable chez un homme qui n'a jamais montré beaucoup de sentiment. L'article de Schiller était incomplet, et l'on ne peut donner tout à fait tort à Schlegel lorsqu'il dit que l'auteur de *Wallenstein* ne comprenait pas assez Bürger pour être en état de le louer. Mais il est curieux de voir Schlegel, en même temps qu'il restituait à Bürger sa part méritée d'éloges, le condamner cependant par des considérations plus profondes et plus fortes que celles de Schiller. Au lieu de le juger au point de vue d'un vague idéalisme, c'est-à-dire de faire comparaître le prévenu devant un tribunal qu'il récusait, il le prend au mot, s'en tient à sa prétention d'être un poëte populaire, et montre, en le comparant aux maîtres anglais, que Bürger avait pris surtout pour modèles, combien il est loin du véritable ton populaire, et combien, en voulant y atteindre, il devient démagogique et grossier. Cette critique est un vrai chef-d'œuvre, mais elle ne réfute pas les attaques dirigées contre Bürger, elle les complète et les confirme; et Schiller, comme il en faisait plus tard la remarque, aurait eu non à rétracter son jugement, mais à l'appuyer sur des raisons plus solides. Son appréciation était juste, bien que son raisonnement laissât à désirer.

Schlegel réunit dans son *Cours sur l'art dramatique et la littérature* (1809-1811) ses principales études littéraires et critiques. Ce cours, imprimé plusieurs fois en Allemagne, n'a pas obtenu moins de succès à l'étranger, car il est substantiel sans pesanteur, sérieux sans séche-

resse, clair sans platitude. Ce que Lessing et Herder, Gœthe et Schiller avaient pensé et publié sur l'essence de la poésie, et en particulier de la poésie dramatique, sur les différences entre la poésie antique et moderne, française et anglaise, se trouve réuni dans cet ouvrage ; les appréciations de ces maîtres sont développées avec talent, et Schlegel y joint son propre jugement, modifié d'après la connaissance approfondie qu'il avait de Shakespeare et du théâtre espagnol. Le théâtre classique et le théâtre romantique, Eschyle, Sophocle, Aristophane, d'un côté, Shakespeare, Calderon de l'autre, y sont mis en parallèle. Tout en saluant le théâtre grec dans sa grandeur idéale, Schlegel reconnaît cependant au théâtre moderne ses lois, sa raison d'être et son entière indépendance. Le théâtre français, que Schlegel, après Lessing, attaque très-vivement, est représenté avec sa nature hybride, n'appartenant ni aux classiques ni aux romantiques, pas assez grand pour les uns, pas assez libre pour les autres, ni assez vrai pour aucun. Ce cours embrasse le théâtre grec, le théâtre français et le théâtre anglais, personnifié dans Shakespeare, et qui forme comme la synthèse des deux autres. Quelques courtes remarques sur le théâtre espagnol et le théâtre allemand s'y joignent sous forme d'appendice; quant au théâtre italien, Schlegel en parle brièvement dans quelques pages qui précèdent l'étude sur le théâtre français. Les considérations que cet ouvrage renferme sur les principaux poëtes grecs, français, allemands, et avant tout sur Shakespeare, sont encore, malgré des travaux plus récents et plus approfondis, d'une haute importance, et elles ont puissamment contribué à donner plus de sûreté à notre jugement et plus de sévérité à notre goût. On y trouve des paroles d'une vérité frappante : « Ce n'est que devant le groupe de la Niobé ou du Laocoon que nous » apprenons véritablement à comprendre les tragédies de Sophocle. » « Toute poésie vraiment créatrice ne peut sortir que de la vie intérieure d'un peuple, et la source de cette vie, c'est la religion. » Dans son coup d'œil sur l'histoire du théâtre allemand, Schlegel, en vrai romantique, ne pardonne pas à Gottsched l'expulsion du *Hanswurst* [1]. Il blâme Lessing d'avoir introduit la prose dans le drame allemand, et cependant notre théâtre aurait eu sans cela bien de la peine à se dégager de l'influence française.

Il accorde à Gœthe « un immense talent dramatique, mais dramatique bien plutôt que scénique. » « Gœthe, dit-il, se plaît beaucoup plus aux développements délicats qu'à une puissante action

[1] L'Arlequin du théâtre allemand. (*N. d. T.*)

» extérieure ; cette douceur même et cette grâce de son esprit l'empê-
» chent de chercher à exercer sur les masses une action plus puissante. »
Distinction fort juste que Gœthe lui-même laisse entrevoir et que récemment Gervinus a confirmée et précisée. Dans ce mot « l'action sur les masses, » il y a déjà pour les initiés un trait contre Schiller auquel Schlegel reproche ailleurs de l'avoir recherchée ; mais dans son cours, il se borne à dire que le grand poëte était « muni de tous les talents nécessaires pour agir à la fois sur la foule et sur les plus nobles esprits. » On ne saurait faire qu'une seule objection aux reproches adressés par Schlegel aux drames de Schiller, c'est qu'on peut retourner contre lui ce qu'il avait dit en prenant la défense de Bürger, « il n'avait pas le droit de critiquer une œuvre dont il n'avait pas su apprécier les beautés. »

Nous nous sommes demandé si l'adhésion de Schlegel à l'école romantique avait été favorable au libre développement de son originalité. Cette affiliation, cela est certain, lui imposa plus d'une idée qu'il dut rejeter plus tard. Personne n'a reconnu plus vite ni exprimé plus vivement que Schlegel par où cette école péchait, au moment même où il semblait être plus attaché à ses doctrines. « Les poëtes » d'aujourdhui, écrivait-il dès l'année 1806, ont fait de l'imagina- » tion, et encore d'une imagination fantaisiste, oisive, rêveuse, le » principal élément de leurs poésies. On s'est laissé entraîner par les » chimères les plus hardies et les plus outrées ; on a cherché à dégager » la langue de toute entrave en introduisant des mètres poétiques » empruntés aux langues étrangères, ou en inventant des formes » nouvelles; on s'est plu par-dessus tout aux jeux aimables, mais sou- » vent trop capricieux de la fantaisie. Au début, cela pouvait être » salutaire à cause de la sécheresse prosaïque contre laquelle on réagis- » sait ; le cœur réclamait ses droits, et dans l'art comme dans la vie » ce sont les choses les plus simples et les plus ordinaires qui sont » aussi les plus élevées. Mais plus notre mollesse allemande nous a fait » tomber, plus nous avons besoin d'une poésie non pas rêveuse, mais » vigilante, énergique, patriotique surtout. Peut-être, tant que notre » indépendance et notre nationalité seront si gravement menacées, la » poésie doit-elle chez nous céder le pas à l'éloquence. Quand viendra- » t-il donc celui qui fera revivre, dans des drames semblables aux » pièces historiques de Shakespeare, les époques de l'histoire de » l'Allemagne où de semblables dangers menaçaient notre pays et » furent surmontés par la loyauté et l'héroïsme? » Tous ceux qui lisent ce passage ont sur les lèvres le nom de Schiller dont la *Jeanne d'Arc* et

le *Guillaume Tell* répondaient précisément aux conditions exigées ici, de Schiller dont les qualités spéciales et la tendance oratoire elle-même, qui est un défaut en poésie, sont signalées et réclamées par Schlegel comme un besoin de l'époque. Mais non, de Schiller pas un seul mot. Au lieu de nommer le grand poëte dramatique, Schlegel continue en ces termes : « Tieck avait autrefois un plan de ce genre pour la » guerre de Trente ans (et *Wallenstein !* on n'en parle pas plus que s'il » n'existait pas), malheureusement il ne l'a pas exécuté. Plusieurs » autres périodes, celle d'Henri IV, des Hohenstaufen, etc., fourniraient » aussi une riche matière. » Et à un autre endroit il célèbre comme un service considérable rendu dans ce sens un recueil de petites pièces lyriques de F. Schlegel et autres !

A cette complaisance pour les jeux de l'imagination, dont Schlegel sentait pourtant si bien les inconvénients, se joignait naturellement un autre caractère de l'école romantique, je veux dire l'exclusivisme aristocratique. « Cette tendance, dit Schlegel, résulte en partie de » l'état dans lequel nous avons trouvé la poésie, lorsque nous avons » voulu la faire revivre. Il y avait une telle abondance de platitude » prosaïque, la faveur générale était prodiguée à de si pitoyables » idoles, que nous voulûmes nous séparer le plus possible d'un » public vulgaire, et que nous nous décidâmes à cultiver la poésie » exclusivement pour les quelques douzaines de vrais Allemands qui » représentaient à nos yeux la nation. Nous ne faisions d'ailleurs en » cela qu'user d'un droit incontestable ; le poëte dramatique seul a » pour obligation d'être populaire, de contenter les lettrés et de plaire » à la foule, double triomphe que surent obtenir Shakespeare et » Calderon. » — Et Schiller ? Encore une fois on ne peut s'empêcher de compléter ce passage par celui du *Cours sur l'art et la littérature dramatique*, où, comme nous l'avons vu, Schlegel dit de Schiller qu'il possédait tous les dons nécessaires pour agir fortement à la fois sur la foule et sur les esprits distingués. Mais, remarquons-le bien, Schlegel parlait ainsi devant le nombreux public de ses auditeurs de Vienne et devant le public plus nombreux encore de ses lecteurs. A huis clos, avec un ami, il s'exprimait tout autrement. « D'où viennent donc, écrit-il à Fouqué, la grande renommée et la popularité de Schiller ? Ne les a-t-il pas conquises en courant toute sa vie après ce qui remue et ce qui secoue, dût-il y arriver *per fas aut nefas ?* »

Quoi ! Schiller au sujet duquel Schlegel avait dit cette belle parole : « C'était, dans le sens exact du mot, un grand et honnête artiste qui tendait d'un cœur pur au vrai et au beau, et qui sacrifiait à son noble

idéal sa personnalité tout entière; car il était exempt de cet amour-propre mesquin et de cette jalousie trop fréquente chez les meilleurs esprits; » ce « grand et honnête artiste, » uniquement préoccupé du vrai et du beau, aurait couru toute sa vie après l'effet! Comment expliquer cette contradiction? C'est que l'éloge est tiré du *Cours* dans lequel Schlegel ne pouvait se mettre en opposition flagrante avec l'assemblée devant laquelle il parlait et avec les lecteurs pour lesquels il écrivait. Vis-à-vis du public il n'avait pas encore le courage de protester contre l'enthousiasme que toute l'Allemagne éprouvait pour Schiller. Mais dans des lettres adressées à un membre de sa coterie littéraire, dans des épigrammes, méchante engeance qu'il tenait enfermée dans un pupitre et qui ne devait voir le jour que bien des années après, il soulageait son cœur et il exprimait sa véritable pensée; il ne pouvait pardonner à Schiller ce malheureux effet que les romantiques poursuivaient en vain et que Schiller atteignit toujours. Aussi le représentait-il comme un homme qui ne se serait point proposé de plus noble but. Et cependant c'est dans les paroles de Schlegel rapportées plus haut que se trouve la seule explication vraie et complète de la sympathique émotion que Schiller communique à tous, de l'influence presque nulle, au contraire, des poésies romantiques et de l'oubli où elles sont tombées aujourd'hui. Schiller n'offrait pas comme eux au public des friandises exquises, mais un aliment solide et sain, le vrai pain de la vie.

Quand l'école romantique reprochait à Schiller de mêler à sa poésie trop de réflexions philosophiques, quand elle soumettait à une critique inexorable ses nombreux défauts de composition et de détail, elle était certainement dans son droit. Mais lorsqu'elle allait plus loin, et qu'elle ne craignait pas d'attribuer sa popularité à ses défauts, de nier même son talent de poëte, elle trahissait le sentiment d'envie que lui inspiraient des succès dont elle se voyait frustrée. Schlegel, en poursuivant sans cesse de sa haine et de son implacable ironie celui qu'il avait reconnu publiquement pour un « grand et honnête artiste, » commettait une faute que la nation allemande ne lui pardonnera pas. Il se peut que des froissements personnels aient contribué à cette animosité. Schlegel dit quelque part que Schiller lui avait donné lieu de se plaindre en lui retirant son amitié (sans pourtant que les relations littéraires fussent interrompues) à cause d'une sortie de Frédéric Schlegel contre les *Heures* [1]. Mais on oublie les faiblesses personnelles

[1] Le fait nous est connu par leur correspondance.

d'un grand homme, surtout après sa mort, quand on n'est pas soi-même un petit esprit.

Puisque Schlegel attaque aussi Schiller au point de vue du style et reproche à ses écrits une élégance froide et roide, reproche, disons-le en passant, juste seulement en ce sens que l'appropriation de la pensée et de la langue de Kant donna parfois quelque chose de tendu et de sec à la prose de Schiller, ce serait bien ici le lieu de dire un mot du style de Schlegel. Il n'a ni le mouvement dramatique et la vive concision de Lessing, ni la plénitude oratoire et la force de pensée de Schiller, ni le calme épique dont Gœthe se revêt jusque dans sa dissertation ; mais il est coulant et agréable, clair et précis, quelquefois pittoresque, et s'il a souvent trop d'ampleur, il sait aussi se concentrer, quand il le faut, dans une excessive brièveté.

Il est temps de jeter un regard sur les travaux critiques de Schlegel dans un autre domaine où il ne s'est pas exercé non plus sans gloire et sans utilité, celui des beaux-arts. Comme on pouvait s'y attendre, Schlegel représente aussi dans ce domaine la conception vraiment artistique et idéaliste contre le principe d'une plate imitation de la nature. Il ne veut accepter le réalisme qu'ainsi défini : « l'art, comme la nature, créant d'une manière indépendante, et produisant des œuvres vivantes, douées d'une force intérieure et achevées en elles-mêmes. » Une foule d'observations montrent avec quelle profondeur Schlegel avait pénétré dans l'essence de l'art ancien et de l'art moderne, et combien il en avait étudié les caractères distinctifs : « L'art des » Anciens et celui des Modernes, dans leur essence la plus intime, ne » sont pas seulement dissemblables, ils sont opposés. L'art des Grecs » avait pour point de départ le corps, chez les Modernes, c'est l'âme. » Dans les œuvres des Grecs, le corps humain était doué déjà de toute » la perfection de sa structure, les mouvements du corps, le déploie- » ment de sa force, étaient imités de la manière la plus expressive » bien avant que l'âme se peignît sur le visage. Et même cette dignité » et cette beauté de la tête qui, indépendamment de l'expression, » résulte de la proportion des parties, fut découverte assez tard par les » Grecs. Chez les anciens peintres chrétiens, au contraire, le corps » est imparfaitement ébauché et mis là comme un mal nécessaire, pour » ainsi dire, tandis que dans l'expression variée des physionomies se » révèlent déjà les plus délicates nuances des sentiments et qu'ils » réussissent à peindre la beauté de l'âme. »

Dans sa critique d'art, Schlegel est plus encore que dans sa critique littéraire sous l'influence des préjugés de l'école romantique.

Ainsi il veut que l'architecture des Égyptiens ait été beaucoup plus riche d'imagination que celle des Grecs, qui, en comparaison, n'était qu'une miniature. Remarque qui pourrait passer pour vraie, s'il n'y manquait un correctif qui change toute la question. Dans le même endroit, Schlegel parle du charme irrésistible des imitations d'Adrien qui unissent « la grâce des Grecs à la gravité des Égyptiens, l'habileté dans la reproduction du nu, et l'austérité solennelle des attitudes antiques. » Quiconque cependant ne partage pas la manie propre à l'école romantique de mettre du vin nouveau dans de vieilles outres, trouvera parfaitement insupportable cette antiquité factice. C'est pour la même raison que Winckelmann trouva dans notre critique un juge si défavorable; la prévention de Schlegel tenait précisément à l'antipathie de Winckelmann pour l'art chrétien. C'est pour cela aussi que Schlegel défend presque avec irritation contre les éditeurs de Winckelmann la prédilection de l'école nazaréenne pour les maîtres du XIVe et du XVe siècle.

« Plus nous remontons, dit ailleurs Schlegel, dans l'histoire de l'art » des Anciens et de celui des Modernes, plus nous le trouvons exclu- » sivement consacré au culte et déterminé par des conceptions reli- » gieuses. Avec le temps, l'art a perdu son caractère sacré, et c'est » de là que vient sa décadence. Dans notre siècle, on n'a cherché » à l'encourager que par des motifs et des vues mondaines, mais ce » n'est pas ainsi qu'on formera de véritables artistes. La science, » l'observation des choses réelles ne suffisent pas à l'homme pour » l'élever à des créations vraies et originales. L'artiste doit recevoir » une consécration supérieure, soit, comme chez les Grecs, dans la » sphère des forces naturelles, soit, comme chez les anciens peintres » chrétiens, dans le royaume spirituel de la régénération intérieure de » l'homme. » — « On n'a pas encore vu, lisons-nous ailleurs, que la » grande peinture historique ait fleuri dans un pays protestant. Le » sentiment national et le fier souvenir des hauts faits du passé ne » produiront jamais rien de surhumain. Si donc l'artiste ne veut pas » tout à fait renoncer au sublime, il est réduit à l'alternative ou de » ressusciter l'idéal religieux de l'ancien monde, ou de continuer à » rendre hommage dans ses créations aux personnes divines et saintes » de la foi chrétienne. » La confusion qui règne ici dans les idées de Schlegel se trahit jusque dans ses expressions. Il est évident que l'observation de la réalité ne suffit pas pour rendre l'esprit capable de vraies créations artistiques, et qu'il faut pour cela une inspiration plus haute; mais que cette inspiration doive être exclusivement religieuse,

comme Schlegel le prétend, ce serait pour l'art un singulier assujettissement. C'est le génie artistique qui est ici en cause. Il s'agit de savoir si ce génie est limité dans le choix de ses sujets aux créations de l'imagination religieuse, ou s'il peut aussi s'inspirer directement de la nature et de l'histoire. Posée en ces termes, la question ne paraît guère douteuse, et pour la trancher à l'avantage exclusif de la religion, il faut, comme le fait ici Schlegel, donner à l'idéal un sens très-restreint. Si, en effet, le but le plus élevé de l'art est et doit être de créer l'idéal dans le sens du miraculeux, du surnaturel, l'art restera toujours limité aux conceptions religieuses; mais si par idéal il faut entendre simplement l'éternelle beauté, le génie artistique saura bien la trouver aussi dans un sujet emprunté à la nature ou à l'histoire. Et d'ailleurs Schlegel sentait bien lui-même les périls qui menacent le règne de la foi quand il se posait cette question : « Combien de temps cette foi doit-elle encore durer? » — « Elle mériterait, se répondait-il, une durée éternelle à cause de sa belle et libre poésie, et c'est ainsi que j'ai cherché à la concevoir. » Mais alors la religion chrétienne est, vis-à-vis de l'art, dans la même position que la religion gréco-romaine, et le choix n'est plus entre une foi morte et une fois vivante, mais entre deux religions poétiques, et la réalité vivante de la nature et de l'histoire.

Cette dernière assertion, que la foi catholique et chrétienne doit être considérée uniquement comme une belle poésie; l'aveu contenu dans les *Œuvres françaises*, que son inclination pour la peinture catholique a été seulement une prédilection d'artiste; les déclarations auxquelles il se vit forcé par une attaque de Voss, et qu'on lit dans l'écrit intitulé *Rectification de quelques malentendus* (1828); le fait enfin que depuis la conversion de son frère, et surtout depuis l'affiliation de ce dernier aux jésuites, les relations entre eux, devenues d'abord plus rares, se rompirent tout à fait; — tous ces indices prouvent suffisamment que les liaisons romantiques de Schlegel ne portèrent pas un préjudice durable à sa liberté d'esprit, et que son protestantisme en particulier n'y succomba point. A la vérité, la Réforme lui apparaissait comme une sorte de rationalisme anticipé, et donnait ainsi prise à ses dédains de romantique. Mais il reconnaissait cependant « que la haute civilisation, sans exemple dans l'histoire, » à laquelle l'Europe est aujourd'hui parvenue, doit être attribuée en » grande partie à la Réforme. » Il voyait en elle « un monument de la » gloire allemande, une époque nécessaire de l'histoire du monde, » dont les utiles conséquences, qui n'ont pas été trop payées par des

» luttes sanglantes, se sont manifestées depuis trois siècles dans » chaque conquête de la science moderne, dans chaque progrès moral » et social, et se sont étendues même sur des pays où la Réforme n'a » pu vaincre les obstacles qui lui étaient opposés. C'est à elle que » l'Europe doit d'être sortie de tutelle; c'est grâce à elle qu'on peut » espérer de combattre victorieusement les tentatives faites pour » emmaillotter de nouveau dans les langes de l'enfance l'esprit humain » parvenu à l'âge de virilité. » Quant au protestantisme sous sa forme actuelle, avec son dogmatisme étroit et son piétisme mesquin, Schlegel a plusieurs fois avoué le peu de sympathie qu'il lui inspirait. N'osant employer pour cette confession hardie sa langue maternelle, il se servait du français, langue à laquelle « le vieil ermite, » confiait volontiers bien des réflexions hérétiques qui ont été réunies dans ses œuvres françaises sous le titre de *Pensées détachées*, d'*Essais philosophiques et historiques*. L'action que la tendance catholique du romantisme exerça sur Schlegel nous est attestée par de remarquables et sincères explications contenues dans une lettre écrite en 1838 à une dame qui n'est pas nommée [1]. Cette lettre se trouve aussi dans ses œuvres françaises [2]. Il y raconte comment ses premiers efforts et ceux de ses jeunes confrères en littérature ayant été dirigés contre une tendance ultra-négative, il avait été amené à en suivre une positive ; que bientôt après, en proie à une profonde douleur, il avait trouvé dans le culte catholique force et consolation ; que Novalis et d'autres avaient confirmé ces sentiments nouveaux ; mais que les conversions, celle de son frère surtout, bien loin de l'attirer, l'avaient tout à fait rejeté dans la voie contraire. « Oui, dit-il en terminant, j'ai fait bien des tentatives, j'ai frappé à » beaucoup de portes ; j'ai demandé des secours à l'imagination et à la » contemplation pour surmonter ma répugnance à admettre une » histoire incroyable et des dogmes qui déconcertent ma raison. J'ai » quelquefois pu me persuader que j'avais la foi chrétienne ; j'ai com- » pris ensuite que c'était une illusion. Pour être réelle, la foi doit être » tellement forte qu'il soit impossible de s'y soustraire. Une foi factice » et arbitraire ne sert à rien. J'ai donc résolu enfin d'être vrai vis-à-vis » de moi-même. Je laisse un libre cours à ma pensée, et je me résigne » aux négations et aux doutes. Je m'en tiens à la religion primitive,

[1] Cette remarquable lettre était adressée, à ce que nous apprend M. Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, t. XIII, art. Favre), à la fille de Mme de Staël, Mme la duchesse de Broglie. (*N. d. T.*)

[2] Ces œuvres françaises ont été publiées à Leipzig (1846), par M. E. Böckling. (*N. d. T.*)

» innée et universelle. Voilà le terme de mon odyssée, voilà mon » Ithaque. »

Pendant ses différents séjours en France, en Italie, en Angleterre et en Suède, Schlegel avait écrit en français plusieurs morceaux détachés et des articles de journaux. Ces fragments traitent, soit des matières politiques, comme le *Système continental*, soit des sujets historiques et philosophiques, comme les *Considérations sur la civilisation en général et sur l'origine et la décadence des religions*, soit des questions d'art, comme la dissertation *sur les chevaux de bronze à Venise*. Quelquefois aussi c'étaient des études destinées à exposer et à défendre les vues esthétiques de l'auteur, souvent fort opposées aux théories traditionnelles des critiques français, par exemple *la comparaison des deux Phèdres*, qu'il publia à Paris en 1807. « Il faut prêcher l'Évangile même aux ennemis, » écrivait-il à ce sujet à Fouqué. On sait combien ont été utiles, pour faire connaître la littérature allemande en France, les relations que Schlegel entretint pendant plusieurs années avec l'éminent auteur de l'*Allemagne;* l'ouvrage de Mme de Staël porte en effet l'empreinte irrécusable des idées de Schlegel.

Il nous reste à considérer dans Schlegel le poëte original. Ce n'était pas là son côté le plus fort, il le sentait bien et il en souffrait. Il déclare au nom de toute l'école romantique qu'elle attache peu de prix à ses propres œuvres, et quant à ses poésies personnelles, il convient « qu'un grand nombre d'entre elles doivent être regardées comme de purs exercices littéraires, de cet ordre de travaux qui aident à la culture du domaine poétique, mais ne peuvent prétendre à une influence considérable. » Schlegel s'est essayé dans le drame, dans la poésie lyrique et dans l'épigramme. Ses travaux dramatiques se composent d'une tragédie d'après Euripide et d'une parodie dans le genre d'Aristophane et de Tieck. A vrai dire l'*Ion* de Schlegel dérive plutôt de l'*Iphigénie* de Gœthe que de l'*Ion* d'Euripide. Gœthe, qui s'était donné la tâche (et l'avait merveilleusement accomplie) d'animer d'une âme moderne l'antique statue, avait « laissé se dénouer doucement dans le fond des cœurs [1] » le nœud, qui, chez Euripide, est tranché par l'intervention extérieure d'une apparition divine. Schlegel n'a ni suivi ni même essayé de suivre la même marche, car il conserve l'intervention surnaturelle. A la vérité, celle-ci, le sujet une fois admis, ne pouvait être évitée, puisque tout le développement de l'action se rattache à la paternité d'Apollon. Le trait dans lequel Schlegel imite

[1] Expression de Schlegel lui-même, dans son *Cours sur l'art et la littérature dramatique*.

Gœthe, c'est-à-dire le dédain de son héroïne pour le mensonge, rendait possible à l'auteur de *Faust* un dénoûment amené par des causes intimes et par les inspirations du cœur; mais la donnée choisie par Schlegel ne l'admettait pas. Car si Créuse se reconnaît la mère d'Ion, le mari devra nécessairement demander une garantie plus haute pour ne pas se croire trompé; aussi ce sujet, bien différent de *l'Iphigénie en Tauride*, ne convenait pas à la poésie moderne. Nous admettrions, à la rigueur, cette paternité divine, mais il faudrait la reléguer à l'arrière-plan; mise en pleine lumière, elle nous rebute par son caractère fabuleux et ôte au drame dont elle est le pivot toute notre sympathie. On peut jusqu'à un certain point accorder à Schlegel qu'il a parfois amélioré Euripide, comme il s'en vante dans un article sur *Ion*; cependant Böttiger, dans ses mémoires, n'a pas trop mal réussi à prouver le contraire. En tout cas ce mérite ne lui servirait pas beaucoup; une édition revue et corrigée d'une pièce antique ne suffit pas pour donner à un moderne droit de cité dans le royaume de la Poésie.

La farce intitulée *la Délivrance de Kotzebue ou le Banni vertueux*, est, comme nous l'avons indiqué déjà, visiblement imitée du *Chat botté* et du *Zerbino* de Tieck. Le navigateur Lapeyrouse veut se mettre à la recherche des drames de Kotzebue, pour demander à tous ces enfants spirituels de sauver leur père, exilé en Sibérie. Le souffleur lui fait comprendre à grand'peine qu'il n'est pas nécessaire de chercher bien loin, car ces personnages sont là, réunis sur le théâtre, et il appelle l'un après l'autre Gurli, l'hetman des Cosaques, Eulalie, le grand prêtre de la Vierge du soleil. On assiste alors aux scènes les plus bouffonnes, qui font ressortir d'une manière vive et piquante la faiblesse et la pauvreté des créations de Kotzebue. Le second acte se passe en Sibérie, mais il renferme trop de trivialités repoussantes pour que nous ayons à nous en occuper. Le dénoûment dans lequel Böttiger et Falk apparaissent parmi les spectateurs du parterre, est trop directement imité de Tieck.

Dans les œuvres lyriques de notre auteur, nous trouvons un certain nombre de romances, essais auxquels Schlegel fut entraîné d'abord par l'exemple de Bürger, puis par la joute poétique de Gœthe et de Schiller, enfin par la passion du romantisme pour les légendes. Si nous examinons une de ces romances les plus anciennes, *Ariane*, par exemple, nous sommes effrayés de son interminable longueur et de la diffusion avec laquelle nous est racontée en quarante-sept stances de huit vers chacune l'histoire de l'héroïne abandonnée par Thésée. Cette incapacité de retrancher les détails insignifiants, est un défaut

commun à la plupart des romances de Schlegel : ainsi *Pygmalion* a trente-cinq strophes de huit vers et *Prométhée* onze pages de tercets. Il faut qu'une romance soit écrite avec un rare talent pour tenir le lecteur en haleine, comme la *Fiancée de Corinthe* de Gœthe, pendant vingt-huit strophes, ou la *Lénore* de Bürger, pendant trente-deux. Mais quel intérêt peuvent présenter ces longs et monotones récits, où Schlegel, sans rien abréger et sans rien nuancer, fait passer sous nos yeux une série de tableaux aussi froids que corrects? Le sujet de Pygmalion nous semble en outre assez mal choisi. La fable de la statue qui s'anime sous les doigts du fils de Dédale, est symbolique ou allégorique, selon le goût du lecteur. Mais traiter cette fable comme une histoire réelle, y faire entrer des motifs psychologiques, c'était une tentative qui devait infailliblement produire une œuvre peu *esthétique*. Ne cherche-t-il pas à nous intéresser en transgressant cette règle sur laquelle est fondée la pureté du sentiment esthétique, et que Schlegel lui-même a définie dans ces vers :

> Vénus se montre nue, et la vie respire dans le marbre.
> Cependant elle n'éveille de désirs que dans des sens grossiers.

Si quelque chose pouvait diminuer l'impression déplaisante d'un tel sujet, ce serait la manière empreinte de naïveté et presque d'*humour* dont Ovide l'a traité, manière bien supérieure au pathétique sentimental de notre poëte. La plus heureuse des romances de Schlegel est, selon nous, la plus courte, *La prière exaucée*, imitée de l'espagnol; car Schlegel n'est jamais plus fort que quand il s'appuie sur autrui. *Arion* est une pièce très-célèbre; non-seulement on la trouve dans la plupart des recueils de poésies détachées, mais le cicerone de Schwetzingen [1] lui-même désignait, il y a quelques années, la fontaine qui représente Arion, dans le jardin du château, sous le titre donné par Schlegel : « le Maître des sons » *(der Tonemeister)*. Il est curieux d'observer que, vers la même époque, Schiller dans les *Grues d'Ibycus* et Schlegel dans l'anecdote d'Arion, tirée d'Hérodote, ont rencontré un sujet presque identique, et que néanmoins, dans la manière dont ils l'ont traité, on ne peut reconnaître aucune influence de l'un sur l'autre. D'un côté, on voit

> Ibycus, l'ami des Dieux,
> ... Qu'Apollon favorisa du don du chant,
> Des douces paroles de la poésie,

[1] Château du grand-duc de Bade, près de Mannheim.

de l'autre Arion

..... Le maître des sons,
Sous la main duquel la cithare prenait vie,
Qui réjouissait tous les cœurs,
Et que chacun recevait avec joie.

L'un se dirige

.... Appuyé sur son léger bâton,
Vers Rhegium, le cœur plein de Dieu :

l'autre

..... chargé d'or,
Part des rives de Tarente
Et retourne vers la belle Hellas sa patrie.

Dans les deux cas, c'est un chantre qui, attaqué par des meurtriers pendant son voyage, est miraculeusement sauvé ou vengé. L'infériorité notable de l'*Arion* tient et au sujet lui-même et à la manière dont Schlegel l'a traité, car notre poëte avait plus d'éclat et d'élégance que de force et de grandeur. Nous citerons encore *Campaspe* comme une des plus belles romances de Schlegel sous le rapport de la forme et de la couleur. Son pinceau est plein de chaleur, toutefois il a gâté inutilement l'effet final par son exagération. Que le poëte fasse de l'amante l'épouse du grand Macédonien, cela suffit déjà pour mettre en question si Alexandre avait le droit de la céder à un autre sans son consentement ; mais au moment où il la cède, Alexandre se vante auprès d'Apelles d'avoir voulu cette union, quand il l'a chargé de faire le portrait de Campaspe, et cela nous donne le soupçon fâcheux que le prince avait arrangé l'affaire pour se débarrasser d'une maîtresse dont il était las.

Nous voici tout d'un coup transportés sous un autre ciel, et il est burlesque, après les beaux vers qui terminent cette romance,

Puisque tu sais reproduire sa beauté,
Conquiers aussi sa faveur ;
Et laisse achever à l'amour
Ce que ton art a commencé.

de trouver à la page suivante :

Saint Luc eut une vision, etc.

Car c'est à cet endroit du recueil que sont placées les romances chrétiennes, bien inférieures, selon nous, aux œuvres analogues de la maturité de Schlegel : le froc légendaire du moine mendiant va mal à l'élégance naturelle de l'homme du monde. Schlegel disait des ballades de Schiller, comparées à celles de Bürger, qu'elles avaient été composées malgré Minerve, et que ce fut une Némésis qui les lui inspira, chacun pouvant faire la comparaison entre *Lénore*, le *Chasseur sauvage*, la *Fille du pasteur de Taubenheim* d'un côté, et *Fridolin*, le *Plongeur*, le *Combat avec le dragon* de l'autre. (Les plus parfaites, comme les *Grues d'Ibycus*, sont à dessein passées sous silence.) La nation allemande a depuis longtemps comparé les ballades de Schiller et celles de Schlegel : on sait le jugement qu'elle a porté sur les unes et sur les autres.

Le recueil débute par des sonnets, une pièce inquiétante, à la vue de laquelle nous serions tentés de *laisser toute espérance :* je veux parler du sonnet dans lequel Schlegel énumère ses titres de gloire. Ce qui ressemble à une sorte de folie, c'est moins le panégyrique lui-même que l'emphase avec laquelle s'exprime le poëte :

> Quel nom lui donnera la voix de l'avenir?
> Nul ne le sait; mais cette génération le saluait
> Sous le nom d'Auguste Wilhem Schlegel!

Il s'y déclare en particulier

> Vainqueur, modèle, maître dans le sonnet.

Ce serait à coup sûr un vrai miracle de voir une forme poétique créée par l'Italie, sa terre maternelle, attendre son plus grand maître de ce côté-ci des Alpes, où elle ne pouvait jamais être cultivée qu'en serre chaude. Si nous examinons de plus près les sonnets de Schlegel, nous pouvons les définir pour la plupart *des épigrammes dans le sens de l'Anthologie grecque*. Tantôt ce sont des tableaux, saints ou profanes, reproduits dans un moindre cadre; tantôt c'est la vie et le génie de poëtes illustres, caractérisés en quelques vers, ou bien une esquisse de quelqu'une de leurs œuvres. On y trouve toujours la justesse du coup d'œil, la finesse du sentiment ou de la pensée, la beauté du langage. Qu'on lise entre autres la *Sainte Famille*, le *Sacrifice d'Isaac*, puis *Léda*, *Ion*, *Cervantes*, *Pétrarque*, *Flemming*. Le sonnet sur Gœthe est gâté par des jeux de mots pour lesquels Schlegel avait malheureusement un

faible. Mais le sonnet vraiment beau, celui auquel Pétrarque doit sa gloire, restera toujours le sonnet proprement dit, où un sentiment qui sort directement des profondeurs de l'âme, jaillit et retombe en brillantes et sonores cascades, et Schlegel a peu de sonnets de ce genre; on en peut citer cependant quelques-uns d'une rare suavité, tels que le *Voisinage redoutable*, *Chant et Baiser*, et deux ou trois qui roulent sur des sujets politiques.

Dans les poésies légères, on trouve des jeux de galanterie aimables et gracieux, des hommages à des femmes célèbres par leur beauté, leur talent ou leur esprit; ainsi l'*Enfant des fées*, dédié à l'actrice Bethmann. Enfin, parmi les élégies, Schlegel regarde avec raison comme la plus émouvante celle qu'il a consacrée à son frère mort dans l'Inde; les deux autres, l'*Art des Grecs* et *Rome*, sont des morceaux savants et corrects, mais froids. Ce serait plutôt dans les épigrammes proprement dites et les satires, dans celles surtout qui sont dirigées contre les littérateurs de son temps, qu'il faudrait chercher les œuvres les plus remarquables de Schlegel comme poëte original. Pourquoi faut-il qu'ici encore nous rencontrions des *charges* déplaisantes, telles que les railleries contre Schiller, auxquelles nous avons déjà fait allusion? Quand le savant traducteur reproche à Schiller son ignorance, lorsqu'il parle des traductions poétiques de Gœthe et de Schiller comme « d'un vrai bousillage, » on peut encore, jusqu'à un certain point, lui laisser ce plaisir, mais lorsqu'il ose dire de Schiller : *Aucun sentiment pur et frais ne s'échappait de son cœur desséché....*, etc., il est permis de retourner contre lui-même ses propres paroles :

> ... Dieu me pardonne!
> Le mendiant Irus traite Crésus de gueux!

Parmi les *Anti-Schilleriana*, les uns ne sont pas même plaisants, la passion haineuse qui les a inspirés est trop visible; les autres, comme celui qui est dirigé contre la *Cloche*, tombent à plat, car ils ne trouvent aucune prise sur l'objet qu'ils voulaient atteindre; d'autres enfin, comme l'épigramme sur les détails domestiques de la correspondance de Gœthe et de Schiller, méritent les deux reproches à la fois et provoquent tout naturellement cette question : Comment, ô vous qui avez si bien compris dans Shakespeare le prix des scènes comiques entremêlées aux tragiques, refusez-vous d'admettre qu'il peut y avoir du plaisir à trouver parfois, dans la correspondance de deux grands hommes, à côté des nobles choses qui les occupaient, la preuve aussi qu'ils furent des

hommes comme nous? — Beaucoup de jalousie, beaucoup d'animosité personnelle règnent dans ces épigrammes; on y voit Schlegel envier même à son vieil ami Tieck son succès tardif à la cour de Charlottenbourg. C'est là l'inconvénient du genre; mais lorsque les satires atteignent leur but, et que l'arrière-goût amer ne s'y fait pas trop sentir, nous ne devons pas nous reprocher le plaisir que nous y prenons. Il en est en effet d'excellentes, par exemple celles qui sont dirigées contre Schelling, Schleiermacher, Hégel. L'épigramme contre Zelter a de l'éclat, et celles dont il a criblé Niebuhr sont souvent heureuses. N'oublions pas non plus les railleries sur Merkel et sur Kotzebue. Sa plaisanterie est charmante quand l'épigramme devient une ballade de parodie, un chant alterné. Voyez la ballade de l'*Enlèvement des Sabines* et de la *Découverte de la ville de Guirium* contre une hypothèse de Niebuhr, où Schlegel montre fort à propos combien il a profité des leçons de Bürger; voyez encore la *Joute lyrique des trois poëtes* (Voss, Matthisson et Schmidt), la *Leçon de philosophie* où il se moque finement de la manière dont Fichte forçait ses auditeurs à le comprendre, enfin le *Chant de fête des actrices allemandes* au retour de Kotzebue. Ces quatre dernières poésies sont certainement des chefs-d'œuvre dans leur genre; cependant il suffit de comparer les *Muses et les Grâces* de Gœthe, avec la *Joute lyrique* de Schlegel, pour voir combien le génie diffère du simple talent dans la solution du même problème. Quoi qu'il en soit, Schlegel mérite dans ce domaine une couronne qu'il n'a point hésité d'ailleurs à se décerner lui-même : « J'attends, dit-il, de la postérité un commentateur pour mes épigrammes. »

D. F. Strauss.

L'ORDRE DANS LA SOCIÉTÉ

D'APRÈS

M. JOHN STUART MILL

Tous ceux qui lisent, en France, connaissent le nom de John Stuart Mill, surtout depuis l'élection de Westminster; mais le nombre de ceux qui en savent davantage n'est pas très-considérable. Je crois même que ce serait une illusion de se figurer que le bruit qui vient de se faire autour de ce nom modifiera beaucoup le caractère un peu platonique de notre admiration pour les œuvres du grand publiciste anglais. Ses livres, sérieux et même un peu sévères, ne sont pas de ceux qu'on puisse espérer de voir adopter avec passion par un public français. Parmi les honnêtes gens qui, en apprenant par le récit des élections anglaises la gloire de l'écrivain, se sont empressés d'acheter ses livres avec la meilleure intention de les lire, il en est plusieurs, j'en suis sûr, qui se sont contentés de feuilleter quelques pages, et qui, sans oser le dire tout haut, admirent peut-être secrètement, sans l'imiter, le courage des lecteurs anglais.

Il faut bien l'avouer, en effet, M. Stuart Mill, le plus Français des esprits anglais, reste cependant suffisamment Anglais pour nous dépayser et pour déconcerter nos habitudes. De ce côté-ci de la Manche, on aime les grandes généralisations systématiques qui embrassent des théories tout entières, les affirmations tranchées, qui se posent carrément, sous forme de principes, aux premières pages d'un livre, et qui, dès l'abord, nous en fournissent la formule complète et la conclusion. Il ne reste plus ensuite qu'à faire défiler les conséquences. Quant aux preuves, nous les considérons volontiers comme assez inutiles, dès que les

principes nous plaisent, et nous y suppléons le plus souvent par une intuition immédiate qui nous incline instinctivement à applaudir ou à blâmer sans réflexion et sans appel. C'est-à-dire que nous sommes presque toujours plus ou moins disposés à approuver, sans preuves, ce qui, par hasard, se trouve en conformité apparente avec nos idées ou nos préjugés, et à rejeter, de la même manière et pour la même raison, ce qui ne cadre pas avec les habitudes de notre esprit. Cela explique pourquoi il faut tant de temps aux idées les plus simples et les plus justes pour s'ouvrir un accès dans nos esprits. Au lieu d'observer et d'étudier patiemment les faits un à un, pour les relier par leurs rapports intellectuels et en tirer les lois, nous sautons par-dessus, et nous tenons à nous élever dès l'abord dans la sphère des fictions métaphysiques, dans la région transcendantale des concepts *à priori*, que nous prenons pour des principes, parce qu'ils sont les résultats d'une élaboration psychologique qui nous a échappé. Ces principes ne sont pourtant, en réalité, que les conclusions d'une série d'expériences dont la multiplicité, simplifiée et généralisée à notre insu par la tendance propre de notre esprit, semble par là même se ramener à une unité purement intellectuelle, qui nous en déguise l'origine. En somme, tout notre artifice consiste à commencer par la fin, à renverser l'ordre naturel du travail de l'intelligence, à donner des conclusions pour des principes.

Cette habitude, conséquence naturelle du mysticisme métaphysique de l'esprit antique, dont nous nous laissons trop pénétrer, a tellement perverti nos esprits que nous ne pouvons plus souffrir qu'on nous ramène à la réalité, à l'expérience, à l'observation des faits. Cette marche nous irrite et nous impatiente par sa lenteur. Bien qu'elle soit la seule sûre et que les sciences naturelles n'aient commencé à progresser que du jour où elles sont entrées résolûment dans la voie de l'observation et de l'induction, nous ne pouvons, dans le domaine des sciences morales, nous résigner à renoncer à nos témérités. Pour nous, c'est déchoir que de marcher sur la terre; il semble que nous rougissions de nous appuyer sur les faits, et l'expérience ne nous paraît bonne qu'à nous couper les ailes.

Tout cela, au fond, n'est qu'un déplorable fétichisme, et en dépit des grands mots, une pure imbécillité d'esprit, soigneusement entretenue par la transfusion officielle et traditionnelle de l'esprit antique au sein des générations modernes. Cette superstition de l'*à priori*, si puissante chez nous par le concours des influences religieuses, de l'esprit et des formes de l'enseignement officiel, et, par suite, des préjugés individuels qui conspirent en sa faveur, se trouve combattue en Angleterre par l'habitude des affaires, par les nécessités de la vie pratique, par l'usage et la liberté des discussions de toutes sortes, qui ont créé partout des besoins d'exactitude et de précision, et qui ont fini par donner aux

esprits ce dédain de l'utopie et de la chimère, cette habitude d'en appeler sans cesse aux faits, à l'expérience, à l'observation, cette netteté et cette sincérité scrupuleuse qui répugnent également à se payer de mots et à en payer les autres, et enfin toutes ces qualités de justesse, de solidité, de simplicité, de rigueur, cet amour exclusif de la vérité, qui constituent essentiellement l'esprit scientifique.

Il est très-permis de croire qu'en commençant à écrire chacun de ses ouvrages, J. Stuart Mill savait parfaitement à quelles conclusions il aboutirait, et que par conséquent il aurait pu, s'il avait voulu, établir dès le début quelqu'une de ces grandes généralisations qu'on appelle des principes, et qui donnent si bon air aux livres qui se placent sous leur invocation. Il aime mieux suivre dans l'exposition de ses idées la méthode qui lui a servi à les trouver. Ce n'est pas, sans doute, par ignorance ou par impuissance d'en trouver une autre; c'est par un choix parfaitement raisonné et par un sentiment très-net des inconvénients qu'il y aurait à suivre un autre ordre. Cela peut nous choquer au point de vue architectural de l'œuvre, offenser nos habitudes d'esthétique littéraire; mais il me paraît difficile de contester les avantages de sa méthode pour la certitude et la solidité de la démonstration. Pour quiconque a su triompher du premier étonnement et de la défiance que nous inspire tout ce qui est en désaccord avec nos préjugés, il y a un plaisir élevé à se sentir mené par un tel guide vers un but plus ou moins clairement entrevu d'abord, dont chaque pas nous rapproche par une progression lente mais sûre, et qui semble grandir, se compléter, se préciser peu à peu devant nos yeux à mesure que nous avançons. Nous comprenons qu'au lieu de nous faire suivre, au nom d'un préjugé qui se prend pour un art, la voie d'un dogmatisme stérile, de remplacer la démonstration par l'affirmation et la preuve par un appel constant à nos préventions, il nous emmène à sa suite sur la route qui l'a conduit lui-même à ses découvertes, en nous apprenant à juger de toutes choses par nos propres yeux, et en se gardant bien de rien affirmer qu'il ne nous montre.

Il est bien certain que ce scrupule attentif et presque minutieux ralentit sa marche; mais aussi avec quelle puissance il s'empare des esprits qui l'ont suivi jusqu'au bout! Quelle lumière ressort de cette discussion consciencieuse et prolongée du pour et du contre, où tous les arguments comparaissent à leur tour, sans que jamais on puisse lui adresser ce reproche si commun d'avoir affaibli les objections pour se donner plus beau jeu! Que lui importe que ce soit telle ou telle opinion qui l'emporte, pourvu que ce soit la plus vraie? Il ne s'agit pas pour lui de sa personnalité; il ne songe pas à protéger sa vanité d'inventeur; il ne recherche que la vérité, mais il ne tient pas à l'avoir inventée, pourvu qu'il la possède. Nul n'a mieux compris l'utilité de la contradiction dans les choses de l'esprit; aussi nul ne l'a-t-il mieux supportée, nul ne l'a plus appelée, plus respectée.

Il en résulte pourtant un effet singulier. C'est qu'avec une intrépidité intellectuelle des plus remarquables, avec le plus suprême dédain pour toutes les considérations d'intérêt personnel ou de respect humain, avec la résolution la plus invariable de suivre partout et toujours sa pensée jusqu'où elle le peut mener, il semble, au premier aspect, manquer de hardiesse intellectuelle. Il attirerait bien plus les lecteurs français s'il craignait moins de les tromper et de se tromper lui-même, s'il prenait moins de précautions pour échapper à l'erreur, s'il ne tremblait sans cesse de sortir de la limite de ce qui est démontré et démontrable et de dépasser les réalités de l'expérience par des généralisations trop étendues. Supposez que Stuart Mill ait adopté le ton tranchant, qui est si fort à la mode parmi nos constructeurs de systèmes philosophiques, qu'il se soit jeté dans les audaces d'expression, dans les témérités de formules, dans les jeux de dialectique de Proudhon; qu'il se soit complu, comme lui, à l'ébahissement de la foule et à l'épouvante des bourgeois, tout le monde en France aurait lu les livres de l'écrivain anglais et toute la presse retentirait de son nom. Mais que serait tout ce tapage auprès de l'influence que ses opinions exercent dans son pays, et que bientôt, il faut l'espérer, elles exerceront encore ailleurs? Il aurait sans peine attiré sur lui tous les regards, et il eût pu être célèbre quelques années plus tôt; mais que vaudraient ces témoignages bruyants d'une gloire plus hâtive, auprès de la considération, de l'autorité qu'attachent au nom de Stuart Mill tous les hommes sérieux, de ceux qui apprécient par-dessus tout la sincérité et le respect de soi-même et de sa propre pensée ?

Les électeurs de Westminster se sont fait un grand honneur en envoyant à la chambre des communes un homme qui avait si peu recherché les applaudissements populaires. Je sais bien qu'outre ses grands ouvrages par lesquels seuls il est connu en France, Stuart Mill a publié un nombre considérable d'articles dans les revues et journaux anglais; je n'ignore pas non plus qu'il a prononcé un assez grand nombre de discours dans les meetings et dans des réunions à propos de questions politiques et sociales; mais jamais il n'a flatté les passions ou les préjugés populaires; jamais il n'a fait fléchir l'expression de sa vraie pensée au secret désir de ménager ou d'accroître son influence sur le peuple. Ses discours, comme ses articles, comme ses livres, sont toujours graves et sérieux; ce sont toujours des enseignements se rapportant aux questions sociales ou politiques, et si, sans le chercher, il a pu grouper autour de lui, dans un seul district, assez d'admirateurs pour être appelé à le représenter, il le doit uniquement à l'ascendant de son intelligence, à la sincérité bien connue de sa parole, à l'autorité d'un caractère dont la fermeté et la droiture n'ont jamais été contestées. Cette élection sera mémorable dans l'histoire des élections anglaises, non-seulement par la supériorité intellectuelle et par la valeur morale de l'élu, mais aussi parce que l'élec-

tion de Stuart Mill est en Angleterre le premier exemple d'une élection faite absolument et uniquement par les électeurs eux-mêmes, en dehors de toutes les influences d'argent ou de position sociale.

Mais si Stuart Mill reste Anglais par certains caractères saillants de son esprit, il ne se sépare pas moins de ses concitoyens par quelques-unes de ses tendances les plus remarquables. Ses livres, qui étonnent les lecteurs français par la forme de l'argumentation, par la méthode du développement, par l'importance exclusive attribuée à l'expérience, à l'observation des faits, par le mépris des principes *a priori*, par la défiance des généralisations précipitées et des formules absolues, n'étonnent pas moins les lecteurs anglais par leur indépendance à l'égard de l'opinion, par leur dédain des préjugés, les plus puissants en Angleterre.

Un autre caractère encore qui distingue Stuart Mill de ses concitoyens et le rapproche de l'esprit français, c'est qu'il est à peu près exempt de ce patriotisme exclusif que beaucoup de gens prennent pour une vertu, et qui n'est qu'un préjugé de vanité et d'égoïsme de race trop ordinaire aux écrivains anglais. Pour la plupart, l'horizon s'arrête aux rivages de l'Angleterre, et tout ce qui dépasse cette limite est indifférent ou ennemi. Ces étroites préoccupations de nationalité sont bien loin de la pensée de M. Stuart Mill, et sans faire étalage de fraternité humaine, il confond toutes les classes et tous les peuples dans une bienveillance commune. Il s'intéresse également à tous les progrès sociaux, quelque part qu'ils se produisent. Il ne va pas jusqu'à vouloir partir en guerre pour redresser les torts, mais il appelle de tous ses vœux le temps où le progrès de l'économie politique et de l'association auront transformé la condition des classes misérables, et où ceux de la civilisation, hâtés et assurés par le mélange des intérêts, auront rendu à peu près impossibles ces guerres désastreuses et criminelles que peut encore allumer entre les peuples le caprice ou l'ambition d'un despote, et qui, en égorgeant et en ruinant les hommes les uns par les autres, renouvellent et perpétuent des misères et des haines que la paix finirait par éteindre.

On peut dire que c'est ce sentiment de l'amour de l'humanité qui inspire toutes ses œuvres. Nulle part il ne l'exprime directement ; et un lecteur superficiel, en lisant ces livres tout hérissés de raisonnements et de faits, pourrait à la rigueur ne voir en lui qu'un froid argumentateur aux yeux duquel l'humanité n'aurait qu'une valeur secondaire. Mais s'il n'a pas le lyrisme de l'émotion, il en a l'énergie et l'ardeur, contenues quoique puissantes et vivaces; il porte au fond de son intelligence un principe fécond et vivant dont l'influence se retrouve dans tout ce qu'il a écrit, bien qu'il ne l'ait jamais formulé complétement. Ce principe inspirateur, c'est la conviction profonde et raisonnée que l'homme, par sa nature même, tend au bien, et que pour assurer le

progrès social, politique et moral de l'humanité, point n'est besoin d'aller chercher bien loin : il suffit de laisser aux hommes la liberté d'agir, et l'œuvre des politiques, dans la plupart des cas, doit être, non de stimuler et de pousser, mais simplement d'écarter les obstacles accumulés devant la marche de l'humanité par les ignorances et les préjugés des siécles passés. A mesure que les obstacles disparaîtront, l'humanité, par sa pente même, ira au bien, et la société marchera de progrès en progrès. Voilà en quoi consiste l'ordre dans la société humaine, et il n'y en a pas d'autre. Liberté, développement, amélioration, sont, dans la pensée de M. Stuart Mill, des termes qui s'enchaînent et se supposent.

Telle est, si je ne me trompe, l'idée générale à laquelle se ramènent tous les écrits de M. Mill, et elle s'y manifeste partout d'une manière si éclatante, qu'on a peine à comprendre qu'il ne l'ait pas exprimée directement. Il est impossible de concevoir la liberté, le gouvernement représentatif, tout ce que John Stuart Mill défend avec tant de force, autrement que comme des conséquences logiques du principe général exprimé plus haut. Bien que peut-être M. Mill les défende uniquement parce qu'il y a reconnu les conditions nécessaires d'un accroissement de prospérité, sans se soucier de tirer de là aucune conclusion générale, il n'en reste pas moins clair à nos yeux, que s'il poussait un peu plus avant l'investigation psychologique de sa propre pensée, il y trouverait la formule que je lui prête.

Quoi qu'il en soit, dans une appréciation nécessairement résumée, et qui d'ailleurs s'adresse à un public français, il me paraît difficile d'éviter cette transposition du particulier au général, et de ne pas ramener à quelques formules les observations de faits dont la série constitue l'ensemble des livres de M. Stuart Mill.

Le point de départ de toute connaissance est à ses yeux l'expérience. C'est ce qu'il a amplement développé dans son système de logique rationnelle et inductive. Nous n'avons pas à examiner ici ce livre remarquable; cependant il est impossible de le passer sous silence, car c'est peut-être celui de tous qui nous ouvre le jour le plus complet sur la nature d'esprit de son auteur. C'est là que nous trouvons la justification de la méthode suivie dans tous ses ouvrages.

Du moment que l'expérience est la source et en quelque sorte le réservoir de toute connaissance, il est évident que pour connaître il n'y a qu'à observer les faits. C'est ce que Stuart Mill prouve par une série d'exemples habilement choisis et d'analyses de faits physiques et psychologiques, qui suppriment radicalement toutes les superstitions ontologiques des psychologues métaphysiciens. Si l'examen de ce livre entrait dans mon sujet, je pourrais lui reprocher de ne pas aller jusqu'au bout de quelques-unes de ses affirmations, de trop identifier les faits avec les impressions psychologiques qui les supposent, de ne pas accorder à l'abs-

traction et à la généralisation tout le rôle qui leur appartient dans la formation des sciences humaines. Mais ce n'est pas là la question dont il s'agit. Il nous suffit pour le moment de considérer que ce livre nous donne la clef de l'œuvre entier de M. Stuart Mill. En faisant de l'expérience le point de départ de la connaissance, en lui assignant pour méthode, au moins dans l'état présent de la plupart des sciences, la méthode d'induction, renouvelée et expliquée avec une pénétration et une lucidité admirables; en établissant, dans un autre livre, l'utilité comme le criterium du progrès et du bien à tous les points de vue, il a subordonné la science à l'homme; il a fait de l'humanité le point de départ, le centre et le but de toute connaissance ; il a supprimé cette ontologie tyrannique, ce réalisme oppressif et suranné qui sacrifiait magistralement les hommes à leurs propres préjugés et qui peuplait de despotes insaisissables et invisibles des espaces imaginaires.

Du reste, l'intelligence de Stuart Mill est si nette, il se rend de ses propres idées un compte si précis, que quand même il n'aurait pas écrit ses deux volumes sur la logique, il serait assez facile d'en retrouver les traits principaux dans ses autres ouvrages. Les sujets qu'il traite peuvent être différents, mais la méthode qu'il y applique, le point de vue duquel il les envisage, la nature des solutions auxquelles il s'arrête, tout est semblable, tout procède d'un esprit parfaitement maître de lui-même et que rien ne peut faire dévier de la voie qu'il s'est tracée. Tous ses livres ne sont que les divers chapitres d'un travail qui comprend l'homme tout entier, dans ses rapports avec ses semblables et avec les choses. Qu'il s'occupe de logique, de morale, de politique, d'économie sociale, il n'a qu'un but et qu'une pensée : aider au développement de l'individu, à l'extension de toutes ses puissances et de toutes ses facultés. C'est là pour lui le principe et la fin de toute civilisation, la condition essentielle du bien-être et du bonheur, et tout cela se résume en un mot, la liberté. La liberté, voilà le seul ordre réel et durable dans les sociétés. Aussi ses *Essais sur quelques questions d'économie politique*, qu'il publia en 1844, ne sont-ils en réalité qu'un plaidoyer, plein de faits et d'idées, en faveur de la liberté du commerce et de l'industrie, de même que sa logique était un vigoureux effort en faveur de l'émancipation de l'intelligence humaine. Nul plus que lui n'a contribué à répandre parmi le public intelligent d'Angleterre les idées libérales qui tendent chaque jour à prendre plus d'empire dans l'ordre des choses de l'économie politique. Il ne suffit pas, en effet, que l'homme soit libre comme citoyen vis-à-vis du pouvoir exécutif, s'il peut être entravé dans tout ce qui touche aux intérêts de la vie physique. La liberté politique est d'autant plus désirable qu'elle est la garantie de tout le reste, mais la liberté économique doit être revendiquée avec d'autant plus d'énergie, que l'ignorance de la multitude et les préjugés traditionnels de quelques

groupes considérables et influents l'exposent à être plus longtemps méconnue.

On a fait à ce livre deux reproches qui intéressent trop directement la liberté pour que je les passe sous silence. On a accusé l'auteur d'avoir fait une part trop considérable à l'action directe de l'État. J'admets pour mon compte l'objection, mais seulement dans une certaine mesure. En somme, à quoi se réduit cette action de l'État? A faire au nom du public ce que les particuliers ne pourraient pas faire; le mal au fond ne serait pas bien grave. Ce qui nous prédispose à attacher à cette question une importance, qui peut paraître exagérée à des Anglais, ce sont les souvenirs de notre histoire et les inconvénients toujours présents d'une centralisation extravagante. Écrasés par l'omnipotence de l'État, nous ne songeons qu'aux moyens de nous en délivrer, et nous portons envie à l'Angleterre qui ne connaît pas ce fléau. Nous ne pouvons nous empêcher d'admirer qu'un homme qui jouit de la liberté politique la plus complète ne soit pas, comme nous, effrayé à la pensée d'ajouter quoi que ce soit à la puissance de l'État; nous ne songeons pas que les dangers de cet accroissement de puissance ne peuvent pas être à ses yeux aussi redoutables qu'aux nôtres. La contradiction qu'on a cru voir entre le caractère éminemment libéral de ses opinions politiques et ses conclusions sur le rôle de l'État, n'existe pas en réalité, ou du moins elle n'existe que par rapport à nos propres théories. Nous nous plaçons toujours au point de vue du principe abstrait, et, au nom de la liberté, nous condamnons tout ce qui semble pouvoir lui porter atteinte. Mais l'auteur anglais envisage les choses tout autrement. Pour lui, le droit à la liberté n'est pas un principe, c'est une conséquence, une conclusion de l'expérience. Il ne fixe pas les limites de l'État d'après la notion absolue du droit. Son point de départ et son criterium, c'est la conception nécessairement relative et variable de l'utile. Il réclame la liberté pour l'individu, parce qu'il a observé que l'exercice de la liberté, en donnant à l'activité de l'homme plus de ressort, produit, dans la plupart des cas, des résultats infiniment plus avantageux que la compression. Par conséquent, s'il se rencontre des circonstances où l'intervention de l'État lui paraît être plus utile à la société que la liberté absolue, il peut, sans aucune contradiction, sacrifier la liberté. Tant que l'État se borne à faire ce que ne pourraient pas faire les particuliers ou à stimuler l'initiative individuelle en leur créant des motifs d'agir ou en leur en fournissant les moyens, selon Stuart Mill, l'État ne sort pas de son domaine propre, et le publiciste n'a pour lui que des paroles d'encouragement. Il faut bien le dire, il y a là un danger dont M. Stuart Mill ne s'est pas assez défié. Qui nous garantit que l'État ne se trompera pas, qu'il n'abusera pas du pouvoir qui lui sera laissé de restreindre la liberté individuelle, que, sous le prétexte d'une utilité dont il sera le seul juge, il ne se laissera pas

entraîner à des actes funestes, à des dépenses ruineuses? Rien n'est plus respectable en théorie que l'État; mais en fait, il ne faut jamais oublier que l'État, ce sont des hommes, souvent exposés à plus de chances d'erreur que les autres, et que les faire juges de l'utilité publique, c'est s'exposer à bien des mécomptes.

Si les principes absolus sont rarement applicables dans les affaires humaines, il faut bien avouer que les règles variables, comme celles de l'utilité, ont aussi, à côté de leurs avantages, quelques inconvénients et qu'elles peuvent induire les plus fermes esprits en des erreurs qui nous paraissent singulières. Ainsi, pour prendre un exemple, M. Stuart Mill constate à plusieurs reprises, dans ses *Essais d'économie politique*, que l'excès de population comparativement à la somme des subsistances est une des causes les plus fréquentes de la misère. Cette théorie, connue sous le nom de loi de Malthus, tient une place fort importante dans la science de l'économie politique. M. Mill, profondément convaincu que cette loi économique influe d'une manière considérable sur la prospérité des nations, trouve juste que la loi puisse interdire le mariage à quiconque, au moment de se marier, ne peut pas fournir la preuve qu'il possède de quoi nourrir et élever une famille. Si l'on se place au point de vue de l'utilité, il est certainement déplorable que des misérables puissent mettre au monde des enfants auxquels ils ne pourront donner du pain. Mais cela donne-t-il à la société le droit d'interdire le mariage? La faculté de se marier est-elle réellement un de ces faits purement sociaux qu'on puisse laisser à la discrétion du pouvoir? Et sans remonter jusqu'à la question de droit, qui sait si la nécessité même d'élever une famille n'aurait pas stimulé l'activité de ces parias qu'on condamne, pour le seul crime de pauvreté, à rester exilés de la société, qu'on prive du droit de la famille? Qui sait si, au point de vue même de la société, le célibat forcé d'un si grand nombre de malheureux n'aurait pas des inconvénients plus graves que le mariage dans les plus mauvaises conditions?

Ces exagérations sont rares, il est vrai, dans les livres de M. Stuart Mill; et cette rareté est d'autant plus à noter que par un scrupule de sincérité peu commun, il choisit souvent dans ses argumentations les cas les plus défavorables à sa thèse. Cependant il faut encore relever une erreur qui pourrait avoir des conséquences graves, et qui résulte aussi de la considération exclusive de l'utilité. Le premier devoir de l'homme en société est, dit-il, de ne pas nuire aux intérêts des autres. Il serait facile de faire sortir de ce principe la condamnation de toute concurrence, et la consécration d'un monopole absolu pour les commerçants et les industriels qui se seraient établis les premiers dans un rayon plus ou moins étendu. Je sais bien que Stuart Mill échappe à cette conséquence, en opposant à l'intérêt individuel l'intérêt public qui prononce

en faveur de la concurrence illimitée. Il n'en est pas moins vrai que ce mot d'intérêts présente ici une idée assez vague, et qu'il peut y avoir entre des intérêts opposés d'autres différences que des différences de degrés. Il y a les intérêts illégitimes et les intérêts légitimes, consacrés par la loi et par l'opinion générale. Pourquoi refuser à ceux-ci le nom de droits? Sans doute ce mot lui-même est loin d'être d'une précision absolue, le sens qu'on y attache peut varier beaucoup suivant la théorie d'où l'on dérive l'idée de droit; je sais bien que la signification de ce terme doit se modifier à mesure que se modifie l'idée que nous nous faisons de la nature humaine et des rapports sociaux. Mais, après tout, il est encore plus clair que le mot d'intérêts et l'auteur a eu tort, je crois, de le sacrifier à un scrupule de logique. De quelque théorie que l'on parte, il est manifeste que l'idée de droit a une valeur subjective et des caractères qui ne lui permettent pas de se confondre avec la notion pure de l'utile.

Une fois ces objections faites, j'admets presque complétement, pour mon compte, l'idée de l'ordre dans la société, telle qu'elle ressort des livres de Stuart Mill. Ce que nous en avons dit peut en faire entrevoir le caractère général; nous allons entrer maintenant dans les détails de la question. La situation de l'homme en société peut être envisagée à deux points de vue différents : on peut le considérer comme citoyen ou comme simple particulier. C'est la division qu'a suivie l'auteur. A l'une se rapporte spécialement le livre sur le gouvernement représentatif, à l'autre les deux traités de la *Liberté* et de l'*Utilitarianisme*.

De toutes les formes de gouvernement, la seule qui convienne aux sociétés modernes est celle du gouvernement représentatif, parce que seule elle permet de concilier les nécessités permanentes de la vie politique avec les besoins modernes de la vie privée. Les petits peuples anciens pouvaient avoir leurs assemblées du forum, parce que les citoyens étaient peu nombreux, et que, pendant qu'ils délibéraient, les esclaves travaillaient pour eux. Toutes les conditions de l'existence publique et privée ont changé. Du moment qu'il est devenu impossible que chaque citoyen prenne une part directe aux délibérations publiques, il est manifeste que la meilleure forme de gouvernement est celle qui se rapprochera le plus de la participation personnelle. Cette forme, c'est celle du gouvernement représentatif; et c'est la meilleure parce que, sans imposer aux citoyens presque aucun sacrifice de temps, elle donne cependant à leur intervention dans les affaires de l'État assez d'importance pour qu'ils s'y intéressent, et pour qu'ils puisent dans cette pratique l'instruction et les qualités nécessaires à des citoyens. Mais pour agir avec discernement, il faut avoir le moyen de connaître au moins la situation générale des affaires et l'opinion des hommes éclairés; c'est-à-dire que la liberté de la presse et le droit de

réunion sont les conséquences ou plutôt les conditions essentielles du gouvernement représentatif. Partout où la presse n'est pas libre, et où les citoyens ne peuvent se réunir, partout où par conséquent le pouvoir a la faculté de tromper l'opinion, le gouvernement représentatif n'existe que de nom. On aura beau étendre tant qu'on voudra le droit de suffrage, le nombre des électeurs ne peut suppléer aux lumières qui leur sont refusées. On peut même dire avec quelque apparence que le suffrage universel, en appelant au scrutin des multitudes peu éclairées et en écrasant sous leur vote celui des minorités plus instruites, peut, au moins pour un temps, servir les desseins et les usurpations du despotisme.

C'est là, aux yeux de Stuart Mill, un des dangers inhérents à la démocratie, et il en paraît singulièrement frappé. Il prévoit le cas où le suffrage universel mettrait le pouvoir suprême entre les mains des classes ouvrières, et il redoute, non sans raison, les conséquences qui en pourraient résulter. Personne ne l'accusera d'être l'ennemi des ouvriers et des pauvres. Mais, quelle que soit sa sollicitude bien connue pour leurs intérêts, il n'a jamais hésité à déclarer sa pensée tout entière. Il veut être aimé et respecté du peuple précisément pour sa franchise et son empressement à lui dire toutes les vérités qu'il lui croit utiles. Or nul ne sait mieux que lui combien l'instruction économique de la foule laisse à désirer, et par conséquent quels dangers il y aurait pour la société tout entière à ce que le soin de décider des intérêts sociaux se trouvât remis aux préjugés de la foule.

Mais si nul n'est plus frappé que lui des inconvénients des gouvernements de classe, nul en même temps n'est plus convaincu qu'il serait encore plus mauvais et plus injuste de refuser à une classe quelconque le droit de participer au gouvernement de son pays, uniquement parce qu'elle est la plus nombreuse et la plus malheureuse. Aussi ne cesse-t-il de réclamer le suffrage universel, et il ne lui vient pas à la pensée d'échapper aux dangers de la pratique d'un droit par la négation et la suppression du droit lui-même. Il abandonne aux hommes d'État du continent ce procédé expéditif et commode, qui nous tient lieu de législation dans bien des cas. Il est convaincu que, de même que le seul moyen d'obvier aux dangers de la liberté de la presse, c'est de la donner tout entière; de même l'unique remède à apporter aux infirmités du gouvernement représentatif et du suffrage universel, c'est de les rendre aussi complétement représentatif et universel que possible.

C'est à cette occasion qu'il soumet aux méditations de ses lecteurs la question si grave, et si peu comprise en France, de la représentation des minorités. L'Angleterre, avant même d'avoir le suffrage universel, se préoccupe de son organisation et l'étudie dans ses détails, afin de pouvoir l'appliquer sans secousses et sans dangers. Toute la question est d'armer les minorités contre le despotisme menaçant des majorités. En

effet, il ne suffit pas que deux hommes se réunissent contre un seul, pour qu'aussitôt celui-ci cesse d'avoir aucun droit et pour qu'il doive se résigner à ne plus compter pour rien dans l'État. Or c'est précisément à ce résultat que nous amène le préjugé populaire des majorités. Il suffit qu'un parti ait quelques voix de plus que le parti opposé pour qu'il tranche et décide souverainement, et nul ne songe à se plaindre qu'il abuse de sa puissance, tant qu'il se contente d'annuler politiquement ses adversaires. Ce n'est pas tout encore, il peut arriver (et il arrive souvent), par suite de l'organisation actuelle du suffrage, que l'abus du gouvernement des majorités aboutisse à remettre toute la puissance entre les mains d'une minorité. On peut même voir par une conséquence toute simple, quoique bizarre au premier aspect, le parti vainqueur lui-même être exposé à la tyrannie d'une partie de ses membres. C'est là, il faut l'avouer, un singulier idéal d'ordre social, d'autant plus qu'il n'y a aucune raison pour que cette minorité tyrannique représente l'élite intellectuelle de la nation, comme il pourrait arriver si l'on puisait directement la représentation dans les classes éclairées. Aussi cet idéal n'est-il pas du tout celui de Stuart Mill, et il propose plusieurs méthodes plus ou moins ingénieuses pour échapper à ces injustices du suffrage universel. Le système qu'il préfère est celui qu'a inventé M. Thomas Hare, et qui est un peu trop compliqué pour que je puisse l'exposer ici.

Deux autres réformes considérables, et qui se rapportent également à la question du suffrage, ont été proposées par M. Mill. Toutes deux ont été vivement critiquées. Par la première, il réclame le droit de voter pour les femmes aussi bien que pour les hommes, en faisant observer que puisqu'elles supportent toutes les charges de la société, il est assez naturel qu'elles participent, dans une certaine mesure, à la direction des affaires auxquelles elles sont intéressées, sans compter ce qu'il ne dit peut-être pas assez, que l'on ne s'occupera sérieusement de l'éducation des femmes que quand elles seront sorties de l'état de domesticité où les retiennent les préjugés masculins. Je sais combien cette proposition paraît ridicule à beaucoup de gens, mais j'avoue que je ne puis réussir à voir dans cette impression autre chose que l'effet d'une de ces préventions tenaces qui ne lâchent prise que quand elles sont emportées par l'opinion publique. Je n'ignore pas non plus que si l'on ouvrait maintenant aux femmes l'accès du scrutin, il en pourrait résulter de graves inconvénients. Mais pourquoi? Précisément parce que l'éducation qu'on leur donne est déplorable; parce qu'on ne leur apprend que ce qui abaisse et rétrécit l'esprit; parce qu'on encombre leur intelligence de préjugés de toutes provenances et de toutes couleurs, et que le soin de les instruire est absolument abandonné à des gens dont la spécialité est de ne rien comprendre ni au passé ni au présent, et de maudire,

par piété, tous les progrès intellectuels et ceux-là surtout qui auraient pour effet de relever le sentiment religieux.

L'autre moyen, conseillé par M. Mill, pour faire contre-poids à l'envahissement des foules inintelligentes, c'est de conférer par privilége aux hommes qui feraient preuve d'une instruction au-dessus de la moyenne le droit de voter plusieurs fois. Rien de plus logique, s'il est vrai que l'intelligence soit la base des droits du citoyen, ou si l'on reconnaît que la considération de l'utilité doive dominer légitimement tous les calculs des législateurs. Dans ces deux cas, qui du reste se ramènent à un seul, il est manifeste qu'à une somme supérieure d'intelligence doit correspondre une supériorité de droit social, et qu'au point de vue de la société en général il est avantageux qu'une influence plus considérable appartienne aux hommes plus éclairés. Mais, sans parler des difficultés qu'il y aurait à déterminer arithmétiquement les différents degrés du développement intellectuel, est-il bien démontré qu'on puisse légitimement établir des catégories de cette nature? Chacun des individus qui font partie d'une association politique est citoyen au même titre que tous les autres, car il est également intéressé à ce que la société le protége contre les ennemis du dedans et du dehors, et cette garantie de la sécurité individuelle est précisément la raison d'être de l'association. Il ne faut pas que le prétexte de l'utilité publique nous fasse illusion. L'intérêt public ne peut être ici que l'intérêt de chacun. Or, si aux yeux d'un tiers un millionnaire semble plus intéressé qu'un pauvre ouvrier à la bonne administration des affaires, cela n'est pas vrai aux yeux de l'ouvrier, d'autant plus intéressé à conserver ce qu'il possède, qu'il possède peu de chose et que sa vie et celle de sa famille dépendent plus complétement de cette possession. Pour tout ce qui concerne l'association politique, les droits comme les devoirs sont égaux pour tous, sinon le plus court et le plus logique est de supprimer tout simplement le suffrage, et de remettre toute l'autorité et le soin de toutes les affaires aux plus intelligents, c'est-à-dire à une oligarchie. Dire que l'homme qui, par inintelligence, vote mal, compromet les intérêts communs, ce peut être un argument contre l'association politique, qui a ses inconvénients inséparables de ses avantages, mais cela ne prouve en aucune façon que le droit du membre inintelligent doive être inférieur à celui des autres, à moins qu'il ne reconnaisse lui-même son infériorité et qu'il ne consente à laisser diminuer ses droits.

Quant au chef du pouvoir exécutif, la règle est qu'il soit choisi et nommé par les représentants pour un temps déterminé, pendant lequel il ne peut être enlevé à ses fonctions que dans le cas où il aurait commis un crime. Dans toute autre circonstance, il doit, s'il y a désaccord, pouvoir dissoudre la chambre et en appeler au peuple, à moins que les conditions du gouvernement ne soient telles que le premier magistrat,

nommé par le parlement, puisse abuser de sa situation pour usurper le pouvoir absolu en violant la constitution. « Où existe un tel danger, dit M. Mill, il ne doit pas y avoir de premier magistrat que le parlement ne puisse réduire, par un seul vote, à la condition d'homme privé. Dans un état de choses où ce manque de foi n'est pas impossible, cette prérogative du parlement, si énorme qu'elle paraisse, n'est qu'une faible sûreté. »

Un des points les plus importants, c'est que les attributions des deux pouvoirs soient nettement définies. C'est le pouvoir exécutif qui doit administrer sous sa propre responsabilité. Il faut qu'il ait le droit le plus illimité de choisir et de révoquer les fonctionnaires auxquels il confie une part de son pouvoir. Le parlement ne peut avoir d'autre rôle que de voter les impôts et les lois, et de contrôler souverainement les actes de l'administration, sans pouvoir jamais administrer lui-même.

Chaque subdivision territoriale doit reproduire en petit l'image du pouvoir central, avoir son pouvoir exécutif et son assemblée délibérante, nommée directement par les électeurs, et nommant à son tour le chef de l'administration locale. Ces pouvoirs locaux doivent être absolument indépendants pour tous les intérêts qui se rapportent exclusivement à la localité; mais il faut qu'ils soient soumis à l'autorité du pouvoir central pour toutes les questions qui touchent directement à l'utilité générale.

Une des fonctions du pouvoir central auxquelles M. Mill attache le plus d'importance, c'est de servir de centre d'information pour toutes les administrations locales. Il ne se fait pas illusion sur la médiocrité et même sur l'incapacité probable d'un grand nombre de ces administrations locales, au moins pendant la première période de leur existence. Il voudrait donc qu'elles fussent astreintes à envoyer au gouvernement des procès-verbaux de toutes leurs délibérations et des comptes rendus de tous leurs actes, de manière que celui-ci fût instruit de tout ce qui se fait, afin de pouvoir contrôler, et qu'il pût accumuler entre ses mains les résultats de l'expérience générale, pour en faire profiter les pouvoirs locaux, en leur transmettant, de son côté, des conseils et des observations.

De cette manière on aurait tous les avantages de la décentralisation sans en avoir tous les inconvénients. Les citoyens des plus petits hameaux auraient souvent l'occasion d'exercer leurs droits politiques; ils s'habitueraient à comprendre les affaires publiques et à s'y intéresser Ils seraient indépendants et souverains dans leur sphère, sans cependant être complétement abandonnés à leur inexpérience.

Tel est aux yeux de Stuart Mill l'idéal du gouvernement, c'est-à-dire celui qui a pour but et pour résultat « d'accroître la dose des bonnes qualités des gouvernés, collectivement et individuellement. » Mais l'homme n'est pas seulement citoyen, et la politique, malgré son impor-

tance, n'embrasse pas la vie tout entière. On peut concevoir un pays où les avantages de la liberté politique soient compensés dans une certaine mesure par d'autres servitudes. La preuve, c'est que ce pays existe. En Angleterre, la tyrannie de l'opinion, de la tradition, de la routine est si puissante qu'elle supprime en partie les bons effets qui devraient résulter des institutions politiques. Là, l'écrivain n'a pas à craindre les avertissements, les suspensions, les saisies, les procès, toutes ces rigueurs administratives si ingénieusement combinées pour fermer tout passage à la pensée, et qui auraient fait de nous un peuple d'idiots, si la pensée n'était pas plus forte que toutes les entraves. Il peut, s'il lui plaît, attaquer le gouvernement, les ministres et les représentants. Mais s'il a le malheur de toucher à quelqu'un des préjugés héréditaires du peuple anglais, s'il ose médire de la religion établie, discuter le repos absolu du dimanche, le voilà aussitôt au ban de l'opinion, méprisé des honnêtes gens et même des autres, traîné outrageusement aux gémonies par les journaux; et des misérables, qui commettraient un faux pour gagner un schelling, s'abandonnent à des indignations superbes contre le contempteur de la foi de leurs pères. Ce peuple formaliste ne conçoit pas qu'un homme ait l'audace d'avoir une pensée qui ne soit pas celle de tout le monde. C'est ce culte superstitieux et jaloux de la tradition, de la convention, qui est peut-être le trait saillant du caractère anglais. Il semble qu'en refusant au gouvernement le droit de persécuter la pensée, chacun ait voulu se le réserver à lui-même. Cette impatience de la contradiction, commune à tous les hommes, se trouve amortie par l'esprit d'opposition chez la plupart des peuples dont les gouvernements se sont attribué la mission de veiller à la protection de la vérité, c'est-à-dire des doctrines officielles. En Angleterre, chacun la considère comme un dépôt commis à sa garde, et à la moindre attaque, tous se lèvent, beaucoup moins par foi que par habitude. On dirait que leur opinion est pour eux comme leur propriété. Quiconque ose émettre un doute est comme un voleur qui tente de leur ravir leur quiétude.

On comprend l'effet qu'a dû produire la conspiration universelle et permanente de toutes les médiocrités, c'est-à-dire de la nation presque tout entière. Quiconque a habité une petite ville de France peut en avoir une idée affaiblie. L'Angleterre tout entière n'est à ce point de vue qu'une petite ville, et à Londres même la tyrannie du *Cant* britannique n'abdique aucun de ses droits. Beaucoup d'hommes, qui partout ailleurs eussent été des esprits distingués, sont restés engloutis dans cette uniformité de la vie et de la pensée anglaise, sans oser même protester contre l'oppression qui les écrasait. Malgré le soin que prennent les Anglais d'étouffer tout ce qui pourrait compromettre au dehors leur considération, à chaque instant éclatent des scandales qui témoignent

surtout de l'intolérance publique, et l'échec de M. Gladstone auprès des électeurs de la vénérable université d'Oxford, uniquement pour avoir osé invoquer l'égalité civile et politique en faveur des catholiques, montre assez que ce tableau n'a rien d'exagéré.

C'est au milieu de ce peuple que M. Mill a osé dire que les excentriques sont le sel de la terre, c'est au milieu de cet asservissement de tous aux préjugés de chacun, qu'il a osé lancer son livre *de la Liberté*, lequel est la déclaration des droits de l'originalité, de l'individualité, de la pensée libre et indépendante. Ce livre *de la Liberté* n'est que le développement énergique de cette phrase de Guillaume de Humboldt, qui lui sert d'épigraphe : « Le grand principe, le principe dominant auquel aboutissent tous les arguments exposés dans ces pages, est l'importance essentielle et absolue du développement humain dans sa plus riche diversité. » Par conséquent rien ne doit l'arrêter, rien ne doit le gêner; il faut que chacun puisse tout dire afin que chacun puisse tout savoir. Et d'ailleurs de quel droit prétendez-vous m'arrêter ici ou là, et m'interdire d'aller plus loin, si ce n'est parce que là se trouve la limite de votre foi, de votre intelligence? Mais depuis quand l'infirmité de l'un doit-elle servir de règle à la force des autres? D'où vient cette prétention à l'infaillibilité et sur quoi s'appuie-t-elle? Sur l'histoire? Je ne puis mieux faire que de renvoyer ceux qui avanceraient un pareil argument aux pages émues et saisissantes, où M. Mill nous rappelle la condamnation de Socrate et de Jésus, empoisonnés et pendus par les dépositaires des doctrines officielles de leur temps, au nom des dogmes révélés du paganisme et du judaïsme. Sur la philosophie? Mais s'il est un fait qui ressorte manifestement de toutes les disputes des philosophes et des écoles, à propos de toutes choses, c'est précisément l'incertitude des opinions humaines et leur perpétuelle variation. M. Mill démontre, avec une netteté et une vigueur merveilleuse, que la discussion, la contradiction sont nécessaires à la vérité, non-seulement parce qu'elles dissipent les erreurs, mais surtout parce qu'elles seules maintiennent la foi et l'ardeur dans les intelligences, menacées de s'endormir dans le silence. C'est ce qui arrive dans tous les pays où dominent sans contestation des doctrines religieuses ou philosophiques. « Alors on voit, dit-il, ce qui est presque général aujourd'hui, les croyances demeurer pour ainsi dire à l'extérieur de l'esprit, pétrifié désormais contre toutes les autres influences qui s'adressent aux parties les plus élevées de notre nature; elles manifestent leur pouvoir en empêchant toute conviction nouvelle et vivante d'y pénétrer, mais elles ne font rien elles-mêmes pour l'esprit et le cœur, que de monter la garde afin de les maintenir vides. » Il n'y a de croyances réelles que celles qui reposent sur la connaissance approfondie et sincère du pour et du contre, et l'homme qui ne connaît que son propre avis ne connaît pas grand'chose.

Cette question de la liberté de la pensée et de la discussion, qui a pour corollaires indispensables la liberté de la parole, la liberté de la presse et la liberté de réunion, est donc, comme on le voit, une de celles qui intéressent le plus directement l'ordre social. Peu importe que l'obstacle vienne de la mauvaise volonté et de la mauvaise conscience des gouvernements, ou de la sottise et de l'intolérance du public. C'est cette liberté seule qui peut assurer à la société un progrès régulier, au lieu de la condamner à ces efforts violents et intermittents, que d'aveugles résistances imposent aux aspirations les mieux justifiées, et qui font de l'histoire un champ de batailles et de massacres sans fin. En somme, s'il est vrai que les idées mènent le monde, puisque chacun de ceux qui le composent agit nécessairement d'après les suggestions de sa pensée plus ou moins éclairée, quel plus grand mal peut-on faire à la société que de fermer ou d'obstruer la source des idées dont le renouvellement est nécessaire à son avancement moral ou matériel ? et que peut-on imaginer de plus contraire à l'ordre social, que de condamner les hommes à laisser sans emploi cette activité intellectuelle qui seule les a tirés de la barbarie primitive ? Ne comprend-on pas que cette civilisation présente dont nous sommes si fiers par comparaison avec le passé, ne sera elle-même qu'une barbarie au regard de l'avenir ?

Cette intolérance, qui cause tant de désordre dans la société, et qui, en définitive, ne se retrouve dans les actes des pouvoirs politiques et religieux que parce qu'elle existe dans l'esprit et dans les mœurs des particuliers, est le résultat logique de l'idée qu'on se fait des règles de la conduite. Si nous nous imaginons qu'elles ont été dictées par Dieu même, ou, ce qui revient à peu près au même, qu'elles se déduisent des principes de la raison, que l'enseignement officiel nous a habitués à considérer comme une sorte de divinité intérieure, comme une représentation ou plutôt une émanation de Dieu au dedans de nous, il va de soi qu'au nom de ces lois éternelles, universelles, immuables, nous nous croirons autorisés à condamner tout ce qui nous semblera leur porter atteinte, et que la paix entre les hommes ne sera pas facile à maintenir.

Si, au contraire, nous restituons à l'intelligence de chacun le droit de juger souverainement de ses motifs d'action ; si la morale, comme toutes les autres sciences, perd son caractère de révélation religieuse, pour se subordonner à l'esprit qui la crée ; si au lieu de ce « *fantôme à étonner les gens* » qu'on aime à faire planer dans les plus hautes régions de la métaphysique, au milieu du cortége des principes *a priori*, on replace la morale sur la base de la réalité et qu'on la fasse redescendre sur la terre, comme Socrate croyait autrefois avoir fait pour la philosophie, alors disparaîtra, avec les prétentions à l'infaillibilité, cette maladie persécutante qui se fait de l'acharnement un mérite, et qui, à défaut de bûchers, poursuit de ses malédictions pieuses toutes les manifesta-

tions du progrès, et souvent les plus simples divergences d'opinion.

Tel est, à ce qu'il semble, le but du travail récent dans lequel John Stuart Mill entreprend de fonder la morale sur le désir du bonheur. La tentative n'est pas neuve, mais ce qui l'est davantage, c'est le talent et l'énergie dont l'auteur fait preuve en soutenant sa thèse.

Le point capital de la morale, c'est de déterminer un criterium qui nous permette de juger de la valeur morale des actes. La plupart se bornent à affirmer l'existence d'un sens intime, qu'ils nomment la conscience, et auquel ils en appellent dans toutes les circonstances. Mais il est bien manifeste que ce n'est là qu'un de ces mots commodes qui servent à déguiser les difficultés. La conscience ne juge jamais par elle-même, mais en vertu d'habitudes acquises et de préceptes tellement enracinés en nous par l'éducation, que nous finissons par nous figurer qu'ils font partie de notre propre intelligence. C'est cet ensemble d'habitudes et de principes que nous désignons sous le nom de raison, et auxquels nous donnons pour interprète la conscience, laquelle n'est que la connaissance que nous en avons. Ce n'est donc pas à la conscience, qui n'est qu'un intermédiaire ou plutôt un écho, que nous pouvons nous adresser dans les cas douteux. Il faut remonter jusqu'au principe de la raison. Mais parmi ces prétendus principes *à priori*, quel est celui qui peut nous éclairer pour distinguer le bien du mal? Il n'y en a qu'un seul qui se rapporte à ce genre de questions, c'est celui du juste. La question sera donc résolue si nous pouvons juger de l'injustice ou de la justice de l'acte examiné. Mais en quoi la notion du juste est-elle plus claire que celle du bien, et celle de l'injuste que celle du mal? Notre appel à la raison ne nous avance donc en aucune façon, et la difficulté subsiste tout entière. Le juste, considéré métaphysiquement, ne peut être pour nous qu'une forme vide, tout comme le bien abstrait. L'un comme l'autre ne deviennent intelligibles qu'autant que nous les ramenons à des applications, à des faits d'expérience. Mais dans ce cas, le juste, comme le bien, n'est pour nous que ce qui est en conformité avec nos idées antérieures, avec nos sentiments, avec nos préjugés. Loin de rien expliquer, le principe rationnel ne s'explique lui-même et ne prend un sens que par le rapport de l'acte à nos habitudes d'esprit, lesquelles dépendent de notre éducation, de nos intérêts, de nos passions, des milieux où nous avons vécu. Le criterium du bien et du mal reste donc toujours à trouver, et la conscience, non plus que la raison, ne nous apprend rien à cet égard. Tout ce que nous savons c'est qu'un acte bon doit être juste, et qu'un acte juste doit être bon. Mais il reste à déterminer en quoi consistent la justice et la bonté. Le criterium moral sera précisément la notion qui nous fournira cettte détermination.

Or, si nous examinons les actes que la conscience publique déclare bons ou mauvais, si nous les analysons soigneusement, nous constate-

rons que le seul caractère commun à tous les actes jugés bons, c'est d'être utiles; celui de tous les actes mauvais, d'être nuisibles. Et cela est si vrai que les plus acharnés partisans du bien et du juste en soi sont toujours obligés en définive d'en venir, bon gré mal gré, s'ils veulent s'entendre eux-mêmes, à invoquer ce principe de l'utile, qu'ils ont commencé par rejeter. L'avantage de la doctrine de l'utile, c'est qu'elle n'a pas besoin de se perdre dans la métaphysique et d'aller chercher dans les nuages son principe. Au lieu de se fonder sur une conception imaginaire, elle s'appuie simplement sur un sentiment universel, que personne ne peut nier parce qu'il n'y a personne qui ne l'éprouve, le désir du bonheur. Mais il faut bien s'entendre sur le sens de ce mot. Le bonheur a ses espèces et ses degrés, depuis les grossières jouissances de la brute jusqu'aux joies sublimes de l'intelligence et de la conscience satisfaite. Outre l'utilité individuelle, il y a l'utilité générale, qui ouvre au dévouement des sources de bonheur inconnues au vulgaire. Les plaisirs de l'esprit sont infiniment plus durables, plus sûrs, moins coûteux que ceux du corps, sans compter qu'ils sont d'une nature bien supérieure. Il ne faut pas en croire à cet égard les graves docteurs qui prennent l'humanité pour un troupeau de brutes, et qui affirment savamment, au nom de la morale, que sans la terreur des châtiments on verrait tous les hommes se ruer aux plaisirs les plus grossiers. Il faut en croire ceux qui par leur expérience personnelle sont en état de décider quels sont les plaisirs les plus désirables. Or, je le demande, quel est l'homme intelligent qui consentirait, fût-il dans la misère, à échanger son sort contre toutes les jouissances de la brute? quel est l'homme d'esprit qui voudrait devenir un imbécile opulent ou un égoïste satisfait?

Il est possible que par entraînement, par irréflexion, on se laisse aller au plaisir présent, bien qu'inférieur. Mais cela prouve la faiblesse humaine, et nullement que les plaisirs moraux ne sont pas infiniment supérieurs aux autres. D'ailleurs ce n'est pas tout. La doctrine de l'utilité ne considère pas seulement l'avantage de l'individu, mais celui de la société. Or, en admettant même, ce qui n'est pas vrai, que l'élévation morale d'un homme ne fasse pas son bonheur, on ne peut pas nier du moins qu'elle ne contribue au bonheur général. Par conséquent, la thèse serait juste encore, dès qu'il serait reconnu que dans une société où tous les hommes s'appliqueraient à développer en eux-mêmes les meilleures qualités, chacun, sans être heureux par ses propres vertus, devrait recueillir le fruit de la vertu des autres.

Donc, « d'après le principe du plus grand bonheur possible, la fin dernière en vue et en considération de laquelle les autres choses, quelles qu'elles soient, peuvent être désirables (que nous considérions notre propre bien ou celui des autres), est une existence aussi exempte que possible de peine, et aussi abondante que possible en jouissances, au point

de vue de la quantité et de la qualité. On doit prendre pour mesure de la qualité et de la quantité des jouissances les préférences de ceux qui, grâce à de nombreuses expériences personnelles et à l'habitude de s'observer eux-mêmes et de se rendre compte de leurs impressions, sont le plus en état de comparer. Si, comme l'admet la doctrine utilitaire, le bonheur est le but des actions humaines, il doit nécessairement être aussi la règle de la morale ; et celle-ci n'est autre chose que l'ensemble des préceptes dont l'observation assurerait autant que possible le bonheur de tout le genre humain. »

Mais quel sera dans ce système la sanction morale? Exactement la même que dans les autres. Le remords n'est que le regret plus ou moins cuisant que l'homme éprouve d'avoir manqué à ce qu'il *croit* être son devoir. Du moment qu'il aura compris que son devoir est précisément de ne rien faire qui puisse porter atteinte au bonheur d'autrui, le remords se produira tout naturellement en lui quand il aura manqué à ce devoir. Il est vrai que ce sentiment de la solidarité qui lie tous les hommes est encore loin d'être bien vif chez un grand nombre, mais il est certain qu'il tend à se développer et que ce développement se ferait rapidement si l'on secondait cette tendance naturelle par une éducation convenable. Les principes imaginaires sur lesquels on tient à asseoir la morale ne doivent qu'à l'éducation et à l'habitude la puissance qu'ils exercent sur les âmes. Or, si des préceptes chimériques ont pu acquérir un tel pouvoir sur l'homme, que sera-ce quand l'éducation lui aura appris à respecter un des sentiments les plus naturels de l'humanité ? Voilà le fond de la doctrine utilitaire. Cependant il me paraît nécessaire, avant de terminer, d'indiquer les réponses qu'on peut faire à quelques-unes des principales objections élevées contre elle.

On a objecté que du moment où le bonheur pourra être considéré comme le but de la vie, l'égoïsme se trouvera élevé à la hauteur d'une vertu, et que la plupart des hommes s'empresseront de sacrifier le bonheur des autres à leur propre intérêt. On peut répondre à cela que jusqu'à présent les autres systèmes ne paraissent pas avoir converti beaucoup d'égoïstes, et que par conséquent l'objection n'est pas spéciale à la doctrine des utilitaires. Il est bien clair que, quoi que l'on fasse, les hommes comprendront toujours la morale, quelle qu'elle soit, dans la mesure de leur intelligence. L'important est donc d'élever leurs sentiments par une éducation mieux entendue et de les habituer à comprendre que l'égoïsme est précisément la plus mauvaise route pour arriver au bonheur, puisqu'il prive le malheureux qui lui est asservi de toutes les jouissances morales réservées aux hommes généreux et sympathiques.

On a dit aussi que les hommes ne respecteront pas une sanction morale qui sera uniquement l'œuvre de leur intelligence et qu'ils ne tarderont pas à fouler aux pieds des règles et des préceptes qui n'auront

pour se défendre qu'eux-mêmes, sans avoir la protection du mystère qui enveloppe les principes de la morale transcendantale. C'est possible pour quelques-uns, pour ceux qui ne connaissent de frein que la seule peur de l'enfer. Mais ceux-là sont précisément ceux à qui manque le plus complétement le sentiment moral, et, par conséquent, peu importe le système de morale qu'on enseigne. Ils sont en dehors de la morale. Tout ce qu'il reste à faire, c'est, pour l'avenir, de régler l'éducation de manière à diminuer, autant que possible, le nombre de leurs semblables dans les générations suivantes ; et, pour le présent, de veiller à ce que les gendarmes ne les perdent pas de vue. Pour les autres, l'objection n'existe pas, car du moment qu'on leur aura appris à comprendre que le premier devoir de l'homme est de ne rien faire qui puisse porter atteinte à l'utilité générale, ils respecteront cette loi de leur conscience exactement par les mêmes raisons que celles qu'elle leur impose maintenant.

D'autres ont prétendu que c'était trop demander aux hommes que d'exiger qu'ils n'agissent jamais que dans la pensée de servir les intérêts généraux de la société. Sans s'en apercevoir, ils déplacent la question et confondent la règle de l'action avec le motif qui l'inspire. « Le but de la morale, c'est de nous apprendre quels sont nos devoirs, ou quels sont les moyens de les connaître ; mais il n'y a pas de système de morale qui exige que nous n'agissions jamais que par le sentiment du devoir. Bien loin de là, la plus grande partie de nos actions sont faites pour de tous autres motifs, sans qu'elles cessent pour cela d'être légitimes, du moment qu'elles ne sont pas en opposition avec la règle du devoir. Cette objection est d'autant plus injuste, que des utilitaires sont allés jusqu'à dire que le motif ne fait rien à la moralité de l'action, bien qu'il importe beaucoup au mérite de l'agent. Sauver un homme qui se noie sera toujours une bonne action, quand même on l'aurait fait sans songer à la morale. Mais pour ne parler que des actes qui sont faits dans la pensée formelle d'accomplir un devoir et d'obéir à un principe, c'est se méprendre sur la méthode utilitaire que de supposer qu'elle impose aux hommes l'obligation d'avoir toujours en vue une généralité aussi vaste que le monde et que toute la société. La grande majorité des bonnes actions ont pour but, non pas l'avantage du monde, mais celui des individus, dont le bonheur constitue celui du monde ; et la pensée du plus vertueux des hommes n'est nullement tenue dans ces occasions de voyager au delà des personnes qui sont particulièrement intéressées à sa conduite, si ce n'est autant qu'il est nécessaire pour s'assurer lui-même qu'en travaillant à leur avantage, il ne viole les droits, c'est-à-dire les espérances justes et légitimes d'aucune autre personne. L'accroissement du bonheur, voilà, d'après la morale utilitaire, le but de la vertu. Il est bien rare qu'un homme ait le pouvoir ou l'occasion d'augmenter d'une

manière notable le bonheur public. Lorsqu'il le peut, il le doit. Mais dans tous les autres cas, on n'a à songer qu'à l'avantage ou au bonheur d'un petit nombre de personnes. Quant aux prohibitions, la morale utilitaire se contente d'exiger qu'on s'abstienne des actes dont la pratique, en se généralisant, entraînerait la ruine ou le dommage de la société. Il n'y a là rien d'excessif, et il n'existe pas de système moral qui n'interdise également tous les actes manifestement nuisibles à quelques-uns ou à tous. »

Cependant, on est allé jusqu'à dire que, dans la plupart des cas, les hommes n'ont pas le temps, avant d'agir, de calculer les effets de leurs actions par rapport au bonheur général. « C'est exactement, répond M. Mill, comme si l'on disait qu'il nous est impossible de conformer notre conduite aux prescriptions du christianisme, parce que nous n'avons pas le temps, chaque fois qu'il faut agir, de relire tout l'Ancien et le Nouveau Testament. Mais n'a-t-on pas eu toute la durée des siècles qui se sont écoulés depuis qu'existe l'espèce humaine ? L'humanité a eu tout ce temps pour apprendre quel est l'effet des actions. C'est sur cette expérience que repose toute la prudence, aussi bien que la moralité de la vie. Ne dirait-on pas qu'on a attendu jusqu'au moment présent pour commencer ces expériences, et que chacun, au moment où lui vient la pensée d'attenter à la propriété ou à la vie de son semblable, doit se mettre à considérer pour la première fois si le meurtre ou le vol portent atteinte au bonheur des hommes ? D'ailleurs, même dans cette supposition, je ne pense pas que la question puisse être fort embarrassante ; car en réalité chacun en a d'avance la solution entre les mains. Il est vraiment absurde de supposer que si les hommes s'accordaient à considérer l'utilité comme la règle de la moralité, ils resteraient sans convenir entre eux de ce qui est utile, qu'ils ne prendraient aucun soin de faire pénétrer dans l'esprit de la jeunesse leurs notions à ce sujet, qu'ils ne s'appliqueraient pas à les confirmer par la loi et par l'opinion. Il ne serait pas difficile de prouver qu'il n'y a pas de règle morale qui ne fût sans efficacité, si l'on suppose l'humanité tout entière atteinte de stupidité. L'expérience acquise, relativement aux effets des actions sur le bonheur, pourrait déjà suffire telle qu'elle est ; cependant il reste beaucoup à faire ; le progrès, à cet égard, est infini et il se poursuit sans cesse. Mais il est fort différent de considérer les règles de la morale comme perfectibles, ou de passer par-dessus toutes les généralisations intermédiaires et de s'efforcer de déterminer la valeur morale de chaque action en la rapprochant directement du principe premier. Il est étrange qu'on se figure que la reconnaissance d'un premier principe ne puisse pas se concilier avec celle de principes secondaires. Renseigner un voyageur sur le terme de son voyage, ce n'est pas lui défendre de consulter les bornes et les poteaux indicateurs le long de sa route. Quand on dit que

le bonheur est la fin et le but de la morale, cela ne signifie pas qu'on ne doit pas tracer de route pour y arriver et qu'il ne faut pas engager ceux qui veulent y parvenir à prendre une direction plutôt qu'une autre. On devrait bien cesser de ressasser à ce sujet des absurdités qu'on ne voudrait ni dire ni entendre sur d'autres questions d'un intérêt pratique. Personne ne prétend que l'art de la navigation n'est pas fondé sur l'astronomie, parce que les matelots ne peuvent pas attendre, pour s'embarquer, qu'ils aient fait les calculs de l'almanach nautique. Il suffit qu'ils soient des êtres raisonnables pour prendre la mer avec ces calculs tout faits, Tous les êtres raisonnables s'embarquent également sur l'océan de la vie avec des opinions arrêtées sur les questions du bien et du mal, ainsi que sur d'autres encore plus embarrassantes. Tant que la prévoyance sera une qualité humaine, il est à présumer qu'ils continueront à en faire autant. Quel que soit le principe de morale que nous adoptions, il nous faudra des principes secondaires pour en faire l'application. L'impossibilité de s'en passer étant commune à tous les systèmes ne peut fournir aucun argument contre aucun système en particulier. Mais argumenter gravement, comme si ces principes secondaires ne pouvaient exister, et comme si les hommes étaient restés jusqu'à ce jour et devaient toujours rester sans tirer aucune conclusion générale de l'expérience de la vie humaine, c'est, à mon avis, le plus bel exemple du degré d'absurdité que peut atteindre la controverse philosophique. »

Je ne veux pas pousser plus loin cette analyse, car le nombre des points sur lesquels il y aurait à s'arrêter est trop considérable pour que je puisse avoir la prétention de les effleurer tous, même légèrement. Tout est à étudier dans les livres de M. Mill, car il n'y a rien qui ne se rapporte directement au but, et il ignore l'art de ces développements oiseux qui grossissent inutilement tant de livres prétendus sérieux. Raison de plus pour que j'aie dû me contenter de donner une idée générale de ce qu'il considère comme l'idéal de l'ordre politique et moral dans la société.

Je ne saurais terminer toutefois sans présenter quelques observations qui me paraissent avoir une certaine importance.

M. Stuart Mill ne ressemble en rien aux philosophes, qui, sous prétexte de science, répètent et affirment imperturbablement une foule de choses qu'il leur est impossible de prouver, et que même ils ne croient comprendre que par suite de l'illusion des habitudes et des phrases toutes faites. Il a analysé de trop près la connaissance humaine pour ne pas voir clairement qu'après tout, nous ne connaissons qu'une chose, nos propres sensations et nos propres idées, c'est-à-dire nous-mêmes sentant et pensant. La conséquence nécessaire de cette observation, c'est que du monde extérieur nous ne pouvons rien affirmer scientifiquement, et que le rapport même que nous admettons entre les objets et nos sensations n'est qu'une supposition, qui n'a rien de scientifique, puisqu'il ne peut être démontré.

De là deux objections : l'une, que M. Mill ne rappelle pas assez souvent le point de vue particulier d'où il envisage toutes choses, ce qui a pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec sa théorie l'inconvénient d'obscurcir parfois sa pensée ; l'autre, qu'il ne va pas lui-même jusqu'au bout de son idée, et que parfois, dans ses raisonnements, les objets et les faits semblent reprendre une valeur ontologique qui embarrasse ceux qui partagent pleinement son avis sur les limites de notre connaissance par rapport au monde extérieur. Ce sont là de ces contradictions auxquelles on est facilement entraîné par la tyrannie du langage, qui est naturellement formé à l'image des théories objectives.

Quant à sa doctrine sur le but et la règle de la morale, elle pourrait, ce me semble, être facilement simplifiée. Il suffirait pour cela de se tenir plus strictement que ne l'a fait l'auteur au point de vue subjectif. Pour moi, je partirais du principe dont il a emprunté l'expression à Humboldt, et qu'il a lui-même si admirablement développé dans tous ses livres : le but et la fin suprême de la vie humaine, et par conséquent de la politique comme de la morale, c'est le développement le plus complet possible de l'intelligence et de toutes les facultés humaines. Le moyen ou plutôt le mobile de toutes les actions, c'est l'intérêt, car personne ne fait rien à quoi il ne s'intéresse dans une certaine mesure. Mais sur ce mot il faut bien s'entendre. Il y a autant de natures et pour ainsi dire de qualités diverses d'intérêts qu'il y a de degrés dans le développement de l'âme humaine. L'âme en s'élevant s'attache à des conceptions, à des intérêts de plus en plus élevés, à mesure que le champ même de cet intérêt s'élargit devant elle. Son bonheur croît donc, suivant l'expression de M. Mill, en qualité et en quantité. C'est par cette extension croissante que se fait le passage de l'intérêt égoïste à l'intérêt général, considéré comme but de la vie. Ce passage dans le livre anglais me paraît un peu brusqué ; par là il prête le flanc aux objections des moralistes pessimistes, qui tiennent absolument à ce que l'humanité soit foncièrement portée au mal, et qui s'en vont répétant les anathèmes religieux sur les conséquences de la chute et sur la perversion morale des hommes, sans se douter que le progrès incessant des sociétés humaines leur inflige un démenti sans réplique.

L'étude des livres de Stuart Mill serait particulièrement utile en ce moment à la France, non pas seulement parce qu'il est un ardent partisan de la liberté tant conspuée et du gouvernement parlementaire tant décrié ; non pas seulement parce que sa pensée est puissante et forte et ses arguments sans réplique, et que nos législateurs et nos hommes d'État auraient fort à gagner à pareille école ; mais encore, mais surtout parce qu'il est étranger. Il n'est pas facile en France à un écrivain français de parler ou d'écrire en faveur de la liberté sans s'exposer au moins à la qualification de sophiste aveuglé par l'esprit d'opposition, de séide de ces vieux partis si commodes, qu'on fait paraître

et disparaître à volonté suivant qu'il s'agit de rassurer les bons ou de faire trembler les méchants. Il n'y a pas un lecteur du *Constitutionnel* ou du *Pays* qui ne sache parfaitement que M. Laboulaye, en écrivant le programme du parti ou plutôt de l'Union libérale, n'a pas pensé un mot de ce qu'il publiait; que ce n'est qu'un de ces affreux sophistes qui se font de la liberté un beau manteau pour cacher le mystère de leurs pensées et les ténébreuses profondeurs de leurs desseins; un ambitieux qui conspire en plein jour, afin de mieux tromper l'œil vigilant du pouvoir. Mais un Anglais échappe à toutes ces insinuations. On est à peu près forcé d'admettre que s'il proclame les avantages de la liberté sur tous les genres de despotisme, c'est que probablement il y croit. Lisons donc les livres de M. Mill, et nous finirons peut-être par y croire comme lui.

EUGÈNE VÉRON.

DES

SYMPATHIES FRANÇAISES

AUX BORDS DU RHIN

Le passé comme l'avenir a ses mirages. L'accueil qu'ont reçu à une certaine époque chez les Allemands du Rhin les idées et les armées françaises, a laissé le champ longtemps ouvert aux spéculations politiques les plus erronées. On a cru ces populations toujours prêtes à se séparer du corps germanique, et entraînées vers nous par je ne sais quel secret instinct. Aujourd'hui même, sans croire à des ambitions surannées qui probablement n'existent plus et que d'ailleurs personne n'avouerait, il est permis de penser que plusieurs, trompés par l'histoire, prennent encore le change sur la nature et l'origine des sympathies dont la France a été l'objet. Il est facile de montrer que si le patriotisme allemand a fléchi un moment sur les bords du Rhin, le régime féodal en est seul responsable. Pour s'expliquer ce phénomène, vrai problème de psychologie nationale, que l'on peut suivre pendant un demi-siècle tout le long du fleuve depuis l'Alsace jusqu'en Hollande, il suffit de s'appliquer à l'étude d'un point isolé, tel que l'électorat de Mayence. En se restreignant, on gagne en évidence plus qu'on ne perd en étendue ; car, à quelques nuances près, le même fait s'est produit dans toute cette zone, et l'on peut dire très-justement qu'ici la partie n'est qu'un abrégé du tout.

On va voir qu'au début aucune tradition populaire, nulle affinité de races n'avait préparé la voie à cet engouement pour l'étranger. Les

classes inférieures se montrèrent soit indifférentes, soit hostiles à la transformation à laquelle on les conviait. Le mouvement partit plutôt de l'élite de la population : ce furent les hommes les plus distingués par leurs lumières et par la noblesse de leurs sentiments, qui se laissèrent gagner d'abord. Ils voyaient d'un côté la liberté et l'épanouissement de la force, de l'autre l'oppression, la décadence et la corruption : entre ces deux extrêmes leur choix ne pouvait être douteux. Ce furent ces hommes qui ressentirent les premiers, qui propagèrent ensuite dans les masses l'aspiration du moment. Et plus tard, quand, sous le règne de Napoléon, l'attraction de la liberté n'exista plus, les avantages d'une législation fixe et éclairée et de l'égalité politique leur parurent encore assez grands pour légitimer leur annexion à la France. Je ne veux même pas parler de ce qu'il y avait de séduisant pour les anciens sujets d'une principauté lilliputienne à devenir partie intégrante d'un grand empire universellement craint et respecté. Après que ces pays eurent fait retour à l'Allemagne, les mêmes causes ou des circonstances accidentelles maintinrent longtemps ces sympathies et ces antipathies. Ces sentiments anti-allemands n'ont même pris leur forme la plus choquante aux yeux des patriotes, que sous l'influence du morcellement territorial consacré par le Congrès de Vienne : le servilisme bureaucratique sur la rive droite du Rhin vint en aide aux séductions étrangères. Il fallut que la tempête de 1848 purifiât l'air de tous les miasmes qui l'empoisonnaient, et telle fut la vertu de cette réaction qu'il suffit d'une seule année de quasi-liberté pour réveiller le sentiment national au sein d'une population que trente ans de désespoir et de dégoût semblaient avoir rendue réfractaire à tout esprit patriotique.

Pour bien faire comprendre les premiers rapports de la république française ou, comme on disait alors chez nous, de la république franque avec l'électorat de Mayence, il faudrait pouvoir retracer avec plus de détails que le cadre de cette étude ne le comporte la constitution civile et politique d'un petit État allemand, et, qui plus est, d'un État ecclésiastique, à la fin du XVIIIe siècle.

A la tête de l'électorat de Mayence figurait, à titre viager, un souverain absolu qui devait sa couronne au choix de vingt chanoines capitulaires. A chaque élection, les membres privilégiés du corps électoral avaient soin de s'assurer de nouveaux avantages, et le premier usage que l'élu faisait de ses droits était d'appeler ses parents et ses favoris aux emplois les plus fructueux. Toute l'administration, ou ce qu'on appelait de ce nom, était entre les mains de la noblesse et du haut clergé, qui

se recrutait en majeure partie dans celle-ci. Ces deux classes étaient en possession de nombreux priviléges. Entre le prince et les classes privilégiées se trouvait une nombreuse noblesse intermédiaire; c'était elle qui possédait les fiefs : autant de royautés d'Yvetot dont les titulaires, à peu près souverains dans leurs domaines, contribuaient chacun pour sa part à faire fleurir et à étendre le système d'exploitation et d'avanies qui écrasait le peuple. La déclaration par laquelle l'éphémère République rhénane prononça son indépendance (18 mars 1793), nous apprend que depuis Landau jusqu'à Bingen, c'est-à-dire sur une superficie de trente-six lieues carrées, on comptait, outre l'électeur de Mayence, vingt-quatre gouvernements indépendants, tels que l'évêque de Worms, l'évêque de Spire, les princes de Nassau-Usingen, le margrave de Bade, le prince de Salm, le wildgrave et rheingrave de Stein et de Grumbach, le prince de Linange-Durkheim, les comtes de Falkenstein, les comtes de Linange-Westerburg, Dachsburg et Guntersblum, les comtes de Loewenhaupt et de Manderscheid, les comtes de Wartenberg, de Degenfeld, de Sickingen, de Hallberg, les barons de Dahlberg, etc. Il semble qu'en traçant les noms de toutes ces seigneuries, on voie surgir encore de ce sol asservi tout l'édifice du système féodal.

A tous les abus que les âges précédents avaient légués, le XVIIIe siècle ajouta ses mœurs, ses travers, ses contradictions, et tout ce pêle-mêle ne contribua nullement à alléger la situation. Prenant exemple sur d'illustres patrons, les grands donnèrent à leur besoin de jouissances des formes plus raffinées, mais aussi plus arrogantes. Chez les ecclésiastiques d'un rang élevé, l'électeur compris, les maîtresses étaient un luxe ordinaire. Les idées anti-religieuses, représentées par les illuminés, les rose-croix et les francs-maçons, n'excluaient pas—quelquefois chez la même personne et en tous cas sous le même gouvernement — l'influence des jésuites, l'obscurantisme et l'esprit de persécution. L'électeur de Mayence fut l'un des premiers à mettre à exécution le bref *Dominus ac Redemptor noster* portant suppression de l'ordre de Loyola; mais lorsque les bons pères vidèrent le pays sous l'escorte d'un détachement de cavalerie, ce fut parmi les femmes un concert de lamentations, et des fenêtres du château électoral on put entendre les malédictions du fanatisme. L'électeur mourut peu après, et son successeur, faisant mine de tenir ce qu'il avait dû promettre pour assurer son élection, parut se poser en instrument de la réaction; à partir de ce moment, comme si l'on avait pressenti ce qui devait arriver, telle fut l'attitude de chaque nouveau gouvernement qui succédait à un prince éclairé.

C'est ainsi que Charles-Frédéric sa montra tout d'abord bigot et hostile aux idées de son prédécesseur; il voulut être absolu. Aux débuts de son règne, la cour, flanquée de prestolets et de dévotes, donna le ton et imprima aux mœurs une teinte prononcée de mysticisme; mais cela dura peu, et ce fut d'en haut que souffla le vent qui balaya cette atmosphère énervante. Les ressorts du nouveau gouvernement n'étaient plus ceux du gouvernement précédent. La sensualité et la politique arrachèrent le prince aux bras de l'orthodoxie. Il aimait le luxe, la chasse, les femmes : la favorite, Mme de Condenhoven, lui lisait *la Pucelle* et les *Lettres persanes*. Cela n'empêchait pas que, pour le moindre soupçon d'hérésie, on exerçât de sanglantes persécutions dans les rangs du clergé, au moment même où l'électeur mettait à exécution son plan de faire de Mayence le siége d'une université de premier ordre.

Ce mélange bizarre prouve jusqu'à l'évidence que le travail de transformation qui se préparait en France avait gagné l'Allemagne comme beaucoup d'autres pays. Mais, aux premiers symptômes de la révolution, on vit se produire le phénomène habituel en pareil cas. Les contradictions politiques et sociales qui avaient jusque-là subsisté à l'état latent, éclatèrent tout d'un coup; tous ceux qui comprirent que leur existence tenait à la corruption générale, s'enflammèrent d'un zèle farouche contre les novateurs de France et contre leurs imitateurs. Adieu les anciennes coquetteries à l'adresse de la philosophie! On renia Voltaire et Rousseau, on oublia Justinus Fébronius et le congrès d'Ems, on faussa compagnie à la ligue des États secondaires d'Allemagne, dont notre électeur avait été le promoteur, et désormais les jésuites, l'empereur, le pape, le roi et l'électeur, unis dans leur haine instinctive de la révolution, n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme.

Le premier gage que l'électeur donna aux principes conservateurs fut le secours qu'il porta à l'évêque du Liége, première victime du contrecoup de la révolution française : il s'agissait de rétablir le prince-évêque dans ses droits légitimes. L'électeur de Mayence eut l'honneur de fournir son contingent à cette expédition glorieuse. Il faut lire la relation de ce haut fait de guerre dans les curieux Mémoires du général Eikemayer. On ne sait ce qui l'emporte, dans cette peinture, du grotesque ou de l'odieux. L'exécution dura une année entière, de 1790 à 1791, et pour la mener à bonne fin il ne fallut pas moins de sept mille hommes. Cette petite armée marche à l'attaque par des chemins détournés; un seul coup de canon la met en fuite. Mais en revanche on sabre sans pitié des gens inoffensifs qui se rendaient à l'église; on vit grasse-

ment aux dépens du pays conquis; au retour, pour le motif le plus futile, on incendie des maisons, on fusille des femmes et des enfants; pour orner le triomphe des vainqueurs, on charge de fers et on emmène sur des voitures de malheureux paysans. Cependant, par ses avances, l'Empereur avait gagné les chefs du parti révolutionnaire, qui dans leur aveuglement avaient été ensuite les premiers à persuader au peuple de déposer les armes. Puis, à leur passage à Verviers, les troupes « victorieuses » sont fêtées par les dames du grand monde, qui leur tressent des couronnes de laurier et agitent leurs mouchoirs. Rien ne manque à ce tableau, tracé par un témoin oculaire et qui pourrait être aussi bien de 1849 que de 1791, pas même les vanteries des vainqueurs et l'indignation qu'inspirent aux lieutenants nobles l'indulgence du gouvernement et l'insuffisance de la répression.

La tête montée par cet exploit, plein de cette présomption qui ne fait jamais défaut à l'aristocratie et dont elle a surtout fourni la preuve à l'approche de la révolution, l'auguste souverain de Mayence, loin d'accepter le traité de paix et de neutralité qu'un ambassadeur extraordinaire était venu lui proposer de Paris, résolut de faire à ses risques et périls la guerre à la nation française. Il donna l'ordre aux trois mille hommes dont il disposait de rejoindre l'armée autrichienne qui était déjà entrée en campagne. Il ne faut pas croire que l'électeur en agît ainsi comme fidèle feudataire de l'Empire, car il venait à peine de se retirer de la coalition prussienne des petits États dirigée contre l'Empereur; il obéissait à un sentiment tout personnel, et son but était d'obtenir la réparation du tort qu'il avait éprouvé comme suzerain de la seigneurie de Hanau-Lichtenberg, par suite du célèbre décret de l'Assemblée constituante, en date du 4 août 1791, déclarant réunies à la France toutes les enclaves allemandes situées en Alsace. Pendant que l'électeur donnait audience à l'ambassadeur français, les émigrés qui affluaient à Mayence apostèrent un remouleur devant le palais et lui firent affiler leurs grands sabres. Au milieu des fêtes les plus somptueuses l'électeur poussa l'illusion au point de réunir en un congrès contre la nation française les chefs de l'émigration, l'empereur François II, le roi de Prusse, beaucoup de princes allemands, accompagnés de leurs épouses et de leurs héritiers présomptifs. Mayence, qui avait vu fonctionner les premières presses d'imprimerie, peut se vanter d'avoir vu éclore le manifeste du duc de Brunswick. C'est de là que ce grand homme de guerre annonça à l'univers qu'il se disposait à raser Paris.

Je ne puis m'occuper ici des opérations militaires qui suivirent ces

saturnales de l'aristocratie et qui lui valurent des humiliations si cruelles. Quelques traits caractéristiques suffiront. Ce qu'on a dépensé d'esprit pour décrire une armée de Monaco peut s'appliquer mot pour mot à l'armée de Mayence. Sur un effectif de trois mille hommes, elle ne comptait pas moins de douze généraux appartenant à la fleur de l'aristocratie. Le corps du génie dépensait principalement sa science à cultiver des légumes sur les glacis et dans les fossés de la place. Lors de l'entrée en campagne, les masses engagées dans cette circonstance restent bien au-dessous du nombre des comparses qu'un théâtre de cour met aujourd'hui en ligne à une représentation de *Wallenstein* ou de l'*Étoile du Nord*. Une fois, on nous parle de dix-sept hussards, plus du tiers de la cavalerie électorale, envoyés au-devant de l'ennemi qui approchait; une autre fois, ce sont six chasseurs que l'on poste près du Rhin pour couvrir la retraite sur la rive droite, le lecteur peut juger avec quel succès. Après le combat de Spire (30 septembre 1792), où les Mayençais combattirent pour la première fois à côté des Impériaux, tout cet héroïsme s'évanouit en un clin d'œil. L'auguste potentat avait fait marcher ses plus beaux hommes, ceux dont l'uniforme avait les plus beaux revers, — le régiment jaune, comme la chambre jaune dans les maisons des paysans riches, — c'est à cette troupe d'élite qu'était réservé l'honneur de tailler en pièces *ces gueux* de républicains. Son commandant, le colonel de Winkelmann, ne se contenta pas du manifeste du duc de Brunswick; il imagina pour son propre compte tout un plan pour incendier Paris sans qu'un seul des habitants pût s'échapper. Enfin arriva comme un coup de foudre la nouvelle que l'armée française avait triomphé de tous les obstacles et s'avançait rapidement. Ce fut alors seulement que l'on se préoccupa des mesures à prendre pour la défense de la plus importante des places fortes de l'Empire; mais, bien entendu, ce ne fut qu'une répétition de la première mise en scène qui dépassa en ridicule et en outrecuidance tout ce qu'on avait vu précédemment. Avant tout, nos grands personnages, l'électeur à leur tête, voulurent assurer leur salut par la fuite. On vit les nobles mayençais et les émigrés français, les uns en voiture, les autres à cheval, quelques-uns sur des chars à bœufs, tous lourdement chargés, franchir le pont du Rhin et se diriger en longues files sur Francfort, sur Hombourg, sur Darmstadt, sur Heidelberg, sur Aschaffenbourg, sur Würzbourg, poussant toujours plus loin, soit par l'impulsion de leur propre terreur, soit qu'ils dussent quitter de force ou de gré les territoires qu'ils atteignaient pour ne pas compromettre leurs fidèles alliés, récemment encore si bien disposés pour la défense commune,

mais résolus alors à ne s'occuper chacun que de son propre intérêt, et uniquement inquiets des moyens de faire chacun en particulier la paix avec l'ennemi de l'Empire.

On connaît l'histoire du commandant de place, le général baron de Gymnick; un matin, il arrive à cheval près de la Porte-Neuve; il portait un pacifique bonnet de coton sous son chapeau de général et disait à la foule qui l'environnait : « Soyez tranquilles, bonnes gens, ne craignez rien; tant que ce mouchoir que j'ai dans ma poche ne brûlera pas, je ne rendrai pas la place. » Et le lendemain à la même heure, par cette même Porte-Neuve, les Français faisaient leur entrée en ville, en vertu d'une capitulation signée de la propre main dudit général. Un autre trait analogue est raconté du chancelier d'État Albini. Après l'affaire de Spire, il avait rassemblé la population, et dans une allocution chaleureuse, il l'excitait à défendre la place, à vaincre ou à mourir, quand la nouvelle se répandit tout à coup que les voitures de bagages de M. le chancelier avaient heureusement franchi le pont du Rhin. Des scènes de ce genre se renouvelèrent souvent pendant les quinze jours qui précédèrent l'arrivée du général Custine. L'expérience lui avait appris à ne pas prendre au sérieux les démonstrations militaires de l'Empire : au moyen de quelques préparatifs plus ou moins menaçants, en même temps que d'un appel aux sentiments d'humanité du commandant, il ne lui fut pas difficile de l'amener à capituler (21 octobre 1792), en lui accordant la condition de se retirer librement avec la garnison. C'est ainsi que la rive gauche du Rhin et le principal boulevard de l'Empire tombèrent au pouvoir d'une armée de moins de vingt mille hommes, formée à la hâte et dénuée de tout, sans artillerie de siége et, qui plus est, mal commandée. Custine, soldat médiocre, n'avait rien de cette foi révolutionnaire qui chez d'autres hommes de son temps suppléait au mérite absent. En sa qualité de ci-devant, il n'inspirait aucune confiance aux républicains; peu après la prise de Mayence, il se compromit gravement lors de l'affaire de Francfort, et le reste de la campagne acheva de le déconsidérer. Il paya de sa tête, ainsi que Beauharnais, la triste issue de ses opérations. Ce qui doit surtout attirer notre attention, et ce que nous cherchons à mettre en relief, c'est l'outrecuidance inouïe de la coterie des princes et des nobles; c'est elle qui par ses rodomontades, en accueillant les émigrés, en commençant les hostilités, provoqua la tempête qui devait la balayer honteusement; c'est elle également qui par ses ridicules démonstrations inspira une aveugle confiance à une population trop crédule. Il est vrai qu'au moment même où la société officielle de l'élec-

torat de Mayence obéissait à ses affinités pour l'émigration et forgeait ses foudres contre les émeutiers de Paris, chez les esprits cultivés, et spécialement dans les classes instruites, il se formait un courant tout opposé.

Ces sentiments nouveaux se manifestèrent tout d'un coup avec une force d'expansion incroyable. Rien de plus extraordinaire que la rapidité avec laquelle les hommes les plus distingués de la population mayençaise, — et parmi eux un nombre considérable de fonctionnaires publics, — se convertirent des pieds à la tête en jacobins; le petit État lui-même se transforma en une colonie de la république française. Ce phénomène s'explique en partie par la fascination que dans son âge héroïque la révolution exerçait sur des esprits capables d'enthousiasme. Mais cela ne suffit pas pour rendre compte de la spontanéité de l'explosion, et celui-là seul peut la comprendre qui descend dans les profondeurs du sol, et consulte ces couches qu'un travail souterrain, commencé depuis longtemps, devait tôt ou tard bouleverser. L'Allemagne en était alors au même point qu'aujourd'hui : sa faiblesse, c'était sa forme politique, vieille armure rouillée et hors d'usage; sa grandeur, c'était son arsenal d'idées mûres et grandioses. A côté de l'Allemagne officielle, coiffée, comme le général Gymnick, d'un bonnet de coton surmonté d'un majestueux tricorne, d'où s'échappait une queue longue d'une aune, il y avait une Allemagne moderne, instruite et prompte à s'émouvoir, dont la littérature classique avait pris depuis vingt ans un développement remarquable et avait atteint à peu de chose près son point de perfection. Lessing et Kant avaient ouvert la voie, bientôt suivis de cette foule de contemporains illustres dont les noms nous reviennent en mémoire avec les leurs. Schiller et Gœthe avaient pris possession de leur souveraineté universelle avec un éclat incomparable. Les groupes de poëtes, les sociétés savantes, les publications périodiques avaient créé entre les esprits de puissants moyens d'échange, et même les aspirations politiques avaient trouvé des aliments dans quelques journaux spéciaux, notamment dans les *Staatsanzeigen* de Schloezer.

Pendant que la vie de l'esprit prenait ainsi son essor, un instinct curieux et l'amour des nouveautés avaient plus ou moins initié les masses au problème du siècle. J'ai parlé plus haut de la part qui, dans le renversement général, revient aux sociétés secrètes constituées en vue de l'émancipation des intelligences. Elles avaient préparé les esprits aux discussions des clubs; on leur devait, pour ainsi dire, la

connaissance de la gymnastique révolutionnaire, comme on devait à la philosophie et à la littérature les matériaux qui devaient servir d'aliments. Voilà pour la forme et pour le fond. Que les événements préparés ainsi de longue main aient pris des dehors français, c'est ce qu'on n'aura pas de peine à comprendre en songeant à la facilité avec laquelle les circonstances y portèrent. Il est certain que cette tentative de rénovation allemande, sous une apparence française, était une erreur, mais il n'est pas moins certain qu'à ce moment cette erreur était excusable. N'oublions pas que ce n'est que dans notre siècle que la question de la nationalité est devenue l'objet de l'attention générale. Comment l'instinct national aurait-il pu se réveiller dans le cœur de ces Allemands qui, de temps immémorial, appartenaient moitié à l'archevêque de Mayence, moitié à tel autre petit prince, par exemple au comte de Salm ou à celui de Stein, et qui ne connaissaient que de nom le chef fictif de l'Empire? N'oublions pas non plus que ces princes et ces nobles qui, dans l'extrémité où ils se trouvaient, n'auraient pas demandé mieux que de donner une âme à ce grand corps allemand, avaient le plus contribué à préparer les voies à la propagande française. Dans le grand monde on ne trouvait pas un seul personnage qui n'eût pas été gagné par la contagion des mœurs françaises. Le plus grand prince que l'Allemagne ait produit, pensait dans la langue de Voltaire; la maîtresse du plus mince comte vivait à la façon de Mme Dubarry. Toute la littérature émancipatrice du temps était née au delà du Rhin, et c'était avec raison que dans l'accomplissement de sa tâche le siècle avait placé la conquête des droits de l'homme avant celle des droits du citoyen. Ce qui nous paraît aujourd'hui une simple abstraction était doué alors d'une force concrète très-réelle. Gardons-nous de hausser les épaules devant un courant d'idées qui a eu la puissance d'entraîner une génération de géants, et dans le nombre le noble Schiller.

Qu'y a-t-il d'étonnant dès lors s'il suffit à la France révolutionnaire d'ouvrir ses bras pour que les Allemands émancipés du moyen âge s'y jetassent avec empressement? Qu'on se figure des hommes enflammés du feu de la science et de la liberté, sans cesse exposés aux persécutions des jésuites. Qu'on songe à l'impatience et au dégoût que les tracasseries d'un régime vermoulu avaient soulevés dans les cœurs, il sera aisé de se représenter ce que la partie la plus éclairée des habitants dut éprouver quand, à la première approche de l'ennemi, les troupes électorales abandonnèrent tous les ouvrages extérieurs, et concentrant

la défense sur les remparts intérieurs, se mirent à charrier leurs innocents canons, pendant que tout ce qui tenait à la haute administration prenait honteusement la fuite.

La place avait ouvert ses portes aux Français le 21 octobre 1792; dès le 23, la « Société des amis de la liberté et de l'égalité » tint sa première séance au palais électoral, dans le local qui servait à l'académie. Aucun étranger ne prit part à la fondation de ce club ; ses fondateurs furent uniquement les principaux habitants de Mayence. Ils avaient depuis longtemps la pratique nécessaire pour copier sur ce point les modèles de Paris. Il suffit d'un changement de décoration pour convertir en un club démocratique la société de lecture anciennement établie. C'est en vain que dans les derniers temps la censure avait essayé de jeter l'interdit sur les brochures et les journaux français, que les nobles émigrés avaient voulu se faire admettre en contrebande. Les yeux étaient fixés sur Paris, les cœurs étaient attachés à la révolution.

Il va sans dire qu'à cet empressement à copier l'appareil révolutionnaire se mêlait un certain désir de paraître. On avait étudié son Paris, et l'on voulait montrer qu'on en possédait à fond les principes, les formes et la langue. Mais ne nous y trompons pas, les hommes de ce temps avaient encore toute la séve de la jeunesse. Tout était neuf, rien d'usé ni d'éprouvé. Rappelons-nous quel peut être, dans une situation donnée, l'effet du pathos sur notre génération sceptique et désillusionnée, et nous pourrons nous rendre compte de son prestige au moment d'un changement aussi brusque et à une époque de si légitime enthousiasme. Rien ne prouve mieux la noblesse et la pureté des principes qui servaient de ressorts au mouvement que la part prépondérante qui échut aux savants de tous genres, et à ceux qu'on distinguait au premier rang. Parmi eux nous pouvons nommer Georges Forster[1], et à ses côtés le professeur de philosophie André Hofmann, mort il y a peu d'années, fidèle jusqu'à la fin aux convictions généreuses de sa jeunesse; Blau, directeur du séminaire et premier professeur de théologie, le plus beau caractère de ce groupe, que les ennemis les plus déclarés du peuple sont tenus de respecter; Wedekind, médecin de l'électeur et professeur de médecine, plus tard médecin en chef de l'armée française, actif et passionné, qui joua un grand rôle dans le club comme orateur et comme journaliste, partout sur la brèche et réussissant à tout; le professeur

[1] La *Revue* a publié cette année même (mars et avril 1865) les remarquables lettres écrites de Paris même par G. Forster à la fin de 1793.

de mathématiques Metternich, qui offre plus d'une analogie avec Wedekind. Puis viennent des enthousiastes, parmi lesquels on distingue le généreux Adam Luchs ou Lux, pour nous servir de la forme que l'histoire a donné à son nom : on sait qu'un an plus tard, témoin des violences de la Terreur, il désespéra de la liberté ; il osa glorifier l'héroïsme de Charlotte Corday devant les juges qui l'avaient condamnée, essaya de se suicider sans y parvenir et mourut sur l'échafaud. Parmi ces hommes les Mayençais formaient une faible minorité à laquelle Lux appartenait : son père était à la tête d'une exploitation rurale dans le village de Kostheim, sur la rive droite du Rhin, près de Mayence. Le plus grand nombre de nos jacobins allemands étaient des professeurs de l'université que l'électeur avait attirés près de lui, des étudiants qui avaient été leurs élèves, et des fonctionnaires. L'enthousiasme intense qui domina toute la transformation est peu dans le caractère mayençais. Avec sa souplesse ordinaire, l'habitant de la vallée du Rhin pouvait bien prendre sa place dans le nouveau cadre; mais l'étude réfléchie des principes, commencée à distance, poursuivie pendant des années et poussée jusqu'au culte de l'abstraction, n'était pas son affaire. Voilà pourquoi ce furent des Allemands étrangers à ces provinces, principalement des Allemands du nord et des protestants, qui présidèrent au mouvement. Le noyau de la bourgeoisie, les négociants, les corps de métiers résistèrent à la dénationalisation jusqu'à la fin de la première occupation française; ils ne demandaient pas mieux que de maintenir le passé, et cela se conçoit, puisque les corporations, et les vieux monopoles dont elles jouissaient faisaient d'eux autant de privilégiés menacés par le nouvel état de choses.

La Société des Amis de la liberté et de l'égalité devint ainsi le foyer de la vie politique. Presque chaque jour on se réunissait dans la grande salle de l'académie. Les discours se suivaient sans fin ni trêve, la plupart dans ce style à la Brutus que les orateurs français avaient mis à la mode. Forster lui-même, qui présida souvent ces assemblées, si vrai et si sympathique dans ses lettres et ses récits de voyage, ne résista pas toujours à ce goût déplorable pour la déclamation et la redondance. Il pleuvait des journaux, des revues hebdomadaires, des brochures. Activement secondé par Forster, Wedekind, le vrai factotum révolutionnaire, fit paraître le « Patriote » en livraisons irrégulières. Si de nos jours nous ne pouvons plus digérer l'éloquence boursoufflée des orateurs de la Convention, de ceux même qui ont produit le plus d'effet dans leur temps, il n'est pas étonnant que nous ne goûtions pas davantage les articles du Patriote, qu'ils proviennent de Forster ou

de tout autre. Cependant on y rencontre ça et là des pages d'une philosophie substantielle, qui rappellent comme de raison plutôt Rousseau que Kant. On y trouve trois traductions différentes de la *Marseillaise;* le *Ça ira* en allemand y figure également. Pour ne pas rester en arrière du « Père Duchesne, » on publia un almanach sous le titre de « Le père Gérard » (*Vater Gerhard*), sorte de catéchisme démocratique, où les points principaux du dogme de la liberté et de l'égalité sont traités sous forme de dialogue. Un trait caractéristique des tendances naïvement radicales du moment, c'est une série de questions adressées au citoyen Anacharsis Klootz par les Frères Moraves d'Allemagne et de Hollande, dans le but de se faire expliquer certains articles du *Credo* révolutionnaire qui leur semblaient en contradiction avec leur confession de foi. Un démagogue mal noté dans la chronique de la rédaction, Frédéric Cotta, « fils d'un éditeur de contrefaçons bien connu en Allemagne, » fit imprimer à ses frais et tirer à cinq mille exemplaires un extrait de la constitution française. On ne laissa pas chômer le théâtre. Il nous reste quelques échantillons des pièces qu'on représenta, où le pathos révolutionnaire se mêle au laisser-aller du style local : « L'Aristocrate dans l'embarras » (*Der Aristokrat in der klemme*); — « Les Despotes à la campagne » (*Die Despoten auf dem lande*); — « Les Aristocrates en Allemagne » (*Die Aristokraten in Deutschland*). Les titres seuls nous font juger que ces œuvres d'un dramaturge du cru visaient surtout à rendre l'indignation étonnée des hautes classes en entendant de généreux plébéiens alléguer d'un ton sentencieux les grands principes des droits de l'homme. Enfin, pour qu'il ne manquât aucun des condiments nécessaires, à côté de la Société des Amis de la liberté et de l'égalité, il se forma un vrai club des Jacobins, qui, après une correspondance très-longue et très-expansive avec le comité de la société-mère à Paris, obtint l'affiliation. Ce fut une raison pour que parmi les patriotes mayençais surgît un parti des feuillants. De même qu'en France, les hardiesses de la pensée marchèrent de pair avec la divergence des formules. Pendant que les conservateurs s'attendaient à voir la garnison française se soulever à la nouvelle de la mort de Louis XVI, le club fêta son supplice avec toutes les marques possibles d'assentiment, et un certain Teuer prononça un discours où il s'appliqua à réfuter celui que le défenseur du malheureux roi avait prononcé à la barre de la Convention.

Il est clair que cette direction des esprits ne pouvait manquer de produire des manifestations symboliques, pour lesquelles la population avait d'ailleurs naturellement un goût très-prononcé. La planta-

tion des arbres de la liberté présentait l'occasion la plus favorable pour des fêtes emblématiques. Faisons en passant l'esquisse de quelques-uns des personnages qui figurèrent le 13 janvier 1793, à l'occasion de la plantation du plus grand de ces arbres sur la place du marché. Il ne nous est plus possible de prendre ces personnages au sérieux, et cependant ils font revivre devant nos yeux mieux que de longs récits le caractère du temps et du lieu. En première ligne dans le cortége, derrière une nombreuse troupe de tambours-majors et de tambours, marchait l'étudiant en médecine Staudinger, en uniforme de garde national français, coiffé du bonnet rouge et portant sur la poitrine l'écusson qui devait orner l'arbre de la liberté, avec cette inscription : « Passant, ce pays est libre; mort à qui ose l'attaquer; » après la musique jouant *la Marseillaise*, après le général Custine flanqué de deux citoyens armés de piques, venaient cinq esclaves chargés de chaînes de ferblanc; ils portaient en carton et en papier doré la couronne, le sceptre et le globe, insignes de la dignité impériale, le chapeau électoral et une lettre d'anoblissement comme emblèmes du despotisme. Parmi les membres du club qui portaient les cordons fixés à l'arbre de la liberté, on distinguait l'abbé Rumpel, curé de la paroisse du Saint-Esprit. Ainsi les prêtres jacobins ne manquaient pas plus qu'en France. On sait que le clergé rhénan a eu l'avantage de produire un des plus fameux terroristes en la personne d'Euloge Schneider, doyen de la cathédrale de Cologne, homme de goût, très-versé dans la connaissance des classiques grecs, traducteur d'Anacréon, et qui, pour finir, devint le Carrier de l'Alsace. Au centre de la place on avait érigé un autel sur lequel flambait le feu du sacrifice. Custine s'en approcha, et recevant le diplôme et les emblèmes des mains des esclaves, il les jeta au feu. Cet innocent auto-da-fé termina la cérémonie.

Le temps des affaires sérieuses et des difficultés réelles ne devait pas tarder à venir. Il n'était pas aisé de garder cette conquête qui avait donné si peu de mal. Comme tous les conquérants, Custine en avait pris possession en déclarant qu'il n'entendait pas faire de conquêtes. Les habitants des bords du Rhin devaient n'appartenir qu'à eux-mêmes et jouir de leur liberté propre. Ce programme était aussi faux qu'impossible à tenir. Les armées allemandes étaient aux portes de Mayence. Custine n'avait pu garder Francfort que le temps de lui extorquer un demi million. En dépit des formes gothiques de ses institutions, il était resté dans la vieille cité libre un sentiment national, un esprit d'indépendance bien plus prononcés que chez les sujets toujours foulés du petit

État ecclésiastique voisin. Quand les Prussiens reparurent sur la rive droite du Rhin, le courage sembla revenir au parti opposé à la France. Il s'appliqua à propager la croyance que la ville ne tarderait pas à être reprise, et insinua en même temps que le roi de Prusse ne manquerait pas de tirer une vengeance éclatante de tous les habitants qui se seraient compromis pour les Français. A tout hasard on pouvait se mettre en garde contre les mesures de réaction. Des expériences antérieures avaient appris à quoi on pouvait s'en tenir, et l'issue confirma pleinement ces prévisions.

La résistance que l'on rencontra lorsqu'on voulut transformer toutes choses dans l'intérieur de la ville, se montra bientôt plus forte qu'on ne s'y était attendu. Custine fit paraître coup sur coup de nombreuses proclamations pour écarter des esprits l'idée qu'il pourrait être obligé d'évacuer la place; il fit même dresser des gibets sur les places publiques, avec menace d'y accrocher les alarmistes prussiens. Mais hâtons-nous de dire que pendant tout le cours des événements, on n'arriva jamais à une exécution politique dans le territoire de Mayence, à moins qu'on ne veuille considérer comme telle la mort d'un émigré français qui fut pris et fusillé pendant le siége. La Convention envoya sur les lieux quelques-uns de ses agents les plus capables et les plus énergiques, qui, du premier coup-d'œil, reconnurent l'importance stratégique d'une place que l'Empereur « toujours auguste » avait si légèrement abandonnée. Une chose à remarquer et qui ne peut être l'effet du hasard, c'est que tous ces commissaires étaient d'origine allemande. Rewbell et Haussmann étaient Alsaciens, Merlin de Thionville était né dans le Luxembourg français, lequel avait été détaché de l'Empire après la bataille de Rocroy. Peu après, on leur adjoignit encore un autre Alsacien, le général Kléber. L'avenir réservait à chacun d'eux un rôle considérable dans la suite des événements.

Les premiers assauts contre les anciennes institutions furent assez timides. C'était le corps enseignant qui avait appelé la révolution, mais les marchands et les artisans montraient beaucoup de tiédeur, et, comme toujours, les premiers dommages portés à leurs intérêts matériels suffirent pour épuiser leur peu de bonne volonté. Le roi de Prusse avait interdit aux Mayençais la fréquentation de la foire de Francfort, où le petit commerce faisait ses meilleurs profits. La plupart des bateaux qui appartenaient à la corporation des bateliers étaient restés en fourrière à Saint-Goar. Fidèles à leur esprit d'exclusion, les jurandes et les corps de métiers déclarèrent s'en tenir aux

anciennes formes et ne pas vouloir se détacher de l'Empire et de sa constitution. « Y a-t-il rien de plus extravagant, s'écrie l'un des annalistes de ce temps, que de laisser chacun exercer le métier qu'il lui plaît de choisir? » Les bouchers se montrèrent les plus entêtés pour l'électeur. Tout cela fit que dans ces premiers temps les novateurs s'appliquèrent avant tout à rassurer les corporations sur le maintien de leurs priviléges. Mais, plus tard, quand on en vint pendant le siége à des conflits armés dans l'intérieur de la ville, les corps de métiers finirent par être supprimés. Tandis que les administrateurs français cherchaient ainsi à concilier provisoirement les diverses classes de la population et le corps des fonctionnaires, le club qu'ils inspiraient ou la Société des Amis de la liberté et de l'égalité travaillait à une transformation radicale. Il proposa que tous les habitants fussent appelés à se prononcer formellement pour ou contre les principes démocratiques, et pour se conformer aux habitudes puériles du temps, on adopta la folle idée d'ouvrir deux registres où chacun s'inscrirait suivant la croyance qu'il professait. Le registre de la liberté était magnifiquement relié en rouge, celui de l'esclavage était noir et fixé à l'aide de chaînes et de crampons. Comme de juste, il ne se trouva personne pour s'inscrire sur ce dernier; mais si nous en croyons la plupart de nos auteurs, on ne fut guère plus heureux avec le livre rouge où l'on ne recueillit que quelques centaines de signatures.

Après avoir échoué dans toutes ces tentatives détournées pour *provoquer* un mouvement *spontané* de la population, les commissaires français, auxquels venaient de s'adjoindre Simon et Grégoire, résolurent de prendre la chose en mains et de frapper un grand coup. Ils firent procéder à des élections pour la formation d'une véritable constituante appelée à se prononcer définitivement sur le sort de la petite république rhénane, c'est-à-dire à décréter sans aucun doute sa réunion à la France. Mais pour être admis à voter, il fallait aux termes de plusieurs décrets de la Convention, du mois de décembre 1793, avoir prêté un serment de liberté et d'égalité, portant en même temps renonciation à tout devoir de sujétion envers l'ex-souverain, à toutes prérogatives, à tout privilége. Obtenir ce serment devint le but suprême de l'agitation gouvernementale. L'assemblée des électeurs primaires servit de prétexte. Les décrets se suivirent coup sur coup, et l'irritation croissante qui se trahit dans leur rédaction, indique bien que le serment ne faisait pas fortune. Les campagnes surtout désespéraient les agents de la propagande française par leur résistance obstinée. « Nous municipalisons à force, » écrivait Merlin, d'un ton qui prouve qu'il

n'avait plus d'illusions. Pour savoir de quelle nature était l'enthousiasme sur lequel on comptait, il suffit de lire un arrêté où, pour l'édification de ceux qui refusaient le serment, on attestait solennellement qu'il était faux que la prestation du serment entraînât de droit l'obligation de servir dans les armées de la république. Il semble que cet avis ne servit pas à grand chose : les corps de métiers, le clergé, les différentes administrations assaillirent les commissaires de réclamations pour obtenir le retrait des décrets relatifs au serment. Le bouillant Merlin perdit patience; des caresses il passa aux menaces, et des menaces à l'exécution. On décréta la confiscation et l'expulsion contre les « non-jureurs, » et l'on commença à mettre ce décret à exécution quand la ville, étroitement resserrée et affamée, crut trouver dans la persécution un allégement à ses maux.

Dans l'intervalle on avait procédé avec plus ou moins d'ensemble aux élections primaires pour la nomination des députés, des magistrats et des juges, et le 17 mars 1793 « la Convention de la république rhéno-allemande des peuples compris entre Landau et Bingen » ouvrit ses séances. Elle se réunissait dans la salle des Chevaliers de l'hôtel vulgairement connu sous le nom de la Maison teutonique, appartenant à l'ordre de ce nom. Les députés étaient au nombre de soixante. Hofmann fut élu président, Forster vice-président. On s'empressa d'adopter pour les travaux législatifs le règlement de la Convention de Paris. L'un des premiers décrets porte que « tous ceux qui se rendraient dans cette province allemande devenue libre pour y être quelque chose de plus que citoyen, seront punis de mort. » A la troisième séance enfin, l'ordre du jour porta sur ces trois questions : « Fera-t-on de Mayence, avec toute la rive gauche du Rhin, une république indépendante? La nouvelle république se mettra-t-elle par un traité sous la protection de la grande république française? Ou bien la nouvelle république devra-t-elle demander à la France de s'incorporer cet état rhéno-allemand? » Après deux jours de débats, vifs mais sans violence, car tout le monde était d'accord au fond, il fut décrété à l'unanimité : « Que le peuple rhéno-allemand voulait être réuni à la république franque et qu'il lui en ferait la demande; qu'une députation, prise dans le sein de la Convention nationale rhéno-allemande, serait chargée d'aller présenter ce vœu à la Convention française. » Cette mission fut confiée aux trois députés Georges Forster, Adam Lux et Patocki, négociant de Mayence qui est mort de nos jours à Colmar. La destinée des deux premiers est connue. Ils ont laissé tous deux leurs restes à Paris; tous deux ont scellé de leur sang leur culte

enthousiaste de l'idéal. Portant à la liberté un amour ardent, mais tempéré par l'esprit spéculatif et la douceur du caractère, ils ne purent supporter la vue des violences brutales de la Terreur, et en furent brisés. Leur martyre suffit pour écarter des événements auxquels ils prirent la plus noble part le soupçon de n'avoir été qu'un ridicule jeu de théâtre. Leur sacrifice ne resta pas isolé ; d'autres victimes en grand nombre ont également payé de leur vie leur participation à une cause juste au fond, mais faussée par la manière dont on voulut la faire prévaloir.

La convention mayençaise ne devait pas fournir une longue carrière. Le théâtre de la guerre se rapprochait de plus en plus, et le danger rejeta toute autre préoccupation sur l'arrière-plan. L'assemblée tint sa dernière séance le 30 mars. Dans sa campagne sur le bas Rhin, Custine et ses lieutenants n'avaient montré ni vigueur ni capacité militaire. Vers la fin de mars, après un misérable semblant de défense ils avaient abandonné aux Prussiens la ligne de la Nahe, Bingen et Kreuznach. Prussiens, Saxons et Hessois s'étaient concentrés dans le voisinage immédiat de Cassel. Aussi prompt à se démoraliser que présomptueux, Custine songea d'abord à assurer ses communications avec la France plutôt qu'à défendre le Rhin, et fit sa retraite sur l'Alsace, en remettant au général Doyré le commandement de Mayence. Une partie de l'armée de Custine, rencontrant l'ennemi au-dessus de Mayence, ne put forcer le passage et dut rentrer dans la place, dont la garnison se trouva ainsi portée à environ 22,000 hommes. Le siége commença en avril : ce fut le signal des mesures extrêmes, d'autant plus que le voisinage des troupes allemandes donnait de nouvelles forces à l'opposition. Les expulsions devinrent de jour en jour plus nombreuses et plus impitoyables. On s'était contenté d'abord d'éloigner les habitants qui s'étaient positivement montrés refractaires; plus tard on étendit la proscription aux suspects. En première ligne on porta sur la liste les membres du clergé, plus tard les anciens fonctionnaires et privilégiés, puis on arriva à leurs familles. Une politique ombrageuse et le manque d'approvisionnements contribuaient dans une égale mesure à renforcer la persécution. Il fut défendu à ceux qu'on obligeait de sortir de la ville d'emporter quoi que ce fût de leur avoir, à l'exception des objets les plus nécessaires dont ils pouvaient se charger eux-mêmes. Tout le reste était confisqué, comme aussi les propriétés de ceux qui avant les événements s'étaient exilés volontairement : c'était une véritable loi contre les émigrés sur le patron de celle de France. Enfin pour prévenir de futures représailles et en vertu

d'un usage établi, on fit conduire dans l'intérieur de la France un certain nombre d'habitants parmi les plus considérables à titre d'otages. La tempête de la guerre civile se déchaîna sur Mayence. On se bat devant les remparts; presque chaque nuit une sortie, tantôt ici, tantôt là. Dans l'intérieur de la ville siége un tribunal révolutionnaire composé de cinq juges et d'un accusateur public; contre les délits politiques il ne prononce qu'une peine, la mort. Et pour que rien n'y manque, il faut de plus des assignats, non ceux de France, mais des assignats particuliers, une monnaie obsidionale rhéno-allemande. Il faut songer qu'on ne pouvait plus rien tirer de France, et qu'il ne restait que ce moyen de payer la solde des troupes et les marchés passés avec les fournisseurs. Depuis des mois on ne sait plus ce qui se passe à Paris; le peu qu'on apprend, c'est par la voie de l'ennemi, et bien entendu, on n'accueille ces nouvelles que sous toutes réserves. On dit en effet, et il paraît certain que des fraudes de ce genre ne furent pas sans influence sur la reddition de la place, qu'il s'imprimait à Francfort de faux *Moniteurs* destinés à jeter l'épouvante parmi les assiégés. Dans une situation pareille, il est aisé de se figurer ce qu'il put rester d'enthousiasme républicain dans le cœur des bourgeois allemands. Avec la meilleure volonté du monde les relations françaises ne trouvent rien à louer. Quel peut être, en somme, le nombre des hommes paisibles dont les sentiments résistent à de telles épreuves, et dont on puisse exiger une détermination capable d'une telle défense, quand après avoir subi une tutelle de plusieurs siècles, après avoir supporté tant d'abus, accepté tant de préjugés, on se réveille d'une courte ivresse l'oreille frappée par les accents d'une langue étrangère, dans une atmosphère chargée d'idées dont on n'a pas l'intelligence? Alors même que ces expulsions sans nombre n'en porteraient pas témoignage, la situation telle qu'elle se révèle de la manière la plus irrécusable suffirait pour nous convaincre qu'il n'était pas alors question chez les masses d'un entraînement spontané vers la France.

On était arrivé à la fin de juin, et à toutes les calamités du siége était venu se joindre le bombardement. Les projectiles pleuvaient sur la ville. « Nous vivions sous un toit de feu, » suivant l'expression d'un témoin oculaire. Les magnifiques palais, le dôme, beaucoup d'églises devinrent la proie de l'incendie. On manquait de viande, de fourrage, de médicaments. Cependant les expulsions allaient leur train. Ce n'est plus par centaines, mais par milliers que les malheureux exilés franchissent le pont du Rhin pour se réfugier sur l'autre rive. La mesure atteignit un jour un village entier, Finthen, qui avait refusé le serment :

aujourd'hui encore cette commune est des plus catholiques, et se montra en 1848 l'une des moins accessibles au mouvement. Ce qui n'est pas le moins curieux, c'est que les juifs eurent l'honneur d'une mesure spéciale. Dès le 2 avril un décret contre-signé du président Hofmann, porte : « Au nom du peuple souverain, il est signifié aux juifs insermentés, et ce en vertu des ordres de la Convention nationale, qu'aujourd'hui à midi, sous peine de mort, ils auront à se présenter sur la place du Château (pour être expatriés). Quiconque manquera à l'appel sera pendu sans autre forme de procès. » A la fin, quand tous les motifs d'expulsion furent épuisés, comme il restait toujours trop de bouches inutiles, le commandant recourut à la bonne volonté des habitants pour se débarrasser encore d'un certain nombre. Mais l'ennemi refusa de se prêter à un accommodement qui aurait permis de prolonger la défense. Ce fut à coups de canon qu'il reçut les compatriotes repoussés par les Français ; le ciel se montra tout aussi impitoyable : il plut à verse, et ces pauvres gens, des femmes, des enfants pour la plupart, passèrent ainsi une horrible nuit en plein air. Le cœur des soldats français s'ouvrit d'abord aux sentiments d'humanité : les chasseurs ramenèrent en ville des femmes et des enfants en croupe, cachés sous leurs manteaux. Les gardes nationaux français eux-mêmes, employés loin de leur patrie à une guerre pour laquelle ils n'étaient point faits, finirent par perdre tout ressort moral. Ils furent pris d'une épidémie de suicide, au point que trois officiers se brûlèrent la cervelle en une nuit. Une fois encore, mais ce fut la dernière, la république redressa la tête. C'était le 14 juillet. Les hostilités étaient suspendues : devant les remparts, les Prussiens célébraient la prise de Condé, à l'intérieur on fêtait l'anniversaire des Fédérations. Sur la place du Château on avait dressé un autel de la liberté; le général en chef y donna le baptême républicain à un nouveau-né. Des discours, des salves d'artillerie formaient le menu de la fête; mais la joie et l'assurance étaient évanouies; on négociait déjà secrètement avec les Prussiens, et le 22 du même mois, la capitulation fut signée. Alors encore on cria à la trahison. Au moyen âge on imputait toutes les calamités à la sorcellerie; au XVIe et au XVIIe siècle on voyait partout le poison; dans nos révolutions modernes on ne connaît que l'espionnage et la trahison. La paresse de l'esprit s'accommode à merveille de mettre au compte de l'invisible les contre-temps visibles qui troublent le cours des événements.

Pendant tout le temps qui s'écoula entre le départ des Français et leur retour, l'Allemagne ne parvint pas à exercer paisiblement ses

droits sur le pays qu'elle venait de reprendre. Il est vrai que les troupes prussiennes avaient ramené l'électeur. Pendant le siége, il n'avait fait qu'une visite de quelques jours au roi de Prusse, et, pour épargner sa sensibilité, il prit le parti de se retirer à Aschaffenbourg plutôt que de voir bombarder ses ouailles. Il eut sa revanche lorsqu'il fit sa rentrée à Mayence en triomphateur à la suite des troupes victorieuses. Les fidèles bouchers dételèrent la voiture de leur souverain bien-aimé pour se substituer aux quadrupèdes qui la traînaient. Sa première mesure, l'acte par lequel il inaugura son retour, fut l'institution d'une haute cour chargée d'informer contre les traîtres ; puis, par une longue suite de mandements, en sa qualité de pasteur spirituel, il déclara nuls tous les actes sacerdotaux des prêtres qui avaient prêté serment à la république, tels que mariages, baptêmes, absolutions. Toutes les perruques du bon vieux temps furent frisées et poudrées à neuf. A partir de ce moment, on ne vit plus dans la ville la moindre étincelle d'esprit politique. Les chefs du mouvement étaient en fuite ou sous les verrous, et le conseil de guerre en permanence étouffait toutes les manifestations de la vie publique. Mais, par un retour offensif, la France se remit en possession de la rive gauche du Rhin, Mayence seul excepté. Vers la fin de 1794, les troupes françaises investirent une seconde fois la place, qui, dans l'hiver de 1794 et 95, subit un siége régulier. Cet hiver resta célèbre dans les annales météorologiques à cause de ses rigueurs extraordinaires. Le Rhin gela, et l'artillerie manœuvra sur la glace comme sur la terre ferme ; les assiégeants, vêtus en vrais soldats de la république, souffrirent cruellement. Mais, ni la Convention, ni le comité de salut public, ni les généraux n'eurent un seul instant la pensée de renoncer à Mayence, qu'ils considéraient à juste titre comme la clef des provinces rhénanes. L'Allemagne ne leur faisait guère obstacle. Pour juger du niveau où le sentiment national était tombé, il suffit de voir ce qui se passa dans le courant des négociations qui précédèrent le traité de Bâle. La Prusse et l'Autriche, chacune de leur côté, donnèrent toutes deux à entendre au comité de salut public, qu'il y aurait moyen de s'arranger, quant à la rive gauche du Rhin, moyennant des dédommagements convenables sur la rive droite que la France leur concéderait. L'Autriche réclamait la Bavière, la Prusse le Hanovre. A Paris, dans les sphères gouvernementales, il y avait le parti prussien et le parti autrichien. Merlin appartenait à ce dernier. Il lui paraissait plus important de faire la paix avec l'empereur qu'avec le roi, et « si, dit-il dans une lettre à sa famille, pour obtenir le Rhin, il

nous faut accorder la Bavière au premier, *ma foi, nous sauterons le bâton.* » Malgré cela, ce fut avec la Prusse que la paix fut conclue d'abord. Rien ne fut décidé sur le sort des pays rhénans, si ce n'est qu'ils devaient faire l'objet d'un traité distinct; mais, dès ce moment, on les déclara en grande partie territoire neutre. Dans l'intervalle, Clerfayt obligea les Français à lever le siége de Mayence, qui resta soumis au protectorat de l'Autriche jusqu'à ce que, par le traité de Campo-Formio, ce boulevard de l'Allemagne fut définitivement attribué à la France.

De ce moment date ce qu'on appelle dans le pays « l'ère française. » L'épisode de 1793, ou, suivant l'expression consacrée par la tradition populaire, « l'époque de Custine » (*Custine-Zeit*), respire plutôt l'esprit révolutionnaire que le désir sincère de s'attacher à la France.

L'annexion n'était dans la pensée de ceux qui la proposèrent qu'une mesure dictée par les nécessités de la défense. Avant d'en venir à cette extrémité, ces politiques à courte vue croyaient de bonne foi ne rien faire que pour le salut de la liberté allemande. Dans aucun des nombreux documents émanés des généraux et des commissaires, on ne peut trouver la moindre velléité d'annexion. Tous les actes publics étaient rédigés en allemand. La convention de Mayence se constitua expressément comme pouvoir suprême d'un État libre allemand.

Il importe de fixer notre attention sur une différence caractéristique entre la propagande républicaine et la propagande monarchique. Le principe de la liberté est parfaitement analogue à celui des nationalités, si même il ne lui est adéquat. Sans doute l'idée des nationalités était loin d'être aussi développée, aussi répandue au XVIIIe siècle que de nos jours; cependant elle était assez forte pour que la France libre et conquérante produisît partout des républiques autonomes plutôt que des annexions, en Italie comme en Hollande et sur les bords du Rhin. A supposer même que ce fussent là de purs ménagements politiques qui n'engageaient pas l'avenir, ce n'en était pas moins un hommage rendu aux principes. Les pouvoirs monarchiques, au contraire, qui ne se piquent pas d'égards pour la liberté, ne s'embarrassent pas davantage de la nationalité. Sous le Consulat et sous l'Empire, le gouvernement poussa de toutes ses forces à l'assimilation complète de la rive gauche du Rhin. Mayence devint le siége d'une préfecture française. L'uniformité du despotisme militaire eut bientôt effacé ce qui avait pu rester de sympathies pour la révolution française ou pour l'empire germanique. L'Empire éblouissait par sa puissance et par ses pompes; il gagnait les

populations par les profits que leur procuraient les concentrations et les perpétuels mouvements de troupes enivrées par le succès. En sa qualité de place frontière de premier ordre, Mayence vit passer dans ses murs presque toutes les colonnes de l'infatigable empereur, et, comme en pays étranger le soldat ne touchait pas de solde, cette ville fut pour lui ce qu'un port est pour un matelot, un lieu d'approvisionnement au départ, un lieu de plaisir et de jouissances au retour. Fidèle à son origine, Mayence redevint le lieu de rassemblement des légions qui, partant de là comme d'un camp, se déployaient sur le monde.

Pendant la moitié d'une existence humaine, témoins journaliers de la grandeur sans borne des uns, de l'abaissement des autres, les populations rhénanes s'habituèrent à l'idée de rester, comme l'Alsace, définitivement unies à la France. Non contente de l'éblouissement qu'elle causait, la toute-puissance impériale descendit quelquefois à ces caresses qui ont tant de prix aux yeux de certaines gens. Pour ne lui laisser plus aucun doute sur sa nationalité, on traita Mayence comme une des « bonnes villes de France. » Napoléon et Marie-Louise résidèrent momentanément dans l'ancien hôtel de l'ordre Teutonique. Le sentiment de la nationalité s'était effacé à ce point que, lorsque le jour des épreuves arriva, on n'eut même pas l'idée que ces liens avec la France pussent être rompus. La conscription meurtrière de 1811, 1813 et 1814, la retraite de Russie, les maladies, le typhus que les troupes épuisées et démoralisées inoculèrent à la ville, les repoussantes contagions qu'on vit décimer sa population, en un mot, tout l'ensemble des maux que les excès de la guerre avaient répandus sur le monde, ne parvinrent pas à éveiller un sentiment de haine contre la France, ni un sentiment d'affection pour l'Allemagne. Même après la bataille de Leipzig, lorsque pour gagner les murs de la forteresse les débris des bandes impériales durent s'ouvrir à Hanau une brèche sanglante à travers les lignes ennemies, personne ne songea que les victoires des alliés pourraient avoir pour effet de restituer la rive gauche du Rhin à l'Allemagne. La vigueur généreuse, l'héroïsme patriotique du Nord restèrent sans écho dans ces murs. L'injure de « canaille clubiste de Mayence » était une locution favorite dans la bouche des officiers allemands pour marquer la répulsion que leur inspirait la ville félonne, et, d'un autre côté, on ne se figurait à Mayence une armée allemande que comme une soldatesque brutale qui ne pouvait marcher qu'en recevant et en distribuant la schlague. En 1814, lorsque par le traité de Paris Mayence fit retour à l'Allemagne, on s'abordait dans les rues en s'avertissant de

ne rien acheter des Français qui partaient, si l'on ne voulait s'exposer à Martin-Bâton. Cette situation dura jusqu'en 1816. Le passage des gens de guerre et les réquisitions épuisèrent le pays. En dépit de quelques proclamations fraternelles, elle fut traitée en ville conquise. L'administration de la province fut confiée à la Bavière et à l'Autriche, celle de la ville à l'Autriche et à la Prusse ; ces administrations réunies formèrent une manière de gouvernement provisoire qui, au mois de juillet de la même année, fit place à la régence de Hesse-Darmstadt. Si l'Allemagne n'avait pas été alors si indignement payée de la sanglante besogne qu'elle avait faite, on lui aurait épargné la honte de laisser encore pendant de longues années une partie de sa population attachée à une erreur qui semblait étouffer les sentiments les plus naturels de nationalité et de patrie. C'est un fait peu ordinaire dans l'histoire et surtout incompréhensible de notre temps, qu'un pays qui, à peine affranchi de l'étranger, soupire après le retour de sa domination ; il faut se rappeler toutes les turpitudes du congrès de Vienne pour en trouver l'explication; si l'on avait rendu aux Allemands une patrie dans le sens politique du mot, cela seul aurait anéanti l'ivraie que le régime precédent avait fait pousser. L'habitant des bords du Rhin n'est pas seulement facile à émouvoir, il est en outre susceptible de tous les bons mouvements du cœur. Mais ce qui se passait alors ne lui laissait qu'une impression, c'est que les princes allemands ne visaient qu'à restaurer ce morcellement odieux du territoire en une infinité de petits États fédéraux, dont la chute, loin de laisser aucun regret, avait été accueillie avec une joie persistante. Le rétablissement de cet état de choses devait ramener la pensée sur ce passé plus récent qui offrait le seul type qu'on connût. De même que la France, en haine des Bourbons et des jésuites, faisait du nom de Napoléon le mot d'ordre de l'opposition libérale et le chantait comme l'idole du peuple, les provinces rhénanes exaspérées contre les hobereaux allemands qui les opprimaient, tournèrent leurs regards vers la France et ses institutions.

Sans tenir aucun compte des restes d'attachement que les habitants de ces provinces pouvaient avoir conservés à leur ancien souverain, ni des sentiments d'indépendance civile, du besoin de sécurité nés d'un contact prolongé avec un grand pays, le congrès de Vienne trancha la question en attribuant le pays au grand-duc de Darmstadt, pour lequel on fut tenu de professer du jour au lendemain tous les sentiments d'amour et de fidélité exigés en pareil cas. Que savait-on de Darmstadt? En 1792, à l'approche de Custine, le landgrave qui s'était

associé à toutes les fanfaronnades des autres potentats allemands, avait tout fait pour rappeler ses troupes, et avait abandonné Mayence à son sort pour sauver sa neutralité ! Plus tard, devenu grand-duc par la grâce de Bonaparte, il l'avait attendu pendant deux heures d'horloge près de la tête du pont de Cassel, afin d'être admis à faire sa révérence à l'Empereur, et l'homme au petit chapeau l'appela « Monsieur de Darmstadt » tout court. Il est clair que pour prendre en main l'administration de la province qu'il venait d'acquérir et pour hâter son assimilation, le nouveau souverain devait envoyer de ses serviteurs à lui; élevés sur son fumier, et que l'habitant de la rive gauche détestait de longue date en sa qualité de proche voisin. On peut juger si de tels procédés étaient propres à diminuer cette antipathie. Le vrai et le faux s'unirent pour monter l'opinion contre tout ce qui venait des provinces de l'autre côté du Rhin. « Darmstadtien » devint synonyme d'absurde et de besoigneux. Ce dernier sens prévalut d'autant plus vite que la riche province rhénane se considérait comme le grenier d'abondance d'où la cour du grand-duc, assez mal pourvue des biens de la fortune, et tout le troupeau des fonctionnaires tiraient la subsistance que leur refusaient les États héréditaires. C'était un dicton populaire que la terre ne produisait par là que du sable et des oignons. Comme si ce n'était pas assez d'être soumis au Darmstadtien, il fallut encore accepter les ordres de l'Autrichien et du Prussien, qui avec la brutalité dont le militaire allemand ne peut se départir, tenaient en mains le gouvernement de la ville. Les vexations et l'insolence de cette soldatesque aidèrent plus que tout le reste à maintenir intactes les sympathies pour l'étranger. Lors de l'invasion de 1792, le laisser-aller bienveillant des soldats de la république n'excitait pas seulement l'étonnement général, mais encore la colère des adversaires. Un officier de l'électeur revenu de Spire ne tarissant pas sur l'éloge des Français, le commandant lui intima l'ordre de se taire, afin de ne pas rendre l'ennemi populaire. Il aurait mieux valu, ajouta-t-il, que Custine eût porté partout le fer et le feu. Même pendant la retraite de Russie et après la catastrophe de Leipzig, le soldat français ne se montra ni brutal ni insolent. Comment qualifier après cela l'attitude d'un petit enseigne traitant tout le monde de « gibier de potence » et de « canaille clubiste ? » N'avait-on pas vu dès l'année 1793 un colonel prussien, après la prise d'une ville du Palatinat, mettre la baïonnette sur la gorge des habitants dénoncés comme jacobins, et même de quelques femmes, pour les obliger à balayer la place où l'on avait planté l'arbre de la liberté ? Ce fut surtout le lieutenant prussien, mélange piteux

d'arrogance et de gueuserie, qui servit de plastron aux innocentes plaisanteries du bon bourgeois, bien nourri et bien vêtu.

Mais la vraie racine de l'attachement pour l'étranger, c'était le Code civil. Il y avait là une cause persistante de regrets pour l'ancien conquérant, d'éloignement pour le nouveau maître; tout dans ce droit témoignait en faveur du premier contre le second. Depuis cinquante ans, l'Allemagne combat avec plus ou moins de succès pour obtenir ce premier gage d'une législation rationnelle, que le génie de la Révolution avait su fixer avec une supériorité si évidente pendant la courte période de sa splendeur. Le jury, la publicité de la justice, les débats oraux, un code accessible à tout le monde, l'égalité devant la loi, ce sont là autant de points lumineux, qui rendaient plus épaisses les ombres où se voilaient les institutions gothiques de Darmstadt ou de Nassau. Une justice inquisitoriale, des paperasses à n'en pas finir, des classes privilégiées devant la loi, la justice et l'administration confondues, un chaos de lois qui ne trouvaient plus leur application aux besoins de la société moderne, tout cela inspirait à l'habitant du pays rhénan une horreur profonde pour les moindres rapports légaux avec les petites villes les plus rapprochées. Faut-il s'étonner après cela si, plus que toutes les autres classes, les juristes restèrent soumis à l'attraction que la France exerçait sur les esprits? Ce fut chez eux que subsista le souvenir vivant de la domination étrangère et que se prononça la plus vive antipathie pour le moyen âge cantonné sur l'autre rive, d'où il jetait son regard louche sur les institutions plus modernes des pays voisins.

L'un des bienfaits de la loi française sur lequel le gouvernement hessois s'empressa de porter la main, ce fut la liberté du barreau. Par un instinct très-juste de la situation, il mit l'avocat dans sa dépendance en le nommant. Il est vrai que le juge resta inamovible, garantie bien illusoire contre les influences gouvernementales partout où l'avancement relève de l'État, car l'ambition n'est pas moins servile que la peur : le magistrat s'accoutuma sans peine à l'obéissance qu'on demandait de lui sans perdre pour cela les préjugés anti-allemands de sa profession. C'était surtout l'appareil du cérémonial étranger que tout le monde entourait d'une vénération profonde, l'hermine, les robes rouges de la cour de cassation de Paris; les vieux scribes de la chancellerie racontaient avec une émotion respectueuse aux représentants des nouvelles générations, comment, dans le bon temps, le président de la cour d'assises inaugurait solennellement la session avec un factionnaire à sa porte, et autres billevesées du même calibre. Ce clinquant brillait dans leur pensée d'un éclat plus vif encore, quand il s'y

mêlait des réminiscences militaires, fort communes parmi les juristes. Lors du changement de gouvernement, plus d'un avait troqué son épée contre une toge, et les hommes qui avaient fait, comme officiers de la grande armée, les campagnes d'Espagne ou de Russie, ne se montrèrent pas les plus mauvais praticiens. Mais comment ne seraient-ils pas restés très-fiers de leurs états de service? Il était difficile de ne pas être un peu vain d'avoir pris part aux expéditions épiques d'une époque quasi fabuleuse. Il ne venait à l'esprit de personne qu'on eût par là contribué à l'humiliation de l'Allemagne. Jusque dans les meilleures sociétés on comptait d'anciens serviteurs du Corse. Des princes, qui tenaient par les liens du sang au nouveau souverain de Mayence, rappelaient complaisamment leurs campagnes françaises. De tout temps, les principicules allemands se sont fait gloire de servir sous le drapeau de la France. Eût-il le caractère le mieux trempé, un soldat qui ne se sent pas soutenu par une patrie fortement pénétrée de sa nationalité, ne peut jamais être qu'un mercenaire. Quoi de plus naturel? Le vétéran de la Confédération du Rhin aimait à se repaître de la gloire qu'il devait à ses faits d'armes, plutôt que de se laisser gagner au sentiment de l'abaissement national dont il avait été lui-même un instrument. A mesure que les souvenirs de l'Empire prirent les proportions de l'histoire, les éléments héroïques de leurs états de service passèrent peu à peu à l'état de légende, et les vieux braves qui avaient survécu à tant de batailles ne purent résister à la tentation de devenir un objet de vénération pour eux-mêmes et pour les générations qui les suivaient. Les sociétés de vétérans qui se formèrent ainsi devinrent le foyer d'un véritable culte napoléonien. Il n'y eut si petit conscrit, ayant porté le mousquet pendant quelques jours lors des dernières levées à l'aide desquelles Bonaparte avait espéré conjurer son sort, qui ne se rengorgeât à l'idée de jouer encore un rôle en qualité de débris de la « grande armée. » Tous les ans, le 5 mai, les sociétés de vétérans célébraient l'anniversaire de la mort de leur ancien général. Les preux se réunissaient dans une salle ornée de trophées. On faisait l'appel de tous les membres inscrits, et les survivants répondaient fièrement par le « présent! » sacramentel. Les tambours battaient les marches d'autrefois, et dans sa magnanimité le Rhin fournissait abondamment le vin qui servait à réveiller la mémoire de son ancienne humiliation. Au fond de la salle on voyait sans surprise le buste de son Altesse Royale le grand-duc de Hesse au-dessus de l'idole d'Austerlitz. Le souverain régnant accordait sa haute protection aux loyaux impérialistes. Des fonctionnaires

de l'ordre le plus élevé présidaient à la réunion ; des présidents des cours de justice, des juges, des avocats, des notaires se mêlaient paternellement aux simples artisans. L'idée de l'hégémonie française unissait tous les cœurs.

La fermentation qui suivit en Allemagne la révolution de juillet ne trouva que peu d'aliments dans la Hesse rhénane. Il est difficile, en effet, d'aspirer d'un cœur ardent et sincère à la liberté tant qu'on n'a pas conscience de sa nationalité. Cependant quelques hommes, dont l'esprit s'était élargi par la fréquentation des universités allemandes, prirent part aux manifestations patriotiques dont la Bavière rhénane fut le théâtre ; mais dans son ensemble la population resta presque entièrement réfractaire au mouvement. Sans doute la disparition de l'ancienne génération fit tomber en grande partie l'estime accordée jusque-là au drapeau tricolore, mais à sa place il surgit plus d'indifférence que de sentiments allemands. L'attitude prise par le ministère de M. Thiers ne parvint pas à soulever l'enthousiasme national. Le bourgeois, qui dans ses promenades voyait les Autrichiens et les Prussiens travailler à mettre la place en état de défense, ne s'en émouvait guère et semblait croire que rien de tout cela ne le regardait. Il est vrai qu'on ne désirait plus le retour des Français, mais on entrevoyait cette éventualité sans frayeur. On se donna beaucoup de peine pour seriner à quelques sociétés chorales l'assez mauvaise chanson de Nicolas Becker : « Ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand, » mais elle ne devint populaire que quand on y mit un accent prononcé d'ironie. Nulle part on ne savait mieux combien ces mots de *libre*, de *Rhin* et d'*allemand* hurlaient de se trouver réunis.

L'histoire avait profondément gravé dans la conscience du peuple la certitude que quant à la régénération de la patrie il n'y avait rien à tenter et rien à espérer. C'est là ce qui explique le calme profond avec lequel on traversa les épisodes de 1830 et 1841. Enfin, 48 éclata. A la première aurore d'un grand avenir allemand, les souvenirs de l'étranger s'évanouirent et toutes les intelligences semblèrent s'éveiller ; pour la première fois, l'instinct de la liberté politique se trouva dans la bonne voie, quand jaillit l'idée d'une commune patrie allemande. On ne vit pas un seul instant, au milieu des mouvements complexes et de la turbulence de cette année mémorable, le spectre fascinateur de l'étranger sortir de la tombe où des idées et des sentiments désormais indestructibles l'ont scellé pour toujours.

« Un peuple malheureux n'a pas de patrie, » a dit un orateur de la

grande révolution. Il est tout aussi vrai que, sans patrie, il n'y a pour un peuple ni bonheur ni liberté; à peine y a-t-il un peuple. Ces deux formules se complètent l'une l'autre et résument les vérités qui me semblent résulter des faits dont j'ai suivi l'enchaînement. Si jamais le danger qu'on fait si souvent apparaître à nos yeux venait à éclater, la seule chose qui puisse nous sauver, c'est une foi éclairée et vivante du peuple en lui-même. Mais il faut pour cela que la nation existe comme unité politique. L'unité idéale des voix qui s'élèvent pour chanter les louanges de Dieu est, quoi qu'on en dise, inefficace. Les rêveries politiques et l'hypocrisie ont contribué tour à tour à ramener le principe des nationalités à un mysticisme vague, à une simple abstraction. Il ne peut se présenter sous cette forme que si on le détache de la conception à laquelle il tient essentiellement. Or cette conception n'est pas autre chose que le principe de l'autonomie des peuples, le principe de la liberté. Quand un peuple est libre à sa façon, on peut dire qu'il jouit de sa nationalité. De même que toutes les manifestations de la vie, la nationalité ne peut devenir une vérité qui si le fait répond dans une mesure suffisante au sentiment idéal. L'égoïsme dynastique a fait de la question des nationalités ce qu'elle fait de tous les problèmes, en leur donnant successivement les sens les plus opposés. Souvent on l'a dédaignée au point de n'en pas tenir plus de compte qui si elle n'existait pas; d'autres fois on l'a follement exagérée, au point que chaque lieue carrée de pays aurait dû prétendre à l'autonomie. Il est arrivé encore, et c'est précisément le cas de la confédération germanique, qu'on en a réservé les effets, comme toutes les réformes où les pouvoirs monarchiques n'ont rien à gagner, pour un monde à part, sans corps et sans réalité, exclusivement livré aux joies du sentiment et de l'imagination. Cette unité platonique nous satisfait moins que jamais. Le siècle actuel a ses exigences impérieuses : c'est matériellement qu'il veut posséder ce qu'il désire. Tout l'enthousiaste qu'on a vu accompagner le réveil de l'instinct national est allumé par le besoin de voir ce principe passer du domaine des abstractions au rang de fait établi.

Chaque nation veut être, c'est-à-dire qu'elle prétend avoir non-seulement un esprit, mais un corps. La libre disposition de soi-même, au dedans comme au dehors, est la plus haute expression de la vie morale. C'est de ce droit, exclusivement de ce droit, que découle le droit des nationalités. Sans doute un peuple peut aspirer à sa nationalité sans éprouver le besoin d'être politiquement libre, mais seulement

lorsqu'il est encore en voie de formation; au contraire, à l'âge où il s'élève des appétits aveugles à l'idée réfléchie de sa conservation, un peuple ne concevra le mobile qui l'a porté à devenir une nation que lorsqu'il aura en même temps compris la liberté. Et réciproquement, un peuple qui a perdu sa naïveté politique ne peut croire à sa nationalité qu'autant que sa foi s'étend à la liberté. C'est pourquoi chez les Italiens, chez ceux du Nord surtout, le sentiment de la nationalité s'est montré plus tenace que chez les Allemands : leurs républiques éphémères leur avaient mis du moins sous les yeux une image de la liberté, tandis que le despotisme morcelé qui régissait les Allemands avait effacé jusqu'à l'ombre de leur existence politique. La souveraineté absolue des infiniment petits a de tout temps conduit l'étranger en Allemagne, comme prétendant, comme allié ou comme ennemi. Le morcellement territorial sert de pont entre la France et l'Allemagne, c'est en même temps le mur qui sépare l'Allemagne d'elle-même, qui lui enlève la conscience de son ensemble, de sa force, de son existence comme grande puissance, toutes choses auxquelles elle ne peut arriver que par une unité politique effective. Tous les essais de fédération que l'on peut tenter, ne seront jamais que des palliatifs impuissants ; il ne suffit pas d'un parlement commun, d'une triade monarchique ou de telle autre belle conception enfantée par une demi-douzaine de rêveurs doctrinaires pour suppléer à la puissance intellectuelle et matérielle que l'état moderne tire de sa rigoureuse unité. Notre époque a compris que la gymnastique devait entrer dans l'éducation générale de l'homme ; elle devait aussi comprendre que pour l'unification intellectuelle des nations, il est indispensable de relier fortement entre eux les divers membres dont elles se composent. Le système fédéral est une dernière et inutile transaction entre l'esprit de famille et le sentiment politique. La commune seule est limitée par la nature; entre elle et l'État il ne doit pas y avoir d'intermédiaire. Partout l'union sert de chemin au progrès; partout le maintien du morcellement lui crée des barrières. La Grande-Bretagne, la France, la Suisse ne sont parvenues à la liberté et à la force que par une plus étroite cohésion politique; l'Italie est engagée dans la même voie, il n'y a que les ennemies de son avenir qui voudraient la pousser à une fédération, avec une douzaine d'autonomies dans son sein. Ne vient-on pas de voir à l'Occident l'esprit fédéraliste chercher à dissoudre, après une courte période d'épanouissement, l'une des plus glorieuses formations politiques qu'on ait jamais vues, et cela pour arriver à la consécration définitive de l'esclavage?

et ne voyons-nous pas à l'Orient une puissance exclusivement despotique, poussée par le besoin de développement inhérent à tous les États modernes, travailler à se dégager des chaînes séculaires du servage [1] ?

LOUIS BAMBERGER.

[1] Nous aurions d'importantes réserves à faire sur ce que ces conclusions théoriques ont de général et d'absolu. Nos lecteurs savent assez que nous n'apprécions pas au même degré que l'auteur de cet article les avantages de l'unité matérielle et de la centralisation. Sans faire d'ailleurs aucune application à l'Allemagne, nous croyons que le système fédéral est dans des circonstances données parfaitement compatible avec la force, la liberté, le progrès; nous en chercherions au besoin la preuve dans l'état actuel de la grande république américaine au sortir d'une guerre gigantesque et dans quelques-uns des États mêmes dont l'auteur invoque le nom à l'appui de sa thèse. Mais il est inutile d'entrer dans les détails : ces dissidences n'ôteraient rien à la valeur et à l'intérêt des faits que l'auteur a si soigneusement recueillis et si bien racontés.

(*Note de la Rédaction.*)

ARMINIUS VAMBÉRY[1]

I

Je suis né en 1832, à Duna-Szerdahely, petite ville de Hongrie, située sur une des plus grandes îles du Danube. Poussé par une inclination toute particulière vers la science des langues, je m'étais occupé dans ma jeunesse de plusieurs idiomes d'Europe et d'Asie, et mes premières et diligentes études furent consacrées aux littératures si variées qu'elles ont produites. Dans la suite je m'intéressai plus spécialement aux intimes relations des langues entre elles. Il n'est pas étonnant qu'en appliquant le proverbe « Connais-toi toi-même, » mon attention se portât sur les affinités et les origines de ma langue maternelle. On sait que la langue hongroise appartient à la souche altaïque, mais il est encore incertain si elle est une branche de la langue finnoise ou de la langue tartare. Cette enquête fut, au double point de vue scientifique et national, la principale cause de mon voyage en Orient. Je désirais, par l'étude pratique des langues vivantes, m'assurer s'il y avait vraiment, entre le hongrois et les dialectes turco-tartares, cette affinité qui m'avait tout d'abord frappé quand j'examinais ces idiomes à la faible lumière que me fournissait la théorie.

[1] *Voyage dans l'Asie centrale.* Récit d'une expédition de Téhéran à travers le désert des Turcomans, sur la rive orientale de la mer Caspienne, jusqu'à Khiva, Bokhara et Samarkand, faite en l'année 1863 par Arminius Vambéry, membre de l'Académie hongroise de Pesth, qui lui avait confié cette expédition scientifique. — Londres, John Murray. — Nous donnons ici l'analyse de cet ouvrage qui a excité récemment dans le public éclairé d'Angleterre et d'Allemagne la plus vive sensation. Pour plus d'exactitude et afin que le récit ne perdît pas trop de son intérêt dramatique, nous lui avons conservé la forme directe, en nous efforçant de n'écarter que les détails les moins curieux. (*Note de la Rédaction.*)

En premier lieu, je me rendis à Constantinople. Plusieurs années de résidence dans les maisons turques et de fréquentes visites aux écoles islamites et aux bibliothèques m'eurent bientôt transformé en un vrai Turc, voire en un efendi.

Le progrès de mes recherches linguistiques me poussait peu à peu plus loin, et lorsque je me décidai à faire un voyage au centre de l'Asie, je trouvai bon de garder ce caractère d'efendi et de visiter l'Orient comme un Oriental.

Ces observations expliqueront l'objet que je me proposais dans mes pérégrinations du Bosphore à Samarkand.

Des recherches astronomiques et géologiques eussent été impossibles en dehors de ma province en conservant le nom et la qualité de derviche. Mon attention devait se diriger surtout sur les races qui habitent le centre de l'Asie, sur leurs relations politiques et sociales, sur leur caractère, leurs usages, leurs mœurs. C'est ce que j'ai essayé de retracer, quoique bien imparfaitement, dans les pages qui suivent. Les critiques pourront y trouver des erreurs, et les renseignements nouveaux que je pourrai apporter sur quelques points sembleront une bien faible compensation aux peines que j'ai endurées. Mais je prie le lecteur de ne pas oublier que je viens d'un pays où écouter est une impudence, demander un crime, et prendre des notes un péché mortel.

Vers le milieu de janvier 1863, j'étais de retour à Téhéran, et redevenu encore une fois l'hôte de mes bienfaiteurs turcs. Je n'étais plus indécis, je hâtai mes préparatifs, résolu d'accomplir mon projet, fût-ce au prix des plus grands sacrifices.

La coutume est ancienne, à l'ambassade turque, d'accorder un léger subside aux hadjis et aux derviches qui chaque année se rendent en foule vers l'empire turc en traversant la Perse. C'est un véritable bienfait pour les pauvres mendiants sunnites de la Perse qui ne reçoivent pas un denier des Persans schiites. En conséquence, l'hôtel de l'ambassade était rempli de pèlerins débarqués des provinces les plus lointaines du Turkestan.

J'éprouvai le plus grand plaisir à voir ces sauvages Tartares en haillons entrer dans mon appartement. Ils pouvaient me fournir des renseignements très-exacts sur leur patrie. Leur conversation m'était d'une importance extrême pour mes études philologiques. De leur côté, incapables de se faire l'idée du but que je poursuivais, ils étaient très-surpris de mon affabilité ; on se racontait dans leurs caravansérails que Haydar-Efendi, l'ambassadeur du sultan, avait un cœur géné-

reux, que Reshid-Efendi, (c'était le nom que j'avais adopté) traitait les derviches comme ses frères, qu'il était probablement un derviche déguisé. Je n'étais donc pas étonné que les derviches qui passaient à Téhéran vinssent me trouver avant de se rendre chez le ministre, car il n'était pas toujours facile d'arriver jusqu'à lui, et par mon entremise ils obtenaient promptement leur viatique ou la satisfaction de leurs autres désirs.

Le 20 mars au matin, quatre hadjis me prièrent de les présenter à l'envoyé du sultan, car ils désiraient lui porter plainte contre les Persans qui, à leur retour de la Mecque, leur avaient extorqué à Hamadan le tribut sunnite; exaction qui était non-seulement désagréable au roi de Perse, mais qui depuis longtemps avait été interdite par le sultan. Car il faut savoir que ces bons Tartares pensent que le monde est tenu d'obéir au chef de leur religion : le Sultan.

Aux yeux de tous les Sunnites, le kalife légal successeur de Mahomet, est le détenteur du précieux héritage qui comprend : 1° les reliques conservées à Stamboul dans le « Scaddet Hirkaï, » savoir le manteau, la barbe et les dents du prophète perdus par lui dans un combat, plus, certains vêtements kovans et armes ayant appartenu aux quatre premiers kalifes; 2° la possession de la Mecque, Médine, Jérusalem, et autres lieux de pèlerinage visités par les Islamites. « Nous ne demandons pas d'argent de Son Excellence l'ambassadeur, me dirent-ils, nous désirons seulement qu'à l'avenir nos frères Sunnites puissent visiter les lieux saints sans être molestés. » Des paroles si désintéressées dans la bouche d'un Oriental me surprirent beaucoup. J'examinai les traits sauvages de mes hôtes, et je dois avouer que quelque barbares qu'ils parussent, quelque misérables que fussent leurs vêtements, je découvris cependant en eux une certaine noblesse, et dès le premier moment je me sentis disposé en leur faveur.

Nous nous entretînmes près d'une heure; il m'était impossible de ne pas aimer leur franchise, en dépit des lignes singulières qui accusaient leur origine étrangère, en dépit de leurs haillons et des traces nombreuses de longs et fatigants voyages, toutes choses qui rendaient leur physionomie rebutante. Si je m'en allais, pensais-je, avec ces pèlerins? En leur qualité d'indigènes ils seraient mes meilleurs guides. En outre, ils me connaissent déjà comme le derviche Reshid-Efendi, et m'ont souvent vu jouer ce rôle à l'ambassade turque; ils sont eux-mêmes dans les meilleurs termes avec Bokhara. C'était la seule ville de

l'Asie centrale que je redoutasse, car j'avais appris le malheureux sort des voyageurs qui m'y avaient précédé. Sans beaucoup d'hésitation ma résolution fut arrêtée définitivement. Sachant qu'un Oriental *pur sang* ne comprend pas la soif de la science et ne croit guère à son existence, je ne pouvais assigner à mon voyage un but scientifique, ils eussent trouvé ridicule et même suspect qu'un efendi s'exposât à tant de dangers et de fatigues. Je leur racontai donc que depuis longtemps je désirais secrètement mais avec ardeur visiter le Turkestan, non-seulement pour voir la seule source restée pure de la vertu islamite, mais encore pour contempler les saints de Khiva, de Bokhara, de Samarkand. Je leur dis que cette idée m'avait conduit de Turquie en Perse. Depuis un an j'attendais, et je remerciais Dieu de m'avoir accordé de pareils compagnons de voyage.

Quand j'eus achevé mon discours, les Tartares parurent réellement surpris, mais ils revinrent bientôt de leur étonnement. Ils étaient, répondirent-ils, tout à fait assurés maintenant de ce que jusque-là ils n'avaient que soupçonné, à savoir que j'étais un derviche. Ils étaient très-heureux que je les eusse jugés assez dignes de mon amitié pour entreprendre dans leur compagnie un voyage aussi long et aussi périlleux. « Nous sommes tous prêts à devenir non-seulement vos amis, mais encore vos serviteurs, » dit Hadji-Bilat, leur orateur.

A Gomushtèpe, la nouvelle de notre arrivée s'était répandue partout : on avait exagéré le nombre des pèlerins. Les femmes, les enfants, les chiens mêmes se pressaient en désordre hors des tentes pour nous contempler. On voulait nous embrasser pour obtenir une part dans les mérites et dans les récompenses divines promises aux pèlerins. Ce premier tableau des mœurs de l'Asie centrale me surprit. Je ne sais ce qui m'étonnait le plus, ou des tentes en feutre, ou des femmes en longues chemises de soie descendant jusqu'aux chevilles, qui tendaient leurs bras vers nous. Chose étrange, jeunes et vieux, sans distinction de sexe ou de famille, tous voulaient toucher les hadjis sur lesquels reposait encore la sainte poussière de la Mecque et de Médine.

Jugez encore de ma surprise quand des femmes de la plus grande beauté, des jeunes filles mêmes se pressèrent pour nous embrasser; nous étions fatigués, exténués par ces démonstrations de respect qui procédaient d'un sentiment mélangé de religion et d'hospitalité.

Devant la tente du chef Ishan (prêtre), nous jouîmes du spectacle

le plus intéressant que mes yeux aient jamais contemplé. C'était là que devaient se prendre les dispositions pour loger les hôtes. La passion et la chaleur avec lesquelles tous se disputaient l'honneur et le droit de recevoir un ou plusieurs étrangers me confondaient. J'avais bien entendu parler de l'hospitalité des nomades, mais je n'avais jamais supposé qu'elle pût s'élever à ce degré.

J'avais à peine passé une semaine à Gomushtèpe que je m'étais déjà fait de nombreuses connaissances. Je pouvais maintenant pénétrer les secrets de leurs relations sociales, distinguer et connaître les nombreuses familles qui composaient la tribu, et jusqu'à un certain point me faire l'idée du lien qui réunit des éléments si opposés et si confus en apparence.

La tâche était un peu plus difficile que je ne l'avais supposé : je n'avais qu'à toucher une question sur la vie ordinaire ou à montrer la moindre curiosité, pour les voir se demander avec étonnement comment un derviche, uniquement préoccupé de Dieu et de la religion, s'intéressait aux affaires de ce monde éphémère. — Aussi mes recherches me causaient-elles de grands soucis, car je n'osais jamais faire de questions directes. Très-heureusement pour moi les Turcomans, qui passent leur vie dans l'indolence à l'exception du temps employé à leurs expéditions de brigandage, sont grands parleurs. J'assistais en silence à leurs longues conversations, absorbé en apparence dans une contemplation profonde, et, mon chapelet à la main, j'écoutais les récits de leurs déprédations, de leurs relations avec la Perse, avec le khan de Khiva et avec d'autres hordes nomades.

Dans tout le district de Gomushtèpe, rien qui ressemblât à une muraille, si ce n'est à quelque distance une construction attribuée aux Grecs, et actuellement en ruines. Qu'on eût conçu l'idée de construire un édifice pour le culte divin chez les Gomuts, cela doit être considéré comme un indice de progrès. Chaque fidèle s'était imposé le devoir d'apporter dans ce lieu une centaine de briques carrées provenant des ouvrages fortifiés construits par Alexandre, et lorsque les matériaux furent en quantité suffisante, un Turcoman fut spécialement engagé comme architecte. Ses occupations l'avaient souvent conduit à Astrakan, il passait donc pour posséder une expérience suffisante. On lui confia l'exécution du monument. A l'aide de ma boussole, je leur indiquai la direction de la Mecque, puis ils commencèrent à élever les murailles, mais sans établir de fondations dans le sol.

Bientôt je m'étonnai de voir combien mes compagnons les plus pauvres détestaient les Turcomans en dépit de la noble hospitalité

qu'ils en recevaient.— Il est, disaient-ils, impossible pour des hommes qui ont le moindre sentiment de pitié d'être plus longtemps témoins des cruels traitements auxquels sont ici soumis les esclaves persans. — Ces Persans ne sont, il est vrai, que des hérétiques. Ils nous ont tourmentés dans notre voyage à travers leurs pays, mais ce que ces misérables ont à souffrir ici, passe la mesure. En effet, retraçons-nous les sentiments que doit éprouver ici un Persan, fût-il le plus pauvre de son pays. Il est surpris dans une invasion nocturne, il est blessé, arraché à sa famille, emmené prisonnier. On lui fait changer ses habits contre des haillons qui le recouvrent à peine, des chaînes lui meurtrissent les chevilles des pieds et lui occasionnent à chaque pas de cuisantes douleurs. Il est débilité pendant les premiers jours et souvent pendant des semaines entières par une nourriture insuffisante. Pour lui rendre la fuite impossible, il est pendant la nuit attaché à une chaîne de fer qui le prend au cou et le fixe à un pieu, trahissant par son cliquetis le moindre de ses mouvements. Le payement d'une rançon peut seul mettre fin à ses souffrances, autrement il est vendu et peut-être transporté à Khiva et à Bokhara.

Je ne pouvais pas habituer mes oreilles au bruit de cette ferraille qu'on entend dans la tente de chaque Turcoman, pour peu qu'il ait la prétention d'être un homme bien posé et bien établi.

Au bout d'une quinzaine, je commençai à m'ennuyer de ce séjour autant que le faisaient mes compagnons. Mes regards se portaient sans cesse vers les frontières de la Perse. Quelques lieues seulement séparent les deux pays, et cependant les mœurs, les coutumes, les habitudes de la pensée y sont aussi différentes que si Persans et Turcomans habitaient à mille lieues les uns des autres. Combien est singulière l'influence des traditions et de la religion sur les hommes!

Je ne puis m'empêcher de sourire à la pensée que ces Turcomans, si cruels sous tant de rapports, ne pouvaient se lasser cependant de donner des Lillah, ou festins de piété, auxquels notre bande de pèlerins devait absolument assister. Ces invitations se répétaient plusieurs fois par jour. J'acceptais assez volontiers la première et la seconde; quant à la troisième, je ne cachais pas trop mon désir d'en être exempté, mais mon hôte improvisé me forçait à quitter ma tente en me donnant des poussées dans les côtes. Suivant les règles de la politesse turcomane, plus la poussée était forte, plus l'invitation était cordiale. Notre amphitryon jetait alors devant la tente quelques morceaux de drap, ou, s'il était en humeur de se montrer somptueux, un tapis sur lequel les hôtes s'asseyaient en cercles, par groupes de cinq

à six. Chaque groupe recevait un grand plat en bois, proportionné au nombre et à l'âge des invités. Chacun y plongeait la main jusqu'à ce que le vase fût entièrement nettoyé. Des gastronomes s'intéresseraient peu à la qualité de nos mets et à la manière dont ils étaient préparés; qu'il suffise de dire que la viande de cheval ou de chameau formait généralement la pièce de résistance. Mentionnons, à cette occasion, le banquet qui nous fut offert par un *karatchi*, qui, à pied et tout seul, avait fait prisonnier trois Persans, et les avait fait marcher devant lui à une distance de huit mètres. Il ne manqua pas de nous donner la dîme du butin, le revenant bon de l'Église, la modique somme de deux *kraus*. Quelle ne fut pas sa joie, quand nous entonnâmes tous en chœur un *fatika* pour implorer sur lui la bénédiction du ciel!

Après avoir raconté divers traits de cruauté des Turcomans envers leurs captifs persans et russes, Vambéry s'écrie :

« Telles sont les impressions toujours changeantes que des vertus hospitalières et des barbaries inouïes produisent sur l'esprit des voyageurs. Comblé de leurs charités, tendrement ému de leur bienveillance, je rentrai sous ma tente pour voir un esclave épuisé de souffrances, de fatigue et de longs désespoirs, traînant après lui une lourde chaîne. Il implora de moi une goutte d'eau, me racontant comment depuis deux jours on ne lui avait donné au lieu de pain que du poisson salé, et qu'on l'avait fait travailler toute la journée dans un champ de melons, sans le laisser boire une seule fois. Heureusement j'étais seul dans la tente. La vue de cet homme, dont la barbe était baignée de larmes, m'émut jusqu'au fond du cœur; je lui tendis mon outre, et tandis qu'il étanchait sa soif, je faisais sentinelle à la porte. Puis il me remercia avec ardeur, et se hâta de disparaître. Ce malheureux Russe était maltraité par tout le monde, et surtout par la seconde femme de notre hôte, laquelle ayant été elle-même une esclave persane, tenait à étaler son zèle de prosélyte nouvelle! Et cependant Gomushtèpe me parut bientôt comme la limite extrême de l'humanité et de la civilisation! »

Notez que mon hôte était renommé non-seulement comme la barbe grise des karaktchi ou voleurs d'hommes, mais encore comme un sofi ou ascète des plus distingués. C'est le titre qu'il portait sur son sceau, et il en était singulièrement fier. Certes, j'avais devant mes yeux le type le plus accompli de l'hypocrisie. Quand je contemplais cet homme cruel assis au milieu de ses disciples, quand je l'entendais, lui qui avait ruiné le bonheur de tant de familles, expliquer doctement les prescriptions divines au sujet des purifications sacrées, et comme quoi il se fallait raser les moustaches à s'écorcher la peau, maîtres et

élèves me semblaient inspirés de la même flamme. Dans les éjaculations de leur piété, ces brigands s'attendrissaient déjà dans l'attente des douces récompenses qui leur étaient réservées au paradis!

Nous quittâmes donc Gomushtèpe, nous dirigeant vers le nord-est et nous éloignant de plus en plus des rivages de la mer Caspienne. Nous marchions dans de magnifiques prairies, où l'herbe qui s'élevait à la hauteur du genou exhalait une odeur délicieuse. Plus loin, nous dûmes chercher un passage à travers de grands marais couverts de roseaux, où pullulaient des sangliers. Nous voyions ces animaux errer par bandes de plusieurs centaines : nous étions avertis de leur voisinage non-seulement par leurs grogrements incessants, mais encore par le craquement des roseaux. Pendant que je prêtais l'oreille à ces bruits, mon cheval s'effraya soudain, et fit un bond de côté. Avant que j'eusse pu me rendre compte de l'incident, mon camarade et moi, nous étions étendus sur le sol. Un hurlement étrange se mêla aux rires bruyants de nos compagnons; je me retournai, et je m'aperçus que j'étais tombé sur deux marcassins. C'était leur mère qui avait épouvanté mon cheval, et qui, mise en fureur par les cris de ses petits, s'élançait les défenses en avant. Elle se serait précipitée sur nous si un des nôtres ne lui eût barré le passage avec sa lance.

Je ne sais si ce fut l'effet de la bravoure du jeune Turcoman ou le silence des petits sangliers, délivrés maintenant du poids de mon corps, toujours est-il que la mère, la face tournée du côté de l'ennemi, battit en retraite vers sa bauge. Nous ne fûmes pas longs nous-mêmes à quitter la place. Mon cheval échappé fut repris, et l'on me fit remarquer que je devais m'estimer très-heureux d'être sorti sain et sauf de cette aventure, car la mort occasionnée par la blessure d'un sanglier envoie même le plus pieux des Turcomans dans une région de l'autre monde, où le feu du purgatoire suffit à peine pendant une centaine d'années pour le purifier de son « impureté. »

Nous suivîmes notre route dans la direction du nord : nous avions à peine fait deux lieues que la verdure cessa et que nous nous trouvâmes pour la première fois dans la terre lugubre, à l'odeur pénétrante et salée du *désert*.

A une distance d'environ huit milles au nord de Gomushtèpe s'élève le cap de Kara-Sengher (noir vallon). Plus nous approchions, plus le sol était mouvant; c'était un marécage où notre marche était arrêtée par d'incessantes difficultés. Nos chameaux, avec leurs pieds spongieux, glissaient à chaque pas dans la vase. J'étais menacé d'y

tomber avec ma monture, aussi préférai-je, quoique boiteux, descendre et patauger pendant une heure et demie.

Le kervanbachi (conducteur de la caravane) nous ordonna de remplir nos outres d'eau, car nous ne trouverions pas de fontaine pendant trois jours. N'ayant jamais beaucoup souffert de la soif, je m'acquittais de ce soin avec assez de négligence, quand mes compagnons me réprimandèrent en me disant que dans le désert chaque goutte d'eau était un élixir de vie, et que l'eau devait être tenue pour aussi précieuse que la prunelle de l'œil.

Les préparatifs une fois achevés, le kervanbachi compta les chameaux chargés et en trouva quatre-vingts. Nous étions en tout quarante voyageurs, parmi lesquels vingt-six hadjis sans armes, douze Turcomans assez bien armés, un Afghan et un Azbez. Nous formions une de ces petites caravanes, qui vont leur chemin à l'orientale, abandonnant leur sort au destin.

Après nous être assis, nous eûmes à prendre congé de notre escorte, qui nous laissa à la lisière du désert. Des deux côtés on entonna le fatika du départ; puis, après avoir prononcé le dernier Amen, après avoir entrechoqué nos barbes, notre escorte retournant sur ses pas retraversa le fleuve Etrek. Mais après nous avoir perdus de vue, elle nous envoya encore en guise d'adieu une volée de coups de fusil.

II

Sans qu'on pût découvrir la moindre trace de sentier, de pied de chameau ou de sabot de cheval, la caravane marchait droit au nord, guidée par le soleil pendant le jour, et pendant la nuit par l'étoile polaire, que les Turcomans appellent, à cause de son immobilité, « la Cheville de fer. »

Le temps était admirable. Accroupi dans ma corbeille, sur le dos d'un chameau, je contemplai longtemps la magnificence des cieux étoilés, qui sont un spectacle plus sublime dans le désert que partout ailleurs. A la fin, je fus vaincu par le sommeil. Je dormais depuis une heure à peine quand je fus violemment secoué; j'entendis crier de tous côtés: Hadji, consulte ta boussole; nous avons perdu notre route. A la faible lueur d'un morceau d'amadou, je constatai qu'en effet nous avions abandonné la direction nord. Le kervanbachi, redoutant le voisinage de marais dange-

reux, ordonna de s'arrêter à cet endroit jusqu'au point du jour. Heureusement nous n'avions dévié de la route que depuis une demi-heure à peine, le temps s'étant couvert. Nos bêtes fatiguées firent un repas d'épine set de chardons. Pendant que nous campions, nos gens ramassèrent des carottes longues d'un demi-pied, grosses de six pouces, douces et très-parfumées ; mais elles étaient dures comme du bois, et on ne pouvait les manger crues, pas plus que les aulx qui croissaient abondamment en cet endroit. Je saisis cette occasion de me festoyer, je fis bouillir un plat de carottes pour mon déjeûner, et j'en remplis ma ceinture.

Nous traversâmes ensuite un district sauvage coupé de fossés. On dit qu'à chaque voyage le pays change de forme. La déclivité des talus rend la traversée extrêmement difficile. Les pauvres chameaux, dont plusieurs étaient chargés à l'excès, souffraient beaucoup ; le sable sec cédait sous leurs pas ; obligés de monter et de descendre sans cesse, ils pouvaient à peine appuyer le pied sans chanceler. La coutume dans ces régions est de joindre ces animaux avec une corde, attachée par un bout à la queue de l'animal qui précède, et par l'autre bout au nez percé de celui qui suit. Comme ils sont tous liés ensemble, il est pénible de voir, aussitôt qu'une des bêtes de somme vient à s'arrêter un instant, la file avancer toujours, en tirant la corde, ce qui fait souffrir au retardataire la plus horrible torture. Par pitié pour ces pauvres bêtes, nous marchâmes tous à pied pendant la journée ; et, malgré mes propres souffrances, je fus obligé de marcher dans ce sable profond, où j'enfonçais à chaque pas, durant quatre heures.

Au bout de quelques jours notre caravane fut accostée par des bandes nomades qui séjournent dans ce district. On fit quelques affaires ; nos marchands et nos vendeurs de bestiaux vendirent à crédit. Ils s'adressèrent à moi pour que j'écrivisse leurs chèques. Je fus très-étonné de voir les débiteurs les mettre dans leurs poches au lieu de donner leurs signatures pour tranquilliser le créancier. C'est ainsi que les Turcomans trafiquent. J'interrogeai un créancier qui me répondit : « Que me fait à moi ce papier ? c'est au débiteur de le garder, pour mieux se souvenir de la dette. »

Le lendemain matin, nous découvrîmes, vers le nord, quelque chose comme un petit nuage bleu. C'était la chaîne du Petit-Balkan que nous devions atteindre le lendemain. Les Turcomans ne cessent d'en vanter la hauteur, la beauté et la richesse en minéraux. Malheureusement pendant la nuit notre kervanbachi, pourtant très-vigilant d'or-

dinaire, se laissa gagner par le sommeil; et le guide qui marchait à la tête des chameaux faillit, par son imprudence, nous faire tous périr. Au pied du Petit-Balkan il existe beaucoup de marais salins excessivement dangereux. Comme ils sont couverts d'une couche épaisse de sel blanc, on ne peut pas les distinguer du sol avoisinant, qui est également couvert de plusieurs couches de sel de l'épaisseur d'un doigt. Les chameaux, sentant le terrain leur manquer, s'arrêtèrent sans qu'il fût possible de les faire avancer plus loin. Nous sautâmes à terre, et jugez de mon effroi, quand je me sentis comme dans une barque mouvante. La consternation était générale. Le kervanbachi ordonna de ne pas bouger avant que le jour parût. Il s'exhalait une si forte odeur de soude qu'elle était insupportable; mais il nous fallut attendre trois heures encore l'apparition des premiers rayons de l'*Aurora liberatrix*. Un peu plus loin, la caravane entière eût été engloutie. Tel était du moins l'avis de nos Turcomans.

Une heure après le lever du soleil, on se remit en marche. Le kervanbachi nous adressa la parole pour nous dire qu'à partir de cet endroit le vrai désert commençait, que nous paraissions être des voyageurs expérimentés, mais qu'il n'était pas inutile de nous rappeler que nous devrions faire notre possible pour ne pas parler haut, pour ne pousser aucun cri ni de nuit ni de jour; chacun de nous devait cuire son pain avant le coucher du soleil, personne ne devait allumer de feu pendant la nuit, de peur de trahir notre position à l'ennemi. Nous ne devions pas non plus oublier dans nos prières d'invoquer la protection d'Amandjïlik, et à l'heure du danger, nous ne devions pas nous comporter comme des femmes. On nous distribua quelques épées, une lance et deux fusils. On me considérait comme un des plus solides: je reçus en conséquence un fusil et une assez large provision de poudre et de balles. J'avoue que ces préparatifs n'étaient pas de nature à inspirer grande confiance.

A mesure que le Balkan disparaissait dans les nuages bleus derrière nous, le désert immense se déployait à nos yeux dans sa redoutable majesté. J'avais cru jusque-là que l'impression du sublime produite par le désert provenait seulement de l'imagination et de l'enthousiasme qui donnaient au tableau des lignes et des couleurs magiques. Je me trompais. Dans les plaines de ma chère Hongrie, j'avais déjà vu une miniature du désert, j'en avais vu en Perse une autre image sur une plus large échelle quand je traversai le Desti-Kuvir, ou désert de sable, mais combien étaient différents les sentiments que j'éprouvais maintenant! Non, ce n'est pas l'imagination, c'est la nature elle-même qui fait la

sublimité du désert. Souvent j'essayais d'égayer un peu les sombres couleurs de ce pays désolé en me représentant dans son voisinage immédiat des villes, des scènes vivantes, mais en vain; les collines de sable interminables, l'effrayant silence de la mort, la couleur jaune rouge du soleil à son lever et à son coucher disaient assez que nous traversions alors le plus terrible sinon le plus grand désert qui soit à la surface de notre globe.

Sur un monticule de sable plus haut que les autres, nous vîmes deux cahutes vides. On nous dit que les voyageurs qui y avaient séjourné avaient péri dans le désert, et que les Turcomans respectaient comme sacré chaque réceptacle ayant contenu un homme, et considéraient comme un péché de le détruire. Singulière superstition! pensai-je. Voilà des gens qui réduisent des hommes en esclavage, qui ravagent des pays entiers, mais qui vénèrent des corbeilles de bois, parce qu'elles ont abrité quelqu'un!

Le même soir, je descendis de ma monture avec le kervanbachi, et quelques autres Turcomans, dans l'espoir de trouver de l'eau de pluie dans quelque citerne naturelle. Nous étions tous armés, et nous nous répandîmes dans diverses directions. Je suivais le kervanbachi, quand celui-ci découvrit certaines traces dans le sable, et s'écria, à mon grand étonnement : « Des hommes sont ici! » Nous apprêtâmes nos fusils, et, guidés par les empreintes qui se voyaient sur le sol et qui devenaient de plus en plus marquées, nous nous trouvâmes à l'entrée d'une caverne. J'aperçus avec horreur un homme à demi sauvage, portant de longs cheveux et une longue barbe, vêtu d'une peau de gazelle, qui, non moins étonné que nous, bondit sa lance en arrêt. Pendant que je contemplais la scène avec la plus vive émotion, les traits de mon guide montraient le calme le plus complet. Il abaissa le bout de son arme en murmurant : « La paix soit avec toi! » Puis il quitta la place. « Il a du sang sur la tête, » me dit le kervanbachi avant que j'eusse osé le questionner. J'appris plus tard que ce malheureux, voulant échapper à une juste vendetta, errait, depuis des années, hiver et été dans le désert, sans oser affronter un visage d'homme. A Etrek, j'avais vu un fils venger son père, mort depuis huit ans, en tirant un coup de fusil à son beau-père, qui, complice du meurtre, avait épousé sa mère. Chacun consolait la mère, mais louait le fils pour l'acte pieux qu'il venait d'accomplir.

Nous avions été chercher de l'eau et nous n'avions découvert que des traces de sang. Nos compagnons revinrent sans avoir eu un meilleur succès, et je tremblais à la pensée que ce soir j'allais avaler les der-

nières lies du « doux limon. » Je mangeai quelques bouchées de pain, que je mouillai dans l'eau chaude, car on m'avait dit qu'en bouillant elle perdait de son âcreté. Je me préparais aux pires extrémités, jusqu'à ce que nous eussions trouvé de l'eau de pluie. Le sort de mes compagnons, atteints de violentes douleurs d'entrailles, m'effrayait. Quelques Turcomans, le kervanbachi entre autres, étaient soupçonnés d'avoir caché quelque part de grandes quantités de liquide; mais qui aurait osé manifester sa pensée, lorsque tout attentat sur une outre eût été repoussé comme une attaque à la vie même, et qu'un homme eût passé pour insensé s'il avait demandé qu'on lui prêtât seulement un peu d'eau? Le soir, je perdis tout appétit. Je n'éprouvais d'autres sensations que celle d'une faiblesse extrême. La chaleur du jour avait été indescriptible. J'avais perdu toute vigueur, et je gisais étendu sur le sol, quand je vis tout le monde se presser autour du kervanbachi; on me fit signe d'approcher aussi. Les mots : « De l'eau ! de l'eau ! » me donnèrent une force nouvelle. Je me levai comme si j'eusse été mû par un ressort. Quelle ne fut pas ma joie et ma surprise quand je vis le kervanbachi distribuer à chaque membre de la caravane deux verres du précieux liquide ! L'honnête Turcoman nous expliqua que depuis plusieurs années il avait accoutumé de cacher beaucoup d'eau dans ses voyages dans le désert, pour la distribuer quand elle serait le plus désirée; que c'était là un grand acte de piété, car un proverbe disait que « donner dans le désert une goutte d'eau lavait un siècle de péchés. »

A la limite du désert, un orage nous annonça la fin de nos tourments, Nous étions sûrs désormais de trouver de l'eau de pluie au premier sous-sol argileux que nous rencontrerions. Le kervanbachi découvrit de nombreuses traces de gazelles et d'ânes sauvages; il eut le bonheur de deviner le premier une petite flaque d'eau. Toute la caravane poussa des cris de joie; la seule vue de l'eau apaisa notre soif et calma nos inquiétudes. Je fus un des premiers à accourir avec mon outre, non pas tant pour boire que pour faire ma provision avant que la flaque eut été convertie en boue par les allants et venants. Il est impossible de décrire l'allégresse avec laquelle nous déjeunâmes. A partir de ce moment jusqu'à Khiva nos outres furent constamment pleines, et notre voyage fut, sinon agréable, du moins exempt de soucis. Le soir, nous atteignîmes un endroit où le printemps régnait dans toute sa gloire. Nous campâmes au milieu d'innombrables petits lacs, entourés de prairies; cela nous paraissait beau comme un songe, quand nous pensions au supplice enduré la veille. On nous dit que nous n'avions plus à craindre les attaques des brigands.

Dès que nous atteignîmes le plateau de Kaflankir, ou Champ-des-Tigres, nous nous trouvâmes aux frontières du khanat de Khiva. Les indigènes prétendent que ce plateau était autrefois une île environnée par des canaux de l'Oxus. Nous avions déjà rencontré çà et là des gazelles et des ânes sauvages; mais je fus bien étonné d'en apercevoir des centaines à la fois, qui paissaient en bandes nombreuses. Le second jour de notre passage dans le Kaflankir, nous aperçûmes pendant l'après-midi un immense nuage de poussière. Le kervanbachi et tous les Turcomans se saisirent de leurs armes. A mesure que la nuée approchait, notre anxiété allait croissant; enfin, nous pûmes distinguer la masse en mouvement; elle ressemblait à des escadrons en colonne chargeant l'ennemi. Nos guides abaissèrent alors la pointe de leurs armes. J'eus grand'peine à garder mon imperturbabilité orientale en ne trahissant aucune curiosité, mais mon impatience était extrême. Le nuage approchait toujours. Enfin, à une distance de cinquante pas, nous entendîmes un cliquetis singulier, comme si mille cavaliers bien exercés s'étaient arrêtés soudain sur un mot d'ordre. Nous vîmes alors des ânes sauvages en multitude innombrable, tous en bonne santé et pleins de vigueur, qui s'étaient rangés en ligne. Ils nous examinèrent avec des regards scrutateurs pendant quelques instants; puis, constatant sans doute que nous appartenions à une tout autre race que la leur, ils tournèrent tête sur queue, et disparurent comme des flèches dans la direction du nord.

Le 30 mai, nous arrivâmes au premier village özbeg. Nous séjournâmes pendant deux jours chez des Turcomans demi-civilisés, et je ne fus pas peu étonné de l'aversion manifestée par les nomades pour tout ce qui ressemble à une maison et à un gouvernement. Bien qu'ils aient séjourné durant des siècles entiers côte à côte avec les Ozbegs, ils détestent leurs mœurs et leurs coutumes, évitent leur compagnie, et, quoique sortis d'une même race et parlant une langue analogue, ils les considèrent comme tout aussi étrangers pour eux que s'ils étaient des Hottentots.

La végétation devenait de plus en plus abondante, à mesure que nous nous approchions de Khiva. Je pensai d'abord que ce pays ne me semblait si beau que par contraste avec le désert, dont les terribles aspects flottaient encore devant mes regards. Mais les environs de cette ville, avec ses petites fermes ressemblant à des fortins ombragés par de puissants peupliers, entourés de champs fertiles et de campagnes luxuriantes, me semblent aussi ravissants que jamais, même après avoir visité les plus beaux pays d'Europe.

III

Vue à distance, la ville même de Khiva est bien belle aussi, élevant au milieu de ses jardins sa forêt de dômes et de minarets. Une langue de terre stérile s'étend jusqu'à une lieue de la ville et rend plus manifeste le contraste entre la vie et la mort.

Je ne me faisais pas illusion sur les dangers que je courais si l'on venait à concevoir le moindre soupçon sur mon déguisement. Je n'ignorais pas que le khan, très-cruel pour les Tartares eux-mêmes, agirait beaucoup plus sévérement à mon égard qu'envers un turcoman, s'il avait le plus léger doute sur mon caractère. On m'avait raconté qu'il jetait en esclavage tous les étrangers qui lui étaient suspects. Un Hindoustani, qui disait être issu d'une famille princière de son pays, était employé avec d'autres compagnons d'infortune à traîner des caissons d'artillerie. Mes nerfs étaient tendus au plus haut point, mais je n'étais pas intimidé. Habitué depuis plusieurs mois à regarder constamment la mort en face, je m'étais accoutumé à la braver; et au lieu de m'effrayer, je songeai aux meilleurs moyens à employer pour déjouer la vigilance d'un tyran superstitieux. Pendant le voyage je m'étais enquis des Tchivites distingués qui avaient séjourné à Constantinople. On me nomma un certain Shukroullah-Bey; je me souvins vaguement de l'avoir vu chez Ali-Pacha, le ministre des affaires étrangères. Bon gré mal gré, pensais-je, il sera bien obligé de me reconnaître pour un habitant de Stamboul.

A l'entrée de la ville, de pieux habitants nous apportèrent du pain et des fruits secs, pendant que nous étions encore montés sur nos chameaux. Depuis plusieurs années ils n'avaient vu une aussi nombreuse troupe de Hadjis. Ils nous contemplaient avec étonnement, en criant: « Bienvenu, mon faucon! Salut mon lion! » En entrant dans le bazar, mon ami Hadji-Bilal entonna un cantique d'actions de grâces. Ma voix dominait toutes les autres. j'éprouvais une émotion réelle tandis que le indigènes me baisaient les pieds et les mains, et même les haillons de mon accoutrement.

Nous descendîmes de nos montures au karavanserail, endroit qui sert aussi de bureau de douane. A peine le nekrem (espèce de chambellan et de confident du khan) eût-il adressé à notre kervanbachi

quelques questions sur les voyageurs qu'il amenait avec lui, qu'un coquin de notre caravane, un Afgan, mangeur d'opium, dont j'avais encouru la haine, s'avança en criant : Nous apportons à Khiva trois quadrupèdes buffles, et un non moins intéressant bipède, dit-il, en me désignant du regard. Tous les yeux se tournèrent alors sur moi, et bientôt j'entendis chuchoter les mots d'espion, d'Anglais et de Russe. — Je fis un effort pour empêcher le sang de me monter au visage, et j'étais au moment de me retirer, quand le nekrem m'ordonna de rester. Il se tourna vers moi, en employant des expressions fort peu civiles. J'allais répondre, quand entra un de mes co-pèlerins, Hadji Salih, dont l'extérieur inspirait le respect ; ignorant ce qui venait de se passer, il parla de moi dans les termes les plus bienveillants à mon inquisiteur qui, surpris, me dit en souriant de prendre un siége à côté de lui. Hadji Salih me fit signe d'accepter, mais prenant une mine irritée, et jetant un regard de colère au nekrem, je sortis. Tout aussitôt je me rendis chez Shukroullah-Bey, je me fis annoncer comme un efendi qui, ayant fait sa connaissance à Stamboul, ne voulait pas passer sans lui présenter ses respects. Le vieillard fut surpris. Il vint à ma rencontre, et son étonnement augmenta en voyant un mendiant de fort mauvaise mine, et couvert de haillons. Cela ne l'empêcha pas de me faire entrer. A peine avais-je échangé quelques mots avec lui dans le dialecte de Stamboul, qu'il me fit question sur question relativement aux amis qu'il avait laissés dans la capitale turque, et aux événements survenus dans l'empire ottoman depuis l'accession au trône du nouveau sultan. Je me sentais maître de mon rôle. De son côté, Shukroullah était ravi d'avoir des nouvelles de ses amis et connaissances. Néanmoins, il ne comprenait pas encore grand chose à mon apparition. « Au nom de Dieu, dites-moi, efendi, pourquoi donc êtes-vous venu dans cet épouvantable pays et avez-vous quitté Stamboul, ce paradis sur la terre? » Je soupirai : Ah Pir ! (comme qui dirait, « mon abbé, vous savez ! ») et je me mis une main sur les yeux, en signe d'obéissance aveugle ; le brave homme, un musulman d'assez bonne éducation, comprit tout de suite que j'appartenais à un ordre de derviches, et que mon pir m'avait envoyé faire un de ces voyages que tout mouride ou disciple doit entreprendre une fois, au péril de la vie. Mon explication le satisfit ; il ne me demanda plus que le nom de l'ordre auquel j'appartenais. Je lui répondis que c'était celui du Vakisbendi, il comprit aussitôt que Bokhara devait être le terme de mon voyage. Il voulut me loger avec lui, mais je lui dis que j'avais de nombreux compagnons.

Nous nous quittâmes, et je lui promis de renouveler ma visite.

Le lendemain un officier de la cour m'apporta un petit présent, avec l'ordre de me présenter devant le khan.

Ayant remis au préalable mon passeport revêtu du sceau du sultan, je fus conduit dans l'appartement royal. Deux officiers me tenaient les bras avec de grandes démonstrations de respect. Un rideau fut roulé, et je vis devant moi le khan assis sur une espèce de trône ; il appuyait son bras gauche sur un coussin de velours, et de l'autre bras il tenait un petit sceptre en or. Me conformant au cérémonial en usage, je levai les mains, ce que firent aussitôt le khan et les assistants, je récitai une courte voura du koran, deux Allahoumon Sella, une prière commençant par les mots Allahoumon Rabbena, et je finis par un vigoureux Amen et un frottement de barbe. Le khan fit de même, et il s'écria : « Puisse ta prière être exaucée ! »

Je m'approchai du souverain, nous étendîmes réciproquement nos mains l'un vers l'autre, puis je me retirai quelques pas en arrière. Le khan se mit alors à me questionner sur l'objet de mon voyage, et sur l'impression faite sur moi par le désert, par les Turcomans et par Khiva. Je répondis que j'avais enduré de bien pénibles fatigues, mais que j'étais richement dédommagé par la vue de la Beauté de Sa Majesté. Le roi me demanda si j'avais des moyens suffisants pour accomplir mon voyage. Je répondis que je désirais voir d'abord les saints qui reposaient dans le sol du Khanat, et que je me préparerais ensuite à aller plus loin. Quant à mes ressources : « Nous autres derviches, ajoutai-je, nous ne nous préoccupons pas de ces bagatelles. Les saintes haleines dont mon supérieur m'a muni suffisent pour me sustenter sans nourriture pendant quatre ou cinq jours, et je ne désire rien, si ce n'est que Dieu donne à Votre Majesté une vie de cent vingt années ! »

Mes paroles furent entendues avec satisfaction, car le monarque daigna ordonner qu'on me fît présent de vingt ducats et d'un âne vigoureux. Je refusai les ducats, avec cette observation que pour un derviche c'était un péché de garder de l'argent, mais que je lui étais bien reconnaissant pour la monture; je me permis toutefois d'appeler son attention sur les saints commandements qui prescrivent un âne blanc pour les pèlerinages. J'allais me retirer quand le khan exprima le désir que pendant mon séjour à Khiva je fusse son hôte, et que j'acceptasse de son trésorier la somme de deux *ténghe* par jour, soit 1 franc 50 centimes. J'acceptai de grand cœur, et après lui

avoir donné ma bénédiction, je me retirai. Je traversai rapidement la foule qui ondulait dans la cour d'honneur et le bazar, chacun me saluant du « Selam Aleïkoum. »

Dès que je fus seul, je respirai. J'étais fort content que le khan, dont les traits et la physionomie annonçaient un tyran débauché, énervé, imbécile et violent, se fût si bien conduit à mon égard. Désormais, je pouvais traverser le Khanat dans toutes les directions sans être inquiété. Pendant toute la soirée, la figure du khan flotta devant mes regards avec ses yeux caves, son menton revêtu d'une barbe rare, ses lèvres blanches et sa voix tremblante. Quelle heureuse fatalité, pensai-je, qu'une ténébreuse superstition impose encore quelques limites à la puissance et à la cruauté des tyrans !

ÉLIE RECLUS.

(*La fin au prochain numéro.*)

VARIA

UN ENLÈVEMENT AU DÉSERT. — Si, chez nous, dans les réunions où se trouvent de vieux et de jeunes hommes d'État, on traite souvent des choses les plus indifférentes, il est bien naturel qu'en Orient il en soit de même. On ne peut, d'ailleurs, trouver mauvais que les Orientaux, lorsqu'ils ne gardent pas un silence complet, ne parlent que de choses d'un intérêt général. Nos conversations, en pareilles circonstances, ont pour objet les femmes, les chevaux, les chiens; tandis que, chez eux, rien n'est plus inconvenant que de parler à quelqu'un — même à un voisin, même à un ami — de sa femme : ce sujet est donc banni de tout entretien.

Il n'y a pas non plus de chiens en Orient, — j'entends de jolis chiens gardés par plaisir : je ne veux pas parler de ces animaux sales et dévorants qui encombrent les rues et les chemins. De tout ce qui fait le charme de nos conversations il ne reste donc aux Orientaux distingués que le cheval; aussi proclament-ils ses louanges avec toute la chaleur dont la langue arabe est susceptible, et savent-ils compter sur leurs doigts toutes ses bonnes qualités; surtout ces arabes du désert, qui, quelque soigneusement qu'ils évitent d'exposer leur cheval aux regards curieux, dans la crainte de la convoitise, éprouvent en revanche un grand plaisir à le représenter comme l'animal le plus beau, le plus intelligent et le plus fidèle.

Les envoyés du Scheik Almanzor n'eurent pas plutôt commencé de fumer la seconde pipe, que le Scheik Aroun, passant la main sur sa longue barbe blanche, protesta par le prophète qu'il n'y avait pas, dans tout le désert, de meilleurs chevaux que ceux de sa tribu, nombreux comme les étoiles du ciel; qu'aucuns n'avaient le crin plus brillant, la course plus rapide que ceux de son frère Almanzor, et que parmi ceux

de son frère Almanzor, Jemma, la jument renommée, resplendissait comme la réunion de toutes les perfections et de toutes les beautés.

L'Émir al Hadji accorda pleine croyance à ces assertions, tant par politesse que parce qu'en effet cette tribu arabe était connue pour posséder les chevaux les meilleurs et les plus beaux.

— Oui, Seigneur, poursuivit Aroun, il faudrait que tu visses la blanche Jemma, quand elle piaffe impatiemment sous un rayon de soleil, brillant comme une pièce d'argent, et qu'elle ronge son frein, impatiente de s'élancer dans le désert. Je voudrais que tu la visses, quand une main habile la dirige, et qu'elle vole plus rapide que la flèche du Véchabite! Cet animal n'est pas né dans la tribu de mon frère : il appartenait à un pauvre arabe dont c'était l'unique bien, et il provenait d'un étalon arabe de la Mecque. La vigueur, la souplesse de cette jument fut bientôt connue partout, et mon frère Almanzor brûla du désir d'acheter Jemma à cet homme. Mais quelque pauvre qu'il fût, et quelque considérable que fût le prix offert par mon frère, il ne voulut jamais la vendre. Il nous fit voir sa vitesse, son obéissance, sa fidélité; et plus nous reconnûmes ses brillantes qualités, plus violente devint l'envie de mon frère de pouvoir nommer sien un tel cheval.

Mais en vain il doubla la somme offerte à l'arabe, celui-ci ne voulut point la lui céder. Enfin Almanzor irrité de l'entêtement de cet homme, lui protesta qu'il ferait enlever secrètement l'animal, et, en cas de réussite, lui donnerait le prix offert, et y ajouterait encore.

L'arabe, fort de sa propre vigilance, consentit, en souriant, à cette proposition que mon frère Almanzor avait faite, d'abord en plaisantant; néanmoins la voyant prise au sérieux, il la maintint de même, et, en revenant, se concerta avec moi sur la manière d'effectuer cet enlèvement.

Nous avions, parmi nos esclaves, un homme connu de toute la tribu par son habileté à monter à cheval ainsi que par de moins nobles qualités. Déjà, différentes fois, cet homme avait exécuté des vols de chevaux avec une incroyable adresse, et son courage et son audace, en pareille circonstance, touchaient au merveilleux.

Almanzor le fit venir, et lui demanda s'il oserait bien entreprendre d'enlever Jemma.

Après avoir pris des informations exactes à ce sujet, sachant que la tente de l'arabe était à l'extrémité de l'oasis, qu'il n'avait aucun domestique pour l'aider à veiller sur la jument, et qu'outre cette jument, il ne possédait qu'un jeune étalon aussi de très-noble sang mais incapable d'atteindre Jemma à la course, l'esclave promit, moyennant une somme convenue, de faire son possible; et il se mit en route le lendemain matin pour tenter l'aventure.

Avant qu'il atteignit le village où demeurait cet arabe, il était environ midi. Il rôda avec précaution à l'entour, et arriva enfin à l'extrémité de

l'oasis où se trouvait la tente de l'homme auquel appartenait la belle jument.

Il aperçut alors l'animal attaché par un pied de derrière non loin des habitations. Son maître, assis près de lui à terre, s'occupait à rattacher quelque chose à sa selle. Tout en travaillant, il jetait, à chaque instant, un coup d'œil autour de lui, et à portée de sa main, dans le gazon, étaient son yatagan et ses pistolets.

L'esclave s'approcha lentement, et l'aborda avec le salut de paix, auquel il répondit sans s'inquiéter beaucoup de lui.

Après avoir examiné les alentours de la tente et choisi, du regard, dans le désert, la direction qu'il lui faudrait prendre, en cas de succès, pour s'enfuir avec l'animal, l'esclave s'assit dans la salle vis-à-vis du bédouin, et tira tranquillement sa pipe.

— Bism' Allah! dit-il ensuite; vous avez là une belle jument! Le magnifique animal! — Il vaut plus d'une bourse!

L'arabe jeta à son interlocuteur un sombre coup d'œil et ne répondit que d'un signe de tête.

— Si j'étais à votre place, poursuivit le premier, je m'en irais avec cette jument vers un puissant Scheik, et je lui dirais : — Seigneur, voici une bête telle que le prophète n'en a pas monté de meilleure! — et je lui vendrais ma jument pour une belle somme.

— Tu parles selon ce que tu comprends et ce que tu sens, répliqua le bédouin en lançant à l'esclave uu regard de mépris. Qu'est-ce que l'éclat d'une piastre à côté de l'éclat de ses crins d'argent? Et crois-tu donc que le son d'un sac plein d'or soit comparable à la voix de cet animal, lorsqu'en sortant, le matin, il salue le soleil, ou, le soir, cette tente quand nous y revenons? Ne parle pas de pareille chose. Déjà des personnes puissantes et considérables ont tenté en vain de m'acheter cette jument.

— Oui, oui, répondit l'esclave, on sait bien que ta fierté ne peut consentir à vendre au riche et au puissant le plus noble cheval du désert que tu es parvenu à posséder par la grâce du prophète.

L'arabe haussa les épaules, et dit qu'il espérait que le prophète ne le punirait point de ne pas échanger contre un or misérable cette jument qui lui était plus chère que la vie.

— On m'a raconté, dit l'esclave avec indifférence, en allumant sa pipe, que le Scheik Almanzor a fait avec toi un marché : que tu lui as permis de garder la jument, s'il trouvait moyen de la faire voler — naturellement par ruse, sans employer la force, — et qu'il te compterait alors une grosse somme en paiement?

L'arabe fit pour toute réponse un signe de la tête, et mit ses pistolets plus près de lui.

— Tel que tu me vois, je suis un des moindres esclaves du Scheik Almanzor; et mon maître — que puisse bénir le prophète! — m'a chargé

de te voler cette jument cette nuit même. Je te le dis, et je t'invite à te tenir sur tes gardes : tu vois comme j'agis loyalement.

Le bédouin leva les yeux et scruta d'un air défiant les alentours. Il craignait qu'il n'y eût là plusieurs esclaves du Scheik qui, contrairement aux conventions, fussent venus pour enlever le cheval avec violence. Et, lorsqu'il se fut convaincu qu'il n'en était rien, il haussa les épaules, et répliqua à l'esclave : qu'il n'était pas disposé à plaisanter aujourd'hui, et que ses plaisanteries feraient bien de s'adresser ailleurs.

Le voleur de chevaux continua de fumer sa pipe, et poursuivit.

— Je t'assure que je ne veux te faire aucune autre plaisanterie que de te voler ta jument devant tes propres yeux. Fais donc attention. Mais, je te le jure par la barbe du prophète, tu n'as pas à craindre la moindre violence. Regarde-moi seulement; tu es plus fort que moi.

Le bédouin, que cette assurance troublait un peu, alla à sa jument, et lui attacha une seconde corde au pied de devant; après quoi, il se rassit auprès d'elle. Son second cheval — le jeune étalon — attaché de l'autre côté, se roulait joyeusement dans le sable.

Le jour baissa, et le crépuscule du soir, qui, dans les pays méridionaux, est de peu de durée, laissa bientôt tous les objets dans l'ombre.

L'esclave, assis tranquillement à sa place, fumait sa pipe; et l'arabe, un pistolet dans la main, ne détournait pas les yeux de dessus le hardi voleur.

La nuit monta de plus en plus, et les heures passèrent l'une après l'autre, sans qu'ils échangeassent une nouvelle parole.

Déjà l'obscurité était devenue si grande que l'arabe ne distinguait plus qu'à de faibles contours la forme de l'esclave. Pourtant il voyait parfaitement flotter son blanc manteau, et quelquefois sa tête se tournait de côté et d'autre; le feu de sa pipe lui apparaissait aussi dans l'ombre. Sur la vaste plaine passa une faible brise nocturne qui fit frissonner la pointe des feuilles des palmiers. A l'horizon lointain descendait alors le croissant de la nouvelle lune, fin et délié comme un cheveu d'or.

L'arabe, toujours assis à sa place, ne détournait point les yeux de son adversaire immobile dont le burnous et le turban lui apparaissaient clairement encore...

Tout à coup il entendit à côté de lui un bruit semblable à celui d'un cheval vivement entraîné. Il bondit sur ses pieds, craignant une attaque imprévue; car, devant lui, le voleur était aussi tranquille qu'auparavant. Mais qui pourrait décrire son effroi, lorsqu'il vit qu'un homme s'était élancé sur le dos de sa jument, et qu'il s'éloignait à toute vitesse.

Aussitôt il déchargea le pistolet qu'il tenait à la main sur la figure immobile du voleur qui tomba sur le coup.

Il court... mais quelle est sa rage? Le burnous et le turban de l'esclave

sont vides; et c'est lui qui fuit sur la jument volée. Que faire? Peut-être aurait-il encore été temps d'envoyer une balle au voleur, mais dans l'obscurité de la nuit, l'arabe pouvait aussi bien atteindre son cheval bien-aimé.

Une autre pensée lui vint : l'étalon qui voyait s'éloigner sa compagne, se cabrait impatient et hennissait après elle.

L'arabe ramassa son yatagan, détacha l'étalon, se jeta sur son dos nu, et le lança à fond de train.

Pendant ce temps, l'esclave avait pris une grande avance, — car tu ne doutes pas, ô Seigneur, qu'il n'ait réellement accompli son projet. — Assis, en apparence immobile devant l'arabe, et favorisé par l'obscurité de la nuit, il avait défait son turban et son manteau, planté dans le sable le tuyau de sa longue pipe qui lui avait servi à soutenir ses vêtements; ensuite, s'était retiré en rampant sur le ventre, et par un long détour derrière l'arabe, s'était glissé jusqu'au cheval. Tu vois, Seigneur, que je ne t'en ai pas trop dit sur l'adresse de cet homme; car la vigilance des bédouins — surtout lorsqu'il s'agit d'un sujet aussi important que leurs chevaux — ne t'est pas inconnue; et pourtant l'esclave de mon frère parvint à duper l'arabe.

Cette histoire avait beaucoup amusé l'Émir. Il témoigna le désir d'apprendre ce qui était advenu ensuite des deux cavaliers; et le vieux Scheik Aroun poursuivit :

— Ce qui me reste à te raconter, ô Seigneur, te paraîtra incroyable; cependant ceux qui savent — comme toi — combien les arabes sont jaloux de la réputation une fois acquise de leur cheval, ne mettront pas en doute la fin de cette fuite et de cette poursuite telles que le bédouin lui-même me les a racontées plus tard.

Malgré la stupéfaction de son premier effroi, le bédouin avait bien remarqué la direction que l'esclave avait prise dans sa fuite, et il l'avait suivie sur le jeune étalon, sans même supposer qu'il lui fût possible d'atteindre la jument dont la vitesse prodigieuse lui était bien connue. Et quoique l'étalon fût aussi un très-noble coursier, il avait à peine trois ans, et n'était pas encore habitué à fournir une longue course avec une rapidité soutenue. Mais à la force juvénile et au plaisir qui poussaient notre cheval à courir, se joignait le désir de rejoindre sa compagne. Il fit l'impossible, et franchit le désert sur les traces de la jument avec une rapidité inouie, tellement qu'en peu de temps, le bédouin la vit devant lui portant son ravisseur et dévorant sous ses bonds immenses l'espace devant elle.

Mais de l'atteindre, il n'y fallait point penser encore.

De son côté, l'esclave se voyant poursuivi, employait — en bon cavalier — tous les moyens imaginables pour accélérer de plus en plus la course de sa monture, et la distance qui les séparait augmentait considérablement.

Le bédoin avait l'avantage de ne point exciter l'étalon; car à peine le noble animal perdait-il de vue la jument qu'il s'élançait en avant avec une nouvelle impétuosité, et les deux cavaliers se rapprochaient, mais non pour s'atteindre; tout ce que je viens de te raconter se renouvelant à chaque fois.

C'était une lutte continuelle dans laquelle ils se rapprochaient et s'éloignaient tour à tour; et, malgré la fraîcheur de la nuit, les deux chevaux étaient couverts d'écume.

Le bédouin, dont l'œil perçant observait exactement chaque mouvement de l'esclave, vit bien qu'il avait affaire à un excellent cavalier. Le soin avec lequel il conduisait son cheval lui montrait clairement qu'il comprenait que la fuite et la poursuite dureraient encore plusieurs heures; car chaque fois que le voleur, regardant en arrière, se sentait un peu d'avance sur l'étalon, il ralentissait aussi son cheval, afin de lui faire reprendre des forces.

Pendant cette course furieuse, les étoiles pâlirent peu à peu, et le jour commença à poindre à l'orient, sans que l'ardeur des deux chevaux fût épuisée. Il semblait que le premier rayon du jour naissant leur donnât de nouvelles forces; car plus rapide avançait la jument, plus prompt s'élançait l'étalon après elle.

Par malheur, l'esclave s'était égaré dans l'obscurité. Il était tout à fait hors de la direction des tentes de mon frère où il se fût trouvé en sûreté. Et puis la jument s'était entré une petite pierre dans le pied; et, quoique le noble animal redoublât d'efforts, il n'était plus en état de courir avec la même vigueur qu'auparavant.

Le bédouin remarqua — à sa grande joie, quoiqu'avec chagrin — le ralentissement de sa jument; mais il était encore loin d'en deviner la cause. Il vit l'esclave arrêter le cheval, descendre, visiter un pied de sa monture, remonter sur son dos avec la rapidité de l'éclair, et repartir avec une vigueur nouvelle. Grâce à cette halte, le bédouin s'était rapproché; et l'étalon, qui sentait le moment arrivé de faire un effort suprême, se ramassa et s'étendit par un bond en avant, comme une lame de Damas : on eût dit qu'un feu puissant circulait dans ses veines, et la distance entre les deux cavaliers diminuait de plus en plus.

Déjà le bédouin distinguait entièrement l'esclave assis sur la jument, sans turban ni manteau. Déjà il entendait la respiration pressée du noble coursier épuisé par l'effort; et plus ses pas s'alourdissaient, plus ceux de l'étalon s'allongeaient avec force.

Autant le bédouin, au commencement de cette chasse, s'était réjoui de la vitesse de sa jument, autant il s'affligeait maintenant de remarquer la diminution de sa vigueur, et de sentir que le jeune étalon allait en peu de temps l'atteindre. Pourtant il savait bien que la halte précédente de l'esclave, ainsi que l'accident arrivé à l'animal, en était cause. Il savait très-bien cela : mais que dirait sa tribu? que diraient ses amis?...

que diraient les tribus arabes voisines, quand ils apprendraient que Jemma avait été atteinte par un jeune étalon? Avec quel plaisir ils recevraient la nouvelle de cette victoire sur un cheval qui, jusqu'alors avait été unique en beauté, en force, en persévérance! Fallait-il sauver la réputation de son cheval, en retenant l'étalon? Mais alors il perdait Jemma pour toujours! Sans doute elle était perdue pour lui; mais son nom restait sans tache; et les arrière-neveux de cette génération parleraient d'elle, et diraient : — c'était le plus beau cheval du désert! Abdallah, le bédouin l'a élevé, et il faisait toute sa joie. Oui, il fut l'orgueil de la tribu entière jusqu'à ce qu'Almanzor le lui ravit par ruse!

Occupé de ces considérations, le bédouin avait involontairement retenu la bride de son cheval; et il le faisait aller de plus en plus lentement. Son pas devenait plus court, et plus grande la distance entre lui et la jument qui, la queue tendue, fuyait à toute vitesse.

L'étalon s'arrêta. Le bédouin, dans sa douleur, serrait contre sa poitrine la main qui tenait la bride, et, le haut du corps penché en avant, suivait d'un œil fixe et morne la jument qui, parmi les brouillards du matin éclairés par les rayons du jour, brillait comme de l'argent, et, comme la lune derrière les nuages, lentement disparaissait.

Le bédouin passa la main sur ses yeux, tourna l'étalon, et silencieux se dirigea vers son village.

Quelques heures après, l'esclave arrivait à la tente de mon frère Almanzor avec la jument couverte d'écume; il racontait la merveilleuse poursuite du bédouin à laquelle il n'avait échappé que par miracle.

Le vieux Scheik Aroun se tut, visiblement satisfait du plaisir que l'Émir al Hadji avait pris à sa narration.

. . . . . .

L'Émir, après avoir aspiré une longue bouffée de sa pipe, demanda :

— Ton frère possède-t-il encore Jemma?

— Oui, Seigneur, répondit Aroun; mais elle a vieilli avec nous deux; et quoiqu'on puisse encore admirer aujourd'hui ses beaux membres et ses formes magnifiques, elle n'a plus néanmoins toute sa vitesse et sa persévérance.

— Et qu'advint-il du bédouin auquel appartenait la jument? demanda encore l'Émir.

Le Scheik répondit :

— Il vint plus tard demeurer dans la tribu de mon frère qui le dédommagea richement de la perte de sa jument, et lui accorda volontiers la permission de la monter aussi souvent qu'il voudrait. Il garda d'ailleurs le jeune étalon qui devint un excellent cheval, mais qui périt, un an après, par suite d'un coup de feu qu'il avait reçu dans un combat.

(Extrait du *Pèlerinage à la Mecque, légendes et narrations orientales*, par W. Hacklander.)

ARIZONA. — La République des États-Unis porte allégrement le fardeau de sa dette énorme. Elle sait qu'elle peut disposer de ressources inépuisables. On se rappelle qu'au plus fort de la guerre civile, le Congrès annexait à la République les États de Nevada et de Colorado, dont les mines d'or et d'argent formeront dans un avenir prochain des éléments considérables de la richesse publique. Or, parmi les territoires que la république n'a pas encore élevés au rang d'États, elle possède une vaste province, aussi riche en métaux précieux que la Californie; c'est le territoire d'Arizona.

Les détails qui suivent sont extraits d'un livre récemment publié à New-York.

Le nom d'Arizona vient du mot atzèque *Arizuma*, qui signifiait argentifère; ce qui indiquerait que les anciens habitants du Mexique n'ignoraient pas combien ces parages étaient riches en argent natif.

En 1854, le Mexique vendit au général Gadsden, agissant au nom de la République des États-Unis, ce vaste territoire pour la somme de dix millions de dollars. Aujourd'hui encore on appelle plaisamment ce territoire le « domaine de Gadsden. »

Ce territoire était autrefois une des plus belles provinces que l'Espagne possédât en Amérique. Les Jésuites furent les premiers à s'y établir. Ils y pénétrèrent en 1687 pour y fonder une mission. Celle-ci prospéra promptement: un siècle plus tard elle avait sous son obédience quarante villes et villages. La vallée de Santa-Cruz était habitée par des laboureurs et des mineurs. On exploitait plus de cent mines d'or et d'argent dans cette belle et fertile contrée. Vers la fin du siècle dernier, les Indiens se soulevèrent en masse, et après de sanglants combats ils chassèrent du pays tous les étrangers. — Les mines abandonnées, les ruines des anciennes habitations, les traditions locales, témoignent encore aujourd'hui d'une civilisation supérieure, détruite par les sauvages.

Le climat d'Arizona est excellent. La chaleur n'y est jamais excessive. Il y a de belles forêts, et le sol est partout d'une fertilité extraordinaire. Le nombre des habitants s'élevait en 1858 à dix mille, sans compter les tribus indiennes. Quoique peu nombreux, ces Indiens sont redoutables; plus d'une fois ils ont dévasté les provinces mexicaines.

Les mines d'Arizona doivent être rangées parmi les plus riches qui existent sur le globe. Nul doute qu'elles ne donnent un jour l'aisance et la richesse à un nombre incalculable de citoyens américains. En de certains endroits on a trouvé en qualité supérieure le fer, le cuivre, l'argent et l'or. En 1859 on y a découvert une mine d'excellent graphite. Le mercure est le seul métal qu'on n'y ait pas encore trouvé. Alors même qu'Arizona ne posséderait pas un seul hectare de terre labourable, cette vaste contrée serait encore un des plus riches États de l'Union, grâce à ses mines inépuisables. En 1741, Philippe V déclarait que la province d'Arizona était une région d'argent natif (*un criadero de plata*), et que pour cette raison la province devrait être considérée comme faisant partie u domaine

de la Couronne. On y trouvait parfois de véritables blocs d'argent, dont quelques-uns pesaient plus de trois mille livres.

(*Arizona and Sonora; the Geography, History and Resources of the Silver Region, of North America.* — *By* Sylvester Mowry of Arizona.)

COMMENT ON APPRIT A LONDRES L'ISSUE DE LA BATAILLE DE WATERLOO. — Avant que le gouvernement anglais eût reçu la notification officielle de la bataille, la maison Rothschild annonçait à ses amis qu'une grande victoire venait d'être remportée par l'armée anglaise. Mais elle ne donnait point de détails, et le gouvernement anglais n'apprit cette victoire que par le courrier expédié du quartier-général de l'armée.

De tous ceux qui composaient l'état-major du duc de Wellington, le major Henry Percy était le seul qui ne fût point blessé. Immédiatement après la bataille le duc fit savoir au major qu'il avait à se tenir prêt à porter en Angleterre les dépêches qu'on préparait. Quelques heures après le major Percy se mit en route sans avoir même pris le temps de changer de vêtements. Il traversa le canal dans un bateau ouvert, d'Ostende à Douvres, et il repartit de cette ville pour Londres, dans une voiture de poste attelée de quatre chevaux. Les aigles et les drapeaux qu'on avait pris à l'ennemi furent attachés aux portières de la voiture, et excitèrent l'enthousiasme des populations dans les villes et les villages que traversa le courrier.

Celui-ci arriva à Londres vers le soir. Ne trouvant au ministère de la guerre personne à qui parler, il se rendit à l'hôtel de lord Bathurst à qui les dépêches étaient adressées, en sa qualité de ministre de la guerre. Mais lord Bathurst était absent, et le major Percy, continuant ses pérégrinations, se fit conduire chez lord Liverpool, qui lui dit que le Prince Régent dînait chez Mme Bœhm, au square Saint-Jacques, ~~et que~~ probablement l'on trouverait chez cette dame la plupart des ministres. En conséquence le major se rendit chez Mme Boehm en compagnie de lord Liverpool, qui, en l'absence de lord Bathurst, ouvrit les dépêches et les lut au Régent. Celui-ci exprima tout d'abord la peine qu'il éprouvait d'apprendre que l'armée avait fait des pertes considérables. Le major Percy n'apportait pas, il est vrai, la liste de tous ceux qui avaient été tués, mais seulement celle des principaux officiers restés sur le champ de bataille.

Lorsqu'on eut achevé la lecture des dépêches, le Régent, s'adressant au major, dit : « Je vous félicite, *colonel* Percy ; » l'élevant ainsi spontanément à un grade supérieur. Après quoi le duc d'York l'invita à baiser la main du prince.

Le lendemain matin le major Percy fut appelé chez le duc d'York, et tous deux escortèrent le Régent à la parade. Une foule immense encombrait la place; il y avait du monde jusque sur les toits. Des cris d'enthousiasme éclatèrent de toutes

parts lorsque le major Percy descendit de voiture. « Le voici ! le guerrier, le héros ! » disait-on. — Le major Percy était jeune, de haute taille et de belle prestance. Quoiqu'il ne fût point blessé lui-même, son uniforme était couvert du sang des compagnons d'armes qui étaient tombés autour de lui pendant la bataille.

(*Once a week.*)

On voit combien, à cette époque, l'enthousiasme populaire était surexcité, et combien le peuple anglais était animé contre la France. Les choses ont bien changé. Les sentiments de haine ont disparu pour faire place au sentiment de solidarité qui rattache les peuples. Au mois de juin dernier les ouvriers de Londres envoyaient à Paris une députation qui avait pour mission d'engager les ouvriers français à se joindre à leurs amis d'Angleterre pour célébrer en commun l'anniversaire de la bataille de Waterloo par une fête de réconciliation. Les Anglais proposaient d'inaugurer une exposition anglo-française. L'idée a été accueillie par les ouvriers de Paris, et nous savons que l'exposition a été ouverte au palais de Sydenham.

HOMME FOSSILE. — Nous portons à la connaissance de nos lecteurs une découverte des plus intéressantes.

Quelque surprenant que soit le fait dont nous allons les entretenir, il est incontestable, il est officiel, et procès-verbal en a été dûment dressé.

Il s'agit de la découverte d'ossements humains dans une couche géologique où l'on n'avait encore trouvé que les vestiges d'espèces perdues.

PROCÈS-VERBAL RELATIF A DES OSSEMENTS HUMAINS ET UNE ÉPÉE TROUVÉS DANS LA TRANCHÉE DE TONNAY-CHARENTE.

(*Chemin de fer de Rochefort à Angoulême.*)

Le 6 juillet dernier, des ouvriers terrassiers, occupés à la tranchée du chemin de fer, située au nord de Tonnay-Charente, trouvèrent à une profondeur de 7m50 environ, en contre-bas du terrain naturel, des ossements humains et une épée que, dans leur indifférence pour tout ce qui peut avoir un intérêt scientifique, ils avaient commencé à confondre avec les terres de déblais, quand arriva le chef de chantier, qui fit mettre de côté ce qu'il put sauver.

Les entrepreneurs du chemin de fer, prévenus aussitôt, se rendirent sur les lieux et recueillirent ces débris, après avoir relevé avec soin la place qu'ils occupaient.

L'épée, d'une longueur de 0m48, était en grande partie oxydée; 3 petits rivets

en laiton, ayant servi à la façon de la poignée, étaient seuls en parfait état de conservation.

Sur le dos de cette poignée se trouvait une mince plaque de laiton présentant d'un côté des traces de soudure.

Enfin l'oxyde dont la lame était entourée paraissait lui-même recouvert, par places, d'une substance d'un aspect vitreux que l'on peut supposer avoir appartenu à un fourreau.

Quant aux ossements, il ne restait qu'une mâchoire ayant conservé presque toutes les dents; des morceaux de crâne, un temporal, un astragale, un maxillaire inférieur, un os faisant partie de l'orbite, un radius, un cubitus, quatre os du pied, une phalange de la main.

Ce squelette était couché horizontalement, les pieds tournés vers l'ouest, et l'épée, placée horizontalement aussi, à son côté, la pointe tournée vers les pieds.

La tranchée dans laquelle ces objets ont été découverts se trouve à l'extrémité d'une espèce d'hémicycle qui enveloppe la ville de Tonnay-Charente, et qui vient se terminer assez brusquement sur le bord de la rivière, au droit du pont suspendu.

La composition du terrain est la suivante :

1° — 0m90 — Terre végétale;

2° — 2m00 — Rocher d'une extraction facile, vulgairement appelé banche;

3° — 5m50 — Sable vert et argileux;

4° — 2m00 — Rocher dur, compacte, ne pouvant s'extraire qu'à la mine, renfermant des amblophilas;

5° — Du sable vert.

A onze mètres de l'endroit où se trouvaient les restes humains existait un puits dont le plafond était à deux mètres en contre-bas.

Entre les deux points il n'existait, dans la stratification, aucune perturbation permettant de supposer qu'une galerie ait été ouverte, puis remblayée. Cette stratification était d'ailleurs parfaitement régulière dans tous les sens, et le rocher supérieur n'avait, à l'aplomb du lieu de la découverte, ni trou ni fissure.

Pour achever d'éclaircir cette question autant que possible, il a été joint au présent procès-verbal les documents ci-après :

1° Le plan général de Tonnay-Charente et des environs;

2° Le plan parcellaire au 1/10000e de la tranchée et de ses abords;

3° La coupe géologique longitudinale de cette tranchée;

4° La coupe géologique transversale.

Dressé par le sous-chef de section, soussigné,

AL. L.

Nous avons sous les yeux les différentes pièces mentionnées dans le procès-verbal, et nous avons pu examiner le crâne de l'homme fossile ainsi que son

épée. Nous avons admiré surtout ses petites dents, si belles, si blanches et si brillantes, qu'elles ressemblent à des perles. Jamais dentiste n'en a vu de plus délicates.

En somme, que faut-il penser de cette découverte? A quel âge géologique appartenait cet homme, dont les restes ont été trouvés dans le sable vert entre deux bancs de rocher compacte? Combien de siècles se sont écoulés depuis qu'il a cessé d'exister? Il portait une épée ouvrée avec soin; donc lui et ses contemporains n'étaient pas absolument des sauvages. — Nous appelons sur ces questions les méditations de tous ceux qui s'occupent de l'antiquité des races humaines.

RELIGION ET PHILOSOPHIE AU JAPON. — La principale école à Jeddo est celle de Confucius, fondée en 1691. Plus de deux cents officiers du Taïcoun y sont logés et nourris et y reçoivent l'instruction gratuitement. Un grand nombre d'autres individus de toutes les classes de la société y sont reçus et traités avec la même libéralité : on y voit des médecins, des agriculteurs, des commerçants, des officiers au service des princes de l'empire.

Indépendamment de ces internes, l'école reçoit gratuitement plus de mille externes. On y enseigne les doctrines de Confucius, l'histoire de Chine et du Japon et les belles-lettres. Actuellement l'école est dirigée par Hiadji, le diplomate qui signa le traité de commerce et d'amitié avec le commodore Percy. Il y a des élèves de tout âge, des enfants, des adultes, des vieillards. Deux fois par an on décerne des prix aux plus capables.

Cet établissement possède une salle qu'on pourrait appeler un temple. Là se trouve une statue en bronze de Confucius. Deux fois par an l'empereur s'y rend en personne. Il s'incline neuf fois devant la statue et lui présente du gibier, du porc, du poisson, du pain et du vin. Pendant cette cérémonie la musique joue des airs chinois, et un des professeurs inscrit dans un livre spécialement destiné à cet usage la date de l'hommage rendu par l'empereur, et en fait la lecture à haute voix.

Au reste, chaque prince japonais a dans son palais une école où des professeurs enseignent à ses vassaux gratuitement la doctrine de Confucius.

C'est à tort que certains voyageurs ont prétendu qu'au Japon la doctrine de Confucius s'était constituée en religion. Cette doctrine n'y a pas un caractère religieux. Elle forme exclusivement un recueil de morale pratique, on pourrait dire de morale indépendante. Aucun Japonais ne la regarde comme une religion. Elle n'a point de dogme et ne prescrit point des cérémonies religieuses.

On a prétendu aussi que le gouvernement japonais était hostile à la doctrine de Confucius. C'est une erreur. L'édit qui ordonne à tout Japonais d'avoir chez lui une idole n'était pas dirigé contre les disciples de Confucius, mais contre les chrétiens que l'on poursuivait. Cet édit avait pour but d'empêcher que des individus, restés chrétiens au fond, n'adoptassent extérieurement la doctrine de

Confucius, ce qui les eût dispensés de pratiquer un culte contraire à leur sentiment.

Je crois, au contraire, que le gouvernement se sera servi de la doctrine de Confucius pour discréditer le christianisme dans l'esprit des hommes éclairés, en assimilant cette religion au bouddhisme. Souvent des Japonais qui avaient fréquenté les écoles de Confucius et avaient lu la Bible m'ont dit sans détour qu'ils ne pouvaient croire à des choses telles que l'histoire de la résurrection, ou celle qui raconte que Jésus avait marché sur l'eau, ou que les portes d'une prison s'étaient ouvertes spontanément. Ils ajoutaient que c'étaient là des contes semblables à ceux que les prêtres bouddhistes débitaient au sujet de leurs saints. Ils déclaraient que pour cette raison ils ne croyaient pas plus au christianisme qu'au bouddhisme, mais qu'ils ne pouvaient s'empêcher de vénérer Confucius, qui n'avait jamais enseigné de pareilles fables, quoique sa doctrine ait été altérée par ses disciples et ses commentateurs.

Au surplus, il est probable que la doctrine de Confucius, qui recommande d'obéir aux lois établies par les ancêtres et prêche le respect du passé, sera une arme puissante entre les mains du gouvernement pour combattre les idées de réforme qui se font jour dans le pays.

Le bouddhisme est la religion de la majorité des habitants. Les cérémonies brillantes, les fêtes innombrables, les superstitions même du bouddhisme, le rendent accessible aux masses, et en font une religion populaire par excellence.

Le sintoïsme est l'antique religion d'État du Japon. Le micado en est le représentant et l'expression suprême. Les cérémonies du sintoïsme ont je ne sais quoi d'austère qui en éloigne le peuple, et empêche cette religion de pénétrer dans les couches inférieures de la société japonaise. Toutefois le peuple entier professe des sentiments de respect pour cette religion issue du pays même, et pour le micado qui en est le chef.

La doctrine de Confucius est le code de morale de la classe élevée, qui pratique du reste le plus pur athéisme.

(*Analecta Japanica. — Ausland.*)

LES MARCHANDS DE JOURNAUX DE LONDRES ET LE ROMANCIER CHARLES DICKENS. — A Londres les marchands de journaux, les *Newsvenders*, ont fondé une société de secours mutuels, « *Newsvenders' Benevolent and Provident Institution*, » et, comme toutes les corporations de la capitale, ils ont aussi leur banquet annuel, leur *Annual Festival*. Cette année le banquet de la *Benevolent Institution* a eu lieu dans les salons de la *Taverne des Francs-maçons*, sous la présidence de Charles Dickens. Voici le *toast* que porta le célèbre romancier, et que nous reproduisons non-seulement parce qu'on y retrouve la manière originale de Dickens, mais aussi parce que ce discours met bien en relief la place que les marchands de journaux occupent dans la société européenne.

« A la prospérité de la *Benevolent Institution!* Si cette société appartenait à cette catégorie d'institutions qui font beaucoup de bruit et peu de bien, il serait de mon devoir de vous faire un long discours. Si les revenus de la Société étaient absorbés par des choses futiles au lieu d'être employés à soulager des malades et à secourir les indigents; si l'administration de la Société avait été confiée à des hommes incapables, si les livres avaient été tenus par M. Edmunds[1], ou si le caissier avait disparu avec sa caisse; si tout cela était arrivé, je serais en droit de faire un appel pathétique aux sentiments élevés de l'assistance.

» De même qu'une nation dont l'histoire n'offre pas un grand nombre de faits éclatants est généralement heureuse, de même l'institution qui agit sans bruit est généralement prospère. Je puis vous donner l'assurance que notre Société fait beaucoup avec peu de frais. La plupart de ses membres sont de braves travailleurs, d'utiles et fidèles serviteurs du public. Ils donnent la pâture intellectuelle à tous ceux qui veulent lire; on les voit partout à l'œuvre : dans leurs propres échoppes, aux coins de toutes les rues, dans les bateaux à vapeur, dans les chemins de fer. Les marchands de journaux forment incontestablement un des organes les plus utiles de cette formidable machine qu'on appelle la presse périodique. Ils sont les conduits au moyen desquels se déverse dans chaque habitation l'eau de la fontaine principale. De même qu'on peut manquer d'eau fraîche dans le voisinage d'une source d'eau vive, lorsque les conduits font défaut, de même les nouvelles les plus bienfaisantes resteraient confinées dans l'imprimerie, sans l'active intervention des marchands de journaux. Leur absence serait vivement ressentie par tous les lecteurs. On n'apprécie une chose à sa juste valeur que lorsqu'on ne la possède plus. Il y a quelques années, les habitants de Londres apprirent, en se réveillant, que les cochers de fiacre s'étaient mis en grève. Grande fut leur consternation. Que l'on songe maintenant à ce qui résulterait pour nous tous d'une grève des marchands de journaux. Que l'on s'imagine les trains de chemins de fer partant soir et matin sans journaux; que l'on se figure le désappointement de tous ceux qui attendaient avec impatience, sinon avec anxiété, les dernières nouvelles, les nouvelles maritimes, les nouvelles littéraires, les nouvelles commerciales, les nouvelles du palais de justice, les nouvelles politiques, les nouvelles administratives, les annonces, les avis, les communiqués. Que l'on se figure encore la stupeur des financiers, des courtiers, des agents de change et de tous les habitués de la Bourse, et l'on aura le tableau d'un peuple au sein duquel la vie a cessé de circuler. Comment M. Reuter[2], qui a bien certainement une sonnette à chaque oreille, et des fils télégraphiques autour de son lit, quand il repose à côté de Mme Reuter; comment M. Reuter, dis-je, pourrait-il lancer ses dépêches comme des éclairs, et quelle valeur auraient ces éclairs si les marchands de journaux ne les propageaient pas aussitôt?

» Il y eut une époque où le marchand de journaux apportait le récit des exécutions qui avaient lieu tous les lundis pour des crimes qui ne seraient plus aujour-

[1] Allusion aux événements qui ont motivé la retraite de lord Westbury.

[2] Le fondateur du bureau télégraphique connu sous le nom de l'*Agence Reuter*.

d'hui que de simples délits ; une époque où l'on racontait les souffrances de ceux que l'on tuait dans les maisons d'aliénés, sous prétexte de les guérir de leur folie ; une époque où les journaux nous apprenaient les actes barbares que les ouvriers commettaient parce qu'ils ne connaissaient pas encore leurs droits, et qu'ils ignoraient leurs devoirs; où l'on voyait les différentes classes de la société animées les unes contre les autres; une époque enfin, où l'on voyait des individus que l'on disait honorables consentir à jouer le rôle d'espions et de délateurs. Aujourd'hui je puis, Dieu merci, vous dire sans détour que toutes ces choses horribles se font rares. Le marchand de journaux n'est plus tenu de colporter ces atrocités. Et quand je songe que cette amélioration de nos mœurs et de nos usages n'aurait pas eu lieu sans les gros paquets de papier que vous voyez tous les jours sous le bras ou sur la tête du marchand de journaux ; quand je songe que sans celui-ci l'Angleterre serait moins avancée, j'ose espérer que le public se joindra à moi pour porter un toast à la prospérité de l'homme qui est toujours disposé à propager la « bonne nouvelle. »

ROUMAINS, ZINZARES ET ARMÉNIENS. — I. *Les Roumains.* — La science historique s'est tellement occupée de ce peuple mystérieux, que plusieurs points de ses origines sont définitivement acquis aujourd'hui. Il est prouvé, par exemple, que les « Rumini » (Roumains ou Valaques) sont les descendants des Daces conquis par Trajan et romanisés par de nombreuses colonies; que lors de l'invasion barbare, Rome appela ses légions sur la rive droite du Danube, abandonnant la Dacia Trajana aux Slaves (Sclaveni) qui l'inondèrent et auxquels succédèrent les Rumans et les Patzinaskites (Petschénègues) ; qu'enfin ces derniers peuples disparurent à leur tour vers le XIIIe siècle et que deux principautés se fondèrent à leur place sous les noms de Valachie ou Romanie proprement dite et de Moldavie.

Voilà les faits incontestés ; mais des derniers empereurs romains aux princes roumains Radu-Negru et Dragosch comment expliquer la filiation et la transmission non interrompue de l'élément et de la nationalité des Rumini? Les chroniques indigènes contiennent à ce sujet bien des fables que nous ne discuterons même pas, notamment sur les rapports des Roumains avec les conquérants Hongrois. L'illustre d'Anville a hasardé sur les origines valaques une hypothèse encore plus insoutenable, en les transportant au fond de l'Asie pendant plusieurs siècles. Le fait brièvement énoncé par les chroniques les plus dignes de foi, c'est que le noyau du peuple roumain s'était réfugié dans le Marmarasch (Carpathes hongroises), où il se maintint pendant les invasions barbares et d'où il descendit sous Dragosch et Radu, dans les plaines du sud-est. On ajoute, ce qui est plus douteux, que des communes florissantes existaient dans la Moldavie à l'arrivée des immigrants, comme « Tigina » ou Bender, Hotin, Berlad. On a même à l'appui

de ce fait une « chronique de Dragosch, » découverte il y a peu d'années, et qui serait très-précieuse, si elle ne portait tous les caractères d'un faux très-manifeste, commis dans l'intérêt d'une famille de boïards appelée Bouldour.

Quoi qu'il en soit, le peuple moldo-valaque ne se donne à lui-même que le nom de « Rumini » (« Ruman » au singulier) et appelle sa langue « Rumaneschti, » la Valachie « tzara rumancaska » (terra romanesca.) Le nom de « Vlachi, » que lui donnèrent d'abord les Byzantins et les Hongrois, vient du slave « Vlah, » qui désigne généralement les peuples de race latine, comme « Nemtz » les populations germaniques. Les Slaves, comme on sait, sont très-généralisateurs en cette matière, et leur Vlah répond au « Wælsch » des Allemands.

Les Roumains forment dans les deux principautés un peuple d'un peu plus de quatre millions d'âmes, parfaitement homogène, même sous le rapport de la langue. Les classes supérieures sont un peu mêlées (surtout en Moldavie) de sang grec phanariote, mais le peuple est Roumain pur et son type rappelle sensiblement les Daces de la colonne Trajane. Rome paraît leur avoir peu infusé son sang, mais il en est autrement pour la langue qui est aux neuf dixièmes un latin corrompu, le dixième restant est en très-grande partie slave avec quelques mots turcs, hongrois, et enfin un fond philologique que l'on ne retrouve dans aucune des langues voisines et qui ne nous paraît pas dépasser deux cents mots. C'est évidemment un débris de l'ancien dace, et un grand pas sera fait en ethnologie par le philologue qui aura soumis ce vocabulaire si restreint à une comparaison avec les diverses branches des langues indo-germaniques.

Le type roumain est régulier, ce qui le distingue des types plutôt mâles que beaux du Hongrois et du Slave, ses voisins; les blonds y sont au moins aussi fréquents que les bruns, ce qui rappellerait l'origine barbare dace et gauloise.

Les limites naturelles des deux principautés, le Pruth et le Danube, sont dépassées de toutes parts par la race roumaine en pleine voie d'expansion. Elle occupe toute la rive bessarabienne du Pruth et toute la rive méridionale du Danube, depuis Dounavetz jusqu'aux portes de Silistrie. Dans la Dobroudja elle compte trente-trois mille âmes environ. En Bulgarie, beaucoup de paysans valaques se sont établis dans les environs de Vratcha pour échapper au quasi-servage établi par le « règlement organique; » la même cause en a fait affluer un très-grand nombre dans la Serbie, où le gouvernement les a colonisés sur des terrains restés sans habitants par suite de la guerre de l'indépendance.

II. *Les Zinzares.* — Cette curieuse population, dispersée sur toute la surface de l'Albanie inférieure, de la Thessalie, de la Macédoine occidentale et de la Grèce continentale, se rattache aux Valaques proprement dits, par des liens mystérieux, mais incontestés. Dans leur propre langue, ils se nomment « Rumini » comme leurs frères du Danube; les Grecs et les Slaves les appellent « Zinzares » ou « Koutza-Vlakles » (Valaques boiteux ou métis). Dans les documents historiques ils portent le nom de Maurovlakhi ou Valaques noirs, nom qu'il ne faut pas confondre avec celui des Slaves Marlaques. D'après leurs traditions popu-

laires qui n'ont aucune valeur historique, ils se disent descendus des armées romaines qui conquirent la Macédoine. Comme ils apparaissent dans les annales byzantines à l'époque de la renaissance du royaume bulgare, nous penchons à croire que c'est toujours d'eux qu'il s'agit dans l'histoire de la dynastie assanienne, quand il est question des « Vlakhi alliés des Bulgares, » et non des Valaques de Dacie, qui n'étaient pas encore descendus des Carpathes. Des érudits moldo-valaques supposent que les Maurovlakhes ne sont que des colonies des Valaques du Nord, établies par les rois assaniens à l'extrême limite de leur empire; mais cette opinion est plus que hasardée. D'autre part, à ceux qui les regardent comme les débris des colonies romaines refoulées dans le Pinde, par les invasions barbares, on peut répondre, en premier lieu, que l'élément latin était presque nul dans ces contrées à toutes les époques de la domination romaine, et en second lieu, que le dialecte roumain des Zinzares n'est pas seulement dérivé du latin, mais qu'il a les affinités les plus étroites avec le roumain dacique, ce qui implique une communauté d'origine. Dans le doute, nous nous rattachons volontiers à l'hypothèse qui les fait descendre des colons de la Dacie trajane transférés en Mœsie lors de l'évacuation de cette province.

Leur idiome, intelligible pour les Moldo-Valaques, est beaucoup plus altéré que celui de ces derniers, s'il faut en croire Thunmann, le seul qui s'en soit sérieusement occupé. Selon cet auteur, sur huit mots zinzares trois seulement sont latins, deux appartiennent à des langues d'importation plus moderne (turc, grec moderne, gothique, etc.), trois enfin à un fond de langue inconnue et qui n'est pas sans affinité avec l'albanais. Ainsi cette langue originelle (dacique ou illyrique) entrerait pour plus d'un tiers dans le zinzare, tandis que le même fond n'entre pas pour un trentième dans le roumain du Nord. Cela paraît très-exagéré, mais prouverait, dans tous les cas, que la philologie a sur le terrain du dialecte zinzare des problèmes curieux à approfondir.

« Les Zinzares, dit Boué, sont des hommes trapus et vigoureux, à cheveux noirs ou châtains, à figures intelligentes, quoique quelquefois sournoises et même repoussantes. Les femmes ont des formes plutôt massives que sveltes, mais sont souvent bien faites. Elles se distinguent toutes par l'apparence d'une bonne santé et de belles couleurs! Au moral les Zinzares sont représentés par tous les voyageurs comme un peuple actif, laborieux, âpre à la fatigue, obstiné dans ses idées, porté par ses instincts au commerce et à l'agriculture nomade. On distingue dans tout le midi de la Turquie les Zinzares sédentaires des pasteurs. Les premiers sont peu agriculteurs, mais plutôt commerçants, industriels surtout; ils ont créé en Thessalie et en Épire diverses industries qui ont enrichi plusieurs villes, comme Roumava, Mezzova, Vaschopalis. Beaucoup de petits métiers et la profession d'hôtelier sont en quelque sorte monopolisés par eux.

III. *Les Arméniens.* — Ce peuple est en quelque sorte exotique en Europe. L'un des plus anciens et le plus glorieux des peuples caucasiens proprement dits, il envoya de nombreuses colonies en Asie Mineure durant les nombreuses varia-

tions politiques de ce pays. Déjà au xve siècle les Arméniens étaient établis autour de Nicée et de Nicomédie aussi solidement qu'aujourd'hui.

Après la prise de Constantinople, Mahomet II appela dans cette capitale l'archevêque arménien de Brousse, le créa patriarche, et grâce à des encouragements encore plus directs, le quartier de Galata et d'autres lieux voisins reçurent de nombreuses colonies arméniennes.

Actuellement, la Turquie d'Europe compte environ 400,000 Arméniens dont plus de 200,000 à Constantinople.

Tous les Arméniens de l'empire ottoman forment une « nation » régie au temporel par un conseil de 20 membres, électif sous la confirmation de la Porte. Elle s'administre elle-même pour tout ce qui est d'affaires intérieures, dépenses de la communauté, écoles, etc.

Les annales des Arméniens, depuis trois siècles, ne sont guère remplies que de leurs débats religieux. En 1700, notamment, une scission fut opérée parmi eux par le célèbre Mekhitar, qui avait passé au catholicisme, et après de longues vexations, la communauté des Arméniens-Unis obtint, vers 1830, une existence officielle. Elle compte, selon M. Ubicini, 38,000 à 40,000 membres pour tout l'empire, et sur ce nombre 17,000 à Constantinople, principalement à Galata, Pera et Scutari. Le reste appartient à la religion grecque.

La langue « haikane, » ou l'arménien littéraire, ne règne guère que dans les écoles et parmi les lettrés ; la plupart des Arméniens se servent du turc, du grec ou du roumain, selon le pays qu'ils habitent, ou ne parlent la langue nationale qu'en y mêlant une foule de mots étrangers. Cependant Constantinople a trois journaux assez purement écrits dans cette langue, et nous les avons trouvés chez des commerçants arméniens des plus petites villes de province, jusques au pied du Balkan.

Les Arméniens de Moldavie sont des fugitifs de la Grande Arménie, venus en Occident pour échapper à la domination de la Perse, vers le xie siècle. En 1342, et plus tard, de nouvelles migrations vinrent grossir les premières. Cette population se livre principalement au commerce et professe le culte de la majorité de ses compatriotes.

(*Petremann's Geographische Mittheilungen.*)

MÊME CAUSE, MÊME EFFET. — On sait que le Mecklembourg est un pays privilégié : le fouet et le bâton y règnent comme le *knout* en Russie. Pour la moindre peccadille le supérieur menace son inférieur du fouet ou du bâton : le patron fustige son ouvrier, le maître son domestique, le seigneur son vassal. La bastonnade y est pratiquée largement; sans elle la société tomberait en barbarie. Aussi le seigneur mecklembourgeois est-il passé maître en cet art. Il l'exerce avec zèle, avec amour, avec componction : ce n'est pas un art seulement qu'il exerce, c'est un devoir qu'il remplit. Il sait qu'on ne peut éduquer le paysan sans le bâton,

et après avoir fustigé le serf, il se délecte à la pensée qu'il vient d'agir en bon citoyen, en bon chrétien. Le Seigneur châtie ceux qu'il aime. Mais, hélas ! le fait suivant, que nous empruntons à un journal bien informé, prouve que le knout considéré comme moyen de civilisation, ne donne pas en Allemagne des résultats meilleurs qu'en pays russe.

Sur cent hommes de la dernière levée, on compte, au Mecklembourg, quinze individus seulement qui aient reçu l'instruction primaire au complet, c'est-à-dire qui sachent lire, écrire et calculer. Cinquante savent lire seulement; trente-cinq ne savent ni lire ni écrire. Il convient d'ajouter que sur les quinze hommes qui ont été à l'école, cinq seulement ont été élevés à la campagne. La statistique donne à peu près les mêmes chiffres pour la Russie.

(*Aus der Heimath.*)

MANIÈRE DE FAIRE VOYAGER LES ENFANTS EN AUSTRALIE. — Je montai dans la station de Melbourne... Au moment du départ, je vis entrer dans le wagon que j'occupais un garde de chemin de fer, conduisant par la main un enfant de sept à huit ans, bien frais, fort proprement habillé, et qui portait sur la poitrine et sur le dos une carte sur laquelle se lisait l'inscription :

John Patterson,
pour être remis à M. R. Patterson,
changeur d'or à Sandhurst,
aux soins de Patrick Ryan, facteur.
Port payé.

Le garde, après avoir soigneusement déposé son colis vivant sur une banquette, ajouta : « Messieurs, vous êtes priés de ne pas y toucher. » Et il disparut.

POÉSIE

LE GONDOLIER

Venise dort sur la mer sourde.
Le temps est noir, la nuit est lourde.
Comme une hirondelle à fleur d'eau,
Une gondole aux crêpes sombres
Se dessine au milieu des ombres
Sur les bords déserts du Lido.

Batelier de Styx ou d'Averne,
Debout, le gondolier gouverne
La barque sinistre, à travers
Le sillon sépulcral des vagues.
On aperçoit deux profils vagues
Par le rideau noir recouverts.

Ces deux formes enveloppées
Sous des manteaux ont des épées.
Le manteau sera le linceul.
Ils vont sur la plage déserte
Pour un duel à mort, et certe
On sera bien là seul à seul.

— Halte ici! dit l'un des deux hommes,
Allumez la torche! nous sommes
Arrivés... — La barque entendit
Et vint s'arrêter au rivage.
Bientôt une lueur sauvage
Sur la lagune resplendit.

Des brins de résine embrasée
Pétillaient sur l'herbe écrasée ;
Et le gondolier, son fanal
Au poing, était droit comme un arbre,
Tel qu'au seuil des palais de marbre,
Sur les marches du grand canal.

Les deux inconnus prirent terre.
Et, l'épée en main, sans mystère,
Choisirent leur place autour d'eux.
Et le gondolier, grave et calme,
Comme un ange tient une palme,
Élevait sa torche entre eux deux.

Ils avaient vingt ans et des rêves.
L'un est blond, blond comme les grèves,
Blond comme un amour d'écolier ;
L'autre est brun, soucieux, sauvage
Et triste comme l'esclavage...
Et triste aussi le gondolier !

Hartman est baron ; il commande
Une compagnie allemande.
Foscari porte un nom ducal.
La mort est là, Dieu les conserve !
Quant au batelier, il observe
Un maintien sombre et monacal.

— « Vous maltraitez, comme un infâme,
Dit l'Italien, une femme
Qui m'aime et ne vous aime point. » —
Il parle haut, et crie : — En garde ! —
Et le batelier qu'il regarde
Est immobile, torche au poing.

Les lames se croisent. — « Je jure
D'oublier toute vieille injure
Si vous voulez partir demain. » —
— « Non, dit Hartman, c'est impossible ! » —
Et le gondolier impassible
Pâlit et sent trembler sa main.

— « La femme que tu m'as ravie,
Il me la faut : elle ou ta vie ! » —
Hartman dit : — « Nous l'allons savoir ! » —
Soudain se heurtèrent les lames.
Et la torche anima ses flammes,
Ardente, et comme pour mieux voir.

Ils se battirent avec rage.
La mort planait sur le courage
De ces deux hommes résolus.
Le fer, suivant des routes sûres,
Poussait dans l'ombre ses blessures.
Déjà l'on ne respirait plus.

Foscari, fiévreux et terrible,
Sentait une chaleur horrible
Le brûler à plus d'un endroit !
Ses forces s'épuisaient ; l'épée
Frémissait dans sa main crispée.
Hartman se tenait calme et droit.

L'Italien, l'âme enragée,
Pousse et sent sa lame engagée.
L'autre périra, s'il périt !
Il enfonce jusqu'à la garde.
Hartman tombe : et, face hagarde,
Foscari s'affaisse, et sourit.

Le gondolier se précipite
Sur lui ; la poitrine palpite !
Il n'est pas mort ; il est vainqueur.
Noble citoyen ! jeune brave !
Trois blessures, mais rien de grave.
Quant à l'autre, atteint en plein cœur.

Le batelier prend une épée
Et sur la rive détrempée
Creuse un trou, comme pour un chien,
Et, dans cette tombe inconnue,
Sous une terre triste et nue,
Étend le corps de l'Autrichien.

Puis il prend le jeune homme, arrive
Jusqu'à sa barque, et fuit la rive.
Secouant alors son flambeau,
Il le jette à la vague creuse :
— « Tu peux t'éteindre, flamme heureuse :
Tu ne verras rien de plus beau! »

Et prenant les glaives ensemble :
— « Que même rouille vous rassemble
Et cache votre fer rougi!
Vous venez d'avoir votre fête.
A l'eau! votre besogne est faite.
A l'eau! vous avez bien agi.

» Quant à toi, fils de l'Italie,
Un même et grand devoir nous lie!
Celle pour qui tu t'es battu,
C'est notre patrie, et pour elle
Hier tu t'es pris de querelle.
Nous souffrons, nous aussi, sais-tu?

» Tu me croyais un sbire, aux gages
De l'Autriche, homme à deux langages!
Tu te voyais chassé; l'exil
Pour ta mère et pour toi, pauvre âme!
Va, ne crains rien! Je tiens la rame,
Mais j'ai manié le fusil!

» J'étais sur le point, tout à l'heure,
Si la fin n'eût été meilleure,
En voyant ta vie en danger,
D'écraser sur la face blonde
Ma torche, et de jeter à l'onde
Cette carcasse d'étranger.

» Tu m'accusais; je te pardonne!
Tout nous trompe et nous abandonne
Dans cette ville où nous vivons!
Avant le matin, ô mon maître,
Dans ton palais je veux te mettre,
Sur la rive des Esclavons!

» Personne ne saura l'histoire
De ta nuit et de ta victoire.
Sois tranquille; je me tairai!
Les habits blancs, à la parade,
Ne verront plus leur camarade!
L'Allemand est bien enterré.

» Adieu! Plus tard, si tu remarques
Passer tous les meneurs de barques
En cherchant peut-être mes traits,
Je veux, pour toute récompense,
Qu'à mon souvenir, ton cœur pense
Qu'il existe des hommes prêts.

» Adieu! Le métier recommence!
J'approche; en avant la romance!
Afin qu'on dise : — C'est bien là
La Venise des barcarolles!
Douces amours! douces paroles!
Tenez! le bonheur, le voilà! »

L. Laurent-Pichat.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Histoire littéraire de la France au XIVe *siècle; discours sur l'état des lettres*, par VICTOR LECLERC; *Discours sur l'état des arts*, par ERNEST RENAN; deux vol. grand in-8, Michel Lévy. — *Histoire de Fléchier, évêque de Nîmes*, d'après des documents originaux, par l'abbé A. DELACROIX, un vol. in-8, Louis Giraud. — *Nouveaux Lundis*, tome IVe, par C. A. SAINTE-BEUVE, un vol. in-18, Michel Lévy. — *Causeries sur les femmes et les livres*, par GUSTAVE MERLET, un vol. in-18, Didier. — *Les jeunes ombres*, récits de la vie littéraire, par CHARLES DE MOUY, un vol. in-18, Hachette. — *Les lettres et la liberté*, par EUGÈNE DESPOIS, un vol. bibliothèque Charpentier.

I

La grande *Histoire littéraire de la France* par les Bénédictins, commencée en 1733, interrompue en 1763, quatorze ans après la mort du fondateur dom Antoine Rivet, reprise en 1824 et continuée par l'Institut, s'est accrue en 1862 d'un double discours sur l'état des lettres et sur l'état des arts au XIVe siècle, par MM. Victor Leclerc et Ernest Renan. On vient d'en publier la seconde édition. Ce succès d'une publication savante est dû sans doute en partie au goût de notre temps pour les livres d'érudition, mais il en faut aussi attribuer une bonne part au talent des deux écrivains. Les reproches qu'on a faits quelquefois aux Bénédictins sur leur rédaction ne sauraient plus être adressés à leurs successeurs, si dignes d'ailleurs par l'érudition de ceux qu'ils appellent leurs maîtres; les noms seuls des deux auteurs de l'*Histoire littéraire de la France au* XIVe *siècle* étaient une garantie que cette fois le mérite littéraire serait à la hauteur de la valeur scientifique.

Au premier abord, le XIVe siècle offre peu d'intérêt, vu du côté par lequel M. Victor Leclerc avait à le considérer. Comme le dit l'éminent auteur du Discours sur l'état des lettres, c'est un siècle d'action plutôt que d'invention poétique ou de méditation philosophique; la littérature y prend des événements un caractère polémique. Le temps est passé des grandes œuvres poétiques du

moyen âge, dont la première invention appartient à la France, et qui, répandues à l'étranger par des traductions et des imitations, avaient nourri et fécondé, avec les créations de l'esprit français, la littérature européenne. Cette littérature des XIIe et XIIIe siècles est déjà, au XIVe siècle, une littérature morte, dont la langue même n'est plus tout à fait comprise, et dont les copies, qu'on continue de faire de ses productions les plus célèbres, vont devenir de plus en plus incorrectes. La poésie est à ce point dégénérée qu'un assez triste poëte, Philippe de Vitry, auteur de l'*Ovide moralisé*, était appelé par Pétrarque, au milieu du siècle, le seul poëte de France, *poeta unicus Galliarum*. L'esprit se transforme ainsi que la langue. Aussi n'est-ce pas dans la littérature proprement dite qu'est l'intérêt de cette époque, mais dans cet esprit nouveau qui commence à s'élever et dont l'influence, en grandissant, va créer l'ère moderne. C'est ce commencement d'émancipation intellectuelle, c'est l'agitation des esprits qui font toute l'importance du XIVe siècle dans l'histoire littéraire de la France; et c'est pourquoi M. Victor Leclerc n'a pas craint de consacrer toute la première partie d'un travail étendu, infini en détails, à l'exposé de l'état social de la France : à propos de littérature, il avait le droit de faire, et il a fait en effet, l'histoire de la civilisation française au XIVe siècle.

Le XIVe siècle s'ouvre sur les démêlés de Philippe le Bel avec Boniface VIII, pour se fermer en plein schisme. Après avoir vu à son aurore la lutte de l'autorité temporelle contre l'autorité spirituelle, il assistait, sur son déclin, au grand déchirement de cette autorité ecclésiastique si longtemps souveraine. Ce même siècle a vu la papauté elle-même se retourner contre une partie de sa propre milice et frapper, dans certains ordres religieux, la tendance à la domination spirituelle et temporelle. Après avoir retranché les templiers de concert avec l'autorité royale, elle décime les franciscains par les condamnations et les bûchers de l'inquisition, n'osant détruire l'ordre. La division, fille et mère de l'indépendance, se met partout: entre le pape et le roi, entre le clergé séculier et les moines, entre les anciens ordres religieux et les nouveaux, entre les partisans d'Avignon et ceux de Rome. Dans l'ardeur de la dispute tout est attaqué et défendu, et au milieu du conflit, qui fait surgir plus d'une idée nouvelle du fond des esprits, les peuples s'instruisent et commencent à réfléchir.

Ce qui ressort de plus en plus du sein de cette confusion, ce qui la surmonte et la domine, c'est la dignité croissante, la souveraineté déjà apparente de l'intelligence; on commence à pressentir en elle l'héritière de l'autorité que la foi laisse échapper. Le séjour à Avignon d'une sorte de papauté française contribua à répandre dans notre pays le goût de l'instruction et d'une vie brillante et polie. Les grandes existences des cardinaux conciliaient l'amour du luxe et les plaisirs de l'opulence, la protection des lettres et des arts, avec la dignité de prince de l'Église. On les voit fonder des colléges, des bibliothèques. Si le cardinal d'Ostie, encore imbu de préjugés barbares, regarde Pétrarque comme un sorcier pour avoir lu les œuvres du magicien Virgile, un autre grand dignitaire de l'Église, le cardinal Talleyrand de Périgord protége ce même Pétrarque; et ainsi fait le cardinal de Cabassole qui citera dans son testament le mot de Sénèque : *vita sine lit-*

teris mors est. Le reste du clergé séculier suit le mouvement donné vers les études sacrées et profanes par les hauts dignitaires ecclésiastiques. Les communautés religieuses sont entraînées elles-mêmes dans le courant. Ceux des ordres monastiques qui, tels que les franciscains, font profession de mépriser l'étude et de lui préférer les élans d'une piété mystique, sont contraints de s'y livrer pour propager leur influence. Les disciples d'un saint qui proscrivait les livres ont des bibliothèques et des colléges. Leurs rivaux, les dominicains, ces rigides gardiens de la foi, qui avaient l'inquisition pour instrument de règne, voulurent y joindre les moyens plus doux de l'enseignement par la parole et l'écriture. Parmi les anciens ordres, tant ceux qui vivaient sous la règle de Saint-Augustin que ceux qui suivaient la règle de Saint-Benoît, plusieurs avaient donné l'exemple de réunir à l'autorité qu'ils tenaient de leur robe l'ascendant que prend toujours la pensée écrite. Il y avait dans un grand nombre de maisons religieuses l'armoire aux manuscrits, laquelle était placée sur le cloître; les pupitres de bois ou de pierre des copistes étaient rangés de chaque côté. Quelquefois une lampe brûlait devant l'armoire, pour appeler les moines à la lecture. On enchaînait les livres pour prévenir les vols, usage qu'on voit encore en pratique à la bibliothèque Laurentienne, à Florence. Des anathèmes étaient aussi fulminés contre les voleurs de manuscrits. On prêtait néanmoins les précieux volumes, afin de propager la science et la littérature. Des cavaliers portaient parfois d'un couvent à un autre sur leur selle le dépôt sacré qui n'était pas toujours restitué.

Si l'Église elle-même montrait ce goût pour les lettres, à plus forte raison doit-on s'attendre à le retrouver chez les laïques. La noblesse de ce temps ne paraît pas, il est vrai, avoir eu un grand amour pour elles, mais les rois de France les ont souvent honorées et encouragées; on voit ces princes recueillir les anciens romans ou les poëmes héroïques de l'âge précédent et demander aux lettrés des traductions d'auteurs anciens. On sait que Charles V fonda une *librairie* dans une des tours du Louvre. Non content d'y loger splendidement les œuvres de l'esprit, il voulut qu'une lampe d'argent et trente chandeliers y fussent tenus allumés le soir et la nuit pour éclairer les études. Ces lampes allumées dans les palais et dans les monastères, au milieu des agitations d'un siècle plein d'inquiétude et de curiosité, n'est-ce pas un symbole? Asinius Pollion, celui qui fonda à Rome la première bibliothèque publique, l'établit dans le temple de la Liberté; mais toute bibliothèque n'est-elle pas de fait un temple à la liberté, et l'émancipation intellectuelle n'est-elle pas le commencement de toute indépendance? Un fait plus significatif encore que ces rassemblements de livres, c'est la popularité de l'Université pendant ce XIVe siècle, popularité qu'elle devait, suivant la remarque de M. Victor Leclerc, moins à son enseignement qu'à sa constitution. L'égalité, que cette constitution consacrait après l'Église, faisait par l'Université son entrée dans les affaires humaines. Par le statut de 1366, l'uniforme universitaire devint le signe visible de cette égalité parmi les étudiants. Les bancs étaient interdits; on assistait aux leçons assis à terre sur la paille. S'il y avait une préférence dans la collation des grades, elle était pour les pauvres. L'élection est la loi fondamentale qui contribue le plus à l'honneur et à

la durée de l'institution universitaire. Les rois protégent l'Université et s'appuient sur elle pour résister au clergé et même à la noblesse.

M. Leclerc passe en revue les divers genres d'études et de productions compris alors sous deux grandes divisions : la Théologie, qui garde une apparence de suprématie, et les Sept Arts qui sont de plus en plus en honneur. Ceux-ci se partagent en *trivium* et *quadrivium* : le premier comprenant la grammaire avec les langues, la rhétorique avec l'histoire et la poésie, la dialectique avec la métaphysique, la morale, la politique, etc.; le second renfermant la géométrie, la musique et l'astronomie. Cet examen de l'état des connaissances humaines au siècle de Gerson, de Pierre Bercheure, de Nicole Oresme, de Jean des Marès, de Guillaume de Nangis, de Froissart, de Duns Scott, de Guillaume Okam, etc., fait le sujet de la seconde partie du Discours sur l'état des lettres. Une troisième partie traite des emprunts faits par l'étranger à la littérature française de l'âge précédent. Toutes ces histoires de chevalerie, alors si célèbres en Angleterre, sont aujourd'hui regardées par les critiques anglais eux-mêmes comme importées de la France. Chaucer lui-même fut un *grant translateur*. Les Minnesanger nous empruntent aussi leurs poëmes ; Charlemagne et les douze pairs, tous les caractères poétiques créés par nos chansons de geste passent en Allemagne, ainsi que des poëmes plus modernes. Wolfram d'Eschenbach n'est que le copiste de Chrestien de Troyes. Cette poésie française pénètre même en Orient : des poëmes de la Table ronde sont mis en vers grecs; Tristan et Lancelot prennent la place d'Achille et d'Hector. L'Espagne a reconnu dans ces derniers temps la part de notre poésie primitive dans ses origines littéraires. Ce n'est pas tout. M. Victor Leclerc réclame pour la France l'honneur d'avoir été l'institutrice de l'Italie et il ne manque pas pour cela de bons arguments. Le maître de Dante, Brunetto Latini, écrivait tantôt en français, tantôt en italien, et Dante lui-même, plusieurs fois accusé de *gallicismes* par les critiques de son pays, devait connaître à fond notre vieille poésie. On sait le rôle qu'il fait jouer à un de nos romans dans le tragique épisode de Françoise de Rimini : Pétrarque avait étudié en France et il y habita plus longtemps qu'en Italie. Boccace, né à Paris d'une mère française, était à moitié français. Épris à Naples d'une fille naturelle du roi Robert le Sage, Maria d'Aquino, dont la mère était aussi d'origine française, il traduisit pour elle de longs récits amoureux de nos poëmes. Beaucoup de ses nouvelles ont été recueillies chez nous et son style offre d'assez nombreux gallicismes.

Il est fâcheux pour nos anciens poëtes que le génie de l'invention n'ait pas été accompagné chez eux de cet art délicat qu'on admire dans quelques-uns de leurs imitateurs. Venus à une époque où notre langue se transformait continuellement, et nul d'entre eux n'ayant su la fixer, ils n'ont été, suivant l'expression de M. Victor Leclerc, que « des improvisateurs dont les conceptions les plus neuves, trop tôt vieillies pour le style, passaient à d'autres mains. » Mais la France n'en a pas moins dominé par la poésie à une époque où les nations de l'Europe, dont les destinées n'étaient pas encore séparées comme elles le furent plus tard, formaient entre elles une sorte de république chrétienne. Il y a là de quoi nous consoler de notre infériorité littéraire au XIVe siècle, en songeant que les fictions

qui régnaient alors avaient chez nous leur origine. M. Victor Leclerc, en revendiquant pour la France l'honneur de cette initiative poétique, a fait œuvre de justice et de patriotisme en même temps que d'érudition et de critique. Il faut lire ce Discours sur l'état des lettres au XIVe siècle pour se faire une idée de tout ce que l'auteur y a rassemblé de détails instructifs et curieux sous des vues générales et philosophiques. C'est là un travail complet, qui n'est pas seulement bon à consulter, mais à lire, et digne, pour la forme comme pour le fond, du savant et littéraire académicien qui l'a signé de son nom si respecté.

Sous le rapport de l'art, le XIVe siècle ne se montre pas, dans notre pays, aussi déchu que sous le rapport de la littérature. C'est un siècle stationnaire, sans décadence et sans progrès. On sait qu'un mouvement, d'un caractère tel qu'on n'en verra plus peut-être de pareil, et analogue à celui qui s'était produit en littérature, a fait naître au moyen âge l'architecture dite gothique. Le théâtre et l'époque de cette naissance peuvent être marqués avec assez de sûreté; c'est vers le milieu du XIIIe siècle, et c'est dans l'Ile-de-France et dans la région environnante qu'un style nouveau commence à apparaître avec ses caractères distinctifs. Dans cette région sont groupées les églises qui unissent encore dans leur construction le roman au gothique, telle que la cathédrale de Noyon, sur laquelle M. Vitet a écrit un chef-d'œuvre de critique; celles de Laon, de Senlis, Saint-Remy de Reims, Notre-Dame de Châlons, etc. Ainsi la France créait au moyen âge une architecture nouvelle comme elle avait créé une poésie nouvelle. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les causes qui, dans l'art comme dans la poésie, ont fait s'arrêter après si peu de temps ce grand mouvement initiateur du génie français. On trouvera sur ce point des réflexions ingénieusement judicieuses dans le beau Discours de M. Renan sur l'état des arts au XIVe siècle, lequel complète celui de M. Victor Leclerc. De même que la poésie française fit le tour du monde au temps de sa décadence, ainsi, ce XIVe siècle, sans rien produire de nouveau en architecture, continua de couvrir l'Europe de monuments du style français.

M. Renan a traité l'histoire de cet art qui ne réalise à cette époque que des progrès d'un ordre secondaire, avec la sagacité, la finesse d'esprit, et avec le style si habilement nuancé qu'on lui connaît. Son étude, faite sur le même plan que celle de M. Leclerc, mais plus strictement réduite à son objet particulier, comme cela devait être pour éviter les répétitions, embrasse à la fois les influences qui ont agi sur l'art du XIVe siècle et ses diverses manifestations. La première partie du Discours nous montre l'art du XIVe siècle dans ses rapports avec la papauté, le clergé, la royauté, la noblesse, avec cette bourgeoisie qui commence à prendre en ce temps, par ses richesses et ses lumières, une grande importance. La cour d'Avignon, où travaillent des artistes appelés d'Italie, n'exerce pas une grande influence en dehors du comtat. La royauté, sous les Valois, en exerce une assez heureuse. L'espèce de réaction féodale qui se fit alors, cette fantaisie de l'imagination émue par la poésie des trouvères, laquelle n'avait déjà plus dans le sol de fondements où s'appuyer, ce reflet d'un reflet, n'eut pas de mauvais effet pour l'art, bien que son influence, au fond peu sérieuse, se fasse sentir plutôt dans les meubles et les vêtements, sans parler des tournois et autres fêtes chevale-

resques, que dans les édifices. Cependant il s'éleva à cette époque de nombreux monuments dont bien peu malheureusement sont parvenus jusqu'à nous. Le véritable progrès de ce siècle, c'est l'avénement d'un art profane qui prend place à côté de l'art religieux. Le seigneur s'ennuie des forteresses féodales et se construit des hôtels dans les villes. Le bourgeois enrichi bâtit d'élégantes demeures. L'art est employé à la décoration de ces nouveaux édifices. Dans la seconde partie, M. Renan, après avoir fait à grands traits l'histoire de l'architecture gothique, ou plutôt française, ce nom lui est dû désormais, nous fait voir la sculpture et la peinture en décadence sur le siècle précédent, mais continuant toutefois de produire. La tendance idéale qui, au XIIIe siècle, avait conduit ces deux arts tout près de la renaissance disparaît au temps dont nous parlons. L'auteur insiste sur le caractère triste et sombre qui remplace, dans les sujets et les figures, l'ancienne inspiration chrétienne, gaie et sereine. L'art de plus en plus devient un enseignement. En revanche, on trouve dans les portraits, comme compensation de la beauté, la recherche de l'individualité et de la vie. Les arts secondaires gagnent en prospérité. L'enluminure fleurit à Paris, où l'a signalée un célèbre passage de Dante, l'émaillerie à Limoges, la tapisserie à Arras. Enfin la France avait des compositeurs de musique, et la harpe des ménestrels y passait souvent de leurs mains dans celles des princes, sans préjudice d'autres instruments apportés d'Orient par les croisés.

Il serait superflu de vanter le talent littéraire de M. Renan ou de recommander la lecture de ses ouvrages à un public qui ne manque pas de les attendre avec curiosité et de les accueillir avec faveur.

II.

Passons du XIVe siècle au XVIIe, et de Gerson à Fléchier. C'est M. l'abbé Delacroix qui nous y invite. Mais auparavant nous dirons un mot d'un homme qui fut le protecteur et l'ami de Fléchier, et dont l'oraison funèbre fut la dernière œuvre de l'illustre orateur. Bien que le livre de notre collaborateur M. Amédée Roux sur M. de Montausier remonte à plusieurs années, il n'est pas hors de propos de le signaler en un moment où de nouvelles publications rappellent l'attention sur la célèbre éducation dont M. de Montausier doit partager l'honneur avec Bossuet, Huet, Fléchier. A côté du *Bossuet précepteur du Dauphin et évêque à la cour*, de M. Floquet, il sera bon de lire *Un misanthrope à la cour de Louis XIV*, par M. Amédée Roux [1]. On sait que M. de Montausier passe pour avoir posé devant Molière, et qu'il se reconnaissait lui-même dans le personnage d'Alceste La peinture d'un tel caractère sur un théâtre tel que la cour du grand roi devait certainement offrir des traits piquants, et on en rencontre plus d'un dans le livre de M. Roux. Toutefois, malgré son austérité, M. de Montausier était à l'occasion assez bon courtisan et soigneux de sa fortune. Il sut très-bien fermer

[1] Un volume in-8, chez Didier et chez Durand.

les yeux sur la complaisance avec laquelle Mme de Montausier, nommée dame d'honneur après la retraite de Mme de Noailles, ne craignit pas de se prêter aux relations de Louis XIV avec Mlle de la Vallière. M. de Montausier avait d'ailleurs ses raisons pour être indulgent aux faiblesses de l'amour. L'incomparable Julie, l'idole de l'hôtel Rambouillet, avait bien pu faire attendre longtemps au plus constant de ses amants le titre d'époux; elle n'avait pu empêcher cet époux de lui être infidèle presque sous ses yeux et avec une camériste. En revanche, le gouverneur du Dauphin portait dans l'exercice de ses fonctions une sévérité outrée, et, si l'on en croit certain témoignage, ses emportements et ses violences faillirent même une fois mettre en danger la vie de son royal élève. Avec tout cela, le mari de Julie d'Angennes est une haute, sévère et originale figure, et M. Amédée Roux a su lui donner tout son relief dans l'étude qu'il en a faite. Nous y renvoyons le lecteur qui nous en saura gré.

La vie de Fléchier a aussi ses endroits délicats, du moins pour un biographe ecclésiastique; par exemple ses correspondances littéraires et galantes avec Mlle de la Vigne et avec Mlle Deshoulière. *Le bon vieux temps* avait ses licences, qu'il s'agissait de faire comprendre au nôtre, sans déguiser la vérité, et sans nuire à la réputation du brillant abbé, qui avait pris plaisir à ces jeux de l'esprit et du sentiment avec de jeunes et charmantes partenaires; jeux toujours dangereux, mais qui pouvaient bien rester innocents. M. Delacroix, sans dissimuler ces correspondances, en en donnant même des extraits inédits, et tout en avouant que ces « jolies fadaises » ne sont pas toujours dignes d'un homme d'église, use de son droit d'en rejeter toute la faute sur les mœurs littéraires du temps sans permettre d'en tirer aucune conséquence contre les mœurs privées de Fléchier; et il est certain que la conduite de Fléchier, à partir de son épiscopat, fut d'une dignité irréprochable, devant laquelle pourraient difficilement prévaloir quelques légèretés de plume, fort agréables au demeurant. Il en est de même des passages plus ou moins hasardés qu'on trouve dans les *Grands Jours d'Auvergne*. M. Delacroix n'a pas jugé que quelques détails un peu libres et un peu de sel gaulois fussent des raisons suffisantes pour accuser Fléchier ou pour lui enlever la paternité d'un livre dont, lors de la publication par M. Gonod de ce chef-d'œuvre inattendu, un zèle dévot crut devoir contester l'authenticité. Et il a raison. Ces gaîtés de l'esprit et de l'imagination, qui paraissent à notre temps incompatibles avec le caractère religieux, ne tiraient pas alors à conséquence.

Nous ne disons rien des réflexions de M. l'abbé Delacroix sur les questions religieuses et politiques qui touchent à la déclaration du clergé français en 1682 ou à la révocation de l'édit de Nantes. M. Delacroix fait de son mieux pour concilier son zèle catholique avec des idées libérales; il s'étudie à une modération savante et prudente dont il entend qu'on lui sache gré. Nous ne le chicanerons pas sur ce point, et nous lui accorderons même d'avoir su, à propos des Camisards, remplacer par une certaine modération l'impartialité à laquelle il avait déclaré ne pas prétendre. Laissons-lui cette modération pour ce qu'elle vaut, et revenons aux questions littéraires. M. Delacroix, qui me paraît très-instruit en littérature sacrée, et même profane, fait preuve,

sur ces questions, d'un esprit judicieux et d'un goût exercé. Il n'exagère pas le mérite littéraire de Fléchier, tout biographe qu'il est, et porté à l'admiration pour son héros. Il sait très-bien que la prétendue rivalité de Fléchier avec Bossuet fut une illusion des contemporains, qui ne pourrait que lui nuire auprès de la postérité. Toutefois Fléchier, malgré la froideur académique de son style et en dépit de ce goût pour l'antithèse qui le rend monotone et fatigant, conserve dans la littérature religieuse du XVIIe siècle, après Bossuet, Bourdaloue, Massillon, ces grands maîtres, une place très-distinguée. Ses mémoires sur les Grands Jours lui en font une à côté d'Hamilton. On a de lui des lettres charmantes; et son portrait, écrit par lui-même, et que M. Delacroix publie le premier tel qu'il est sorti de la plume de l'auteur, épuré des changements qu'un précédent éditeur avait cru devoir y faire, est un petit chef-d'œuvre de finesse et de grâce. M. Sainte-Beuve l'a appelé « un portrait accompli. » M. l'abbé Delacroix, bien que son style soit trop tendu et que de nombreuses citations intercalées dans le texte lui donnent un air de marqueterie, est lui-même un écrivain littéraire et de bonne tradition classique.

J'ai nommé M. Sainte-Beuve. C'est le lieu de parler de son quatrième volume des *Nouveaux lundis*. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit plus d'une fois de cet esprit toujours jeune et de ce talent qui croît encore et se développe après tant de travaux qui en auraient fatigué d'autres. Il suffira de signaler dans ce quatrième volume, les articles, si variés de tons, dans lesquels il aborde M. Royer-Collard, M. de Serre, Ducis, la comtesse de Boufflers, le P. Lacordaire, etc. Sur tous ces personnages, illustres à des titres divers, l'éminent critique n'a pas seulement des remarques fines et ingénieuses, des touches justes et délicates; il sait au besoin trouver de ces expressions fortes et vives qui ne peignent pas seulement, qui *gravent*, pour parler comme lui. Quiconque aura lu son portrait de Royer-Collard croira avoir vu l'homme; et, pour mon compte, je ne sais si je l'aurais vu aussi bien quand je l'aurais rencontré. Et comme le genre d'éloquence de ce tribun philosophe est bien caractérisé! S'excusant de ne rien citer : « On ne coupe pas à volonté, dit M. Sainte-Beuve, cette chaîne logique étroite, serrée, tenue si ferme et de si haut, remontant par son principe et allant s'accrocher par un premier anneau au trône des lois éternelles, et d'où l'éloquence jaillissait par la force même de la déduction et comme par une pression invincible. » M. Sainte-Beuve ne parle pas moins bien de l'éloquence de M. de Serre, cet autre grand orateur de la Restauration, dont malheureusement il ne nous reste que des débris de discours. On a ici l'écho des impressions de M. Royer-Collard, que M. Sainte-Beuve a entendu, et qui parlait de l'éloquence de M. de Serre « magnifiquement et avec admiration, comme de la plus haute à laquelle il eût assisté. » Ces articles de M. Sainte-Beuve, où figurent des hommes de notre siècle représentés par lui d'après l'impression des contemporains, ou d'après ses souvenirs personnels, nous sont un avant-goût de ce que seront les mémoires du critique, s'il les publie. Il y a plaisir à le voir, suspendant pour un moment les recherches qu'on fait dans les livres, ne plus parler que d'après lui-même, et fixer pour l'avenir les traits qu'il a recueillis et qui feront revivre de

grandes figures. L'étude sur la comtesse de Boufflers, dans laquelle M. Sainte-Beuve revient au passé et à ces femmes du XVIIIe siècle, qu'il connaît et devine si bien, restera parmi les plus charmantes qui soient sorties de ce pinceau si vif et si nuancé.

Avec M. Gustave Merlet, ce sont des portraits de femmes des deux derniers siècles, et même du nôtre; car on trouve, dans sa galerie, Mme Swetchine et Eugénie de Guérin. Pour le XVIIe siècle, c'est Mme de Chevreuse, cette héroïne de la Fronde, dont les intrigues mêlaient audacieusement la politique et la galanterie : en la peignant d'après M. Cousin, son rétrospectif adorateur, M. Merlet ramène doucement à la vérité l'enthousiasme louangeur du philosophe sexagénaire pour cette beauté d'outre-tombe. C'est Mme Deshoulière « dont la plume seule fut coquette, et dont la vie s'écoula toujours entre la rime et la raison. » C'est Mlle de La Vallière, de laquelle M. Pierre Clément a publié en 1860 deux volumes. C'est Mme de Maintenon, dont le talent épistolaire donne lieu, sous la plume de M. Merlet, à un parallèle avec Mme de Sévigné. Le XVIIIe siècle est représenté par Mme de Warens, par Mme Roland, par Mme de Monnier, la Sophie de Mirabeau. Laissons de côté les deux acolytes de Mme Roland, pour ne nous occuper que de la noble et fière girondine. M. Merlet a fait contre elle, avec beaucoup d'art, un acte d'accusation qui tend à la faire passer pour une sorte de sublime comédienne, ayant toute sa vie, et jusque dans sa mort, posé devant le public. C'est le jugement d'un homme d'esprit et de talent, mais prévenu et hostile, qui ne pardonne pas à la révolution de ne s'être pas arrêtée au pied du trône, et à Mme Roland d'avoir contribué à la pousser au delà. Nous ne pouvons le laisser passer sans protestation. Sans doute on peut trouver à Mme Roland certains défauts de son temps et du milieu où elle avait été élevée; mais il me paraît impossible, pour qui l'étudie sans prévention, de ne pas reconnaître en elle une réelle grandeur. M. Merlet attribue le calme dont elle jouit après son emprisonnement à la liberté qu'elle se sentait de s'abandonner sans conséquence à ses idées romanesques. J'y vois le sentiment d'une âme grande et pure, heureuse d'échapper par le repos à la fièvre d'une action orageuse et de rentrer en possession d'elle-même au pied de l'échafaud. Même dans la plus noble cause, qui a pu se mêler avec passion aux choses politiques sans avoir à se reprocher de ces excès, ou tout au moins de ces compromis dont les plus généreux ne sont pas exempts? Deux fois noble était le sentiment de ceux qui se sont réjouis de la mort en la regardant à la fois comme un martyre et comme une expiation, devant eux-mêmes et devant l'avenir, pour ces fautes inévitables. Ne le calomnions pas!

Nous avons lu, d'ailleurs, avec plaisir et intérêt les *causeries* légères, faciles et semées de traits piquants, de M. Gustave Merlet. Quant aux *Jeunes Ombres*, de M. Charles de Moüy, j'avoue n'avoir pas pris grand plaisir au défilé de leur funèbre procession. Cette répétition à satiété du *Jeune malade*, de Millevoye, mis en prose par un critique, a quelque chose de singulièrement monotone. Le ton plaintif et sermonneur de l'écrivain ajoute encore à la tristesse et à l'ennui. Je n'ai rien vu de neuf, d'ailleurs, dans les réflexions de M. de Moüy. Ces jeunes

ombres sont Alfred de Musset, Maurice et Eugénie de Guérin, Edgard Poë, Rachel, Hégésippe Moreau, Currer Bell, Hippolyte Rigault, Henri Murger et Paul de Molènes.

III

Nous devions dans cette chronique à M. Despois la place à part qu'il occupe parmi les critiques contemporains. L'originalité de M. Despois, c'est de porter dans la critique une idée morale. Dans l'appréciation des ouvrages littéraires, il ne sépare jamais la forme de l'idée, et c'est chez lui une conviction bien arrêtée qu'il n'y a de belles œuvres que celles qui sont le produit d'une noble inspiration. L'étude elle-même, l'érudition, ont besoin, suivant lui, de l'intérêt que leur prête une passion généreuse. « Quand on n'a d'autre but dans ses travaux, dit-il, que des avantages individuels, on n'est pas assez fort : l'âpreté de l'intérêt personnel ne produit point ces miracles de ténacité consciencieuse qui font les œuvres durables. Qui ne s'appuie que sur soi est toujours faible : il faut demander notre force à quelque chose qui ne soit pas nous, et qui relève à nos propres yeux la valeur de nos efforts et le mérite de notre opiniâtreté. »

De telles idées, professées par un homme qui joint au talent d'écrire une belle érudition littéraire et historique, et dont toute la vie offre avec ses opinions l'accord le plus parfait et le plus digne d'estime, ne sauraient passer inaperçues, et je ne doute pas qu'elles ne contribuent à rendre à la science et à la littérature contemporaines quelque chose de cette passion qui animait au travail la génération à laquelle a été dû le mouvement intellectuel de la Restauration. M. Despois, bien qu'il ne perde guère de vue son idée, n'a rien, d'ailleurs, dans le ton, du pédant prédicateur de morale. Son esprit, loin d'être étroit dans son élévation, est, au contraire, très-libre et très-répandu. Son goût fin, délicat, sait apprécier le beau sous toutes ses formes; seulement il le voudrait toujours « camarade du bien. » Son rêve, c'est de voir la littérature exercer avec indépendance une haute mission sociale; c'est pourquoi il s'est donné pour tâche de lui rappeler incessamment que ses plus beaux jours ont été ceux où ce rôle était le sien, en effet, et que sa source d'inspiration la plus féconde comme la plus haute fut toujours dans la liberté possédée ou désirée.

Telle est l'idée mère des articles publiés par M. Despois dans divers recueils et qu'il a réunis sous ce titre significatif : *Les lettres et la liberté*. Dans un charmant article qui ouvre le livre et qui a pour titre : *Périclès et les poëtes à Athènes*, M. Despois montre une fois de plus, mais avec des développements qui lui appartiennent, combien les institutions de la Grèce furent favorables à l'éclosion du génie grec. Rome, où une aristocratie oppressive fit place au despotisme impérial, lui est moins sympathique, on le comprend; aussi prend-il soin de démontrer que Rome ancienne n'a pas produit un artiste et que tous ses grands écrivains, Lucrèce excepté, le moins Romain d'ailleurs par l'inspiration, sont nés hors de

son sein. M. Despois proteste, d'ailleurs, contre l'habitude où l'on est de faire du règne d'Auguste l'époque unique et exceptionnelle de la perfection littéraire à Rome. A son avis, l'époque républicaine des Scipions, le temps des comédies de Térence, ne le cède pas à l'autre, et il rappelle que Cicéron la regardait comme une époque à part pour la pureté du langage comme pour les vertus civiques. Ce que M. Despois ne se lasse pas de contester, c'est que le despotisme puisse avoir une heureuse influence sur la prospérité des lettres. Comme il a retiré de son mieux à Auguste Horace et Virgile, il retire à Louis XIV Corneille, Molière, La Fontaine, Racine, Bossuet; et ici M. Despois a pour lui l'autorité de la chronologie, car ces grands et beaux génies étaient tous formés plus ou moins quand l'élève de Mazarin commença à régner. Au surplus, Louis XIV n'a pas protégé les écrivains autant qu'on l'a voulu dire. En revanche, la protection de Napoléon pour les lettres fut active et magnifique. Qu'était-ce pourtant que la littérature de l'Empire? Non, ce ne sont pas les Mécènes qui font les Virgiles. Ou plutôt, le seul vrai Mécène c'est le public. Quand un grand mouvement se fait dans les esprits, il produit ses écrivains et ses poëtes; et ceux-ci, à leur tour, trouvent leur public prêt à les comprendre et à les applaudir. L'idée calviniste au XVIe siècle a fait naître une littérature qu'admire M. Despois. Mais il admire surtout le XVIIIe siècle comme un grand siècle de l'esprit humain, et il a consacré un article éloquent à montrer que ce siècle, prétendu léger et sceptique, fut, en réalité, profondément sérieux et convaincu.

Si j'avais à examiner dans le détail les idées de M. Despois (l'espace pour cela me manquerait), je trouverais certainement que, dans plus d'un endroit, le besoin de trouver des arguments pour sa thèse l'a fait sortir un peu des limites de la vérité et entrer dans le système. La critique moderne n'a pas autant tort qu'il veut bien le dire quand elle croit en littérature à des influences de divers genres. Des circonstances aussi variées que les natures elles-mêmes produisent cette variété infinie des esprits et des œuvres d'où naît à son tour celle de nos jouissances. Mais il y a de grands courants, et il est certain, ce n'est pas seulement une noble pensée, mais une vérité historique, que les époques de liberté, de généreuses aspirations, sont les plus fécondes pour les lettres et les arts. L'esprit qui s'élève a de plus beaux et de plus nobles fruits que celui qui rampe; les grandes passions servent mieux la littérature et l'art que les petits intérêts. L'idée de M. Despois est donc juste en elle-même autant qu'honnête et digne de respect. Ceux qui liront le livre de M. Despois (car ce n'est pas là seulement un recueil d'articles) sauront avec quelle habileté, avec quelle conviction, avec quelle érudition et quel talent il l'a développée.

L. DE RONCHAUD.

RÉFLEXIONS ET MENUS PROPOS

I

L'Académie française s'honore en distribuant des prix de vertu. Elle honore moins la vertu, on pourrait même dire qu'elle l'offense, quand elle amène au jour de la rampe des actions dont le mérite consiste à ignorer leur propre beauté. Qu'elles doivent être humiliées les vierges de la conscience dont on signale et décrit les attraits au public dans ces fêtes oratoires ! O chastes victimes de l'honorable Montyon, pardonnez-lui !

Cette année-ci, les lauréats ont eu, dans leur infortune, la chance d'être présentés et loués par M. Sainte-Beuve. Quelques personnes n'ont vu dans cette circonstance qu'une malice de la destinée qui se plaît quelquefois à des rapprochements inattendus. Elles ont trouvé piquant que cette solennité fût présidée par le spirituel critique, auteur de *Volupté*. Nous ne sommes pas de leur sentiment. Pour apprécier la vertu il ne faut pas avoir trop sacrifié aux sévères déesses. Un rigoriste se fût sans doute moins bien acquitté que M. Sainte-Beuve de la tâche qui lui est échue. Se figure-t-on quelque disciple de Calvin, ou pis encore, quelque prêcheur universitaire, parlant de la vertu à l'Académie, et se faisant encore plus austère que d'habitude, afin d'en mieux parler? Il eût été, ce mortel privilégié, mortellement solennel. Et puis ces messieurs parlent si bien de la vertu qu'ils découragent de la suivre tous ceux qui, comme eux, n'ont pas en ce genre le don du sublime.

En compagnie de M. Sainte-Beuve, nous nous sommes senti plus à l'aise, et pour avoir gravi les âpres sommets du sacrifice, nous n'avons pas un seul moment perdu de vue les riants vallons et les sentiers fleuris. M. Sainte-Beuve est l'homme des circuits : il sait qu'on ne peut comprendre les choses si l'on n'en fait le tour, et que la ligne droite, qui est celle des projectiles, des fanatiques et des pédants, ébranle et traverse le monde sans jamais l'embrasser.

M. Sainte-Beuve se promènera toujours, même au Sénat, même à l'Académie, et restera le premier des touristes littéraires.

L'aimable rapporteur s'est donc promené à travers les prix de vertu avec son abandon, sa grâce et sa malice accoutumés. Cependant il a tenu à débuter par une considération générale : « l'idée de *force* inhérente au sens antique de *vertu*, nous a-t-il dit, avait peu à peu disparu au XVIIIe siècle; la sensibilité prédominait et couvrait tout. »

La vertu, au sens antique, consistait, en effet, à supporter virilement l'existence et ses maux inéluctables. Elle était le courage de l'homme (*vir*, *virtus*), le nerf du caractère. Sa philosophie fut le stoïcisme, les stoïciens furent ses saints et ses héros. La distance qui sépare Marc-Aurèle de Vincent de Paule mesure celle qui sépare la vertu antique de la vertu chrétienne. Un monde a remplacé l'autre. Le premier avait pour idéal la volonté trempée d'orgueil, le second se résume dans le cœur imprégné d'humilité. Rester à son poste sans broncher ni gémir, tel est le stoïque. Aller au devant de la souffrance d'autrui, se précipiter vers elle dans un élan de compassion, ouvrir les bras à la misère chancelante, voilà le chrétien. Qui ne s'oublie reste païen, dût-il montrer le plus mâle courage et la plus dédaigneuse impassibilité à l'encontre du malheur. Les plus grands des païens sont ceux qui ont le plus méprisé la douleur; les plus grands chrétiens, ceux qui ont eu pour elle le culte le plus exalté. L'Académie ne trouve guère que des têtes de femme à couronner du prix Montyon. C'est que la tendresse et la compassion sont, par excellence, des vertus féminines, alors que la volonté, ce muscle de l'âme, est surtout la vertu de l'homme digne de son nom. La plus divine fleur du monde chrétien, née de la souffrance, c'est la sœur de charité. Cette fois-ci encore, les deux premiers prix ont été décernés à des femmes. M. l'abbé Brandelet a obtenu une médaille de première classe. Mais un abbé n'est pas un homme, officiellement du moins, et selon l'Église. Cela nous console.

La médaille décernée à M. l'abbé Brandelet a cela de particulier, qu'elle érige en vertu l'amour exalté de la bâtisse. Nous voulons bien que cet amour soit une vertu. Mais alors, comment se fait-il que l'Académie n'ait pas songé à couronner M. le préfet de la Seine?

II

Après M. Sainte-Beuve est venu M. Villemain, qui a fait un rapport sur les ouvrages parus dans l'année, et qui ont le mieux servi la cause de la morale. Il y a des prix institués pour les livres qui continuent l'œuvre de Berquin. Ce que Berquin fit pour les enfants, leurs auteurs sont chargés de le faire pour les adultes. Nous ne recommandons pas cette institution aux rédacteurs de la nouvelle revue qui s'est fondée sous le titre de : *la Morale indépendante*. Parmi les élus, il en est un, M. Fustel de Coulanges, qui ne s'attendait pas sans doute à tant d'honneur. Son ouvrage sur *la Cité antique* est très-original et sort entière-

ment des lignes du catéchisme. On a trouvé néanmoins que, déduisant la cité antique de la constitution de la famille, il était pour celle-ci un encouragement précieux : qu'il y avait lieu, par conséquent, de lui décerner un premier prix de moralité. Cela nous a paru tiré par les cheveux. Toutefois, comme cela n'a rien d'immoral en soi, et que le prix ne gâte pas le livre, nous sommes charmé que l'auteur ait rencontré une « récompense honnête » qu'il n'avait pas cherchée. M. Caro n'avait pas cherché non plus de récompense monnayée pour avoir pris en main contre « ses nouveaux critiques » la cause du bon Dieu. Sa récompense, il devait la trouver dans sa conscience et dans l'espoir d'entrer en paradis. Mais on a jugé qu'il n'était pas inutile, en ce temps de scepticisme et de négation, de stimuler le zèle des philosophes qui veulent bien encore soutenir le trône de Jéhova. En ce qui nous concerne, nous avons été heureux d'apprendre de la bouche même de M. Villemain que le bon Dieu, qui courait des risques, est aujourd'hui hors d'affaire, et que nous devons cela, en grande partie, à un philosophe français, professeur en Sorbonne. Nous nous sommes rangé surtout de l'avis de l'éminent rapporteur lorsqu'il nous a parlé de la façon élégante et courtoise dont M. Caro a réfuté les « nouveaux critiques » de la divinité officielle. M. Veuillot a jadis défendu son église avec moins de savoir-vivre contre les libres penseurs : c'est à coups de poing qu'il les a combattus. A chacun son talent et son humeur. On voit que la philosophie de M. Caro sait vivre et fréquente les salons : elle prend le chemin de l'Institut. Pourquoi pas?

III

Prix de vertu, prix de morale littéraire, cela ne suffit point pour entretenir, au milieu de la nation française, le feu sacré du cœur et de l'esprit. Il faut encourager la génération qui croît au soleil de l'Université. C'est l'avenir qui pousse. Pourrait-on sans crime le négliger?

Nous sommes malheureusement incorrigibles sur ce point, et nous persistons à penser qu'un peu plus de viande, d'exercice corporel, de repos, d'air et de lumière vaudraient mieux pour la jeunesse des lycées que prix, discours et concours. Il s'agit, on le sait, — M. Duruy nous l'a répété, — de « faire des hommes. » Ce lieu commun, qu'il serait de bon goût de nous épargner désormais, est un contre-sens pour qui sort de l'optimisme oratoire et considère la pratique des choses. Il serait moins contraire à la vérité de dire que le système des lycées est fait pour empêcher les hommes de se produire. C'est à son sujet qu'on pourrait conjuguer le verbe « homicider, » introduit récemment dans la grammaire française par M. le procureur général de la cour de Douai. Qu'on institue une commission de médecine chargée d'examiner les conditions hygiéniques faites à la jeunesse dans ces casernes de l'esprit, croit-on qu'elle trouvera ces conditions conformes aux prescriptions de la nature, surtout dans l'âge où le corps, en train de se former, subit, plus volontiers qu'à tout autre, les influences du milieu qui

l'environne? La loi réglemente les industries insalubres; elle oublie d'y comprendre les lycées. La loi réduit en faveur des enfants les heures de travail dans les manufactures, elle oublie les lycées, dans lesquels on écrase la jeunesse sous le poids d'un travail de galérien. Quand ces travaux forcés ont duré neuf ans, et que le jeune homme sort du bagne universitaire, il n'a qu'un désir, et c'est de ne plus rien apprendre. On a tué la curiosité en rebutant l'esprit.

Le dégoût est né de la satiété, la satiété d'un encombrement indigeste de matières entassées dans des cerveaux où l'on a vidé un programme. De ce qui constitue l'homme intellectuel, l'initiative et le jugement, on ne s'est guère soucié : on s'est adressé avant tout à la mémoire, faculté automate qui répond à cet enseignement mécanique. Quant à l'homme moral, comment l'a-t-on développé ? On a promis des prix aux plus forts, on a employé châtiments et pensums contre les autres. On a poussé le petit nombre par la vanité, le grand nombre par la crainte. Quelques-uns ont obtenu des distinctions qui ont contribué à décourager encore davantage les autres. Des *cancres* en bas, des *lauréats* en haut : entre deux la moyenne a marché tant bien que mal jusqu'au but, et n'a cessé de désirer le jour de la délivrance pour oublier ce qu'on a prétendu lui enseigner, ce qu'elle ne sait pas, car il ne suffit point de remplir la mémoire pour nourrir l'esprit.

On enseigne dans les lycées le latin, le grec, l'histoire, la philosophie : on y apprend le dégoût du latin et du grec, de l'histoire et de la philosophie. Ils sont en nombre infime ceux qui résistent à ces méthodes de dessiccation, et dans lesquels survit l'intérêt pour les choses de l'esprit. Les concours ne donneront pas la vie à cette machine, au contraire! en devenant le moteur de l'enseignement à tous les degrés, ils mécaniseront davantage ce qui déjà ne l'est que trop.

L'enseignement secondaire spécial sera-t-il dirigé dans un autre esprit ? Aura-t-il une âme? Nous ne sommes pas rassuré par ce fait que l'École normale destinée à lui procurer des professeurs doit s'établir dans le voisinage de l'ancienne abbaye de Cluny. L'espoir que M. Duruy fonde sur cette circonstance nous semble même quelque peu bizarre. Et puis, s'il faut tout dire, nous ne croyons pas à l'opportunité de la bifurcation radicale des études. Il nous fallait des écoles primaires supérieures ; quant à l'enseignement secondaire qui s'adresse principalement aux classes moyennes, il ne peut tendre, s'il ne dévie de son but, qu'à élever et à maintenir, à l'aide d'une culture générale, littéraire et scientifique, le niveau des esprits auxquels est échu le précieux privilége des études désintéressées. La bourgeoisie française ne pourra que déchoir sous ce régime ; élevez des écoles spéciales pour les spécialités, mais dans l'enseignement moyen ne séparez pas les sciences des lettres : vous porterez atteinte aux unes et aux autres, en même temps qu'à l'esprit humain qui montre des aptitudes diverses, mais dans lequel la nature n'a pas mis votre cloison et vos compartiments. Il reste donc à élever un enseignement double sur la ruine des deux enseignements séparés. On y viendra plus tard, quand on aura suffisamment expérimenté une double erreur.

Il faut l'avouer nous n'assistons qu'avec tristesse au fracas oratoire des concours,

dans lesquels invariablement l'Université, par la bouche de ses plus augustes représentants, se félicite d'être et se décerne des éloges. Voulez-vous absolument distribuer des lauriers, tenez compte à l'élève laborieux, mais moins doué, de son application et de sa bonne volonté. Comparez les œuvres aux capacités! Si quelqu'un mérite un encouragement, c'est celui-ci qui ayant moins reçu a donné davantage. Votre justice n'est pas, car elle n'a qu'un seul plateau, celui du succès.

Le concours est l'âme de notre enseignement. Nous n'avons donc pas été surpris de voir M. Duruy, dont la fécondité en matière de projets n'est ignorée de personne, se surpasser lui-même dans son ardeur à toujours mieux faire, et nous parler de l'établissement d'un turf universel. Nous ne dirons rien de ce *songe d'une nuit d'août*, sinon qu'il nous a donné le vertige. Rêver la conquête du monde par le thème national et la dissertation française, cela est vraiment napoléonien. Après un si sublime élan, et porté d'un coup d'aile sur ce pic de l'idéal scolaire, comment M. Duruy fera-t-il pour redescendre? Nous voudrions connaître l'opinion de l'émir Abd-el-Kader sur ce projet d'un congrès de papier. Penserait-il que le silence est d'or? Il doit nous trouver bien bavards et bien emphatiques. Il serait plus facile cependant de lui expliquer ce que M. Duruy entend par ce congrès scolaire universel, que de lui faire comprendre comment M. le ministre a parlé si éloquemment des cours *libres*, alors que dans sa circulaire aux recteurs il a pris soin de dire lui-même qu'il n'a jamais existé de cours libres. M. Duruy sera toute sa vie en rhétorique: il réalisera dans ses discours et sur papier les réformes les plus libérales. Ses intentions resteront excellentes; ne sont-elles point passées en proverbe? Mais ses actes vaudront moins, et c'est par ses actes qu'un ministre appartient à l'histoire.

IV

A la suite des prix de vertu, des prix de morale imprimée, des lauriers universitaires, sont venues les croix du 15 août. Grande distribution, comme toujours. Nous trouvons qu'on n'en donne pas encore assez. Nous voudrions voir tous les Français, à leur naissance, décorés de la croix d'honneur. On ne l'ôterait qu'à ceux qui auraient commis quelque acte déshonorant. Chacun tâcherait de ne pas la démériter, et la moralité publique s'en trouverait bien. Nous sommes tellement convaincu que tout Français mérite d'être décoré, qu'il nous peine toujours de voir des citoyens désirer, espérer, parfois solliciter la croix, sans néanmoins l'obtenir. Pourquoi les exclure, et qu'ont-ils fait pour cela? Est-ce que nous ne sommes pas tous égaux, citoyens d'un même temps, et Français? C'est un incontestable mérite d'être né Français; marquons ce mérite d'un signe extérieur, afin qu'entre nous, et surtout à l'étranger, nul n'en puisse ignorer. Que toutes les boutonnières fleurissent, sauf celles des femmes : n'ont-elles pas les roses? et que les indignes seuls subissent la peine de leur indignité.

Il me souvient d'avoir pêché autrefois des grenouilles dans les étangs à la façon des gamins, en accrochant un petit lambeau d'étoffe rouge à une épingle recourbée en hameçon. Toutes les grenouilles mordaient ou voulaient mordre. Les Français sont comme les grenouilles; ils veulent être pêchés. Dès lors ne vaudrait-il pas mieux les contenter en obéissant à un instinct qui les honore? car, en résumé, que désire le Français? Qu'on reconnaisse son mérite. Il souhaite donc d'en avoir, et c'est déjà là du mérite.

Aujourd'hui, quelque bonne volonté que témoignent les gouvernements pour entrer dans cette voie et répondre à une aspiration du génie national, légitime puisqu'elle est générale, ils n'y réussissent cependant pas. Ils ont beau décorer à pleines mains, décorer encore, décorer toujours, ils font plus de mécontents que de satisfaits; et puis le besoin d'égalité est si fort dans notre cœur, que le chevalier ne peut s'empêcher d'envier l'officier, l'officier le commandeur, le commandeur le grand officier, soleil de ce firmament constellé.

Mais les non décorés, ceux surtout qui ont espéré et qui, après avoir attendu l'époque consacrée, voient filer l'étoile devant leurs yeux, ils sont à plaindre en vérité! Ce n'est pas ici un calvaire ordinaire, et la plus lourde croix est celle qu'on ne porte pas. Ce mois d'août, on le sait, est le mois des étoiles filantes. Nous n'avons pas encore compris pourquoi, depuis le premier Empire, qui a créé cette institution démocratique des distinctions civiles et militaires, on se met périodiquement dans la nécessité de contrister tant d'honnêtes gens. Nous avons encore médité là-dessus, et nous n'avons trouvé d'autre remède que de décorer en masse le peuple français. Ce n'est pas l'étoffe qui manque. Alors, qu'est-ce qu'on attend?

CHARLES DOLLFUS.

CHRONIQUE POLITIQUE

La paix du monde est assurée : il faut le croire, puisque le *Moniteur Universel* le dit, puisque la France et l'Angleterre s'évertuent à s'éclipser mutuellement par un étalage de vaisseaux blindés. Chantons donc à l'envi l'alliance de ces deux grandes nations; n'oublions pas pourtant que c'est à coups de canon que se célèbrent ces fêtes pacifiques. Il serait puéril de dissimuler la vérité à cet égard; les fêtes de Cherbourg, Brest et Portsmouth auront amusé les curieux appelés sur la plage par la belle saison : leur effet ne va pas au delà. Personne ne croit sérieusement à ces belles protestations qui inondent les colonnes des journaux aimables. Qu'a donc produit depuis quelques années l'alliance anglo-française? Les deux alliées ont confondu leurs réclamations à la Vera-Cruz, à Pétersbourg, à Vienne et à Berlin; qu'en est-il résulté ? au Mexique, notre isolement; dans les affaires de Pologne et dans celles des Duchés une communauté d'impuissance. Il convient d'ajouter encore l'offre de médiation imaginée par la France pendant le cours du conflit qui a ensanglanté quatre ans les États-Unis, c'est-à-dire une démarche à laquelle, malgré ses sympathies sudistes, le prudent cabinet britannique a refusé de s'associer. Nous sommes loin d'incriminer en tout ceci la conduite réservée de nos voisins, il faut bien avouer cependant que l'entente des deux nations n'a pas produit depuis quelques années des résultats assez éclatants pour qu'il paraisse bien opportun de la remettre en relief aujourd'hui.

Et puis, la démonstration des deux escadres noires, pour peu qu'elle ait une signification aussi pacifique qu'on veut bien le dire, joue vraiment de malheur. Se bercer des rêves de la paix perpétuelle eût été un passe-temps supportable dans une saison de villégiature, sans la fâcheuse coïncidence de la convention de Gastein, des troubles de Bucharest, et des difficultés chaque jour croissantes qui menacent de mettre notre établissement mexicain aux prises avec la république des États-Unis. Ainsi, voilà d'un côté les deux grandes puissances allemandes qui remettent l'équilibre européen en question, qui dépècent le Danemark, trafiquent des duchés, sans tenir compte ni du vœu des populations intéressées, ni des convenances des puissances occidentales, qui en un mot renouvellent sous nos yeux le scandale irréparable du partage de la Pologne, sans qu'aucune autorité morale se soit trouvée capable de prononcer le *quos ego* décisif. Plus loin, l'agitation révolutionnaire en Valachie, en même temps que les progrès des Russes en Asie, nous avertit que la question d'Orient n'est pas ré-

solue. Enfin, chaque paquebot venant d'Amérique nous apporte la nouvelle de nouvelles difficultés créées par la résistance républicaine au Mexique, et par le voisinage des troupes fédérales campées sur les bords du Rio-Grande. C'est en un pareil moment qu'on voudrait nous endormir par des assurances de paix. Nous n'avons jamais poussé aux expédients belliqueux; le sang de nos soldats nous est plus sacré que l'amour-propre de nos diplomates; mais, en risquant une phrase ridicule, on pourrait affirmer qu'on n'a jamais plus qu'à Portsmouth dansé sur un volcan. Les Anglais, retranchés dans leur île, peuvent se sentir à leur aise et songer au meilleur parti qu'on peut tirer du libre échange; elle n'est pas voisine de la Prusse. Sur le continent, au contraire, il est difficile de voir sans inquiétude le progrès que font à la fois la gloutonnerie fanfaronne de la Prusse et l'ignominieuse complaisance de l'Autriche.

Que disait-on, que l'étoile de M. de Bismarck allait pâlir ? Eh non ! nous sommes dans une de ces époques douloureuses où les Bismarck enchaînent la fortune pour longtemps. On a eu beau s'y préparer, la lecture de la convention de Gastein produit encore une invincible stupéfaction. Tous les prétendants sont écartés péremptoirement ; de l'autonomie des duchés et de leur union indissoluble, il n'en est plus question. Le Schleswig devient Prusse, et le Holstein devient Autriche. Quant au Lauenbourg, l'Autriche veut bien le céder à la Prusse, moyennant cent quarante francs par tête d'habitant, l'un dans l'autre; c'est une adjudication où il ne manque que la production des titres de propriété du vendeur : entre grandes puissances, on sait se passer de ces formalités. Ainsi se dénoue la grande comédie inaugurée par l'exécution fédérale.

La Prusse ne se contente pas de s'annexer purement et simplement le Lauenbourg et d'occuper le Schleswig sans aucune envie de le rendre. Elle n'abandonne pas complétement le Holstein à son alliée ; elle se réserve le commandement et la police du port de Kiel, jusqu'à ce que ce port soit déclaré fédéral ; elle obtient le droit d'établir en face de la passe de Friedrichsorst des fortifications et des établissements maritimes, dont elle aura aussi le commandement ; elle conserve la possession de deux routes militaires, de Lubeck à Kiel, et de Hambourg à Rendsbourg; elle peut ouvrir, toujours à travers le Holstein, un canal de la mer du Nord à la Baltique. Enfin, Rendsbourg pourra être érigé en forteresse fédérale; en attendant, cette place aura une garnison austro-prussienne, dont chacune des deux puissances prendra alternativement le commandement « le premier juillet de chaque année » Tout cela s'est appelé un nouveau règlement de l'état provisoire. Si l'Autriche ne reste là que provisoirement, nous n'en savons rien ; mais la Prusse prend des précautions habituelles aux gens qui ne veulent pas s'en aller.

L'opinion publique, en Autriche, n'a pas accueilli ces stipulations avec satisfaction. D'abord, le gouvernement autrichien, bien qu'il fasse sonner haut la constitution d'un port fédéral et d'une forteresse fédérale, a visiblement abandonné le parti national allemand, en se prêtant à un partage, exclusif de l'autonomie des duchés. La meilleure politique que pût suivre l'Autriche pour augmenter son influence en Allemagne eût été sans doute d'opposer avec persévé-

rance aux appétits de la Prusse la candidature du duc d'Augustenbourg. En sacrifiant ce prétendant, l'Autriche a montré que sa docilité était sans limites, et elle est descendue presque au rang d'État secondaire. A côté de cet échec moral, l'inégalité matérielle du partage est flagrante. D'ailleurs, ce partage, par le fait même de la situation géographique, constitue pour la Prusse un agrandissement, mais ne peut être qu'un embarras nouveau pour l'Autriche, à qui les embarras ne manquent pas. Ce qui paraît avoir le plus exaspéré le public viennois, c'est la transaction qui abandonne à la Prusse l'entière possession du Lauenbourg. Si la monarchie autrichienne se mettait à céder à prix d'argent toutes les possessions dont elle ne sait que faire, elle arriverait peut-être à améliorer ses finances, mais elle serait bientôt réduite à rien. C'est une perspective peu consolante pour les partisans du Statut de février. Que demain l'Italie aille offrir la rançon de la Vénétie, l'Autriche serait-elle bien venue à accueillir de pareilles ouvertures avec hauteur, à déclarer, par exemple, qu'elle ne trafique pas du patrimoine politique de ses peuples? Assurément, pour nous, toute transaction qui résoudrait pacifiquement la question vénitienne aurait des charmes; mais nous ne pouvons nous étonner que les politiques de Vienne regardent cette éventualité d'un autre œil.

Ce qui ne constitue peut-être pas le moindre danger de la politique austro-prussienne, c'est la parfaite ignorance qu'affectent les autres puissances à l'égard de tant d'escamotages successifs. Le silence a été de toutes parts tellement profond, qu'il est bien difficile de ne pas chercher instinctivement des arrière-pensées. On fait déjà des hypothèses à ce sujet; nous ne voulons pas entrer dans cette voie, et nous aimons mieux ramener nos regards vers la politique intérieure de la France.

Deux élections législatives ont eu lieu depuis les élections municipales. Dans les Landes, tout s'est passé avec la simplicité la plus admirable. Le gouvernement, pour remplacer M. de Morny à la présidence du Corps législatif, n'a trouvé, paraît-il, personne qui fût à la hauteur de cette situation parmi les députés nommés sur sa présentation. Il a dévolu la succession à M. le comte Walewski, qui ne tardera pas sans doute à devenir duc. A cet effet, M. Corta a été élevé à la dignité de sénateur, et M. Walewski, qui était sénateur, s'est fait nommer député à sa place. C'est ce qu'à l'armée on appelle permuter. D'ailleurs, l'affaire s'est faite en famille et sans difficulté. M. Corta avait obtenu l'unanimité des suffrages en 1863, et les électeurs n'ont pas hésité à reporter cette unanimité sur M. Walewski. Du reste, aucune compétition ne s'était élevée; il n'est peut-être pas un pays qui soupire à ce point après les faveurs administratives, routes, ponts, canaux, irrigations. D'aucuns disent même que Dax a l'ambition de devenir chef-lieu de département et d'avoir une cathédrale. Quelle bonne fortune pour un pareil pays que d'être admis à l'honneur de voter pour un membre du conseil privé, pour un futur président de la Chambre!

A part ce phénomène d'une nature toute spéciale, le mouvement électoral se poursuit dans le sens que nous avons déjà plus d'une fois signalé. L'élection de M. de Tillancourt, dans l'Aisne, vient s'ajouter comme une preuve nouvelle aux

élections de MM. Magnin, Bethmont, Goerg, Girot-Pouzol. Ainsi, M. Geoffroy de Villeneuve, candidat du gouvernement, avait été élu par plus de vingt-quatre mille électeurs en 1863, tandis que M. Lherbette, connu, presque illustre dans nos anciennes assemblées, n'avait guère obtenu plus de quatre mille voix. Cette année, cinq candidats étaient en présence; le nombre des votants a été le même qu'il y a deux ans. Le candidat du gouvernement a obtenu treize mille voix, et les quatre autres candidats réunis seize mille. Au second tour, les suffrages acquis à l'administration ont à peine varié, et les voix dissidentes se sont toutes groupées sur celui des candidats indépendants qui avait obtenu le plus de voix au premier tour, sur M. de Tillancourt. Cette symétrie presque mathématique établit péremptoirement que les voix gagnées par l'opposition viennent des anciens électeurs du gouvernement; et, d'autre part, que la multiplicité des candidatures est sans danger pour l'opposition, puisque les voix dissidentes font masse au second tour, sans qu'aucun déchet sensible se produise.

De pareils résultats, en se généralisant, diminuent un peu l'importance des programmes de réforme. Il n'est pas douteux que le suffrage universel, faisant son éducation avec cette rapidité, ne crée rapidement un organisme politique plus vivace et plus libéral. Il semblerait donc que tous les projets qui ont pour base le suffrage universel dussent être examinés avec sang-froid et avec calme. Voici pourtant qu'une étude très-consciencieuse, très-peu passionnée, arrivée de la province, vient de produire à Paris une explosion bien singulière d'enthousiasme et de colère. De quoi s'agit-il? Il s'est formé depuis quelques années, à Nancy, un groupe de publicistes qui ont réuni leurs efforts et qui ont pris la décentralisation pour objet principal de leurs méditations. Le choix d'un pareil sujet n'a rien qui doive étonner. C'est peut-être le problème qui s'impose aujourd'hui le plus impérieusement aux préoccupations publiques; à ce point que le gouvernement a cru devoir s'approprier l'étiquette de décentralisation sans trop savoir à quel sac il l'attacherait. Une idée d'une importance aussi vitale devait particulièrement tenter des hommes distingués, réunis dans une de nos villes de province les plus importantes par la culture des choses de l'esprit, dans une de celles qui souffrent le plus de l'absence de vie publique en province. Les hommes dont nous parlons publièrent plusieurs recueils d'essais politiques, littéraires ou philosophiques, où la plupart des questions d'organisation politique étaient débattues avec originalité. S'étant trouvés d'accord sur le principe de la décentralisation, ils se sont mis en tête d'élaborer un projet pratique où l'idée, prenant corps, pût solliciter la discussion. Ils se sont réunis dix-neuf (à cause du Code pénal), ont tenu des conférences où toute l'oganisation administrative a été soumise en détail à l'épreuve de la discussion et du vote. De ce travail est sorti un projet, fort timide à cause des nombreuses concessions réciproques qui ont été nécessaires au cours de l'élaboration, mais qui pouvait servir de point de départ à une enquête importante, de questionnaire pour ainsi dire. On ne voit rien là qui ressemble à une manœuvre de parti; cela rappelle plutôt les débats de l'Académie des sciences morales, de la société d'économie politique, ou de la conférence Molé. Quand le travail a été terminé, on a demandé leur avis à un grand nombre d'hommes

politiques connus, sans acception de nuances, et ces consultations, rangées en appendice par ordre alphabétique, ajoutent au livre un prix inestimable. Alors le *Pays*, le *Siècle* et l'*Avenir national* se sont emportés, criant à la coalition, au piége, au malentendu. Parce que MM. Vacherot, Carnot, Guizot et de Falloux ont donné leur avis sur un même travail, on feint de croire qu'ils ont signé un même manifeste. Et après tout, quand M. Vacherot aurait vraiment le malheur de se trouver d'accord avec M. de Falloux sur la nécessité de relâcher les liens d'un gouvernementalisme étouffant, est-ce que M. Peyrat, dans la thèse opposée, ne se rencontre pas avec M. Thiers et avec M. Granier de Cassagnac? Et puis, il y a contradiction dans les reproches adressés; en même temps qu'il se plaint d'une alliance contre nature, l'*Avenir national* reproche aux correspondants de Nancy de n'avoir pas su se mettre d'accord et de présenter le spectacle de la plus flagrante incohérence. L'incohérence qui est flagrante, c'est celle de ces griefs juxtaposés. C'est précisément parce que les correspondants ont exposé en toute franchise leurs critiques, leurs réserves et leurs vues propres, qu'ils ne donnent de prise à aucun malentendu.

Il y a du reste dans ce dossier des lettres que nous critiquerions vivement si l'espace nous le permettait. Ainsi, quand M. Odilon Barrot écrit de Bougival: « Je n'hésite pas à dire que si le suffrage universel direct ne peut se concilier avec la liberté, je sais bien qui aura tort en définitive, » nous protestons vivement contre cette insinuation qu'aucune restriction n'accompagne. Mais ce n'est pas dans le pêle-mêle de ces opinions divergentes qu'il faut chercher le secret des colères du *Siècle* et de l'*Avenir national*. Non, ce qui les irrite, c'est le progrès que font les idées favorables à la diminution du pouvoir central; c'est qu'ils ne veulent pas qu'on affaiblisse l'État; c'est qu'ils demandent, non pas à circonscrire le rôle social du gouvernement, mais à l'exercer. Eh bien! puisqu'on veut absolument remanier la classification des partis politiques, il y aura le parti de ceux qui veulent gouverner et le parti de ceux qui veulent être moins gouvernés. Lequel sera le plus favorable aux progrès de la démocratie? Allez le demander à la république des États-Unis et à la république helvétique. Et si la centralisation vous tient trop au cœur, pourquoi refuser votre admiration à la Russie? C'est une chose singulière que le mot de fédéralisme puisse encore équivaloir à l'accusation de haute trahison envers la démocratie, de la part de journaux qui, il y a trois mois, tombaient en extase devant la constitution des États-Unis. Mais si la cause de la décentralisation est liée au salut de la démocratie française, comment se fait-il que des légitimistes ou d'anciens parlementaires se fassent voir sur la même route? C'est bien le même reproche que faisait le ministère public aux défenseurs des Treize; là aussi on parlait de coalition, de malentendu, à quoi Me Hébert répondit avec quelque opportunité : « Qu'est-ce qui nous réunit à cette barre? Mais, c'est vous, monsieur le procureur général. » C'est ainsi que M. Vacherot explique fort bien le secret plein d'horreur qui intrigue MM. Jourdan et Peyrat, quand il écrit : « En restant radical, je suis devenu très-libéral. Et je serais bien surpris si le régime actuel ne produisait pas le même effet sur tous les esprits qui ne se refusent point à la lumière de l'expérience. »

Ce n'est pas à dire que le projet de Nancy nous satisfasse de tout point. Comme nous l'avons dit, il est fort timide; dans un grand nombre de détails, il ne va guère au delà du projet du gouvernement. Dans ses traits principaux, il se réduit à ceci : Émanciper la commune et le département, fortifier le canton, supprimer l'arrondissement; enfin, remplacer le préfet par une délégation permanente. Cela se rapproche assez de l'organisation belge et n'est pas trop éloigné de la constitution de l'an III; on peut avoir des parentés plus fâcheuses. Le projet n'est pas exempt de contradictions; ainsi, page 40, les auteurs paraissent disposés à laisser subsister dans le budget municipal la division en budget ordinaire, budget spécial et budget extraordinaire; tandis que, page 55, ils écartent résolûment cette division du budget du département. Il y a une contradiction plus fâcheuse encore, celle qui consiste à laisser à l'État la nomination des maires, tandis qu'on supprime les préfets. Les lacunes sont plus nombreuses; ainsi nous n'avons rien trouvé sur l'organisation de la magistrature, ni sur la publicité des conseils généraux; mais, ce qui nous inquiète surtout, c'est le rôle insignifiant que joue l'individu. C'est pourtant par les garanties individuelles que doit commencer tout projet sérieux de décentralisation; car, si le système élaboré à Nancy devait coexister avec les lois qui règlent aujourd'hui la parole, la presse, les réunions, les associations, ou seulement avec l'art. 75 de la constitution de l'an VIII, il consacrerait la substitution de tyrannies locales insupportables à un despotisme éloigné; nous croyons que le comité lorrain est d'accord avec nous là-dessus; aussi, nous le répétons, nous ne signalons là qu'une lacune.

Nous pourrions encore examiner de près bien des détails critiquables, si une analyse ne devait excéder les bornes de cette chronique. Quoi qu'il en soit, il nous paraît que ceux de nos amis qui sont compromis dans cette affaire n'ont pas lieu de s'émouvoir beaucoup des anathèmes irréfléchis dont ils sont assaillis; les seuls pays où le régime républicain ait prospéré sont les pays les moins centralisés du monde; et les États-Unis paraissent ne rien redouter du régime féodal qui les menace.

Il nous resterait à parler du procès que nous avons gagné ce mois-ci, comme gérant du *Courrier du Dimanche*, contre M. Boudet, ministre de l'intérieur. Nous ne voudrions pas chicaner le conseil d'État sur ses lenteurs à l'occasion d'une affaire où il a adopté la doctrine la plus libérale et la plus avantageuse aux intérêts de la presse; nous ne pouvons cependant nous empêcher de faire remarquer que l'affaire a été engagée assez longtemps pour que bien avant la décision M. Boudet eût cessé d'être ministre; et nous d'être gérant du *Courrier*. La Fontaine a, dans une occasion semblable, un vers qui est dans toutes les mémoires.

GUSTAVE ISAMBERT.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME TRENTE-QUATRIÈME

Première livraison.

1er JUILLET 1865.

Le Coton, son présent et son avenir, par *M. Frédéric Conkling*..... 5
Le Novice, par *M. I. Tourguéneff*..... 31
Esquisses de la Vie Sud-Américaine, par *M. Alexandre Holinsky*..... 44
Edgard Poe (fin), par *M. Arthur Arnould*..... 68
Le Salon de 1865, par *M. P. Challemel-Lacour*..... 91
L'habitant de la lune (suite), traduit de l'allemand par *Mme E. de Villers*..... 111
Poésies : Sonnets, par *Daniel Stern*..... 135
Varia..... 137
Correspondance italienne, par *M. A. Roux*..... 160
Courrier d'Allemagne, par *M. E. Seinguerlet*..... 166
Correspondance de la reine Marie-Antoinette, par *M. Élie Reclus*..... 170
Revue parisienne, par *M. A. Arnould*..... 174
Chronique littéraire, par *M. L. de Ronchaud*..... 181
Chronique politique, par *M. Gustave Isambert*..... 192

Deuxième livraison.

1er AOUT 1865.

Les Partis politiques de l'Angleterre, par *M. Th. Karcher*..... 201
Le Cousin Albert, par *M. Louis Dépret*..... 227
De l'interprétation moderne des Poëtes de l'antiquité, par *M. D. Ordinaire*..... 265
M. Guizot et l'orthodoxie protestante, par *M. le Dr Mary*..... 289
Esquisses de la Vie Sud-Américaine, par *M. Alexandre Holinsky*..... 299
L'habitant de la lune (fin), traduit de l'allemand, par *Mme E. de Villers*..... 317
Varia..... 339

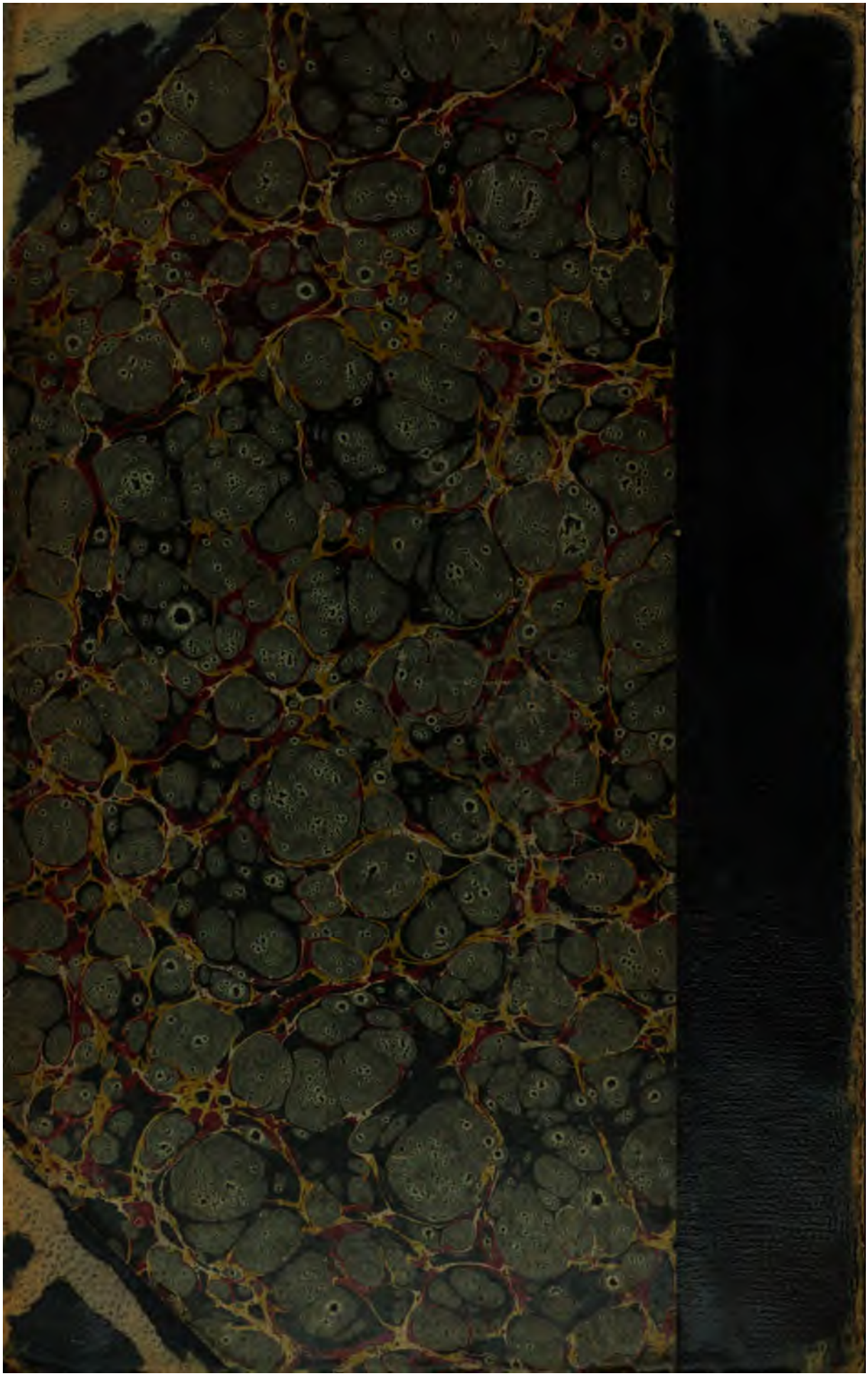
Notice bibliographique : les Paraiges messins, par *M. Klipffel*..... 359
Revue parisienne, par *M. Arthur Arnould*..... 364
Chronique littéraire, par *M. L. de Ronchaud*..... 371
Quelques mots sur la question algérienne, par *M. Charles Dollfus*..... 381
Chronique politique, par *M. Gustave Isambert*..... 385

Troisième livraison.

1er SEPTEMBRE 1865.

La duchesse de Cerni, par *Mme la princesse Aurélie Ghika*..... 393
La question de l'enseignement public en France depuis 1789, par *M. A. Mastier*..... 424
Guillaume Schlegel, par *M. le Dr Strauss*..... 443
L'ordre dans la Société d'après M. John Stuart Mill, par *M. Eugène Véron*..... 472
Des Sympathies françaises aux bords du Rhin, par *M. Louis Bamberger*..... 500
Arminius Vambéry, par *M. Élie Reclus*..... 526
Varia..... 544
Poésie : le Gondolier, par *M. Laurent-Pichat*..... 563
Chronique littéraire, par *M. L. de Ronchaud*..... 568
Réflexions et menus propos, par *M. Charles Dollfus*..... 579
Chronique politique, par *M. Gustave Isambert*..... 585

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

FEB 11 1881